



HAL
open science

Matériau et forme pour rien : essai critique sur l'architecture et la notion de dispositif

Pablo Andrés Gómez Granda

► **To cite this version:**

Pablo Andrés Gómez Granda. Matériau et forme pour rien : essai critique sur l'architecture et la notion de dispositif. Philosophie. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2015. Français. NNT : 2015PA010589 . tel-02313576

HAL Id: tel-02313576

<https://hal.science/tel-02313576>

Submitted on 11 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON – SORBONNE
UFR 04 ARTS ET SCIENCES DE L'ART
École doctorale d'arts plastiques et sciences de l'art
Discipline : Esthétique et Sciences de l'Art
Spécialité : Architecture et technologie

Pablo Andrés **Gómez Granda**

MATERIAU ET FORME POUR RIEN
ESSAI CRITIQUE SUR L'ARCHITECTURE
ET LA NOTION DE DISPOSITIF

Thèse dirigée par **M. Pierre-Damien Huyghe**

Thèse soutenue le 03 avril 2015

MEMBRES DU JURY

M. ATTALI Jean, Professeur des Universités
École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Malaquais.
Mme. BENSUADE-VINCENT Bernadette, Professeure des Universités
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
M. HUYGHE Pierre-Damien, Professeur des Universités
Université Paris 1 Panthéon – Sorbonne.
M. SEBBAH François, Professeur des Universités
Université Paris 10 Nanterre.

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON – SORBONNE
UFR 04 ARTS ET SCIENCES DE L'ART
École doctorale d'arts plastiques et sciences de l'art
Discipline : Esthétique et Sciences de l'Art
Spécialité : Architecture et technologie

Pablo Andrés **Gómez Granda**

MATERIAU ET FORME POUR RIEN
ESSAI CRITIQUE SUR L'ARCHITECTURE
ET LA NOTION DE DISPOSITIF

Thèse dirigée par **M. Pierre-Damien Huyghe**

Thèse soutenue le 03 avril 2015

MEMBRES DU JURY

M. ATTALI Jean, Professeur des Universités.
École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Malaquais.
Mme. BENSAUDE-VINCENT Bernadette, Professeure des Universités.
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
M. HUYGHE Pierre-Damien, Professeur des Universités.
Université Paris 1 Panthéon – Sorbonne.
M. SEBBAH François, Professeur des Universités.
Université Paris 10 Nanterre.

MATERIAU ET FORME POUR RIEN

ESSAI CRITIQUE SUR L'ARCHITECTURE

ET LA NOTION DE DISPOSITIF

Thèse soutenue par Pablo Andrés Gómez Granda

et dirigée par M. Pierre-Damien Huyghe

RÉSUMÉ

Cette thèse examine et discute la notion de dispositif telle qu'elle a émergé au sein de la philosophie française contemporaine, principalement dans les œuvres de Michel Foucault et Gilles Deleuze. Son intention est critiquer l'association en architecture du structurel et du structural et de proposer une pratique architecturale moins vouée aux agencements de milieux qu'ouverte à des situations de liberté. Pour cela, elle étudie les notions de forme et de fonction en architecture à partir d'un raisonnement d'ordre philosophique sur le « matériau ». Trois temps d'une possible histoire en la matière sont envisagés. Dans le premier et le deuxième, consacrés pour l'un au béton, pour l'autre aux matériaux dits « intelligents », l'architecture apparaît dans sa liaison à un mode de l'industrie et à une économie du travail. Dans le troisième, il est montré comment mise en scène et fiction peuvent être parties prenantes d'un traitement en dispositif des matériaux. On peut ensuite sur cette base envisager d'une part de dépouiller la notion de forme de nombre de sens de nature plutôt fonctionnelle, d'autre part de mettre en tension la lecture de Michel Foucault proposée par Giorgio Agamben et de nuancer les concepts et suggestions que cette lecture implique, notamment du côté de l'économie. Tout ce travail est indissociablement architectural et philosophique. Son enjeu est d'établir le caractère essentiel, pour l'un comme pour l'autre domaine de la pensée, d'une notion de forme sans but ou de « forme pour rien ». À cette notion peut correspondre une architecture du « discontinu » dont les matériaux ne s'accordent ni à la structure ni au pouvoir des dispositifs.

MOTS-CLÉS

Accident, Agencement, Automatisation, Bio-politique, Désœuvrement, Discontinuité, Dispositif, Économie, Espace, États de choses, Fiction, Fonction, Force, Forme, Gestion, Individuation (critique de l'), Industrie, Machine, Matériaux, Milieu, Réseau, Structure, Synergie, Système, Tectonique, Vitalisme.

MATERIAL AND FORM FOR NOTHING

CRITICAL ESSAY ON ARCHITECTURE AND ON THE NOTION OF DISPOSITIF

Dissertation defended by Pablo Andrés Gómez Granda

Promotor: M. Pierre-Damien Huyghe

ABSTRACT

This Ph.D thesis examines and discusses the notion of dispositif (device) such as it emerged within the contemporary French philosophy, mainly in Michel Foucault's and Gilles Deleuze's works. Its intention is to criticize the association in architecture of the structural and the organization, to propose an architectural practice less dedicated to the assemblages of environments, but which facilitates situations of freedom. For that purpose, this thesis studies the notions of form and function in architecture from a philosophical order reasoning on the "material". Three moments of a possible history on the material are considered. In the first two moments, dedicated to the concrete, and "smart" materials respectively, architecture appears in its connection to a mode of the industry and to a labor economy. In the third moment, it is shown how the staging and fiction can contribute to transforming materials into dispositifs. On this base, we move, on the one hand, to strip the notion of form from the functional significations that surround it, while on the other hand, we put in tension Michel Foucault's reading proposed by Giorgio Agamben, putting into context the concepts and the suggestions implied in it, in regards to economy. All this work is indissociably architectural and philosophical. Its purpose is to establish the essential character, for both domains of thought, of the notion of an aimless form or "form for nothing ". This notion can be related to an architecture of the "discontinuity" whose materials are neither in harmony with the structure nor the power of the dispositifs.

KEYWORDS

Accident, Assemblage, Automatism, Biopolitics, Dispositif (device, apparatus), Discontinuity, Durability, Economy, Environment, Form, Function, Force, Fiction, leisure, Individualisation (review of), Industry, Management, Machine, Materials, Network, Space, State of things, Structure, Synergy, System, Tectonics, Vitalism.

*À Doris,
ma courageuse mère.*

*À force de construire,
je crois bien que je me suis construit moi-même.*

Paul Valéry

Remerciements.

Je tiens dans un premier temps à remercier mon directeur de thèse, Pierre-Damien Huyghe, d'avoir su détourner mon projet de recherche et accompagner la construction de cette thèse. Je remercie également Bernadette Bensaude-Vincent, François Sebbah et Jean Attali, membres du jury, pour leur lecture attentive et leur collaboration finale.

J'aimerais adresser un remerciement particulier à ma mère Doris Granda, pour son amour et son encouragement tout au long de l'élaboration de ce travail.

De nombreuses parties de ce document ont été relues par Hélène Pascal de Peretti. L'estime qu'elle m'a toujours procurée s'est relevée cruciale pour la réalisation de cette thèse.

J'ai également une pensée pour ma cousine Sonia López et le soutien qu'elle m'a généreusement offert depuis le début de mon séjour en France.

Je m'adresse à tous ceux qui ont coloré ma vie lorsque ce travail s'est forgé : Antoine Delinotte, Cristian Sampayo, Diana et Pichis Loaiza, « el gordo » Moiso, William Campo et Constance De Gourlet, Julia Pokorska, Patrick Pailhès, Thiphaine Kazi. Qu'ils trouvent dans ce travail l'expression de mes plus sincères remerciements.

Mes dernières pensées iront d'une part à Martha, Jhony, Roberto, mes tantes, Gloria, Nercy et Yolanda, mes oncles Chucho et Roger et l'ensemble de ma famille « Granda » à Popayán en Colombie, et de l'autre à la merveilleuse ville où cette thèse a vu le jour, Paris.

SOMMAIRE.

	AVANT-PROPOS. <i>La déroute d'un projet, deux événements.</i>	16
	INTRODUCTION.	23
a.	GENÈSE DU QUESTIONNEMENT. La perte de l'architecture ?	23
b.	DEMARCHE METHODOLOGIQUE. L'architecture est-elle nécessairement un dispositif ? À quoi répond la pensée des dispositifs ?	24
c.	PROBLEMATIQUE. Est-ce que l'opérativité ou la fonctionnalité suffit pour faire architecture ?	27
d.	PLAN DE THÈSE.	30
	<i>Seuil.</i>	
I.	LA FONCTION TECTONIQUE COMME PENSÉE DES DISPOSITIFS.	33
I. 1.	DE LA TECTONIQUE COMME DISPOSITIF ARCHITECTURAL.	36
I. 1.1.	Le projet tectonique, Kenneth Frampton et la forme de la force constructive.	36
I. 1.2.	La tectonique structurante ou organisatrice, outil des techniques spatiales de contrôle.	40
I. 1.3.	Tectonique structurelle ou porteuse, ou comment la structure définit l'espace.	43
I. 1.4.	Un concept scolaire de composition, les beaux-arts au service de l'ingénierie.	45
I. 2.	DE LA DISPOSITION.	50
I. 2.1.	Approche archéologique de la notion.	50
I. 2.2.	Approche de la notion chez Aristote et Spinoza.	55
I. 2.3.	Du relativisme de la notion chez Leibniz au cas de l'architecture numérique.	57
I. 3.	DE LA DISPOSITION AUX DISPOSITIFS SANS FORME.	61
I. 3.1.	Espace de forme et « vie nue » comme vie sans forme d'après Agamben.	61
I. 3.2.	Technè incorporelle et dispositif visuel, le Panoptique selon Foucault.	66
I. 3.3.	Technè en fer et stratégie visuelle, le Panorama chez Walter Benjamin.	75
I. 4.	DU DISPOSITIF COMME POUVOIR ET EXPLOTATION.	86
I. 4.1.	De la « contention » en architecture.	86
I. 4.2.	De la « béatitude » comme adéquation au dispositif.	89
I. 4.3.	Du visuel et de la « péripétie ».	93

II.	CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE DES DISPOSITIFS À PARTIR L'ÉTUDE DU BÉTON ARMÉ.	101
II. 1.	GENÈSE D'UN MATÉRIAU COMPOSITE, LE BÉTON ARMÉ CONDUIT PAR LE LIANT CIMENT.	104
II. 1.1.	Du savoir-faire au savoir compter et mesurer.	104
II. 1.2.	Du manque à la compensation, vers l'automatisation de la production.	109
II. 1.3.	Du machinal comme machine matérielle. Transformation de la substance du matériau en structure.	114
II. 2.	MISE AU POINT DU BÉTON ET GESTION DE L'ESPACE.	116
II. 2.1.	Du machinique comme économie de la réactivité et de l'achèvement du matériau.	116
II. 2.2.	Légèreté, inertie, pesanteur, gérer à travers l'ambiance.	120
II. 2.3.	La machine simple. Fictionner les dispositifs pour affadir la technè et l'espace.	129
II. 2.4.	Structuration du béton, banalisation du chantier par le laboratoire et les imaginaires.	134
II. 3.	L'ANALYTIQUE DU BÉTON COMME THÉORIE SYSTEMATIQUE.	143
II. 3. 1.	De la solidité à la cohésion, vers l'instauration d'un principe de continuité.	143
II. 3. 2.	De l'analytique du système béton.	153
II. 3. 3.	De la production du système béton par conservation d'énergies.	157
II. 3. 4.	De la mécanique analytique et physicaliste.	163
II. 4.	LES SYSTÈMES DE CONTRAINTES ET DE CORRESPONDANCES DU SYSTÈME BÉTON.	167
II. 4. 1.	De la corrélation, le calcul et la disqualification, piliers de la notion « réseau ».	167
II. 4. 2.	De l'opération disciplinaire des matériaux, le cas du bois et du fer.	174
III.	LES MATÉRIAUX INTELLIGENTS ET LEUR AMBIVALENCE, ENTRE POURSUITE ET DÉTOURNEMENTS DES DISPOSITIFS.	183
III. 1.	CRITIQUE DE LA SYNERGIE FORME / FONCTION DANS LES MATÉRIAUX COMPOSITES ET INTELLIGENTS.	184
III. 1. 1.	Matériaux intelligents, une définition.	184
III. 1. 2.	La synergie fonctionnelle au service d'une certaine idée d'innovation.	188
III. 1. 3.	La synergie formelle, l'éclosion du mode de production séquentiel.	191
III. 2.	ÉLÉMENTS D'APPROCHE VITALISTE DES MATÉRIAUX INTELLIGENTS.	195
III. 2. 1.	Matériaux intelligents, une problématique.	195
III. 2. 2.	Du préindividuel et du processus d'individuation, Deleuze lecteur de Simondon.	198
III. 2. 3.	Le « près-d' être » ou le matériau comme non-être par accident.	205
III. 2. 4.	Enlacement du vide par une structure virtuelle, Dématérialisation et multifonctionalisme.	208

III. 3.	ÉVOLUTION NATURELLE DES MATÉRIAUX, VERS LA BIOMIMESIS ET L'INFORMATIQUE.	214
III. 3. 1.	De la naturalisation des techniques.	214
III. 3. 2.	De l'évolution vitale des smart-technologies, un souci d'intensité et de norme.	218
III. 3. 3.	De l'information et de la communication, les exploits de la matière synthétique d'après Michel Serres.	225
III. 4.	LE RÉSEAU COMME DISPOSITIF DE L'INFORMATION, LES NANOTECHNOLOGIES ET LE BIODESIGN.	230
III. 4. 1.	De la figure « ange », le réseau comme relève de la structure.	230
III. 4. 2.	De l'action en réseau comme dépassement des présences techniques.	235
III. 4. 3.	Entre matériaux et dispositifs théologiques fictifs, des nanomatériaux et biologie de synthèse.	244
IV.	VERS UNE ARCHITECTURE DU DISCONTINU.	255
IV. 1.	DE LA MISE EN SCÈNE CATARTHIQUE DE L'ARCHITECTURE.	256
IV. 1. 1.	Catharsis symbolique : « deatd tech » et « sustainable development ».	258
IV. 1. 2.	Catharsis opérationnelle : « blobs » ou technè assistée par la fiction.	263
IV. 1. 3.	Primauté du temps dans les dispositifs fictionnels.	271
IV. 2.	DU DISCONTINU DANS L'ARCHITECTURE.	280
IV. 2. 1.	De la perte de l'architecture au profit de la narrativité.	280
IV. 2. 2.	Agencement fictionnel et « régime poétique » d'après Jacques Rancière.	283
IV. 2. 3.	Une hypothèse d'espace indirect.	289
IV. 2. 4.	Des matériaux comme « états de choses ».	294
 <i>Deuxième moment.</i>		
V.	CRITIQUE DU DISPOSITIF « MILIEU ».	306
V. 1.	DE LA CONCENTRATION ET CONSERVATION DES FORCES.	306
V. 1. 1.	De l'« improfanable », entre politique et esthétique.	306
V. 1. 2.	De l'« épistème » aux dispositifs, ou comment disposer ce qui n'est pas encore.	311
V. 1. 3.	De la réintégration des « lignes transversales » par concentration des forces.	316
V. 1. 4.	Du développement de l'économie durable de la force, la place de l'architecture dans les rapports de force.	320
V. 2.	DE L'ESPACE DE LA POÏÉS ET DE LA VOLONTÉ.	325
V. 2. 1.	Du crépuscule de l'« aesthetica ».	325
V. 2. 2.	Du « poiein » et du « pratein », l'action libre et l'agir par liberté.	328
V. 2. 3.	Du mode exécuteur, trois temps dans la naturalisation des Praxis : Novalis, Nietzsche, Marx d'après Agamben.	333

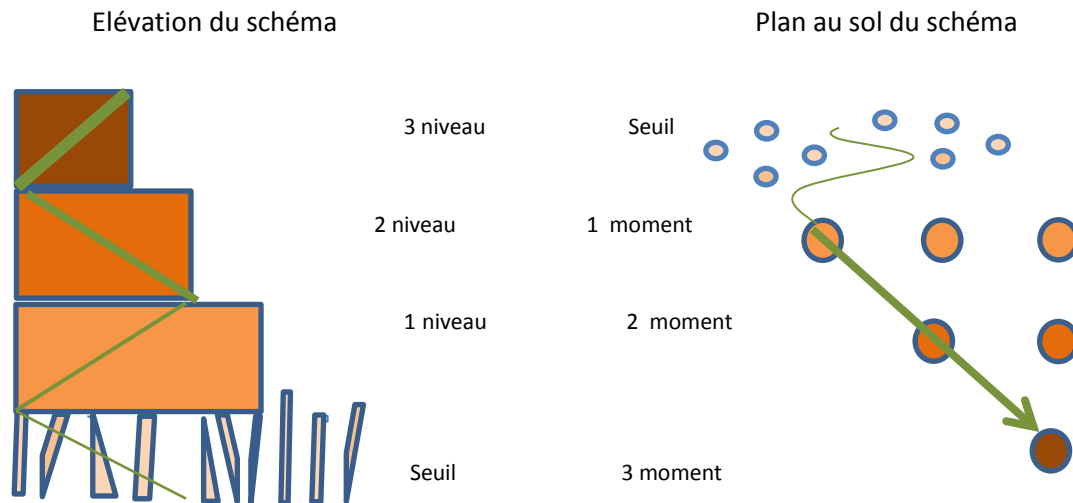
VII. 1. 2.	Le territoire des désastres naturels, le cas « Colombie ».	445
VII. 1. 3.	Le milieu urbain social, le cas « Bogota ».	449
VII. 1. 4.	Le milieu de combat « entre les murs », le cas « Mitu ».	452
VII. 2.	« CECI N'EST PAS UN DISCOURS », CRITIQUE DE LA FICTION DANS LA PENSÉE DES DISPOSITIFS.	458
VII. 2. 1.	« Voir des discours », un regard qui ne voit pas les objets mais des « champs épistémiques ».	458
VII. 2. 2.	Production de l'effet « vérité », une opération de fiction.	466
VII. 2. 3.	Espaces fictionnels, modulation des contradictions, et « dividu » au profit du marketing.	472
VII. 2. 4.	L'« hétérotopie » ou le semblant. Fiction et fonction.	478
VII. 2. 5.	L'intérêt libéral comme excitant à l'encontre de l'expérience éthique.	480
VII. 3.	VERS UNE NOTION DE « FORME POUR RIEN ».	487
	CONCLUSION : <i>Architecture et Philosophie, désaccord entre formes.</i>	495
	BIBLIOGRAPHIE.	503
	Ouvrages d'architecture et design.	503
	Ouvrages d'esthétique.	504
	Ouvrages de technoscience et d'histoire des techniques.	505
	Ouvrages de philosophie.	507
	Romans.	512
	Articles issus de revues scientifiques.	512
	Articles issus de revues en ligne.	513
	Articles en ligne.	514
	Articles issus de congrès scientifiques.	514
	Rapports scientifiques commandés par institutions gouvernementales.	515
	Thèses.	515
	Conférences.	515
	Cours en ligne.	515
	TABLE DES FIGURES.	516
	INDEX DES AUTEURS.	518
	INDEX DES NOTIONS.	520

AVANT PROPOS.

La déroute d'un projet, deux événements.

Parce qu'elle interroge la relation de la notion de fonction à celles de force et de fiction en architecture, cette thèse discute la valeur et les fondements d'un concept désormais prégnant dans la pensée contemporaine, celui de dispositif. Elle le fait en faisant enjeu d'une autre notion, celle de matériau, et en réévaluant à sa façon l'implication réciproque, pratique aussi bien que conceptuelle, du matériau et de ce qu'il est convenu d'appeler « forme ». Sa propre architecture textuelle, sa méthode sont à la fois singulières et complexes. Elle comprend en effet sept éléments répartis, à l'exception du premier dont le caractère est particulier, en trois moments inégaux. Trois de ces éléments se trouvent dans le premier moment, deux dans le deuxième, un seulement dans le troisième. L'ensemble a un axe dont la levée procède d'une question à l'origine de notre démarche doctorale : est-ce que l'architecture peut ménager des situations spatiales humaines ouvertes à la liberté ? Les éléments qui le composent, numérotés comme on le fait habituellement pour des parties, se sont forgés au fur et à mesure que l'axe, au début de caractère interrogatif, prenait une tournure de plus en plus proche de la proposition architecturale. Finalement, c'est la rencontre entre l'axe et les trois moments-niveaux qui aura défini la forme propre de tout le travail. Le flux du début devient à chaque moment plus solide.

Chacun pourra se figurer que les parties composant chaque moment s'ordonnent de haut en bas et de droite à gauche dans un plan bidimensionnel. Admettons d'abord ces parties comme des points. Plaçons ensuite en haut la deuxième, troisième, et quatrième (premier niveau), ensuite, plus en bas, la cinquième et sixième (deuxième niveau), et finalement, tout en bas, la septième (troisième niveau). Supposons enfin que toutes sont successivement placées de droite à gauche. Se dessine alors une sorte de triangle dont la pente (celle qui va du premier point au septième en passant par le quatrième) est parcourue par l'axe évoqué à l'instant. Cette figure résultante possède un rythme architectural descendant – trois, deux, un – dont la pointe est l'unité entre le niveau, la partie, et l'axe. À l'amont, dans la zone de levée pour ainsi dire, un seuil dont je voudrais particulièrement, et pour commencer, commenter la nature.



Qu'est-ce donc que ce seuil qui fait office de première partie pour les lecteurs ? C'est une sorte d'exorde, ce qui est « en train de se lever ». Un chantier également, dans lequel plusieurs éléments conceptuels sont mis en place sans qu'on sache encore sans doute, à la lecture, l'orientation de ce qui commence ainsi à se former, ni toutes les raisons qui font particulièrement venir à l'examen tel et tel concept, telle et telle référence. Deux éléments s'installent : un technique-architectural et un autre de portée plus philosophique. Ces deux éléments agissent comme des énergies qui vont entretenir le bâtiment et instaurent l'atmosphère du bâti en se disséminant. Elles sont l'affaire d'un travail qui s'exerce sur les différentes matières conceptuelles et auteurs de toute la partie. En conséquence, nous ne demandons pas seulement aux lecteurs l'attention habituelle, nous leur demandons aussi de la patience afin de mener à bien, autant que possible, le déplacement à l'intérieur du chantier. L'axe, ici, est interrogatif. Il a une fonction de guide pour accéder au rez-de-chaussée, au premier niveau-moment.

Une fois parvenu à ce niveau, le lecteur trouvera à examiner trois thèmes, à savoir : l'étude du béton armé (deuxième partie), l'étude des matériaux intelligents (troisième partie) et la critique de l'architecture cathartique (quatrième partie). Ces trois thèmes sont respectivement associés à trois auteurs : Cyrille Simonnet, Bernadette Bensaude-Vincent et Emmanuel Rubio. Chacun permet un accès au reste du bâti, chacun est une porte. La lecture des trois est d'ordre productif. Chaque source est développée en raison des besoins de la recherche, afin d'élaborer des éléments conceptuels tantôt ouverts aux propositions quant à l'architecture, tantôt critiques.

Ces éléments conceptuels trouvent à leur tour une place dans le deuxième niveau-moment en regard de la pensée de Giorgio Agamben. Nous pourrions résumer

en disant que la cinquième partie est davantage vouée à la critique de la notion de « milieu », pendant que la sixième se prête à des propositions d'« espace architectural». Mais surtout il faut dire ici que la pensée d'Agamben n'est pas définitoire, elle est à son tour l'objet d'un travail. C'est pourquoi tout le moment du bâti ici en cause garde une certaine procédure de l'écriture mise en place dès le début. Toute la thèse, au reste, a ce caractère. Dès son début des lectures d'auteurs majeurs de la pensée occidentale sont opérées, lectures menées au travers des pensées de Deleuze, de Foucault et d'Agamben. À cette trame, à ce filtre s'en ajoute un autre, fabriqué par d'autres lignes provenant de nos propres lectures critiques de ces auteurs contemporains.

Le troisième niveau-moment correspond à la septième partie de la thèse, où je mets en place un concept original, celui de « forme pour rien », à partir d'une critique de la façon dont Michel Foucault ne s'est pas intéressé à l'architecture, malgré les apparences.

Globalement, pour parcourir tous ces niveaux décrits, je propose au lecteur une démarche complexe. J'espère que la problématique entamée au début sera éclairée au sein du premier moment, où mon écriture s'accroche aux références essentielles que j'ai dites du trinôme Simonnet, Bensaude-Vincent, Rubio. Ce trinôme me permet de réaliser, plus qu'une « archéologie » de trois moments de l'histoire des matériaux en architecture, la « déconstruction » de la notion « matériau ». Dès lors la traversée d'Agamben dans le deuxième niveau-moment (cinquième et sixième parties) peut fournir à la partie finale la consistance dont toute conclusion incisive a besoin.

Avant mon arrivée à Paris et l'écriture de cette thèse, ma recherche s'était déroulée autour du concept d'« évènement ». Ce concept central de mon mémoire de cinquième année d'études en philosophie, m'avait permis d'analyser l'œuvre de Marcel Duchamp *La mariée mis à nu par ses célibataires, même...* à la lumière de la pensée de Gilles Deleuze. Architecte de profession, la deuxième étape de mon projet d'études, comptait approfondir en France mes connaissances sur G. Deleuze et la « French Theory ». Ceci afin de développer une étude de l'architecture depuis une perspective philosophique dans un troisième temps. En effet, à Paris pour réaliser un Master II Recherche sur le sujet des apports des pensées de G. Deleuze et de M. Foucault au domaine de l'architecture. Je me rapproche ainsi du travail de Deleuze sur les « intensités » et de la notion foucauldienne « souci de soi ». Le résultat de cette étape de

mon projet d'études, mettait en évidence principalement deux conclusions. D'abord, l'architecture comme une certaine forme d'espace et d'œuvre répondait à d'autres éléments étrangers à ses qualités et matérialité intrinsèques. Ensuite, l'architecture est difficilement capable de proposer des espaces où la liberté peut exister.

Entre temps, un certain événement m'empêchait d'adhérer entièrement aux conclusions de mon propre travail de recherche. Quand j'ai rencontré Le Centre Pompidou de Richard Rogers et Renzo Piano à Paris, j'ai été *émerveillé* par l'allure du bâtiment que j'apercevais pour la première fois. À travers le simple regard je me suis senti captif d'une sensation. Ce simple fait m'a laissé *sans lieu*. Mon lieu, la place dans le monde que mes connaissances me fournissaient et à partir desquelles j'étais au monde, ne fonctionnait plus. Même les notions « affect » ou « percept » de la pensée deleuzienne, ne s'avéraient pas adéquates pour qualifier un tel événement. J'emprunte le sens du mot « merveille » à la philosophie de Platon à travers la notion « atopon ». Le « atopon » dérègle tout concept explicatif. Il embarrasse notre cadre de compréhension et de sens du monde.

Dans *Le Théétète*, Platon plaidait en faveur de l'« atopon », à travers la figure d'un Socrate qui conseillait à Cébès de ne pas atténuer, esquiver, normaliser ni banaliser ce qui dérangeait les habitudes par lesquelles nous sommes au monde. Et quand Cébès lui demandait « Pourquoi t'es-tu soumis à mettre en vers chantés les contes d'Esopé ? » Socrate lui répondait: « – À cause de l'ambiguïté du rêve ». Cette procédure qui empruntait à la poésie un mode de déclaration pour présenter une narration, preuve de l'attention que Platon portait à l'« atopon ». En outre, à cette expérience de ma rencontre avec Le Centre Pompidou, s'en est suivie une autre au caractère également « atopon ».

En quête des éléments les plus propices pour continuer ma recherche liant architecture et philosophie, il m'est arrivé un deuxième événement dont la portée entraînait un détournement essentiel de mon projet en France. Tout en m'intéressant toujours à la pensée de Deleuze et de Foucault, j'ai suivi en 2010 – 2011, une série de cours universitaires qui m'ont poussé à discuter avec ces deux auteurs majeurs de la pensée contemporaine. Ceci en faveur d'une affirmation de l'architecture comme domaine propice aux expériences de *liberté* ou, au moins, aux expériences *humaines*. La série de cours rassemblait deux enseignements, un conduit par Giorgio Agamben à l'Université Paris 8 et l'autre par Pierre-Damien Huyghe au sein du master *Design*,

médias et technologies de la Sorbonne et Télécom Paris Tech. Le cours du philosophe italien présentait ses recherches en cours à propos du thème « Qu'est-ce qu'une forme de vie ? (dans la vie monastique) ». De son côté, Pierre-Damien Huyghe proposait un cours portant sur les « Théorie des environnements » dont l'un des textes travaillés était *L'Ouvert : De l'homme et de l'animal* de Agamben. Ces deux enseignements ont contribué à détourner mon projet.

Depuis, le fait d'approfondir la pensée de Deleuze et de Foucault est devenue une entreprise critique. Evidemment, cette entreprise comporte simultanément une issue favorable liée à mes intérêts envers les qualités intrinsèques de l'architecture. De plus, ces qualités dont l'essor est tout à fait matériel, font écho aux enseignements décrits. Dans les deux cas, qu'il s'agisse d'Agamben ou de Huyghe, toute technè (l'architecture incluse) comporte des puissances objectives dont l'essor excède la *volonté* du sujet. La chose, l'appareil, le matériau, la technè n'est pas nécessairement soumise aux empreintes du sujet. Or, parmi les puissances de la technè, se trouve une qui concerne l'« aisthesis » humaine.

Une grand partie de cette thèse consiste en conséquence à enquêter sur cette puissance esthétique dans la technologie dite architecture. En fait, c'est à propos de ce sujet que s'est opéré la distinction entre les deux enseignements mentionnés. Je tire des éléments théoriques de l'enseignement du philosophe italien dont la portée est plutôt de nature politique et économique. L'une de mes tâches de recherche consiste à valoriser ces éléments, même à les traduire, à partir d'une sphère plus adéquate à la compréhension et aux travaux de recherche en architecture. Cette sphère est en effet l'esthétique. Cependant, esthétique ne veut pas dire ici l'ensemble de règles établies pour orienter la perception des hommes quant aux arts. Esthétique signifie la sensation qu'un art ou une technè favorisent chez quiconque dépourvu, par ce fait, de tout attribut de nature économique et politique. C'est pourquoi l'enseignement de Pierre-Damien Huyghe s'avère importante pour ma recherche. Cet enseignement qui comprend d'autres auteurs et thèmes, m'a permis de comprendre qu'une certaine idée d'esthétique est essentielle pour l'architecture, surtout quand on espère qu'elle soit favorable à des situations dites de liberté ou humaines.



Centre Pompidou,
1977, Richard Rogers, Renzo Piano,
Paris, France.

Fig. 1

INTRODUCTION.

a. GENÈSE DU QUESTIONNEMENT.

La perte de l'architecture ?

D'après une idée courante, la consistance des matériaux structurant et façonnant des objets design et des architectures, a été dépassée au profit d'une dématérialisation dont la culture numérique serait la preuve. Nous nous proposons de discuter cette idée à partir de l'examen d'une certaine méthode de travail en architecture dont la visée et la méthode ne franchissent pas la matière, mais la disposent au profit du fonctionnalisme et du discours. Cette méthode dont le nom le plus en vogue est la *synergie*, entraîne nombres de déclinaisons : architecture informatique, réseau en architecture, ou collaborationnisme des composants du fait architectural. Cependant, ces variations partagent un même principe. En effet, la notion de « système » est le noyau de telles pratiques. Il dicte comme primordial l'établissement du *fonctionnement* de l'ensemble parmi les différents éléments de l'architecture, de la conception au faire. Ceci afin de rendre plus *performant* le produit architectural en termes techniques et opérationnels. D'après cette perspective, l'architecture n'est pas lointaine des nombreuses manifestations des technosciences. En outre, l'architecture se rapprocherait de la biologie. L'architecture s'approprie des capacités multifonctionnelles de la nature. Les matériaux composites et intelligents du troisième millénaire, et nombres de smart technologies dans le champ de l'architecture, seraient les pièces les plus adéquates pour exécuter les aptitudes de la nature. À l'inverse de cette tendance, nous proposons un regard décalé sur les technologies contemporaines, afin d'examiner les dites tendances, mais aussi de proposer un autre mode de travail avec les matériaux en architecture. Il existe en effet, un type de travail de conception, de mise en œuvre et de présentation portant sur les qualités des matériaux. Son actualité mise à part, le pari pour la matérialité entraîne un mode de faire apte au *ménagement* d'espaces et de situations de liberté.

La supposée dématérialisation de l'architecture et son pari pour la fonction, est nourri conceptuellement par un corpus théorique dont la synthèse la mieux achevée est la pensée des « dispositifs ». Il est certain qu'en termes historiques, l'exposition orientée

par J.F. Lyotard en 1985 au sein du Centre Pompidou, *Les Immatériaux*, lègue un socle conceptuel aux pratiques de dématérialisation. Tel que le constate la conférence de presse du 8 janvier de 1985, l'exposition était sensée interroger, à partir des nouvelles technologies, « un certain nombre d'idées admises qui caractérisent la modernité ». En revanche, le travail et les avis de F. Lloyd Wright, Moholy-Nagy et d'autres figures modernes, en plus des pratiques contemporaines de Renzo Piano, Richard Rogers, Herzog et de Meuron, Philippe Rahm, Peter Zumthor parmi d'autres, manifeste l'importance de la matérialité des matériaux en architecture.

Néanmoins, la notion « dispositif » va plus loin. Elle permet même une certaine équivalence entre les pratiques immatérielles et matérielles. Au-delà des écarts et des différences, si l'on s'accorde à la pensée des dispositifs, il faudra accepter que ces pratiques résultent du pouvoir. D'après une telle équivalence, les qualités des matériaux ne seront plus importantes à propos des pratiques architecturales soucieuses des matériaux. Etant donnée la force de la pensée des dispositifs comme norme explicative de plusieurs manifestations, dont l'architecture, nous nous interrogeons. Est-ce que l'hypothèse des dispositifs est consistante dans toute la teneur de son essor ? Ou à l'inverse, comme c'est le cas avec la dématérialisation supposée de l'architecture, cette hypothèse comporte-t-elle une soumission de l'architecture à une élaboration discursive ? En d'autres termes, l'architecture est-elle un dispositif ? Ou bien le « dispositif », avec le degré de réalité, vérité et consistance théorique qu'il puisse avoir, est plutôt un discours qui s'empare de l'architecture pour s'expliquer ? Si cette deuxième question est raisonnable, il faudra convenir que l'architecture n'est qu'un moyen pour un tel discours. Sinon, si l'architecture est en effet un dispositif, il faudra faire l'examen tant de l'hypothèse (le discours) que de la pratique (l'architecture), pour le vérifier.

b. DEMARCHE METHODOLOGIQUE.

L'architecture est-elle nécessairement un dispositif ?

À quoi répond la pensée des dispositifs ?

Par souci méthodologique, nous nous plaçons depuis une perspective négative, à savoir, nous affirmons le poids que comporte la théorie des dispositifs pour l'architecture. Cependant, nous allons démontrer que, même si le dispositif peut en

effet concourir dans l'arrangement de nombreuses architectures, il existe bel et bien d'autres architectures qui vont à l'encontre des exigences du dispositif. Or, les problèmes théoriques au sein de la pensée des dispositifs, relèvent également d'une thématique que nous étudions. Si le premier axe de cette thèse porte sur la pensée des dispositifs appliquée à l'architecture, afin de démontrer que le dispositif peut être détourné, le deuxième axe se focalise sur le discours du dispositif pour établir la partie de fiction et les intérêts qui le sustentent. Il va de soi dans l'examen que vise ce deuxième axe de notre recherche, que si le dispositif est un discours spéculatif, voire rhétorique au propos de l'architecture, les pratiques architecturales plus promptes à ses prérogatives, s'effectuent d'après un savoir-faire assez « patrimonial ». Le cas de l'architecture supposée dématérialisée nous apprendra que sa visée innovatrice est parfois plutôt une apparence qui couvre d'anciennes pratiques architecturales. Ce sont ces pratiques qui font « système » ; d'ailleurs, elles s'actualisent de nos jours à travers l'élément architectural le plus persistant. Nous appelons cet élément la « fonction tectonique ». En effet, à partir de l'étude de cet élément, nous allons démarrer la discussion dans cette thèse.

La « fonction tectonique » comporte deux faits qui favorisent l'effectuation des dispositifs dans l'architecture : le renforcement constant dont cet élément est l'objet, et le manque d'inquiétude de la part de l'architecte vis-à-vis d'une telle fonction par conséquent banalisée. Enfin, le but de notre deuxième axe est l'examen du discours dispositif, alors que le but du premier axe est l'étude des conditions technologiques et des pratiques qui en découlent, afin de proposer un mode architectural inadéquat aux dispositifs. Ces deux axes sont présents dans toute la dissertation du début à la fin. Cependant, le premier est beaucoup plus présent dans les trois premières parties de cette thèse, alors que le deuxième trouve sa meilleure assise dans les trois dernières parties. En ce sens, comme cette thèse compte sept parties, il en reste une, la quatrième, où les deux axes qui se rencontrent comptent, avant que le deuxième prenne la relève sur le premier.

Mis à part ces axes que nous élaborons, nous orientons notre recherche à partir une *tension* avec la méthode « archéologique » du présent proposée par Giorgio Agamben d'après son étude de Michel Foucault. Notre sujet de recherche sur le dispositif et les matériaux composites et intelligents, comporte une urgence de contemporanéité et une exigence d'être de notre temps, le XXI siècle. Cette urgence et

exigence impliquent néanmoins un certain rapport au passé où la méthode « archéologique » apparaît comme la voie d'accès au présent. Le passé, nous dit Giorgio Agamben en suivant la leçon de son maître Michel Foucault, est une marque subtile mais puissante sur le présent. Le mot « architecture » est l'exemple de cette marque. L'« archē » qui commence le mot « architecture » signifie pour Agamben, commandement et commencement. L'« archē » est donc ce qui continue à agir depuis le début, étant pressent et actif dans le présent. Le présent de l'architecture et en conséquence des matériaux composites et intelligents, inclut donc la présence d'un passé lointain. Nous voyons ce phénomène dans l'usage actuel des technologies et des matériaux contemporains. Ces nouvelles technologies sont à maintes fois traitées d'après des cadres conceptuels et idéologiques d'une autre époque. Nous proposons donc de diagnostiquer ce traitement de technologies liées à l'architecture, pour mettre en lumière les « archēs » du passé et son influence sur les pratiques architecturales. Ceci afin de proposer d'autres modes de travail avec les matériaux entraînant également d'autres pratiques architecturales. L'« archē » que la méthode « archéologique » nous permet d'exposer, nous démontrera que les technologies de pointe en architecture, actualisent plusieurs idées, images et figures d'un passé dont l'essor est plus qu'architectural, théologique. Ce passé prend forme au sein d'un dispositif théologique sécularisé agissant avec d'autant plus de puissance dont nous ne sommes pas conscients. Cependant, comme nous l'avons bien dit, notre méthode se lève en tension avec l'« archéologie ».

L'« archéologie » a pour objet les « signatures », elle recherche ce qui signe un concept. Même si cette thèse confronte nombres de signatures, sa méthode est plutôt vouée à la « déconstruction ». Elle déconstruit, parmi d'autres éléments, les signatures pour comprendre les offertes positives d'une notion. Ceci serait le cas du « matériau ». En outre, notre méthode travaille des éléments de la méthode « généalogique » proposée par Foucault. La généalogie s'occupe des « apparitions sans structure cachée », c'est-à-dire de la provenance d'une notion depuis ce qui n'a pas « imposé à toutes les traverses du parcours une forme dessinée dès le départ »¹. Ces deux caractéristiques de la généalogie nous intéressent. La « généalogie » n'est pas une méthode des fondements. Cependant, les événements sans fondement ne sont pas

¹ FOUCAULT, Michel, *Nietzsche, la généalogie, l'histoire* (1971), in « Dits et écrits », Paris : Gallimard, « Quarto », tome I (1954-1975), 2001, p. 1004-1024, p. 1009

libres, ils passent à composer une « surface d'inscription »². Il ne nous convient donc pas d'abandonner un fond pour rejoindre une trame d'inscription. A ce propos également, c'est plutôt la méthode déconstructiviste qui nous permet de travailler et défaire pour mieux connaître les surfaces où les événements s'inscrivent.

c. PROBLEMATIQUE.

Est-ce que l'opérativité ou fonctionnalité suffit pour faire architecture ?

Selon notre formation professionnelle en architecture, le domaine étendu de tout ce qui pourrait être défini comme pratiques architecturales —le dessin, la conception architecturale, le diagramme, l'emplacement, la mise en œuvre du projet, entre autres—, est soutenu par deux pivots de cette action transformatrice de l'espace, l'exercice et la production architecturale.

L'exercice architectural signifie l'activité de l'architecte face au problème du design de l'espace. Comme le mot « exercice » l'entend, dans ce domaine l'architecte doit s'exercer pour atteindre la finalité de son activité, à savoir, la constitution de l'espace architectural. Pour atteindre l'objectif de son métier, l'architecte pratique un exercice. Certes, la signification du mot « exercice » entraîne souvent la « transformation » de celui qui l'accomplit. On s'exerce à un métier ou savoir pour obtenir la maîtrise de ce savoir ou métier, ou au moins, pour acquérir une relation aisée avec lui. Néanmoins, dans le processus de son apprentissage, ce que l'on va travailler, opère sur la pensée et le comportement de celui qui pratique tel ou tel exercice, des modifications de son être qui, à la fin, le transformeront. C'est pourquoi, si l'on exerce un métier ou plus généralement, si l'on s'engage dans la connaissance d'un savoir, on risque de transformer son être physique et mental. Cela serait l'acception classique de l'exercice architectural. Cependant, le concept « dispositif » met en cause une telle transformation. Bien sûr on pourra parler de changements sur l'être qui s'exerce dans tel domaine —on suppose qu'après ses études, l'architecte s'exprime à travers des concepts, pense spatialement, mesure les objets selon l'échelle, le contraste, la proportion, etc. Mais ces changements n'impliquent pas nécessairement une transformation comme modification profonde de l'être de celui qui s'exerce. Cette idée

² Ibid, p. 1011.

de transformation profonde provient de l'avis de Michel Foucault quant au « souci de soi ». Nous discutons cette idée parce qu'elle porte tout le poids du travail d'un sujet dans les techniques qu'il emploie. Cette idée d'exercice que nous tirons de l'activité architecturale en la rapportant aux notions de Foucault, n'est pas soucieuse des potentialités des matériaux.

En fait, la transformation profonde d'un sujet pratiquant un métier, l'architecture le cas échéant, est rendue possible si ce sujet arrive à gouverner ou à disposer son entourage bâti. La transformation est donc l'effet d'un être qui agit comme un dispositif. Il dispose, il gouverne ce qui avant son contrôle de lui-même et de l'entourage, le disposait. Le dispositif « entourage bâti » qui empêchait la transformation, est donc combattu quand l'être devient dispositif lui aussi. « Le contrôle de soi et des autres » comme prémisses d'un être qui a accompli la transformation et qui par conséquent est libre, est un thème que nous contestons. L'être transformé qui fonctionne comme un dispositif, affadi son statut d'être pour augmenter sa qualité « opératoire » ; qualité exprimée par ailleurs dans le pouvoir de disposition. L'opérativité de cet être dont la qualité « être » est ainsi la base, implique également une diminution de la capacité de « désœuvrement ». À l'inverse, pour nous, l'être, plus précisément sa présence, et le désœuvrement sont des qualités importantes, non pas seulement pour l'exercice architectural, mais également pour la dite production architecturale. Nous tirons ce problème soulevé de la présence de l'être et du désœuvrement, de la pensée de Giorgio Agamben.

Concernant la production en architecture, le bon sens académique dit qu'elle est le produit de l'« exercice » mentionné. D'ailleurs, sans exercice, la production ne serait pas possible nous est-il dit. Par conséquent, si la production est le résultat —le bâtiment— de l'exercice qui la précède, il est permis de penser qu'elle lui obéit en quelque sorte. Ainsi, en termes de valeur, la qualité d'un espace dépend de l'exercice de l'architecte. Il est vrai que ce rapport entre l'exercice et la production est assez classique, il implique la figure de l'« auteur » selon laquelle l'architecte est responsable de son œuvre. Néanmoins, une telle figure assume le sujet sans le problématiser, c'est-à-dire comme une entité donnée. C'est pourquoi, même si le lien « exercice de l'architecte – production » existe, notre proposition pour comprendre le travail de l'architecte s'éloigne de celle de la figure de l'auteur. En conséquence, nous ne tenons pas la production architecturale comme lieu des intentions de l'architecte-auteur. Le

concept dispositif met en cause aussi ces deux figures, celle de l'architecte-auteur et celle de l'architecture comme produit des intentions, mais à condition de les comprendre comme opérations.

L'architecte capable de disposer, n'est pas un auteur dont l'œuvre serait le résultat de ses intentions, il est plutôt un élément qui agit selon un ensemble ou par « agencement ». Il n'est pas le producteur d'une opération, il fait partie de l'opération elle-même, du processus opératif. De l'autre côté, l'architecture de portée opératoire, l'architecture comme dispositif, va à l'encontre d'une de ses qualités en tant qu'être, à savoir, sa présence esthétique, c'est-à-dire, sa « forme ». En fait, si l'architecture est opération, elle est primordialement fonctionnelle. Nous allons à l'encontre de cette architecture parce qu'elle demande au dit « usager » de l'espace, un même état d'esprit. Une architecture purement fonctionnelle attend donc un usager aussi fonctionnel. Ici, nos termes tirés du langage philosophique, rejoignent les termes de l'architecture. En effet l'« opérativité » nous rappelle le terme « fonction », et la « présence de l'être » celui de « forme ».

En contestant l'opérativité et la fonctionnalité concomitante dans l'architecture, nous ne tentons pas d'affirmer de principes généraux dont dépendraient de nouvelles pratiques. Nous ne pensons pas à de nouveaux axes ou principes constitutifs des pratiques architecturales, nous revendiquons plutôt le travail en architecture comme mise en forme *et* fonction des technologies, qu'elles soient émergentes ou pas. Ce travail pointe les puissances des technologies-matériaux; puissances qui pour s'effectuer n'ont pas besoin du contrôle de l'architecte ni du pouvoir des dispositifs. C'est plutôt au profit d'autres procédures que nous demandons un travail avec ces technologies; procédures et travail qui ne sont pas soumis aux notions de système ou agencement ni à l'action de synergie. Nous proposons la notion « discontinu » pour nommer le travail et les procédures qui ne font pas dispositif.

Certes, ce travail architectural varie selon le lieu, le paysage, et même le pays où il s'effectue. Ainsi, s'il y a des idées reçues à propos des pratiques architecturales, notre proposition vise à les perturber. Dans le développement de cette thèse, nous travaillons sur le domaine des perturbations de l'exercice et de la production architecturale contemporaine. Étant donnée la portée opératoire de l'architecture que nous discutons, les concepts traditionnels de l'architecture peuvent changer de sens. Si l'on produit des perturbations sur une « fondation » du bâtiment conceptuel de l'architecture, les

répercussions sur les autres composants de la même construction sont inéluctables. C'est le cas des concepts de forme et de fonction, vu qu'ils traversent toute notre dissertation. Par conséquent, nous ferons une relecture de ces concepts afin de démontrer conceptuellement que la dite production architecturale, à l'inverse de l'avis de la pensée des dispositifs, peut changer les usagers ou praticiens de l'espace en promeneurs, c'est-à-dire, en êtres dont la capacité opératoire ne dépasse ni n'excède la présence, ni de son propre être, ni de la proposition architecturale. En ce sens, notre critique et proposition ne problématise pas seulement l'espace architectural, elle concerne aussi l' « Homme ».

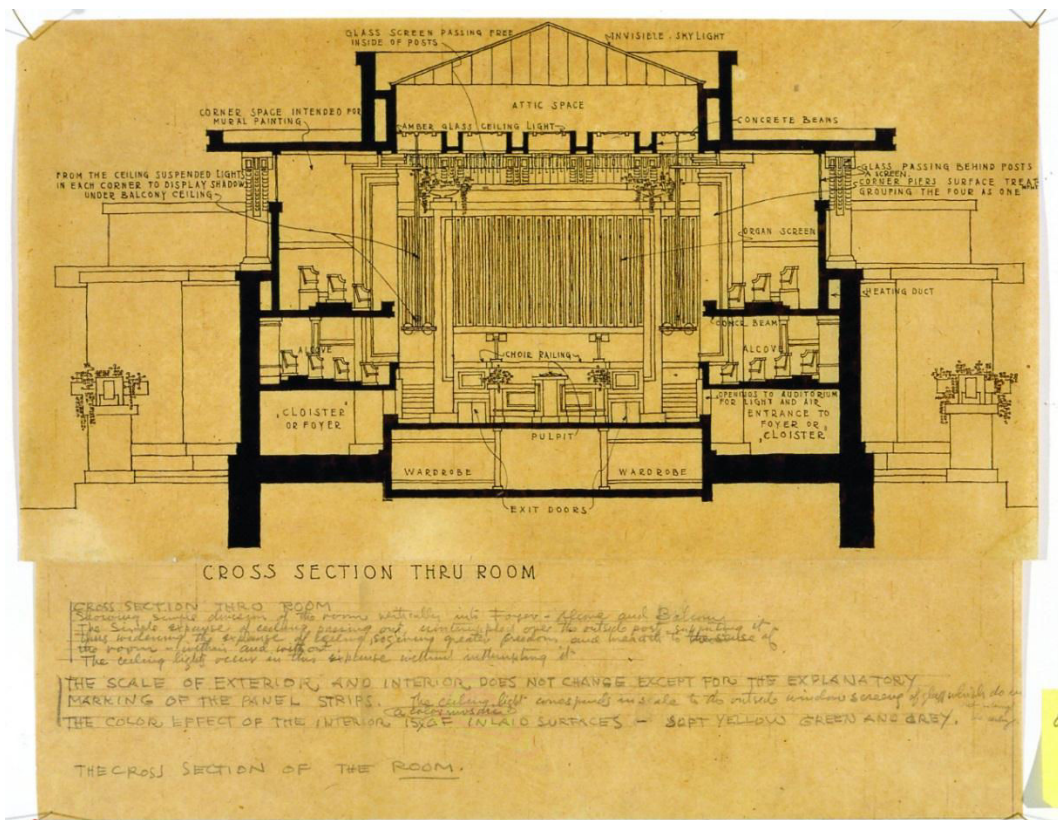
d. PLAN DE THÈSE.

Pour rendre compte de l'entreprise énoncée, notre développement conceptuel compte sept parties. La première partie intitulée *La fonction tectonique comme pensée des dispositifs*, analyse le poids structural et structurel d'un dispositif fonctionnel vis-à-vis des pratiques architecturales modernes. Le dispositif que nous appelons « fonction tectonique », en plus de soutenir toute forme architecturale (le poids structural), influence l'organisation de son espace (le poids structurel). À ce propos, les concepts théoriques qui ont nourri le dispositif, tout comme les technologies architecturales dépendantes seront revisités. Dans la deuxième partie l'étude se concentre sur *La critique de l'économie des dispositifs, à partir de l'étude du béton armé*. En effet, c'est à travers l'étude du matériau constituant le dispositif « fonction tectonique », que la critique commence. La technologie béton armé n'admet pas une seule orientation. Nous allons analyser la force et les intérêts d'une certaine industrie que pousse le béton vers son structuration. Ce processus où le béton armé subi plusieurs transformations, et où il est conduit par des intérêts économiques plutôt que formels et même fonctionnelles, relègue simultanément les savoirs faire et l'industrie des maçons. L'étude se focalise aussi sur le développement des processus mathématiques et physiques réalisés au sujet de l'encadrement disciplinaire du béton. Les mathématiques et le laboratoire prennent donc le pas sur le travail avec le matériau. Et les possibles fonctions et formes qu'il inclut, sont réduites au profit d'une hausse de sa capacité de résistance. La troisième partie *Les matériaux intelligents et leur ambivalence, entre poursuite et détournement des dispositifs*, prolonge l'analyse

entamée dans la deuxième partie, mais cette fois-ci vis-à-vis des matériaux intelligents. Néanmoins, deux sujets ressortent comme nouveaux. La « naturalisation des techniques » et son archéologie. Le mouvement qui lie les smart technologies, est corrélé à une actualisation des idées théologiques au sein du traitement contemporain des matériaux. L'approche des matériaux se fait donc à partir de deux domaines en apparence éloignés, la biologie et la théologie. *Vers une architecture du discontinu*, est le titre de la quatrième partie. Nous discutons de l'architecture dite « cathartique » afin de montrer les sources d'une certaine idée d'esthétique qu'elle contient. Cette idée provient d'Aristote et relègue, en fin de comptes, l'architecture au service d'autres technès telles que le théâtre. A l'encontre de cette architecture, une façon de faire l'architecture est avancé. Il se nourri de la philosophie de Platon et de Walter Benjamin. Ceci à fin de proposer un mode d'architecture inadéquat aux prétentions de l'architecture plus que narrative ou dramatique, opérationnelle. Avec la cinquième partie *Critique du dispositif milieu*, l'étude plonge dans les processus conceptuels qui ont accompagné l'émergence de la notion « milieu », afin de montrer comment le milieu permet de créer un type d'architecture apte aux dispositifs. Pour rendre compte de cette entreprise, l'étude fait un détour autour d'autres notions fondamentales pour la constitution de celle de milieu, parmi lesquelles ressort celle de volonté. Comme c'est le cas dans cette cinquième partie, la sixième partie intitulée *Éléments critiques pour un espace architectural*, porte une grande importance à la terminologie théorique. Les éléments théoriques pour l'espace seront tirés de la confrontation de la pensée des dispositifs aux méthodes archéologique et déconstructiviste. Cette étude permet en effet de proposer une considération de l'espace comme notion contraire à celle de milieu. Finalement, la septième partie *Discuter Michel Foucault*, élabore d'abord trois études de cas afin d'exposer la force de la notion milieu au sein des pratiques urbaines, architecturales et d'aménagement territoriale. Ensuite, la discussion tourne vers le poids des notions comme la fiction, l'intérêt et l'effet vérité, afin de montrer comment le « dispositif » concerne une grande partie de brillante intellectuelle.

Cette dernière partie est aussi un moment propice pour pointer les éléments théoriques proposés au profit de l'espace et du travail avec les matériaux. Une certaine idée d'esthétique est ici évoquée pour amener la discussion avec Michel Foucault à son point culminant. Ce point signifie un dépassement des dispositifs où un autre regard de l'architecture que nous soutenons nous sera offert.

I. LA FONCTION TECTONIQUE COMME PENSÉE DES DISPOSITIFS.



Unity temple (Unitarian Universalist church)
, 1905-1908, Frank Lloyd Wright,
Oak Park (Illinois), États-Unis
Plan de coupe

Fig. 2

Cette partie de notre travail de recherche établie, dans un premier temps, que ce que nous appelons « la fonction tectonique », est un fondement toujours présent dans les différentes pratiques architecturales contemporaines. Néanmoins, ce fondement n'est pas nécessairement propre à l'architecture contemporaine. En ce sens, il n'est donc pas nouveau. Au contraire, il appartient à une longue tradition architecturale qui émerge dès les origines (l'« archē »)³ de l'« art de bâtir ». La « fonction tectonique » devient cependant beaucoup plus emphatique dans les pratiques architecturales dites modernes, grâce à la notion et à la procédure de « composition ». Par composition nous comprenons le mode prédominant de conception du projet architectural. Ce mode est devenu prédominant après avoir été raffiné par l'école française des beaux-arts entre la fin du XVII^e siècle et le début du XVIII^e siècle. En effet, les pratiques architecturales contemporaines impliquent la composition, même si ces pratiques essaient de la dépasser par de multiples voies d'expression.

Pour rendre compte du lien entre architecture et « tectonique », nous allons travailler tout d'abord la théorie de Kenneth Frampton. Cet auteur revalorise en effet, la notion de « tectonique » dans le domaine académique architectural du XXI^e siècle. Nous proposons une critique de la pensée de Kenneth Frampton pour remettre en cause le traitement « formaliste » que l'auteur fait d'une telle notion. Autrement dit, le travail de Kenneth Frampton sur la tectonique manque d'une perspective « fonctionnaliste ». Cette, perspective comporte pour nous l'aspect le plus emblématique de la tectonique. Or, il est tout à fait évident que par « formalisme » nous ne comprenons pas nécessairement un travail soucieux de la « forme ». En outre, le concept « fonction » dont nous parlons ici a une connotation spécifiquement architecturale. Cependant cela ne veut pas dire qu'à travers ces notions spécifiques de « forme » et de « fonction » architecturales, nous n'allons pas retrouver les liens étroits avec les notions de forme et de fonction, telles que nous les travaillerons à partir de la philosophie.

³ À propos de la définition sémantique du mot grec *archē*, en plus de traduite « origine », il comprend un deuxième sens crucial pour notre recherche : « L'archéologie est la recherche d'une *archē*, d'une origine, mais le terme grec *archē* a deux sens : il signifie aussi bien « origine », « principe », que « commandement », « ordre ». Ainsi le verbe *archē* signifie « commencer », « être le premier à faire quelque chose », mais veut dire aussi « commander », « être le chef ». « Et vous n'ignorez pas, je pense, que l'archonte, qui signifie au sens littéral « celui qui commence », détenait à Athènes la magistrature suprême », voir : AGAMBEN, Giorgio, Qu'est-ce que le commandement ? Traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris : éd. Payot et Rivages, 2013, p. 10.

La notion de fonction que nous allons traiter dans cette section, a été développée par les théories et les pratiques les plus avant-gardistes de l'architecture moderniste de Louis Sullivan à Rem Koolhaas. Cependant, nous proposons de la comprendre, d'après deux concepts correspondants. Le premier concept est celui de « fonction technique », concept qui nous tirons de *la pensée gouvernementale* de Foucault. Le deuxième concept est le concept de « disposition » travaillé aussi par Foucault mais affiné par Agamben. Concernant la disposition, nous proposons dans une deuxième partie, une approche de la pensée d'Aristote aux lectures deleuziennes de Leibniz et de Spinoza. Ceci afin de préciser la relation que ce concept entretient avec la notion de « conduite » telle que nous la comprenons chez Foucault. Cependant, dans ce travail où la disposition et la conduite seront liées, il sera également possible de comprendre comment, une disposition donnée concerne aussi un autre type de conduite sans liaison apparente.

Ce développement qui va de la théorie de Kenneth Frampton à la dissertation sur le concept de conduite, permettra de comprendre la « fonction tectonique » en tant que disposition non détournée et toujours pesante dans les pratiques architecturales contemporaines. L'argumentation aboutira finalement sur le thème de la conduite comme possible latent à l'intérieur d'une disposition sédimentée, comme c'est le cas de la fonction tectonique. En d'autres termes, si notre hypothèse portant sur la disposition de l'architecture contemporaine en tant que fonction tectonique est valable, cela ne contredit pas la possibilité d'une autre conduite. En fait, par conduite nous ne comprenons pas seulement celle concernant les pratiques architecturales, mais aussi celle synonyme de ce que Foucault appelle les « pratiques de liberté des hommes ».

I.1. DE LA TECTONIQUE COMME DISPOSITIF ARCHITECTURAL.

I.1.1. LE PROJET TECTONIQUE, KENNETH FRAMPTON ET LA FORME DE LA FORCE CONSTRUCTIVE.

À propos de la commémoration des dix années de la parution du texte *Studies in Tectonic Culture: The Poetics of Construction in Nineteenth and Twentieth Century Architecture*, Les Grands Ateliers de l'Isle d'Abeau publient *Le Projet tectonique*, une compilation de textes réunis et présentés par Jean-Pierre Chupin et Cyrille Simonnet. En suivant la visée des ateliers de l'ENSCI (École nationale Supérieure de la création Industrielle) à Paris, les grands ateliers de l'ENSAG (École nationale supérieur d'architecture de Grenoble) expriment le désir de rendre opérationnelle, une communion entre l'art et la technologie. Cette précision n'est pas anecdotique, elle est importante dans la conception du projet des ateliers et du texte consacré à la théorie de Kenneth Frampton sur la tectonique.

En effet, tant dans la présentation de la mission de l'ENSAG que dans celle de l'ENSCI, le lien entre « artistes, architectes et ingénieurs » au sein d'un enseignement qui entrecroise des disciplines de la technologie et des arts, renvoie directement à la facette la plus reconnue de l'école de la Bauhaus. La Bauhaus visée relier deux domaines que la tradition de l'architecture européenne avait rendus indépendants. En fait, cette même mission est invoquée dans la présentation du texte *Le projet tectonique*, en faisant référence à la relative nouveauté qu'un enseignement de ce type – un enseignement d'ateliers en architecture – implique pour la tradition « beaux-arts » des pratiques architecturales en France. Que ce soit du côté de l'institution qui édite la publication, que celui de la publication elle-même, l'affirmation du lien art et technologie est donc implicite et évident. C'est pourquoi, ce lien sert de fondement à la lecture que, dans leurs articles, plusieurs auteurs du *Projet tectonique* font de la théorie de Frampton.

Le rapport art-technologie fonctionne donc comme fondement conceptuel qui soutient les relectures de *Studies in Tectonic Culture*. Ce fondement est de plus, présent dans le texte de Frampton. Par ailleurs, pour la compilation établie par les Grands ateliers de l'ENSAG, Frampton écrit un texte intitulé *La tectonique revisitée* dans lequel il

reprend sa thèse de 1995 pour l'étendre et l'actualiser. Afin d'accéder au fondement « art-technologie » du nouveau texte de Kenneth Frampton, il faut d'abord décrire sa thèse à travers le commentaire de Cyrille Simonnet à ce propos :

« Cette thèse dit en substance que la focalisation des architectes modernes sur la notion d'espace ne doit pas nous faire oublier que la plupart des architectes marquants du XXème siècle ont déployé une philosophie de la construction et de la matérialité parallèlement à leur pensée de l'espace et de la forme. Pour Kenneth Frampton, cette dialectique de l'espace et de la construction se situe à la fois dans le prolongement et dans une actualisation des préoccupations pour la technique caractéristiques des théoriciens allemands de la 2^{ème} moitié du XIXème siècle »⁴

Ainsi, selon Simonnet, les préoccupations de Frampton, en plus d'être dirigées vers la « forme » spatiale, portent sur la « construction » et la « matérialité ». Pourtant, ces domaines ne concernent pas directement la problématique de la « fonction » chez Frampton. Il ne se soucie pas de la fonction en architecture. C'est pourquoi son regard vers la construction et la matérialité est étroit. En fait, Frampton revendique la construction et la matérialité de l'architecture, d'après un souci formel à décrire.

Dans son texte *La tectonique revisitée*, l'auteur fait un diagnostic de l'architecture moderne et contemporaine. Pour Frampton, la structure interne des architectures est en train de se « dématérialiser »⁵. La dématérialisation obéit à d'innombrables innovations en matière de construction et à la culture croissante de l'électronique qui assiste la projection architecturale par ordinateur. Dans les deux cas cependant, la matérialité pour Frampton est une thématique de forme, de volume, une thématique d'« espace » comme le dit Simonnet. Frampton propose un travail d'« expressivité tectonique ». Cette expressivité empêche la dématérialisation complète de la structure interne et de la forme architecturale. À ce propos, l'auteur reprend le célèbre exemple de la maçonnerie constructive de Frank Lloyd Wright. Il argumente à propos du « malaise » de Wright face au « manque inhérent de caractère tectonique de la construction en béton armé (...) Je pense plus spécifiquement, dit-il, au fait que Wright

⁴ FRAMPTON, Kenneth, *La tectonique revisitée*, in : *Le projet tectonique*, Collectif sous la direction de Cyrille Simonnet et Jean-Pierre Chupin, Grenoble: éd. Infolio, 2005, p. 7

⁵ Ibid., p. 20

ait réalisé, suite à la construction du « Unity Temple »⁶ en 1906, que le béton coulé sur place n'était qu'un conglomérat dépourvu de tout caractère expressif intrinsèque »⁷. Voilà le « caractère constructif » et la « matérialité » que Frampton réclame à l'architecture. Ceci se traduit par enjeu d'« expressivité », c'est-à-dire, par quelque chose souvent décrit en termes de forme.

La tectonique est donc pour Frampton, une forme expressive capable de supporter des charges, tel ce qui rend la maçonnerie porteuse de Wright possible. Cette maçonnerie implique par ailleurs, un fait artisanal étant donné qu'elle est produite sur le lieu de construction. L'artisanal concerne un mode de production contraire à la dynamique industrielle de production série. Or, on trouve dans ce même fait artisanal, le lien établi par Frampton entre les arts et la technologie. En effet, d'après lui, l'une des façons d'empêcher la dématérialisation galopante de l'architecture contemporaine, consisterait à articuler l'épaisseur de la tectonique à la structure interne qui se dématérialise. Il s'agit donc d'après nous, de donner forme à la tectonique fine des ossatures et des squelettes modernes et contemporains. À la remontée ou superposition de la technique (les avancées techniques) sur la tectonique contemporaine, Frampton oppose un équilibre technique-tectonique à travers un travail formel (ou d'expressivité) de l'épaisseur de la tectonique.

Le sujet de la « dématérialisation en architecture » est acclamé par toute une génération d'architectes qui trois ans après la publication de *Studies in tectonic culture*, saluent la notion de « virtualité » dans l'article de William J. Mitchell *Antitectorics. The Poetics of Virtuality*. À propos de l'avis de Mitchell sur la *Tecktonik*, Lagault dit ceci :

«Les nombreux travaux sur la réalité virtuelle visent à développer des expériences spatiales totalement séparées de toute construction physique, de la masse, de la tactilité. Selon Mitchell, ces espaces virtuels peuvent très bien se passer de fondations ou de structure porteuse, et le seul élément qui leur semble nécessaire est l'enveloppe, la membrane légère. Dans un tel environnement, l'attention portée au détail ou à l'articulation entre les matériaux n'est pas importante, ce qui lui a fait dire qu'il n'y a pas de Scarpa du cyberspace »⁸

⁶Voir figure 2 à la page 33

⁷ Ibid., p. 19

⁸ LAGAULT, Mitchell, *The Poetics of Virtuality*, In: *The Virtual Dimension*, sous la direction de Jhon Beckman, New York, Princeton Architectural Press, 1998, p. 205-217.

La citation explicite le domaine de l'architecture auquel Frampton s'oppose, pour revendiquer, en plus des architectures et des matériaux vernaculaires, le caractère phénoménologique du lieu. En effet, la phénoménologie est la raison pour laquelle, il nous semble que la théorie de Frampton ne présente pas une vraie problématique de la « technè ». Les articulations entre technique et tectonique sont plutôt propres à des architectures vernaculaires qu'à des structures symboliques – telles que les « structures techniques de pointe »⁹ – parce que celles-ci ne prennent pas en compte la « dimension topographique »¹⁰. En effet, la dimension topographique rend possible le fait de mixer la matière du « topos » (du lieu) avec la structure pour former ainsi la tectonique. En d'autres termes, il y a tectonique à condition qu'une structure s'exprime en tant qu'ethnographie du lieu. Ceci constitue une raison de plus pour penser que la démarche de Frampton concernant la construction et la matérialité en architecture, implique, plutôt une considération théorique portant sur la « forme » spatiale que sur la « fonction ». Frampton diagnostiquerait l'architecture à partir un regard « formel », même s'il s'appuie toujours sur l'ouvrage de Wright et plus encore sur celui de Sullivan : architectes pour qui la forme ne suffit pas quand il s'agit d'architecture.

Dans un article intitulé de *La trajectoire tectonique*, qui appartient au texte *Le projet tectonique*, Réjean Legault synthétise la relation de la théorie tectonique de Frampton avec la théorie architecturale germanique du XIX^{ème} siècle. Legault dit que la Tektonik « décrit les phénomènes où un rapport direct entre force et forme trouve son expression »¹¹. En effet nous pensons que pour Frampton la Tecktonik entraîne une idée de « forme » puissante. Forme qui s'étend sur la structure et la matérialité mais à condition de s'associer à la « force » (tension et compression). Nous pensons qu'au contraire la structure et la matérialité concernent aussi et surtout le thème de la fonction dont la force n'est plus qu'un corolaire. Il s'agit donc avec la *Tecktonik* de travailler la structure et la matérialité en lien avec un attribut, la force du vrai fondement, la fonction.

Or, c'est sur cet attribut que la « tecktonik » superpose l'expressivité formelle, raison pour laquelle Frampton n'arrive pas à travailler le fondement de l'attribut, c'est-à-dire la fonction. De plus, le rapport « forme – force » à propos de la structure et de la matérialité, n'est pas problématique. La forme ne se soucie pas de la force dans un tel

⁹ FRAMPTON, *La tectonique revisitée*, op. cit., p. 18

¹⁰ Ibid., p. 21

¹¹ LAGAULT, *The Poetics of Virtuality*, Op. cit., p. 26

rapport. La forme ne transforme pas la force, celle-ci n'agit pas non plus sur le domaine formel. Par ailleurs, l'accent mis sur une certaine idée de forme par la théorie de Frampton est aussi affirmé par Stanford Anderson. Anderson cite le théoricien allemand du XIXème Karl Botticher pour affirmer que la : « Tecktonik ne renvoie pas seulement à l'activité de fabriquer une construction matériellement appropriée (...) mais plutôt à l'activité qui élève la construction au niveau de la forme artistique »¹². Il nous semble que cette activité de la construction et de la matérialité dépendant d'une idée étroite de forme, implique que la théorie de Frampton n'accomplisse pas son but. Le « Projet tectonique » reste une tentative. Il essaie de sortir du domaine de la composition en architecture, sans arriver à l'excéder ni à le détourner complètement.

I.1.2. LA TECTONIQUE STRUCTURANTE OU ORGANISATRICE, OUTIL DES « TECHNIQUES SPATIALES » DE CONTRÔLE.

A l'inverse de la tectonique décrite comme expressivité des structures et des matériaux, nous appelons fonction tectonique ce qui *commande* le développement d'un projet architectural, c'est à dire la structure structurale *et* structurelle. En drapant respectivement la structure et la matérialité d'une certaine idée de forme et d'expressivité, Frampton poursuit une architecture qui ne se soucie pas de la fonction de la structure porteuse. Cette fonction est pour nous, en plus de structurale (porteuse), structurelle c'est-à-dire, organisatrice ou structurante. En effet, nous pensons que la tectonique comprise comme structure en architecture, comme ossature structurelle, concerne des fonctions éminentes de support physique mais aussi de support de planification spatiale. En outre, la fonction tectonique, selon nos termes, dispose, conduit, oriente l'espace architectural. Ainsi la tectonique n'est pas seulement le support de la forme architecturale mais aussi sa matrice fonctionnelle.

Par conséquent, l'espace dépend de la tectonique, et non pas de la technique, puisque en plus de le rendre soutenable, la tectonique l'organise. Et cette organisation est présente dans plusieurs exemples de l'architecture moderne et contemporaine. En fait, une telle fonction tectonique irrigue l'histoire de l'architecture en devenant beaucoup plus déterminante avec le mode compositionnel en architecture ; mode qui,

¹² Ibid., p. 26

comme nous l'avons dit, marque son début entre la fin du XVIIIème siècle et le début du XIXème. En effet, l'organisation spatiale de la ville que Foucault identifie comme plus convenable à une organisation de contrôle gouvernemental qu'à une autre politique et disciplinaire, date de cette époque-là. Une telle organisation convenable au contrôle est donc un dispositif de gestion de conduite des hommes.

Dans *Space, knowledge and Power*, entretien avec P. Rabinow pour le magazine *Skyline* en mars 1982, Foucault est interviewé sur le rapport politique-architecture. Le philosophe dit qu'il est intéressé par la réflexion sur l'architecture en tant que « fonction d'objectifs et de techniques de gouvernement des sociétés »¹³. C'est pourquoi, ses études portent sur la conception architecturale et urbanistique en rapport avec les objectifs à mettre en place pour développer, ou maintenir, une certaine forme de gouvernement.

Ce nouvel intérêt en l'architecture ne signifie pas nécessairement une transformation de la technique ni des esprits architecturaux, mais un changement dans l'esprit des « hommes politiques »¹⁴. Or, la question de la conception de l'architecture pour Foucault est plutôt du côté des « techniques d'espace »¹⁵.

Foucault dit que les architectes ne sont pas les maîtres de l'espace, car de tels maîtres devraient gérer des aspects qui échappent au domaine de l'architecture et qui sont plus proches du domaine des ingénieurs des *Ponts et chaussées*. Les aspects à gérer sont les techniques d'espace déterminantes de l'architecture, à savoir, « le territoire, la communication, et la vitesse »¹⁶. Or, la méconnaissance des techniques d'espace et de sa force déterminante, concerne aussi les architectes dont les intentions sont libératrices. Néanmoins, Foucault ajoute que l'architecture peut produire des effets positifs « lorsque les intentions libératrices de l'architecte coïncident avec la pratique réelle des gens dans l'exercice de leur liberté »¹⁷.

¹³ FOUCAULT, Michel, *Space, Knowledge and Power (Espace, Savoir et Pouvoir)*, entretien avec P. Rabinow ; trad. F. Durand-Bogaert, in : *Skyline*, mars 1982, la version en française : *Dits et Écrits II 1976-1988*, Paris : Gallimard, Édition Quarto, 2001, p. 1089.

¹⁴ Ibid, p. 1090

¹⁵ Ibid, p.1090

¹⁶ Ibid, p. 1094

¹⁷ Ibid, p. 1095

Foucault remarque dans le même entretien qu'il n'y a pas de « fondements »¹⁸ quant à la conception spatiale. Ainsi il éclaire son avis. La « convergence » ne résulte pas des intentions d'un autour et des pratiques de liberté, mais entre celles-ci et certaines « distributions spatiales »¹⁹. Il est clair que la « distribution spatiale » donnée est donc l'organisation des variables techniques déterminantes, à savoir le territoire, la communication, la vitesse. Parmi ces variables qui sont des forces, Foucault dit qu'il n'y n'a pas de hiérarchie mais une « relation réciproque perpétuelle »²⁰. Ainsi, les projets conçus comme « machines libératrices » peuvent devenir tout le contraire, puisqu'ils n'obéissent pas aux « bonnes » intentions des hommes mais à des variables de gestion. Ces variables, même quand elles sont traitées par les ingénieurs et les techniciens, échappent au contrôle des hommes, étant donné qu'elles n'agissent pas par mesures disciplinaires mais par gestion. La discipline est un plutôt vertical et ponctuel et par conséquent identifiable, en revanche la gestion est horizontale et diffuse. En ce sens, dans le domaine de la gestion, il s'agit de calculs de probabilité. Aucun événement n'est contrôlable, parce que l'événement est toujours configuré par des variables en relation réciproque dont aucune ne se détache. Pour illustrer ce paradoxe, deux cas font exemples, l'œuvre de Jean-Baptiste Godin²¹ et celle de Le Corbusier.

A ce propos, le philosophe fait une affirmation concernant la garantie de la liberté qui implique l'œuvre de Le Corbusier : « Rien n'est fonctionnellement libérateur. La liberté est ce qui doit s'exercer, la garantie de la liberté est la liberté »²². Les choses ne sont pas fonctionnellement libératrices c'est pourquoi, la liberté est un exercice où seule la liberté est garantie en elle-même. Par conséquent, si nous nous concentrons sur ces affirmations, il faut conclure que la liberté est presque impossible parce qu'elle n'est qu'un effet d'elle-même. Ceci revient à dire que la liberté est une utopie irréalisable. Le concept de liberté auquel pense Foucault est produit par le « vrai dire ». Pour qu'il y ait exercice de liberté, il faut qu'il y ait d'abord une parole exercée par l'homme. Autrement dit, la parole capable du « vrai dire » est à la base du rapport liberté-pratiques spatiales. Ainsi les objets ne sont donc pas aptes à la liberté, car ils ne possèdent pas de parole, cependant, ils sont effectifs.

¹⁸ FOUCAULT, *Space, Knowledge and Power*, op. cit, p.1096

¹⁹ Ibid.

²⁰ Ibid. p.1096

²¹ Voir figure 3 à la page 45.

²² Ibid. p. 1095.

I.1.3. TECTONIQUE STRUCTURELLE OU PORTEUSE, OU COMMENT LA STRUCTURE DEFINIT L'ESPÀCE.

En effet, une fonction signifie pour Foucault, les capacités effectives des choses telles qu'elles sont données. Nous pensons que l'avis du philosophe est lié à deux considérations de la tectonique architecturale et de la nature des choses, plus exactement de la matérialité des choses. Ces considérations éclaircissent sa posture face au problème de non convergence « espace bâti - pratiques de liberté ». L'efficacité d'une fonction obéit au travail de 4 axes: l'usage, la structure, la construction et le style. Néanmoins, les trois derniers axes peuvent être rassemblés dans la notion de tectonique. En principe, cette notion englobe la dimension constructive et structurale de l'architecture. L'argument Foucauldien sur la fonction, implique une considération traditionnelle de la tectonique. En fait, cette considération permet la subordination de la fonction aux contraintes de la tectonique structurale en architecture.

Par exemple, l'architecture façonne un espace pour le rendre convenable à une fonction à travers un traitement portant sur la structure et la forme ; traitement où les matériaux et l'ornement doivent s'adapter à la structure pour renfoncer la fonction. Antoine Picon montre ce cas dans l'architecture d'Étienne-Louis Bouillée²³ et de Claude-Nicolas Ledoux. Pour répondre à l'importance des flux économiques de la fin du dix-huitième siècle, ces architectes ont projeté une architecture dont les formes et la structure essayaient de « proposer des espaces permettant de réfléchir au sens de la vie »²⁴. Ce sens visé était possible à travers la mise en place d'une fonction dont la structure des volumes simples protégeait les usagers des agitations culturelles, comme les nouveaux flux économiques du capitalisme. La structure et la forme essayaient de rendre la fonction effective, parce que la possibilité de mettre en place le sens visé dépend d'une telle effectivité. En plus de son effectivité, la fonction méritait d'être efficace pour spatialiser le sens visé.

En outre, on peut imaginer que si ces espaces avaient pu être édifiés concrètement, la même intention d'effectivité qu'ils portaient – pour rendre possible la réflexion de leurs usagers sur le sens de la vie –, aurait été affaiblie par la mise en place fonctionnelle. Même si la fonction est conçue pour mettre en place un usage plutôt

²³Voir figure 4 à la page 95

²⁴ PICON, Antoine, *Culture numérique et architecture, une introduction*, Basel : Birkhäuser, 2010, p. 103.

libérateur, elle ne peut pas y parvenir à cause de l'état d'achèvement des éléments qui la soutiennent. En d'autres termes, dans l'espace construit, la fonction obéit plutôt à la structure tectonique de l'architecture qu'aux intentions de sa conception. Par conséquent, cette dépendance à la fonction accompli le but structural de la tectonique, but général et archaïque, en dépit des intentions de l'architecte. La fonction soumise à la tectonique est la fonction la plus générale, c'est-à-dire, celle qui s'établissait dans toutes les manifestations architecturales. En fait, cette fonction sert à accueillir les multiples usages d'un espace bâti.

Le mot « fonction » présente aussi un souci de signification, elle renvoie également aux usages d'un bâtiment. On parle souvent de fonctions pour signifier l'usage particulier d'un espace. Mais au sens strict ces usages ne sont pas des fonctions de l'espace proprement dit, parce qu'ils peuvent être indiqués plutôt par des signalétiques que par la distribution spatiale elle-même. Ainsi un même espace urbain implique des usages variables selon des différents besoins, par exemple, une station de métro peut devenir un musée. L'usage change mais la fonction générale reste, en ce sens la structure tectonique abrite de multiples usages.

Or, dès le moment de la conception architecturale, la « fonction générale » prend la primatie sur les « autres fonctions » du bâtiment. Ces autres fonctions sont celles que l'architecte voudrait projeter dans l'espace ou que les usagers voudront développer en raison de leurs appropriations de l'espace. Cependant, la primatie de la « fonction générale » obéit au fait que cette fonction reste toujours couplée à la tectonique.

La tectonique rend donc possible le fait que la fonction architecturale (donner de la structure pour l'abri), demeure principale dans la conception et la réalisation architecturale. Par ailleurs cette fonction structurale qui démarque un espace bâti, est une syntaxe, une organisation. Structuralement la fonction tectonique soutient la structure portante, mais aussi structurellement elle organise les autres aspects de l'architecture.

Si l'on suppose que l'architecte peut traiter la matérialité des matériaux et la forme pour surpasser la contrainte de la fonction, il faut prendre en compte que la matérialité et la forme dépendent de la tectonique. Par rapport à cette subordination Cyrille Simonnet dit :

«Tectonique a un gabarit supérieur, qui se mesure à des notions comme le type ou le site. C'est le paradigme majeur de l'architecture, à l'instar du fait matériel et du fait figuratif. Semper, encore, cautionne cette vue dans sa fameuse dissertation sur le revêtement et l'origine textile de l'architecture, dont les tresses primitives des parois de jonc ou d'osier des cabanes légères dupliquent indistinctivement celles du vêtement, de la vannerie. Ce qui compte ici n'est pas l'exactitude du fait anthropologique, mais l'idée qu'une certaine gestuelle technique engendre la construction de l'enclos et imprime les traces d'une image de la construction, qui s'inscrit comme un décor originel. Le construit et sa figure en somme, confondus sous le même trait et sur la même paroi »²⁵.

La tectonique dirige l'organisation des matériaux et produit la forme du bâtiment. Les spécialistes affirmaient l'« influence de la structure comme fil conducteur de la conception »²⁶. À ce propos, Antoine Picon reprend une définition très illustrative de Kenneth Frampton: « ...la tectonique correspond à la structure traduite en termes architecturaux, c'est-à-dire à la structure en tant qu'elle contribue à la définition de l'espace »²⁷. Or, pour que cette définition de l'espace soit effective, la tectonique se sert des avantages du mode scolaire de la composition ; mode dont le fonctionnement rappelle celui de la disposition.

I. 1.4. UN CONCEPT SCOLAIRE DE COMPOSITION, LES BEAUX-ARTS AU SERVICE DE L'INGIÈNERIE.

La prééminence de la « fonction générale » en architecture, renforcée par la fonction tectonique, a pu s'endurcir dans la durée, grâce à l'influence du mode compositionnel dans plusieurs pratiques architecturales. Nous pensons que ce mode de conception, se manifeste en traitant formellement l'une des fonctions techniques dont parle Foucault. Dans le cas du mode compositionnel, les architectes travaillent la vitesse, la communication mais surtout le territoire, en termes de forme constructive. Ainsi, le

²⁵ SIMONNET, Cyrille. *Destinée tectonique*, extrait de « FACES », journal d'architecture n° 47, hiver 1999-2000, pp. 2-3

²⁶ PICON, *Culture numérique et architecture, une introduction, op.cit.*, p. 126.

²⁷ Ibid., p. 127.

développement de la composition en fonction des prérogatives du territoire a été rendu possible, sans que les architectes ne le perçoivent nécessairement.

Par composition, nous comprenons un dispositif de conception architecturale qui souligne des valeurs dites classiques – telles que la symétrie, les axes parallèles et perpendiculaires, la distribution correcte, la continuité entre espaces –, afin de rendre opérationnel le rapport « partie-unité » comme principe d'organisation spatial. Or, même si ces valeurs ont leurs origines dans l'architecture grecque et renaissante, c'est avec l'école française que leurs caractères compositionnels deviennent plus forts. Par composition, nous comprenons étymologiquement « cosmos ». Or, cosmos ne se réduit pas à composition, surtout pas au concept scolaire de composition. Cependant, la valeur classique qui adhère au concept scolaire à travers un affinage de son sens, est la « distribution ». À ce propos, Jacques Lucan prend comme exemple Jacques-François Blondel pour affirmer ceci,

« Lorsque Jacques-François Blondel (1705 – 1774) publie en 1737 – 1738, *De la Distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices en général*, il aborde des problèmes dont les architectes français sont réputés de s'être fait une « spécialité » en développant une « manière française » beaucoup plus préoccupé des dedans que de la « manière italienne » attentive aux dehors »²⁸.

L'affaire à relever dans la mise en œuvre de la manière française, est qu'elle dépend des commandements venus du gouvernement : il faut s'étendre, il faut agrandir le règne. Ensuite, l'État poursuit l'orientation de la composition d'école à travers une autre modalité. Si le règne conquerrait de nouveaux terrains, l'État ferait présence partout où il gouverne. Le moyen le plus répandu pour cette expansion de sa présence, a été la mise en place d'un circuit territorial de communication. La communication a ainsi été accomplie à travers une action d'ingénierie pure, la construction des voies. Cependant, dans le domaine de l'architecture, l'expansion s'est déployée à travers la distribution comme catégorie esthétique et typologie architecturale. Même si ce sujet semble porteur d'incohérence, entre l'expansion comme ligne de traitement du

²⁸ LUCAN, Jacques, *Composition, non composition : Architecture et théories, XIXème-XXème siècles*, Lausanne : éd. Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009, p. 11

territoire, et la composition française comme distribution, il n'y a pas de contradiction en réalité.

La distribution comme valeur principale du mode compositionnel, s'applique entièrement aux demandes de « confort intérieur ». La déclinaison de la trilogie vitruvienne faite par Blondel en est une illustration. Cette trilogie s'énonce dans l'ordre suivant dans les *Cours d'architecture* de Vitruve: 1. Solidité ou construction, 2. Commodité ou distribution, 3. Beauté ou décoration. La déclinaison de Blondel propose un chemin inverse. D'abord la décoration, ensuite la distribution, et finalement la construction. Deux questions découlent de l'inversion que fait Blondel de Vitruve. Comment est-il possible qu'une disposition tellement soucieuse de la commodité interne, soit capable d'obéir à l'ordre d'expansion ? Et comment une telle disposition devient convenable au développement de la fonction tectonique ? L'inquiétude que Blondel porte sur l'intérieur de l'architecture, est paradoxalement accompagnée par le développement d'une capacité fonctionnelle de l'architecture à propos du dehors. En fait, Le Corbusier a travaillé sur le sujet de l'intérieur plusieurs années après ; sujet qui comporte aussi chez l'architecte suisse, des conséquences sur l'extérieur.

Le souci de la distribution et du confort intérieur a habilité un dispositif d'appropriation du dehors apte pour tirer parti des irrégularités extérieures : la symétrie. Pour montrer le lien entre l'embellissement, la symétrie et l'expansion chez Blondel, nous faisons appel aux mots de Charles Percier et de Pierre-François Léonard Fontaine. La distribution intérieure, disent-ils,

«... s'adresse à la manière de s'approprier avec profit un terrain, (...), c'est-à-dire (...) d'agrandir par une heureuse disposition les terrains les plus resserrés. Elle s'adresse enfin à la ville tout entière lorsqu'il s'agit de concevoir des plans d'embellissement pour l'établissement desquels on a recours aux mêmes principes de mise en symétrie, créant ainsi ce que l'on peut nommer des enfilades urbaines. (...) l'équivalence des principes de mise en symétrie prouve qu'il n'y a pas de *discontinuité* entre conception architecturale et conception urbaine : aux rues, aux places, aux cours, aux mails, etc., correspondent les vestibules, les antichambres, les salons, les chambres, etc. »²⁹

²⁹ Ibid., p.17

Alors, l'accent mis sur le dedans n'empêche pas le fonctionnement correct et la continuité des fonctions techniques du dehors. Le problème réside dans le fait que, ce qui s'étend grâce aux valeurs intérieures de distribution ne concerne pas les valeurs architecturales elles-mêmes. Ces valeurs obéissent à la primatie de la fonction technique (en termes foucaaldiens) du territoire. Cette fonction rend possible l'application d'une valeur intérieure à l'extérieur. L'application répond donc aux besoins d'extension du territoire, et non pas aux valeurs dites de composition architecturales. Le souci formel de la « commodité-distribution » devient ainsi fonctionnel (à l'extérieur mais aussi à l'intérieur). Il ne s'agit pas en somme d'une affaire d'embellissement, mais de gestion spatiale.

Or, cette gestion spatiale est convenable à la perduration de la fonction tectonique. Même si les architectes pensent qu'ils ne s'occupent que des thèmes de « composition beaux-arts », à l'inverse son travail compose avec le territoire. Sans approfondir le thème de l'architecture moderne ni contemporaine, l'exemple de la manière à travers laquelle le plan libre de Le Corbusier a été développé, sert aussi à montrer comment un souci formel rend service à une autre fonction technique, la communication.

Juste pour l'évoquer, le plan libre, c'est-à-dire l'un des aspects les plus fonctionnels de l'architecture et qui a donné libre recours aux surfaces multi usages de l'architecture contemporaine, provient d'un souci formel. Le Corbusier était émerveillé par la disposition visuelle des bâtiments de l'acropole. L'architecte ne s'intéressait pas à la disposition fonctionnelle, mais à l'allure pittoresque. Dans l'Acropole, il était captivé par la manière à travers laquelle les formes se présentent à l'œil³⁰. Par conséquent, en se servant des schémas dessinés, il arrive à faire entrer le paysage extérieur irrégulier à l'intérieur du bâtiment, grâce à l'usage de la promenade constitutive de ses premiers plans libres (le cas de la Villa Savoye³¹).

Peut-être que la fonction technique prédominante de la contemporanéité est la communication, et que dans ce sens, le rapport qui allait de l'intérieur à l'extérieur, est inversé. Plusieurs architectes et théoriciens disent aujourd'hui que le bâtiment *inclut* les circulations de l'urbanisme pour s'en composer. En effet, ceci est aussi l'un des sens du mot « composition » : le fait de s'approprier des irrégularités extérieures. Le mot

³⁰ Voir figure 5 à la page 96

³¹ Voir figure 6 à la page 96

« composition », autant en Angleterre qu'en France, implique dans le XIX^{ème} siècle, l'appropriation de terrains irréguliers.

« Le mot « composition » a réellement fait son entrée dans le vocabulaire architecturale anglais à la suite des innovations formelles du pittoresque. Il s'appliquait tout particulièrement aux nouvelles dispositions libres et asymétriques qui n'entraient pas dans les catégories esthétiques de la tradition académique ». La coïncidence n'est sans doute pas fortuite : en Angleterre, l'emploi du mot composition est lié aux dispositions irrégulières et notamment à celles des jardins ; en France, l'accent mis sur la distribution et sur l'habileté se rapportant à l'appropriation des formes irréguliers –d'aucuns diraient l'appropriation de situations pittoresques »³²

Le mot « composition » est donc couplé au mot « disposition ». Or, « disposition » est synonyme de « dispositif ». Comme nous le démontrerons par la suite, la composition est un mode de conception architectural en vigueur et utile tant à l'action des fonctions techniques, qu'à la sédimentation de la tectonique. Si par « composition » on entend « disposition », il faut par ailleurs décoder le sens premier de ce terme dont les racines sont d'origine philosophique.

³² Ibid., p. 23.

I. 2. DE LA DISPOSITION.

I. 2.1. APPROCHE ARCHEOLOGIQUE DE LA NOTION.

L'un des enjeux de *Le règne et la Gloire* d'Agamben, est de dénuer le fonctionnement des machines « théologie politique » et « théologie économique ». Comme le montre Agamben tout au début de sa généalogie de l'économie occidentale, le règne fonctionne de telle sorte que « l'homme croit suivre sa volonté pendant qu'il exécute la volonté d'autre ». Sur ce sujet, Agamben adhère à la pensée politique de Leibniz. Dans le cas du philosophe allemand, il s'agit de la volonté d'un « Dieu qui gouverne tout irrésistiblement ». Au-delà de cette problématique assez foucauldienne du « gouvernement de tout », ce qui nous intéresse est le traitement érudit du terme « oikonomia » fait par Agamben. A travers les textes des deux auteurs allemands, Wilhelm Grass et Otto Lillged, Agamben atteste que la notion grecque « oikonomia » est traduite en latin par « dispensatio » et par « dispositio ». Par le mot « dispensatio » du latin, le français traduit « dispensation », soit une certaine « distribution ». «Dispensatio » est aussi la base du verbe espagnol « prescription », comme celle que délivre le médecin à son patient. Ce qui est important dans cette traduction est que l'action transitive soit faite par quelqu'un extérieur à celui subissant l'action. L'une des traductions de « dispensatio » en français est « délivrer ». Mis à part le sens de libération qu'englobe délivrance (« la délivrance d'Orléans par Jean d'Arc »), délivrer implique aussi qu'une action soit développée par quelqu'un par rapport à un autre.

Par « dispositio », les langues romaines et latines traduisent aussi le sens d'un ordre, d'une distribution. En effet, La disposition est une des grandes parties de la rhétorique. Elle consiste à organiser le discours : savoir en quel lieu on doit dire ce que l'on a à dire. « Dispositio » est aussi l'arrangement de tout ce qui entre dans le discours, selon l'ordre le plus parfait ; ou encore, une utile distribution des choses ou des parties, assignant à chacune la place et le rang qu'elle doit avoir. Alors, « dispensatio » et « dispositio » ont en commun le sens de distribution, et de disposition des choses. Par ailleurs, ce mode, comme le dit le terme « dispositio », implique une certaine conduite, comme c'est le cas avec l'entité qui suit la prescription ou l'orientation donnée.

L' « oikonomia » est donc en gros pour le philosophe italien, une économie en tant que manière de disposer les choses.

Agamben ajoute à ce propos que même l'histoire est, « en dernière instance, un problème non pas de politique, mais de « gestion » et de « gouvernement »³³, parce que selon son hypothèse, le *vivant* qui a rendu possible la théologie, est plus capable d'économie que de politique, plus proche du paradigme d' « oikos » que de celui de la « polis ». Il est certain qu'Agamben pense au paradigme d' « oikos » en termes de « maison pour la domestication » et par conséquent, en termes d'une maison inadéquate à la liberté, étant donné que celle-ci serait, au contraire, l'effet de la « polis » politique. Néanmoins, l'enjeu d'Agamben est de démontrer, dans la première partie de son texte, que la signature « sécularisation » est l'élément relevant d'une stratégie permettant le maintien du nouveau dans la disposition de l'ancien. Pour nous cela correspond au caractère durable d'une économie, d'un arrangement, d'une disposition. À ce propos Agamben s'appuie sur des hypothèses de Carl Schmitt et d'Erik Peterson, mais aussi dans une moindre mesure, sur Walter Benjamin. Il dit ceci :

« La sécularisation n'est pas donc un concept, mais une signature, à savoir quelque chose qui marque ou excède un signe ou un concept, pour le renvoyer à une interprétation ou à un milieu déterminés, sans pour autant sortir de la dimension sémiotique pour constituer une nouvelle signification ou un nouveau concept. (...). De très nombreux concepts inscrits dans la tradition philosophique sont bien, en ce sens, des signatures. À la manière des « indices secrètes » évoqués par Benjamin, ils ont un rôle stratégique déterminé et vital. Ils orientent durablement l'interprétation des signes dans une relation précise. (...) La sécularisation agit, en ce sens, dans le système conceptuel du moderne comme une signature qui le renvoie à la théologie. De même que, selon le droit canon, le prêtre sécularisé devait porter un signe de l'ordre auquel il avait appartenu, de même le concept sécularisé doit montrer comme une signature son ancienne appartenance à la sphère de la théologie.»³⁴

Les concepts sont aussi liés aux pratiques des hommes, telles que l'architecture ; pratiques qui montrent et montent le régime ancien et l'économie durable dans la

³³ AGAMBEN, Giorgio, *Le règne et la Gloire, Homo sacer II, 2*, Traduit de l'italien par Joël Gayraud et Martin Rueff, Paris : éd. du Seuil, 2008, p. 18

³⁴ Ibid., p. 21.

« nouveauté ». Dans le cas de l'architecture, il semble qu'elle *maintienne* par ailleurs une économie de base. Ce qui fait penser à Jacques Derrida.

En effet, Agamben mentionne Derrida comme l'un des penseurs ayant développé des méthodes pour travailler des signatures. Agamben mentionne ce dernier parmi l'*archéologie* de Foucault et la *généalogie* de Nietzsche. Cependant, Agamben dit aussi que la « déconstruction » de Derrida et la « dialectique des images » de Benjamin, se déroulent autrement. Le lien direct qu'Agamben fait entre Foucault et Nietzsche est juste. Dans *Point de folie – maintenant de l'architecture*³⁵, Derrida travaille sur des pratiques architecturales tentant d'excéder une « oikonomia » architecturale fondamentale, une « architectonique ». En ce sens, il parle en termes de renvoi (comme le fait Agamben). Les pratiques architecturales dites contemporaines, renvoient à une économie, à une disposition plus primordiale,

« Il y a, ne l'oublions pas, une architecture de l'architecture. Jusqu'en son assise archaïque, le concept le plus fondamental de l'architecture a été construit. Cette architecture naturalisée nous est léguée, nous l'habitons, elle nous habite, nous pensons qu'elle est destinée à l'habitat, et ce n'est pas un objet pour nous. Mais il faut y reconnaître un artefact, un constructum, un monument. Il n'est pas tombée du ciel, il n'est pas naturel même s'il instruit un certain cadran du rapport à la physis, au ciel, à la terre, au mortel et au divin. Cette architecture de l'architecture à une histoire, elle est historique de part en part. Son héritage inaugure l'intimité de notre économie, la loi de notre foyer (oikos), notre oikonomia familiale, religieuse, politique, tous les lieux de naissance et de mort, le temple, l'école, le stade, l'agora, la place, la sépulture. Il nous travaille au point que nous en oublions l'historicité même, nous le tenons pour nature. C'est le bon sens même »³⁶.

Le « bon sens » de l'architectonique serait donc une certaine « oikonomia » en tant que support qui maintienne le *maintenant* de l'architecture. En effet, le sens d'activité lié à l'« oikonomia » est aussi affirmé par Agamben. Quand il fait allusion à Shelling concernant l'adéquation théologie et économie, Agamben parle d'économie en tant qu'activité. L'adéquation « économie – agir » est bien sûr dessinée dès le début de

³⁵ DERRIDA, Jacques, *Point de folie–maintenant de l'architecture*, en : *Psyché : inventions de l'autre II*, Paris : éd. Galilée, 2003, pp. 91 – 105

³⁶ Ibid. p. 94.

Le règne et la gloire à travers la référence à Leibniz. Mais cet agir lié à l'« oikonomia » théologique n'est pas nécessairement synonyme de liberté.

Or, si nous regardons de plus près la citation de Derrida, il propose, en plus, de reconnaître l'artefact qui irrigue les pratiques architecturales. À ce sujet, il nous semble que de façon similaire, Agamben propose une reconnaissance de l'économie agissant sur nos conduites. En parlant de la dispute entre Schmitt et Peterson concernant leur avis eschatologique, Agamben fait émerger la figure de l'élément retardateur de l'« escathon » ou l'avènement du Règne, ce que Benjamin traiterait en termes de messianisme. Il est intéressant de porter attention à l'élément retardateur, « katechon » en latin. En dehors de son domaine théologique, tout en conservant sa fonction eschatologique, on peut penser l'oikonomia principale de l'architecture, son architectonique, comme étant protégée par un certain élément retardateur

Cette figure de l'« escathon », si elle est valable, nous sert à penser que l'« architectonique » comme disposition qui conduit les pratiques architecturales, reste la même en raison d'un élément qui empêche sa transformation. Un élément retardateur d'un autre mode d'architecture. Cet élément serait la fonction tectonique dont l'ordre la placerait en premier suivit de la forme. Cependant, si la théorie d'une économie théologique d'Agamben admet la possibilité d'une autre conduite comme effet d'une autre manière de disposer l'économie – c'est-à-dire, la possibilité d'un autre mode –, cela renforce l'affirmation que nous avons fait à propos de notre première référence à Benjamin. Une économie et sa conduite concomitante, ne contredisent pas une autre manière de disposer les choses et, par conséquent, une autre conduite.

Il est important d'éclaircir que l'escathon est « ouvert », il permet le progrès de l'oikonomia, à condition de « différer la fin de l'histoire »³⁷, mais aussi de rapporter toujours ce progrès au passé, à son oikonomia. Comme le disait Benjamin à propos de la mode : « Elle est un saut du tigre dans le passé ». Bien sûr il faut un travail pour délimiter les domaines de la disposition en tant qu'économie structurelle (organisatrice), et celui de leurs conduites. Mais pour le moment, nous attirons notre attention sur l'avis d'Agamben et en quelque sorte de Foucault, sur le possible détournement de ce qui agit sur nos conduites tout en permettant leurs « progrès ». Un « progrès » déjà orienté.

³⁷ AGAMBEN, *Le règne et la Gloire*, Op.cit., p. 39

À la fin de *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Agamben parle de « profanation des dispositifs »³⁸. Cette profanation regarde aussi les processus de subjectivation. Elle « amène à la lumière cet ingouvernable qui est tout à la fois le point d'origine et le point de fuite de toute politique ». La mise à nu comme méthode pour amener à la lumière ce qui soutient et rend possibles les « dispositions » et les « conduites », était déjà annoncée par Foucault dans son dernier cours au *Collège de France*. L'une des variations du *Courage de la vérité* était la « mise à nu » cynique qui agissait par violence³⁹. Les avant-gardistes du XXème seront l'exemplification du cas. En effet, l'intérêt de montrer la procédure, la « cause efficiente » selon laquelle l'art classique était possible, n'a pas seulement abouti à développer d'autres manières d'en faire, mais à se soucier d'un des moyens de fonctionnement de l'« oikonomia » de l'art dans cette phase historique. Cela veut dire que par son travail sur la disposition de l'art, les artistes ont montré l'un des éléments qui soutient ce domaine. En dépouillant la toile des idées, Cézanne est arrivé à montrer la peinture, à la découvrir. En rendant l'objet artistique spéculatif, Duchamp a montré son appartenance au lieu d'exposition. Mais les arguments sur la possibilité d'altérer une disposition pour en développer une autre et rendre ainsi possible d'autres conduites, viennent de plus loin.

³⁸ Ibid., p.50

³⁹ À propos du rapport entre cynisme et art moderne: « .. l'art dans le monde moderne a bien été le véhicule du cynisme. C'est l'idée que l'art lui-même, qu'il s'agisse de la littérature, de la peinture, de la musique, doit établir au réel un rapport qui n'est plus de l'ordre de l'ornementation, de l'ordre de l'imitation, mais qui est de l'ordre de la mise à nu, du démasquage, du décapage, de l'excavation, de la réduction violente à l'élément de l'existence. Cette pratique de l'art comme mise à nu à l'élémentaire de l'existence est quelque chose qui se marque d'une façon de plus en plus sensible à partir sans doute du milieu du XIX siècle. (...) L'art moderne, c'est le cynisme dans la culture, c'est de la culture retournée contre elle-même. Et si ce n'est pas simplement dans l'art, c'est dans l'art surtout que se concentrent, dans le monde moderne, dans notre monde à nous, les formes les plus intenses d'un dire-vrai qui a le courage de prendre le risque de blesser. Et dans cette mesure-là, je crois qu'on pourrait faire une histoire du mode cynique, de la pratique cynique, du cynisme comme mode de vie lié à une manifestation de la vérité », in : FOUCAULT, Michel, *Le Courage de la vérité, Le gouvernement de soi et des autres II*, Cours au Collège de France 1984, Paris : éd. EHESS, Gallimard, 2009, pp. 173 – 174. Leçon du 29 février 1984, deuxième heure, -*Les postérités esthétiques : l'art moderne*, pp. 163 - 176

I. 2.2. APPROCHE DE LA NOTION CHEZ ARISTOTE ET SPINOZA.

Dans le *traité des catégories* de son *Organon*, Aristote dit qu'une disposition est, malgré sa capacité à devenir naturelle, une sorte de qualité dont la durée est finie.

« Un première espèce de qualité peut être appelée état et disposition. Mais l'état diffère de la disposition en ce qu'il a beaucoup de durée et de stabilité (...) au nombre des choses qui demeurent stables et sont difficiles à mouvoir »⁴⁰

« En effet, l'homme se trouve dans une certaine disposition à leur égard, mais il en change vite (...), au moins que quelqu'une de ces dispositions arrive elle-même, avec le temps, à devenir naturelle, et ne suit invétérée ou difficile à mouvoir : on pourrait peut-être dès lors l'appeler état »

« L'état diffère donc de la disposition en ce que cette dernière est aisée à mouvoir, tandis que le premier est plus durable et plus difficile à mouvoir (...) posséder en effet, des états, c'est se trouver aussi dans une certaine disposition à leur égard, tandis qu'avoir des dispositions ce n'est pas posséder pour cela même, dans tous les cas, un état correspondant »⁴¹

Il existe aussi des théories sur les dispositions dans la pensée de Leibniz et de Spinoza. Nous allons y accéder à travers notre étude de la notion « expression » chez Deleuze. Dans le livre *Spinoza et le problème de l'expression* que dans *Le Pli*, le thème de la disposition accompagne celui de la liberté. Et dans les deux cas, la disposition, aussi forte qu'elle puisse être, n'est pas inaltérable.

Une disposition est en effet l'essence des êtres, la disposition à persévérer dans l'être, le « conatus ». Cependant, cette disposition est affectée de différentes manières, c'est la raison pour laquelle, un être peut être conduit par des affections venues d'êtres extérieurs ou, au contraire, s'auto disposer par la raison, vivre sous sa propre conduite. *L'Ethique* et le *Traité Politique* partagent plusieurs passages que Deleuze reprend pour dire ceci : « La raison est au principe d'une distinction éthique, entre « ceux qui vivent sous sa conduite » et ceux qui restent esclaves »⁴²

⁴⁰ ARISTOTE, *I Catégories [Categoriae], Organon*, Traduit par J. tricot, Bibliothèque des textes philosophiques, Paris : éd. Librairie philosophique J. Vrin, 1997, p. 42

⁴¹ Ibid., p. 43

⁴² DELEUZE, Gilles, *Spinoza et le problème de l'expression*, chap. XIII : *L'existence du monde*, Paris : éd. de Minuit, 2010, p. 225

Mais vivre sous sa conduite veut dire que la raison d'une personne est accompagnée et par là, augmentée, par une raison plus puissante, un corps et une âme commune, une personne collective, la cité. Dans ce sens, la cité concerne une *oikonomia* singulière qui prépare et accompagne la formation des particularités qui la composent. Dans ce processus, les particularités renoncent à se déterminer selon des « affections personnelles quelconques » et s'engagent à recevoir des affections communes. Les affections communes sont, selon l'idéal de la cité, raisonnables. Ainsi les participants de la cité seront conduits par la raison, sans quitter leur conduite première : persévérer dans l'être. Le rapport entre une certaine économie et la conduite des hommes, avant et après sa participation dans la ville, est d'autant plus intéressant.

En s'engageant dans la cité, les hommes changent de disposition, l'intérêt commun se place désormais en premier dans l'économie des besoins, d'abord ce qui est utile pour tous et ensuite l'intérêt personnel. Mais en contrepartie, les hommes cessent de vivre séparés de leurs puissances (ce qu'ils peuvent), grâce aux différentes affections communes de joie que la cité procure. On entend bien ici que la signification « être conduit », n'est pas négative. Les affections de joie ne sont pas que des affections de liberté. Alors, le bon fonctionnement de la ville est garanti à condition que ses participants soient conduits vers la liberté. Or, si cette conduite permet aux hommes d'effectuer sa puissance d'agir, de la rendre formelle, c'est parce la conduite ne contredit pas la production de conduites de chacun (le « se disponere »). La conduite n'est pas donc une « contention »⁴³ comme support des pseudo-actions des hommes qui bougent par crainte ou superstitions (la peur et l'espoir). En d'autres termes, la disposition de la cité (l'artefact formé par le rassemblement des hommes) n'est pas tyrannique. Nous ne traiterons pas ici le problème des orientations du roi ou du gouvernant, parce que ce qui nous intéresse c'est de montrer la possibilité de concevoir les dispositions (soient dispositifs à grande échelle comme une ville ou à petite échelle), comme capables de produire des pratiques orientées vers la liberté dans les usagers.

Dans notre cas, la fonction tectonique serait devenue, à cause du manque d'un vrai travail architectural sur elle, une contention des autres conduites architecturales (peut-être plus aptes à « préparer et accompagner la formation » des usagers). Mais par elle-même en tant que dispositif, la tectonique contient d'autres possibilités. Nous soutenons l'idée que la récente « libération » des matériaux composites (dits

⁴³ Ibid., p. 251

intelligents) de l'organisation livrée par la tectonique, implique la possibilité de faire architecture sans tomber dans les déterminations de la fonction tectonique. Cependant, ce n'est qu'une supposition car, même si ces matériaux possèdent des potentialités complètement nouvelles, les architectes les traitent encore de manière « classique ».

Les matériaux demeurent en puissance sans passer à l'acte, parce que nous ne nous inquiétons pas des techniques. Nous, architectes, les conduisons d'après les dictats de la fonction tectonique. L'architecte n'ajoute même pas l'usage au domaine de la fonction. L'usage parce est déjà défini par les lignes d'urbanisme et d'aménagement. Le domaine de la fonction continue d'être traité par les ingénieurs et nous continuons à recevoir les éléments fonctionnels de l'architecture. Pour qu'il y ait architecture, il faut au contraire, forme et fonction comme disait Frank Lloyd Wright. Il faudrait dire, à la façon du mauvais usage de la formule de Sullivan « la forme suit la fonction », que la forme suit la fonction tectonique, mais ceci à cause du manque de travail sur la fonction et sur la forme. C'est pourquoi, du point de vue bio-politique de notre hypothèse, la fonction tectonique comme fonction sédimentée, est utile à des usages d'assujettissement où l'expérimentation formelle contribue à dissiper les usagers.

I. 2.3. DU RELATIVISME DE LA NOTION CHEZ LEIBNIZ AU CAS DE L'ARCHITECTURE NUMERIQUE.

Comme chez Spinoza, une disposition est motif tant d'esclavage que de liberté chez Leibniz. La théorie du « cas perplexe » oriente notre intérêt de la fonction vers une nouvelle direction. Nous avons dit que la fonction tectonique reste principe organisateur, « le noyau dur » de l'économie de la disposition architecturale en vigueur, à cause d'un travail prépondérant dans le domaine d'une certaine idée de forme. Par conséquent, le détournement de cette disposition ne viendra pas d'un travail sur la fonction (à travers les potentialités des matériaux), mais d'une démultiplication des principes. En effet, comme le propose Deleuze, il s'agit de l'« exaspération » baroque. Il dit ceci,

« ...on ne s'empare pas de l'adversaire pour le rendre à l'absence, on en cerne la présence pour le neutraliser, le rendre impossible, lui imposer la

divergence (...) » La solution baroque est celle-ci : on multipliera les principes, on en sortira toujours un de sa manche, et par là on en changera l'usage. On ne demandera plus quel objet donnable correspond à tel principe lumineux, mais quel principe caché répond à tel objet donné »⁴⁴

Avant de commenter la citation, il est nécessaire d'éclaircir ici que quand nous parlons des attributs des individualités, nous ne nous référons pas seulement aux hommes. Nous pensons les dispositifs comme capables de tels attributs, en nous appuyant sur la notion d'« individuation technique » de Simondon. Mais, concernant le Leibniz deleuzien, il nous semble que l'hypothèse est beaucoup plus convenable pour traiter le thème de la disposition des usagers. Ainsi, une architecture soucieuse de la fonction tectonique, pourrait s'occuper aussi des dispositions des usagers. En fait, il nous semble que l'architecture dite numérique, telle qu'elle est exposée par Antoine Picon⁴⁵, ouvre la possibilité d'une expérience « actuelle » des usagers envers l'architecture. Premièrement, cette expérience « actuelle » ne serait pas la conclusion, l'effet ou la suivie d'une disposition antérieure des éléments en jeu, qu'il s'agisse d'architecture ou de l'individu.

L'expérience actuelle saisi « l'effort par lequel une autre disposition sort de la précédente »⁴⁶. Deuxièmement, cela est rendu possible grâce à une « fonction d'inhérence » ou d'inclusivité. Il faudra voir si cette fonction est en train de se mettre en place à travers l'architecture numérique, ou si au contraire, le numérique étant capable d'augmenter l'architecture de cette manière-là, empêche le développement de cette possibilité. De manière similaire à la non exploitation des matériaux composites à cause de raisons économiques, le numérique pourrait aussi être limité. L'une des raisons de la limitation des capacités des matériaux, pourrait être due au fait que l'expérience avec les espaces deviendrait plus complexe et difficile à conduire de manière efficace par les dispositifs de gestion. Dans ce sens, peut être que, parmi d'autres stratégies, la persévérance de la fonction tectonique servant les dispositifs de gestion, fasse partie des « eschatons », des éléments retardateurs dont parle Agamben.

⁴⁴ DELEUZE, Gilles, *Le pli : Leibniz et le baroque*, Paris : éd. de Minuit, 1998, pp. 92, 91

⁴⁵ PICON, Antoine, *Architecture numérique, une introduction*, op. cit.

⁴⁶ DELEUZE, *Le pli : Leibniz et le baroque*, op. cit., p. 99

« L'Être impossible » veut dire que le principe ne peut pas faire *monde*, puisque son principe et ses explications (par exemple les entités qui le développent) ne sont pas convergentes ni prolongeables avec les nouveaux principes. Il s'agit donc de rendre le vieux principe indisponible dans son rapport avec les nouveaux. Mais, entouré des nouveaux principes, la disposition de l'utilisateur aurait donc de nouveaux repères pour orienter sa conduite. Pensons aussi à une expérience où il y aurait plusieurs perspectives d'événements (un espace rempli de « fenêtres » ou d'écrans) montrant les divergences. En quelque sorte cela serait un synonyme des pluralités des informations qui montrent la « réalité augmentée » à l'utilisateur. Les perspectives sont appelées « motifs » par Leibniz. A ce propos Deleuze précise qu'un événement, une action est libre, si « on peut assigner un motif comme raison du changement de perception ». Il faut donc un motif et un changement. Après, il faut comprendre que les motifs permettent la réflexion sur la « cause efficiente » extérieure à ma volonté (les sollicitations de la chose), mais aussi sur la cause finale intérieure à l'action à produire (mes propres dispositions).

Or, le motif est une disposition toujours présente. Pour exposer l'adhérence au présent, Deleuze utilise la figure du balancier. A l'inverse de la balance, si je reviens sur les motifs pour les reconsidérer, ils ont changé, ils ont progressé ou changé en suivant l'amplitude du balancier⁴⁷. C'est pourquoi, les dispositions comme motifs sont toujours des expressions du présent et non pas des effets du passé. Cela nous amène à conclure que la théorie des motifs jouie d'une fonction inhérente. La disposition ainsi inclut « ce que je fais en ce moment, ce que je suis en train de faire, (...) ce qui m'a poussé à le faire, et tout ce qui en découlera »⁴⁸. Une telle disposition est constitutive, motif d'un acte libre et non pas effet d'une détermination extérieure. En outre, demeurer dans une disposition, la rendre *dure*, même si elle vient du dedans, est synonyme de « condamnation »⁴⁹. La condamnation consiste à « s'endurcir sur un seul pli sans le défaire », c'est-à-dire, par acte de volonté, une disposition peut aussi devenir dure et ne plus varier, limitant le dynamisme des dispositions à travers lesquelles on se développe (*progrès* dans la terminologie de Leibniz).

Nous pouvons dire qu'un tel dynamisme d'inclinations découle du numérique mélangé à l'architecture, sans pour autant rendre l'utilisateur « libre ». Cependant le dynamisme des inclinations qui répondent aux multiples sollicitations du traitement des

⁴⁷ Ibid., p.95

⁴⁸ Ibid.

⁴⁹ Ibid., p.101

images contemporaines (dont l'architecture est le support), ne procure pas un temps suffisant pour réfléchir sur les multiples options offertes. En plus, l'utilisateur ne peut pas sortir d'une disposition pour en produire une autre, précisément parce que l'effort n'est pas productif dans une telle « multiplicité ». Il ne peut que subir des sollicitations, et être ainsi disposé depuis l'extérieur. Nous nous demandons par l'expérience réelle où la multiplicité des dispositions seraient produites par l'utilisateur (ou au moins, qu'il y participe). Cette expérience se trouve-elle en relation avec ce que Benjamin appelle le « flâneur ». Du côté de la disposition de l'espace architectural, l'architecture qui change de disposition selon ses besoins de lumière ou selon ses rapports au climat, est une preuve possible d'inclusion du présent *vivant*. Mais, comme nous le verrons par la suite, le problème de cette affaire est la notion de vivant. Concernant l'exemple du climat, nous ne pensons pas nécessairement aux travaux d'efficacité énergétique mais au travail de Philippe Rahm. Or, d'ores et déjà, on peut avancer que le mot « vivant » pose problème à cause de sa force fonctionnaliste ; force capable de s'étendre et même de couvrir toute forme ou processus de formation.

I.3. DE LA DISPOSITION COMME DISPOSITIF SANS FORME.

I. 3.1. ESPACE DE FORME ET « VIE NUE » COMME VIE SANS FORME D'APRÈS AGAMBEN.

Giorgio Agamben affirme que l'opération archéologique portée par *Le Règne et la Gloire* démonte et rend inopérant l'ensemble du dispositif économique – théologique⁵⁰. Le philosophe atteste cela une page avant la fin de son ouvrage en reprenant la notion de « signature ». De cette notion très commune aux artistes voulant montrer leurs productions comme des traces de leurs intentions, Agamben remarque le lien de dépendance entre différents domaines. En effet, il énonce tout au début du premier chapitre que la « sécularisation », en tant que signature, excède son concept en le renvoyant à un milieu déterminé, dont il dépend encore, même si sa signification est « nouvelle »⁵¹. Il est important de comprendre ce qui rend possible la « signature » dans l'ouvrage d'Agamben, afin d'exposer les raisons pour lesquelles son avis sur le démontage du dispositif est valable d'après nous. Le dispositif est démonté à travers une opération archéologique concernant, en outre l'économie et la théologie, les concepts de « forme » et « fonction ». Giorgio Agamben a travaillé ces concepts auparavant, cependant la forme et la fonction sont aussi implicites dans *Le Règne et La Gloire* mais d'une manière plus latente et ouverte que la détermination tout à fait biopolitique dont ils ont été les objets dans *Moyens sans fin*.

La notion de signature est définie dans son livre de 2008 *Signatura rerum : sur la méthode*,⁵² où il s'occupe des aspects techniques des méthodes présentes dans l'ensemble de son ouvrage depuis la publication de *Moyens sans fin*. Cet ouvrage de 1995 marque le début du lien fort entre la philosophie d'Agamben et la pensée de Foucault. Après cinq livres où son travail se trouve orienté plutôt vs le langage, la tournure foucauldienne fait émerger un souci qui exprime les difficultés qu'implique le thème « biopouvoir » avec les concepts de « forme-de-vie » et de « vie nue ». En effet, la vie telle qu'elle est devenue nue au milieu des procédures du biopouvoir du dix-

⁵⁰ AGAMBEN, *Le règne et la Gloire*, Op.cit., p. 421

⁵¹ Ibid. p. 21

⁵² AGAMBEN, Giorgio, *Signatura rerum : sur la méthode*, traduit par Joël Gayraud, Paris : éd. Vrin, 2008

neuvième et du vingtième siècle, actualise à travers sa conception la distinction entre les termes « bios » et « zôê » faite par Aristote vingt siècles auparavant. Étant donné la reconnaissance de la pensée d'Agamben en France, la « zôê » concerne la partie de la vie que l'homme partage, entre autre avec des animaux et des végétaux. Par contre, la « bios » serait la vie distinctive d'un homme qui peut devenir « humain » à cause de son orientation vers des pratiques politiques⁵³.

La distinction décrite rend possible la constitution et l'utilisation la plus efficace de la notion de vie nue à travers des procédures du biopouvoir portant sur la « population ». La notion de vie nue renvoie donc à l'une des significations de la vie contenue dans l'ancienne distinction du vivant du stagirite, à la manière d'une signature dont une signification nouvelle, celle portée par la vie nue, dépend d'un autre contexte, celui de « zôê ». Ce rapport entre la vie nue et « zôê » à l'intérieur de l'ouvrage d'Agamben, montre donc en quoi consiste la procédure de la signature. Le « nouveau » n'est pas entièrement dépouillé du « passé ». Mais aussi, le nouveau éclaire le « passé ».

En plus du rapport entre vie nue, « zôê » et « bios » décrit à partir de la notion de signature chez Agamben, on constate que le problème de la distinction entre « bios » et « zôê » est d'ailleurs très singulier. Entre les termes « bios » et « zôê » il existe un rapport de « voisinage ». Celui-ci concerne les dispositifs de l'architecture moderne et contemporaine à partir de la relation et de la distinction, entre forme et fonction.

Dans le chapitre « Forme-de-vie » de *Moyens sans fin*, Agamben dit : « une forme-de-vie est une vie qui ne peut jamais être séparée de sa forme, une vie dont il n'est

⁵³ « Les Grecs ne disposaient pas d'un terme unique pour exprimer ce que nous entendons par le mot *vie*. Ils se servaient de deux mots qui, bien que pouvant être ramenés à une étymologie commune, étaient sémantiquement et morphologiquement distincts : *zôê*, qui exprimait le simple fait de vivre, commun à tous les êtres vivants (animaux, hommes ou dieux) et *bios*, qui indiquait la forme ou la façon de vivre propre à un individu ou à un groupe. Lorsque Platon, dans le *Philèbe*, parle de trois genres de vie et qu'Aristote, dans l'*Éthique à Nicomaque*, distingue la vie contemplative du philosophe (*bios théorétikos*) de la vie qui a pour objet le plaisir (*bios apolaustikos*) et de la vie politique (*bios politikos*), ni l'un ni l'autre n'auraient jamais pu se servir du terme *zôê* (qui, significativement, n'a pas de pluriel en grec), pour la simple raison qu'il n'était nullement question pour eux de la simple vie naturelle, mais d'une vie qualifiée, d'un mode de vie particulier. Il est vraie qu'Aristote parle, par rapport à Dieu, d'une *zôê aristè kai aidios*, d'une vie plus noble et éternelle (Mét. 1072b 28), mais c'est seulement parce qu'il entend souligner le fait peu banal que Dieu aussi est un être vivant (tout comme, dans le même contexte, il se sert du terme *zôê* pour définir, d'une façon guère plus triviale, l'acte de l'intelligence). Parler d'une *zôê politikè* des citoyens d'Athènes n'aurait eu aucun sens. », in : AGABEN, Giorgio, *Homo Sacer, le pouvoir souverain et la vie nue*, traduit de l'italien par Marliène Raiola, Paris : éd. du Seuil, 1997, p. 9.

jamais possible d'isoler quelque chose comme une vie nue »⁵⁴. Par conséquent la vie nue est donc une vie sans forme. On sait bien que le régime de gouvernement moderne se sert de la vie nue. Alors, la référence à la forme de vie ne s'applique pas à ce régime. En effet, elle renvoie à un autre régime, celui des grecs. Or, depuis ce régime au régime moderne, la vie nue a été arrachée de quelque chose. Cependant, si elle contredit la forme-de-vie, comment a-t-elle émergé ?

La forme-de-vie, en tant que forme, est un *projet* et comme tout projet, elle est à accomplir. Mais sa poursuite – même si cela n'arrive jamais de manière achevée –, dépend d'un « contexte de formes de vie », c'est-à-dire, d'un « environnement politique » selon les termes d'Agamben. Par conséquent, il nous semble que ce qui a donné lieu à l'émergence d'une vie nue, c'était l'échec de l'environnement politique, c'est-à-dire la chute d'un contexte de formes. D'après Agamben, nous ne sommes pas capables de politique. Nos conduites sont façonnées par le dispositif théologique - économique excluant la politique comme environnement des formes depuis environ le troisième siècle. Ce processus d'exclusion a eu lieu dans la cité grecque. Or, la démarche d'exclusion est bien différente de celle du voisinage.

Dans le processus de transformation de « zôê » à « bios » dans la grecque antique, il s'agit bien plus d'un *devenir* que d'un voisinage. À ce propos Laurent Dubreuil synthétise l'avis d'Agamben.

« Zôê, le premier terme, renverrait à une vie en partage avec l'ensemble du vivant, et que le devenir humain aurait à convertir en vie qualifiée, en eu zèn (bonne vie, voir p. 10sq.), en suzèn (vivre avec), bref en bios politikos. Au mieux, la zôê « a pour lieu propre la domus » (p. 201), espace circonscrit à quoi ne se résume pas la cité »⁵⁵.

Il résulte donc que la vie nue englobe « bios » et que « zôê » est donc un environnement plus étendu que celui correspondant au « bios ». De « zôê » au « bios » il y a donc un devenir. En outre, du « bios », en tant que « politikos » (les formes de vie), à la vie nue il y a d'exclusion. Le voisinage advient plutôt avec l'émergence du biopouvoir. Agamben avoue que le biopouvoir possède ses racines en Grèce, cependant c'est avec le

⁵⁴ AGAMBEN, Giorgio, *Moyens sans fin*, Paris : éd. Payot et Rivages, 1995, p. 15.

⁵⁵ DUBREUIL, Laurent, « *De la vie dans la vie : sur une étrange opposition entre zôê et bios* », in : *Revue Labyrinthe*, 22 | 2005, 47-52. Les citations de Dubreuil appartiennent à *Homo sacer*, vol. I, *Le Pouvoir souverain et la vie nue*.

dix-neuvième siècle qu'on peut dater d'après Foucault sa réalisation forte, au moment où les « techniques de contrôle » visent la population. Le voisinage entre forme-de-vie et « vie nue » se produit donc au moment où le « politikos » concernant une pluralité de formes, donne lieu plutôt à un groupe restreint de formes qui ont pour caractère commun, la diminution de la vie intérieure. Cette forme serait donc une forme « dévitalisée » et par conséquent, convenable pour « être gouvernée »⁵⁶.

Dans l'environnement public des formes, le bonheur visé était un bonheur partagé. Ce bonheur est annulé à cause de la mise en place de la vie nue. Le bonheur partagé était soutenu par des « puissances contingentes ». Si nous ajoutons à cette caractéristique la pluralité des formes, il est valable de penser que ce bonheur était une affaire dépendante des transformations des puissances contingentes portées par les formes. Comme si l'existence d'une pluralité des formes pourrait garantir la constante *modalisation* ou *formation* de ce qui était le bonheur partagé. Cela nous amène à penser que par contre, dans l'environnement privé de la forme dévitalisée, le « bonheur » est individuel et en plus, non pas plastique, non pas *in progrès*.

Dans l'environnement privé de vitalité, la forme ou le groupe diminué de formes vise donc plutôt une « idée de bonheur » imposée, une sorte de vie désirable dont la ligne d'orientation, même s'il y a certes des variations, est déjà établie. Ce bonheur ou vie désirable de forme dévitalisée, est ce qu'on appellerait « une vie sans forme ». Le but du biopouvoir serait la constitution d'une vie de ce type, une vie « désirable, gouvernable, échangeable »⁵⁷, en résumé, une vie conçue comme « simple matériau »⁵⁸. C'est pourquoi, ce type de vie serait une vie sans forme, si elle est un simple matériau, elle ne posséderait pas la forme capable de l'informer, de, en quelque sorte, la projeter, soit de l'amener vers un but.

La forme dévitalisée qui se répète dans les sujets, est tellement voisine de la vie nue au point de se confondre avec elle. Voici le voisinage. Au contraire, le devenir « bios » de « zôê » chez les grecs, permettrait de différencier la vie animale de la vie des hommes. Le voisinage du biopouvoir moderne entre vie nue et forme dévitalisée, par contre au processus de devenir décrit dans le passage qui va depuis « zôê » au « bios » grec, permet donc « une zone d'indifférenciation irréductibilité ».

⁵⁶ Ibid., p. 287.

⁵⁷ Ibid.

⁵⁸ Les « aprioris » et réductions concevant le *matériau* comme une chose simple et apte pour être formée, est partagée par Agamben et par Foucault. Deleuze par contre construite à cet égard une autre conception d'après sa théorie sur la variation continue de la fonction dans l'art moderne.

« La modernité, elle, aurait remis en cause la différence, l'écart entre zôê et bios. Historiquement parlant, «le fait décisif» tient en ce que « bios et zôê, droit et fait, entrent dans une zone d'indifférenciation irréductible » (p. 17), à l'origine de la bio-politique totalitaire de l'Occident »⁵⁹.

Ici, il faut rappeler ce qu'affirme Agamben concernant une autre zone d'indifférenciation. Le « testament » philosophique de Deleuze, à savoir *L'immanence : une vie...*, est qualifiée par Agamben d'une arme de double portée. Ce texte que Deleuze écrit avant son suicide, comporterait donc une ambiguïté, ou plus précisément, un paradoxe. En effet, l'immanence indifférenciée concerne l'assignation d'une subjectivité et simultanément la matrice de la désubjetivation. Soit, ce qui est principe de constitution de soi, est aussi possibilité d'asservissement au biopouvoir, mais nous allons parler de cela plus tard. Reprenons le fil argumentatif du lien entre vie nue et forme de vie. D'après la citation, la vie nue se trouve dans une zone où la différence avec la forme de vie dévitalisée s'évanouit. Par ailleurs, le voisinage résultant n'implique pas la réduction d'un des termes dans l'autre. À ce propos Comblès dit ceci.

« La séparation entre la vie et ses formes, opération dont les technosciences du vivant et les technologies du droit seraient des lieux décisifs, peut être abordée en deux temps, selon ses deux « côtés » : du point de la production d'une vie séparée de ses formes concrètes (ce que je nommerai « désubjetivation » de la vie dans les vivants), puis du point de la production des sujets séparés de leur vie, dans la constitution d'une forme sujet dévitalisée, imposée comme universellement valide. Mais il s'agit de montrer qu'il faut les deux pour que s'articulent l'une sur l'autre »⁶⁰.

L'irréductibilité de cette zone d'indifférenciation met en place une activité d'articulation entre la vie nue et la forme-sujet. Cependant l'articulation désignée par le caractère d'irréductibilité, n'empêche pas que la vie nue fonctionne comme horizon commun des « formes » dévitalisées des individus modernes. En effet, la caractéristique de la zone de voisinage, c'est-à-dire l'indifférenciation irréductible, évite les processus

⁵⁹ DUBREUIL, « De la vie dans la vie : sur une étrange opposition entre zôê et bios », op. cit.

⁶⁰ Ibid., p. 287.

d'isolation entre formes dévitalisées et vie nue. Mais la vie nue irrigue, rend possible, permet les formes dévitalisées. En effet, elle dévitalise et c'est sa fonction : vider de vie ce qui pourrait être, autrement, une forme de vie. Or, si le début de la vie nue concerne une isolation ou une extraction à l'époque grecque, depuis la modernité, en dehors d'un environnement « politikos », c'est l'horizon de la vie nue qui *produit* les formes vides⁶¹.

Dans le domaine du voisinage, les formes sont produites à partir d'un environnement commun et éminemment fonctionnel. Par conséquent, ces formes ne sont pas, au sens strict du terme, des formes. Elles ne font pas référence à l'environnement « politikos » des formes, mais à celui des « formes fonctionnalisées ».

I. 3.2. TECHNE INCORPORELLE ET DISPOSITIF VISUEL, LE PANOPTIQUE SELON FOUCAULT.

Si l'on parle dans les termes du Foucault de 1980, il est possible de dire que le panoptisme n'est pas nécessairement le terme correct pour désigner un type d'architecture. Le panoptisme est surtout une pratique sévère d'assujettissement. Bien sûr il peut englober le panoptique, mais celui-ci n'implique pas nécessairement le panoptisme. La remarque sur la différence « pratiques d'espace - espace bâti », bien qu'elle ne porte pas spécifiquement sur le panoptisme mais sur diverses pratiques, est affirmée par Foucault dans son texte de 1980 *Space, knowledge and Power*. Ce texte est présenté en France dans *Dits et écrits II* sous la rubrique *Foucault et la géographie*, c'est-à-dire sans liens avec l'architecture.

⁶¹ Or, nous dirons, étant donné le développement à faire dans la troisième partie, que le sens de la notion « dévitaliser » concerne plus exactement, une opération d'extraction des puissances que de vitalité de la forme homme ou de toute forme. En effet, comme nous le verrons par la suite, le concept de vitalité entraîne des soucis sémantiques et théoriques que, à propos de nos hypothèses, parviennent à montrer que la vie, le vital, la vitalité, sont des qualités beaucoup plus voisines de la notion de fonction que de celle de forme. Alors, par vitalité, dans le contexte argumentatif présente sur la forme, il faudra entendre plutôt puissance. Et nous pensons qu'une telle nuance portant sur les notions d'Agamben, ne contredit pas son avis, surtout si nous acceptons que cet avis se développe depuis la publication de *Moyens sans fins* et d'*Homo sacer*, tome 1, jusqu'à ses publications les plus récentes.

En termes généraux l'une des thèses du texte est qu'un bâtiment peut être aussi bien orienté vers la liberté que vers la servitude. Ce qui compte le plus, ce sont les pratiques des hommes qui font usage de l'espace⁶².

Or, avec le panoptique⁶³, on assiste à l'émergence d'un bâtiment exceptionnel où le rapport « pratiques des hommes- espace bâti » est bien différent. Tout au début du chapitre *Le panoptisme*, Foucault reprend Bentham pour décrire comment la masse compacte et leurs pratiques changent d'après le principe du panoptisme.

« La foule, masse compacte, lieu d'échanges multiples, individualités qui se fondent, effet collectif ; est abolie au profit d'une collection d'individualités séparées. Du point de vue du gardien, elle est remplacée par une multiplicité dénombrable et contrôlable ; du point de vue des détenus, par une solitude séquestrée et regardée »⁶⁴.

Les pratiques d'une masse comme lieu d'échanges multiples changent aussi au profit de la collection d'individualités séparées. Les pratiques de ces individualités sont plus convenables au panoptisme. Le changement des pratiques signifie donc un découpage du caractère collectif de la masse pour en constituer des individus, mais, la cause d'une telle transformation dans les pratiques des hommes reste le bâtiment. Autrement dit, le panoptique, le bâtiment, est ainsi première par rapport à l'activité ou panoptisme. A quoi répond une telle force inductive, affective et effective d'un bâtiment ? Pour en rendre compte suivons le texte. Foucault ajoute à la citation de Jeremy Bentham : « De là, l'effet majeur du Panoptique : inclure chez le détenu un état conscient et permanent de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir »⁶⁵.

Foucault affirme ainsi pourquoi à travers le panoptique, le panoptisme, en tant que pratique des hommes sur un espace bâti, acquiert sa plus grande efficacité fonctionnelle. Le fonctionnalisme effectif se réalise donc grâce au panoptique. D'après cela, la disposition spatiale du panoptique, son économie spatiale, rend l'activité du panoptisme tellement efficace qu'elle devient *automatique* pour les prisonniers du

⁶² FOUCAULT, Michel, *Surveiller et Punir : Naissance de la prison*, Paris : éd. Gallimard, 1993, p. 202.

⁶³ Voir figure 7 à la page 97

⁶⁴ Ibid. Citation de J. Bentham, *Panopticon works*, éd. Buwring, t. IV, p. 60-64, cf, planche no 17.

⁶⁵ FOUCAULT, *Surveiller et Punir*, Op.cit., p. 202.

panoptique. À la limite, une telle efficacité rend caduque le lien et voisinage étroit entre surveillant et surveillé. Cela nous amène à confirmer qu'il n'est plus nécessaire de surveiller le prisonnier, les machines chargées de discipliner et de soumettre les prisonniers de manière violente ne sont plus nécessaires. En somme, le prisonnier lui-même produit le pouvoir. Avec l'émergence de la « forme » panoptique en architecture, une certaine activité, celle synthétisant la surveillance et ici la punition, est tellement efficace qu'elle en devient automatique. Mais là encore aussi, la machine panoptique peut fonctionner toute seule sans besoin de conducteur.

Par automatisme, étant donné les arguments de Foucault sur le panoptisme, nous comprenons donc deux activités, une induite chez les détenus, et autre produite par le dispositif lui-même. Le sens de cette activité est éminemment fonctionnel. Mais dans le cas du panoptique, c'est grâce à l'automatisme du bâtiment que celui des détenus est produit. Nous voulons donc replacer le problème de l'écart entre les pratiques et les espaces, parce que le panoptique produit les pratiques, le panoptisme. En effet, le panoptisme exprime ainsi la puissance singulière d'un bâtiment. Précisément, si Foucault pose le problème des écarts entre pratiques et espace en 1980, c'est parce que le parallélisme entre le bâtiment et la pratique induite est une affaire rare. On assiste donc avec le panoptique à la description d'un bâtiment exceptionnel.

Le fonctionnement d'une telle exception dépend entièrement du caractère *visuel* du panoptique, parce qu'il ne propose pas l'action. Dans le cas des surveillés qui produisent le pouvoir, cela se produit grâce à la force du visuel. À côté du visuel, l'automatisme du bâtiment joue aussi un rôle essentiel. Foucault cite Bentham pour expliquer l'automatisme.

« Peu importe (...) qui exerce le pouvoir. Un individu quelconque, presque pris au hasard, peut faire fonctionner la machine : à défaut du directeur, sa famille, son entourage, ses amis, ses visiteurs domestiques même (1). Tout comme est indifférent le motif qui l'amène : la curiosité d'un indiscret, la malice d'un enfant, l'appétit de savoir d'un philosophe qui veut parcourir ce musée de la nature humaine, ou la méchanceté de ceux qui prennent plaisir à épier et à punir »⁶⁶.

Par contraste avec une œuvre de Marcel Duchamp nous allons nous concentrer sur le lien entre le visuel et l'automatique dans le Panoptique. Dans *État donné* : 1^o la

⁶⁶ Ibid, p. 204

*chute d'eau, 2^e le gaz d'éclairage*⁶⁷ on voit une invitation possible à la *pénétration* de l'espace de l'installation soit une action contraire à ce qui se passe dans l'automatisme du panoptique. La pénétration proposée concerne l'espace qui se trouve derrière la vieille porte perforée par un trou. Mais cette pénétration résulte, quand même pour les hommes, d'une première invitation, celle proposée par la femme nue en « position Courbet ». Le « plongement » dans l'œuvre d'art dont parle Walter Benjamin, ne s'applique pas dans *Étant donné...* L'invitation à la pénétration proposée par l'œuvre, est de caractère violent, brutal, presque à la façon d'une violation. Or, même si tout cela se passe dans le domaine visuel, les matériaux vieux de la porte disposent, par voie du touché, au voyeur. Le contraste entre les matériaux lourds constituant l'œuvre de Duchamp et ceux en voie d'« incorporel » mettant en place le panoptisme, concernent donc deux manières de rapporter l'architecture spatiale. Le panoptique s'occupe du purement visuel, *Étant donné...* du visuel et du touché.

L'œuvre de Duchamp est faite par un mur en brique et une vieille porte en bois épaisse. Elle évoque l'aspect des portes des vieilles villas de campagne, dont les matériaux ne sont pas industrialisés en série. Par ailleurs, même le nom Duchamp est proche de la phrase « du champ ». De plus, cet ouvrage découvert après la mort de Duchamp, est la seule à utiliser des matériaux lourds, vieux et en mauvaise état. Tout son ouvrage, depuis ses tableaux futuristes à *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même...* en passant par *Fontaine*, se servaient des matériaux légers, nouveaux ou tout au moins brillants. En revanche, nous allons voir que pour Foucault les matériaux proches de la limite de l'incorporel (légers, nouveaux, industrialisés en série), sont les plus convenables à la mise en place du panoptisme. Si le panoptique est l'exemple le plus efficacement abouti du panoptisme, son automaticité répond, parmi d'autres aspects, à l'usage des matériaux en voie d'incorporel.

Concernant l'aspect visuel du Panoptique, à l'inverse de ce qui se passe dans l'œuvre de Duchamp, son automatisme obéit aussi au fait que celui qui regarde s'accomplisse dans le regard. Il n'a pas besoin d'autre action. Foucault le dira sous d'autres termes, le Panoptique est selon lui, une machine entièrement, purement visuelle. Le fonctionnalisme et automatisme du Panoptique est tellement efficace que l'action des personnes n'est pas nécessaire. Le Panoptique n'a pas besoin de proposer l'action, il s'accomplit dans l'spectacle qui constitue « une collection d'individualités ».

⁶⁷ Voir figure 8 à la page 97

Collection qui bien sûr donne plus de force à notre argument sur la dépersonnalisation de la machine. Même si le sujet est indispensable (il sait qu'il est regardé à l'intérieur du *panoptisme* mais non du *panoptique*), ce sujet n'est pas entièrement un sujet. Il fait plutôt partie des êtres adéquats à la constitution d'une collection : les animaux. Or, la quasi négation d'activité rappelle l'exclusion du travail comme effort et dépense d'énergie. Le travail est aussi exclu de la maison de Bill Gates. Cette affaire est importante en raison de la technologie légère qui supporte cette maison d'après Peter Sloterdijk. Selon lui, une technologie est un pas plus vers la dématérialisation dont se réclame le panoptique.

« De son projet d'habitation *cyberhomme* à proximité de Seattle, Bill Gates a dit qu'il s'agissait d'une maison presque omnisciente. Construire en verre, en bois, en silicium, elle doit avant tout de servir de machine de détente pour son épouse et lui-même, et pourvoir leur ambiance commune d'un maximum de « possibilités de distraction ». Des *intelligents toys* font de la maison un environnement d'expérience. Quand on marche dans la villa Gates, on doit se déplacer dans un manteau électronique que vous positionnez à tout moment et vous encastrez dans une aura personnalisée faite de lumière, de musique, et d'options opérationnelles. La maison sait constamment tout ce qu'elle doit savoir sur le visiteur à fin d'être disponible pour lui. Comme un sous-marin digital elle est prête, jour et nuit, à jouer à la demande de l'habitant la totalité des chansons où apparaît le mot yellow. On a encastrez dans les murs des moniteurs qui, à la demande de celui qui les regarde, présentent n'importe quelle image puisée dans les archives de l'histoire mondiale de l'art. « Habiter, c'est... avoir accès »⁶⁸.

La notion « avoir accès » rappelle tout le savoir que cette maison implique. Concernant le bonheur et son rapport à la forme de vie nue, on pourrait dire que ce bonheur est garanti par l'automatisme de l'architecture. Un bonheur imposé et partagé par tous. Autrement dit, ce bonheur où l'activité est désactivée interpelle le désœuvrement théologique, en tant que visée des hommes⁶⁹. En outre, voyons que le « maximum de possibilités de distraction » de la maison de Bill Gates, peut être

⁶⁸ SLOTERDIJK, Peter, *Gestion des adresses, site de consommation finale, régulation du climat*, en : *Écumes, Sphérologie plurielle, Sphères III*, Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris : éd. Hachette littératures, 2006, p. 498

⁶⁹ Nous parlerons par la suite, dans la troisième partie, d'autre type de désœuvrement qui ne concerne pas nécessairement l'automatisme, ni le confort, ni le divertissement.

rapporté aussi à la distraction offerte par une collection d'individualités dans le sens du zoo. Ce « maximum de possibilités » impliquerait une intériorisation à l'espace dit privé (la maison), d'une caractéristique des espaces d'exposition des marchandises. Les pavillons d'expositions universelles à statut semi-public, hiérarchisent la marchandise fétiche, jusqu'à l'entourer d'un maximum de distractions comme dirait Walter Benjamin. Avant d'étudier *Les passages de Paris*, continuons avec la technologie matérielle du Panoptique.

« A la lourdeur des vieilles « maisons de sûreté » ; avec leur architecture de forteresse, on peut substituer la géométrie simple et économique d'une « maison de certitude ». L'efficace du pouvoir, sa force contraignante sont, en quelque sorte, passés de l'autre côté –du côté de sa surface d'application. Celui qui est soumis à un champ de visibilité, et qui le sait, reprend à son compte les contraintes de pouvoir ; il les fait jouer spontanément sur lui-même ; il inscrit en soi le rapport de pouvoir dans lequel il joue simultanément les deux rôles ; il devient le principe de son propre assujettissement. Du fait même, le pouvoir extrême, lui, peut s'alléger de ses pesanteurs physiques ; il tend à l'incorporel ; et plus il se rapproche de cette limite, plus ses effets sont constants, profonds, acquis une fois pour toutes, incessamment reconduites : perpétuelle victoire qui évite tout affrontement physique et qui est toujours jouée d'avance »⁷⁰.

L'individu qui fait jouer sur lui et spontanément les contraintes du pouvoir, rend possible le passage d'un mode lourd à un autre léger dans l'architecture disciplinaire. En fait, cette architecture propre au panoptique, signifie le passage de l'architecture disciplinaire à une autre visant la population. D'après Foucault l'architecture correspond au pouvoir disciplinaire portant sur les individus comme entités séparés. De plus, ce type d'architecture accueille une quantité limitée d'individus pour pouvoir les traiter de manière individuelle, cellule par cellule. En revanche, les espaces servant à contrôler la population sont des espaces de grandes étendues. Ces espaces comprennent par exemple les espaces de mobilité urbaine modernes, tels que les gares, les TGV, et plusieurs espaces de passage. Aussi on y trouve des espaces polyfonctionnels de grande échelle, comme les projets complexes des services mixtes.

⁷⁰ FOUCAULT, *Surveiller et Punir*, op.cit., p. 204

Dans les deux cas, la manière de transmettre le pouvoir est différente. Dans le mode disciplinaire il s'agit de rapports de pouvoir violents, verticaux et directs où les hiérarchies sont bien définies. Par contre, dans le biopouvoir, la transmission de pouvoir n'est ni directe, ni violente. Le mode de transmission de pouvoir à travers une horizontalité, permet la fonction du « laisser faire » de nuancer les rapports directs et brutaux. Avec le panoptisme on assiste à une technologie de pouvoir où les traits de la discipline commencent à devenir ceux de la population. Cela ne veut pas dire qu'on ne trouve pas de rapports disciplinaires dans le mode du biopouvoir. Le panoptisme comme pratique de pouvoir, est un point d'articulation entre la discipline et le biopouvoir où la nouveauté réside dans le mode d'investissement du sujet. Comme le dit la citation, le nouveau réside dans la réussite d'une nouvelle manière de transmettre le pouvoir, une manière où l'individu « devient le principe de son propre assujettissement ».

Cette nouveauté par rapport à la discipline (que l'individu soit le monteur de son assujettissement), permet l'ouverture des pratiques de pouvoir vers le biopouvoir. On dirait ainsi que c'est grâce à la technologie de pouvoir du panoptisme dont le cœur est l'individu capable de s'assujettir lui-même, que le rapport entre la discipline et le biopouvoir connaît son moment d'articulation. C'est pourquoi Foucault, sans avoir mis au point l'idée du biopouvoir, intitule son chapitre *Le panoptisme* et non pas « Le panoptique ». En effet, le panoptique est un instrument d'une telle technologie de pouvoir, le panoptisme. Cependant, c'est à cause des caractéristiques du panoptique, soit du bâtiment et pas de la pratique, que le pouvoir disciplinaire peut avoir des nouvelles ouvertures.

Le panoptisme est une technologie de pouvoir qui peut s'inscrire dans n'importe quelle typologie d'espace bâti. C'est pourquoi Foucault dit que le pouvoir s'allège de ses pesanteurs physiques. Mais, la technologie du panoptique, la technologie du bâtiment, est, dans le cas spécifique du Panoptique, aussi importante que la pratique du panoptisme et que la disposition de la géométrie qui le soutient. Ceci même si Foucault ne l'avoue pas. En effet, Foucault affirme qu'il arrive à construire le concept de « diagramme » à travers la géométrie du bâtiment. Celle-ci doit être comprise ici comme *domaine des mesures*, quantités et qualités *pures*, c'est-à-dire, sans lien avec les usages. Or, en plus des affirmations de Foucault, nous soutenons que la technologie du bâtiment et sa disposition, rendraient possible la mise en place de cette géométrie simple et

économique. Ceci car c'est à travers la technologie du bâtiment que le schéma du panoptique découle du diagramme de pouvoir.

« Parce que sans autre instrument physique qu'une architecture et une géométrie, il agit directement sur les individus, il « donne à l'esprit du pouvoir sur l'esprit ». Le schéma panoptique est un intensificateur pour n'importe quel appareil de pouvoir : il en assure l'économie (en matériel, en personnel, en temps) ; il en assure l'efficacité par son caractère préventif, son fonctionnement continu et ses mécanismes automatiques »⁷¹.

Comme nous le verrons avec Koolhaas, c'est grâce au rapport adéquat entre géométrie et technologie qu'un nouveau pas vers la variation de l'architecture est réussi. En somme, tant la technologie du pouvoir que la technologie matérielle visent l'incorporel. Concernant le pouvoir, l'assujetti n'as pas besoin des pesanteurs physiques du pouvoir disciplinaire. Dans le cas du matériel, la technologie légère est convenable pour s'accorder à la géométrie simple. Cette concordance est tellement réussie, à l'époque contemporaine, qu'elle dépasse tout obstacle géographique. Il nous semble donc que l'une des conditions du diagramme est la concordance, en moyens (simples) et en fins, des deux technologies. L'incorporel est ainsi une limite, la limite d'une direction où le fonctionnement des technologies serait *parfait* et *achevé*. Du côté de la technologie de l'architecture, le signe de cette tendance dans le panoptique est la lanterne intérieure qui, grâce au verre, permet la surveillance. Cette lanterne possède une très basse densité matérielle. De plus, la tendance vers l'incorporel contenue dans le dessin du panoptique est réaffirmée par le concept de design que la construction du bâtiment devrait permettre de réaliser : l'observation (optique) de tous (pan). Ce concept de design voulait investir au surveillant d'un *attribut inhumain*, soit un attribut plus adéquat aux dieux qu'aux Hommes. Le regard omniprésent : toute une fonction parfaite. Voilà un bâtiment exceptionnel. Evidemment, la place du surveillant se trouve dans la lanterne en tant qu'espace le plus incorporel parmi les parties du bâtiment. Cela grâce aux vertus du matériau verre. La tendance à l'incorporel soutient ainsi la pratique du panoptisme à travers les dispositions spatiales et les moyens technologiques du bâtiment. L'incorporel est donc visé par les conditions spatiales, technologiques, matérielles du bâtiment, tout dans le cadre d'une réalisation de géométrie simple et

⁷¹ Ibid, p. 208

économique. Cette remarque sur la valeur du bâtiment en tant que tel, détaché de tout sujet, est aussi décrite par Foucault. A ce propos il dit.

« ...le Panoptique ne doit pas être compris comme un édifice onirique : c'est le diagramme d'un mécanisme de pouvoir ramené à sa forme idéale ; son fonctionnement, abstrait de tout obstacle, résistance ou frottement, peut bien être représenté comme un pur système architectural et optique : c'est en fait une figure de technologie politique qu'on peut et qu'on doit détacher de tout usage spécifique »⁷². « Il est polyvalent dans ses applications (...) chaque fois qu'on aura affaire à une multiplicité d'individus auxquels il faudra imposer une tâche ou une conduite ; le schéma panoptique pourra être utilisé. Il est –sous réserve des modifications nécessaires– applicable « à tous les établissements où dans les limites d'un espace qui n'est pas trop étendu, il faut maintenir sans surveillance un certain nombre de personnes (...) Il permet d'intervenir à chaque instant et que la pression constante agit avant même que les fautes, les erreurs, les crimes soient commis. Parce que dans ces conditions, sa force est de ne jamais intervenir, de s'exercer spontanément et sans bruit, de constituer un mécanisme dont les effets s'enchainent les uns aux autres »⁷³.

Le diagramme n'est pas inséré par le pouvoir dans le savoir. Il est développé par le savoir en rapport au pouvoir, pour se diffuser sur les deux axes. Parce que, comme nous l'avons dit, le Panoptique n'est pas un bâtiment ou une matière quelconque. Il est un bâtiment exceptionnel rempli d'un savoir particulier qui a donné lieu à la potentialisation –hyper potentialisation dirait-on en termes postmodernes– de la fonction « disposer ». Un savoir qui rend la fonction remplie de pouvoir pour agir à la manière dont Foucault parle du diagramme. Mais quelle serait la raison d'une telle disposition de la matière ou de la technologie matérielle pour accueillir si bien le diagramme ? Et quel serait le savoir qui a donné lieu à la puissance du dispositif fonctionnel ? Une réponse possible à la première question, se trouve chez Walter Benjamin. Il dit que la technologie est rapportée à l'homme de la même manière que la bourgeoisie se rapporte aux prolétaires, soit sous les termes de l'exploitation. La solution au deuxième problème peut venir du concept de béatitude.

⁷² Ibid, p. 207

⁷³ Ibid, p. 207

I. 3.3. TECHNÈ EN FER ET STRATEGIE VISUELLE, LE PANORAMA CHEZ W. BENJAMIN.

Dans les 5 chapitres compris entre *Fourier et les passages* et *Hausmann et les barricades*, Walter Benjamin parle de la mise en place d'une « stratégie » urbaine et architecturale. Ces chapitres ou *passages* composent une partie de l'ouvrage *Paris capitale du XIXe siècle*. En termes historiques, l'argumentation de Benjamin se déroule à partir de deux moments bien définis : la constitution des passages parisiens sous les plans Haussmanniens, et l'émergence des barricades des révolutionnaires du mouvement de la commune. Par ailleurs, la stratégie dont Benjamin parle englobe des soucis de caractère « formel ». En effet, le plan urbain haussmannien est une stratégie concernant des éléments de l'esthétique du XIXe siècle. Or, ce domaine est très élaboré et répandu dans le Paris du XIXe siècle, à cause de l'influence, dans les arts dites visuelles, de l'école des Beaux-arts.

Les derniers passages de *Paris capitale du XIXe siècle*, portent sur un processus de constitution urbaine soutenu par des raisons techniques dont dépendent des éléments propres à l'art. Les raisons techniques appartiennent, selon nos termes, au domaine de la « fonction ». Elles prétendent disposer les conduites des membres de la ville. Dans les passages de Benjamin, on trouve l'affirmation de la technologie matérielle comme élément apte au façonnement des comportements des habitants de la ville. Or, comme l'argumente Benjamin dans le passage sur les barricades, la technologie matérielle qui détermine les éléments formels, façonne les comportements humains à l'aide d'une ruse. La ruse est aussi une technologie visuelle. Utilisée à des fins stratégiques, elle confirme le caractère fonctionnel du moment historique du développement architectural et urbain. Même si la ruse, l'artifice, caché par la technique est dévoilé par la commune, – affaire qui démontre l'imperfection du dispositif technique –, ses conséquences visent un mode de punition très inquiétant : la condamnation. Le dispositif technique parisien se montre imparfait, en raison du détournement qu'il subit dans sa confrontation avec un conatus de révolution. En revanche, ce même dispositif met en place une punition exemplaire. C'est-à-dire, l'échec en termes techniques actuels du dispositif, est compensé par une conséquence à long terme grâce à laquelle, l'ensemble du système est maintenu performant d'après les termes de fonction. La punition s'exprime en termes téléologiques et théologiques.

Si l'on suit le marxisme et l'hébraïsme de Benjamin, la complexité présente dans le système du dispositif parisien ne signifie pas que le système soit finalement incontournable. Par contre, ce sont les modes d'agir des révolutionnaires qui méritent d'être révisés. À la base, le système du dispositif dépend d'un lien entre technologie et nature. Ce lien est emprunté au rapport d'exploitation entre les classes sociales. C'est pourquoi, les façons d'agir des révolutionnaires, soit être purement *réactifs*, devraient s'orienter vers la constitution des nouveaux rapports entre technologie et nature. D'après ces nouveaux rapports, l'émergence d'autres façons d'agir serait possible.

Nous allons prendre la main du dispositif illustré par Benjamin pour développer le lien possible du dispositif parisien avec *Surveiller et Punir*, et l'éventualité d'une autre orientation des conduites vers la révolution. Pour en rendre compte, nous allons d'abord traiter l'affaire « forme et fonction » dans le dispositif parisien. Le développement d'une forme en architecture et de la forme urbaine Paris, répond à la technologie de construction. « La deuxième condition requise pour le développement des passages » dit Benjamin, « est fournie par les débuts de la construction métallique »⁷⁴. Cette condition s'ajoute à la première portant sur « l'apogée du commerce des tissus ». Alors que le commerce des tissus a donné lieu à la montée du trait spéculatif en économie, la technologie de construction en fer a été l'objet d'une *certaine considération*. En effet, le fer avait débarqué pour faire en quelque sorte du néoclassicisme, c'est-à-dire « le renouvellement de l'architecture dans le sens du classicisme grec ». Mais une telle considération n'a pas permis de comprendre le caractère fonctionnaliste de la nouvelle technologie. Benjamin énonce :

« De même que Napoléon n'a pas compris la nature fonctionnelle de l'État en tant qu'instrument de pouvoir pour la bourgeoisie, de même les architectes de son époque n'ont pas compris la nature fonctionnelle du fer, par où le principe constructif acquiert la prépondérance dans l'architecture. Ces architectes construisent des supports à l'imitation de la colonne pompéienne, des usines à l'imitation des maisons d'habitation, de même que plus tard les premières gares affecteront les allures d'un chalet. La construction joue le rôle du

⁷⁴ BENJAMIN, Walter, *Paris capitale du XIXe siècle*, document produit en version numérique par Daniel Banda, dans le cadre de la collection « Les classiques des sciences sociales » dirigée par Jean-Marie Tremblay, http://www.rae.com.pt/Caderno_wb_2010/Benjamin_Paris_capitale.pdf

subconscient. Néanmoins le concept de l'ingénieur, qui date des guerres de la révolution commence à s'affirmer et c'est le début des rivalités entre constructeur et décorateur, entre l'École Polytechnique et l'École des Beaux-Arts ».

À cause de la nature fonctionnelle du fer, la nouvelle technologie représente donc la montée du principe constructif en architecture. Les éléments formels sont liés selon Benjamin aux soucis propres du domaine de la décoration. Mais plus tard dans son argumentation, la considération sur ce qu'on pourrait appeler « la forme », s'enrichie à travers le traitement des concepts esthétiques tels que « le beau ». Or, concernant le domaine de la fonction, le thème de l'incompréhension des architectes ressort à ce propos. La montée du principe constructif est traitée par l'École des Beaux-arts en termes formalistes d'après le style historiciste.

Les architectes n'utilisaient pas la nouvelle technologie uniquement pour actualiser des éléments (les colonnes) et des typologies (les maisons) architecturales d'auparavant. Cependant, ce support est fonctionnel même s'il imite formellement des éléments du passé. En effet, Benjamin remarque la prépondérance de la nature fonctionnelle du principe constructif en raison de sa technologie constitutive, à savoir, le fer. Ce qui permet les pratiques dites formelles des architectes, c'est le principe constructif dépendant exclusivement de la technologie du fer. Voici le rôle subconscient d'une nouvelle technologie de construction. Alors que les architectes projettent ses plans en termes de forme, c'est le principe constructif qui agit. Et ce principe, à cause de la technologie qui le rend possible, est de caractère fonctionnel. Il vise surtout une fonction particulière, le support de la structure. On connaît aujourd'hui tous le progrès que du fer comme technologie de construction portant surtout sur le support structural. Ces progrès se matérialisent dans la création de l'acier composite au XXIème siècle. Or, à la base du progrès historique du fer, se trouve un moment décisif. Benjamin s'était rendu compte de la prépondérance de la fonction « support » du fer, grâce à son couplage avec une nouvelle forme technologique.

« Pour la première fois depuis les Romains un nouveau matériau de construction artificiel, le fer, fait son apparition. Il va subir une évolution dont le rythme au cours du siècle va en s'accéléralant. Elle reçoit une impulsion décisive au jour où l'on constate que la locomotive – objet des tentatives les plus

diverses depuis les années 1828-29 – ne fonctionne utilement que sur des rails en fer. Le rail se révèle comme la première pièce montée en fer, précurseur du support. On évite l'emploi du fer pour les immeubles et on l'encourage pour les passages, les halls d'exposition, les gares – toutes constructions qui visent à des buts transitoires »⁷⁵.

La locomotive avait besoin du fer comme support, dans les rails, pour être *utile*. La locomotive comme technologie avait besoin d'un support pour fonctionner utilement. L'utilité dans ce cas serait donc une valeur agrégée au fonctionnement distinctif de la locomotive. En d'autres termes, la technologie de la locomotive concernait un fonctionnement intérieur qui n'était pas nécessairement utile. De plus, un tel fonctionnement, comme le démontre l'ouvrage de sciences physiques et technologie d'Isabelle Stengers et Ilya Prigogine *La Nouvelle Alliance*, précède le développement de la thermodynamique en tant que science systématisée⁷⁶. On trouve dans ce thème que nous aborderons plus tard, les préoccupations contemporaines de la techno-science, où le fait que la technologie donne lieu à l'émergence d'une science est encore polémique.

Le besoin d'utilité a permis à une forme technologique ayant un fonctionnement particulier, de passer à l'acte. Ce passage est déterminé par une finalité utilitaire couplée au fonctionnement de la locomotive. Par ailleurs, la finalité a été imposée depuis l'extérieur du domaine technologique et même scientifique. Elle répond à des mandats de circulation et de connexion entre différents lieux, à une utilité sociale. Ainsi, la fonctionnalité de la technologie devient utile par des appels extérieurs à son domaine. En somme, dans ce cas, le fonctionnement est différent de l'utilité. En revanche, dans le cas de l'architecture, la technologie par elle-même, « la nature du fer », était déjà fonctionnellement utile, plus précisément, utile pour la fonction « support ». C'est-à-dire que son utilité n'est pas une valeur agrégée, elle émerge de la nature de la technologie. Bien sûr, dans l'architecture aussi existent des utilités sociales auxquelles un projet répond. Mais l'utilité « support » dont nous parlons, celle intégrée à la locomotive par buts de circulation et communication, est dans le cas du fer, implicite dans sa technologie. En d'autres termes, dit Benjamin, le principe constructif acquiert

⁷⁵ Ibid.

⁷⁶ STENGERS, Isabelle, PRIGOGINE, Ilya, *La nouvelle alliance, Métamorphose de la science*, Paris : éd : Folio, 1986.

une prépondérance à travers la nature fonctionnelle du fer. Ce principe possède donc déjà une utilité, le support.

L'objectif du domaine de la construction est le support et non pas la distribution de la pièce, l'aménagement ou encore le décor. En outre, la pièce support et non pas le support comme fonction, a été activée par le montage du rail dans le domaine des circulations, « Le rail se révèle comme la première pièce montée en fer, précurseur du support ». En effet, la capacité de support du fer, montre pourquoi les premières constructions en fer correspondent à des espaces soient « à des buts transitoires ». On n'a pas utilisé le fer, à cause d'un processus d'assimilation du même matériau des machines arrivant aux gares. Le fer s'impose parce qu'il est le seul capable de tenir des bâtiments dont l'écart entre supports est assez ample. Le fer ainsi que son remplaçant précoce l'acier, sont aussi disposés pour supporter les bâtiments de grande taille verticale. Les bâtiments à buts transitifs sont plutôt de grande taille horizontale. Mais le cas représentatif de la taille verticale reste sans nul doute la tour Eiffel dont la silhouette et le principe constructif n'ont été dépassés par aucune grande tour du XX^{ème} siècle. Les silhouettes des gratte-ciels reposent toujours sur le principe du renforcement du support. La relation haute taille et pièce de support est proportionnelle. Une très haute taille est possible à condition de bons supports. Ces supports sont également de grande taille, profonds ou plus récemment renforcés. Le support continue toujours à recevoir et distribuer les forces. Or, quelle est la relation de cette technologie du fer et son principe constructif concomitant, avec la stratégie du dispositif parisien? Les bâtiments en fer favorisent la distraction d'un corps, le corps social, qui rassemblé autrement, pourrait devenir puissant. Le fer peut soutenir des grands bâtiments à buts transitoires en termes urbains. Ces bâtiments sont liés aux autres éléments de la ville tels que les rues. De plus, ils sont utiles en termes de symbole. La technologie nouvelle, la grande taille, les nouveaux usages, et par là les nouveaux objets accueillis par ces bâtiments, sont l'horizon visuel de l'idéal de ville haussmannien.

« L'idéal d'urbaniste de Haussmann, c'étaient les perspectives sur lesquelles s'ouvrent de longues enfilades de rues. Cet idéal correspond à la tendance courante au XIX^e siècle à anoblir les nécessités techniques par de pseudo-fins artistiques. Les temples du pouvoir spirituel et séculier de la bourgeoisie devaient trouver leur apothéose dans le cadre des enfilades de rues. On dissimulait ces perspectives avant l'inauguration par une toile que

l'on soulevait comme on dévoile un monument et la vue s'ouvrait alors sur une église, une gare, une statue équestre ou quel qu'autre symbole de civilisation »⁷⁷.

Le dispositif militaire du préfet de Paris, se sert d'un « embellissement stratégique ». Haussmann cherche à prévenir les barricades « de deux façons. La largeur des rues rendra la construction impossible et de nouvelles voies relieront en ligne droite les casernes aux quartiers ouvriers »⁷⁸. Cela correspond à la tendance d'anoblir les nécessités techniques ou militaires du dispositif par des pseudo-fins artistiques. En cela réside la forme des bâtiments à pseudo-fins artistiques. Benjamin ne définit pas la notion de « fin artistique », mais son détour par Baudelaire, peut nous aider à esquisser une signification. Pour Baudelaire, dit Benjamin, le beau est ce qui porte de l'imprévisible.

« Sa théorie de l'art a tout entière pour axe la « beauté moderne » et le critère de la modernité lui semble être ceci, qu'elle est marquée au coin de la fatalité d'être un jour l'antiquité et qu'elle le révèle à celui qui est témoin de sa naissance. C'est là la quintessence de l'imprévu qui vaut pour Baudelaire comme une qualité inaliénable du beau. Le visage de la modernité elle-même nous foudroie d'un regard immémorial. Tel le regard de la Méduse pour les Grecs »⁷⁹.

L'imprévu qu'implique l'émergence du nouveau mais simultanément une orientation vers sa propre caducité, est le sens du beau comme catégorie esthétique de la modernité. Le beau serait donc le contraire d'une pseudo-fin artistique. Benjamin caractérise l'imprévu comme qualité inaliénable du beau. Or, la relation entre l'imprévu et le beau se satisfait à l'intérieur d'un cadre esthétique. L'esthétique comporte des formes dont les fins s'accomplissent à l'intérieur de leurs domaines. En revanche, les éléments embellissant le dispositif militaire, sont des pseudos formes dont les fins dépendent des fonctions du dispositif. Voilà pourquoi, ces finalités sont des pseudos fins artistiques, parce que le domaine qu'elles représentent, l'esthétique, est d'avantage fixé par les fonctions du dispositif.

⁷⁷ Ibid.

⁷⁸ Ibid.

⁷⁹ Ibid.

Les couronnements des rues de Paris seraient ainsi des fins pseudos-artistiques. Ils relèvent d'une résolution fonctionnelle. Ils transforment les formes imprévues en fins visuelles. De plus, ces couronnements rendent urbaines les « spécialités » dont l'utilité à l'intérieur des gares résidait dans la distraction. Ceci, à travers les yeux des consommateurs, grâce au charme du dispositif visuel. Les éléments de distraction sont entourés par des contextes où la fantasmagorie n'a pas été « faite pierre ». L'utilité des spatialités marchandises et urbaines réside dans leur capacité à distraire les hommes, pour permettre ainsi le libre fonctionnement du dispositif.

« Dans l'haussmannisation de Paris la fantasmagorie s'est faite pierre. Comme elle est destinée à une sorte de pérennité, elle laisse entrevoir en même temps son caractère ténu. L'avenue de l'Opéra qui selon l'expression malicieuse de l'époque, ouvre la perspective de la loge de la concierge de l'Hôtel du Louvre, fait voir de combien peu se contentait la mégalomanie du préfet »⁸⁰.

Dans le chapitre intitulé *Grande Ville ou les expositions universelles*, Benjamin décrit un lien entre les expositions universelles et la marchandise fétiche. L'homme pénètre dans les expositions pour se laisser distraire. Il voit les marchandises fétiches sans pouvoir les toucher. Cette attitude devant les marchandises, est qualifiée par Benjamin comme « réactive ». L'homme répond à des stimuli sensoriels et surtout visuels. L'attitude de l'homme face aux marchandises, n'est donc pas assistée par la réflexion. De fait, la disposition de l'espace et les temps des expositions ne donnent pas lieu à des conduites plus éveillées. L'attitude de cet homme implique un comportement plutôt qu'une orientation ou qu'une conduite plus consciente.

Pourtant, les marchandises par elles-mêmes ne sont pas capables d'amener l'homme vers une attitude réactive. Elles ont besoin d'un entourage de distractions splendides. C'est pourquoi, les marchandises sont utiles concernant dans leur enjeu d'artificialité subtile, à condition d'être entourées d'un contexte presque tout entier tempéré du même degré de brillanté. Et ici, le terme avec lequel Marx signale ces éléments est tout à fait chargé des finalités fonctionnalistes. Benjamin dit que Marx appelle les scènes montées à propos des marchandises les « lubies théologiques »⁸¹.

⁸⁰ Ibid.

⁸¹ Ibid.

Le principe de cette dénomination est la finalité. La scène montée est donc théologique, elle répond à une finalité, rendre les hommes réactifs. Marx utilise d'ailleurs une expression plus concrète à ce propos, « la spécialité ». Or, la spécialité n'appartient pas seulement à l'univers intérieur des expositions universelles, elle fait partie aussi de chaque « fantaisie de Grandville ». Nous pensons que le dispositif urbain porte aussi des caractéristiques de « spatialité ». En effet, la spatialité renforce la disparité entre l'élément utopique et l'élément cynique. Ces éléments supportent le dispositif urbain. Dans les expositions universelles, le contexte entourant la marchandise est flamboyant. Dans l'urbain, cette caractéristique est aussi effective. La perspective de l'Opéra vers la loge de la concierge de l'Hôtel du Louvre est cynique. L'Opéra est entouré par des bâtiments dissemblables. Le cynisme dans ce cas consiste à faire entrer les éléments dissemblables dans le registre visuel, pour rendre la « spécialité » plus spectaculaire par contraste. Ce dispositif haussmannien dont parle Benjamin, même s'il est soutenu par des distinctifs visuels et de composition, n'est pas une affaire de formes. S'il y a des formes, c'est parce qu'elles sont des formes utiles au fonctionnement du dispositif.

Dans *Louis Philippe ou l'intérieur*, Benjamin annonce l'idée des « choses libérées de la servitude d'être utiles »⁸². Ces choses appartiennent à l'espace du collectionneur. C'est lui, le collectionneur, qui dé-fonctionnalise les marchandises à l'intérieur son espace, pour les transformer en choses sans utilité.

« L'intérieur est l'asile où se réfugie l'art. Le collectionneur se trouve être le véritable occupant de l'intérieur. Il fait son affaire de l'idéalisation des objets. C'est à lui qu'incombe cette tâche sisyphéenne d'ôter aux choses, parce qu'il les possède, leur caractère de marchandise. Mais il ne saurait leur conférer que la valeur qu'elles ont pour l'amateur au lieu de la valeur d'usage. Le collectionneur se plaît à susciter un monde non seulement lointain et défunt mais en même temps meilleur ; un monde où l'homme est aussi peu pourvu à vrai dire de ce dont il a besoin que dans le monde réel, mais où les choses sont libérées de la servitude d'être utiles »⁸³.

⁸² Ibid.

⁸³ Ibid.

La tâche sisyphéenne de l'intérieur est aussi une « fantasmagorie » dit Benjamin. Ceci car l'intérieur entretient les illusions. Si la fantasmagorie des espaces de marchandises porte sur la distraction, celle de l'intérieur concerne donc les illusions. Mais les choses devenues inutiles, sont remplies des illusions de l'habitant lui-même. C'est pourquoi, Benjamin dit que l'intérieur est l'espace de l'art. Il s'agit en effet, d'une idéalisation des choses où l'utilité est entièrement désactivée. Or, cette espèce de détournement du comportement face aux marchandises, n'empêche pas la libre fonction du dispositif. Les choses du collectionneur ne sont pas vivantes, elles constituent un monde défunt. L'intérieur n'est pas une possibilité face au dispositif. Benjamin montre donc la face cachée du thème.

Or, il remarque le fait que les choses se trouvent dans ce monde intérieur, libérées de la servitude d'être utiles. Benjamin aurait pu dire que les choses se trouvaient dans l'intérieur libérées d'utilité, mais il nuance la phrase avec le terme servitude. Une chose peut être utile sans être servile. Ces choses détachées de la servitude à l'utilité sont des choses appartenant à la sphère de la forme. Cela étant le cas de l'art, comme le dit Benjamin, l'intérieur est l'espace de l'art. Ainsi, une chose idéalisée dans ce sens, ne correspond au genre de l'architecture. Par conséquent, l'enjeu de l'architecture n'est pas celui des choses soumises à des utilités, ni celui des choses idéalisées ou sans aucun rapport utilitaire. Si les choses perdent toute utilité, elles tombent, dans le cas de l'architecture, dans l'état défunt, elles sont désactivées, non pas de leurs fonctions mais de leur vie. Nous comprenons par « utilité » le fonctionnalisme le plus théologique, soit celui des fins. Mais, la forme que nous recherchons n'est pas une forme éminemment artistique.

Benjamin connaît très bien l'affaire art-architecture. Quand il parle des choses à l'intérieur ou à l'extérieur, encadrées par leurs rapports avec l'architecture, il ne leur attribue pas le même statut qu'il leur donnerait à travers une expression tout à fait artistique. L'exemple inverse serait celui portant sur la notion de « beau ». L'espace art de la poésie où le beau peut exister, ne présente pas le dilemme des différents niveaux des espaces de la ville. Tout au moins, il ne présente pas des espaces plus proches du côté de l'utilité, et, d'autres plus aptes à se détacher de l'utilité et constituer ainsi des formes libres. Cependant, à l'intérieur du domaine de l'architecture, il montre aussi comment un « mode architectural » peut être plus adéquat à l'art. Mais cela n'est pas possible, comme le laisse entrevoir le philosophe, d'après une « forme architecturale ».

Si l'on veut présenter un bâtiment à la manière de la peinture d'auteur, la forme ne marche pas. Même le rapport forme-fonction de l'objet architectural est dépassé par un artifice capable de rendre compte de la personnalité de l'artiste. Cet artifice ne parvient donc pas à rendre compte de l'architecte. Cet artifice est le stylisme agissant par expressions de signatures.

« Le « modern style » fait entrer pour la première fois en ligne de compte certaines formes tectoniques. Il s'efforce en même temps de les détacher de leurs rapports fonctionnels et de les présenter comme des constantes naturelles: il s'efforce en somme de les styliser. Les nouveaux éléments de la construction en fer et en particulier la forme « support » retiennent l'attention du « modern style ». Dans le domaine de l'ornementation il cherche à intégrer ces formes à l'art. Le béton met à sa disposition de nouvelles virtualités en architecture. Chez Van de Velde la maison se présente comme l'expression plastique de la personnalité. Le motif ornemental joue dans cette maison le rôle de la signature sous un tableau. Il se complaît à parler un langage linéaire à caractère médiumnique où la fleur, symbole de la vie végétative, s'insinue dans les lignes mêmes de la construction »⁸⁴.

Voyons ici qu'essaie de faire Henry Van de Velde, d'après Benjamin, est d'intégrer les formes constructives aux formes de l'art. Dans une telle intégration, il n'y a pas de filtre architectural. Les formes constructives de Benjamin sont pour nous des éléments de fonction constructive. Dans ce sens, le support n'est pas une forme mais une fonction. Or, au-delà de cela, les deux étapes de la démarche du « Modern Style » nous intéressent. L'une concerne le détachement des rapports fonctionnels des fonctions tectoniques. L'autre porte sur l'intégration de ces fonctions à l'art sous le mode du stylisme, et non pas du style. Ainsi, ce tamisage des notions nous aide à conclure que l'idée de forme recherchée, n'est pas celle essayant de se présenter sous l'empreinte de l'art. Surtout parce que ce type d'essai de stylisme, ne repère pas les potentialités des technologies en termes fonctionnels ni formels.

Regardons bien que la quête de stylisme du modern style qui se présente comme une montée de la forme sur la fonction. Tout d'abord, le modern style s'efforce pour détacher le fonctionnalisme des éléments les plus fonctionnels de l'architecture, ce que

⁸⁴ Ibid.

Benjamin nomme les « formes tectoniques ». Cette affaire concerne le domaine de l'ingénierie. Ensuite, dans le domaine de l'ornementation ou des Beaux-arts, les éléments se dirigent aussi vers les formes plastiques de l'art. Mais comme nous l'avons proposé, l'affaire de la forme en architecture ne concerne pas nécessairement une tendance vers les formes plastiques et visuelles de l'art. En fait, nous pensons que la forme en architecture est liée plutôt à des processus de parution et à des éléments technologiques ou spatiaux ; processus où la sphère visuelle compte sans représenter pourtant leur trait définisseur. En fait, tant le cas du dispositif parisien que celui du panoptique, soutiennent une « visualité », une affaire d'exposition visuelle des choses et des corps. Cette exposition visuelle implique une subordination de la forme à la fonction.

Pourquoi un certain « visuel » est donc fonctionnel avant d'être formel ? Parce que c'est à travers la focalisation dans le visuel que « l'intégration de la technique dans la vie sociale a échoué ». Le visuel, le trop de visuel permet de transposer « l'exploitation de l'homme par les propriétaires des moyens de production » au domaine de la technique. Plus précisément, une telle transposition n'est pas neutre, elle se fait en termes d'augmentation. Autrement dit, l'un des rêves des propriétaires des moyens de production, la visualisation de tous leurs exploités afin de les contrôler plus efficacement, se trouve latente dans les dispositifs urbains et panoptiques. A ce propos nous lions Benjamin et Foucault. Benjamin dit que l'intégration de la technologie dans la vie sociale est soutenue par une faute essentielle. L'intégration de la technologie s'est faite sous le mode d'exploitation porté par les propriétaires des moyens de production. Une certaine technologie est ainsi un élément d'exploitation. Élément devenu puissant grâce au façonnage du visuel à son intérieur, en termes d'exploitation chez Benjamin et en termes de pouvoir chez Foucault. Le visuel sous un régime différent à celui de l'exploitation soutenant le rapport technologie-vie sociale, pourrait amener d'autres effets. Mais sous le mode d'exploitation, ou avec Foucault, sous le régime de pouvoir, le visuel rend efficace le contrôle et la gestion du futur des hommes. Par conséquent, il faudra traiter différemment le rapport entre la sphère visuelle et les techniques architecturales.

I. 4. DU DISPOSITIF COMME POUVOIR ET EXPLOITATION.

I. 4.1. DE LA « CONTENTION » EN ARCHITECTURE.

« La modernité s'est passé à une production de sens par projets sur fond de non-sens, d'hasard et de pronostic »⁸⁵. Ces mots de Peter Sloterdijk montrent comment l'architecture moderne et contemporaine manque de sens selon la philosophie contemporaine des racines phénoménologiques. Pour le philosophe allemand, le sens est la forme, et sans forme l'espace devient « une extériorité absolue et sans référence »⁸⁶. L'horreur des *étendues* cartésiennes comme addition d'éléments sans aucun sens, est raconté par Sloterdijk sous l'angle de l'aventure de Kurtz, le héros de *Heart of Darkness*. La forme que nous cherchons n'est pas nécessairement celle qui a disparu à cause d'un processus moderne aboutissant à un manque de sens. Cependant, nous nous intéressons au problème « phénoménologique » élaboré par Sloterdijk en rapport à sa notion de « forme ». Le manque de forme (ici « forme » se rapporte à « sens ») implique, paradoxalement, l'existence des formes fonctionnalisées. Les projets soutenus par un fond de hasard et de pronostics, renvoient à l'un des principaux traits du biopouvoir, le pronostic, c'est-à-dire, la gestion du futur. Cela serait l'un des aspects que rejoignent les dispositifs visuels du panoptique et du plan parisien : le pouvoir et l'exploitation

Concernant le panoptique d'abord, la finalité du diagramme est de produire des individus qui s'assujettissent eux-mêmes à travers le regard qu'ils sentent sur eux. Dans le cadre de l'urbanisme parisien du XIX^{ème} siècle ensuite, la condamnation des révolutionnaires porte aussi sur le futur. Mais, en plus, à travers les spécialités, qu'elles soient sous la forme des marchandises (mobilier d'intérieur) ou sous la forme des bâtiments insignes (aujourd'hui plus éclatants, pleins de symboles et répandues par tout que jamais), la visée « futur » est aussi garantie. Cela à travers le sentiment d'espoir.

La sensation de surveillance permanente et la crainte sur la possibilité de condamnation, dépendent d'un même sentiment, la peur. Et l'attente d'une meilleure vie dans les prochaines années, dans le sens d'une vie plus confortable, renvoie au

⁸⁵ SLOTERDIJK, *Sphères III*, op. cit.

⁸⁶ Ibid.

sentiment d'espoir. Ces deux sentiments conforment selon Spinoza la base du mouvement consacré à la formation de la cité. « Le mobile de formation de la cité est toujours la crainte et l'espoir, crainte d'un plus grand mal, espoir d'un plus grand bien »⁸⁷. Mais la crainte et l'espoir se trouvent aussi à la base de la façon d'agir du roi. Le roi arrive quand la puissance de la cité est transférée à une personne d'investiture exceptionnelle à travers un deuxième contrat. Mais dans le premier contrat, c'est-à-dire au moment où les hommes forment la cité, l'espoir et la crainte doivent disparaître au profit d'un « amour pour la liberté »⁸⁸. Chez Spinoza, l'amour à la liberté n'est pas une passion, ni un sentiment. On ne subit pas l'amour. L'amour est une passion active. Deleuze dit par rapport à ce postulat de Spinoza :

« ...la cité vise autant que possible l'idéal de la raison, s'efforce de conformer à la raison l'ensemble de ses lois. Et la cité conviendra d'autant plus avec la raison qu'elle produira moins de passions tristes chez les citoyens (crainte ou même espoir), s'appuyant plutôt sur des affections joyeuses ».⁸⁹

L'idéal de la bonne cité concerne aussi deux autres arguments, le renoncement « à se déterminer d'après des affections personnelles quelconques » pour « recevoir des affections communes et collectives ». Cela ne contredit pas la persévérance de l'être de chacun. De plus, cette considération ne relève pas d'un optimisme exagéré chez Spinoza, parce qu'en fin de comptes la cité est « le meilleur milieu où l'homme peut devenir raisonnable. »⁹⁰

Ainsi la cité est une prothèse pour les hommes dans son but d'arriver au troisième genre de la connaissance. Le troisième genre de connaissance est l'état le plus proche de la béatitude où les « rencontres » sont maîtrisées au-delà des considérations morales du bien et du mal. Les rencontres sont orientés par des normes de vie. Deleuze appelle cela « une vision éthique du monde ». On dit que la cité est une prothèse nécessaire, quelque chose qui devrait compléter l'homme dans son objectif de béatitude, finalité par ailleurs très pratique selon Deleuze. Pour arriver, ou, pour se rapprocher de la béatitude sans être accompagné, l'homme devra s'efforcer d'agir selon la raison. Cependant il ne parviendra à effectuer ce but qu'à la fin de sa vie.

⁸⁷ DELEUZE, *Spinoza et le problème de l'expression*, Op.cit., p. 246

⁸⁸ Ibid, p. 248

⁸⁹ Ibid, pp. 246 - 247

⁹⁰ Ibid, p. 247.

« Voilà pourquoi la raison ne serait rien et ne conquerrait jamais sa propre puissance si elle ne trouverait une aide dans une puissance d'un autre genre, qui se joint à elle, qui en prépare et en accompagne la formation. Cette puissance d'un autre genre est celle de l'Etat ou de la cité »⁹¹.

Bien sûr, cette considération comporte un souci politique dont le fondement est l'Etat et ses lois. À propos des sentiments que la cité ne devrait pas inciter, l'architecture et l'urbanisme jouent un rôle principal. L'architecture et l'urbanisme devront accompagner l'homme vers une formation afin que leurs conduites ne soient pas façonnées par des sentiments de peur et d'espoir. En fait, une conduite supportée par des passions tristes est plutôt une contention qu'une conduite. La conduite a besoin d'une orientation, mais si l'orientation est négative (ancrée dans les sentiments de crainte et d'espoir), la conduite devenue contention, ne permet pas à l'homme de faire ce qu'il pourrait faire sous d'autres dispositions. Nous ne voulons pas dire que ces autres dispositions soient celles du « projet de la raison ». Mais des dispositions où l'architecture ne soit pas uniquement déterminée par des raisons fonctionnelles.

Les dispositions, de prééminence fonctionnelle, les dispositifs du Panoptique et de l'« embellissement stratégique », n'orientent l'homme pas vers un état dans lequel il pourrait se développer. Au contraire il est limité, il se trouve sous un régime de contention. L'architecture elle-même se trouve aussi limitée, elle ne peut pas développer ce qu'elle pourrait sous le régime des dispositifs de portée plus fonctionnelle. Parce que, l'architecture n'est pas que l'expression d'un dispositif, comme le cas du diagramme tout puissant à travers lequel le pouvoir s'étend et se potentialise.

Il faut remarquer que la demande d'une architecture non contenue n'est pas nécessairement synonyme d'une architecture spectaculaire. Ce type d'architecture trop visuelle capable de rendre visible une « nouvelle forme ». Sous l'empreinte deleuzienne, des récits affirment que l'architecture contemporaine est une architecture vitaliste qui rend visible ce qui avant n'était pas visible mais virtuel. A ce propos il suffit d'écouter Jean Nouvel ou Frank Gehry parler de leurs appréciations sur le visuel. Le trop visuel peut contenir des projets où l'acte de rendre visible un invisible (la forme panoptique contenant le panoptisme) n'exclut pas la contention architecturale. Le trop visuel peut aussi être efficace en termes de pouvoir.

⁹¹ Ibid, p. 244

I. 4.2. DE LA « BEATITUDE » COMME ADÉQUATION AU DISPOSITIF.

L'économie des projets trop visuels en tant qu'ordre architectural à suivre (comme mot d'ordre), actualise le mode compositionnel du XVIIIème et XIXème siècles. Les *signatures* XVIIIème et XIXème siècle ne sont pas seulement la marque de l'architecte-artiste dans l'œuvre, elles relèvent des milieux déterminés théologiquement. On continue à projeter d'abord dans le papier pour après mettre en œuvre le projet. L'emphase dans le dessin reste actuelle même si l'assistance par ordinateurs est entrée en jeu. Les logiciels assistent le dessin de l'architecte, ils ne le remplacent pas. Et si cela était le cas, si le remplacement aurait lieu parmi nos pratiques, l'architecte continuerait son rôle de dessinateur sur l'écran. La main suit toujours l'œil. Le dessin serait ainsi une étape de l'économie architecturale où le visuel s'imposerait. Ensuite, selon l'ordre établi, le dessin oriente la mise en place d'une œuvre où le visuel compte aussi comme domaine conducteur. De cette procédure résulte une architecture de prépondérance fonctionnelle, utile à des propos d'exploitation et de pouvoir dont dépend la forme. La main suit ainsi le pouvoir (le dispositif panoptique) et l'exploitation (le dispositif parisien) à travers l'œil. Et par là, le pouvoir s'augmente à travers des dispositifs chaque fois plus « béats ».

La béatitude promise aux hommes marque le chemin du progrès des dispositifs. Elle est devenue le moteur et l'objet, soit la fin du fonctionnalisme. La *fin du fonctionnalisme* est le premier attribut de la béatitude. En parlant du *Panoptique* Foucault disait toujours, « à la limite », comme s'il existait un horizon final où l'automatisme du dispositif pourrait arriver à son achèvement. En effet, l'automatisme signifie que le dispositif peut fonctionner par lui-même sans le concours d'un autre corps. Or, dans le domaine de la béatitude, l'autosuffisance est sœur d'un savoir de haute perception distinctive, un savoir très performant. La capacité en voie de *tout voir* du panoptisme, est proche ici de celle en voie de *tout savoir* de la maison de Bill Gates.

« ...plus un corps est apte, par rapport aux autres, à agir et à pâtir de plus e façons à la fois, plus son esprit est apte à percevoir plus de choses à la fois ; et plus les actions d'un corps dépendent de lui seul, et moins d'autres corps concourent avec lui à une action, plus son esprit est apte à comprendre distinctement. »⁹²

⁹² Ibid, p.p. 235 - 236.

En fait, la concurrence des autres corps pour le développement de l'action d'un corps spécifique, est comprise en termes d'obstacle. Les autres corps sont des obstacles qui ne permettent pas au corps d'agir comme il faut. Le panoptique marche d'une manière similaire, comme on l'a développé avec Foucault, « il n'a pas des obstacles, il n'a pas de friction, de résistance ».

Autre attribut de la béatitude qui se présente comme effort des dispositifs en voie de devenir béats, est *l'utile propre ou véritable*. Traduit dans les termes des dispositifs étudiés, cela correspond à la capacité de mettre en place des *rappports convenables*. Même parmi des éléments dissimulés, le rapport est ce qui importe et non pas l'élément en relation en tant que tel. Le dispositif parisien est efficace au sein d'une relation de contraste entre des bâtiments différents. L'utilité se dessine ainsi à travers le rapport de composition entre rendant des corps différents.

« Quel que soit le corps rencontré, je cherche l'utile. Mais il y a une grande différence entre chercher l'utile au hasard (c'est-à-dire s'efforcer de détruire les corps qui ne conviennent pas avec le nôtre) et chercher une organisation de l'utile (s'efforcer de rencontrer les corps qui conviennent en nature avec nous, sous les rapports où ils conviennent). Seul ce deuxième effort définit l'utile propre ou véritable. »⁹³

La stratégie militaire soutenant le dispositif urbain du Paris du XIX^{ème} siècle est une organisation de l'utile qui ne laisse rien au hasard. Par ailleurs, le biopouvoir dans sa tâche de gestion, ne prétend pas empêcher, mais administrer le hasard, l'imprévu. Or l'organisation de l'utile n'est pas statique, elle peut varier pour s'adapter aux différences et ainsi préfigurer le futur.

En somme, la béatitude est une augmentation de la puissance d'agir dont la visée est la perfection d'une performance donnée. Or, cette performance de la béatitude que Spinoza rapporte aux hommes, implique que les actions dérivent d'une même source qui, simultanément, s'actualise chaque fois à travers l'agir des actions⁹⁴. Les notions adéquation et parallélisme sont importantes pour la béatitude. À la limite, les

⁹³ Ibid, p. 240.

⁹⁴ « C'est pourquoi, les joies qui suivent des idées du troisième genre sont les seules à mériter le nom de béatitude : ce ne sont plus des joies qui augmentent notre puissance d'agir, ni même des joies qui supposent encore une telle augmentation, ce sont des joies qui dérivent absolument de notre essence, telle qu'elle est en Dieu et est conçue par Dieu ». DELEUZE, *Spinoza et le problème de l'expression*, Op.cit., p. 287.

productions sortant d'une même essence ne seraient que des *éléments adéquats*. L'essence demeure telle qu'elle est en elle-même et telle qu'elle est conçue par elle-même, c'est-à-dire, sans interactions avec les actions ou la conscience des hommes. Les hommes ne sont pas des obstacles ou des éléments perturbant l'organisation, ils doivent rentrer dans le cadre, se plier, être ou devenir adéquats. Les formes fonctionnalisées qu'on a remarquées avec G. Agamben, sont l'exemple des éléments en voie d'adéquation. Même si une forme est autre chose qu'une fonction, le but est que la forme arrive à être adéquate à la fonction, que les formes inadéquates n'occupent que la plus petite partie des dispositifs⁹⁵.

Finalement, la béatitude est aussi caractéristique de contemplation. Cela est l'argument d'Agamben quand il écrit *L'Immanence absolue*. Ce qu'il développe, est que la béatitude comme contemplation sans connaissance, comme force sans agir, se trouve, par voisinage, dans le même plan où se déplace le corps bio-politique. Ceci est un thème que nous poursuivrons plus tard.

Il se peut que cette idée assez complexe apportée par Agamben, où une certaine équation existe entre des termes couramment conçus comme distincts, puisse se résoudre à travers la pensée de l'inclusion que Deleuze étudie dans *Leibnitz et le baroque*. Ainsi entre ces termes distincts, il peut avoir des résonances, parce que l'horizon commun est composé (si l'on reprend nos termes), par des dispositifs fonctionnels dont les formes sont fonctionnalisées.

« Les désaccords qui surgissent dans un même mode peuvent être violents, ils se résolvent en accords, parce que les seules dissonances irréductibles sont entre mondes différents. Bref, l'univers baroque voit s'estomper ses lignes mélodiques, mais, ce qu'il semble perdre, il le regagne en harmonie, par l'harmonie. Confronté au pouvoir des dissonances, il découvre une florescence d'accords extraordinaire, lointains, qui se résolvent dans un mode choisi, même au prix de la damnation ». ⁹⁶

Par contraste aussi, il se peut que l'émancipation de la dissonance implique des éléments convenables pour figurer le concept de forme. A propos du néo-baroque,

⁹⁵ « ...il s'agit de faire en sorte que les idées inadéquates et les passions n'occupent pas que la plus petite partie de nous-mêmes », DELEUZE, *Spinoza et le problème de l'expression*, Op.cit., p. 289, 290.

⁹⁶ DELEUZE, Gilles, *Le Pli : Leibniz et le baroque*, Paris : éd. de Minuit, 1998, p. 111, 112.

Deleuze dit que les dissonances n'impliquent pas une tonalité. D'après nos termes « la tonalité », ou le guide d'un mouvement musical, représenterait dans le domaine de l'architecture la *fonction de contention*. Deleuze dit du néo-baroque,

« Viendra le Néo-baroque, avec son déferlement de séries divergentes dans le même mode, son irruption d'impossibles sur la même scène, (...) L'harmonie traverse une crise à son tour, au profit d'un chromatisme élargi, d'une émancipation de la dissonance ou d'accords non résolus, non rapportés à une tonalité.»⁹⁷

La citation portant sur les accords baroques définit ce qu'est une forme. Une forme serait ce qui ne perd pas son état de tension avec d'autres choses différentes, ce qui ne peut pas être inclus, ce qui ne se résout pas par accords. Voilà l'importance de mettre en évidence la complexité des dispositifs. Peut-être qu'ils cachent des artifices si complexes au point d'arriver à rendre voisins les pôles opposés. Visuellement, ils trompent l'œil ; l'œil commandant par ailleurs les actes de conception en architecture. Foucault disait qu'il faut mettre à nue l'artifice. Le produit d'une mise à nu est visuel, on va voir ce que cache le dispositif. Mais la procédure, dans le cas de Foucault est du côté d'une pratique assez violente, celle du cynisme.

Parmi les autres procédures possibles, la libération de l'organisation des matériaux de la détermination qu'ils subissent de la part de l'ossature, nous donne une piste. Ces matériaux intelligents ont déjà des capacités structurales et structurelles, mais on les utilise sous la même économie d'auparavant, sous dépendance de l'ossature. Peut-être que cela répond aussi à une habitude visuelle. On voit la structure toujours comme première par rapport aux matériaux. On la pense aussi comme le support que résoudre l'organisation des matériaux. Par ailleurs, même la nomination qu'elle possède, *structure*, rend sa représentation forte, principale par rapport aux autres éléments qu'on considère donc tributaires.

Voyons pour finir, un dispositif visuel contemporain dont la procédure de conception est classique, elle répond au dessin géométrique, où l'architecte réussit à rendre concret un *visible*, jusqu'au, « non visible ».

⁹⁷ Ibid, p. 112.

I. 4.3. DU VISUEL ET DE LA « PÉRIPÉTIE ».

Rem Koolhaas lève une figure géométrique qui dans son aspect bidimensionnel sur le papier, porte une remarque de l'académie. Partout, on a entendu dire que le principe d'attachement en architecture ne supporte pas d'adhésions faibles. En ce sens, deux volumes comprenant deux plans chacun, ne peuvent pas être bien liés s'ils se rencontrent au moyen d'un contact sans intersection entre leurs plans. Cette demande obéit surtout aux soucis de caractères structurels, puisque un tel type de contact tellement superficiel entre les volumes, ne tient pas. La « magie » du bâtiment central de Koolhaas pour une chaîne de télévision en Beijing *CCTV headquarters*, consiste à rendre tenable structurellement et sous un aspect monumental, une prohibition classique en architecture. Le manifeste tributaire de ce bâtiment dit que la forme gratte-ciel est épuisée étant donné les demandes urbaines, économiques, culturels et politiques de la ville contemporaine. C'est pourquoi, il ne participe pas du projet du nouveau *World Trade Center*⁹⁸ à New York, car il considère qu'un projet où les gratte-ciel continuent à être les formes à exploiter, ne l'intéresse pas. Il marque ainsi son écart concernant le projet le plus attendu depuis le 11 septembre 2001 dans le monde de l'architecture.

Mais la marque de différence concernant la forme gratte-ciel chez OMA continue à émerger d'une conception où demeurent la géométrie et la fonction de l'œil comme commandants de la main. De fait, à l'intérieur de ce dispositif visuel focalisé sur la géométrie, l'œil est devenu plus puissant au point de repérer et rendre possible en termes constructifs, une figure classiquement interdite. Voilà le triomphe de l'homme sur la géométrie dirait-t-on. Néanmoins, l'horizon de base grâce auquel OMA a réussi une telle péripétie, c'est-à-dire le fondement, est celui de toujours, l'horizon de la géométrie. La géométrie est dans *Le Panoptisme* l'espace du diagramme. La convergence géométrie et diagramme dans un autre bâtiment exceptionnel, une « spécialité » dirait Marx, a permis l'augmentation du pouvoir, et sa transformation : le pouvoir disciplinaire s'habille de biopouvoir. Toute une péripétie.

Dans la poétique d'Aristote la péripétie est définie comme l'une des deux formes amenant le dénouement d'une œuvre, l'autre étant la reconnaissance. Une révélation, celle faite à Œdipe par Tirésias, provoque le dénouement d'Œdipe. Ainsi, se dessine le

⁹⁸ Voir figure 9 à la page 98

détour d'Œdipe qui signifie simultanément l'accomplissement de sa signature. Celui qui voulait se détourner n'a fait qu'accomplir son destin. La nouvelle forme concerne le destin de toujours. Comme le dit Agamben, le nouveau porte aussi des liens à un milieu déterminé d'avance qui continue à agir à distance : l'« archē ». Au-delà de ce signe tragique porté par le mot péripétie, elle signifie plus couramment, le changement de la fortune du héros. Grace au manifeste écrit par OMA, on comprend bien que l'intention est d'ouvrir une nouvelle orientation pour l'architecture à usage polyvalente d'échelle XL. Une échelle par ailleurs très convenable pour accueillir les populations.

Mais si cette architecture concerne par origine un diagramme géométrique, sa péripétie, même si elle relève d'une « hyper complexité », continue à s'organiser d'après le pivot du diagramme, le pouvoir. A cause de sa genèse dans le champ de la géométrie la plus classique et la plus économique, le bâtiment tombe autour de l'horizon commun à plusieurs productions architecturales, celui du diagramme. En fait, le terme grec péripétie en tant qu'« évènement imprévu », est composé lui-même à l'aide de « peri » (autour) et de « piptein » (tomber). On tombe autour du même environnement des formes fonctionnalisées.

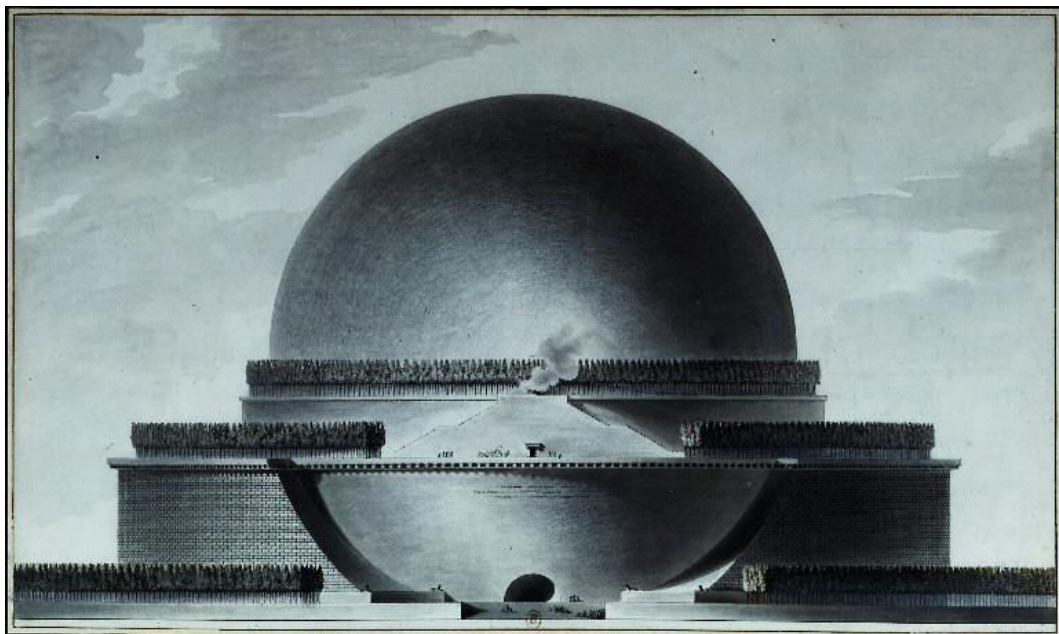
Finalement, s'il est valable de penser la « nouvelle » forme architecturale sous l'angle du diagramme, le bâtiment présente aussi une raison suffisante pour affirmer que, selon les termes de Benjamin, il actualise la manière générale d'après laquelle la technologie se rapporte à la nature et aux hommes. Cette manière est en effet un *moyen d'exploitation*. *CCTV headquarters*⁹⁹ est une centrale de télévision. Ce bâtiment est donc le moyen symbolique et réel de l'addition des deux outils, la centrale et la télévision, deux des moyens les plus efficaces pour l'haute d'exploitation contemporaine subie par les individus.

⁹⁹ Voir figures 10 et 11 aux pages 98 et 99



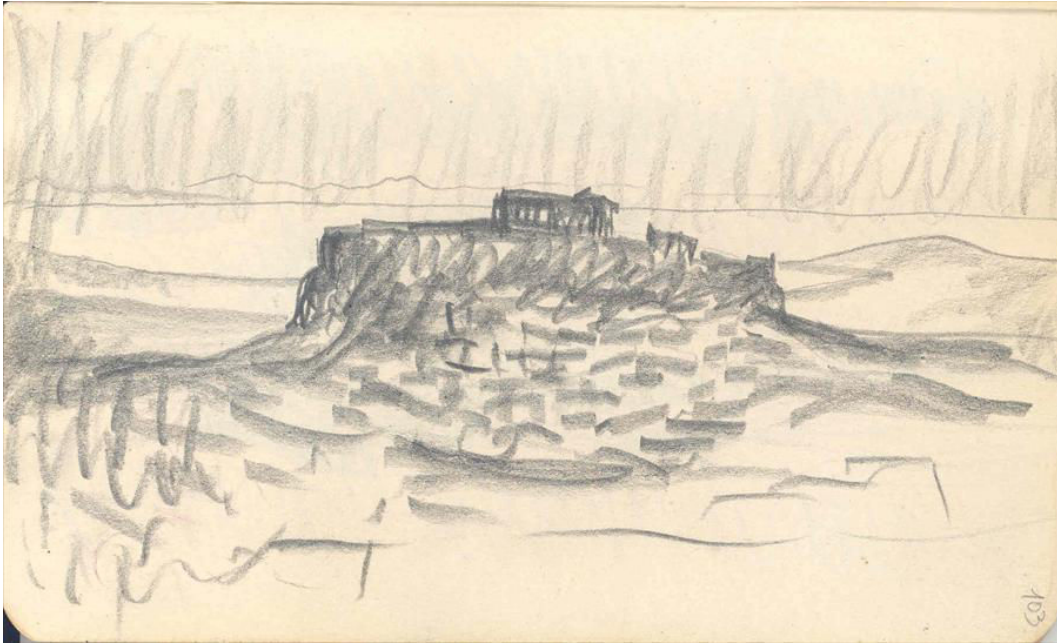
Familistère (court central)
 , 1858- 1883, Jean-Baptiste André Godin, Guise
 (Picardie), France

Fig. 3



Projet de cénotaphe à Newton,
 1784, Étienne-Louis Boullée, Paris, France

Fig. 4



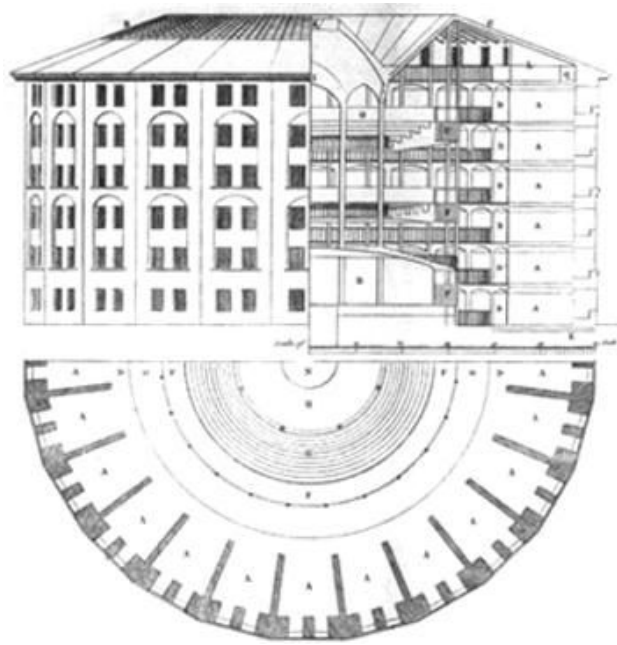
L'Acropole, 1911, Le Corbusier, Athènes, Grèce

Fig. 5



Villa Savoye, (Promenade intérieure), 1929-1931, Le Corbusier, Poissy, France

Fig. 6



Panoptique,
 Jeremy Bentham
 The works of Jeremy Bentham vol. IV, 172- 3
Fig. 7



Etant donnés: 1º la chute d'eau, 2º le gaz d'éclairage,
 1946 -1966, Technique mixte : 242,5 x 177,8 x 124,5 cm,
 Philadelphie, États-Unis
Fig. 8



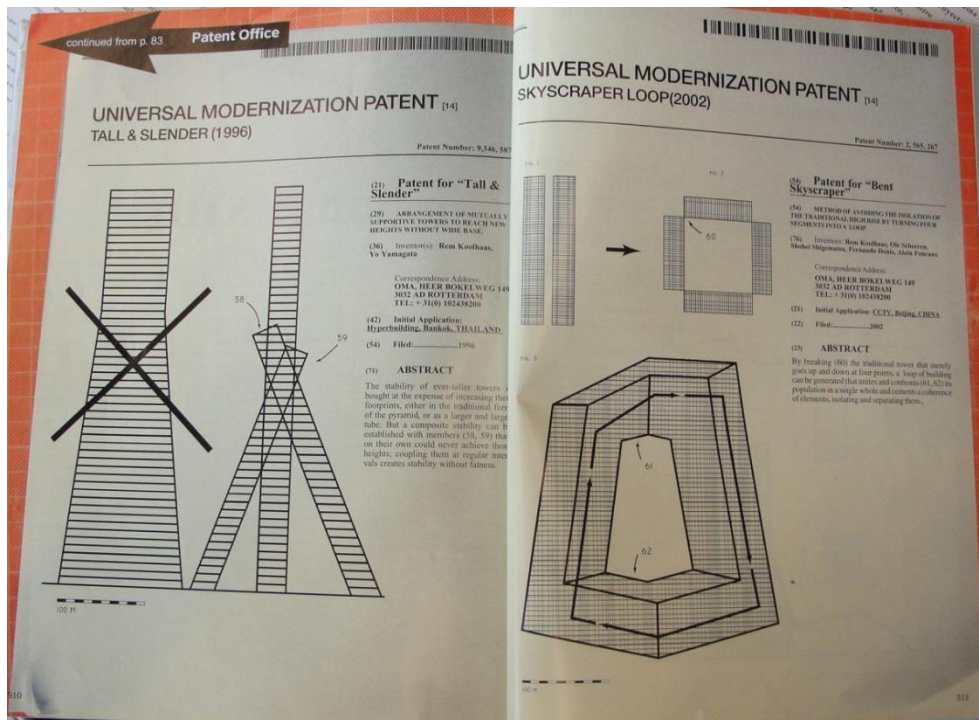
World Trade Center WTC,
Tours 1 et 2, 1963-1973, Minoru Yamasaki,
New York, États-Unis

Fig. 9



CCTV Headquarters,
2002-2013, OMA, Beijing, Chine

Fig. 10



Universal Modernization Patent Skyscraper Loop,
 CCTV, 2002, OMA,
 Beijing, China

Fig. 11

II. CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE DES DISPOSITIFS À PARTIR L'ÉTUDE DU BETON ARMÉ.

L'apparition de nouvelles formes dans l'histoire de l'architecture est souvent non pas le résultat d'un processus imaginatif, mais plutôt la conséquence d'une prise en compte intelligente et critique, mais aussi parfois accidentelle, des techniques ou des technologies émergentes

Philippe Rahm



Parois hyperbolique-parabolique en béton armé,
Church of St Francis of Sales, 1964-1966, Marcel Breuer (et Herbert Beckhard),
Muskegon (Michigan), États-Unis

Fig. 12

En termes historiques, l'industrialisation de la production du ciment précède l'invention du béton armé. Une telle anticipation n'implique pas que la temporalité. Le ciment a été inventé par Jean Louis Vicat en 1817. Le ciment détermine en grande partie le mode sous lequel va naître le béton armé et aussi celui à travers lequel les ingénieurs et les architectes vont s'y rapporter. Ce mode de relation « architectes, ingénieurs – béton » est commandé par l'instauration d'une formule dont le fondement est essentiellement économique. Nous allons développer que cette instauration est devenue au fil du temps l'élément capital de la tendance la plus utilisée au moment de *faire* avec le béton. Par ailleurs, cette tendance, dont l'origine et la portée sont économiques, en plus d'émerger au sein de l'invention du ciment et non pas du béton, implique tout un détournement des relations des maçons envers les matériaux. Au moment de l'inscription dans la culture d'un mode industriel marqué par l'économie, les avantages d'un savoir de gestion vont se placer comme primordiaux face aux « incompétences » des savoirs faire des maçons devenus obsolètes. Pour le dire autrement, le ciment est antérieur au béton, et en quelque sorte, c'est lui qui oriente les grandes tendances du développement du béton. En outre, comme nous le verrons, le béton accomplit une des visées contenues dans les premiers usages du ciment.

Les savoirs faire des anciens maçons sont disqualifiés non pas face aux qualités des nouveaux matériaux, mais face à une nouvelle organisation de la construction. Ceci en termes de temps et d'implémentation du travail, des façons de bâtir, des délais de livraison de la construction, etc. De plus, une industrie qui impose des économies sur la production des matériaux, déplace le centre du « faire constructif » depuis la figure du maçon – celui qui sait faire – à la figure de l'entrepreneur. L'entrepreneur mène à bien une construction parce qu'il sait bien compter et mesurer. En outre, il peut mener à bien un chantier d'après la perspective de la gestion plutôt que de celle du savoir-faire. Or, même si la gestion concerne l'espace bâti, il est très important de la comprendre comme fondée principalement à partir de son lien aux matériaux. La gestion des matériaux comporte une bonne mise en place économique de la construction sur un espace quelconque. De plus, la personne qui représente le mieux la figure de l'entrepreneur est l'ingénieur. On peut trouver la dénomination économique de l'ingénieur dans l'étude que Cyrille Simonnet¹⁰⁰ fait sur l'histoire du béton, mais aussi

¹⁰⁰ SIMONNET, Cyrille, *Le Béton, histoire d'un matériau. Economie, Technique, architecture*, Paris : éd. Parenthèses, 2005.

dans les traités et actes rédigées par l'inspecteur général des *Ponts et Chaussées* Louis Vicat sur l'invention du ciment¹⁰¹. Les liens sont donc assez étroits entre les mots économie, gestion, ciment, industrie, entrepreneuriat et ingénieur.

¹⁰¹ MERCERON-VICAT, Maurice, *L. Vicat, sa vie et ses travaux avec des notes*, Éd. Groupe Vicat, Normandie : 1999.

II. 1. GENÈSE D'UN MATÉRIAU COMPOSITE, LE BÉTON ARMÉ CONDUIT PAR LE LIANT CIMENT.

II. 1.1. DU SAVOIR FAIRE AU SAVOIR COMPTER ET MESURER.

Le moment historique où la gestion des matériaux apparaît dans tout son éclat dans l'horizon constructif, date du chantier du pont d'Alger de 1835. Dans ce chantier, le béton accomplit un rôle primordial. Nous allons nous rapprocher de cet événement à la lumière de l'invention du ciment qui le précède. Avant 1835, l'invention du ciment comme liant capable de tenir bien agglomérés, stables et performants les composants d'une pièce constructive, montrait déjà que le souci des pièces individuelles nécessaires à la construction n'était plus primordial. En effet, le progrès qu'implique l'entrée du ciment dans le chantier constructif, vise la liaison (le ciment étant le liant) comme le centre gravitationnel à partir duquel toute l'organisation du faire constructif se redéfinit. Mais cette liaison ne répond pas seulement ni principalement à des soucis techniques.

Dès lors, il est très important de remarquer que ce progrès où le lien se place comme premier par rapport aux pièces, est éminemment économique. Le progrès dont nous parlons ne se produit pas d'après une invention où la visée était théorique ou pratique. Ce progrès ne se place pas sur une possibilité ouverte à partir d'une pensée sur la construction. Il ne répond pas non plus à une pratique constructive nouvelle poussant la construction à dépasser ses limites. Le ciment comme liant ne procède pas de la mise au point d'une nouvelle pratique constructive, mais au contraire, il précède des pratiques constructives spécifiques. Comme nous l'avons dit, son invention précède l'invention du béton armé mais aussi l'instauration des modes industriels de construction. Le ciment advient au monde comme liant de haute performance grâce aux usages économiques qu'on en a fait.

Simonnet affirme que les développements et l'utilisation répandue du « ciment artificiel » ne sont pas l'effet d'une accréditation architecturale vouée à montrer les potentialités du liant à travers des expérimentations avec le matériau, En revanche, le

ciment artificiel fait carrière tout au long du XIX^{ème} siècle « à échelle économique, voire microéconomique »¹⁰². À ce propos, l'auteur ajoute,

« De prime d'abord l'invention de Vicat concerne la seule construction, à une époque où elle décrète avec vigueur sa quasi-autonomie, en théorie comme en pratique. Et encore ne s'agit-il pas d'un progrès lié à l'intelligence constructive, ni même à sa rationalisation, son perfectionnement, mais seulement à son économie, pour mince fragment de son processus. Le passage de la chaux au ciment dans la maçonnerie marque à peu près le même progrès que celui du rivet à la soudure dans les assemblages métalliques. Néanmoins, une telle nuance aura des répercussions profondes, discrètes, silencieuses, mais immenses, dans la mesure où, à travers la modification d'un poste de travail sur le chantier, c'est tout le dispositif qui progressivement se réordonne, et corrélativement, toute une culture constructive qui se refonde. »¹⁰³

Grâce au ciment on va lier de manière plus économique un ensemble d'éléments sur le chantier. Et on dit bien « sur le chantier » directement, et non pas sur le chantier après une réflexion faite au sein des domaines de conception architecturale ou constructive. Simonnet est bien clair et insiste beaucoup quand il dit que le progrès dans le fait de lier des matières émerge du chantier, dirait-on, du fait de faire.

Bien évidemment l'entrée du ciment sur le chantier implique d'abord des transformations des façons de faire, plus précisément la modification d'un poste de travail : celui qui travaille avec la chaux va devenir celui qui travaille avec le ciment. Mais une telle modification ne laisse pas de *traces* – au sens benjaminien¹⁰⁴ – parce que simultanément à la modification de la façon de faire du travailleur, l'entrepreneur industriel débute dans la construction.

Nous pensons que le bref délai où le dispositif « chantier » se réordonne et la culture constructive se refonde, juste avant l'expansion de l'utilisation du béton, ne permet pas de laisser une trace ou un signe fort de la modification du fait de faire. Le manque d'un « développement » à plus long terme de l'industrie du ciment, empêche la

¹⁰² SIMONNET, Cyrille, *Le Béton, histoire d'un matériau*. Op.cit., p. 21

¹⁰³ Ibid.

¹⁰⁴ Sur la trace, voir : BROCCINI, Ilaria, *L'objet bâti comme marchandise et l'architecture comme médiation marchande*, in : *Trace et disparition, À partir de l'œuvre de Walter Benjamin*, Paris : éd. L'Harmattan, 2006, p.p. 169-198.

trace d'une transformation importante concernant le mode de faire sur le chantier, à partir le nouveau liant.

Par ailleurs, la modification de celui qui accomplit le passage de la chaux au ciment c'est-à-dire le maçon, n'est pas non plus un thème ayant marqué les argumentations sur l'histoire des techniques de construction. Ceci parce que le dispositif « chantier », défini d'après un sens économique-industriel et d'après son autonomie par rapport à la sphère de l'architecture, bénéficie de la figure de l'entrepreneur plutôt que de celle du maçon. En fait, c'est le dispositif qui permet à l'entrepreneur de ressortir. L'entrepreneur n'inscrit pas directement sur le chantier le passage de la chaux au ciment, mais ce n'est pas non plus le maçon. Celui-ci n'est pas imprégné par la « culture économique » dans laquelle baigne l'entrepreneur. Bien que l'entrepreneur possède plus de temps et de moyens que le maçon pour s'initier à la culture économique et à la division sociale du travail, sa place prépondérante résulte de la disposition économique de l'époque. Par conséquent, l'entrepreneur, par lui-même, de « son propre compte », développera une intelligence exécutive convenable pour lire les éléments du chantier comme des signes économiques et comme des éléments aptes à compter et à mesurer.

Bien sûr l'entrepreneur possède les moyens de production et valide ainsi l'hypothèse portant sur la division sociale du travail comme raison de sa montée dans la refondation de la culture constructive du XIXème. Sauf que, à cette hypothèse, il faut ajouter celle portant sur le mode par lequel l'entrepreneur se rapporte à ces moyens de production. L'entrepreneur s'y rapporte en les considérant, précisément, comme des *moyens* pour une production spécifique. Parmi ces moyens se trouvent la technique, le matériau. Et le sens spécifique de la production est la systématisme. Nous ne disons pas qu'avec la chaux la production constructive ne pouvait pas devenir une industrie portant sur les matériaux, mais c'est avec le ciment que l'industrie acquiert un indice de systématisation complexe. Cette complexité réside dans l'application d'une seule formule rendant possible la production sur place et, paradoxalement, partout, le meilleur mortier.

En fait, si l'entrepreneur est figure d'ingénieur, on comprend pourquoi nous disons que le fait de savoir compter et mesurer remplace le savoir-faire des maçons travaillant avec la chaux. Remarquons que même l'énoncé « savoir-faire » lie le faire à un savoir, comme si le faire dépendait d'un savoir et réciproquement le savoir du faire. Par contre, dans le savoir mesurer et compter, le savoir de gestion tend vers

l'homogénéité et l'universalité sans lien établi quant à sa formulation, avec aucune autre notion portant sur le faire et sur ses qualités.

Sauf que, comme nous allons le montrer avec Simonnet, dans « le savoir mesurer et compter » existe une qualité du fait de faire. Mais cette qualité est recherchée par le savoir de gestion, étant elle aussi de portée systématique : il s'agit de la qualité de compacité propre au nouveau liant. En fait, à travers une telle qualité, nous pensons que le fait de faire avec le matériau ciment est réduit dans ses possibilités. Grâce à la compacité, un pas important est fait quant à la visée d'homogénéité de la production du savoir de gestion. Comme le laisse entrevoir Simonnet, presque toutes les pierres deviennent *utiles* pour former le mortier, quand auparavant, les qualités propres de chaque pierre représentaient les conditions de son utilité au sein de la construction.

À partir de l'invention du ciment, les qualités des pierres elles-mêmes ne sont plus ce qui détermine leurs usages, c'est la qualité de compacité que prodigue le ciment au mortier qui détermine l'usage des pierres. Ces incidences de la montée du « savoir de gestion » sur le savoir-faire correspondent au passage de la production locale à la production de tendance homogène dans l'histoire de la construction ; histoire qui implique des transformations profondes pour l'architecture et surtout pour la considération qu'elle porte au choix des matériaux et au travail avec ceux-ci qui en découle. Voyons ce que Simonnet dit à propos de ce changement historique, tant pour la construction que pour l'architecture, pour, ensuite, continuer à développer nos arguments sur le ciment comme composante essentielle de l'usage du béton.

« Jusqu'à Vicat, la chaux est une production locale, éphémère souvent, accordée aux chantiers qui s'ouvrent et s'achèvent à proximité des carrières qui fournissent la matière première. Sauf près d'agglomérations importantes, où des fours peuvent fonctionner en chaîne, formant des véritables petites industries, surtout dès que le calcaire est réputé (Senonche, Metz, Cruas). Après Vicat, c'est-à-dire après une entreprise méthodique, systématique de repérage, d'analyse et d'évaluation de toutes les grands carrières du territoire, déterminant pour chacune d'elles la composition des bancs, et donc la fraction d'anguille à rajouter pour compenser le manque d'hydraulicité des calcaires cuits, l'ingénieur ou l'entrepreneur muni de ces tables géologiques est désormais assuré d'une qualité égale et homogène dans la composition de ses mortiers. Il concentre alors ses soins sur la qualité des matériaux à appareiller.

Plus exactement, la garantie de compacité offerte par le liant l'autorise bientôt à utiliser des qualités des pierres autrefois rejetées par leur manque de régularité à la taille (la meulière ou le tufeau par exemple), ou encore à économiser quelques opérations d'épannelage.»¹⁰⁵

On lit bien que le progrès vers la systématisation permet d'assurer à l'ingénieur de ne pas s'exposer à des chantiers variables selon les conditions locales. Mais ce n'est pas vrai qu'il puisse par conséquent se concentrer sur les qualités des matériaux, parce que si les pierres manquant de régularité deviennent aptes à la composition du mortier, c'est parce qu'elles dépendent d'une qualité extérieure. Cette qualité est la compacité du liant. En fait, c'est grâce au liant-ciment que les pierres irrégulières entrent dans la fabrication du mortier. Ceci se passe comme si le manque d'une pierre était compensé par la qualité spécifique du liant. Le thème du « manque » est aussi relevé dans le paragraphe de Simonnet.

Le manque d'un matériau est compensé en fonction de la qualité de compacité donnée par le liant, l'élément développé de manière essentiellement économique. Le manque est résolu alors par compensation dans les deux domaines, celui des matériaux et celui de l'ingénieur. Les tables géologiques permettent à l'ingénieur d'assurer des mortiers homogènes. On s'assure du manque, et cela est une affaire tant des ingénieurs que des entrepreneurs. Il est ainsi plausible que pour la capacité à s'assurer du manque, l'entrepreneur devienne historiquement l'agent du ciment. L'agent du ciment agencerait le chantier et la construction, intervenant ainsi plus directement dans la refondation de la culture constructive. On a bien lu dans la citation ci-dessus que la chaux « s'accorde » aux chantiers. En revanche le souci du ciment est d'accorder à la composition de ses mortiers l'organisation des matériaux et des matières. Le ciment devient donc piston axiomatique de la production en voie d'industrialisation, en voie de « grande industrie » comme disait Marx.

¹⁰⁵ SIMONNET, Cyrille, *Le Béton, histoire d'un matériau*. Op.cit.,p. 21 - 22

II. 1.2. DU MANQUE À LA COMPENSATION, VERS L'AUTOMATISATION DE LA PRODUCTION.

Le développement des dispositifs empêchant le « manque » répond à des soucis historiques du domaine de l'invention dans les arts ; soucis qui rendent plus compréhensible les raisons pour lesquelles l'entrepreneur, ou l'ingénieur, devient la figure centrale de la construction dès le XIX siècle. Il est d'autant plus intéressant de relever une anecdote récurrente dans l'histoire de l'art concernant le « manque » comme affaire positive. Par manque, une technique de peinture aurait été développée selon Renoir. Le peintre disait « manquant de noir, quelqu'un parmi nous a utilisé du bleu, voilà le début de l'impressionnisme »¹⁰⁶. La technique de l'impressionnisme aurait été donc mise au monde par manque. Aucune autre couleur n'avait pu remplacer le noir ; les impressionnistes, auraient alors commencé à peindre avec le bleu sans vouloir remplacer la tonalité noire. Le noir n'a pas donc été compensé par le bleu parce que, à cause de ce dernier, la peinture a revêtu une toute autre allure. Si la substitution avait été opérée par le bleu, l'impressionnisme n'aurait pas eu lieu. En fait, c'est par rupture avec les capacités de la couleur noire appliquée dans des endroits spécifiques de la toile, que l'impressionnisme est venu au monde d'après Renoir. En ce sens, le bleu ne remplaçait pas non plus ce que le noir rendait possible. À cause du manque, on a travaillé avec autre chose qui n'a pas conservé une façon de faire mais qui, au contraire, l'a transformé profondément.

Ce souci de conservation par opposition à la rupture, est en fait l'un des dangers du faire dans l'économie du travail. Hors du cadre d'une économie déterministe, le faire amène au réel quelque chose d'imprévu. À ce propos les mots de Renoir donnent toute son importance au matériau du peintre, à la matière sur la toile. L'impressionnisme n'a pas été prévu à l'avance de manière consciente, planifiée ou projetée. L'impressionnisme est venu au monde par des événements propres au fait de faire de la peinture. Ceci est aussi valable pour le ciment : il est advenu du fait de faire dans des chantiers ; mais, par la suite, le ciment a été codifié pour rendre sa qualité principale, la compacité, le cheval de bataille de la construction. En fait, la qualité du ciment a permis au « manque » de ne plus rien enlever au chantier, parce que, précisément, le souci de

¹⁰⁶ FEIST, H. Peter, *Renoir*, collection Kleine Reihe Ku, Cologne : éd. Taschen GmbH, 2012, 99 pages.

la compacité était de compenser les manques au niveau des mortiers. Nous voyons dans ce souci de compensation un élément fondamental de la poursuite de l'histoire de la construction du ciment et du béton. En d'autres termes, la compensation permise par le ciment comme liant est une qualité transférée pour être finalement répandue dans le chantier et dans la construction en béton. A l'arrivée du béton, le « manque » n'est déjà plus quelque chose intervenant sur les chantiers. Le manque ne permet plus rien, il est en train de disparaître de l'horizon de la construction parce que le ciment a fait de la compensation la qualité la plus rentable, la plus économique, la plus accordée à l'air du temps.

Face aux chantiers décrits comme locaux par Simonnet, on pouvait se demander : qu'est-ce qui manque ? La réponse à cette hypothétique question portait, par exemple, sur la singularité d'une pierre appartenant à un endroit en particulier qui, travaillée d'une certaine manière, avec une certaine gestualité du maçon, apportait quelque chose d'essentiel à la construction. Cette même pierre affectait aussi, de par son allure locale, le cas que nous suivons, le mortier. À la base d'une telle gestualité il y avait certainement des gestes devenus habituels, au même titre qu'au niveau des mortiers il y avait des combinaisons de composants persistants. Mais ceci dépendait toujours des déterminants locaux des chantiers. En fait, les gestes et les combinaisons étaient, comme disait Simonnet, accordés aux chantiers. Ainsi la gestualité des maçons et la variété des mortiers persistaient. En ceci résident deux des traits des savoir-faire, la gestualité et la variété des mortiers.

Il est important d'affirmer ici que nous ne plaidons pas pour une réactualisation des savoir-faire précédant la grande industrialisation du ciment. Nous essayons de décrire le lien étroit entre la mise en œuvre du ciment et celle du béton au sein des impératifs économiques émergeant des affaires propres à la construction en série. Ces impératifs ne résultent pas nécessairement du travail manuel de quiconque, mais d'un type de construction autonome concernant l'architecture, une construction orientant son avenir d'après des impératifs de gestion.

Nous tenons à l'idée que la gestualité et la variété des mortiers ont « évolué », « progressé », vers l'instauration d'un liant dont la qualité de compacité s'inscrit dans tout ce qui s'y trouve assemblé à travers une formule. Par conséquent, le chemin que l'émergence du ciment a ouvert pour la construction, n'est pas très éloigné de ce qu'on appelle actuellement l'« automatisation ». Si ce mot « automatisation » est assez lourd

de significations pour le définir de manière définitive dans notre cadre d'argumentation, il nous semble que le fait de passer d'une culture constructive de savoir-faire à une autre où le savoir mesurer et compter prédomine, fut une étape apte à la poursuite de l'automatisation. À ce propos, même si Simonnet ne mentionne pas le mot automatisation, les façons d'agir de l'entrepreneur face au chantier et les avantages économiques et constructifs amenés par le ciment, représentent pour nous, des indices d'une évolution de la construction qui, aujourd'hui, continuent à être mise en œuvre. Cette progression porte vers l'automatisation où la gestualité humaine – et non pas les savoir-faire mais plus précisément le fait de faire humain – est mise en cause. Ceci parce qu'une orientation constructive où tout s'organise d'après des soucis de gestion, est favorable au remplacement du faire de l'homme par le faire des machines, ou à quelque chose qui serait de l'ordre de l'organisation du faire de l'homme d'après des impératifs économiques.

Dès lors, une question se pose avec insistance : pourquoi, dans cette dernière phrase on rapporte la notion de « machine » à celle de « gestion » ? La « machine » que nous allons étudier d'après Gilles Deleuze, implique une fonctionnalisation des techniques. En effet, cette machine ne cesse pas d'exister ni de développer les puissances propres des techniques. Voyons ce que dit Simonnet concernant l'entrée en vigueur de la formule du ciment-liant dans les chantiers, et ses conséquences pour les gestes des maçons. Gestuelle et savoir-faire ne seront plus développés par les aptitudes intrinsèques de la gestuelle elle-même en tant que mode de manœuvre des outils, ni par les facultés des savoir-faire en tant que modes de production. Les développements seront plus aisément dictés par des impératifs économiques depuis l'avènement du ciment.

« Désormais, le développement de l'utilisation de la chaux naturelle ou artificielle et des ciments apparaît tributaire des facteurs externes à ses capacités propres de production ou de manipulation. Les premiers grands ouvrages consommateurs de cette manne nouvelle seront d'abord les chantiers particuliers, notamment le pont d'Alger dès 1835, pour lequel l'ingénieur en chef, Poirel, expérimenté un nouveau produit, le bloc factice, pour l'extension du môle. Ce chantier comme celui de Marseille quelques années après, aurait spectaculairement marqué le passage industriel de la production de pierre

artificielle, inaugurant non seulement un matériau, mais encore une nouvelle technique de production.

(...)... l'industrie de la production de la chaux (...) permettrait pour l'aménageur (...) l'affranchissement définitif de la contrainte géologique, qui n'autorisait l'emploi efficient des matières premières que sous la garantie de leur provenance spécifique : la pouzzolane de Pouzzole, les « trass » de Hollande, la chaux de Senonche, du Tell ou d'ailleurs. En somme, tout entrepreneur pouvait, sous la foi d'une formule bien appliquée, produire sur place le meilleur mortier, quelque fut la qualité des calcaires extraites, et donc assurer, par le biais d'une cuisson attentive et d'une combinaison sélective des matières premières, la solidité des ouvrages. Le germe d'une révolution dans l'art de bâtir se trouvait inscrit dans cette apparemment banale commodité ; insidieusement, la maîtrise de la solidité était transférée de la gestualité (dans l'acte de bâtir) à la gestion des approvisionnements. Ce n'est plus bientôt le savoir-faire des appareilleurs que l'on réclamé, mais ille savoir compter et mesurer de l'entrepreneur. »¹⁰⁷

La pauvreté de la gestuelle et des savoir-faire dans la construction, sont accompagnés du fait que la provenance spécifique des matières n'est plus décisive pour l'art de bâtir. Ceci à cause de l'application d'un contrôle assez étroit de la contrainte géologique. L'efficience des matières ne dépend plus ainsi de la provenance, ni de la matière elle-même, mais de la correcte application de la formule de la nouvelle chaux, le ciment. Les arguments que nous avons développés sur la compacité sont synthétiquement soulevés dans la citation. Mais ce qui nous intéresse c'est le transfert de la maîtrise de la solidité, depuis la *gestualité* de l'acte de bâtir à la *gestion* des approvisionnements. Le fait que, désormais, la gestion des approvisionnements accomplisse ce qui était la visée de la gestuelle du savoir-faire auparavant, concerne à notre avis une façon particulière de se rapporter aux matières et aux matériaux. On va nommer cette façon de faire, façon « discursive », parce ce qui va se constituer à partir la nature du rapport aux matières et aux matériaux, sont des éléments tributaires du discours des mathématiques et du calcul économique. Par ailleurs, le fait que l'application d'une formule se transforme en paramètre le plus important pour la production du mortier sur place, corrobore notre hypothèse sur la primatie du discours.

¹⁰⁷ SIMONNET, Cyrille, *Le Béton, histoire d'un matériau*. Op.cit., p. 22

Les énoncés linguistiques et les formules mathématiques sont ainsi hiérarchisés par rapport aux actions du faire.

Il n'est pas simplement anecdotique d'énoncer le savoir de l'entrepreneur en liant le savoir-faire à une plus-value de savoir. En effet, le savoir compter et mesurer ne mentionne pas le faire. Compter et mesurer sont des opérations plutôt rapportées à une praxis commandée par des impératifs de gestion économique. Néanmoins, à nos arguments sur la primatie du discours sur le faire, nous ajouterons que ces impératifs ne découlent pas des propriétés inhérentes aux choses et aux techniques. Ces impératifs, n'émergent pas d'un regard attentif des propriétés des matières et des matériaux, ils proviennent du discours lui-même. Nous pensons donc que ce savoir « mesurer et compter » est plutôt apte aux actions entamées par les énoncés de gestion.

En revanche, non pas nécessairement le savoir-faire, mais le faire, le fait de faire, serait une action dont la nature et la fin ne porteraient pas forcément le germe économique. Comme nous l'avons vu, dans le faire, se développent des divergences, des variations, comme celles que le ciment procure, mais aussi les variations produites par l'impressionnisme par la voie du manque. Ces émergences sortent du fait de faire, sans être précédées d'actions de la part des sujets (l'entrepreneur) qui sont anticipés eux-mêmes et commandés à la fois par des énoncés de gestion. Ainsi, avec l'invention du ciment artificiel, et sa forte incidence dans le béton et ses usages, le matériau et les matières s'inscrivent en tant que moyens mobilisant un discours et une visée économique.

Au sein de cette discussion sur les modes grâce auxquels se lient praticiens et matériaux, il est intéressant de repérer deux autres idées de Simonnet. Tout d'abord, quand l'auteur décrit comment l'industrie de la chaux artificielle permet de franchir la contrainte géologique liée au lieu de provenance de chaque matière, il en résulte que depuis l'inscription du liant dans la culture constructive, ce sont les « causes efficaces », c'est-à-dire les procédures, qui vont occuper une place primordiale dans l'industrie de la construction. Mais par « procédures », il ne faut pas comprendre « techniques ». La procédure est le « mode d'agencement » d'une technique visant des fins particulières. Mode d'agencement qui est « machinique » dans le cas du ciment. Et, comme nous le verrons, entre le machinique (de nature différente du « machinal »), et le fonctionnel, il y a des liens étroits.

Ensuite, quand Simonnet mentionne à la fin de la citation que ce que l'on réclame est le savoir compter et mesurer à la place du savoir-faire, il définit celui-ci comme affaire des « appareilleurs ». Si l'on rappelle que le concept d' « appareil » concerne un travail *avec* les matériaux¹⁰⁸, il est valable de penser que ce que l'on demande du savoir de gestion est autre chose qu'un travail avec les matériaux. Ceci peut répondre au fait que le savoir mesurer et compter se fonde dans le discours et la pratique d'un travail sur les choses, où le fait de faire devient profit d'une praxis commandée par des énoncés d'ordre économique. Si cette argumentation tient, on devrait avouer par conséquent que l' « appareil » est livré à un faire dépourvu de la praxis administrée et commandée principalement par des mots. L'appareil accueillerait ainsi les choses sans besoin impératif des mots.

II.1.3. DU « MACHINAL » COMME MACHINE MATERIELLE.TRANSFORMATION DE LA SUBSTANCE DU MATÉRIAUX EN STRUCTURE.

L'écart de signification entre les notions « machinal » et « machinique » est décisif pour nos propos de recherche. Le machinal désigne d'après nos termes une certaine façon de concevoir et de mettre en œuvre la relation matériaux–machine ; façon où la machine est tributaire d'une économie en particulier. L'histoire des techniques montre qu'entre la conception et la mise en œuvre de cette relation, il est assez difficile de repérer un ordre établi permanent entre ce qui va en premier et ce qui suit, la machine ou les matériaux. En d'autres termes, la relation matériaux–machine ne résulte pas de la mise en œuvre d'un plan antérieurement préconçu, ni de la mise en idées, dans le format d'un plan, d'une procédure donnant des bons résultats de production. La relation matériaux–machine progresse et se développe au milieu des échanges constants entre la sphère de la conception et la sphère de la mise en œuvre, entre l'idée et le faire.

La notion deleuzienne de « évolution transversale »¹⁰⁹ aide à comprendre cet échange. Le matériau affecte la machine et inversement. La machine n'avance pas sans

¹⁰⁸ Sur la notion "appareil" voir notamment : HUYGHE, Pierre-Damien (direction), *L'art au temps des appareils*, Paris : éd. L'Harmattan, 2006, 310 pages.

¹⁰⁹ HANSEN, Mark, *Becoming as Creative Involvement?: Contextualizing Deleuze and Guattari's Biophilosophy*, Princeton University.in *Postmodern Culture*, vol 41, n. 1, sept 2000

contact ni échange avec ce qui se passe du côté des matériaux. Entre les deux, il ne s'établit donc pas une relation de parallélisme. Or, dans le domaine de la mise en œuvre, il faut compter en plus deux autres acteurs, la manœuvre apportée par le maçon et les outils d'opération livrés par la machine. Entre ces deux acteurs il existe aussi une relation où la machine dispose le maçon ou l'ouvrier, mais où celui-ci oriente aussi la machine. Il en résulte donc trois niveaux de rapports transversaux où le travail se configure avec le matériau : le niveau machine-matériaux, le niveau machine-ouvrier, et le niveau ouvrier-matériaux. Ces trois niveaux sont en perpétuelle interconnexion et échange. Par ailleurs, l'axe sur lequel se lance l'opération répond à un mode de fonctionnement et d'assemblage structurant les trois niveaux et les éléments en participant, que ce soit à partir du domaine de la conception ou à partir du domaine de la mise en œuvre. Cet axe est la mécanique.

La mécanique comme notion et outil physique fonde et accompagne tout le développement des machines conçues pour traiter le ciment et postérieurement le béton. La bétonnière étant le cas exemplaire. La physique mécanique favorise en ce sens un certain type de machine qui en plus d'avoir tendance à réguler les gestes de l'ouvrier, rend possible le fait qu'un des principes mécaniques oriente son fonctionnement, l'inertie. La machine structure en effet un fonctionnement particulier de l'inertie, grâce auquel le ciment et le béton sont élaborés. De même, il faut bien comprendre que le principe d'inertie est essentiel pour une pensée de la philosophie contemporaine française où, grâce à la constitution d'un « espace » où la force d'inertie est très présente, la gestion des hommes est rendue possible. Nous pensons à ce propos à la philosophie de Foucault, et plus exactement à sa notion de « milieu ». Nous aborderons ce thème plus tard. Pour le moment, nous allons décrire comment la mécanique, à travers l'application du principe d'inertie, agence la machine de production de ciments et des bétons, tel un autre principe mécanique, la gravité qui agencera par la suite le comportement du béton armé.

II.2. MISE AU POINT DU BETON ET GESTION DE L'ESPACE.

II. 2.1. DU MACHINIQUE COMME ÉCONOMIE DE LA REACTIVITÉ ET DE L'ACHEVEMENT DU MATÉRIAU.

Au moment de l'émergence de l'industrie du ciment après l'invention de Vicat, les ingénieurs Raucourt et Lebrun favorisent l'implémentation des machines en France pour la production et le traitement du ciment. Cyrille Simonnet remarque à ce propos les conséquences sur la production « mécanique » du ciment.

« Le besoin impérieux d'une machine de Daudin fait écho aux sentiments de Raucourt sur la nécessité de régulariser les gestes de l'ouvrier lors des manipulations, et aux conseils de Lebrun, auteur d'un *Traité pratique de l'art de bâtir en béton* (...). Mais pour une fois l'appelle à la machine accompagne dans la gestation la mise au point du matériau nouveau. Ce n'est plus la gestuelle complexe du praticien qu'on tente de décomposer dans ses impulsions élémentaires – programme de la manufacture –, mais c'est l'observation du phénomène du durcissement, par le biais d'une notation soignée d'éprouvettes expérimentales, qui préconise une intimité des mixtures que seule effectivement l'inertie monotone des mécanismes est susceptible de produire, comme les cylindres « éclosoir » et « macératoire » de la machine de Daudin. Déjà les ingénieurs du XVIII^{ème} siècle, Perronet par exemple, avaient mécanisé, pour ne pas dire automatisé, certaines opérations basées sur le lent et lourd rythme du cylindre broyeur ou du ratisseur. »¹¹⁰

L'automatisation qui procède de la mécanisation s'accomplit au XVIII^{ème} siècle. La mécanisation porte sur deux horizons d'action, la mécanisation des gestes et la mise au point des matériaux. La démarche portant sur les gestes, commence à remplacer la gestuelle humaine par des opérations machinales dont les fondements sont des principes de physiques mécanique. Ces machines dont la nature est alors mécanique, procèdent donc à la régularisation des gestes des ouvriers, ce qui relève d'une diminution de la variété des gestes eux-mêmes, mais aussi d'une diminution de leurs

¹¹⁰ SIMONNET, Cyrille, *Le Béton, histoire d'un matériau*. Op.cit., p. 32.

intensités. Il en résulte un problème essentiel au sein de l'implémentation des machines mécaniques pour la production des ciments et postérieurement pour celle des bétons, le problème de la quantité de force appliquée à la machine par l'ouvrier. La machine présente une forte incidence sur la régulation des intensités de la force du travail humain.

Nous pensons que la machine à ciment est convenable à la régularisation des forces humaines grâce au fait d'avoir été façonnée et fonctionnalisée, tant dans sa conception que dans sa fabrication, d'après des fondements de la mécanique physique. Cette machine en particulier, ce que nous nommerons la machine mécanique de ciment, amène au domaine du réel les principes scientifiques. En d'autres termes, la machine mécanique provient de la science physique. La science orientant la technologie. En ce sens, la machine de production de ciment, se trouve en quelque sorte retardée technologiquement par rapport à son époque historique. Elle n'accomplit pas le rapport entre technologie et science qui se donne, suite à l'invention de la thermodynamique ; elle n'est pas une production de techno-science. Nous empruntons ici les termes « technoscience » et « thermodynamique » à l'ouvrage d'Isabelle Stengers et Ilya Prigogine *La Nouvelle Alliance*¹¹¹.

Même si la machine de production du ciment apparaît après l'invention de celle à vapeur, elle accomplit plutôt les principes d'un moment historique antérieur où la technologie se pensait comme seconde par rapport à la science. Bien évidemment, comme le montre *La Nouvelle alliance*, le fait que la technologie soit en avance par rapport à la science au point de la transformer n'est pas une nouveauté dans l'histoire des techniques au moment de l'invention de la machine à vapeur¹¹². Il y a de multiples exemples précédant une telle invention, lesquels démontrent que la technique précède la science. A l'inverse, l'agencement de la machine de production du ciment est dû à la science de la physique mécanique. La mécanique comme science physique repose sur les travaux de Galilée et de Newton, soit sur des lois scientifiques interprétant le comportement du monde du XVIIIème siècle.

Or, nous disons que la mécanique traite, au sein de l'« art de bâtir », la régularisation des forces, parce que la structure en architecture repose sur le principe de

¹¹¹ STENGERS, Isabelle, PRIGOGINE, Ilya, *La nouvelle alliance, Métamorphose de la science*, livre 2 : *La science du complexe, La thermodynamique et la découverte de phénomènes irréversibles*, Paris : éd : Folio, 1986.

¹¹² Ibid.

la « réactivité ». A toute force s'exerçant sur une construction il faut répondre avec une force contraire mais agissant sur le même vecteur. Le fait de répondre sur le même vecteur représente la raison de l'être réactif de la force appliquée de manière artificielle, c'est-à-dire la force de la construction qui réagit à la force de la gravité. Une telle procédure assez répandue dans l'histoire de l'architecture acquiert son plus grand essor au moment de l'invention du béton armé et de l'implémentation de l'acier comme les matériaux les plus adéquats à l'industrialisation et à la construction des XIXème et XXème siècles.

La conversion en diagramme du principe que nous appelons de réactivité (répondre à une force avec une force de sens et de valeur contraire), acquière avec la hauteur des colonnes en béton armé et en acier, un moyen pour s'exprimer de manière efficace. Dans la figure d'un bâtiment de plusieurs étages ou d'un pont assez haut, un pont fluvial comme celui d'Alger, la force provenant de la terre, la gravité, est représentée par une flèche provenant du sommet de la construction. Cette flèche trouve sa fin dans la ligne du sol, grâce à l'action de la force apportée par le bâtiment lui-même ; action que nous appelons réactive. La force du bâtiment répondant à des soucis de compression et de torsion est donc dessinée dans le sens contraire à celui de la force de gravité, et par le mot « contraire » on dit que son sens *et* valeur sont inverses. La mise en diagramme montre ainsi qu'à travers une réaction du même calibre, une force est régularisée. Dans le cas de la construction cette force provient de la nature et est traduite en termes de « gravité » par la physique mécanique.

La régularisation s'opère également au sein du rapport ouvrier-machine à travers d'autres moyens portant sur un moment spécifique de la production. En effet, la régularisation a lieu au moment de la manipulation de la machine. C'est pourquoi ce « moment d'interface » devient très important au niveau du développement des machines. Les éléments constitués dans l'allure même de la machine portent déjà des intentions régulatrices des forces humaines. L'allure répondant ainsi à une fonction centrale. La régularisation des gestes humains comporte en ce sens une organisation et une discipline encadrant les ouvriers. Une telle organisation permet de continuer à manœuvrer les machines et d'ouvrir une autre ligne de temps où quelque chose de valeur abstraite peut avoir lieu : l'inertie.

En effet, la régularisation des gestes correspond à l'instauration d'un espace-temps, à l'intérieur de la machine où certains matériaux peuvent être mis au point. En

quelque sorte, le découpage des intensités de travail humain est nécessaire pour constituer des machines avantageuses à un niveau spécial de la production : la mise au point des matériaux. Les matériaux auront désormais besoin des machines pour être mis au point, c'est-à-dire pour être achevés. Ceci correspond surtout à des matériaux dont la portée est constructive, tel est le cas du béton et de son agglomérant et liant, le ciment.

Pour nous la notion d'achèvement rapportée au matériau constructif est assez importante, vu que notre hypothèse principale pose que l'ossature en architecture composée par des matériaux portants, arrange l'agencement de l'espace architectural. Par conséquent, ce que nous appelons la fonction tectonique comme une fonction structurale et structurelle de l'espace bâti, participe d'un état d'achèvement dont les principes se trouvent disséminés même dans les mécanismes qui la produisent. En d'autres termes, l'état d'achèvement se trouve dans les modes de production des composants de la fonction tectonique, le béton et le ciment. La participation d'un tel état, même dans les mécanismes de production des composants de l'ossature du bâtiment, obéit au fait que la finalité de ces mécanismes est précisément l'achèvement des matériaux. Et pour atteindre cette finalité, l'inertie est un élément essentiel.

Quand nous disons que la mise au point du béton signifie une sorte d'achèvement, de finalisation du matériau, nous nous fondons sur ce que Simonnet signale comme nouveau dans la machine de Daudin. Pour la première fois une machine ne vise pas la décomposition de la gestuelle du praticien, mais l'accompagnement de la gestation d'un matériau nouveau, le béton, à travers la fonction de la « mise au point ». La machine accompagne la gestation d'un matériau à travers la fonction de mise au point, et cette fonction est orientée vers l'endurcissement. En d'autres termes, la mise au point est synonyme d'achèvement parce que ce que l'on veut mettre au point est la qualité de durcissement d'un matériau. Mettre au point le béton signifie donc le rendre dur.

En fait la dureté dépend de la compacité d'un matériau. Les deux qualités, dureté et compacité, sont tributaires l'une de l'autre. La naissance du ciment obéit à des soucis économiques qui se prolongent dans la découverte du béton. Par conséquent, le béton n'émerge pas uniquement par soucis d'ordre constructif. En effet, la dureté économise la maintenance de la construction, elle est acquise et réussie dès la fabrication du matériau. Ainsi, on n'aura pas besoin de prévoir des mesures importantes pour

préserver sa dureté. Comme on le dit en langage de chantier, le béton n'a besoin que d'eau (et l'eau n'est versée que dans le processus d'endurcissement). Ensuite, dans la vie du matériau au sein d'une construction, le matériau se maintient par lui-même. Mais, dans le cas d'une défaillance de ce dernier, son contrôle et sa réparation sont garantis par un agent extérieur autre que l'utilisateur du bâtiment. Cet agent se trouve néanmoins placé au cœur de l'économie de la production à grande échelle, tel est bien le cas pour la production et l'usage du ciment et du béton.

La mise au point entraîne aussi d'autres conséquences portant sur l'avenir du ciment et par conséquent du béton. La mise au point, l'achèvement du matériau, sont réussis grâce à l'implémentation d'un principe physique, l'inertie, à l'intérieur du fonctionnement d'une machine. Si nous mentionnons Foucault à propos de la notion physique « inertie », c'est parce que dans l'affaire de la machine productrice de ciment comme dans les hypothèses sur le pouvoir, la place occupée par la notion de gestion est centrale. Pour qu'il y ait gestion, il faut un fort degré d'inertie. Tant dans la pensée sur le pouvoir que dans l'implémentation de la machine du ciment, la gestion des moyens est fondamentale. Or, vu que nous soutenons que le ciment et sa production affectent l'invention et le développement du béton, une étude de la notion de gestion au sens foucauldien s'avère fructueuse.

II.2.2. LÉGÈRETÉ, INERTIE, PESSANTEUR, GÉRER À TRAVERS L'AMBIANCE.

Pour Foucault, le sens premier de ce qu'il appelle « pouvoir » est d'après Maurizio Lazzarato, l'action d'un ensemble de relations sur une autre action. Regardons de plus près ce que l'auteur en dit.

« Les machineries d'asservissement et de subjectivation travaillent sur des relations. Leur action, selon la définition du pouvoir chez Foucault, est une action sur une action possible, une action sur des individus "libres", c'est-à-dire des individus qui peuvent toujours, virtuellement, agir différemment. Ce qui implique non seulement des éventuels échecs dans l'assujettissement, des résultats imprévisibles, l'activation des détournements, des ruses, des résistances des

individus, mais aussi la possibilité de processus de subjectivation indépendants, autonomes. »¹¹³

Lazzarato se sert de la notion de pouvoir de Foucault pour expliquer l'action des machineries de Deleuze–Guattari. Mais ce que l'auteur relève concernant le concept « action » enrichi les considérations que nous sommes en train de former sur la notion de gestion au sein de l'industrie de la machine de production du ciment. Les actions d'un ensemble de relations ne se réalisent pas sur un objet. Dans la notion de pouvoir, on ne trouve pas un objet subissant des actions étrangères. En fait, le pouvoir ne relève pas d'un « objet », si par objet on comprend quelque chose incapable d'action et qui ne fait que subir des effets. En revanche, ce sur quoi le pouvoir agit est une action, c'est-à-dire quelque chose développant des tournures « autonomes » après l'action du pouvoir appliquée sur elle. Bien évidemment le concept d'autonomie n'est pas chez Foucault une catégorie évidente appartenant aux hommes ou aux choses. Mais si nous nous servons du terme, c'est pour signifier que la réponse de la chose sur laquelle s'exerce le pouvoir, est complexe. Cette réponse peut comprendre, en tant qu'action, des développements qui ne comportent pas la même direction ni la même raison que sa cause, même si la nature est toujours la même, une nature de pouvoir. En un certain sens, ce qui se produit sur la « chose-action » est tout le contraire d'une réaction.

Quand nous avons mentionné la réactivité des forces du bâti face aux forces de la nature, le concept de Nietzsche « force » soutenait notre avis. Ce concept est travaillé dans le livre *Nietzsche*¹¹⁴, d'après un développement déjà propre à l'auteur, Deleuze lui-même. Nous rectifierons donc pour dire que notre avis était soutenu par la lecture de Nietzsche faite par Deleuze. Il est évident que Nietzsche est aussi la source principale de Foucault. En ce sens, le rapport complexe entre les « actions » au niveau du pouvoir relève d'une conception de la force qui n'est pas, en principe, réactive. Ce sur quoi agit le pouvoir n'est pas réactif, ou ne produit pas, comme réponse, une réaction. Ce sur quoi il agit n'est pas non plus un simple effet.

En tant qu'action, ce sur quoi agit le pouvoir est aussi porteur de pouvoir avant l'action d'une autre « chose-action ». La complexité du rapport des forces est déjà

¹¹³ LAZZARATO, Maurizio, *La machine*, « Eipcp » : institut européen pour des politiques culturelles d'avenir, [http : http://eipcp.net/transversal/1106/lazzarato/fr](http://eipcp.net/transversal/1106/lazzarato/fr)

¹¹⁴ DELEUZE, Gilles, *Nietzsche, sa vie, son œuvre: avec une exposé de sa philosophie*, éd. Presses universitaires de France, Paris : 1965.

préfigurée par Nietzsche quand il identifie d'autres types de forces n'étant pas réactives. En effet, au niveau de la classification des différents modes de l'homme parcourant l'histoire de la pensée, la réactivité est un trait propre à l'homme-lion mais aussi à l'homme-chameau si on les regarde depuis une perspective physique. L'homme-chameau porte sur lui une grande charge, par conséquent il est une espèce d'homme très attachée à la terre, il n'est pas léger à cause du poids qui agit sur lui¹¹⁵.

Si pour Nietzsche l'homme-chameau est surtout une espèce d'homme supportant des charges métaphysiques (tandis que l'homme-lion est le plus réactif puisqu'il répond à tout ce que lui arrive), la contexture, l'ossature de l'homme-chameau, relève d'une physique de réactivité. Comme dans la réactivité du bâti, cet homme-chameau est réactif car une force inverse et de valeur contraire à la force ou aux forces appliquées sur lui, représente la seule manière de tenir face à tout le poids qu'il doit supporter. Il n'est pas réactif comme le lion dans sa façon de répondre aux forces externes, mais dans sa façon de tenir le poids qu'il porte. L'homme-chameau peut être ainsi synthétisé à l'égard du même diagramme de forces que le bâti.

En outre, le rapport complexe des forces ne relève pas du lien avec un autre mode d'homme chez Nietzsche. Il n'accomplit pas les traits principaux de la figure du surhomme en termes de rapport de forces : un homme dépassant l'homme-chameau et l'homme-lion. Néanmoins, en rapportant Foucault à Nietzsche, un élément très lié au surhomme comme figure de la surface et de la légèreté, est un outil de la pensée sur le pouvoir. Cet élément n'est pas nécessairement la volonté de pouvoir. Il ne faut pas oublier que, pour le philosophe allemand, le pouvoir, spécifiquement le concept de « volonté de pouvoir », est capital. Mais nous ne nous arrêterons pas sur le lien entre un tel concept et le pouvoir chez Foucault. D'après nous, la légèreté est l'élément important de la constitution d'un « espace » où le pouvoir foucauldien peut agir aisément. En d'autres termes, ce qui lie Foucault à Nietzsche en termes de pouvoir, c'est la notion de légèreté. La légèreté est essentielle pour l'action d'une action sur une autre action.

Nous soutenons que, pour Nietzsche, l'ambiance propre au surhomme est légère, cela répond au fait que le « surhomme » est une figure possédant des liens étroits avec le troisième mode décrit par Zarathoustra, l'enfant. Vidé du sens que la civilisation

¹¹⁵ NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, Paris : éd. Le livre de Poche, 1972

occidentale a introduit dans le monde, l'enfant bouge dans un espace léger, il se déplace sans obstacles. Un espace convenable à cet enfant serait donc plutôt libre d'objets lourds ; lourds au sens symbolique et physique. Il paraîtrait que cette caractéristique s'applique aussi à l'« espace » du pouvoir, où le « diagramme » peut s'accomplir. Pourtant, avec Foucault cet « espace » n'est pas dans sa constitution physique visiblement léger. Par contre, il est plein de lourdes institutions massives, l'hôpital, la prison, la clinique, etc.

L'« espace » où le pouvoir agit n'est pas lisse, plat à la deleuzienne, il serait plutôt plié et replié, précisément comme l'espace des « territorialisations » et « déterritorialisations » deleuziennes. Mais l'« atmosphère » d'après laquelle Foucault considère cet espace est légère selon nous. En effet, nous pensons qu'il faut une atmosphère légère pour que l'action d'un ensemble de forces sur une autre action soit accomplie. En fait, c'est grâce à une telle atmosphère que le pouvoir agit, plutôt contrôlant que rendant complètement autonomes les choses et les individus. Autrement dit, grâce à l'atmosphère légère de l'espace de pouvoir, la gestion est rendue possible, elle est mise en place. Ceci parce que la légèreté de l'atmosphère rend l'espace convenable à l'effectuation du principe d'inertie qui découle de la physique mécanique. Or, la gestion n'empêche pas le mouvement d'une autre action, mais la laisse faire sans que cette pseudo-autonomie comporte des déviations essentielles, au sens des « dérivées transversales », comme dit Deleuze.

Un espace plein d'institutions, des « plis molaires » comme dit Deleuze, d'organes, est contrepointé par une atmosphère invisible à travers laquelle les forces agissent de manière plus efficace. Le principe de l'inertie montre qu'une chose tend vers la conservation de son mouvement d'après l'action d'une force extérieure. L'inertie est par ailleurs un principe clé, comme nous le verrons plus tard, pour l'entretien d'une disposition qui, par principe, ne devrait pas durer, parce que sa nature n'est pas la même que ce qu'Aristote appelle un « état » dans *L'organon*¹¹⁶. Nous dirons que cette disposition est une conservation procurée par la gestion qui, selon la citation de Lazzarato, accomplit sa fonction de contrôle sur le futur. En effet, l'action sur laquelle agit le pouvoir, est « autonome » (l'effet du laisser-faire), mais à condition de conserver

¹¹⁶ ARISTOTE, *I Catégories [Categoriae], Organon*, Traduit par J. tricot, Bibliothèque des textes philosophiques, Paris : éd. Librairie philosophique J. Vrin, 1997.

quelque chose, cette chose étant la disposition la plus convenable au pouvoir, ou, pour être plus spécifiques, à un paradigme de pouvoir.

La difficulté du pouvoir comme action d'un ensemble de forces sur d'autres actions, réside donc dans les possibles détournements qui peuvent se réaliser dans le futur. Ainsi, pour que des individus et des choses ne deviennent pas autonomes au sein des mêmes possibilités du pouvoir, il faut la gestion du futur. Cette gestion ne permettrait pas la nouveauté ni la rupture, mais des pseudos-nouveautés (peut-être des innovations soutenues par des modèles). C'est pourquoi la conservation d'un mouvement ou d'un état agencé autour du principe d'inertie, permettant d'autres mouvements, les oriente simultanément sur la voie la plus nécessaire au pouvoir. Ceci serait rendu possible par l'utilisation de moyens artificiels, c'est-à-dire de techniques comme par exemple le chauffage central.

Le cas du chauffage central est exemplaire de la gestion par voie d'inertie si nous rapprochons nos propos de ceux de Sloterdijk¹¹⁷ et même de Philippe Rahm¹¹⁸. Celui-ci affirme ne pas se méfier du vide¹¹⁹, de l'invisible comme le fait, selon lui, Sloterdijk et Agamben, mais ses arguments critiques concernant le chauffage central établissent, en revanche, des liens avec ces philosophes, surtout avec Sloterdijk. Le chauffage central rendrait homogène une atmosphère intérieure dont le principe de base est l'implémentation de quelque chose dite naturelle, le climat, par des moyens artificiels. Rahm montre bien qu'une telle atmosphère est doublement artificielle par son projet d'essayer de mettre la nature, le climat, à l'intérieur de bâtiments. L'atmosphère artificielle travaille sur une atmosphère, « naturelle », déjà artificielle depuis l'ouverture de la couche d'ozone. Ainsi la nouvelle atmosphère implémentée à l'intérieur des bâtiments est un artifice qui travaille sur cet autre artifice que nous pensons comme

¹¹⁷ Nous pensons aux hypothèses sur les « architectures de l'écume », proposées par le philosophe allemand, à ce propos, voir : SLOTERDIJK, Peter, *Gestion des adresses, site de consommation finale, régulation du climat*, en : *Écumes, Sphérologie plurielle, Sphères III*, Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris : éd. Hachette littératures, 2006, p.p. 446 - 502

¹¹⁸ Nous allons travailler l'architecture de P. RAHM dans la 6 partie.

¹¹⁹ « Il y a dans le conditionnement invisible moderne de l'espace, la recherche d'effets déterminés. Il y a aussi l'apparition d'effets secondaires, avec une part de réalité et une part de phantasme. Car l'invisible offre des zones d'ombre, de risque et d'inconnu propre à générer l'inquiétude. La modernité a progressivement réduit les épaisseurs et les matières. Les lourds murs de pierre ont fait place à de fins rideaux de verre, l'odeur du bois brûlé dans la cheminée a disparu au profit du rayonnement silencieux des radiateurs. Les caprices de la lumière naturelle et le vacillement des bougies ont été remplacés par la luminosité homogène et constante de l'électricité », in : RAHM Philippe, *Architecture météorologique*, Paris : Archibooks+ Sautereau Éditeur, 2009, p. 45.

naturel et qui circule partout et à l'intérieur des bâtiments, avant la mise en place du dispositif de chauffage central¹²⁰.

En plus, l'atmosphère homogène structurée par le chauffage central est aussi doublement artificielle, parce que la température qu'elle produit, en essayant d'imiter la température de l'atmosphère naturelle, est une température dont la tendance est l'idéale. En effet, ce que les atmosphères intérieures modernes et contemporaines produisent comme température, se fonde sur un principe de climat confortable dont l'origine n'est pas que météorologique mais également mythique. Toute une affaire de régularisation. La température mise en place par le chauffage central se trouve autour des degrés des cités idéales décrites par les textes anciens¹²¹.

Or, pourquoi une telle atmosphère seconde présenterait-elle des liens avec l'inertie et avec la gestion comme moyen du pouvoir ? Parce que la tendance à une atmosphère, toujours la même, permet aux individus de penser et d'agir sous les mêmes conditions. Les habitants, permanents ou passagers, des villes dites modernes, seront donc prédisposés pour réaliser chaque activité sous le registre d'un même niveau de température. Niveau de plus en plus omniprésent. La température idéale se trouverait implémentée partout, dans les bus, les écoles, les bibliothèques, les intérieurs des maisons, et même dans les terrasses et parcs extérieurs accompagnés des machines

¹²⁰ RAHM Philippe, *Uchronie*, in : *Architecture météorologique*, Paris : Archibooks+ Sautereau Éditeur, 2009.p.p. 76 – 77.

¹²¹ « Jules Verne dans les *Indes Noires* de 1887 expose impitoyablement l'arrachement de la ville moderne à son contexte naturel en inventant « Coal – city », une ville souterraine, au climat reconfiguré entièrement artificiel. Plus radical encore, l'écrivain français imagine dans son roman de 1889 *Sans dessus dessous* le projet industriel d'un redressement de l'axe de la Terre de 23 degrés et 40 min afin de la rendre absolument perpendiculaire au plan de l'orbite qu'elle décrit autour du Soleil. Il n'y aurait alors plus d'hiver ni d'été, mais un printemps perpétuel où la Terre jouirait en permanence d'un climat tempéré tel l'âge d'or chanté par Ovide. Le livre de Jules Verne fait écho à la futurologie utopiste de Charles Fourier qui en appelait, avec des moyens similaires, à une « seconde genèse du monde.

Le XIXème siècle imagine un nouvel âge d'or électrique et public, à l'échelle de la ville, et même de la planète. Masi c'est sous des configurations individuelles et libérales qu'il est devenu réalité au cours du XXème siècle. Dans *Écumes* (Schäume, Sphären III), le philosophe Peter Sloterdijk fait l'inventaire de la question de la climatisation moderne avec cette idée centrale qu'elle est la principale innovation architecturale depuis l'Antiquité et qu'avec elle, « l'édification des maisons devient une construction climatique explicite ». Aujourd'hui (...) de façon plus sélective, privée et inégalitaire, de multitudes d'unités spatiales climatisées, fixes et mobiles – appartements, voitures, bureaux, trains, avions – se relie sans rupture, s'enchaînent sans fin selon des réseaux privés, à travers la planète entière. Un maillage d'espaces conditionnés dessine un continuum climatique tempéré permettant tout au long de l'année comme la construction d'un printemps perpétuel dilaté. A l'abri, au chaud et au sec, on peut parcourir sans en sortir, partout et toujours, cet âge d'or électronique déraciné du monde naturel et répété indéfiniment. », in : RAHM, *Temps*, in : *Architecture météorologique*, Op. cit, p. 55, 56.

aptes à rendre l'ambiance confortable en termes de climat¹²². Et même quand les individus parcourent les rues trop chaudes ou trop froides des villes, leurs vêtements et les éléments urbains les rapprochent de la température idéale.

Il nous semble que ce souci de climat est tributaire de la légèreté nécessaire à la gestion des espaces. Ceci afin de maintenir le bon fonctionnement du pouvoir. Une température confortable implémentée partout, une température empêchant les individus d'être soumis à des changements violents de climat, permettrait donc aux individus d'être légers. En français, et ceci ne concerne pas seulement le climat, on dit que l'ambiance est lourde, c'est-à-dire qu'elle n'est pas légère si autour des personnes se trouvent des situations interférant avec le « libre » cours de leurs activités. Pour donner libre cours à leurs activités, les individus se sont habitués à déployer leurs praxis sous le registre d'une « bonne » température. Déploiement qui, simultanément, admet par conséquent la conservation des habitudes de faire, d'agir, de réfléchir. Ainsi s'explique le rapport entre inertie, légèreté et gestion dans le cas de l'homogénéisation du climat. Produisant une atmosphère homogène, l'inertie des hommes est gérée.

La mise en œuvre d'une atmosphère homogène au sein des espaces, soutient la notion de machine telle que nous la révisons d'après une transformation sémantique ayant lieu dans le domaine de la conception des matériaux. Cette transformation est d'ailleurs propice à l'invention du béton armé. Comme nous le verrons par la suite, cette situation propice comporte une transformation de la conception des matériaux dans le registre sémantique du domaine de la construction. Les matériaux compris en tant que substances sont saisis comme structures ou comme substances structurées.

À cet égard, l'air traité par le chauffage central afin de produire une atmosphère seconde et homogène, s'exprime en tant que « matériau ». Cet air soumis à d'autres conditions serait considéré en revanche comme « matière ». L'air émis par le chauffage, non pas le processus de ventilation, mais l'air lui-même, est un matériau dans le sens où il structure quelque chose. Grâce au traitement machinal du chauffage central, cet air tient et supporte, structure et organise une atmosphère particulière. Il ne change pas de manière intempestive comme l'air dit naturel, sauf à partir de l'action d'une main humaine sur le dispositif de chauffage. L'air rempli ainsi le vide intérieur des bâtiments, en quelque sorte il bâtit un volume léger qu'on appelle communément « ambiance ».

¹²² RAHM, *Temps*, in : *Architecture météorologique*, op. cit, p.p. 55 – 62.

Or, si nous reprenons la notion de « pouvoir », à travers la construction d'air s'insère une autre structure, celle portant sur la disposition des individus. L'air dit naturel et conçu comme substance, comme matière ; il se transforme en plusieurs modes, il est composé parfois de particules d'eau alors qu'en d'autres occasions l'élément configurant est l'oxygène, etc. Mais, rendu volume virtuel à l'intérieur des atmosphères doublement artificielles, l'air devient fonctionnel au sens utilitariste. Dès lors, il parvient à accomplir une fonction : tenir une température ou tout au moins tenir la tendance à une température. C'est pourquoi cet air devient structure.

Il est certain qu'au niveau du procédé industriel, l'air artificiel a besoin de certaines conditions le rapprochant de la production du ciment. En effet, le détour autour de la notion de pouvoir en liaison avec la gestion de la température, obéit au fait qu'il est crucial pour nous de comprendre que l'on a levé deux composantes de la construction architecturale à travers gestion : le ciment et l'air. Ces deux composants étant assez lointains selon le domaine auquel on les rapporte – les techniques de construction pour le ciment et le climat pour l'air –, sont néanmoins voisines au niveau de leurs productions. Ceci parce que la gestion économique comme raison de production et d'invention (le ciment), soutient une manière de faire que nous appelons machinale. Il s'en suit que ce mode-ci ne répond pas nécessairement aux potentialités propres des techniques, mais à des finalités économiques dans toute l'ampleur de ce mot. De ce fait, comme nous l'avons vu, une science en particulier, la physique mécanique, a été outillée pour façonner certaines machines selon les finalités visées. La machine de production de ciment (la bétonnière) est, en ce sens, parallèle à la machine de production d'atmosphères homogènes.

La bétonnière, qui tourne comme la terre tourne sur elle-même grâce à la force de la pesanteur et de ses rapports de tension avec le soleil, produit en son intérieur une situation d'inertie. Du fait de cette situation artificielle cherchant à reproduire une situation naturelle, la production du ciment et du béton est mécanique. Autrement dit, cette production agit selon les principes de la physique mécanique. La situation d'inertie rend donc possible la mise en place d'une situation homogène dans la machine ; situation par laquelle la mise en point des matériaux est possible. Comme affirme Simonnet dans la dernière citation que nous avons commentée, l'observation du phénomène d'endurcissement procure une machine à l'intérieur de laquelle se réalise « une intimité des mixtures que seule effectivement l'inertie monotone des mécanismes

est susceptible de produire ». Le rythme lourd des cylindres permet l'intimité du rapport des mixtures parce que, en situation d'inertie, la force de la gravité, la pesanteur, est ainsi neutralisée ou au moins diminuée. Les mixtures s'entrelacent parce que la pesanteur ne les attire pas vers la terre. Le poids pesant est suspendu et l'ambiance intérieure de la machine devient donc légère et convenable à cette « intimité ».

Les conditions de production artificielles portant sur des principes mécaniques luttent donc contre la pesanteur des matières pour en produire le ciment. Mais ceci se voit reflété dans la lutte contre la pesanteur des corps de la part des atmosphères secondes. Ces atmosphères résistent à la pesanteur pour gérer les hommes, pour produire des hommes dont les actions conservent le pouvoir. La légèreté qu'elles impriment à travers des températures de tendance homogène, lutte avec le poids des corps, avec ce qu'on appelle en architecture les « forces vives ».

Alors, le rapport température-homme est différent de ce qui se passe dans le rapport bâtiment-terre dont le diagramme préconise des forces réactives de valeur et de sens contraire. Les forces engendrées chez l'homme par la température tendent vers la même valeur et le même sens que la force d'inertie, empêchant ainsi un diagramme de réactivité, et cherchant, en revanche, un autre possible. Ce n'est pas l'homme qui est passif, ce sont certaines situations qui visent à le rendre passif, des situations machinales. Nous ne soutenons pas des situations à l'intérieur desquelles l'homme est soumis en passivité ni d'autres où la réactivité des forces se voit favorisée. Nous soutenons des propositions spatiales propices au réveil des hommes pour qu'ils sortent de la passivité sensible et pensante. Or, cette posture, la nôtre, ne vise néanmoins pas à réactiver la notion ni la force de réactivité. La réactivité, au contraire, supporte des forces qu'elle-même, paradoxalement, annule. En effet, le diagramme du comportement du bâtiment face à la pesanteur, opère à partir d'un principe de réactivité où les valeurs des forces contraires sur un même axe, s'annulent. Ainsi tient une construction. De même, ce diagramme de réactivité des forces appliqué à la gestion des hommes, essaie d'annuler les puissances de ces mêmes hommes. Puissances parmi lesquelles ne comptent pas seulement celles portant sur le pouvoir de faire des vivants, mais sur le pouvoir de ne pas faire¹²³ des hommes. La situation que nous soutenons n'est pas en somme de « force »

¹²³ Agamben précise que la capacité de « pouvoir ne pas faire », est une troisième opération du pouvoir sur les hommes. Cette opération ne porte pas sur ce que les hommes peuvent faire mais

II. 2.3. LA MACHINE SIMPLE. FICTIONNER LES DISPOSITIFS POUR AFFADIR LA TECHÈ ET L'ESPACE.

Quand nous montrons que la mise en œuvre de l'inertie dans la sphère de la production en architecture, met au point des matériaux composites et d'atmosphères secondes, il en ressort que cette « mise au point » regard aussi la gestion des hommes. Si la mise au point du ciment et du béton signifie son achèvement à travers les qualités de compacité et d'endurissements recherchés, la mise au point des hommes, c'est-à-dire leur gestion, entraîne aussi une affaire d'achèvement. Les hommes sont transformés en entités aptes au stock de forces de pouvoir, et par conséquent dirigés par inertie. L'inertie entretient une disposition des hommes dans des atmosphères dont la tendance est l'homogénéisation du climat. Il nous semble que ce traitement du climat favorise la gestion des hommes en les rendant « passibles »¹²⁴. Sauf que pour que ceci soit au moins imaginable, même si les rapports de forces gérant les actions des hommes sont complexes, nous pensons que le dispositif de pouvoir, – la « machine machinique » et la « machine machinale » – englobe dans sa conception l'idée d'une machine simple quand il s'agit de saisir l'idée d'espace.

Tout le mécanisme des dispositifs de pouvoir et de ses rapports de force concerne la complexité, mais quand l'argumentation verse sur les actions topologiques du pouvoir, une idée particulière d'« espace » est toujours latente ; idée que d'ailleurs contredit les puissances d'une autre idée d'« espace » plus élaborée. L'idée latente

sur ce qu'ils peuvent ne pas faire (différent de ce qu'ils ne peuvent pas faire). D'après Deleuze les hommes sont privés de ce qu'ils peuvent soit par la privation des conditions matérielles rendant possible tel faire, soit par l'imposition d'une prohibition à ce même propos. Voilà deux opérations du pouvoir sur les hommes. Il s'agit donc d'une affaire de forces actives. En revanche, la troisième opération qu'Agamben tire de la théorie de la puissance chez Aristote, n'étant pas un manque de puissance, représente le fait de pouvoir ne pas exercer sa propre puissance. Il s'agit donc d'une affaire de *désactivation* des forces. L'homme est l'animal qui peut sa propre impuissance. Voir : AGAMBEN Giorgio, *Sobre lo que podemos no hacer (Sur ce qu'on peut ne pas faire)*, in : *Desnudez (Nudités)*, Traducido del italiano por Mercedes Ruvituso Y Maria Téresa D'meza, Buenos Aires: Adriana Hidalgo editora, 2011, p. 63 – 64.

¹²⁴ Notons que la passibilité des hommes peut empêcher la perception, la « droite » perception, même si ceci n'est pas une nécessité de l'être passible. Agamben explore à ce propos le cas des « corps glorieux ». Ces corps dont la bible et la théologie racontent les péripéties, étant presque parfaits en principe et selon une grande partie des avis des érudits, ne comportent pas de contradiction entre la passibilité et la perception. Autrement dit, les corps glorieux ou béats perçoivent même s'ils sont passibles. En conséquence la perception serait empêchée dans les corps mortels dont la faculté commandante serait la passibilité. Voir : AGAMBEN Giorgio, *El cuerpo glorioso (Le corps glorieux)*, in : *Desnudez (Nudités)*, Traducido del italiano por Mercedes Ruvituso Y Maria Téresa D'meza, Buenos Aires: Adriana Hidalgo editora, 2011, p. 63 – 64.

n'est pas nécessairement définie par les théoriciens mais assumée. C'est pourquoi, nous pensons que l'espace dans la théorie du pouvoir est conçu la plupart du temps, en tant que milieu. Le milieu serait une étendue adéquate à la mobilisation de l'inertie et à l'action des forces mécaniques. Le milieu, et non pas l'espace, comme nous le verrons, est un environnement plus convenable aux animaux qu'aux hommes, ou aux facultés vitales que aux hommes. Même si, évidemment, l'homme possède et est l'expression de nombre de facultés vitales. En effet, les milieux sont aptes pour mobiliser des comportements mécaniques et automatiques de la part de ses occupants ou de ses composants.

Dans un milieu, un comportement se déclenche de manière automatique, à partir des rapports entre les éléments composants. L'intervention de la réflexion ou de ce que pour Heidegger signifie l'« ennui » de la part des éléments constituant l'étendue du milieu, est assez rare. Et si l'on dit que les comportements entre composantes sont déclenchés de manière mécanique à l'intérieur de ces milieux, l'écart avec la notion d'inertie n'est pas grand. En fait, inertie, mécanique, comportement, vont dans la même lignée. Pour que la théorie du pouvoir soit consistante, malgré sa complexité, l'idée de milieu est nécessaire. Et cela n'est pas alarmant si l'on prend en compte les recherches du maître de Foucault, Gorges Canguilhem, et, en, plus, la dénomination principale et dernière, la plus avancée dirait-on, du pouvoir, le biopouvoir. Comme nous le montrerons par la suite, le rapport entre milieux et biologie est étroit. La notion d'espace telle que nous sommes en train de l'esquisser au sein de nos propos sur les matériaux, pour la rendre explicite plus tard, ne relève pas entièrement de la physique mécanique.

Il nous semble que la théorie du pouvoir définie comme l'action d'un rapport de forces sur une action, soit l'action d'une action sur autre action, manque d'une prise en charge plus attentive de ce qui se passe dans le « fait de faire ». L'idée de la machine simple signifie, parmi d'autres sens et à l'intérieur du domaine de la machine de ciment, que son opérativité n'est pas achevée et qu'en conséquence, elle ne parvient pas à capter toute l'ampleur de la gestualité de l'agent-ouvrier. À propos de ce sujet, Simonnet dit ceci,

« On reconnaît donc certaines fractions opératoires au mécanisme dans le geste ouvrier : la dextérité du poignet, allié à la sensibilité de la main qui contrôle,

du bout de la truelle, les effets de densité, de viscosité, de plasticité du mélange qu'elle façonne, sont encore des synthèses trop complexes pour qu'on puisse en effectuer les composantes à des machines simples »¹²⁵

La machine simple, de manière analogue à ce qui se passe d'après son mode concret par rapport à l'ouvrier, ne peut pas saisir toute l'ampleur de la notion d'espace. La notion de machine simple concernant l'espace, traduit de la machine simple concrète, une limitation en ce que concerne la manœuvre d'un domaine humain du faire. Il se trouve que dans ce cas concrète de la machine, le domaine du faire pour lequel elle se révèle limitée, est la gestuelle humaine. La gestuelle, étant donnée toute sa complexité, est impossible à régulariser entièrement. Dans le cas de la notion de machine simple nourrissant la conception spatiale de la théorie du pouvoir et même celle du machinique, la notion d'espace pose problème. Ceci parce que cette théorie se focalise plutôt sur les actions qui se succèdent à l'intérieur du dit « espace », et non pas sur les modes de faire et ses résistances quant aux machines.

Reprenons pour exemplifier le cas, la gestuelle humaine au moment d'opérer la machine. Bien évidemment, les actions de la gestuelle face aux machines peuvent être conçues en tant que telles, en tant qu'actions, mais, les actions que Foucault étudie à proprement parler, concernent plutôt les espaces de moyenne ou grande taille. Les « actions » répondent ainsi surtout à des soucis de distribution des espaces de moyenne et de grande taille (d'un côté le panoptique comprenant une quantité moyenne de prisonniers, d'autre côté les vastes étendues où la gestion des populations est mise en place, comme la ville du XVIIIème siècle).

Quant aux actions des hommes sur les machines, la notion principale préconisant tel rapport était la discipline. Alors, l'irréductibilité des gestes était difficile à accepter au sein d'une conception disciplinaire. Mais, si l'on retourne la notion de gestion pour en décrire le rapport hommes-machines en dehors de la notion de discipline, l'irréductibilité des gestes serait bien acceptée. Cependant, par voie de l'emprise que la notion de gestion porte sur le futur, ce qui n'est pas capté par la gestion de la gestuelle en acte présente, est rapporté comme tâche de l'avenir.

L'irréductible du temps présent n'est donc pas exactement irréductible, parce que ce temps rentre toujours dans le programme d'une gestion portant principalement sur

¹²⁵ SIMONNET, Cyrille, *Le Béton, histoire d'un matériau...* op.cit, p. 32

l'avenir. Alors, l'irréductibilité présente n'est pas une raison suffisante pour nier le plus possible parmi les possibles, que la gestion future de cet irréductible présent parvienne à être assurée. Ce qui n'est pas irréductible au moyen d'une machine mécanique peut être géré au milieu d'autres domaines. En fait et plus précisément, la gestion n'est pas une entreprise de réduction, cela serait le cas de la discipline. En ce sens, comme nous le soutiendrons de manière argumentée par la suite, l'idée d'espace qui perdure, même au cœur de l'hypothèse sur la gestion, est une idée d'espace disciplinaire. Parce que l'espace soutenant l'inertie réduit la complexité de l'idée d'espace d'après la perspective des notions de « milieu » et de « mécanique ». En ce sens, si l'un des buts de la gestion est la régularisation et non pas la réduction, s'il reste quelque chose de réducteur à l'intérieur d'un domaine régulateur, il se peut que certains rapports comportent une charge en plus de la régularisation. Autrement dit, certains rapports en plus de régulateurs seront ainsi chargés de réductibilité.

Nous pensons aux rapports entre technique-hommes, rapports qu'assument par technique, non pas nécessairement les dispositifs de moyenne ou petite échelle mais de grande taille comme l'architecture L (large) et X (extralarge). Ainsi, l'idée d'espace déjà réduite et chargée d'inertie, mécanique et discipline, rendrait plus facile de rendre, à l'intérieur de la pensée de la gestion, les hommes plus passibles et les techniques moins capables que ce qu'elles peuvent. Bien sûr, pour compenser telle réductibilité, se lève dans la pensée sur le pouvoir un autre concept non pas réduit ni réducteur mais nourri des deux concepts diminués d'Homme et de Technique. Nous pensons au concept de « technologie humaine » ou « technologie des individus »¹²⁶. Ces concepts foucauldien,

¹²⁶ Nous évoquons ici le concept précis de « technologie politique d'individus ». La notion « technologie » chez Foucault est polyvalente. Néanmoins, quand elle se rapporte aux individus, il est courant d'en reconnaître deux types, *les technologies de soi* et *les technologies politiques d'individus*. L'une des caractéristiques principales de ces dernières technologies est leur capacité d'*intégration*. Elles sont en fait des outils performants permettant d'intégrer l'individu au corps social. Foucault spécifie les technologies politiques des individus en tant que pratique de pouvoir mais aussi en tant que concept, à partir d'une étude historique des « pratiques qui donnent une forme concrète » à une « nouvelle rationalité » politique et à un « nouveau type de rapport entre l'entité sociale et l'individu ». La nouvelle rationalité étant l'État moderne. Foucault entame des études de cas à propos l'Allemagne et la France. Pour cela il se sert d'un ouvrage paru en 1779 « *System einer vollständigen Medicinischen Polizey de l'Allemand J .P. Frank*. Finalement, ces *technologies politiques d'individus*, se différencient des *technologies de corps disciplinaires*. Les technologies disciplinaires des corps constituent une identité à partir de l'exclusion de criminels, de fous, de malades, etc. En ce sens, les technologies politiques d'individus, comportent une autre identité à travers l'intégration. Pour approfondir, voir : FOUCAULT, Michel, in *The Political Technology of Individuals* (« La technologie politique des individus »; université du Vermont, octobre 1982; trad. P.-E. Dauzat), in Hutton (P.H.), Gutman (H.) et Martin (L. H.), éd.,

se servant des traits des hommes mais aussi d'autres traits des techniques (techniques qui ne sont pas comprises comme machines simples mais complexes), augmentent pour ainsi dire leurs sujets, au point d'acquérir une consistance adéquate aux soucis régulateurs de gestion. Cette augmentation va de la main d'un possible processus de « mise en fiction ». En effet, les qualités des technologies humaines transforment en fiction les « qualités » des hommes plus passibles et des techniques moins performantes. La notion « pouvoir » est donc sculptée par des traits qui ne correspondent pas nécessairement, à des choses concrètes ni réelles. Ce processus de mise en fiction comporte une lignée d'application inversée. De même, si les aspects négatifs des machines et des hommes sont augmentés, leurs aspects positifs sont diminués pour composer la notion « technologies humaines ». Les potentialités des hommes et des techniques sont donc également traités fictivement. La fiction comporte ici un mouvement d'affinités entre l'augmentation et la diminution ou appauvrissement. Le sujet « fiction » dans le discours « dispositifs » et dans la pensée des dispositifs sera approfondie par la suite, dans la quatrième et sixième partie.

La complexité du processus du « pouvoir » chez Foucault, pourrait donc se nourrir de la diminution, non pas en quantité mais en qualités, des concepts d'Homme et de

Technologies of the Self A Seminar with Michel Foucault, Amherst, The University of Massachusetts:1988, pp.145-162. Repris en *Dits et écrits*, Tome IV, texte n°364.

Dits et écrits Tome II montre bien que concernant le concept « technologie », il en existe trois moments principaux. Les technologies de pouvoir, les technologies de vérité et les technologies de pouvoir politique. A propos de ces derniers que sont celles qui nous intéressent, Foucault explicite son essor. En effet, les technologies de pouvoir politique, ou technologies politiques d'individus comme nous les avons appelées, sont des procédés, des mécanismes. Le concept « technologie » ne cible par ailleurs le « quoi » de la chose mais le « comment ». L'analyse des technologies préconise ainsi leur *exercice* sur un environnement ou espace donné. Ce type d'analyse, permet à Foucault de s'affranchir de ce qu'il appelle la « superstructure juridique » dont la portée envisage le pouvoir de l'État comme appareil et fait juridique. Foucault appelle cette focalisation sur le juridique « rousseautiser » Marx. Pour s'en sortir de cette théorie bourgeoise, il faudra, nous dit l'auteur, porter l'attention sur le pouvoir comme technologie. « ...ces mécanisme de pouvoir, ces procédés de pouvoir, il faut les considérer comme des techniques, c'est-à-dire comme des procédés qui ont été inventés, perfectionnés, qui se développent sans cesse. Il existe une véritable technologie de pouvoir ou, mieux, de pouvoirs, qui ont leur propre histoire. Ici, encore une fois, on peut trouver facilement entre les lignes du livre II du Capital une analyse, ou du moins l'esquisse d'une analyse, qui serait l'histoire de la technologie du pouvoir, tel qu'il s'exerçait dans les ateliers et dans les usines. Je suivrai alors ces indications essentielles et j'essaierai, en ce qui concerne la sexualité, de ne pas envisager le pouvoir d'un point de vue juridique, mais technologique », in : FOUCAULT, Michel, *Les mailles du pouvoir*, « As malhas do poder » (« Les mailles du pouvoir » ; 1 partie ; trad. P.W. Prado Jr. ; conférence prononcée à la faculté de philosophie de l'université de Bahia, 1976), Barbárie, n. 4, été 1981, pp. 23-27, repris en FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits* II, 1976 – 1998, sous la direction de Daniel Defert F. Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris : éd. Quarto, Gallimard, p. 1008.

Technique. En fait, cette idée est soutenue par la voix-même de Foucault. La *volonté de savoir* nous apprend que l'homme moderne a subi une séparation de ce qui pour Aristote représentait son « trait politique », le *bois*, se transformant ainsi en un être plus comblé de « zôê »¹²⁷. Ceci concernant le concept Homme. Du côté des notions portant sur les machines concrètes, la réduction ou le manque d'exploitation peut relever de deux sources. D'un intérêt de l'auteur pour expliquer les machines par rapport à un autre élément extérieur : la notion de pouvoir rendant compte des rapports machines-hommes. D'une intrusion des éléments constitutifs de la machine elle-même dans la formulation de notions : le cas de la machine simple concrète interférant sur la notion d'espace.

Or, du côté des progrès des machines concrètes par « elles-mêmes », sans y penser comme nécessairement déterminées par des systèmes de pouvoir (même si elles restent affectées par l'économie et sa gestion), c'est avec la machine simple de ciment (bétonnière simple) que parvient la transformation sémantique de la conception des matériaux. Cette transformation est importante parce que, même si elle n'est pas nécessairement réductrice, elle est *régulatrice* telle que la tâche de la gestion.

II. 2.4. STRUCTURATION DU BÉTON, BANALISATION DU CHANTIER PAR LE LABORATOIRE ET LES IMAGINAIRES.

Le moment historique où la matière cesse d'être pensée comme substance pour être comprise comme structure, n'est pas neutre, il est assez chargé et lourd. Il est entouré, rayonné et traversé par une économie des temps et des moyens, mais aussi par un imaginaire concernant la sécurité. L'un des modes du béton, le mortier, a été en effet

¹²⁷ Au cours des dernières années de sa vie, alors qu'il travaillait sur l'histoire de la sexualité et qu'il démasquait aussi dans ce domaine les dispositifs du pouvoir, Michel Foucault commença à orienter ses recherches de façon de plus en plus insistante vers ce qu'il appelait la *biopolitique* : c'est-à-dire l'implication croissante de la vie naturelle de l'homme dans les mécanismes et les calculs du pouvoir. A la fin de *la Volonté de savoir*, Foucault résume par une formule exemplaire le processus par lequel, au seuil de l'époque moderne, la vie devient l'enjeu de la politique : « *L'homme, pendant des millénaires, est resté ce qu'il était pour Aristote : un animal vivant et de plus capable d'une existence politique ; l'homme moderne est un animal dans la politique duquel sa vie d'être vivant est en question.* », in : AGAMBEN, Giorgio, *la politisation de la vie*, in : *Homo saquer : les droits de l'homme et la biopolitique*, <http://lesilencequiparle.unblog.fr/2009/02/12/homo-sacer-la-politisation-de-la-vie-giorgio-agamben/>

source de longs traités vers la moitié du XIX^{ème} siècle à cause des avantages que telle modalité présentait à propos de la sécurité. En effet, le mortier qui représente le passage entre le ciment liant et le béton matériau, permet la constitution d'une « masse lisse et homogène, inséparable »¹²⁸. De cette masse particulière Simonnet ressort que les murs ne « formeraient qu'une seule pierre sans assises ni joints, etc... et il serait pour ainsi dire impossible de pratiquer une ouverture quelconque autrement qu'avec de forts outils, qui ne seront pas ordinairement à la disposition des prisonniers »¹²⁹. L'idée à propos de la ressemblance entre la pierre et le mortier, dont celui-ci, pourtant, se différencie étant donné sa capacité à être continu, Simonnet la tire d'un traité sur le mortier écrit par le général français Treussart¹³⁰. Ce traité est cité d'ailleurs à plusieurs reprises par l'architecte Lebrun. Le mortier adopte la dureté de la pierre, et exclue, simultanément la potentialité de ruine du minéral et de son industrie de maçonnerie.

« Le mortier n'est plus cet agent aléatoire que le soin de l'appareil devrait minimiser au mieux. Susceptible de perfection par la seule rigueur de sa confection et de son dosage, il rivalise avec la pierre pour celle qu'elle a finalement de plus essentielle : la dureté de la matière. Dès lors, il peut prétendre s'y substituer. Non pour l'imiter ou la remplacer, mais pour compenser ce que l'on s'ingénie à percevoir comme son « défaut » majeur : la discontinuité de l'appareil, et corrélativement, la dépendance qualitative de la mise en œuvre »¹³¹.

Le mortier rend moins discontinues les surfaces et tient sans joints. Le mortier empêche la ruine et contribue donc à constituer un imaginaire constructif singulier. Cet imaginaire le conforte comme le matériau le plus apte pour des constructions de sécurité, les prisons. En effet, dans les prisons la continuité est cruciale pour la structure et l'allure du matériau à des fins fonctionnelles (empêcher des ouvertures pour les prisonniers), mais aussi, la continuité est importante à des fins économiques. La mise en place du mortier par plaques apporte déjà une certaine continuité au niveau du montage de la construction. Le mortier, étant compensateur du défaut de ruine de la maçonnerie de la pierre, et par conséquent porteur de continuité, économise le temps

¹²⁸ SIMONNET, Cyrille, *Le béton, histoire d'un matériau...* op. cit., p. 35

¹²⁹ Ibid., p. 37

¹³⁰ Général Treussart, *Mémoires sur les mortiers hydrauliques et sur les mortiers ordinaires*, Paris, 1829, cité par F.M. Lebrun, *Traité pratique de l'art de bâtir en béton...*, Paris, 1843, p. 108.

¹³¹ SIMONNET, *Le béton, histoire d'un matériau...* op. cit., p. 37

de montage et le travail des ouvriers. La pierre, en effet, est un matériau discontinu qui par ailleurs a besoin d'un type de travail discontinu, c'est pourquoi une industrie économique et économisante ne lui est pas adéquate.

La continuité du mortier remplace une qualité de mise en œuvre, c'est-à-dire une qualité de savoir-faire. Ainsi se dessine une industrie des mortiers dont les qualités – si l'on entend par là quelque chose rendu possible par une dépense de temps et un travail discontinu –, n'a pas la place ou plus exactement, inclue une tendance à disparaître. En plus, du côté de sa dureté, le mortier, même au niveau des imaginaires de sécurité l'entourant, continue à poser la question de la fonction tectonique comme essentielle. La matière sera finalement bien dure, et telle dureté aura une très longue durée. La dureté est une notion rapportée par Simonnet à ce qu'il appelle d'après ses recherches sur les traités de l'époque, la « perfection du matériau »¹³².

Si le mortier va rivaliser avec la pierre, c'est précisément parce qu'il est bien possible que le mortier convienne mieux à une perfection que la pierre, étant donnée l'industrie moins laborieuse qu'implique un matériau plus apte à la continuité, dans sa confection et dans sa mise en œuvre sur le chantier. En effet, comme le dit bien le début de la citation que nous prenons de Simonnet, le travail avec la pierre rend indispensable une industrie *soigneuse* in situ. Le mortier, par contre, n'a pas besoin d'une telle industrie du matériau, ni dans le chantier ni dans son avenir concret au sein de sa relation avec les usagers. En revanche, le soin et l'industrie plus focalisée sur la continuité du matériau, ne se donne pas au niveau du chantier.

En tout cas le chantier devient secondaire, même si le mortier était à l'époque un matériau en naissance, soutenant en conséquence la primauté, quant à son traitement, d'une industrie de laboratoire. Le soin au mortier se donne au niveau de sa conception et de son dosage. D'ailleurs, la conception et le dosage dans la mise en point du

¹³² La perfection du béton est une affaire tout à fait contemporaine, il n'a pas disparu ni diminué en intensité dans les pratiques architecturales les plus récentes. Le nouveau bâtiment de Rudy Ricciotti pour héberger la collection des œuvres de la culture méditerranéenne de la municipalité de Marseille, représente un atout au propos du perfectionnisme du béton armé. En effet, ce perfectionnisme de béton qui tente encore de dépasser les qualités de dureté et compacité de la pierre, est relevé par les notices des journaux informant l'inauguration du MUSEUM. À ce propos voir les notes sur le BFUP (béton fibré à ultra haute performance), notamment : le béton fibré pour le MUSEUM de Rudy Ricciotti, in ligne : <http://www.batiweb.com/actualites/architecture/diaporama-beton-fibre-pour-le-mucem-de-rudy-ricciotti-25-03-2013-21900.html>, Et l'article de Pierre MARCHAND sur l'état de l'art du BFUP : *Concevoir et construire en BFUP : état de l'art et perspectives*, en ligne : <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/9781118557839.both2/pdf>

matériau, c'est-à-dire dans le travail d'industrie avant le travail d'industrie sur le chantier, rendent le matériau susceptible de perfection. Cette idée de travail sur le matériau dont la conception et le dosage emporte le travail de chantier à un plan secondaire, entraîne des conclusions importantes concernant l'industrie des matériaux dont la base est le ciment : industrie qui serait donc *l'industrie des structures*.

Tout d'abord, plus apte à la perfection serait un matériau dont l'industrie ne dépende pas tant des ouvriers –« la dépendance qualitative de la mise en œuvre »–, que du dosage et du mélange exacte, c'est-à-dire des ingénieurs et des machines. Cette industrie que nous appellerons « intérieure », parce qu'elle se développe à l'intérieur des laboratoires (avant le chantier), préconise ainsi l'ingénieur –celui qui dose–, et la machine –celle qui mélange mieux que la main tremblante –, comme les fondements d'un travail sur les matériaux visant principalement la perfection. La perfection se traduisant en termes de dureté et de compacité.

L'industrie du chantier devient, par conséquent, seconde mais aussi secondaire. Le savoir fort se donne dans l'industrie « intérieure ». Étant données les propriétés des matériaux à base de ciment, le savoir n'est pas crucial et le savoir-faire des maçons sur le chantier devient par conséquent secondaire. À part la substitution sémantique subie par le matériau – de substance à structure–, à cause de la primatie de l'industrie « intérieure », le matériau va devenir aussi structure concrète. Le matériau structuré, d'ores et déjà, va structurer le chantier. Les « besoins » du chantier ne vont plus être les raisons à partir desquelles se définit le choix d'un matériau. Et par besoins du chantier nous comprenons toutes les conditions apportées par le *contexte* dans le sens que nous avons exposé. Au contraire, c'est le matériau le conditionnant du chantier, la condition du chantier. Sauf qu'à partir de tel conditionnement, l'industrie seconde, celle du chantier, porterait toujours sur une constante qui, par ailleurs, rend en quelque sorte tous les chantiers similaires. Une telle similitude inscrit dans la « culture technique » au moins deux caractéristiques: la diminution progressive du soin de matériaux dans le chantier, la tendance à finir avec une industrie seconde soigneuse.

La tendance de cette progression persiste dans le temps, elle est compensée par le fait que le matériau est, chaque fois plus proche de la perfection. La « perfection » étant un imaginaire, une fiction. Dans le cas du béton, la perfection consiste à atteindre la plus grande dureté possible. La « fonction tectonique » caractérisée par sa persévérance et son essentialité au niveau de la construction, trouve aussi dans le

matériau un collaborateur, voire une prérogative, un *servant*. La perfection du matériau consiste donc à être fonctionnellement et fictionnellement tectonique, soit éminemment dur. S'il y a eu d'autres qualités concernant le béton et les matériaux à base de ciment, comme la plasticité affirmée par les architectes modernes¹³³, d'après leur industrie intérieure, le matériau a visé principalement la dureté.

En fait, le souci de forme, de plasticité, c'est-à-dire d'architecture concernant le béton, est venu après. Des exemples clairs de ce souci s'observent dans l'industrie seconde, mais non pas secondaire des chantiers d'architectes comme Frank Lloyd Wright. L'architecte américain plaide pour un chantier soucieux de la mise en œuvre des matériaux¹³⁴. En quelque sorte, pour lui, la confection du matériau, c'est-à-dire, sa fabrication, ne finit pas dans la première industrie ou industrie « interne », elle se poursuit dans le faire des ouvriers in situ. Ainsi, l'acte de faire avec les matériaux, ne répond pas dans l'ampleur de sa réalisation au cadrage du chantier déjà industrialisé.

La dureté comme visée du matériau *inscrit* donc les matériaux à base de ciment dans la voie de la structure. L'industrie de ces matériaux permet de gérer leur avenir à partir de la notion de perfection. Or, une telle inscription ne se réalise pas en pleine lumière, elle passe dans l'ombre, dans le secret, ambiance où d'ailleurs continuent à se faire les dosages pour les matériaux composites de troisième génération, dits intelligents. À ce propos, regardons comment le passage assez complexe du matériau depuis sa conception en tant que substance, à sa conception en tant que structure, se développe dans un contexte où le matériau n'était pas encore *montrable*. Quand le matériau parvient à la lumière, quand il acquiert le droit d'être visible, c'est-à-dire quand il est apte pour le travail de forme avec les architectes, il est déjà structure, il est déjà structuré.

« ... dans le déploiement indistinct de la culture technique, l'idée du béton comme matériau de construction se substitue lentement à celle du mortier comme gâchis, comme liant. Dans cette métamorphose, dont témoignent l'enchaînement

¹³³ À ce propos voir notamment l'architecture de Marcel Breuer, surtout ses bâtiments évoquant le thème du « monolithisme », comme par exemple la *Whitney Museum of American Art* à New York. De plus, le sujet du « monolithisme » duquel on fera la critique par la suite, présente dans le cas de l'architecture de Breuer, un exemple majeur de travail formel. Le monolithisme est ainsi transfiguré par la forme architecturale qui pousse cet ancien paradigme constructif, vers une richesse et actualisation tant fonctionnelle que formelle.

¹³⁴ Nos argumentations à ce propos sont incluses dans le chapitre 4 que nous allons développer sur le traitement des matériaux par Frank Lloyd WRIGHT.

progressive des expériences, des notices techniques, des rapports d'ingénieurs, des appréciations savantes, une notion subit des perceptibles modifications : celle de compacité. Si elle ne s'enrichie pas encore d'expression formelle, si elle ne donne pas matière au signe de façon tangible – pour paraphraser la linguistique, on dirait que la compacité n'est encore qu'à l'état de signifiant, elle n'a pas de signifié –, elle subverti au moins explicitement son environnement sémantique, diversifiant, nuancant les images liées à son examen. Quand on commence, progressivement, à en contrôler l'artifice, quand on le fait subir certaines altérations expérimentales que l'on tente de modéliser, elle acquière bientôt le statut probable d'une catégorie constructive. Certes le « béton » n'est pas encore un matériau montrable : on l'enterre, on l'immerge. Il faudrait attendre l'année 1850 et après, attendre Coignet et ses cascades de brevets pour que l'« aggloméré » s'érige en ouvrage visible, en architecture. Mais dans la mutation conceptuelle que subit ce représentant substantiel de l'idée de compacité – de matière il devient matériau –, il faut percevoir les signes correcteurs d'une refonte de l'imaginaire technique. La pesante et inerte agrégation relève à son tour, par un détour plus imaginé qu'expérimenté, des configurations internes spécifiques. Le principe de la compacité s'ouvre aux configurations conceptuelles et expérimentations de la résistance ; la masse renferme une dynamique potentielle, une articulation interne. Bientôt l'idée de substance ne sera plus vraiment antagonique de celle de structure, voire même de celle d'élasticité. Ce sera l'heure alors d'inventer le béton armé ». ¹³⁵

L'idée du béton se transforme, d'appartenir au domaine des substances et encore des liants, il rejoint le groupe des matériaux. Ce passage a lieu au sein d'un mouvement où l'idée de matériau substitue celle de matière. Dès lors, l'idée de substance ne commande plus le progrès de la transformation. En fait le processus de transformation est assez complexe, il comporte une multiplicité d'expériences, de notations savantes, etc. Expériences et calculs qui en plus d'accompagner, orientent la transformation. L'idée de matériaux ancrée dans l'expérience « béton » émerge à l'intérieur de ce processus. De plus, ce processus est aussi croisé par un événement assez important dans l'histoire du matériau : le fait que la compacité réussisse finalement à être perceptible.

Parvenant à la lumière, l'idée de compacité passe à occuper une place hiérarchique à l'intérieur du processus complexe de transformation de la substance en

¹³⁵ SIMONNET, *Le béton, histoire d'un matériau...*, op. cit., p. 33-34

matériau. Cette idée avait déjà marqué le sens du chantier, l'économie de l'industrie et les machines de productions de liants. La compacité continue à agir dans les processus à cause d'un imaginaire développé, comme dit Simonnet, à propos du défaut de la pierre. Un tel imaginaire n'est plus que ce que l' « on s'ingénie à percevoir » comme tributaire entre la compacité, la dureté, la force et la résistance. Ces trois termes relèvent des discussions byzantines, mais ce qu'il est important d'enlever des élucubrations de l'imagination entre compacité et l'un des trois termes, est qu'une telle faculté nous a conduits à comprendre qu'un plus fort degré d'agrégation entraîne nécessairement plus de force. Cette intervention de l'imagination dans la compréhension des matériaux, engage toute l'histoire de la construction jusqu'aux matériaux de troisième génération du XXIème siècle.

Comme nous le verrons par la suite, plus un matériau, ou la structure intérieure d'un matériau est compacte, plus il est résistant. Et pour réussir des ambiances poreuses, transparentes et plus légères à grande échelle, au niveau moléculaire, il est nécessaire que le degré de compacité soit élevé, excluant ainsi le vide de la structure du matériau.

Le statut du béton comme matériau, n'exclue pas notre hypothèse portant sur la mise au point du ciment comme précédent du béton. Tant dans le domaine de la substance que dans celui de la structure, le ciment fonctionne donc en tant que conducteur du béton. La production industrielle du ciment vise la compacité au même titre que l'industrie du béton vise sa dureté. Le ciment oriente ainsi la recherche d'un matériau compatible en termes constructifs avec la compacité du liant. La qualité « constructive » du chantier où le béton s'origine, agence et arrange le matériau à partir d'une finalité du même ordre, c'est-à-dire constructive. Le chantier industrialisé, l'origine, et la finalité détermine donc la gestation et le destin du matériau. À partir du sens constructif qu'en conséquence le matériau porte en soi, deux moments dans le progrès des « matériaux béton » influencent la pratique et la recherche avec les matériaux intelligents de troisième génération.

Dans un premier moment daté de la fin du XIXème siècle, entre les années 1890 à 1900, le liant devenu matériau est *analysé* d'après des calculs mathématiques. Le matériau est de ce fait saisi par la théorie. Une théorie mécanique dont l'analyse du matériau n'incite pas des travaux inventifs à proprement parler. Un deuxième moment daté du début du XXème siècle, entre les années 1900 à 1910, comporte des *pratiques*

du matériau à l'égard de la notion de « continuité ». En fait, cette notion répond à ce que nous avons nommé l'industrie « interne » du matériau. La continuité économise les dépenses en main d'œuvre et en matériaux de « l'industrie externe ».

L'idée de « continuité » oriente les premières pratiques architecturales avec le béton. Cependant, cette idée ne représente pas le pouvoir de la théorie sur la praxis. La théorie n'est pas dans le cas de l'« idée de continuité », le foyer « neutre » qui est d'ailleurs source des pratiques avec le matériau. L'idée de continuité répond plutôt à l'économie de l'industrie, elle est donc une idée d'origine économique de laquelle découlent les premières pratiques architecturales à grande échelle avec le béton. Or, cette même idée possède une teneur de rassurement permettant aux pratiques constructives de se rapporter à l'analyse du matériau par « une » théorie particulière.

En effet, une théorie « neutre » du béton n'incite pas à l'invention, parce qu'elle accomplit une tâche : le rassurement du sens structurel du nouveau matériau. Pourtant, cette entreprise de rassurement de ce qu'en langage d'ingénierie civile et d'architecture on appelle la « stabilité » du bâti, n'obéit pas à des soucis nettement constructifs. Le matériau est chargé de sens constructif bien évidemment, mais il comporte aussi des soucis de sens économique. Ce qui précède la naissance du béton est un souci économique. Souci qui donne lieu aux premières pratiques du liant ciment et à la machine envisagée pour le traiter. Ensuite, les pratiques avec le mortier, matériau qui se trouve à mi-chemin entre le ciment et le béton, sont agencées par le souci économique porté par l'idée de continuité. On voulait produire un matériau captant les propriétés de dureté de la pierre et ne dépendant pas trop de la mise en œuvre. Or, il est vrai que l'idée de continuité résultait aussi d'un imaginaire lié au domaine de la sécurité et du rassurement –le besoin d'un matériau sans ruine pour les prisons–, mais ce même domaine est traversé par des soucis d'économie.

L'empereur qui au milieu du XVIII^e siècle gérait les prisons, avait moins besoin de personnel de surveillance, si la continuité des parois était garantie. En plus, lui, l'empereur possédant les moyens de productions, pouvait commander de bâtir des murs sans joints et assez durs comme la pierre. Au contraire, ceux ne possédant pas ces moyens de productions, les prisonniers, ne pouvaient pas en conséquence produire des outils ou des machines capables d'ouvrir les parois. La continuité relève ainsi d'un double essor économique, elle est cause de pratiques économiques tout en étant elle-même un effet.

Pour introduire les deux chapitres suivants, esquissons-les afin de pointer des liens entre l'idée de continuité et quelques notions déjà avancées et d'autres à venir. La « théorie rassurante » va lier la continuité à l'idée de dureté et de compacité, depuis une perspective mathématique. Or, dans cette perspective, les notions d'inertie et de pesanteur font valoir leur poids. Souvenons-nous que nous avons traité ces deux notions en lien avec la machine de ciment (bétonnière) et le pouvoir. Les pratiques architecturales mobilisant l'idée de continuité, ouvrent la discussion sur le champ de la perception. Les architectures de « continuité » rassurent aussi la perception du sujet percevant, grâce à l'« unité » visuelle que ces manifestations plastiques expriment. Le rassurement de la perception des sujets entraîne cependant, un lien entre l'architecture et quelques éléments du domaine de la représentation. Par conséquent, le « rassurement » est tributaire de l'embarquement du sujet dans une logique perceptive d'« unité » ; logique où l'idée de continuité appliquée au rapport œuvre-réception joue un rôle propice pour la mise en inertie des sujets.

Il nous semble que la physique mécanique entraîne d'ailleurs, une idée des techniques en tant que « partes extra partes ». Sauf que les pratiques de continuité, étant tirées de la même physique, sont un essai concret et abouti pour exclure une telle conception. En fait, à travers le problème que pose l'idée des techniques comme « partes extra partes », nous allons discuter ultérieurement des pratiques contemporaines de l'architecture avec béton armé et béton intelligent. En effet, l'actualité de l'architecture entraîne l'une des variations de l'idée de continuité.

II.3. L'ANALYTIQUE DU BÉTON COMME THÉORIE SYSTEMATIQUE.

II.3.1. DE LA SOLIDITÉ À LA COHESION, VERS L'INSTAURATION D'UN PRINCIPE DE CONTINUITÉ.

Le comportement constructif du béton se pose, d'abord, comme problème de pratiques d'ingénierie civile, c'est-à-dire de pratiques nettement constructives. Par conséquent, les premières pratiques architecturales à grand échelle tentent de répondre au comportement mécanique. En fait le béton pose problème, parce qu'il est censé produire une haute performance mécanique. La problématique du béton n'est donc pas déliée des soucis actuels des matériaux intelligents. Nous allons voir par la suite, comment le modèle du vivant, concerne, quant aux matériaux intelligents, des procédures qui ne sont pas neutres quant aux résultats fonctionnels et formels.

À la fin du XIX^{ème} siècle, temps propice pour l'effervescence des théories et des pratiques du béton armé, apparaissent des constructions architecturales de structure et de facture monolithiques qui traduisent en œuvre le souci algébriste de « rigueur ». Ce souci oriente le début de l'architecture en béton armé. Il porte plutôt sur le calcul mathématique que sur la conception diagrammatique. En fait, grâce à la prééminence du calcul, les efforts d'*ensemble* vont acquérir une hiérarchie par rapports aux autres efforts ou variations présents dans les différentes parties de la pièce bâtie. Mais il faut bien prendre en compte, comme le dit Simonnet, qu'à ce moment la théorie fait plutôt calculer qu'*inciter* à l'invention. Néanmoins, l'auteur ne fait pas à ce propos que la constatation d'un retard compensé a posteriori dans l'histoire du béton armé. Nous disons qu'une telle théorie calculatrice demeure dans le passage à l'acte. Autrement dit, quand le béton armé commence à être travaillé au milieu des constructions architecturales, c'est bel et bien une théorie calculatrice et rassurante celle qui accompagne les pratiques. On dit bien, accompagne et non pas oriente, parce que la théorie calculatrice trouve dans l'idée économique de continuité son meilleur allié pour devenir déterminante des pratiques architecturales.

Le moment historique où la théorie calculatrice trouve sa place à l'intérieur des pratiques architecturales est ainsi difficile à décrire par Simonnet. Après avoir avancé

que le calcul rassure au lieu d'inciter l'invention, l'auteur argumente sur l'entrecroisement de cette théorie avec les pratiques d'où résultent, paradoxalement, des productions plus aptes à la forme et, donc, moins déterminées géométriquement. On comprend ainsi pourquoi dans le cas du béton, le souci du lien « théorie-pratiques » est soutenu plutôt par l'algèbre que par la géométrie. En effet, Simonnet se sert de la comparaison entre les constructions en béton armé et les structures métalliques pour montrer finalement comment la théorie opère les pratiques.

Les structures métalliques seront d'après nous d'essence géométrique étant donnée la traduction des diagrammes géométriques *sans obstacle* et *sans discontinuité* dans leurs pièces. Par ailleurs ces diagrammes sont constructifs ou architecturaux, et si la traduction des principes géométriques aux pratiques du faire est aisée (sans obstacle majeur), c'est parce qu'entre les domaines « théorique » et « pratique » s'établit une certaine continuité non contraignante.

À ce propos il faut bien prendre en compte que la structure métallique, comme nous l'avons vu, est un élément constructif crucial pour une certaine architecture où le diagramme « pouvoir » s'accomplit sans souci dans la construction. Le cas du *Panoptique*. Au contraire de la traduction aisée entre le diagramme géométrique et le fait de faire avec les structures métalliques, le béton armé pose problème à la théorie. Cette théorie est algébrique, c'est-à-dire mathématique, c'est pourquoi elle comporte aussi un diagramme soucieux de l'ensemble des contraintes et de leurs répartitions dans les sections droites. Les contraintes représentent des forces de la terre soumises à des rapports de réactivité envers les forces de la construction. De ce fait elles dessinent un diagramme où la continuité d'énergie, c'est-à-dire des forces, peut circuler correctement à travers les différents éléments de la structure, afin d'être bien livrées et réparties dans le sol. Mais, plutôt qu'inventer une nouveauté à partir du choc entre l'instance théorique et les propriétés du matériau, ce qui s'est *re-produit* est un ancien élément constructif. Même si d'après les notions traditionnelles d'équilibre et de solidité, il a été difficile de raisonner sur la progression du béton, on a réintroduit le principe de monolithisme. Le monolithisme va parvenir à se fonder comme principe constructif et formel.

« La dernière dizaine du XIXème siècle est le théâtre d'expérimentations nombreuses et des premières recherches théoriques relatives au comportement

mécanique du béton armé, modifiant sensiblement l'assise conceptuelle des notions traditionnelles de solidité et de stabilité. La construction métallique était essentiellement raisonnée par des notions de structure et d'équilibre, produisant des modèles constructifs décomposables en éléments rigides dans lesquels les assemblages et les barres de liaison dessinaient une géométrie stable, transcrivant assez fidèlement le diagramme des forces agissant dans la structure. Le béton armé, à l'inverse, réintroduit l'antique conception du *monolithe*, tout en faisant éclater conceptuellement les notions de dureté, de compacité ou de ténacité, que le XVIII^{ème} siècle mettait en avant précisément pour qualifier le phénomène de durcissement des mortiers. C'est en effet, en cherchant à caractériser les systèmes des forces agissant à l'intérieur même du volume de matière « compactifiée » que les premières théoriciens du béton armé en infèrent la nature fondamentalement hétérogène, décomposant la force de cohésion en un jeu de contraintes antagonistes tendant à déformer le solide ». ¹³⁶

Nous allons nous attarder autour des notions désignant la recherche théorique et le développement des pratiques, quant à la construction métallique et la construction en béton armé. La construction métallique, et le chantier métallique, conçoit le matériau d'après des notions de structure et d'équilibre. Ceci dès le début de l'ancrage du matériau dans l'histoire de la construction. Autrement dit, dès le début des chantiers travaillant le métal, l'idée de structure nourrit les développements du matériau. Avec le béton armé les rapports entre différentes notions et pratiques parcourent des voies plus rares mais non pas moins insidieuses, même si ce matériau est pensé à l'égard des concepts plus traditionnels.

La notion de structure ne suit pas le modèle opératif en construction des liants et mortiers. Ce modèle tentait d'organiser ces matériaux d'après une supposée ressemblance naturelle, du fait de leurs caractéristiques intrinsèques, avec les propriétés de la pierre. Le lien ainsi établi entre le ciment et le mortier était bien jugé par les ingénieurs entrepreneurs. Mais les notions traditionnelles soutenant le parcours du béton armé, la solidité et la stabilité, demeurent dans le traitement plus scientifique du béton armé au sein des théories algébriques. À cause des soucis de construction, les notions de structure et d'équilibre, étant éminemment modernes, sont plus convenables.

¹³⁶ Ibid., p. 101-102

Par exemple, si à l'égard des soucis d'assemblage on met le couple « structure – équilibre » en opposition au couple « solidité–stabilité », il en résulte que le premier produit des pièces est beaucoup plus apte à l'assemblage. Ceci parce que cette procédure, l'assemblage, comporte aussi une idée, et par conséquent, est tributaire des notions composant le premier couple. Une structure dans le domaine de la construction est conçue pour être assemblée en chantier. L'idée de la structure ne correspond pas au champ sémantique de la notion de solidité. La solidité entame un circuit de correspondances avec les solides, sans place pour l'idée d'assemblage. Le solide est de par sa nature conçu comme un matériau dont le paraître au monde est compact. Le solide entre au monde en étant déjà un volume¹³⁷. Au sens strict, le volume ne possède pas d'éléments précédant son existence pour être rassemblés. Il entre compact et stable au monde et en conséquence sans besoin d'autres composantes nécessaires pour constituer sa qualité de volume. Cette notion de volume porte en effet une signature platonique qui contribue à accentuer le sens de sa stabilité. L'assemblage par contre ne cherche ni la solidité ni la stabilité.

La notion d'équilibre en structure concerne l'instabilité. Afin qu'un corps ou une structure peuvent fortement être instables, il faut de l'équilibre parmi ses composants, surtout si ces entités portent des charges. Il faut bien comprendre que le développement théorique algébrique initial autour du béton armé va essayer de calculer des volumes solides et stables. La science algébrique ne s'occupe pas des structures et des équilibres concomitants aux notions traditionnelles ni à celles de compacité. Entre

¹³⁷ Par le biais de la notion de solidité on peut aussi tracer une ligne de lecture des matériaux qui irait jusqu'à la conception des solides faite par Platon. À ce propos l'explication de Bachelard sur la description de la mécanique des ciels est assez instructive. Kepler aurait investi les ciels pour son étude et analyse à travers une méthode dont les éléments empiriques pour l'observation étaient des réinterprétations, en lignes et cordonnées géométriques, des solides platoniques. Pour décrire le plus scientifiquement possible le mouvement des planètes autour du soleil, le scientifique a dû se doter d'un arsenal technique (les machines pour observer) et mathématique (le calcul régulateur des observations) qui, malgré ses progrès, ne permettaient pas de transcrire les mouvements des ciels aux figures géométriques des solides platoniciens. La sphère ne pouvait pas décrire le tour de la terre autour du soleil. En fait, les solides deviennent ainsi des « obstacles épistémologiques » pour la description. Finalement, il lui a fallu se déprendre des solides et de l'autorité qu'ils portaient, l'autorité d'une lecture de l'œuvre de Platon, pour arriver à décrire le ciel. In : BACHELARD, Gaston, *la formation de l'esprit scientifique*, Paris : éd. Librairie philosophique Vrin, 1999 (1^{ère} édition : 1938)

À ce propos et dans le domaine de la construction avec le béton armé, nous nous demandons si des notions telles que « la solidité » provenant des domaines autres, n'ont pas été des « obstacles épistémologiques » retenant le « fait de faire » avec les matériaux sous des modes non aptes pour l'invention.

autres raisons, pour différencier la compacité de la stabilité, il n'est pas besoin de la science algébrique. À ce stade du progrès des techniques du métal et du béton, il va se produire, comme le dit Simonnet, une « petite révolution » dans la construction. Pour concevoir des structures et pour les inventer, il a fallu que toutes les premières expérimentations de la fin du XIX^{ème} siècle autour du béton armé, se dépouillent progressivement des notions enracinées dans le passé, la solidité et la stabilité. Sauf que, dans le cas du béton, le dépouillement passe par un drôle de situation : la réactualisation de l'idée du monolithe. Idée qui finalement va remplacer la *solidité* par la *solidarité*.

La solidarité, dans le cas du béton armé, émerge de la caractérisation des forces faite par des théoriciens à l'intérieur du volume de matière. Cette caractérisation concerne le besoin d'un groupe de forces actives et solidaires capables de « jouer » avec les forces mécaniques apportées par l'emplacement de l'œuvre dans un milieu particulier. Les forces sont solidaires puisque la circulation d'énergie entre elles permet que le solide échappe à la déformation. Ceci grâce à la dynamique que le circuit de ces forces du bâti enchaîne avec les forces mécaniques du lieu. Bien évidemment les forces solidaires du bâtiment sont aussi mécaniques, et précisément pour cela elles peuvent engager un rapport de tension avec les forces parvenues de l'extérieur du bâtiment. D'ailleurs, ces forces du lieu et du contexte doivent être de plus assimilées, voire intériorisées par la construction, afin d'être distribuées correctement et d'empêcher leur action ponctuelle sur une pièce du bâti. Un excès de force sur un seul point peut faire sortir le bâti de son diagramme fonctionnel de forme, c'est-à-dire de son diagramme de non déformation. C'est pourquoi les forces doivent être impérativement solides, afin d'empêcher les excès d'application des forces sur des points isolés, et orienter ainsi les circuits d'énergie¹³⁸.

¹³⁸ Il est bien connue que l'architecture contemporaine, même une certaine lignée de l'architecture dite moderne, a soutenu et soutient encore ces pratiques architecturales dans le principe de déformation. En fait une idée de construction découle de la notion de déformation. Cependant, par difformité il ne faut pas entendre fuite des principes de continuité et de cohésion entre les parties d'une structure. Hormis le principe « monolithe », l'architecture moderne soutenue par la notion de déformation continue d'englober la cohésion et la solidarité. Ceci parce que, à cause de deux forces principales agissant sur toute structure placée en milieu affecté par la pesanteur, la compression et la tension, la déformation est en quelque sorte la limite jusqu'où peut aller une structure fonctionnant par comportement mécanique. Cette limite empêche de perdre la forme fonctionnelle de la structure, c'est-à-dire les agencements qui lui permettent sa tenue en milieu de pesanteur. Ces agencements étant la cohésion, la solidarité, la

Or, si les notions de circuit, continuité, et solidarité impliquent, dans son travail au sein d'un volume, la hétérogénéité fondamentale du matériau due aux multiples forces que l'affectent, il faut se poser la question sur la condition de telle hétérogénéité d'après le travail de calcul. On peut bien compter sur plusieurs éléments hétérogènes, les placer l'un à côté de l'autre, mais au niveau des liens parmi eux, résulte un questionnement. Les liens entre les éléments hétérogènes, qu'à fin de comptes permet l'entretien du bâtiment, dépassent-ils l'« hétérogénéité » ? Autrement dit, la circulation d'énergies du diagramme de forces conserve les forces différentes des éléments ou, en profit de la bonne circulation et de la bonne tenue du solide, les régularisent ? De plus, si tel est le cas, s'il y a une régularisation des forces, quel est le principe de régularisation ? Quel est la force que finalement impose sa mesure à l'ensemble ?

Il est assez probable que ce qui va devenir le filtre régulateur des hétérogénéités, est la notion de « force ». En fait la force la plus forte parmi les forces participantes du matériau, sera l'axe de distribution. Autour de la qualité la plus forte –le grand

continuité. Au-delà de la limite, le comportement mécanique se perd et le bâti devient une plasticité, c'est-à-dire, un élément qui a perdu ou qui est en train de perdre sa forme. Étant donné les notions qui nous sont proches, il est nécessaire de faire le point sur la notion de *forme* ici envisagée. Cette forme que peut perdre une structure, est une *forme de fonctionnement mécanique*. En somme, le principe de plasticité dit qu'au-delà d'une certaine limite de déformation, la forme mécanique est sacrifiée.

Nous dirons, à manière de complément de la formule, qu'au-delà de la limite de déformation jusqu'où la structure peut aller tout en se « déformant » sans perdre sa forme, il ne se perd pas que la forme de fonctionnement mécanique. Cette limite est la limite mécanique pour toute forme, non pas fonctionnelle, mais architecturale. En conséquence, « l'indice de plasticité », comme est appelé ce souci de limite par les architectes et ingénieurs, concerne la fonction structurale, mais aussi, la fonction structurelle de l'œuvre et sa forme. C'est pourquoi, en quelque sorte, placée toujours dans le milieu de gravitation « terre », dans la pesanteur, le travail architectural essayant de dépasser structures et comportements mécaniques, sera toujours encadré et limité.

Il se peut que l'histoire récente de l'architecture contemporaine montre qu'on s'est rapproché de ces limites depuis quelques décennies. Alors dans un temps où la limite est presque atteinte, sa voie n'est pas en conséquence celle de l'innovation au sens de nouveauté. On ne développera que des *variations* sur une approche, à la limite, éminemment mécanique. En revanche, les « petites choses », les composants infimes des matériaux composites intelligents comportent des ouvertures sur des domaines où les limites mécaniques ne sont pas, en principe, contraignantes.

C'est à l'architecte de voir si son travail devrait se centrer sur les « petites choses », afin de travailler de nouveaux milieux manquant de forme et d'espace. Ceci sera possible quand la faculté de bâtir des éléments massifs ou légers, verticaux ou horizontaux, mais tout à fait reconnaissables, voire symboliques et iconiques, qu'offre le milieu gravitationnel terre et sa pesanteur, sera travaillée autrement. Il y a d'autres milieux convenables à la neutralisation des souhaits de visibilité de l'architecte, des milieux lui permettant de se tourner sur les puissances des choses, des techniques.

prétendant¹³⁹—, la plus dure, la plus résistante du matériau, seront organisées les autres forces, les faibles. Ceci parce que la visée du matériau a été toujours la résistance ; sa conception, malgré les variations, passe toujours par telle notion en la hiérarchisant. Voilà pourquoi, pourtant la recherche sur le matériau et la constatation de son hétérogénéité fondamentale, ce qu'il en résulte est une pratique architecturale non inventive et plutôt historiciste, voire rétrograde, le monolithisme. Mais pour le moment de son émergence, la fin du XIXème siècle, début XXème siècle, il s'agissait de quelque chose d'assez hors norme, d'assez avant-gardiste¹⁴⁰. La régularisation de l'hétérogénéité se donne donc, au sein du calcul et du diagramme qu'en résulte pour ainsi orienter la structure de la construction, structure que compromet d'ailleurs la forme.

Le monolithe comme structure est prêt à répondre efficacement aux soucis d'ensemble du calcul mathématique et, en conséquence aux soucis de continuité de la distribution des forces de son diagramme géométrique. Avec le monolithe donc, la théorie du calcul, la théorie rassurante se traduit en pratiques architecturales où la résistance du matériau n'est pas prise en compte. La résistance du matériau répond aux propriétés matérielles du matériau qui ne se résument pas en repères et attentes du comportement mécanique. Voilà pourquoi, vers la fin du XIXème siècle, l'une des premières pratiques à proprement parler architecturales avec le béton armé, était basée sur une économie du matériau. On a économisé le matériau, on n'a pas repéré les possibilités offertes par la résistance que sa matière apportait dans sa rencontre avec la mathématique et la géométrie. Le matériau a donc finalement été plié par le calcul. Et ce calcul, n'a économisé le matériau que dans ses potentialités matérielles, il répondait aussi à un souci d'économie monétaire des moyens pour la construction. Cette économie, comme nous l'avons déjà dit, impliquait des idées, comme celle de la continuité, rendant plus viable un certain type de construction plutôt qu'un autre.

Or, également paradoxale, la réintroduction d'un vieux principe de l'«art de bâtir» entraîne une révolution dans le domaine constructif, parce que la notion de

¹³⁹ DELEUZE, Gilles, *Platon et le simulacre*, in : *Logique du sens*, Paris : éd. de Minuit, 1969.

¹⁴⁰ On se demande si par abus d'imagination, aujourd'hui les pratiques dites les plus avant-gardiste, ne trouvent leur source dans le passé. On abuse de l'imagination si l'on trace le nouveau d'après de vieilles pratiques pour capter l'attention de celui qui, croyant voir le nouveau, ne fait que reconnaître un déjà-vu. Voilà que l'imagination agit au moment où l'ombre du nouveau devient clair puisque, en établissant le lien avec la source du passé, je ré-connaiss le passé plié dans l'apparence du nouveau, un monolithe en béton armé.

solidité passe de tributaire du principe d'empilement à répondre au principe de cohésion. Le béton armé devient ainsi le matériau le plus convenable pour un type de construction commandée par le principe de cohésion. Le temps transitoire du liant et des mortiers devient inactuel. Ce temps où les matériaux étaient encore retenus par la vieille idée d'empilement appartenant au domaine de la construction avec la pierre. Ainsi, il sera permis la mise en place d' « un autre » agencement entre le fil de ciment, le béton armé, et l'idée de cohésion. Cette idée sera la plus rassurante en termes, plus que constructifs, de calcul. Néanmoins, le « nouvel » agencement « matériau-idée mécanique » rassurante, est aussi comblé par des images et imaginaires entretenus essentiellement par d'autres domaines. À propos de l'empilement, la cohésion et la « petite révolution » Simonnet dit ceci :

« L'apparition du béton armé dans la culture constructive est une petite révolution. D'un certain point de vue le principe de solidité change de nature. Dans la mesure où il n'est plus régi par des logiques d'empilement ou d'assemblage mais par un principe de cohésion. Il discrédite la dimension *architectonique* de la construction au profit d'une dimension plus massive, plus compacte, plus figée dans un sens. Moins déterminé géométriquement, la solidité est dès lors plus inclinée à l'arbitre formel. »¹⁴¹

Si l'idée d'empilement avec laquelle le ciment et les mortiers se sont développés, provenait d'une autre technologie, celle de la pierre, l'actualisation de la vieille idée du monolithe permet simultanément qu'une autre, celle de la continuité, s'établisse au sein de la construction en béton armé. Avec le ciment et les mortiers, l'idée de continuité trouvait des impasses pour s'imposer, mais grâce à l'efficacité du béton pour tenir des principes des théories algébriques dont la portée est la notion d'ensemble, elle parvient à s'inscrire dans les pratiques constructives avec le béton armé. Même si les pratiques architecturales avec le béton armé ont dépassées le principe du monolithisme, l'idée de continuité est restée présente dans des telles émancipations, dans de telles sécularisations.

En outre, il est important de remarquer qu'avec la cohésion et son déplacement de l'idée d'empilement – à l'intérieur de laquelle s'établit le lien entre compacité et solidité comme dit Simonnet –, quelque chose d'*architectural* est par ailleurs sacrifié.

¹⁴¹ SIMONNET, *Le béton, histoire d'un matériau...*, Op. cit., p. 103

Avec ce principe, la continuité des forces, le circuit efficace de l'énergie, sont rassurés. Si avec l'empilement, la pièce de l'ensemble pouvait finalement être déplacée voire soustraite, avec la cohésion, de telles possibilités deviennent de plus en plus difficiles de s'effectuer, non pas seulement dans le domaine concret de *l'œuvre livrée* – celle concrètement établie dans un endroit –, mais dans la sphère de la *conception*. C'est à partir d'une idée de construction que le principe de cohésion agit efficacement.

Pourtant, dans une industrie économique des moyens et des puissances du matériau, comme dit Simonnet, le béton armé devient un matériau « plus enclin à l'arbitraire formel ». Nous dirons que, par contre et d'après la logique des termes que nous opposons au devenir économique du matériau, le béton devient plus enclin à l'arbitrage formel. Par conséquent il perd des potentialités architecturales liées aux principes contraires à celui de la continuité. Or, le monolithisme n'exclue pas la notion d'hybride, en fait la complexité de la construction en béton armé d'après le principe du monolithisme, implique comme nous l'avons vu, l'hétérogène, mais aussi l'hybride. L'hétérogène participe des forces agissantes sur le matériau lui-même, et de manière analogue, l'hybride signale le processus de synthèse des forces différentes agissant sur la structure composée avec le matériau. Ces forces sont différentes entre elles-mêmes dans la mesure où elles proviennent des pièces de structure de forme différente. Par ailleurs, ces pièces peuvent être aussi de nature distincte, c'est-à-dire de matière inégale, et ceci n'empêche ni la continuité ni la solidarité, ni la synthèse entre les formes et les forces.

Le monolithisme est donc une certaine continuité dont il s'effectue quelque chose comme une synthèse des énergies. Les grecs anciens possédaient un nom spécifique pour une telle synthèse d'énergie. Avant de recourir à ce nom grec, plaçons nous sur la description de la continuité et de la faculté d'hybridage du monolithisme qu'avance Simonnet, afin de le développer et de soutenir trois points. Un, en effet, le monolithisme concerne quelque chose comme une synthèse d'énergies et de moyens. Deux, et ceci par guise de rigueur conceptuel, nous dirons par la suite que si la synthèse a eu lieu dans les pratiques architecturales avec lesquelles se préconise la production architecturale en béton armé, elle est de nouveau tout à fait actuelle comme méthode de travail avec les matériaux intelligents. Trois, le travail industriel avec le béton d'après des notions comme continuité, solidarité, et synthèse d'énergies, entraîne à la base une notion

restreinte de l'espace. En fait ce travail s'effectue tenant comme source ou comme notion de base d'agencement, le milieu et non pas l'espace. La notion de milieu organise donc les concepts, les théories et les pratiques. Le milieu est ainsi l'élément propice pour des modes de production et de travail où des notions et concepts comme la continuité, mais aussi des pratiques économisant les matériaux opèrent sans obstacle. Le milieu ne met pas des d'obstacles à la continuité, plutôt l'incite. Comme dans le cas de la matérialité du béton armé, le milieu dépasse les possibles obstacles de ses modes de conception et de ses modes de faire.

Or, sur ce même point, si ces notions et pratiques informées par un milieu, agencent une certaine manière de faire avec les matériaux, à l'inverse, une autre notion, celle d'*espace*, agencerait autrement les modes de faire et les modes de conception face aux matériaux. Tantôt dans l'agencement par milieu tantôt dans l'agencement par espace – que nous n'avons encore pas décrit –, en plus des matériaux, ce qui est déterminé d'une façon ou d'une autre, est précisément ce que nous appelons l'« architecture ». En effet, nous pensons que quand Simonnet parle de la discréditation de la dimension architectonique par la mise en place du principe de cohésion remplaçant les logiques d'empilement et d'assemblage, la nature de telle discréditation implique que la cohésion est plutôt un élément de milieu que d'espace. Reprenons donc le fil du chemin tracé en citant l'avis de Simonnet quant à la capacité d'hybridage du monolithisme, ou plus généralement d'après nous, des structures solidaires en corrélation. Ceci afin d'entrer au nouveau chapitre.

« Le monolithisme apparaît comme la conséquence logique d'un déplacement d'échelle dans l'appréciation de la solidité. Un corps construit en béton armé est moins l'assemblage soudé et cohérent des segments radis par eux-mêmes, que le *continuum* rigide d'une structure dont la quantité infinie des sections réalise un phénomène d'équilibre. La poutre déjà – fragment du monolithisme– exprime en tous points de son développement une sollicitation composé des efforts (normaux, tranchants) que sa constitution hybride maintient en compensation réciproque. À l'échelle plus vaste de l'édifice lui-même, dont les éléments obéissent à un découpage à la fois fonctionnel et constructif (plancher, refends...), la solidité reste néanmoins garantie (et assurée) par la cohérence relative des fragments issus de ce découpage. Planant, en 1896, percevait déjà cette sorte de calcification architectonique (...) « Dans un plancher en ciment (...) les poutrelles

(...), les hourdis et les parquets ne constituent en réalité qu'une seule pièce continue, la déformation des poutrelles entraîne forcément la flexion solidaire des plateaux dont la résistance s'ajoute alors à celles des poutrelles ; ces plateaux eux-mêmes, au lieu d'être des surfaces posées sur deux de leur bords, reposent sur tout leur contour, par leur quatre côtés, et de plus sont encastrés sur ces quatre côtés .» »¹⁴²

II. 3.2. DE L'ANALYTIQUE DU SYSTÈME BÉTON.

Le terme « mécanique » que nous allons traiter dans cette section, comporte un sens différent de sa signification au sein de la problématique « art libéral – art mécanique ». La supposée libération des arts quant à ses supports mécaniques, pose une conception du même terme, mécanique, que nous traitons à la fin de la sixième partie de cette thèse. « Mécanique » signifie donc pour le moment, plutôt une aptitude d'étude quant aux matériaux assez proche de la notion de « synthèse ».

Les premières études théoriques de portée mathématique sur le béton visent à le saisir, comme objet et phénomène, à partir de la notion d'ensemble. D'après nous, « ensemble » peut être traduit par une autre notion, celle de « système collaboratif ». Simultanément aux études sur le béton, l'économie poursuit son encadrement du matériau. Le béton est ainsi inscrit sous un régime dont les finalités sont la « dureté » et la « résistance ». Ces « attributs », désormais essentiels, constituent la matière du matériau au point de transformer son sens. D'ores et déjà, le béton sera conçu comme structure plutôt que comme liant. Or, l'économie de l'industrie n'a pas assignée, nécessairement, la dureté comme fin au béton à partir de l'analyse de l'« objet – phénomène » béton. La dureté n'est pas le résultat stricto sensu d'une procédure mathématique nécessairement déployée à partir de l'étude des propriétés de l'« objet » ni du « phénomène » béton. Néanmoins, elle prend son statut de finalité au sein des premières études théoriques sur le béton. En fait, ces études s'intéressent plutôt aux moyens du béton, c'est-à-dire à son caractère de « système ». Cependant, il nous semble que cette idée définissant le matériau par ses moyens intrinsèques – idée selon laquelle il fonctionne comme un système – était apte à la finalité exigée. Autrement dit,

¹⁴² Ibid.

la notion de système et celle de dureté ont « subjectivé » le matériau en lui assignant ses principaux attributs. Voyons donc en détail le progrès analytique des moyens pour ensuite nous attarder sur la finalité.

A la fin du XIX^{ème} siècle, les pratiques scientifiques portant sur la matière se déroulent historiquement dans le cadre de deux conceptions mécaniques, la mécanique des milieux continus et la mécanique analytique ou lagrangienne. L'analytique du béton comme dérivé des matières agrégées, le configure en tant que « solide » à travers l'assignation de deux conditions, un « centre de gravité » et un indice de « déformation ». « Le centre de gravité » comporte au cœur de sa conception physique de la matière, la mécanique classique dite « du point ». A l'inverse, la condition de « déformation » s'attache à la « mécanique de fluides ». Nous voyons dans la mécanique « du point » une considération du béton au sens physique du mot « objet », tel qu'il est compris en termes architecturaux. Inversement, la physique des fluides comporte plutôt une approche du béton en termes de « phénomène ». Il faut bien prendre en compte que ce qui nous permet de considérer le béton comme un phénomène, est une force spécifique : la déformation. En outre, on parle du béton en termes de phénomène si l'on admet qu'il est toujours destiné à des forces de déformation. Il n'est pas « phénoménique » conformément à d'autres faits agissant autrement que comme forces de déformation. En fait, l'indice de déformation a été toujours un problème central de l'étude du béton, mais, d'après nous, le « centre de gravité » et par conséquent, la mécanique des solides, a toujours soutenu la caractéristique industrielle du béton.

L'affirmation de l'influence de la mécanique classique sur le béton est importante. Le progrès de la science mécanique n'a pas exclu le « centre de gravité ». Le « centre de gravité » ne contredit pas cependant le mouvement. Celui qu'il prône, émerge grâce à la connaissance que cet outil mathématique possède des causes. A l'inverse de la cinématique qui étudie les rapports entre les paramètres du mouvement, la mécanique du point étudie le mouvement des points matériels afin de connaître les évolutions de ces paramètres. Il s'agit de la position, la vitesse, l'accélération alors que les causes du mouvement sont, entre autres, « les frottements, la poussé, et, surtout dans le cas de la construction, les « interactions gravitationnelles »¹⁴³. Or, « toutes ces interactions sont

¹⁴³Sur le thème « Mécanique du point », voir : http://moodle.insatoulouse.fr/pluginfile.php/39183/mod_resource/content/3/cours4.pdf

modélisées par un objet physique unique, la force. Ainsi, en connaissant la force subie par le point matériel à tout moment, il est possible de prédire le mouvement. Pour ceci, en plus de connaître le montant de « force » subie par un objet, il est nécessaire de définir un « élément référentiel » au sens spatial et temporel.

La théorie mécanique nous dit donc qu'un « point matériel » est constitué de 4 éléments, trois coordonnées spatiales (x, y, z) et une masse. Or, ce « référentiel » peut être représenté par un objet de petite taille, une particule, mais aussi par un objet de grande taille, une structure, un ciment, une poutre. Dans tous les cas, cet objet s'appelle « le mobile ». Par conséquent, une telle analytique des points matériels permet de s'intéresser, dans la description mathématique et dans le graphique statistique, au « barycentre » de ce mobile. Le barycentre est un élément crucial de la mécanique de la construction, il est tantôt un « centre d'inertie » qu'un « centre de gravité ». Le « centre d'inertie » pondère les particules d'un corps donné par sa masse propre; le « centre de gravité » les pondère en fonction du poids du corps donné. Mais dans les deux cas, le barycentre accomplit la fonction de simplifier et d'économiser l'étude d'un système.

Or, qu'il s'agisse du centre d'inertie ou du centre de gravité, si le référentiel possède une grande taille, l'analyse tend à « négliger les effets dues à cette taille »¹⁴⁴. Par « référentiel » il faut comprendre l'élément sur lequel des forces agissent et à partir duquel l'analyse essaye de prédire des mouvements. Les effets dus à la taille du référentiel se propagent partout dans le système. En d'autres termes, la simplification du mobil que fournit un élément apte à comprendre le système (le référentiel), comporte un paradoxe. Elle simplifie aussi les conséquences du mobil sur le système. Le cas de la construction avec du béton montre que l'économie de l'analyse néglige les effets de la fonction tectonique et du matériau structuré. La fonction tectonique et le matériau-structure négligent les effets des mobiles sur l'ensemble de la construction et sur l'espace architectural. Or, selon nous, le « centre de gravité » est lié à la finalité « dureté ». Cette liaison cependant, ne retire rien au fait que l'« élément » soit toujours présent dans l'analyse ; élément qui relève d'une économie de l'analyse du système.

La consistance matérielle du béton en tant qu'agrégé et structure portante, fournit l'image nécessaire pour le considérer comme « le référentiel ». Ceci, même si la masse et le poids sont effectivement des caractéristiques physiques d'un matériau dur. Le

¹⁴⁴ Ibid.

béton est donc apte au statut de référentiel pour différentes raisons. On a tendance à l'imaginer comme un élément dur, de masse consistante et en conséquence lourd. Voici le procédé de liaison entre le « centre de gravité » et la dureté ; procédé tiré plutôt d'une industrie de la construction plutôt que de laboratoires. Le rapport entre les termes « poids et lourd » et « masse et massive » est légitimé par l'accord entre l'analyse mathématique et les finalités marchantes de l'industrie. Finalement, si l'industrie de la construction permet de « référencier » le caractère massif et lourd du béton (étant donnée sa transformation en structure), la notion de « dureté » se voit ainsi renforcée. La notion « poids » devient ainsi synonyme de « lourd » et par « masse » on comprendra aussi « massif ». Ce glissement de sens est la base du béton. Le matériau ne semble pas plus dur à cause de son poids et de sa masse, il est lourd et massif. Revisitons à présent les moyens et examinons leur corrélation avec la finalité.

La « dureté » est une notion importante en termes économiques. Elle participe de la procédure mathématique portant sur le béton. Dès l'état précédant le déploiement analytique et mathématique des études sur le béton, la portée économique est importante. La notion de dureté est donc cruciale, même si dans le cas du béton, elle est définie plutôt par l'économique que par les mathématiques. L'analyse mathématique, au sens du développement d'un savoir, émerge toujours accompagnée d'une notion déclarée non mathématique. L'analyse implique la notion de dureté. Une telle mixité de natures (les mathématiques et la dureté soutenues par l'économie) représente la rencontre entre deux domaines : celui des quantités mathématiques et celui des qualités economico-matérielles. Par « matérielles », il faut comprendre les qualités des éléments ou des objets soutenus par un principe d'agrégation composite. Ce principe rend les qualités plus résistantes physiquement. En d'autres termes, les qualités seront plus fortes vis-à-vis des forces de la pesanteur. Par le mot « économie » nous ne prétendons seulement pas signaler la réduction des possibilités que le béton subit au moment de sa transformation en structure. L'économie marchante constitue aussi le composite.

Il nous semble que la qualité du matériau composite « dureté » est adéquate pour la mise en vitrine du béton. Par sa dureté, le béton acquiert une visibilité appropriée à sa commercialisation. Si l'on admet que les qualités intrinsèques des matériaux et des objets physiques peuvent être perçues, la dureté comme signe de pouvoir structurel du

matériau, captive et attire l'attention des commerçants et entrepreneurs du monde de la construction. La dureté n'est pas un motif étranger à une matière qui ne *semble* pas dure, comme pour le cas des substances. La dureté est visible et palpable dans le matériau béton. De plus, pour atteindre le sommet de la dureté, le béton, étant un agrégé, ne possède pas les limites de son adversaire l'acier. Le béton, grâce à son industrie impliquant le chantier pouvant se monter partout, est plus polyvalent que l'acier. Mais cette polyvalence répond aussi au prix faible du matériau sur le marché. Il est historiquement moins cher que l'acier, essentiellement parce qu'il n'a pas besoin, sous des conditions normales de production, de l'industrie du feu. Il ne gaspille autant de carburant ni ne répond à des dynamiques de thermodynamique dans sa fabrication. Sur la période qui s'étend de la fin du XIXème siècle au début du XXème siècle, la fabrication du béton structurel, renvoie toujours à une théorie et à une mathématique mécanique. Nous ne parlons plus en termes strictes d'analytique mécanique du béton, mais de production. En ce sens, ayant traité l'analytique d'ensemble, (systématique), portant sur le béton, observons maintenant comment cette analytique agit sur la production industrielle du matériau.

II. 3.3. DE LA PRODUCTION DU SYSTÈME BÉTON PAR CONSERVATION D'ÉNERGIES.

La fabrique du béton est soutenue par une mécanique qui préconise le mode de production du matériau à mettre en place. Ceci, à travers une procédure ordonnée par des principes de monotonie et d'inertie. Cette théorie est, en les termes de Simonnet, rassurante.

« De fait les premiers théoriciens travaillent plus en algébristes qu'en constructeurs, au sens où leur souci de rigueur, leur volonté de traduire au plus près les systèmes de contraintes propres au béton armé les aliènent à l'étude des efforts d'ensemble (flexion, cisaillement) où ne compte pour finir que la répartition des contraintes dans les sections droites. Quand la théorie s'empare du béton

armé, elle ne conçoit pas des structures, elle ne fait que les calculer. La théorie rassure, elle n'incite pas encore à inventer à proprement parler. »¹⁴⁵

Simonnet met ainsi en cause la notion d'invention. Les théoriciens, plus que produire, permettent (ou poussent) l'invention des structures (Ils calculent à travers l'analyse). En analysant les structures existantes, les théoriciens parviennent à les calculer. Il est intéressant de constater que les « systèmes de contraintes » aliènent les théoriciens vers l'étude des efforts d'ensemble. Par « systèmes de contraintes » il faut comprendre les forces menaçant la tenue de la structure dans un milieu affecté par la pesanteur. Or, l'aliénation conduit aussi le résultat des études des contraintes. En effet, si l'étude des efforts d'ensemble donne comme produit de fabrication la répartition des contraintes sur les sections droites, la notion d'ensemble se réplique dans le résultat de l'analyse. La répartition des contraintes se fait au milieu des sections droites, elle ne porte pas sur une seule section. C'est alors l'ensemble des sections qui peut offrir une distribution des efforts toujours d'ensemble.

L'étude des efforts d'ensemble produit donc une solution soutenue par un autre ensemble, celui des pièces droites. En fait, « la distribution des forces » comme prémisses général de l'étude analytique des structures dures, implique une orientation du *regard* du théoricien. Il vise tout d'abord les efforts d'ensemble pour ensuite proposer comme solution un autre ensemble capable d'y répondre. Il s'agit, comme nous l'avons argumenté, de la conservation d'énergie, de la transmission des forces qui ne peuvent pas être éliminées ou neutralisées, mais reconduites. Le circuit des forces concerne donc une conservation des forces dont la notion analytique la plus adéquate et rassurante est celle d'*ensemble*.

Or, la conservation de l'énergie n'est pas, nécessairement, un fait scientifique conscient pour les premiers théoriciens du béton armé. En fait, la fin du XIX^{ème} siècle, vers 1873, l'émergence de la deuxième loi de la thermodynamique est un progrès pour la science. Cette loi voit le jour au sein d'une dispute entre les physiciens allemands à propos d'une confusion « mécanique ». « Les- physiciens allemands, en l'occurrence Rudolf Clausius, Hermann von Helmholtz et Ludwig Boltzmann, se disputent donc l'honneur de savoir qui, le premier, a démontré que la loi de croissance de l'entropie

¹⁴⁵ SIMONNET, Cyrille, *le béton, Histoire d'un matériau...* op, cit, p. 101.

thermodynamique dérivait de la mécanique hamiltonienne »¹⁴⁶. Les théoriciens du béton ne devaient pas être au jour de cette dispute ni des implications de l'entropie pour la conception de l'énergie. Néanmoins, l'affaire se montre exemplaire pour la révision de l'élaboration théorique du béton.

Isabelle Stengers nous dit que Maxwell ricane d'une telle dispute entre les physiciens allemands, parce qu'il savait que les prédicats de la dynamique sont, à l'inverse de ceux de la mécanique, *incommunicables*¹⁴⁷. Ils sont donc a-signifiants. Les énoncés et formules avec lesquels les chercheurs communiquaient les phénomènes mécaniques, ne sont plus valables. En fait, ces énoncés et formules des phénomènes mécaniques, avaient la prétention d'expliquer les ciels et les trajectoires célestes. Ce qui attire notre attention, est le problème de communication formulé par Maxwell. La communication des phénomènes mécaniques se fait au moyen de statistiques¹⁴⁸. Or, les statistiques sont l'expression en signes et graphique de l'étude mathématique du béton. Les statistiques fonctionnent ainsi comme une interface entre l'étude mathématique du matériau (ou de la structure) et un savoir dominante, la mécanique. D'après nous, le problème est de savoir jusqu'à quel point l'outil mathématique contraint à l'interface statistique. Cette interface est altérée par la mise au point que l'outil mathématique éprouve dans sa confrontation aux matériaux ? Nous en discuterons dans le chapitre suivant pour conclure que l'armature des statistiques reste la même. Elle s'est constituée en termes mécaniques. Ainsi, l'outil mathématique a subi parfois dans l'histoire de ses applications (nous ne parlons pas de l'histoire de son progrès) un arrêt grâce au pouvoir des savoirs l'entretenant.

Les statistiques sont devenues dans le domaine des explications mécaniques du monde, un tamis à travers lequel on testait les nouveaux progrès scientifiques. Ces progrès pouvant être aussi mathématiques. Dans le cas des premiers théoriciens du béton (nous verrons par la suite que des théoriciens plus contemporains sont également concernés), les statistiques sont presque une interface autonome des savoirs prépondérants de tel ou tel moment historique. Ils servent de tamis utile pour essayer de faire concorder les savoirs les plus dissimiles. En fait ils sont proches de la notion de

¹⁴⁶ STENGERS, Isabelle, *Cosmopolitiques*, Tome III : *Thermodynamique : la réalité physique en crise*, Paris : La découverte/Les empêcheurs de penser en rond, 1997, p. 9 - 10.

¹⁴⁷ Ibid, p. 10

¹⁴⁸ Nous nous attarderons dans le problème de la statistique dans le chapitre suivant.

« concordance » que nous allons revisiter plus tard. La concordance concurrentielle des statistiques est une technique d'association.

Le cas de Maxwell face aux physiciens allemands, démontre comment les statistiques parviennent à se dépendre du savoir d'un moment donné, pour en agir presque de manière autosuffisant. À la fin du XIX^{ème} siècle, les statistiques se déprennent de la mécanique qui, simultanément, se trouve dans un état de progrès où son pouvoir est relativisé. La statistique servait à la mécanique. Ensuite elle permet d'accorder la nouvelle loi thermodynamique aux exigences mécaniques, mais sans les altérer. Autrement dit, les statistiques ne se sont pas transformées à cause d'un premier changement du savoir mécanique auquel ils essayaient, au bout du compte, de répondre pour appréhender une nouvelle loi. Les physiciens, sans se soucier de la mécanique opèrent la statistique. Ils connaissaient la capacité d'adaptation aux aléas d'une telle interface. Evoquons à ce propos ce qu'Isabelle Stengers dit du cas de Maxwell et les physiciens allemands. « La dynamique hamiltonienne est indifférente aux tracasseries statistiques au moyen desquelles les Allemands tentent de l'associer aux formes nuageuses de la thermodynamique. Un phénomène défini en termes thermodynamiques ne peut satisfaire les exigences de la mécanique. »¹⁴⁹

Même si les statistiques constituent la science de l'aléatoire ou du possible dans l'étude du béton, celui-ci est préalablement conçu en termes mécaniques. En d'autres termes, l'aléatoire est saisi selon un rapport de « cause-effet ». La notion de « possible » est ainsi mise en cause. Ce possible n'existe donc pas, nécessairement, avant l'évènement. Au contraire, il s'explique après-coup. Ce possible obtiendra toujours sa place dans le vaste domaine des causes - effets. En fait, c'est en cela que consiste le pouvoir de la mécanique. Comme le dit Isabelle Stengers, la mécanique est une invention ; invention qui au fil du temps est devenue un pouvoir.

La philosophe situe sa critique de la mécanique au moment postérieur, dans l'histoire des sciences, à l'invention de la mécanique analytique. Cette analytique est appelée d'après le nom de son auteur « lagrangienne ». En fait, Joseph-Louis Lagrange connu en italien sous le nom de Giuseppe Lodovico de Lagrangia, formule les principes de sa mécanique analytique à partir 1788. En effet, le lagrangien « d'un système dynamique est une fonction des variables dynamiques qui permet d'écrire de manière

¹⁴⁹ Ibid, p. 10

concise les équations du mouvement du système »¹⁵⁰. La mécanique de Lagrange se développe historiquement presque de manière parallèle à la mécanique des milieux, celle qui allie statistique et mécanique des fluides. Pour Stengers, l'évènement lagrangien enveloppe l'approche newtonienne de mouvement des corps, sauf que, depuis Lagrange, le « formalisme » de formules vouées à expliquer le mouvement augmente. Le schéma du mouvement souligne que les mobiles ne répondent plus à l'équilibre entre forces et accélération, mais à un axiome supporté par la notion d'énergie potentielle. Cette énergie est échangée par un corps en déplacement et cependant toujours soumis à une force conservatrice. La force conservatrice prône pour sa part, que le travail qu'elle produit est indépendant du chemin suivi par son point d'action¹⁵¹.

Si le travail en physique signifie l'énergie fournie par une force lorsque son point d'application se déplace, en termes de construction *lorsque la pièce subissant la force se déforme*, les forces de l'ensemble structural sont conservées si leurs pièces ne cèdent pas. Ainsi, le système de contraintes évalué par la structure, se réplique et se distribue dans la structure elle-même. La structure ne déforme pas ce système et permet ainsi la conservation des forces au sens mécanique du terme. Or, les actions de la structure face aux sollicitations des contraintes, produit de ce fait un « travail » qui demeure indépendant. Ce travail est donc apte pour être orientée vers d'autres propos, ceux que nous appelons « structurels » ou d'organisation spatiale.

Dans le deuxième moment de cette thèse, nous traitons le thème du bio-pouvoir à l'égard de Foucault. Ce pouvoir agit par forces ou énergies vitales (physiques et biologiques). C'est pourquoi, il nous semble possible que dans le cas de la construction, ce pouvoir puisse se servir des forces conservatrices. La conservation d'énergie de la fonction tectonique rassurerait ainsi tant le fonctionnement structural (tenir le bâtiment sans déformation des pièces) que le fonctionnement structurel (disposer l'espace architectural). Ce dernier fonctionnement sera donc adéquat à la propagation du bio-pouvoir. En fait, demeurant dans le régime métaphorique des « dispositifs », on peut conclure que le biopouvoir a besoin de ce surplus, de ce reste ou *amas* d'énergie qui se trouve disponible dans le bâtiment, pour le reconduire et poursuivre ainsi son éparpillement. Il s'agit donc d'une sorte de stockage d'énergie grâce auquel la

¹⁵⁰ Sur le thème « lagrangien », voir :

http://moodle.insatoulouse.fr/pluginfile.php/39183/mod_resource/content/3/cours4.pdf

¹⁵¹ Ibid.

disposition de l'espace du bâtiment est garantie. Les schémas analytiques de la mécanique ne rassurent pas seulement l'édification du bâtiment mais, également, sa structuration spatiale.

Sans traverser nécessairement le domaine de la construction, mais toujours en parlant des phénomènes physiques, Isabelle Stengers dénonce le pouvoir de la mécanique pour bâtir un « objet » définissant force, mouvement, mais aussi *espace*.

« Dans L'Invention de la mécanique, j'ai suivi le chemin divergent de deux héritages de ce que j'ai appelé l'événement lagrangien : la construction d'équations dont la syntaxe affirme le pouvoir de l'égalité entre « cause » et « effet », pouvoir devenu créateur de fiction, constructeur d'un « objet » définissant sous ses propres conditions espace, force et mouvement. Hamilton marque l'un de ces chemins, et Carnot, l'autre, chacun prolongeant par des moyens mutuellement incompatibles le pouvoir de la fiction lagrangienne. »¹⁵²

L'«objet » ou « mobile » d'après les physiciens, possède, comme nous l'avons vu, un barycentre qui simplifie l'analyse. L'analytique de la mécanique des points produit ainsi des référentiels. Si ceux-ci sont de grande taille, l'analyse néglige leurs effets dus à cette taille. Les « objets » de la mécanique sont de ce fait analogues à des mobiles mécaniques. Ils négligent, non pas nécessairement les effets dus à leur taille, mais les effets dus à leur pouvoir. L'objet mécanique définit ses propres conditions. Et ces conditions sont donc assez rassurantes. Elles ne donnent pas trop d'espace pour la déroute ou l'accident. Par accident nous ne parlons ici de catastrophe ni de risque, mais seulement de l'imprévu. Un imprévu structurel ou spatial, un imprévu structural ou constructif ne comportent pas, nécessairement, un risque. Or, même si les accidents imprévus arrivent, ces objets ont entamé d'avance un champ d'action capable de les réorienter, de les rémettre dans la trajectoire stipulée. Ces objets sont donc capables de gérer les nouveaux phénomènes. Voilà pourquoi il nous semble que la fonction tectonique en architecture implique cette sorte d'analytique mécanique des phénomènes et des objets physiques.

¹⁵² Ibid, p. 10 - 11.

II. 3.4. DE LA MÉCANIQUE ANALYTIQUE ET PHYSICALISTE.

Désormais (à partir la fin du XIXème jusqu'à la fin du XXème siècle), les études mathématiques sur le béton constituent le socle de la conception mécanique du monde, à travers leurs expressions statistiques. Même si la distribution des forces dans la structure du béton, l'ossature, signifie d'après nous un fait de conservation de forces, son étude préalable se fait à travers des outils mécaniques statistiques. De plus, si le matériau lui-même est conçu comme une structure, c'est toujours la mécanique qui accorde les outils nécessaires à sa projection. On projette le matériau depuis des outils de calcul convenables à une représentation de portée mécanique, les statistiques, même si son comportement physique n'est pas nécessairement statique mais dynamique. Il n'est pas sensé, par lui-même ou par ses potentialités objectives, se comporter nécessairement selon la mécanique analytique. On pense le béton à partir de ces termes parce qu'on l'a transformé en structure supportant des systèmes analytiques. Le béton a été assimilé à ce pour quoi les bâtisseurs ont commencé à l'utiliser, les structures en tant qu'ossatures. Mais, une telle structuration du béton comme structure portante a été, comme nous l'avons vu, organisée par une analytique mécanique. La mécanique, sans tomber dans le champ de son analytique, entraîne d'autres parcours et manifestations qui, pouvant être plus en accord avec les potentialités du béton, n'ont pas assisté son étude théorique et mathématique. Comme nous l'avons annoncé tout à debout de chapitre précédent, nous nous occuperons plus tard de ces autres cas de « mécanique ».

Or, un problème se pose dès qu'on sait que même les ossatures ne doivent pas seulement répondre aux lois de l'analytique mécanique. L'énergie conservatrice et la distribution des forces montrent que l'entropie thermodynamique concerne aussi le comportement de ces structures. Mais cette fois-ci, la conservation d'énergies n'est pas un outil de la fonction tectonique pour structurer l'espace. Le problème de l'entropie sera développé plus tard. Voyons pour l'instant qu'en plus des mathématiques et de leur représentation graphique, la mécanique analytique englobe aussi une considération importante de ce qu'on a eu pour habitude d'appeler le « réel ».

La théorie mathématique supportée par une économie, est aussi subsidiaire d'une conception scientifique concevant le monde comme soumis aux lois physiques. En ce sens, aux mathématiques algébriques et analytiques des premiers théoriciens du béton,

une conception mécanique du « réel » y est associée. Autrement dit, le domaine de représentation abstrait que calcule le béton, est parallèle à une autre conception portant sur l'ensemble du réel cette fois-ci ; conception qui lui est concomitante. La conception mécanique du réel prône que toute manifestation phénoménologique, objectale et même mentale, dépend des lois physiques constantes. Selon les termes d'Isabelle Stengers, il s'agit de deux sortes de pouvoir, le pouvoir de la représentation hautement abstraite de la mathématique, et celui de l'explication physicaliste. L'argument de la philosophe à ce propos émerge de sa lecture critique de la physique classique et contemporaine.

« La physique, aujourd'hui, est hantée par les lois (...) elle se présentera comme la science qui a découvert que la nature obéissant à des lois (...) Comme Max Planck, au début du siècle, comme Steven Weinberg et bien d'autres aujourd'hui¹⁵³, le physicien continuera à prétendre avoir découvert des (...) lois qui, bien sûr avec des notations et dans des langages différents, devraient avoir également été « découvertes » par des extraterrestres intelligents. (...)

Ce ne serait pas bien grave si la physique ne donnait pas un mauvais exemple. (...) : le *mind-body problem*, (...) et les théories mathématiques du marché économique. Dans le premier cas, c'est le pouvoir de l'explication physicaliste qui fascine, dans le second c'est au contraire le pouvoir du mode de représentation hautement abstrait, apparemment détaché de tout modèle physique particulier, de l'état dynamique qui attire l'attention. »¹⁵⁴

Dans le cas du béton armé, les théories mathématiques, même englobant une économie marchante, ne sont pas évidemment les mêmes théories du marché économique évoquées par Stengers. En outre, les théories mathématiques portant sur le béton, étant hautement abstraites, ne sont pas néanmoins détachées des modèles physiques. Elles répondent au modèle de la physique mécanique « cause-effet ». Il nous semble qu'en quelque sorte, entre le modèle mécanique et les théories mathématiques abstraites, il existe une certaine pensée théorique qui fait cercle. Elle établit un circuit préétablie de la théorie. Par telle circularité, les théories mathématiques analysant et

¹⁵³ WEINBERG, Steven, *Dreams of Final Theory*, Vintage, Londres, 1993, p. 36.

¹⁵⁴ STENGERS, Isabelle, *Cosmopolitiques*, Tome 2 : *L'invention de la mécanique : pouvoir et raison*, Paris : La découverte/Les empêcheurs de penser en rond, 1996, p. 10.

calculant le béton deviennent rassurantes. La pensée théorique qui les entoure les supporte.

La notion d'ensemble possède le sens d'une catégorie. Elle émerge de manière nécessaire comme produit analytique des théories mathématiques appliquées au béton pour permettre la conservation des forces dans le bâtiment. En d'autres termes, l'« ensemble » est la réponse nécessaire qui donne le calcul, le domaine abstrait, vis-à-vis du pouvoir du modèle physique mécanique portant sur le monde réel. Le pouvoir de ce modèle est établi, parmi d'autres raisons, par la multiplicité des lois gouvernant le monde et par la quantité de force que chacune d'entre elles porte en elle-même. Il y a donc un ensemble de forces, toutes assez puissantes, qui agissent de manière agencée, c'est-à-dire, toujours ensemble. Les différents éléments, objets et phénomènes du monde, attendent pour être individualisés par ces forces. Ces forces les agencent toujours. A travers l'individuation, ces éléments entrent dans le domaine de l'analytique. L'entrée dans l'analytique ne garantit pas seulement l'existence physique de ces êtres, elle dispose aussi les conditions de leurs performances.

En l'occurrence, si le « monde réel » est un ensemble de forces fortes, la théorie mathématique des matériaux ne peut pas ne pas qu'élaborer des calculs d'ensemble. Dans le cas du béton armé comme structure résistante, l'analytique mécanique essaye de traduire les systèmes de contraintes de la manière la plus précise possible. Une seule pièce de la structure en béton ne peut pas répondre au système des contraintes des lois auxquelles la nature obéit. Le calcul répond au système extérieur des contraintes par un « autre » système, par l'ensemble des efforts des pièces solidaires. Les forces de la nature sont solidaires et très fortes, les mathématiques produisent donc un calcul du même genre, solidaire et fort. Il ne s'agit donc pas d'inventer des structures comme le disait Simonnet, il s'agit de les maintenir, de les calculer, de les rendre capables de répondre aux forces de la nature, en les conservant, en les transmettant. Ceci est l'expression majeure de la notion de système.

Nous pensons qu'un tel système dont les éléments d'ensemble et de force se reproduisent du côté du calcul mathématique (l'analytique mécanique) et du modèle physique du réel, est propice à la prépondérance de la fonction tectonique dans le domaine de la construction. Le calcul entretient la fonction tectonique, il ne s'occupe pas de l'invention des structures. En fait, c'est à propos de ce domaine que le parallélisme entre le modèle physique du réel et le calcul mathématique est le mieux

achevé. Le traitement du béton armé en tant que matériau structurel qui doit répondre aux forces de la pesanteur, habilite un tel parallélisme. On ne peut pas que le concevoir vis-à-vis de ce à quoi il répond. Il est devenu structure, précisément, pour tenir au milieu du système mécanique de la pesanteur.

Isabelle Stengers pense que ce système n'est pas apte pour l'invention, ou dans les termes deleuziens qu'elle utilise, pour l'évènement. « Comment caractériser ce rôle de la physique en tant que modèle ? Il faut d'abord souligner qu'il ne peut être question ici ni d'invention, ni donc d'évènement »¹⁵⁵. Dans le cas du béton armé, le pouvoir de ce modèle est si fort que les mathématiques s'apprêtent à le traduire au plus près, pour en produire un calcul rassurant qui puisse proclamer, en langage algébrique, que la structure peut tenir. Il ne s'agit donc pas, à travers le calcul mathématique, de faire progresser ou développer le matériau ni dans sa fonction ni dans sa forme, mais de le faire subsister en accord avec les systèmes des contraintes. Et ainsi, les forces, mais aussi la pensée théorique circule en rond autour des conditions de l'analytique mécanique, depuis le modèle physique au calcul abstrait mathématique, et vice-versa.

¹⁵⁵ Ibid.

II.4. LES SYSTÈMES DE CONTRAINTES ET DE CORRESPONDANCES DU SYSTÈME BÉTON.

II.4.1. DE LA CORRELATION, LE CALCUL ET LA DISQUALIFICATION, PILIERS DE LA NOTION RESEAU.

Le cas de l'étude du béton armé peut être caractérisé par une notion assez chère aux statisticiens et plus récemment aux génétistes. La « corrélation », contrairement au couple « causalité – effet », ne représente pas historiquement ni principalement un outil efficace des sciences « naturelles ». Elle est principalement un outil efficace des « sociales et humaines » telles que l'économie. En d'autres termes, le principal enjeu de la notion de corrélation n'est pas de produire des résultats répondant aux lois causales. La « corrélation » est surtout un outil puissant et très performant quant à l'établissement des liens et rapports complexes entre des éléments ou domaines « apparemment » dissimulés à première vue. Mais plus que rendre semblables ou similaires des éléments de nature différente (même si le lien ainsi construit pourrait démontrer la nature plus profonde et partagée de ces éléments à première vue distincts), la corrélation établit des appartenances ou des corrélations. Ces dernières comportent parfois des liens de *parenté*.

En fait, le mot « corrélation » provient de prime abord du vocabulaire philosophique, « désignant à l'origine la réciprocité de deux notions. Ainsi celle de « père » est corrélée à celle de « fils », car il n'y a pas de fils sans père. Il en va de même de la droite et de la gauche, etc. »¹⁵⁶. Michel Veuille rajoute que l'introduction de la notion dans les sciences naturelles passe par les naturalistes français comme Georges Cuvier qui l'utilise pour formuler sa « loi de corrélation des organes. »¹⁵⁷. Le fait que l'entrée en scène de la notion en sciences naturelles, corresponde aux études sur les organes de Cuvier, retient notre attention. Pour le naturaliste français, le terme d'« organe » comporte le problème de l'« ensemble » et le statut de l'« organisation. Pour qu'un être soit organisé, il faut que toutes ces parties « se

¹⁵⁶ VEUILLE Michel, *Corrélation, le concept pirate*, pp. 35 - 67 in : *D'une science à l'autre, des concepts nomades*, sous la direction de STENGERS Isabelle, Paris : éd. du Seuil, 1987, p. 40

¹⁵⁷ Ibid.

correspondent mutuellement »¹⁵⁸. En fait, d'après la lecture du texte de M. Veuille sur « la corrélation », il nous semble que pour qu'une partie X d'un ensemble soit considérée comme « organe », il faut qu'elle corresponde mutuellement à une autre partie Z. En d'autres termes, l'autre partie Z doit aussi correspondre à X. Mais en quoi correspondent-elles? Précisément par leur mutualité, elles font ensemble. Ici la notion de corrélation est constitutive de la conception d'« organisme » en tant que système clos.

Si Cuvier utilise la notion de « corrélation » pour argumenter sa théorie des organes, dans cette mise en œuvre au milieu d'une théorie spécifique, elle se remplit. Désormais et historiquement, depuis Cuvier la corrélation est signée « système » des parties collaboratives ou « organisme ». En fait, parmi les nombreuses relectures critiques de l'organisme, on trouve celle de Gilles Deleuze à travers le concept « CsO : corps sans organes ». Néanmoins, un corps sans organes n'implique pas la disparition des liens, rapports ou connections. L'« agencement machinal » comme dit Deleuze, est toujours multiple, il fait appel aux rapports entre des « choses » différentes. Le problème de Cuvier part plutôt de sa conception du système comme organisme « clos » dont l'action est définitive et dont chacun des composants représente les autres¹⁵⁹.

En fait, si l'action est définitive et que chacun des composants séparément « indique et donne toutes les autres », cela revient à dire que la connaissance du monde soutenu par la méthode des « organismes » de Cuvier, n'a pas besoin que les composants soient complets pour conclure de leurs « propriétés possibles ». Une telle méthode est tout à fait actuelle grâce au développement de la théorie statistique des organismes. Les statistiques utilisent peu de composants pour augmenter les puissances de tout un ensemble. Néanmoins, à l'inverse de la théorie de Cuvier, les statistiques jouissent de moyen de calculs plus puissants dispensés par les ordinateurs.

« Le principe de corrélation était néanmoins assez robuste comme méthode scientifique. Il avait fait comprendre à Cuvier l'une des grandes propriétés du

¹⁵⁸ Ibid.

¹⁵⁹ « Toute être organisé forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se correspondent mutuellement, et concourent à la même action définitive par une action réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres changent aussi, et par conséquent chacune d'elles séparément indique et donne toutes les autres », CUVIER, Georges, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. 1815, rééd. O, Bourgois, Paris, 1985, citation de VEUILLE Michel, *Corrélation, le concept pirate*, pp. 35 - 67 in : *D'une science à l'autre, des concepts nomades*, sous la direction de STENGERS Isabelle, Paris : éd. du Seuil, 1987, p. 40

concept : dans un premier temps, classer de manière objective et selon des lignes de force privilégiées toute collection d'objets que rien, a priori, ne réunissait entre eux ; dans un second temps, situer dans cet ordre des objets connus de manière partielle pour inférer leurs propriétés possibles. Les méthodes actuelles de classification automatique des données ne fonctionnent pas sur d'autres principes. La différence est que le savoir-faire du naturaliste y est remplacé par la puissance de calcul d'ordinateurs utilisant les formules mathématiques de la corrélation et de la contingence données depuis par Karl Pearson¹⁶⁰. »

Nous pensons que dans le domaine de l'analyse du béton armé, le calcul et la théorie mathématique englobent le fait de pouvoir connaître et saisir les puissances d'un ensemble à partir de l'étude des actions concurrentes de ses composants. Ces composantes n'ont pas besoin d'être connues entièrement ni dans leur « individualité », ni complètement quant au numéro qu'elles représentent au sein d'un ensemble. Quant à l'« individualité » on verra par la suite qu'à partir de la pensée de Simondon, on peut parler d'individualités même si elles appartiennent à un ou plusieurs ensembles. À travers sa procédure d'étude sur le système des contraintes, la notion de « corrélation » prône deux particularités : le savoir d'un ensemble à partir des indices et le savoir des puissances d'ensemble à partir des actions concurrentielles de ses composantes. La corrélation parcourt ainsi plusieurs théories et domaines depuis Cuvier aux statistiques modernes.

Nous tirons le terme « indices » des composantes d'une notion qui accompagne la correspondance, la déduction. Cuvier travaille à démontrer sa théorie de l'organisme avec les fossiles des quadrupèdes. L'étude des fossiles incomplets et en ruine, ne garantissait pas la possibilité de constituer une nouvelle espèce encore inconnue. Cuvier a dû, par conséquent, déduire l'ensemble de la nouvelle espèce à partir d'un rapport entre les composantes existantes de cette nouvelle espèce et les composantes d'autres espèces de quadrupèdes déjà connues. Grâce à des espèces déjà constituées, Cuvier complète donc l'ensemble de la nouvelle structure. Ainsi, on peut dire, en termes architecturaux, que par rapport à d'autres structures du même genre, on en déduit l'organisation de la « nouvelle » structure. Si Cuvier a eu affaire aux organismes quadrupèdes, trouver en architecture un même et seul domaine pour en tirer des

¹⁶⁰ VEUILLE Michel, *Corrélation, le concept pirate*, op. cit, p. 40

« variations » n'est pas une tâche épineuse. La fonction tectonique a toujours été, en tant que structure portante, la source des variations de cette dernière.

Nous ne faisons pas allusion au monde des fossiles ni des quadrupèdes pour parler d'architecture. Si, comme nous l'avons dit, la fonction tectonique implique un mythe fondateur de l'architecture ayant comme modèle le squelette humain, il n'est pas très osé de dire que ce même réservoir, les structures des os, se présentent encore comme une source de l'exercice architectural. L'architecture de Santiago Calatrava est un grand exemple de cette correspondance, entre les crustacés et l'architecture¹⁶¹.

Si l'on traduit ce savoir de « correspondance » à propos de l'étude mathématique sur le béton armé, il faudra dire que le système de contraintes est saisi, sous forme d'indice à travers l'analyse mathématique. On ne peut pas connaître toutes les formes, forces ni tous les éléments des contraintes. En fait on saisit les contraintes comme système en sachant qu'elles n'agissent pas nécessairement de la sorte. On les saisit ainsi pour entamer un « savoir » dans le milieu de l'étude des forces agissant sur les structures ; étude qui permet d'avoir une vue d'ensemble. Or, également dans le cas de la correspondance, l'analyse du béton privilège des lignes de force plutôt que d'autres. Le classement des forces agissant sur les structures porte sur trois forces : la pression, la compression et la tournure ou flexion. Ces forces agissent mutuellement comme ensemble sur la structure. Finalement, l'analyse de ce système de contraintes nous permet de connaître les potentialités des deux ensembles, celui des contraintes et celui de la structure. Du côté de la structure on peut définir quel degré de contraintes elle supporter. Du côté du système de contraintes on peut déterminer quel degré de force il pourra accomplir, sous des conditions différentes, à celles du calcul à un moment donné. Ainsi, la structure, grâce à son degré de plasticité, devrait être apte à supporter un événement imprévu.

La notion de correspondance est d'ailleurs propice à la conservation des forces. Cette conservation est décrite par le savoir mathématique et théorique appliqué à l'étude des contraintes du béton armé. Les efforts d'ensemble des sections droites de la structure répondent de manière collaborative aux actions du système de contraintes qui agissent mutuellement. On conserve donc les forces mais aussi leur manière d'action concurrentielle. Soit toute une parfaite correspondance de moyens, les forces, et de manières que constituent les ensembles. Cette affirmation de la conservation que nous

¹⁶¹ Voir figure 15 à la page 253

voyons dans le cas du béton armé, est aussi importante pour la notion de correspondance mise au point comme une méthode scientifique par Cuvier. Michel Veuille énonce que Cuvier, étant un « luthérien fervent »¹⁶² pensait que toute théorie où la notion de transformation trouvait une place, permettait la fantaisie d'une raison, ou même d'un créateur comme cause formelle. Il doute donc des pensées d'Étienne Geoffroy Saint-Hilare, de Bonnet, de Lamarck et même et surtout de Darwin pour qui « les organismes constituaient les branches multiples d'un même « arbre »». ¹⁶³ A l'inverse Cuvier pensait que « toute fait a une place déterminée qui ne peut être remplie que par lui seul. »¹⁶⁴.

La « transformation » de laquelle parle Veuille, est une transformation liée au concept d'évolution. Ce concept d'évolution, en plus de celui de « contingences » sera traité après par Pearson donnant le cadre suffisant aux théories statistiques. Néanmoins, nous pensons que Karl Pearson et François Galton n'affirment pas, à travers leur traitement du concept d'évolution et de contingence, une transformation au sens historique du terme. Ceci dans le sens où le matérialisme historique va donner au mot « transformation ». Si Pearson et Galton ne soutiennent pas un tel type de transformation, Cuvier ne serait pas non plus en accord avec Marx.

Dans le cas du béton, placé dans ce que l'on va appeler plus tard un milieu plutôt qu'un espace, (une surface plutôt apte aux fonctions qu'aux formes), nous dirons que le souci de correspondance exclu la transformation. En d'autres termes, le souci de correspondance n'exclue pas la transformation à la manière du rejet de Cuvier issu de la théorie évolutionniste. Dans le béton, la transformation est neutralisée par le souci conversationniste des rapports et de liens qui permettent toute correspondance. Or, acceptant que la transformation chez Darwin ne signifie pas un changement des rapports, mais une sorte de ramification et de nouvelles rencontres de ces rapports, le sens de sa théorie de l'évolution comporte toujours une conservation. L'une des composantes du gène le plus récent renvoi toujours à un passé lointain. Les liens entre les chaînes génétiques, même s'ils changent en effet, impliquent toujours une structure principale : celle qui permet de les configurer en réseau.

¹⁶² Ibid, p. 42

¹⁶³ Ibid.

¹⁶⁴ FLOURENS, *Analyse raisonnée des travaux de Georges Cuvier*, précédée de son éloge historique, Paris : éd. Paulin, 1843, citation de VEUILLE Michel, *Corrélation, le concept pirate*, op. cit, 42

Or, si dans la méthode de la correspondance de Cuvier, les *aprioris* n'existent pas, il nous semble que l'économie des moyens au sens constructif mais aussi marchand, sert d'*apriori* dans le cas de la correspondance des ensembles de forces du béton armé. La notion de dureté élaborée au sein d'une économie au sens large, reste toujours ancrée dans le traitement du béton. Par économie au sens large on comprend une économie des moyens (l'industrie du béton), des qualités (approfondir sur la dureté en dépit des autres qualités du matériau), et marchande (rendre le béton le matériau le plus polyvalent en termes de dureté). Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, une telle économie est l'héritage que le béton armé lègue à son fils le béton intelligent. Au sens étimologique de la notion « correspondance » en tant que parenté entre un père et un fils (dedans une durée historique plutôt qu'à l'intérieur d'un mode de fabrication comme celui qu'on vient de revisiter), la correspondance entre le père « béton armé » et le fil « béton intelligent » se maintient. Néanmoins, cette correspondance ne valorise pas des potentialités propres au matériau en tant que tel. Elle est en fait entretenue par l'*apriori* qui a orienté la principale tendance du progrès technologique, à savoir l'économie. Or, comme nous le verrons aussi par la suite, le principal enjeu de la correspondance qui est selon nous, le maintien des rapports, persiste et même s'amplifié au sein d'une notion plus forte : « le réseau ». Sur ce sujet, l'économie rejoint la théologie. La correspondance au sein des contraintes du matériau béton a signé son « comportement ». Il va répondre au système des contraintes par un autre système qui est un ensemble toujours plus élaboré des forces. Ici, comme dans le cas de la notion de corrélation devenue *mesure* pour tout cas scientifique et même « coefficient de corrélation »¹⁶⁵, il s'agit d'une méconnaissance, d'un calcul approximatif, et d'une exclusion de la « convertibilité locale des valeurs qu'il manipule ».¹⁶⁶

N'importe quel élément peut-il devenir correspondant d'un autre ou de plusieurs ? Peut-il et même tout phénomène, devenir correspondant ? Rien ne peut-il échapper aux liens ? Que ce soit pour constituer l'image d'une réalité ou pour travailler un matériau ? Ces questions sont actuelles car elles concernent la question récurrente portant sur la hiérarchie de la notion de « réseau ». Michel Veuille conclut son texte avec une notation à propos du manque de justification de la notion de correspondance. Ce concept « pirate », dit-il, est à son aise partout, et sa mise en application ne requiert

¹⁶⁵ VEUILLE Michel, *Corrélation, le concept pirate*, op. cit, p. 42

¹⁶⁶ Ibid.

nulle justification *a priori* ou *a posteriori*. Si avec la correspondance de Cuvier la cause essentielle est échouée, la cause finale n'est pas non plus importante actuellement. Ces constatations nous semblent proches de ce qu'on peut tirer de la notion de réseau. Comme la correspondance, le réseau est prêt à toute sorte d'« utilisation empiristes, technicistes ou justificatives »¹⁶⁷ après coup. Le réseau est neutre pour être hyperfonctionnel.

« Le coefficient de corrélation (...) organise les données qu'il traite en une masse informe d'associations et de ressemblances qui ne saurait tenir en un tout cohérent sans un jugement, sans la prise parti du scientifique sur la finalité de son comportement. (...) Créature du scientisme total, de la croyance en une science qui ne serait que la prise en compte de seuls faits tels qu'ils sont, la corrélation montre par contraste que ce qu'elle voudrait considérer comme un corps étranger est un facteur irréductible de la connaissance : l'ingéniosité humaine, et les projets qu'elle se donne dans la formation d'une culture scientifique. »¹⁶⁸

Le coefficient de corrélation, comme l'applicabilité exacerbée de la notion de réseau omniprésente, se soucie-t-il de la forme ? Peut-être pas. Un souci de forme empêcherait son pouvoir de multi-applicabilité, peut-être, parce que les ensembles collaboratifs ne suffisent pas pour créer une forme. La « correspondance » et le « réseau » ne sont pas les seuls facteurs nécessaires pour travailler, plutôt que pour expliquer le monde. Ils ne sont plus, d'après nous que des produits de l'ingéniosité humaine. Cependant, il faudrait se demander, le cas échéant, à quoi ou à qui répondent-ils ? Or, une autre question se pose avec urgence. Si, comme nous l'avons argumenté, la correspondance est liée aux objets mesurables, qu'en est-il des objets sans mesure ? Échappent-t-ils aux correspondances ?

Admettons qu'il y ait des éléments culturels non mesurables, des objets dont la mesure échappe à l'œil humain. Les nanotechnologies posent donc des problèmes aux systèmes de correspondances. Néanmoins, par correspondance avec d'autres éléments, on parvient à découvrir, non pas les « nanos », mais les relations constituantes entre eux. C'est la force du système des correspondances. En parlant du concept « pirate », Michel Veuille dit « Dans tout domaine où existent des grandeurs mesurables, il traque

¹⁶⁷ Ibid.

¹⁶⁸ Ibid. pp. 65 - 66

les relations entre les choses. Il ne les découvre pas toutes, mais toute relation découverte est réelle »¹⁶⁹. Finalement, tout est disposé en fonction des exigences des relations. Ceci signifie que tout ce qui est perceptible et même imperceptible, *collabore* avec les usages des systèmes de réseau. Voici un cas où la notion de milieu (les rapports entre les choses), peut agencer de multiples éléments au profit de fins étrangères. Agencement où les potentialités des éléments eux-mêmes importent peu. Le cas du béton armé pourrait, en ce sens, faire exemple de la manière dont on parvient à structurer un matériau, à travers une analytique des relations collaboratives entre les forces. On ne *forme* pas un matériau ni une matière, on l'*informe* structurellement. Ceci afin de la rendre plus résistante aux forces qui l'influencent dans le cadre des conditions physiques données. En d'autres termes, le béton montre d'abord comment les forces agissant sur un ensemble perdurent. Ensuite, le béton rend cet ensemble plus résistant à ces dernières. Il les distribue, il les fait circuler. Le réseau pourrait également servir à faire de l'ensemble « culture » des éléments aptes à la conservation et la circulation des forces agissant sur nous. Ceci afin de produire des circuits empêchant l'arrêt des forces ; circuits desquels il sera donc difficile de se délier.

II. 4.2. DE L'OPERATION DISCIPLINAIRE DES MATÉRIAUX, LE CAS DU BOIS ET DU FER.

Dans le sous-chapitre « De la solidité à la cohésion : vers l'instauration d'un principe de continuité ». Nous avons développé l'idée que le béton a été, théoriquement et scientifiquement, élaboré sous un aspect plutôt algébrique que géométrique. Ceci a permis le cas du monolithisme où les notions de synergie et de synthèse commandent la conception et l'industrie. Néanmoins, le béton armé comporte toujours une résistance à la mathématisation. Même après avoir subi des modifications afin de devenir plus apte au calcul mathématique le béton armé *en présence*, c'est-à-dire avant de devenir algébrique, présente une résistance à ce type de savoir. Comme nous l'avons vu, le béton en tant que structure devient mathématisable. Les théoriciens parviennent à calculer la résistance et à élaborer un diagramme géométrique propice à la distribution et au contrôle des forces agissant sur le bâtiment. La résistance prime sur la géométrie

¹⁶⁹ Ibid. p. 64

classique. Par conséquent, il est assigné au domaine algébrique mais relève néanmoins d'une résistance plus générale à toute sorte de savoir économisant. Le rapport entre ce matériau et les savoirs mentionnés évoque le sort d'un autre matériau archétype de la construction, le bois.

Dans le cas spécifique du rapport entre le béton armé, les mathématiques et la géométrie, nous avons remarqué l'importance de la production du diagramme. Dans la « petite révolution » qui a eu lieu dans le domaine de la construction au moment où les notions de structure et d'équilibre dépassaient celle de solidité et de stabilité, le diagramme apparaît comme une pièce essentielle englobant toute une série de contraintes. Le cas auquel nous avons fait référence, était celui du diagramme soucieux de l'ensemble des contraintes et de leurs répartitions dans les sections droites. Ce cas précède, en termes historiques, l'évènement du monolithisme moderne. Le diagramme géométrique est commandé par des « notions mathématisées », à partir du traitement du béton armé selon la perspective d'un savoir abstrait. En effet, à l'inverse des notions mathématisables qui se dégagent de la structure homogène du fer, la mathématisation du béton armé comporte une affaire de pouvoir. Le savoir résulte d'une mathématisation des propriétés du matériau qui intervient par un acte de force préalable. Le béton armé subit des actes de force pour être mathématisée. Ce savoir est économisant et il est le fondement des sciences des matériaux.

Bernadette Bensaude-Vincent traite le bois face à la montée spectaculaire du fer dans le domaine de la construction du XIX^{ème} siècle. Elle montre ainsi comment le fer s'y substitue dans le domaine de la construction. Le fer devient le matériau caractéristique de l'architecture du XIX^{ème} siècle, grâce à un ensemble de propriétés lui conférant une aptitude à la constitution d'un « savoir abstrait des matériaux »¹⁷⁰. Nous remarquons une affaire concomitante au développement des notions de synergie et de synthèse dans la constitution du savoir « science des matériaux ». Ce savoir relève d'une substitution. Le progrès de ces notions consiste en une hiérarchisation de ces notions comme déterminante dans le domaine de la construction. Le rôle joué par le béton armé dans cette affaire est capital.

Néanmoins à l'inverse du bois, la résistance première du béton aux savoirs économiques, se prête aux tests des dispositifs techniques. De fait, le béton en tant que

¹⁷⁰ BENSAUDE-VINCENT, Bernadette, *Eloge du mixte, Matériaux nouveaux et philosophie ancienne*, Paris : Éd. Hachette, 1998, p. 123

descendant du ciment, est fabriqué à coup de tests sur des dispositifs techniques dont la portée prédominante était la résistance. À l'inverse, même si aujourd'hui personne n'oserait contester le manque de résistance aux forces de tension et de compression des différents bois, on le considérait au XIX^{ème} siècle comme une ressource naturelle plutôt qu'en tant que matériau.

D'après nous, l'origine et l'allure du bois relevaient ainsi de la « nature ». Le domaine proprement « artificiel » des tests techniques appliqués au béton ne contredisent la « nature » artificielle du composite artificiel. La composition qui permet l'existence du béton est de nature technique et artificielle. A l'inverse, le bois était considéré comme un matériau d'un calibre naturel dont la composition interne était cachée aux yeux des hommes. L'industrie portant sur les molécules du bois n'était pas encore envisagée dans le XIX^{ème} siècle, c'est pourquoi la vieille distinction artificiel-naturel a mis un terme à l'utilisation du bois en tant que matériau de construction. Le bois ne satisfaisant pas aux tests techniques en effet, il n'était pas apte à une quelconque modification. Pour être modifié, augmenté, ni surtout mélangé. L'industrie ne pouvait donc pas *le faire travailler*.

On assiste avec la montée du fer dans l'industrie de la construction du XIX^{ème} siècle, au passage d'un mode de construction hanté de « savoirs faire » à un autre mode plus économique portant sur une standardisation de la production. Pour rendre la standardisation possible, la production des ouvriers a dû être contrôlée à travers (mais non pas exclusivement) « la mise au point de méthodes quantitatives et rapides de dosage et d'analyse » admettant « des contrôles systématiques routiniers de la production »¹⁷¹. Ces méthodes de test, explique Bensaude-Vincent, n'excluent pas le rôle du regard droit soit l'expertise de l'ouvrier. De plus, les tests d'analyse s'enraient dans les usines de construction, vu que son caractère qualitatif et analytique les rendait convenables aux calculs algébriques et aux diagrammes géométriques. Par conséquent, l'examen du matériau préalable à son utilisation est rendu possible à l'égard du cadre de contrôle établi entre les tests quantitative-analytiques et les traductions des performances en termes algébriques et géométriques.

Cette rencontre tests-savoir abstrait, nous dit Bensaude-Vincent, préconise l'émergence d'une science des matériaux aux yeux d'André Guillerme, sacrifiant par-là, la présence du bois dans le domaine de la construction.

¹⁷¹ Ibid, p. 121.

« La convergence entre les approches géométriques structurales et les dispositifs techniques de tests certainement conditionné la substitution massive du fer au bois dans l'architecture et la construction des édifices monumentaux – ponts, hangars ou galeries –, substitution ou passage qui caractérise l'architecture du XIX^{ème} siècle. Mais on peut dire aussi, suivant en cela une suggestion d'André Guillaume, que c'est la nature du fer qui a permis cette rencontre et l'avènement d'une science des matériaux et, par là même, profondément modifié notre concept de matériau.

« Le fer ne travaille pas de lui-même comme le bois, on le fait travailler », remarque Guillaume. Il constitue le prototype concret d'une certaine philosophie du matériau défini comme une matière qui *subit* des opérations diverses de mise en forme, d'assemblage et de traitement de surface. Le fer « se laisse » non seulement fondre, mouler, découper, emboutir, souder ou peindre, mais aussi durcir par addition de carbone ou par traitements thermiques. Il est à la fois un symbole de solidité et de dureté, et un « sujet » qui se plie aux volontés de l'artisan, de l'ingénieur ou de l'architecte. Le fer est, de plus, un matériau qui se prêt à un traitement mathématique, une idéalisation par mise en équation.

(...) Le fer, contrairement au bois, se laisse plus aisément traiter par la mécanique. Grâce à sa structure homogène et isotrope, il permet de dégager des notions mathématisables, concepts de base d'une science générale des matériaux.

(...) le fer, fournit le prototype pour constituer un savoir abstrait des matériaux. Parce qu'il se prête à la rencontre des équations et des tests de chantier, le fer devient au début du XIX^{ème} siècle un matériau-école.»¹⁷²

De plus, l'avènement du fer comme matériau pouvant être travaillé, mobilise aussi toute une série d'imaginaires à propos des matériaux dits dignes ou indignes. Bien que l'homogénéité et l'isotropie du fer soient des caractéristiques convenables à son traitement mécanique et mathématique, le bois a été conçu comme un matériau lié aux

Comme l'indique la racine latine du mot sylvestre, « sylvā », le bois est un matériau brut, rebel, non pas dépouillé qui oppose une certaine résistance. Il n'est pas docile face aux lois générales de la science ni aux « intégrales » mathématiques. Le bois, en somme, ne se laisse pas faire, son contrôle et sa gestion est embarrassante. Le bois

¹⁷² Ibid, p 213, pour la citation de GUILLERME André : *Bâtir la ville. Révolutions industrielles dans les matériaux de constructions*, France, Grande Bretagne (1760-1840), Paris : éd. Champ Vallon, 1994, p. 231.

n'est donc pas un matériau conforme à la synthèse, mais pas non plus à la synergie. En d'autres termes, toujours d'après la même série d'imaginaires entourant les oppositions entre matériaux dignes et indignes, le bois est difficile à discipliner. Ici le bois rejoint le béton.

Par défaut de discipline, le bois a été substitué au fer. Cette substitution rappelle une autre que nous avons déjà vu. Aux yeux de certains entrepreneurs de l'industrie du béton du XIX^{ème} siècle, le béton se substitue à la pierre surtout concernant sa résistance. Cette résistance est aujourd'hui évaluée à l'intérieur des ambiances artificielles où les conditions de pesanteur sont amenées aux limites, pour ainsi obtenir de hautes performances des matériaux. Mais ce type d'examen suit une lignée de tests qui remonte précisément au moment où le bois est remplacé par le fer, le XVIII^{ème} siècle. L'examen du le matériau se fait aux travers de tests. C'est principalement pour cette raison que nous appellerons « l'adéquation au test », que le progrès en construction a été orienté. Si le matériau, en plus d'être testé peut être mathématisé, il s'étend dans le domaine de la production presque comme une norme, un modèle à suivre ou un élément dont les qualités sont à reproduire dans d'autres matériaux. Dans le cas du fer, ce matériau implique tout un progrès pour la construction, au point d'initier la science des matériaux tel que nous l'avons vu. Mais, le problème réside dans l'émergence de la hiérarchie du fer qui relève d'une substitution et non pas d'une invention.

Bien évidemment, le fer est en lui-même toute une invention, mais son usage, même s'il atteint les plus hauts sommets du domaine de la construction des monuments, comporte l'« inscription » d'une substitution. On a préféré le fer au bois parce que le fer se substitue mieux à ce que le bois n'arrivait pas à faire. Autrement dit, étant une invention éminente, le fer se substitue à un autre matériau, le bois. Celui-ci ne possède pas « homogénéité et isotropie », c'est-à-dire les conditions qui précèdent l'invention du matériau. Or, si André Guillerme a raison, même si le fer représente l'ouverture à la science des matériaux de par ses propriétés qui n'existaient pas ensemble auparavant, les tests avec lesquels on l'a mis au point, obéissent aux mêmes demandes des tests appliqués aux matériaux d'auparavant. Entre ces matériaux on trouve le bois. En ce sens, l'examen du bois précède celui du fer. Le fer obéit ainsi à une discipline qui le précède. En outre, sur le champ d'une même discipline, la substitution est permise en dépit de l'invention. Bensaude-Vincent nous montre comment dans le

domaine de la métallurgie, les tests de résistance sont propices à la substitution d'un matériau par autre, mais non pas à l'invention.

« En métallurgie, les tests mobilisent plusieurs disciplines. Outre les tests chimiques sur les alliages, les tests mécaniques de résistance sont la condition *sine qua non* d'une industrie des matériaux. Mieux, ce sont les très nombreux tests plus que l'invention proprement dite qui conditionnent la possibilité même des substitutions. Pour parvenir à cette notion, qui est le ressort du mécanisme de substitution, d'une équivalence de matériaux pour une fonction donnée invariant par variations, il fallait pouvoir comparer les performances de plusieurs candidats à la dite fonction (...) Mettre au point des dispositifs d'épreuves est un objectif majeur des travaux de l'Académie royale des sciences de Paris au XVIIIème siècle. De Mariotte à Duhamel de Monceau et Buffon, les recherches portent principalement sur la résistance du bois. Mais les batteries de tests ainsi obtenus ne permettent pas une modélisation du comportement du matériau. Le bois, archétype de la notion de matériau, décourage irrémédiablement tous les calculs de résistance. Les savants du XVIIIème siècle, qui tentent d'élaborer une théorie générale de l'élasticité à partir d'un modèle, copié sur le bois, parviennent à la faveur d'équations différentielles à un traitement mathématique mais sans résultats réalistes »¹⁷³

L'examen du matériau relève donc aussi de la primauté d'une fonction sur le matériau. C'est pourquoi l'instance de l'examen implique un savoir et un pouvoir qui tentent d'adapter le matériau aux opérations. La fonction englobée par les tests, renforce de ce fait l'idée selon laquelle le matériau ne doit pas être capable de « travail » par lui-même. D'après les termes de cette idée, le matériau est plutôt une matière propice pour la faire travailler d'après des principes et des « projets ». Par ailleurs, ces projets sont parfois étrangers au matériau ou pas tout à fait en résonance avec ses propres potentialités. En effet, la technologie des tests est disciplinaire parce qu'elle ne parvient pas à modéliser le comportement du matériau. A l'inverse ces techniques imposent une fonction qui dans le cas où elle n'est pas réalisée, produit un transfert automatique de domaine (de la construction des immeubles à celle des meubles) ou même son obsolescence.

¹⁷³ Ibid, p. 121 - 122

En outre la théorie de l'élasticité se développe simultanément, à partir du bois. À ce stade du progrès de la construction, l'élasticité était confondue avec la résistance. Le dispositif technique de résistance répondait alors à une théorie d'un autre savoir, celui de l'élasticité. Voilà une raison pour laquelle, selon nous, les techniques de tests n'ont pas pu rendre compte des vraies qualités élastiques du bois. Le matériau exclu par les techniques de test, produit le modèle pour la théorie d'autre chose, l'élasticité. La convergence « dispositif-technique de test » et « théorie mathématique » n'était donc pas réalisables, parce que ce qu'on cherchait était l'élasticité dans les mathématiques sous le nom de résistance.

La différenciation entre résistance et élasticité a été définie paradoxalement par l'étude du fer¹⁷⁴. Néanmoins, cette étude, étant donné l'idéologie du progrès technique, ne retourne pas en arrière pour rétablir le droit des matériaux dépassés. L'éclaircissement des notions n'a pas permis le développement des techniques de tests capables d'accueillir les propriétés du bois. En fait, le terme « accueillir » couplé à ce type de techniques disciplinaires comporte une contradiction. On ne pouvait pas retourner sur le bois, même si on pouvait déjà à ce moment-là le connaître mieux à cause du dépouillage de la notion d'élasticité, parce que, le signe « sylvia » restait inscrit dans le bois. Le bois travaille de lui-même, et la synergie, la synthèse, relancée par l'industrie de la construction à partir le XVIIIème siècle, recrutait des matières solidaires avec d'autres matériaux et d'autres propos. En somme, l'examen disciplinaire réalisé sur le bois, ne le désignait pas comme élément apte à subir des opérations.

Le béton armé est différent, même s'il englobe les théories et les mathématiques. On lui a contraint afin de rendre sa matière plus apte à modifications. Le béton compense la faute du fer. Le béton est devenu proclive aux effets de continuité, synthèse, et synergie. Effets propres aux matériaux composites et intelligents.

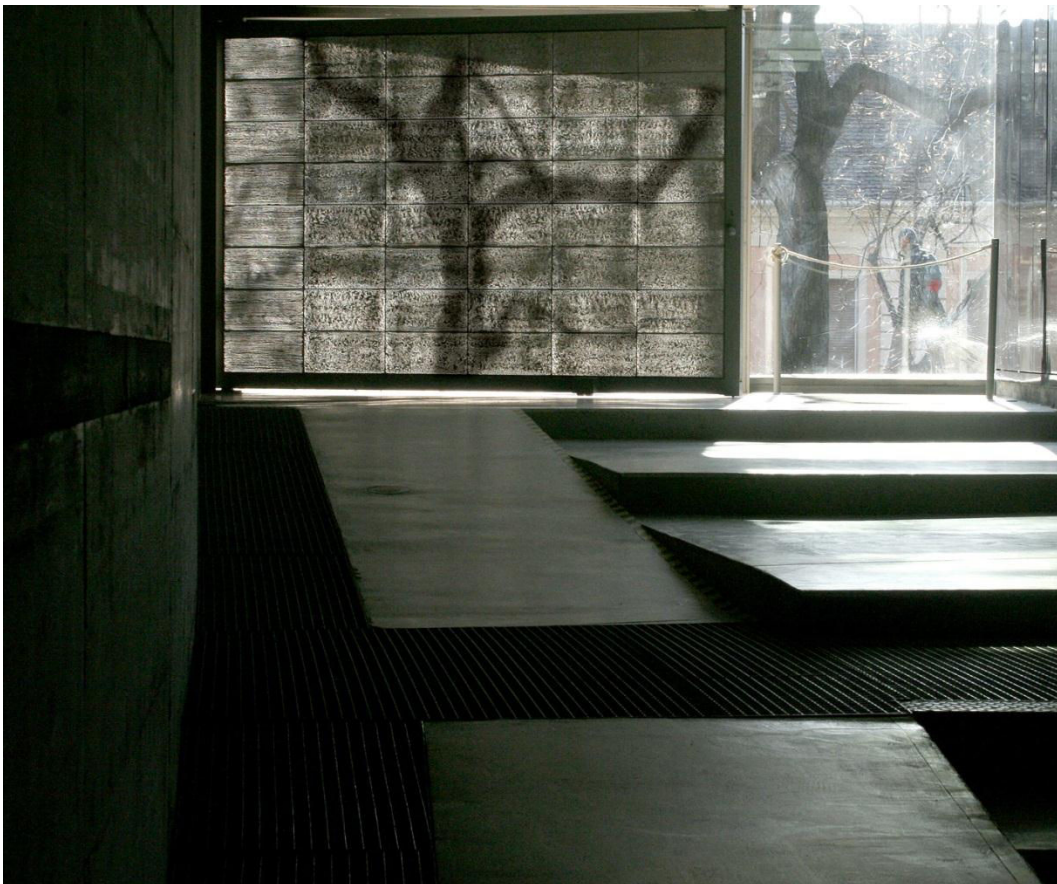
¹⁷⁴ «La connaissance de la force d'élasticité donne les moyens de calculer la quantité dont une pièce de charpente peut se comprimer, s'allonger ou fléchir sous une charge donnée. La connaissance de la résistance à la rupture permet de déterminer la limite du poids qu'une pièce peut supporter », in : NAVIER Charles, *Leçons de mécanique données à l'École polytechnique*, Paris, 1826, p. I, cité par GUILLERME, *Bâtir la ville*, p. 236, cité par BENSUAUDE-VINCENT, *Éloge du mixte...*, op. cit, p. 124.



Johnson Wat's Building,
(Piliers en béton armé) 1936 – 1939,
Frank Lloyd Wright;
Racune, Wisconsin, EE.UU

Fig. 13

III. LES MATÉRIAUX INTELLIGENTS ET LEUR AMBIVALENCE, ENTRE POURSUITE ET DETOURNEMENT DES DISPOSITIFS.



Béton translucide,
2001, Litracon (Arch. Àron Losonczi), Béton avec des
fibres optiques intégrées, Hongrie.

Fig.14

III. 1. CRITIQUE DE LA SYNERGIE FONCTION / FORME DANS LES MATÉRIAUX COMPOSITES ET INTELLIGENTS.

III. 1.1. MATÉRIAUX INTELLIGENTS, UNE DEFINITION.

Le travail industriel sur le béton, mélangeant discipline et gestion, penche plutôt du côté de cette dernière compétence. A l'inverse de la discipline, la gestion implique un effort de pour gérer le futur et individualiser les êtres au sein des systèmes aux composantes solidaires. Cet effort s'appelle synergie. La définition philosophique que décrit les écarts mais aussi les liens étroits entre discipline et gestion, nous l'examinerons plus tard dans la cinquième partie d'après la pensée de Foucault. Nous pensons que la notion de synergie avec laquelle on estime le progrès industriel du béton depuis sa naissance jusqu'à son âge mature, est pertinent pour explorer la conception et le traitement contemporain des matériaux dits intelligents. Parmi ces matériaux on trouve le béton intelligent. Nous débutons ici la construction d'une sorte de bord, seuil ou passage, entre le béton composite et le béton intelligent, et plus généralement entre les matériaux composites et les intelligents, à l'égard de la notion de synergie. Cependant, cette tâche doit d'abord être précédée d'éclaircissement du sens de ce qu'est un « matériau intelligent ».

D'entrée de jeu nous dirons que selon notre recherche, l'énoncé « matériau intelligent » ne possède pas un sens « clair et distinct ». Or, même cette constatation du sens flou et non établie du couple « matériaux intelligents », la littérature portant sur le sujet est vaste. Cependant, les termes définissant les matériaux intelligents sont partagés par plusieurs chercheurs et étudiants sur le sujet. Il nous semble que la définition suivante englobe nombre d'autres, dans un langage assez accessible à tout type de lecteur. De plus, cette définition appartient au domaine de l'architecture.

« Un matériau intelligent est sensible, adaptatif et évolutif. Il possède des fonctions qui lui permettent de se comporter comme un capteur (détecter des signaux), un actionneur (effectuer une action sur son environnement) ou parfois comme un processeur (traiter, comparer, stocker des informations). Ce matériau est capable de modifier spontanément ses propriétés physiques, par exemple sa

forme, sa connectivité, sa couleur, en réponse à des excitations naturelles ou provoquées venant de l'extérieur ou de l'intérieur du matériau. Par exemple des variations de température, des contraintes mécaniques, de champs électriques ou magnétiques. Le matériau va donc adapter sa réponse, signaler une modification apparue dans l'environnement et dans certains cas, provoquer une action de correction. »¹⁷⁵

Pour constater les entrecroisements des multiples définitions des « matériaux intelligents » tirons les caractéristiques principales que ces matériaux possèdent selon les professionnels et chercheurs d'autres domaines à part l'architecture. Les ingénieurs mécaniques parlent constamment de matériaux intelligents comme que structures. Un matériau intelligent est donc synonyme de structure. Or, souvent, grâce à sa caractéristique « structure » le matériau est beaucoup plus efficace qu'au moment où il était juste un composite. Néanmoins, nous allons voir tout de suite que le principe de « composition » est un modèle de ces « nouvelles » structures. En fait, plus précisément en termes mécaniques, un matériau est intelligent quand il est le produit d'une structure composite¹⁷⁶. Cette structure jouie de quelques avantages que nous décrirons ensuite. Avant de nous attarder sur les attributs de la structure, concluons d'abord que la première prémisse pour définir les matériaux intelligents, est qu'ils sont toujours des structures.

Du côté de l'efficacité du matériau, le discours sur le matériau intelligent préconise principalement son caractère « actif ». Le matériau intelligent est, comme l'argumente la citation, actif et même, réactif. Il n'est pas rare que les chercheurs parlent en termes de « sensibilité » au sujet de la performance active du matériau¹⁷⁷. Le deuxième attribut est donc le fait d'être une structure sensible. En outre, le troisième

¹⁷⁵ GENTIAL, Arthur, *Matériaux intelligents, définition*, in *Domotique et confort: Un état de lieux*, Mémoire de troisième cycle, école d'architecture de Lyon, 2001, p. 49,

¹⁷⁶ Le rapport étroit, presque indifférencié entre une structure composite et un matériau intelligent provient de, *Matériaux et structures composites intelligentes*, préparé pour le 8ème Congrès Français de Mécanique, Grenoble, 27-31 août 2007.

¹⁷⁷ Le principe de base de plusieurs de matériaux intelligents est de les transformer en structures actives. Le M3C, un matériau utilisé en aérodynamique est à ce propos un bon exemple. « *Le M3C, matériau composite à comportement contrôlé est depuis quelques années, étudié et développé par le CETIM CERMAT. Le principe de base consiste à rendre une structure composite active sans rajout d'actionneurs ou d'éléments extérieurs. Pour ce faire, l'activation du matériau est réalisée grâce à une source interne de chaleur créée par effet Joule à l'aide de renforts actifs (fibre ou micro sphère de carbone).* », in : L'HOSTIS Gildas, DROBEZ Hervé, MAUPOINT Cédric, LAURENT Fabrice, DURAND Bernard, MEYER Georges, *Matériaux et structures composites intelligentes*, 8ème Congrès Français de Mécanique, Grenoble, 27-31 août 2007, p. 1.

attribut le plus fréquent, il s'agit de l'« autosuffisance ». La structure prodigue les sources nécessaires à l'activation du matériau, c'est-à-dire lui permettant de fonctionner sans sources extérieures. Le cas faisant autorité pour expliquer cette situation est l'injection des sources de chaleur dans le matériau afin que son fonctionnement ne dépende pas de rajouts après sa fabrication. En fonctionnant depuis l'intérieur et de manière automatique, le matériau devient apte à capturer des informations du contexte dans lequel il est placé. Comme le montre la citation d'en haut, il acquière, parfois, le comportement d'un capteur.

L'autosuffisance est quand même l'un des attributs le plus recherchés par l'industrie des matériaux intelligents. L'autosuffisance rend également le matériau capable de se comporter comme un processeur. Autrement dit, outre le fait de capturer d'information, le matériau la traite. Ceci afin de communiquer des synthèses d'information entre eux ou aux autres éléments (objets ou humains) ancrés dans le même système. Une telle « communication » déclenche d'autres comportements ou fonctions tantôt dans le matériau lui-même que dans les autres composants du système.

En fait, comme nous le verrons plus tard, l'autosuffisance déborde souvent le seuil de l'industrie réel des matériaux pour se nourrir des images de la « science-fiction » ; images qui par ailleurs aliènent sa conception. Or, vu que l'autosuffisance n'est pas un trait complètement accompli, tout au moins dans les conditions actuelles de l'industrie, les chercheurs ont généré des systèmes de contrôle « soutenables » permettant de recalibrer le matériau sans le détruire¹⁷⁸. Cette procédure de contrôle est assez courante pour l'entretien des bétons hyper-performants¹⁷⁹. Le contrôle, cependant, qu'il porte

¹⁷⁸ « Le phénomène d'auto-cicatrisation des fissures dans les bétons est étudié par le biais de diverses techniques expérimentales. Un programme basé sur le vieillissement d'éprouvettes pré-fissurées en flexion 3 points et la caractérisation de leur comportement mécanique, est ainsi mis en place. Les résultats mécaniques, à savoir une reprise rapide de rigidité globale et une légère amélioration de la capacité portante, sont corrélés aux analyses microscopiques réalisées sur les fissures cicatrisées. Parallèlement aux essais mécaniques, des techniques de contrôle non destructif sont développées pour analyser le phénomène. L'émission acoustique permet ainsi de mettre en évidence la micro-fissuration des produits néoformés dans la fissure, ainsi que de caractériser les mécanismes de fissuration des éprouvettes cicatrisées. Les premiers résultats obtenus par miroirs à retournement temporel pour le suivi in vivo du phénomène, sont également présentés », in : GRANGER, Sébastien, *Caractérisation expérimentale du phénomène d'auto-cicatrisation des fissures dans les bétons*, R&DO – Institut de Recherche en Génie Civil et Mécanique (GeM) – UMR CNRS 6183, Ecole Centrale de Nantes, p. 1

¹⁷⁹ Le développement des bétons fibrés à ultra hautes performances (BFUP), a poussé le phénomène de l'« auto-cicatrisation des fissures » du béton comme un impératif de la recherche actuelle portant sur les matériaux de construction. Nous voyons dans « l'auto-cicatrisation » un fort indice de l'approche des développements techniques vers la notion d'autosuffisance. Dans le

sur le matériau ou sur l'objet sur lequel il s'applique, est une autre prémisse cruciale dans l'élaboration des matériaux intelligents. Un matériau est intelligent s'il parvient à contrôler le comportement d'un objet soumis à des conditions physiques et atmosphériques extrêmes. Le contrôle des performances des « mobiles » (dans le sens mécanique du terme que nous avons relevé) est donc la quatrième caractéristique des matériaux intelligents.

On parvient à contrôler un mobile à travers différents moyens, mais parmi eux, la capacité de déformation du matériau se détache des autres. Des ingénieurs en mécanique expliquent que l'application d'un matériau intelligent, le M3C, est rendue possible par le degré de déformation que ce matériau peut atteindre.

« L'architecture du matériau, son organisation et le degré d'anisotropie des différents renforts de la structure composite permettent lors de l'élévation de température d'obtenir la déformation souhaitée. La première partie de ce travail présente le M3C et ses principes de fonctionnement. Dans la seconde partie une application est présentée, elle porte sur un volet aérodynamique utilisé pour stabiliser un véhicule à haute vitesse. Nous verrons sur cet exemple qu'un choix adapté de constituants permet d'obtenir des déformations de l'ordre de quinze pour cent. »¹⁸⁰

cas du béton armé, l'autosuffisance est une visée. Mais les approches de l'autosuffisance montrent les limites des procédures actuelles telles que l'auto-cicatrisation. L'auto-cicatrisation a besoin encore des techniques de contrôle. Ces techniques ne sont pas destructives. Par ailleurs elles sont qualifiées de soutenables en termes écologiques, vu qu'elles ne produisent pas des déchets dans l'opération sur le matériau. Cependant, la technique de contrôle n'est pas substituable de l'autosuffisance. Si le béton parvient à son autosuffisance, la technique de contrôle ne sera pas en conséquence obsolète. Cette technique permettant d'utiliser le béton pendant les progrès technoscientifique le rend absolument autosuffisant, permettra toujours de le ré-calibrer. Par le biais d'une technique d'allure « responsable avec l'environnement » qui est tributaire d'une visée plus ample, l'autosuffisance, on produit devine le maintien d'une procédure de contrôle sur le matériau. Il nous semble que ces deuxièmes techniques dont la finalité est le contrôle, sont néanmoins décisives à l'heure actuelle. À travers elles le travail des matériaux peut perdurer. Autrement dit, si ces techniques comportent une intention de pouvoir sur les choses, elles sont importantes pour agir sur le matériau au moment où il sort complètement du contrôle humain. La visée de l'autosuffisance peut générer des techniques achevées et fermées sur elles-mêmes au point de les transformer en de vrais cauchemars techniques. A défaut d'autres techniques permettant de les ré-calibrer ou les réorienter, les centrales nucléaires de Tchernobyl et Yokohama ont permis l'avènement de catastrophes issues de « simples » problèmes techniques.

¹⁸⁰ L'HOSTIS Gildas, DROBEZ Hervé, MAUPOINT Cédric, LAURENT Fabrice, DURAND Bernard, MEYER Georges, *Matériaux et structures composites intelligentes*, 8ème Congrès Français de Mécanique, Grenoble, 27-31 août 2007, p. 1.

La capacité de déformation à laquelle le béton a été toujours familiarisé, est analogue d'un cinquième attribut, la capacité adaptative du matériau¹⁸¹. A part la sensibilité, le matériau s'adapte aux contraintes externes. Cette adaptation est automatique et soutenue par une modification « spontanée des propriétés physiques » du matériau, toujours dues à des sollicitations extérieurs ou intérieures. La citation donnant le coup d'envoi de ce parcours réalisé par les principaux attributs des matériaux intelligents, montre aussi que la « capacité adaptative » du matériau répond par des « excitations ». Ce mot « excitations » est décisif pour nous. Il en sera question dans la cinquième partie de cette thèse. Il nous reste à dire pour l'instant que par « excitation » nous pensons que le développement des matériaux intelligents prend comme modèle les *puissances constitutives* des environnements naturels. Nous appellerons ceci le modèle du *vivant* dans le prochain chapitre.

III. 1.2. LA SYNERGIE FONCTIONNELLE AU SERVICE D'UNE CERTAINE IDÉE D'INNOVATION.

Les attributs des « matériaux intelligents » précédemment exposés sont confirmés par Bernadette-Bensaude-Vincent. Dans son ouvrage *Eloge du mixte : matériaux nouveaux et philosophie ancienne*, la philosophe des techniques ouvre l'introduction de son texte en se questionnant sur l'« innovation ». En 1998, date de publication du texte, nous dit-elle, le « style » des voitures a drastiquement changé depuis deux décennies. Ce changement est passé presque inaperçu pour nous, en tant qu'êtres disposés par l'habitude du changement. La philosophe des techniques écrit « Pourquoi s'étonnerait-on? L'innovation semble de règle dans le monde des techniques et l'on est tellement

¹⁸¹ La capacité adaptative des matériaux intelligents est une qualité que les objets physiques partagent avec les substances chimiques. En fait, le rapprochement entre la biologie et la physique des matériaux a permis à la physique de connaître le comportement d'adaptation des êtres dits non minéraux, les vivants. Parallèlement, la chimie et la biologie ont profité de l'interdiscipline pour approfondir une notion chère de la physique, la mécanique. Ainsi on peut déduire le comportement des vivants à partir des forces plus couramment connues à cause de ses effets sur les minéraux et les artifices. Bien sûr ce rapprochement entre sciences différentes a été rendu possible depuis les études technoscientifiques prônant l'affranchissement de la barrière « artificiel – vivant ». Nous allons nous y plonger dans les chapitres suivants. Pour approfondir la notion d'adaptation, voir : GEISLER Alexandre, *Elaboration d'une nouvelle catégorie de surfaces adaptatives sensibles à un stimulus mécanique*, Thèse pour l'obtention du grade Docteur de l'Université de Haute – Alsace, 4 décembre 2009.

bien dressé au changement que l'on ne pense même plus à se demander pourquoi les commodités qui nous servent chaque jour changent soudain de texture ou d'allure »¹⁸². Outre l'idée de l'éducation des êtres au changement, la réflexion de l'auteur comporte un lien entre la notion d'« innovation » et celle d'« apparence ». Ce qui change est « texture » ou « allure », mais la citation n'évoque pas le changement des « commodités ». Cette petite allusion au fait que l'innovation porte sur les apparences des choses, et pas nécessairement sur les choses elles-mêmes, nous est utile pour clore la définition du matériau intelligent et pour connaître son rapport à la notion de synergie. Un matériau intelligent peut permettre un changement d'allure, d'apparence de la chose sans nécessairement la transformer. Mais, il est aussi capable de transformer la chose en plus de son apparence. Or, la synergie peut être présente dans les deux modalités d'usage de ce type de matériaux. Pour nous, le deuxième cas implique une vraie transformation. Néanmoins, dans le cas où la chose change autant que son allure, il n'y a pas obligatoirement une fuite des notions ni des procédures de « structure » et de « système ». Quand un matériau intelligent fonctionne par synergie, que ce soit sans ou avec une transformation concomitante de la chose, il est très peu probable que la chose en transformation abandonne les procédures systématiques et structurelles.

La chose peut donc changer (même son système ou son structure), mais cela ne signifie pas nécessairement qu'elle sorte ainsi des domaines de la structure et du système. Le mot « changer » de système ou de structure ne constitue en rien un exemple ici. Si un système ou une structure change, c'est parce que ses composants acquièrent d'autres vitesses, degrés de force, durées, et même apparences. La synergie permet de maintenir le fonctionnement de la chose si un des systèmes nécessaire à son fonctionnement est défaillant. Par conséquent, si les fonctions poursuivent leurs opérations, c'est grâce au fait qu'un changement sur la chose n'affecte pas la structure ni la circulation des systèmes. Ce « changement » de la chose n'affecte ni le fonctionnement général du système ni celui de la structure. Ce « changement » n'est pas une « apparence » mais une « amélioration-diminution » du degré de performance de la fonction. Il peut également comprendre la production d'une nouvelle fonction. En ce sens, la chose qui « change » n'implique pas toujours une « forme ». Celle-ci émerge

¹⁸² BENSUADE-VINCENT, Bernadette, *Eloge du mixte...* op. cit, p. 9

si le système ou la structure soutenant les choses sont troublées dans le cas où la synergie comporte des éléments non collaboratifs.

Nous dirons qu'un changement d'allure sans changement de chose est donc une apparence, et qu'un changement de chose accompagné ou non d'un changement d'allure est une fonction. Dans les deux cas la synergie ne rencontre pas d'obstacles et si l'allure change elle sera fonctionnalisée. Au contraire, un changement de chose déroutant la structure et le système enchainant, implique un travail de forme et de fonction. Un travail sur la fonction et la forme peut accidenter la synergie et par là produire une chose hors système et hors structure. Nous pensons que dans le cas de l'architecture on trouve au cours de l'histoire de grands exemples de productions hors système. Cependant la structure attend encore son affranchissement.

Or, que ce soit dans le cas des productions des apparences, des fonctions ou des « formes–fonctions » affranchissant à son tour un système ou une structure, tout matériau est outil. Un matériau composite classique ou un matériau composite de troisième génération peut-être travaillé pour servir aux systèmes et aux structures ainsi que pour les détourner. Voilà le sens où le « seuil » entre les nouvelles et les vieilles technologies devient plutôt un pont. Si la notion de « seuil » signifie le devenir « autre » d'après la pensée deleuzienne¹⁸³, selon les matériaux nous dirons que le « pont » peut communiquer le « même » et « l'autre » *sur un même chemin, sur un même tracé*. De ce fait, la consistance d'un matériau ne suffit pas à constituer une transformation.

Si les nouveaux matériaux, l'autre, étaient travaillés d'après des « méthodes » ou des « procédures » serviles aux fonctions, systèmes ou structures, on reproduirait les mêmes processus de production en obtenant les mêmes résultats. A chaque moment historique de l'architecture, l'autre, les matériaux nouveaux, ont été accompagnés par *un travail avec eux* qui a permis la rupture avec un système donné. Pour la première fois de l'histoire, les matériaux intelligents rendent la rupture de la structure possible. Mais pour ceci il nous faut d'autres chemins, et même d'autres ponts parce que, comme nous le verrons plus tard, le travail passé avec des matériaux composites peut nous apprendre beaucoup sur la manière de travailler avec les nouvelles technologies. Voyons un cas exemplaire dans l'histoire des techniques pour expliquer nos

¹⁸³ Pour une étude préliminaire de la notion « devenir », voir : ZOURABICHVILI, François, Qu'est-ce qu'un devenir chez Gilles Deleuze ? Conférence prononcée à Horlieu (Lyon) le 27 mars 1997, [http : http://horlieu-editions.com/brochures/zourabichvili-qu-est-ce-qu-un-devenir-pour-gilles-deleuze.pdf](http://horlieu-editions.com/brochures/zourabichvili-qu-est-ce-qu-un-devenir-pour-gilles-deleuze.pdf).

affirmations. À partir du « seuil » présent, où nous connectons nos études des matériaux composites avec nos études des matériaux intelligents, nos affirmations seront l'objet, non pas d'une *variation continue* mais d'une constante déconstruction.

III. 1.3. LA SYNERGIE FORMELLE, L'ÉCLOSION DU MODE DE PRODUCTION SEQUENTIEL.

Bensaude-Vincent introduit son argumentation du rapport entre « matériaux intelligents » et philosophie ancienne à travers le problème de la conception d'un objet innovant dans le cas des pare-chocs. Plusieurs articles de sport, nous dit-elle, changent son « *design* sans doute mais sans modifier fondamentalement la conception de l'objet »¹⁸⁴. Le *design* signifie ici l'allure en tant que simple apparence de l'objet. À l'inverse, les modifications faites sur les pare-chocs impliquent une modification profonde de la *pièce*. Cette modification touche aussi le nom de la pièce, elle cesse d'être appelée pare-chocs pour être désormais connue sous le nom venu du Moyen Age *armurerie*¹⁸⁵. Nous remarquons cependant des problèmes issus de la conception de la pièce. En essayant de constituer un matériau nouveau pour accomplir mieux une vieille fonction, la résistance, le matériau a soulevé « de nouvelles possibilités de changement qui modifièrent le projet initial »¹⁸⁶.

« Au lieu d'être mis en forme par emboutissage après élaboration du matériau, comme dans le cas de l'acier ou des métaux, ce genre de matériau est directement fabriqué en forme. D'où découle une plus grande liberté de style. Un seul geste est requis pour la prise en masse et la mise en forme. Ce sont deux opérations simultanées et non plus successives, car elles correspondent à un seul et même geste. La simultanéité de ces deux opérations permet alors de repenser entièrement el dessin et le style du pare-chocs. Il enroule le véhicule en faisant boucle, c'est-à-dire bouclier. Ce nouveau terme dit bien le changement de forme qui découle du changement de matériau. »¹⁸⁷

¹⁸⁴ BENSAUDE-VINCENT, Bernadette, *Eloge du mixte...op, cot*, p. 10

¹⁸⁵ Ibid.

¹⁸⁶ Ibid.

¹⁸⁷ Ibid, p. 12.

Le nouveau matériau tolère donc une nouvelle procédure en produisant ainsi une nouvelle forme. Cette forme que révolutionne la conception de la pièce pare-chocs va cependant s'accorder, en tant que forme, à la structure de l'ensemble ou système « voiture ». Nous voyons ici un exemple de travail de « forme et de fonction ». Continuons avec l'argument de Bensaude-Vincent,

« Du coup, se révèle un nouveau possible : si le pare-chocs protège le véhicule en l'enveloppant, il peut faire corps avec la carrosserie. Il n'est plus une pièce périphérique à fabriquer séparément, puis à souder au véhicule. Il s'intègre au tout et devient la partie superficielle d'un corps, une sorte de carapace ou d'étui qui dessine l'allure de l'ensemble comme l'élytre ou « bouclier » de certains insectes. »¹⁸⁸

Nous dirons que, finalement, même si le nouveau matériau a permis une nouvelle procédure, des fonctions autres¹⁸⁹ et une nouvelle forme, celle-ci est « structuralisée » au profit de la structure portante. Le système voiture a quant à lui changé, tout en restant accordé avec l'idée de « voiture ». Cette structuration (et non pas nécessairement « fonctionnalisation ») que nous voyons dans l'exemple du pare-chocs explique par ailleurs la raison du changement du nom. On a changé le nom par « armurerie » quand l'enchaînement du composant est passé du mode « pièce » au mode « intégrant ». La pièce devient armure, structure, comme les pièces des armureries du Moyen Age où chaque partie est résistante pour protéger le cavalier. Le « mode intégré » renforce donc la structure en la reconfigurant. Le pare-chocs intégré amène la structure à la surface, il est un intégral de la structure qui joue le rôle d'allure. Ici se trouve tout le problème du « bio-design »¹⁹⁰, nous dit Bensaude-Vincent, tant en aérodynamique qu'en architecture.

Pour nous, vu nos arguments développés sur la fonction tectonique, l'exemple du pare-chocs comporterait toujours une sorte de fonctionnalisation si le design aérodynamique impliquait le design de ce que nous allons appeler « espace ». L'espace

¹⁸⁸ Ibid.

¹⁸⁹ À propos des fonctions liées avec l'intégration de la pièce, la philosophe poursuit son argument: « une fois la fonction pare-chocs intégré dans le corps de l'automobile, on a pu intégrer dans le moulage de cette pièce d'autres fonctions, comme les entrées d'air, les calendres et leurs ailettes... », in : BENSAUDE-VINCENT, Bernadette, *Eloge du mixte...* op. cit, p. 12

¹⁹⁰ BENSAUDE-VINCENT, Bernadette, *Eloge du mixte...* op. cit, p. 12

est lié avec l'architecture, c'est pourquoi nous pensons que le cas du pare-chocs des voitures n'est pas nécessairement un cas où finalement, la fonctionnalisation telle que nous l'entendons finit par s'imposer. Il faudra voir si la structure des voitures finit par structurer l'« espace » de la voiture et si cet espace est du même type de celui fourni par l'architecture. Si l'espace est exclusivement un sujet architectural, parler d'espace en design de voitures n'aurait pas de sens. On s'interroge parce que, Bensaude-Vincent fini sa description du cas « pare-chocs » en disant :

« Voici que s'amorce une reconception globale de la pièce qui conduit à repenser l'ensemble. La substitution change donc le processus de fabrication comme le design des automobiles »¹⁹¹

Si à partir du procédé de « substitution » on parvenait à reconcevoir une pièce et surtout à repenser l'ensemble, on pourrait dire que l'on est parvenu à détourner ce procédé. Néanmoins, par rapport à la fonction tectonique, cette préconception globale, doit également comprendre un travail *sur* ou *avec* la structure selon nous. Ce travail n'est pas nécessairement un travail de ré-conception réalisé en bureau de conception. Cependant, qu'il s'agisse d'un travail sur la structure que d'une ré-conception, les moyens utilisés afin de détourner la fonction tectonique, ne doivent pas s'accorder avec les facultés effectives de la notion de force ni avec ses procédures. . Dès le début, le cas du design de la voiture préconise la résistance. Il appartient à l'agencement « vitesse ». En ce sens, un système plus ample que celui de « voiture » résiste à la reconception de l'ensemble tel que le présente Bensaude-Vincent. En fait, l'agencement au sens deleuzien implique tout un réseau de liens dont le degré le plus apte de résonance et de collaboration apparaît aux moments les plus intenses. Nous pensons que la reconception globale « voiture » ne suffit pas à mettre un terme à un tel agencement. Au contraire il s'agit de tester les capacités de la nouvelle voiture au moment où elle atteint sa vitesse maximale.

En outre, le cas du pare-chocs nous permet de saisir les racines de la notion « synergie ». La synergie selon Bernadette-Vincent fait éclore « le mode séquentiel »¹⁹² des étapes de production, pour les rendre solidaires.

¹⁹¹ Ibid, p. 12.

¹⁹² Ibid, p. 14

« La matière est informée, elle reçoit une forme, et cependant c'est elle qui inspire de nouvelles formes. Ces deux causes, qui agissent désormais en simultanée, ne sont pas moins solidaires du processus d'effectuation qui a produit l'objet et joue, comme on l'a vu, un rôle important dans le choix d'un matériau. Matière, forme et procédé sont, dans tous les cas, orientés vers un objectif global, la pièce à construire. Cause matérielle, cause formelle, cause efficiente et cause finale, voici resurgir les quatre causes qu'Aristote avait repérées dans l'analyse de toute production, qu'elle fût de la nature ou de la technique. »¹⁹³

Il nous semble donc que, dans le cas du pare-chocs, le changement de procédé réalisé grâce à la nouvelle forme favorisée par le nouveau matériau, finie par être solidaire d'autres « causes ». Par conséquent, le matériau nouveau et la nouvelle forme, au bout du compte, reconfigurent la structure tout en la renforçant. La solidarité de la synergie, ne laisse place aux événements formels (de forme) ; événements dont la faute est de ne pas s' « accrocher à tout ce qui tient ». La hiérarchie de la fonction, de la structure et de la solidarité, favoriser un traitement vital des matériaux.

¹⁹³ Ibid.

III. 2. UN TRAITEMENT VITAL DES MATÉRIAUX INTELLIGENTS.

III. 2.1. MATÉRIAUX INTELLIGENTS, UNE PROBLEMATIQUE.

Nous appelons « traitement vital », une certaine manière de concevoir et de produire des matériaux intelligents. En outre, ce traitement s'étend sur le discours qui légitime la pertinence des matériaux comme « acteurs » clés du monde globalisé. En fait, le « vital » inclus l'un des courants dominants de la pensée et de la littérature scientifique contemporaine portant sur les matériaux. Néanmoins, le terme « vital » pose plusieurs problèmes quant au statut technologique, finalités et programmes entamés en son nom, dans le monde de la production industrielle. Plus précisément, par « vital » on comprend les postures industrielles dites « bio ». Nous plongerons dans la signification philosophique de la notion « vital » dans la cinquième partie. Ceci à partir d'une courte révision du parcours de la notion dans la philosophie contemporaine. Nous allons nous servir ensuite des concepts et des notions qui résonnent avec notre exploration entamée ailleurs. Même si l'étude des ciments philosophiques n'est pas présentée ici, les notions à travailler pour l'instant relèvent d'une approche critique quant aux technologies dites « intelligentes ». Cette approche est valide et soutenable par elle-même, sans besoin d'aucun type de corollaire qui la justifie. La notion « vital » permet tout d'abord de problématiser, plutôt que de définir, les « matériaux intelligents ».

Une matière informée d'esprit serait la démonstration de « la fin de l'âge des matériaux »¹⁹⁴ annoncée en 1986 par plusieurs scientifiques éminents dans la revue *Pour la science*. Le terme « matière » est utile pour s'accorder aux logiques et aux normes de discours d'actualité sur l'environnement. Une matière programmée par un esprit peut mieux s'intégrer aux cycles génératifs et corruptifs de la planète terre. Ces nouvelles matières seront donc moins objectives parce que sa durée ne sera plus

¹⁹⁴ LARSON E., ROSS M., WILLIAMS, R. «La fin de l'âge des matériaux », *Pour la science*, n. 106, 1989, p. 30 – 37, cité par BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...op.cit.*, p. 27.

« indépendante des usages qu'en font les hommes »¹⁹⁵. Nous dirons en nos termes que ces matières ne sont plus résistantes, qu'elles sont donc serviles, d'après la conclusion lancée par *Pour la science*. Comme nous l'avons étudié, à l'encontre de la résistance du béton armé face à l'industrialisation, les matières informées, seront l'expression des « desseins subjectifs qui ont motivé leur production »¹⁹⁶. Si le discours et les pratiques de construction et de production durable sont supportés par ce drôle de dichotomie « sujet – objet » dont le deuxième terme se voit plié aux intentions du premier, son avenir n'est pas soutenable. Nous ne pouvons soutenir ni souhaiter une conception ni une pratique des matériaux dont le fondement est, finalement, un problème de possession de pouvoir.

Si le discours « matériaux intelligents » prône une suprématie du « Sujet » face aux potentialités périmées de la matière, c'est parce que les scientifiques et/ou les promoteurs d'une telle idée, ont tort. Les matériaux intelligents ne sont pas nécessairement une surface (une petite surface si l'on pense en termes de nanotechnologies) subissant les intentions des ingénieurs. Un matériau n'est pas une matière, le matériau déteint sa propre consistance. Dès lors une question se pose avec insistance, est-ce que les matériaux intelligents sont des pures objectivités ? Le discours soutenant le sujet a sa contrepartie dans le discours soutenant l'objet. Nous pensons par ailleurs, même si l'on partage plusieurs idées de Bensaude-Vincent, que la notion « entre » (ce qu'il y a entre le sujet et l'objet), étant une solution possible au problème de la dichotomie « sujet–objet », n'est pas suffisante pour théoriser ni surtout pour penser les pratiques des matériaux intelligents. Nous aborderons plus tard une pratique des matériaux où la notion de discontinu est importante. La notion « entre » ne nous semble pas non plus tout à fait apte à commenter les matériaux intelligents. Cette notion que la philosophe construit d'après Aristote, comporte aussi des racines deleuziennes qu'elle ne méconnaît pas. Comme nous le verrons par la suite, l'« entre » est une notion positive mais, au bout du compte, elle est explicative. Elle rejoint la notion de structure.

Le « matériau », étant une « matière », se distingue néanmoins. On peut entendre par ailleurs la spécificité sémantique du mot matériau. En espagnol comme en portugais,

¹⁹⁵ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 6

¹⁹⁶ Ibid.

il est courant d'appeler « madera » ou « madeira » le bois pour la construction, pendant que celui pour le feu et le chauffage reçoit le nom de « leña » ou « lenha ». Autrement dit, « madera » et « madeira » signifie matériau alors que « leña » ou « lenha » évoque plutôt la matière, si l'on considère celle-ci en termes classiques comme quelque chose subissait une action extérieure. On voit bien que ces exemples mobilisent dans les deux langues le mot « mater » du vieux latin. Le « mot « mater » dit « matrice » ou « puissance génératrice des *materies* »¹⁹⁷. Marcel Mauss place la signification archaïque du mot bois dans le mot latin « materies ». Pour lui le bois est l'archétype de tout matériau. En fait, Mauss parle en termes de « materies » pour signaler le cœur du bois de l'arbre, c'est-à-dire la partie du bois la plus solide, la plus apte donc à la construction¹⁹⁸. À son tour, Bensaude-Vincent remarque que le terme grec « hulè » désignant différentes espèces de bois, est aussi associé au terme « silva ». Cette association tamise le caractère singulier du mot « matériau » par rapport au mot « matière ». « L'association ajoute au terme matériau tout un registre de connotations sauvages suggérant quelque chose d'indiscipliné, d'animé et vaguement dangereux sur lequel il faut gagner pour installer le monde ordonné, cosmos, où l'on peut être à l'abri. »¹⁹⁹

Nous sommes bien d'accord pour réaffirmer que la notion « matériau » implique celle de « résistance ». C'est pourquoi, comme nous l'avons élaboré chapitres avant, dans le cas du béton armé, le matériau, même incliné vers la constriction, doit être discipliné. Or, l'auteur du texte principal que nous suivons ici, fini par marier le caractère singulier du matériau avec le concept d'individualisation. Bensaude-Vincent en venait ainsi à avancer qu'un matériau en tant que singularité implique un processus d'individuation. À l'inverse, nous dirons que, le processus d'individuation enlève la résistance de la singularité, pour l'accorder à un support et à un défi.

¹⁹⁷ Ibid., p. 31

¹⁹⁸ MAUSS, Marcel, « Conceptions qui ont précédé a notion de matière », in *Onzième Semaine de Synthèse, 1939, Qu'est-ce que la matière. Histoire du concept et conceptions actuelles*, Paris : PUF, 1945, p. 16.

¹⁹⁹ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 32

III. 2.2. DU PRÉINDIVIDUEL ET DU PROCESSUS D'INDIVIDUATION, DELEUZE LECTEUR DE SIMONDON.

D'après nous, en tant qu'individu produit par un processus d'individuation, le matériau comporte un défi constructif et un support structurel. En fait, le support étant une structure, implique que le matériau soit assigné d'un défi constructif.

Comme nous le verrons, le défi constructif demeure assez présent dans les tendances les plus courantes quant à la conception et aux pratiques qu'il entretient avec les matériaux intelligents. Même si ces matériaux ne sont pas « solides » comme le bois dont parle Mauss, mais plutôt multifonctionnels, ils sont tout à fait constructifs. Nous pensons que, si à la base des matériaux intelligents demeure l'idée de structure, les matériaux s'appuient sur un élément et soutiennent d'autres composantes pour entretenir un système. Ils s'appuient sur la structure et en même temps, ils soutiennent des fonctions. Ceci implique que ces matériaux, même en étant intelligents, sont des moyens permettant la communication entre la structure et les fonctions actualisées. Il s'en suit donc que, par construction, on ne comprend pas seulement le sens physique-architectural. La construction est aussi pour nous, ce qui permet le maintien d'un système. Les matériaux intelligents sont constructifs parce qu'ils sont comme des briques (même en voie d'atomisation nanotechnique) supportant la communication entre les éléments d'un système.

Afin d'être plus explicite, il faut que notre étude des matériaux intelligents, en plus d'être dépouillée des résonances de la notion de matière, entame une discussion avec le terme sur lequel le matériau est le mieux assis, c'est à dire l'individuation. Bensaude-Vincent se demande si la notion élargie de matériau, et non pas celle réduite de matériau intelligent, peut être comprise sous l'emprise des lois scientifiques.

« À l'origine du terme de matériau se trouve donc un matériau unique, bien identifié, comme une puissance porteuse d'un défi. La généralité abstraite du concept moderne s'obtient par métonymie : le bois est l'individu qui dit tout matériau. (...) À la matière les sciences physiques prêteront des « propriétés », le matériau, lui, se définit toujours par ses « caractéristiques ». Les propriétés de la matière sont régies par des lois, lois générales de la nature. Mais les caractéristiques ou propriétés qui individualisent le matériau sont-elles à traiter

comme des cas particuliers de ces lois générales ou comme des écarts à l'idéal défini par la loi. »²⁰⁰

La philosophe ne se place pas dans la pensée de Simondon pour rendre compte du processus d'individuation, mais dans celle de Deleuze. Les références que fait Deleuze à l'égard de Simondon quand il parle d'individuation sont bien connues. Deleuze rappelle que chez Simondon un individu n'est pas un résultat²⁰¹. L'individu est contemporain de son individuation et l'individuation est, à son tour, contemporaine du principe d'individuation²⁰². C'est pourquoi l'individu est un « milieu d'individuation »²⁰³.

La notion de milieu dans laquelle on se plonge dans l'autre partie théorique, est souvent associée chez Simondon, au terme « association ». Le processus d'individuation qui comporte un milieu d'individuation est aussi associatif, c'est à dire qu'il associe. Les liaisons étroites entre plusieurs notions (milieu, processus d'individuation, individu, association) permettent à Deleuze de remarquer chez Simondon l'importance d'une sorte de support des processus, le « pré-individuel ». Or, ce support ou fond, implique toujours des ensembles, des circulations d'énergies et de socius. Le fond rend possible les individus, ceux qui ne sont pas un résultat mais qui sont tout au moins agencés par le pré-individuel. Et à travers le terme « agencement », il nous est dit que ces individus ne sont donc pas déterminés. Autrement dit et pour employer les termes de Simondon, le préindividuel bénéficie aussi d'« interdépendances ». Lisons le philosophe des techniques pour faire le point.

« Avant toute différenciation, l'être préindividuel contiendrait, selon cette hypothèse, un ensemble au sein duquel il ne serait pas encore possible de distinguer attitudes et motivations, mais seulement énergie potentielle tenue en réserve et déclenchements successifs d'actualisations orientées de cette énergie par des stimulations appartenant au domaine de l'interdépendance des organismes vivants. La différenciation progressive de trois groupes au sein d'un ensemble transductif (groupe des attitudes réceptrices, groupe des motivations, groupe des

²⁰⁰ Ibid., p. 33.

²⁰¹ DELEUZE, Gilles, *Gilbert Simondon, l'individu et sa genèse physico-biologique*, in *L'Île Déserte: textes et entretiens 1953-1974*. Paris : éd. de Minuit, 2002, p. 120

²⁰² Ibid, p. 121

²⁰³ Ibid.

attitudes effectrices) serai à proprement parler le *processus d'individuation* qui est la genèse même de l'individu en situation d'interdépendance, du *socius*. »²⁰⁴

Il est clair dans la citation que l'individu comporte une interdépendance. Néanmoins, la citation ne signale pas une interdépendance à l'état du préindividuel. Avant de vérifier notre affirmation sur le caractère d'interdépendance du pre-individuel chez Deleuze, qui cependant tire ce concept de Simondon, attardons-nous un instant sur quelques affirmations stimulantes du paragraphe de Simondon.

Le préindividuel est un ensemble qui précède la différenciation des individus, c'est pourquoi il n'est pas le lieu d'attitudes ni de motivations, il est pure énergie potentielle. Or, cette énergie qui demeure toujours en réserve, comporte aussi des orientations. En fait, l'énergie est stimulée par un autre ensemble, celui des organismes vivants eux aussi en interdépendance. À cause de cette stimulation l'énergie déclenche donc quelque chose, énergie surement, qui va s'actualiser de manière ordonnée, « successive » comme dit Simondon. Comme nous le verrons à l'instant, l'actuel n'est pas le réel. Les actualisations sont orientées par des stimulations réelles, de consistance réelle.

La *stimulation* et le *déclanchement* qu'elle génère dans l'énergie en réserve du préindividuel, évoquent des termes que Jacob von Uexküll, et Martin Heidegger vont mobiliser pour argumenter à propos des processus vitaux des animaux. Nous travaillerons ce sujet dans la cinquième partie de cette thèse, cependant, ce que nous voulons remarquer pour le moment est qu'entre la stimulation et le déclenchement, qu'il s'agisse d'une quantité d'énergie qui va s'actualiser ou du comportement d'un animal, il n'y a pas de résistance. Cette énergie déclenchée par la stimulation ne trouve pas d'obstacle au moment de la sollicitation. Dans cette figure encadrant le processus d'individualisation, la place pour la rupture ou la déroute, au moins au niveau du processus, n'existe donc pas. Il y a deux ensembles, celui des vivant et celui du préindividuel entre lesquels *se génère* l'individu différencié. La notion de genèse mérite un traitement à part, cependant elle est proche d'un autre terme avec lequel l'histoire de la pensée scientifique a nommé les processus de la nature, la génération. La genèse, à l'inverse n'est pas synonyme du terme avec lequel l'histoire des techniques signale les processus des techniques, la production. La genèse signifie donc pour nous, une sorte de

²⁰⁴ SIMONDON, Gilbert. 2010. *Attitudes et motivations*, In: *Communication et information: cours et conférences*, [1960], pp.375-98. Édition établie par Nathalie Simondon et présentée par Jean-Yves Château, Chatou, Paris : Les Éditions de la Transparence, 2010, p, 377.

naturalisation des processus dits technologiques. Cette hypothèse va acquérir tout son sens quelques paragraphes plus tard. Poursuivons avec le problème du « préindividuel » duquel on sait néanmoins qu'il se comporte plutôt comme les processus génératifs d'une certaine idée de nature que comme les processus de l'industrie.

Deleuze va dire que le préindividuel est « singulier sans être individuel, tel est l'état de l'être préindividuel. Il est différence, disparité, disparation »²⁰⁵. Ainsi il salut chez Simondon une ontologie éloignée de l'Un. Pour Deleuze, l'Un et son ontologie dans l'histoire de la philosophie présuppose une similitude entre l'être et ses productions ou ses générations pour parler en termes vitaux. Or, la disparité et la disparition du préindividuel permet le rapport entre deux ordres tenus auparavant sans communication interactive, le fondement et l'individu. Le fondement ou préindividuel et l'individu où les états d'unification, tension, opposition etc., s'affectent mutuellement mais sous un rapport de dissimilitude. La dissimilitude étant la condition de possibilité de l'individuel-singulier.

L'idée du préindividuel ne quittera jamais Deleuze. En fait, à l'un des moments les plus importants et beaux de sa pensée à propos de l'histoire de la philosophie – le moment de *Le pli. Leibniz et le baroque* –, le philosophe commente le problème de la perception à travers une figure qui rappelle celle du préindividuel. Cette figure émerge du coulage du calcul infinitésimal à la notion d'*automate* de Leibniz. Si dans *Différence et répétition*, le préindividuel agit sur les actualisations concrètes, dans *Le pli*, les perceptions apportent aux actualisations une perception consciente. Dans les deux cas, l'invisible sert de « fond » pour le visible, le « virtuel » dans *Différence et répétition* et les « petites perceptions » dans *Le pli*. Que ce soit dans le cas des actualisations individuelles ou dans celui des perceptions, c'est à travers des « rapports différentiels » que le visible tire sa consistance de l'invisible.

« Les petites perceptions constituent l'obscur poussière du monde inclus dans chaque monade, le sombre fond. Ce sont les rapports différentiels entre ces actuels infiniment petits qui *tirent au clair*, c'est-à-dire qui constituent une perception claire (le vert) avec certaines petites perceptions obscures (jaune et bleu). Et sans doute le jaune et le bleu peuvent être eux-mêmes des perceptions

²⁰⁵ DELEUZE, *Gilbert Simondon, l'individu et sa genèse physico-biologique*, op. cit, p. 121

claires et conscientes, mais à condition d'être aussi tirées, chacun de son côté, par des rapports différentiels entre d'autres petites perceptions : différentielles de différents ordres. *Toujours les rapports différentiels sélectionnent les petites perceptions qui entrent dans chaque cas*, et produisent ou tirent la perception consciente qui en sort. Aussi le calcul différentiel est-t-il le mécanisme physique de la perception, l'automatisme qui, à la fois, plonge dans l'obscur et détermine le clair, inséparablement : sélection des `petites perceptions obscures et tirage de la perception claire »²⁰⁶

Bien que le rapport clair-obscur imprègne le problème de l'individualisation d'autres nuances dans *Le pli*, dans les deux cas que 20 années séparent (*Le pli* est publié vers 1988), le préindividuel comporte encore des problèmes pour Deleuze. Nous nous demandons à travers le statut de l'entité, qui dispose les rapports différentiels qui vont tirer des énergies du préindividuel ? Si nous rapportons la citation de Deleuze de *Difference et répétition* à celle de Simondon d'*Attitudes et motivations*, il nous semble que ce qui tire ou stimule (si l'on suit Simondon), est une structure vivante. Rappelons-nous que Simondon dit carrément que la stimulation vient du domaine d' « interdépendance » des organismes vivants.

La raison de notre interrogation à propos d'un tel statut du « déclencheur » provient d'un questionnement qui nous trouble. Si le déclencheur répond toujours aux interdépendances, il en découle qu'il ne serait même pas nécessaire parler de singularités à propos des déclencheurs. On sait que ce statut appartient à une structure plus ample, vitale, organique, celle des vivants. On s'interroge donc sur la place qu'occupent l'homme et la technologie dans une telle relation d'interdépendance. Est-ce que, pour des « déclencheurs » la spécificité de chaque être et objet n'est pas digne d'intérêt ? Est-ce que, précisément, en appelant « déclencheurs » tout ce qui se trouve du côté des entités stimulantes, on ne réduit pas les différences entre elles ? Pour répondre à cette question il faudra faire un examen détaillé de l'œuvre de Simondon que nous ne pourrons pas développer ici. Néanmoins, il est intéressant de lire la solution que Deleuze donne à ce propos dans *Le pli*.

²⁰⁶ DELEUZE, *Le pli, Leibniz et le baroque*, op. cit, p. 120

« À la limite (...) toutes les nomades ont l'infinité des petites perceptions compossibles, mais les rapports différentiels qui vont en sélectionner certaines pour produire des perceptions claires sont propres à chacune. C'est en ce sens que chaque monade, nous l'avons vu, exprime le même monde que les autres, mais n'en a pas moins une zone d'expression claire qui lui appartient exclusivement, et qui se distingue de celle de toute autre monade : son « département ». »²⁰⁷

À propos de la perception qui inclut un processus d'individuation déterminant et différenciant l'être, Deleuze parle des « monades ». Il emploie le terme leibnizien pour affranchir le problème des spécificités des êtres qui pour actualiser sa perception, tirent des petites perceptions du fond obscur. Une monade a une « zone claire » exclusive qui lui permet de se distinguer des autres. En termes du thème « matériaux intelligents », nous pensons que, même en dépendant toujours des rapports différentiels, la « zone claire » permet de penser le matériau sous un angle différent de celui du vivant.

Il serait possible de modaliser les différents êtres motivants (ceux qui motivent les processus), non pas pour en faire une hiérarchie mais pour appréhender le degré de stimulations qu'ils suscitent. Ainsi, peut-être, il se trouve que quelques êtres, pas nécessairement les plus remarquables²⁰⁸ ou lumineux, soient les moins « existants ». En gros, nous pensons qu'une étude détaillée des êtres composant la zone d'interdépendance des organismes vivants s'avère importante. La supposition selon laquelle ils sont pensés comme de simples êtres vivants ou entreteneurs des stimulations, nous semble insuffisante. Il se peut que dans la zone d'interdépendance des organismes vivants, il y ait des techniques non stimulantes. Ce sont ces techniques ce qui nous intéressent. Elles, sont aptes à remettre en question la notion de processus d'individuation d'après nous.

Il existe encore un processus qui, concordant sans ressemblance avec la structure du préindividuel, comporte des éléments non collaboratifs avec l'*excitation* ou la stimulation. Nous pensons qu'un processus de ce genre ne serait pas

²⁰⁷ Ibid, p. 120

²⁰⁸ « Comment peut-il dire que la zone privilégiée de chaque monade soit non seulement claire, mais distincte, alors qu'elle consiste en événement confus ? C'est que la perception claire en tant que telle n'est jamais distincte, mais elle est distinguée, au sens de remarquable, notable : elle tranche par rapport aux autres perceptions », in : DELEUZE, *Le pli, Leibniz et le baroque*, op. cit, p. 121

nécessairement supporté par une structure. Comme c'est le cas pour le béton armé structuré qui maintient sa structure grâce au fait qu'il réplique le système des contraintes. Comme nous l'avons commenté, cette réplication existe aussi sans ressemblance. Ceci est la raison qui motive notre approche des processus d'individuation. Si un matériau, étant même « intelligent », est toujours et seulement une affaire de structuration, il accomplira les *mêmes* fonctions constructives d'auparavant en ajoutant des degrés de solidité, multifonctionnalité, information et force. Nous verrons plus tard qu'en fait, le haut degré d'information des matériaux intelligents, est employé pour entamer l'hypothèse d'un monde « angélique », « beat ». Ce monde-là, permettra à nos « actions » d'être tellement puissantes qu'elles accapareront le monde entier. Avec l'information, nous verrons donc comment s'étend partout une notion de structure dont toutes les composantes sont collaboratives. Après le court détour vers les penseurs français que nous reprendrons dans deux paragraphes, reprenons le fil du sujet « matériaux intelligents » avec les concepts avancés, afin de continuer de traiter le problème « matériau ».

En fait, l'« individuel-singulière » est une raison de plus pour détacher la notion de matériau de celle de matière. Si, comme nous l'avons dit avec Bensaude-Vincent, la notion générale de matière est encadrée par des lois et des propriétés, il s'en suit que le processus fondé sur ces lois, donne des « particulières ». Les processus sont indispensables pour produire. On nommera cette production « déduction » afin de ne pas la confondre avec le processus d'individuation. Un particulier est échangeable et remplaçable puisqu'il est la « contrepartie »²⁰⁹ du général, il en est déduit. À l'inverse, l'individuel produit par l'individuation, n'est pas substituable. Bensaude-Vincent remarque ce problème que le « matériau » pose quant à sa définition comme « particulier » ou comme « singulier ». En l'occurrence, si un matériau est échangeable, il ne comporte pas une ré-conception ni de la pièce ni de l'ensemble technique auquel il appartient. Ce sujet que nous avons déjà traité en partie dans le chapitre précédant, se présente ici sous une autre perspective.

D'après nous, si un matériau est échangeable c'est parce qu'il n'oppose pas résistance ni à l'ensemble sollicitant (les organismes vivants et les milieux techniques), ni à l'ensemble supportant les déclenchements. Il fait donc système, il s'actualise, à

²⁰⁹ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 32

travers sa fabrication et son montage, suivant les mêmes lignées d'orientation. Dès lors, une question se pose avec insistance. Pour la formuler nous nous permettons de parler en termes simondoniens. Les orientations des énergies permettant l'actualisation d'un matériau et donc le passage du préindividuel à l'individuel, ne changent-elles pas ? Non, elles ne changent pas si à travers le verbe, « changer », on comprend « transformation ». Elles changeront si le transitif «changer» est soutenu par une logique évolutive.

III. 2.3. LE « PRÈS D'ÊTRE » OU LE MATÉRIAU COMME NON-ÊTRE PAR ACCIDENT.

Bensaude-Vincent fait appel à l'œuvre d'Aristote pour nourrir son travail crucial de différenciation entre « matière » et « matériau ». Elle discute ainsi une idée de la matière entendue comme un support passif. Nous avons parlé de « support » mais en termes actifs, parce que, notre détour sur Simondon et Deleuze, nous a montré que le préindividuel est actif, il rend possible les individuels en se différenciant. Or, même si nous avons laissé la porte ouverte à la question de savoir si le préindividuel est actif ou plutôt activé, ce n'est pas une telle interrogation qui nous permet d'affirmer le préindividuel comme « support ». Si le préindividuel est activé, cela ne suffit pas selon nous pour insister et le concevoir comme une sorte de support. En fait Deleuze prend le préindividuel de Simondon pour parler de fondement, même si ce fondement est « différence ». Pour nous, ce qui est important dans le fait d'appeler le préindividuel « support », est qu'à travers Deleuze, le support est ou fonctionne comme une structure. Pendant qu'il y a structure, les efforts sémantiques et de pensée pour penser le matériau autrement, nous semblent insuffisants. Avec la présence de la notion « structure » les efforts de pensée ne se distinguent pas suffisamment des modes de pensée usuels quant aux technologies. Ces modes se répandant dans l'industrie et même parfois dans l'histoire des sciences. Lisons ce que Bensaude-Vincent dit de la matière en rapport à Aristote afin de faire le point sur la notion de structure et sur ce que nous partageons des apports du « stagirite ».

« Si forte est la tradition qui a vidé la matière de ses déterminations pour reporter toute l'information à l'extérieur que nous avons tendance à penser la substance au passif, comme un support ou comme une limite. Or, ce qui est à redécouvrir chez Aristote, c'est précisément une tentative remarquable pour dynamiser la matière, au sens précis du terme grec *dunamis*, c'est-à-dire la puissance.

Au livre I de sa *Physique*, Aristote, critiquant Platon, établit une ferme distinction entre la privation, non-être par soi, et la matière, qui est un non-être par accident. Entre l'être et le néant, il invite alors à penser un état où la substance est « près d'être », en voie de devenir une chose actuelle singulière, sans l'être tout à fait »²¹⁰

Comprendre la matière comme un non être par accident, permet à la philosophe de penser la matière et ensuite le matériau, en termes de « près d'être ». Comme elle l'affirme, penser ainsi la matière, implique de la comprendre comme un sujet mais non comme un réceptacle passif. La matière tend vers la forme : son contraire mais aussi sa possibilité d'être. En langage philosophique, une telle possibilité est synonyme du mot « altérité ». En outre, la critique faite à Platon mentionnée dans la citation, se réfère à la posture d'Aristote quant à l'archè orientant la matière. Il ne serait pas extérieur à la nature de la matière, il serait incorporé. Nous sommes bien d'accord pour dire que cet archè en tant que tâche à accomplir ou inclination de la matière, et plus précisément du matériau, est la forme. Mais, il nous semble que si le concept de « près d'être » rejoint celui de processus d'individuation, une telle inclination, même demeurant, est fonctionnalisée. Or, une fonctionnalisation ne relègue ni la matière, ni le matériau à l'état passif.

Bensaude-Vincent assimile en effet le concept positif « près d'être » à celui d'individuation. Le moment où elle suggère la notion d'individuation comme adéquate à la compréhension des démarches des matériaux intelligents est décisive. Ce moment est creusé par une reprise de la notion de « dynamis » et, de plus, par une référence à Isabelle Stengers²¹¹ qui aura attiré son attention sur un passage de *Différence et Répétition*. Le passage en question contient d'avantage des influences de la pensée de

²¹⁰ Ibid, p. 80

²¹¹ *Différence et répétition*, p. 269 – 270, « Merci à Isabelle Stengers pour avoir attiré mon attention sur ce passage », in Note de page 21, chapitre III, 4^{ème} partie, *Des matériaux trop exemplaires. Eloge du mixte...*, op. cit, p. 328

Simondon mais aussi de celle de Bergson. C'est pourquoi, nous voyons ce moment de l'œuvre de Bensaude-Vincent comme quelque chose de pesant ou, pour en parler en termes Deleuziens, l'un des moments le plus « intensifs ». Mais, le circuit qui s'établit ainsi entre Aristote, Deleuze, Simondon, Stengers et Bergson²¹² à travers la rencontre entre les concepts de « près d'être » et d' « individualisation », ne remet pas en question, à aucun moment, la notion de structure. La dynamis d'Aristote est reprise comme un « ensemble de *virtualités* tendues vers l'accomplissement »²¹³. Le terme « virtualités » valide donc le lien établi avec Deleuze lecteur de Simondon. Prenons le passage de l'œuvre fondatrice de la pensée de Deleuze tel qu'il est cité dans *Eloge du mixte...*

« Le virtuel ne s'oppose pas au réel mais seulement à l'actuel. Le virtuel possède une pleine réalité, en tant que virtuel...La réalité du virtuel consiste dans les éléments et rapports différentiels, et dans les points singuliers qui leur correspondent. La structure est la réalité du virtuel. Aux éléments et aux rapports qui forment une structure, nous devons éviter à la fois de donner une actualité qu'ils n'ont pas, et de retirer la réalité qu'ils ont. Loin d'être indéterminé, le virtuel est complètement déterminé »²¹⁴

Trois lignes après, il est noté par la philosophe que la « structure a la richesse d'une multiplicité en voie d'être »²¹⁵. Nous pensons que la notion de structure ne permet à la forme de demeurer dans le concept « près d'être » uniquement sous le signe d'une fonctionnalisation. Pour que l'actualisation corresponde à la structure sans lui ressembler, le « près d'être » devient « être » à condition d'intégrer et de synthétiser des énergies (Simondon) ou des éléments (Deleuze). L'intégration est ainsi signe de structure avec laquelle l'être fait, en plus, système.

²¹² La référence à Bergson suit d'une autre citation de *Différence et répétition* où s'argumente la notion d' « actualisation » comme création des lignes divergentes qui correspondent à la multiplicité virtuelle sans la ressembler. C'est à ce moment que Bensaude-Vincent fait appel à Bergson. Pour comprendre cette différenciation créatrice, Deleuze évoque le début de *Matière et mémoire*, où Bergson décrit une gigantesque mémoire comme un cône formé de multiples sections qui coexistent virtuellement. Chacun s'actualise en créant sa propre *ligne* qui correspond à une manière de résoudre le problème, in. Note de page 23, chapitre III, 4^{ème} partie, *Des matériaux trop exemplaires. Eloge du mixte...*, op. cit, p. 328-329

²¹³ Nous soulignons le mot « virtualités », BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 260

²¹⁴ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 260

²¹⁵ Ibid, la citation de Deleuze, in : DELEUZE, Gilles, *Différence et Répétition.*, Paris, PUF, 1968, p. 269 – 270

Bensaude-Vincent appelle l'intégration, « composition »²¹⁶ des éléments disparates. Elle ajoute que le composite est « défini, décidé par le procédé de transformation et de mise en œuvre qui l'engage dans une production »²¹⁷. Nous sommes bien d'accord sur ce point. En fait, en plus de la nature et la dose ou proportion de chaque élément disparate du composite, pour nous le procédé (qu'il soit une manœuvre ou une fabrique industrielle, ou leur unité), est crucial dans la définition des matériaux mais aussi dans celle du bâtiment. Néanmoins, la correspondance entre l'actualisation et le virtuel et le processus d'intégration de toute énergie ou élément qui en découle, exclue toute possibilité de forme. Les disparates qui s'intègrent, fonctionnalisent l'ensemble parce qu'ils correspondent toujours à une structure.

À propos des « disparates intégrés », la notion « virtuel » est apte à penser l'intégration du vide. En fait, le thème « vide » est crucial pour la considération contemporaine des « matériaux intelligents », pour la science moderne, et pour la philosophie du virtuel. Pour démontrer ceci, rendons nous de nouveau au texte consacré à Simondon du jeune Deleuze. Le philosophe démarque le préindividuel chez Simondon de l'individuel. Il dit, « Singulier sans être individuel, tel est l'état de l'être préindividuel. Il est différence, disparité, disparation »²¹⁸.

III. 2.4. ENLACEMENT DU VIDE PAR UNE STRUCTURE VIRTUELLE, DÉMATERIALISATION ET MULTIFONCTIONNALISME.

Il nous semble que la « disparition » tolère l'admission du vide et plus généralement du non-être au sein de la structure virtuelle. Or, si les éléments du processus individuel en actualisation concordent avec la structure du virtuelle, même s'ils ne lui ressemblent pas, il faudra dire que nécessairement le vide et le non être s'actualisent aussi. Comme nous le commentons par la suite, Deleuze se propose dans un appendice de *Logique du sens* (1969)²¹⁹, de poursuivre le « renversement de la philosophie platonique demandé par Nietzsche comme la tâche de l'avenir

²¹⁶ Ibid, p. 263

²¹⁷ Ibid.

²¹⁸ DELEUZE, *Gilbert Simondon, l'individu et sa genèse physico-biologique*, op. cit, p. 121

²¹⁹ *Platon et Le simulacre*, in DELEUZE, *Logique du sens*, op. cit, p. 292.

philosophique de la pensée. Nietzsche a une certaine idée de la philosophie platonique, grâce à laquelle Deleuze revisite la notion de « copie ». À la faveur du « simulacre » Deleuze met en œuvre une variation de la philosophie de Platon. Cette variation, lui permet de souscrire une idée de Platon, « l'idée de la différence », dans un monde des pures apparences sans repère idéal selon nous. En gros, nous disons que le monde des idées admet la multiplicité et les différences entre idées grâce au rôle de « l'idée de la différence ». Cette idée qui d'ailleurs est synonyme d'« espace » chez Platon, dépourvue du cadre du monde des idées, est cruciale pour le renversement du platonisme dans un monde de pures apparences ou simulacres.

En fait, la péripiétie du dit renversement autorise une conception des simulacres en perpétuelle confusion et liaisons. En d'autres termes, la mise en place de « l'idée de la différence » dans un monde sans idées et rempli de simulacres, est importante pour la réaffirmation de la notion « structure » de *Différence et répétition* (1968). Sauf que Deleuze ne mentionne pas l'« idée de la différence » comme quelque chose lui permettant de penser un domaine, celui des simulacres, où chaque élément est à l'égard de l'autre. Telle est la force de ce que nous appelons « l'être à l'égard des autres ». Le renversement du platonisme implique une *confusion* entre les éléments d'un ensemble donné.

Or, concentrons notre attention sur la citation de Deleuze sur Simondon, qui définit le préindividuel comme « différence », « disparité » et « disparition ». En fait, l'idée de la différence comporte dans le monde des idées, la disparité et la disparition. La disparité entre les idées parce que l'idée de la différence départage et écarte les idées. Celles-ci peuvent être « à l'égard de elles-mêmes » et « à l'égard d'autre ». Concernant la disparition, l'idée de la différence est aussi « matière spatiale ». Cette matière est *instable*, mobile, elle se trouve dans un état d'agitation incessante. Nous nous demandons si le concept de « différence de potentiel » que Deleuze rapporte à celui de « système métastable » chez Simondon, n'emprunte pas quelque chose de l'attribut « instable » de la « matière spatiale » de Platon.

En outre, l'« idée de la différence » n'exclut pas le vide et le non-être, elle englobe donc la « disparition ». En fait, le vide et le non-être sont nécessaires pour que les idées du monde des idées, en plus de tenir un certain atomisme, soient aussi à « l'égard » des autres idées. En conclusion, côté disparition, le vide admet, entre les éléments d'un ensemble donné, l'atomisme, les rapports et les confusions, les

mélanges. Mais, d'après nous, la structure du virtuel, reclinant les aptitudes du vide, y ajoute un surplus, la liaison. Le vide ne sera pas seulement en rapport mais *en liaison*. D'avoir permis les rapports, il passera de « être à l'égard de », à se rapporter et même à se lier.

Si le vide compose la structure virtuelle mais aussi le processus d'individuation à cause de la « correspondance » entre ces deux domaines, il résulte qu'il peut être lié. Si le processus d'individuation inclut du vide, celui-ci devrait se donner au processus sous les termes d'une liaison pour pouvoir s'accorder au virtuel. Le virtuel est structure et déterminé d'après Deleuze. Nous disons donc que le vide est dans le cas du problème « préindividuel-processus d'individuation », un « élément » ou une « énergie » et pas nécessairement un état entourant des ensembles ou des liaisons. Étant « élément » ou « énergie » il peut se lier à d'autres « éléments ». En fait la physique moderne permet de penser le vide comme une sorte d'énergie. Rappelons-que toute matière est pour cette physique « énergie » et que, de plus, même la matière invisible (ce que les anciens philosophes de la nature appelaient le vide), est aussi énergie. L'opposition « matière » et « antimatière se fait au niveau de charges, parmi lesquelles ressorte « la charge électrique », c'est-à-dire l'une des formes d'énergie »²²⁰.

Par conséquent, le problème « matériaux intelligents » apporte une conclusion cruciale au thème délicat du « préindividuel - processus ». Le vide est fonctionnel parce qu'il est lié à une structure. Ici, il ne faut pas penser ou imaginer la figure de la liaison comme un simple trait d'union. Nous pensons qu'il y a « liaison » entre des éléments, s'ils sont collaboratifs. Chez le Simondon de Deleuze, l'individuel découle d'une telle collaboration. Un matériau intelligent est le résultat d'un processus donné entre des éléments collaboratifs pour garantir ainsi sa multifonctionnalité. Précisément, comme le démontrent les matériaux intelligents, un matériau peut être multifonctionnel si sa structure comporte le vide. Un vide qui est là pour collaborer. En somme, tout peut être collaboratif dans une structure. Il faudra, après avoir capturé le vide, chasser le néant et même le désœuvrement. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, une tendance des « smart technologies », parmi laquelle comptent

²²⁰ Pour approfondir dans le sujet de l'antimatière, voir notamment : MINÉ, Philippe, *À la découverte de l'antimatière*, Paris : éd. Ellipses, 2010.

les matériaux intelligents, vise le désœuvrement humain. Le désœuvrement humain est l'élément de correspondance, chez l'humain, du vide déjà intégré au matériau.

Le vide est une notion dont les racines remontent à l'ancienne Grèce. Ces racines sont plutôt de genre scientifique et surtout cosmologique²²¹. Le vide a été souvent compris sous le signe du néant et du désœuvrement. Le vide et le néant, notion proche du non-être, comblent des déroulements de la pensée occidentale²²². A notre avis, le manque de matière d'un objet, ressemble au manque de volonté du sujet. C'est-à-dire, quand un « objet » est désaffecté de matière, l'intrusion du vide a souvent été comprise comme un signe de perte ou de gain. Du même côté « sujet », quand l'homme se voit sillonné par le vide, c'est parce qu'il est en train de perdre sa volonté, ou de gagner en légèreté. La religion serait l'un des éléments permettant le basculement du vide vers la positivité ou la négativité²²³. En fait, comme nous le verrons par la suite, le discours soutenant l'âge de la « communication » et de l'« information » concerne le vide. Ce discours pense la remonté du vide sur la matière comme un donné positif par lequel nous progressons vers un état de *quasi-anges*. Nous pensons que le désœuvrement humain comporte une affirmation positive du vide. Ce sujet que nous traitons en profondeur dans la cinquième partie, implique la possibilité d'une dé-fonctionnalisation de l'être. Or, dans le domaine de la matière et de l'énergie, le vide implique aussi la même possibilité. Cependant, pour cela, il faut un vide en déliaison, un vide présent mais pas complètement collaboratif, un vide non synthétisé qui ne soit pas entièrement intégré. Ceci est l'affaire de la quatrième partie. Pour le moment, concentrons-nous sur le vide intégré.

Grâce à l'intégration structurale du vide dans les matériaux intelligents, leurs possibilités formelles et structurales-structurelles sont découpées. C'est l'une des raisons pour lesquelles, les matériaux sont disposés par structures, même s'ils entraînent des potentialités adéquates au dépassement de la fonction tectonique.

²²¹ Pour approfondir sur la notion de *vide* et les liens qu'elle déroule le long de l'histoire d'occident avec les notions de *néant* et *désœuvrement*, voir notamment : MORIN, Edgar ; CASSÉ, Michel, *Enfants du ciel, entre vide, lumière, matière*, Paris : éd. Jacob, 2003

²²² Pour une histoire physique du vide voir : LACHIÈZE-REY, Marc, *Les avatars du vide*, Paris : éd. Le Pommier – Cité des sciences et de l'industrie, 2005.

²²³ Alain Boureau étudie le Moyen Âge central sous les rapports entre la notion de vide, la science et la religion. Au vide de la science correspond l'abdication en politique et l'anéantissement en religion. A ce propos, voir notamment deux de ses ouvrages : - *La Religion de l'État. La construction de la République étatique dans le discours théologique de l'Occident médiéval (1250-1350)*, Paris : Les Belles-Lettres, 2006. - *De vagues individus. La condition humaine dans la pensée scolastique*, Paris, Les Belles-Lettres, 2008.

L'intégration du vide à la matière des matériaux indique un surcroît des fonctions déjà élaborées ailleurs et autrement. Sinon, si le surcroît des fonctions n'est pas la fin de ces matériaux, ils seront disposés afin de soutenir le maximum d'« information » possible. En fait, le sujet de l'information hante les discours des matériaux intelligents depuis les alentours de 1986 où s'annonçait « la fin de l'âge des matériaux ». À une telle fin correspondrait « un changement historique et social connu sous le nom de « désindustrialisation »²²⁴.

En effet, « lors même qu'il y a croissance du pouvoir d'achat, on consomme moins de matériaux car les dépenses concernent des services ou des produits à faible contenu en matériau »²²⁵. Le faible contenu de matériau que prônent les « services » ne signifie pas néanmoins une disparition des matériaux, mais un nouveau mode dans lequel ils deviendraient le plus compact possible. C'est à cause de ce type d'impératifs arbitrés par nombre de processus sociaux, culturels, environnementaux et économiques, que le recul de la matière dans les matériaux s'avère être une tâche indispensable de nos sociétés dites post-industrielles.

Le recul de la matière dans l'industrie des matériaux est représenté à maintes reprises par l'intégration du vide.

« Dans le choix même des composants qui entrent dans la fabrication des composites, il y a une sorte de défi à la matérialité. D'abord parce qu'on mise parfois sur le vide. Les inclusions de vide n'ont pas seulement des propriétés isolantes, elles peuvent paradoxalement augmenter la solidité d'une structure en arrêtant la propagation des fissures, redistribuant ainsi les contraintes. (...) la technologie des composites traite le vide comme un matériau à part entière, comme l'une des phases du composite »²²⁶

Au-delà du vide, nous-dit Bensaude-Vincent, la conquête des fibres naturelles et des fibres fabriquées par l'industrie des matériaux, contribuerait à l'idée proclamant la fin de l'ère des matériaux. La fibre représenterait le mieux la dématérialisation ou la matière en train de s'idéaliser.

²²⁴ DEMMOUS, Lilas, *La désindustrialisation en France*, Cahiers «Documents de travail de la Dg trésor», n. 2010/ 01– juin 2010, Direction générale du Trésor, <https://www.tresor.economie.gouv.fr/file/326045>

²²⁵ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 248

²²⁶ *Ibid*, p 251

« ... la fibre constitue une forme extrême de la matière. Pour des raisons statistiques d'abord, la forme de la fibre présente moins de défauts pour une composition donnée que le matériau en bloc. Pour des raisons physiques, ensuite, les filaments qui les constituent sont des monocristaux de géométrie parfaite, en principe. A une densité extrêmement faible la fibre ajoute des caractéristiques de rigidité et d'élasticité proches des limites théoriques »²²⁷.

Il est intéressant de remarquer que tant le vide que la fibre exploitent toujours les capacités de redistribution des contraintes. La fibre l'exécute à travers sa propre nature discontinue apte pour limiter la « propagation des fissures »²²⁸.

Nous avons dit que la redistribution des contraintes, dans le cas du béton armé, favorise la structuration du matériau à partir des diagrammes synthétiques. Ceci puisque que la redistribution permet au matériau de refléter un système extérieur. Le comportement du matériau était ainsi déduit d'un système externe. Autrement dit, le problème de la redistribution des contraintes a donné lieu, historiquement, à l'inclusion d'autres systèmes dans les matériaux. Ceci implique une sorte d'aliénation des potentialités du matériau au profit de l'inclusion, dans les matériaux, des systèmes d'autres domaines ? En fait, le « biodesign » mais aussi le processus de dématérialisation, disposent les comportements des matériaux. Le biodesign le fait, à travers l'assimilation des schémas et comportements naturels dans le matériau. La supposée dématérialisation fonctionne à travers l'inclusion, au plus haut degré, d'information. Le domaine du biodesign sera traité un chapitre après le suivant. Celui de l'information nous est à présent utile pour discuter une idée selon laquelle, la dite dématérialisation est synonyme d'une économie des efforts du corps et de la pensée humaine. Cette idée se montre comme l'expression d'un progrès technologique qui, néanmoins, s'accorde plutôt à la notion d'évolution d'après nous.

²²⁷ Ibid.

²²⁸ Ibid.

III. 3. ÉVOLUTION NATURELLE DES MATÉRIAUX, VERS LA BIOMIMESIS ET L'INFORMATIQUE.

III. 3.1. DE LA NATURALISATION DES TECHNIQUES.

La « dématérialisation » est une dénomination curieuse. Depuis le début de la modernité scientifique, on a démontré que la « quantité de matière n'améliore pas le fonctionnement des matériaux ».

« Dans le *Dialogue des sciences modernes*, Galilée avait finement décrit ce phénomène pour la résistance aux chocs et la solidité. Car les « machines et constructions composées des mêmes matériaux » qui seraient agrandies à l'échelle, « avec une ponctuelle observance des mêmes proportions entre leurs parties » seraient nécessairement moins résistantes que les plus petites »²²⁹

Galilée lance cette sorte de règle mathématiquement démontrable, pour prouver qu'on peut étudier géométriquement sans limites la matière et la construction. Ceci dit, la matière et la construction sont, pour la pensée et l'outil géométrique, inépuisables. L'habitude contemporaine de « substitution » des objets techniques, serait donc porteuse d'une contradiction chez Galilée. Il prône le caractère inépuisable des techniques et il affirme cette aptitude à propos de l'étude géométrique des techniques. Mais, si cette étude géométrique replace les proportions et quantités des composants d'une technique, cela induit une affirmation de la durée des techniques. Elles peuvent durer, non pas par une substitution des composantes, mais par une variation du dosage des composants d'un matériau. « Ajouter quelques milligrammes d'un matériau aux propriétés différentes est la seule solution efficace pour augmenter la résistance d'une structure »²³⁰. La règle mathématique et l'étude géométrique comportent donc une application concrète de la manière d'aborder les techniques.

²²⁹ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 251

Pour la citation reprise de Galilée voir : GALILÉE, *Dialogue des sciences nouvelles* (1938), Première journée in *Dialogues et lettres choisies*, Paris : éd. Hermann, 1966, p. 225 – 228.

²³⁰ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 250

Pour nous, les matériaux intelligents poursuivent l'enseignement de Galilée. Le souci de dosage et de proportion commandent souvent la fabrication des matériaux intelligents. Les quantités et proportions de matière utilisées actuellement sont beaucoup plus réduites et moins denses, pourtant une telle économie de matière ne condamne pas les matériaux. Ils peuvent disparaître de notre vue (comme le font les nanotechnologies), mais sa consistance matérielle existe toujours. Les industries défendent souvent comme un signe de progrès, la disparition progressive à nos yeux des technologies et matériaux intelligents. Cependant, cette idée de progrès que proclame le dépassement des matériaux, garde en son sein une jonction entre « évolution » et « théologie ».

L'information s'introduit dans la matière sous la forme de logiciels implantés ou incrustés supportés par protocoles de programmation. Il en résulte que la forme du matériau n'est pas immanente à la matière. La notion « préindividuel » permet de penser une réalité virtuelle qui s'actualise dans la matière en termes d'immanence. Mais l'enjeu de l'information est plutôt « l'encadrement de la matière à partir un « arché », l'information, imposé dès l'extérieur²³¹.

Or, il est bien clair que nos propos de recherche soutiennent une forme immanente au matériau, c'est-à-dire, une forme qui ne soit pas entièrement le résultat d'un « arché ». Mais, cette forme que nous cherchons, nous la considérons « fonctionnalisée » si elle découle d'une structure ou d'un système structurant en étant immanente. C'est pourquoi nous avons revu les notions de « préindividuel » et de « virtuel » et leurs rapports avec les processus d'individuation. Ceci dit, nous ne défendons ni la posture de l'information ni celle des processus d'individuation immanente. Par contre, la notion d'« immanence » est importante parce qu'elle témoigne d'une compréhension de la forme comme résultat des propres potentialités du matériau. Nous plaidons alors pour un travail avec les matériaux où la forme immanente trouble l'arché informatique et tout le système. La méthode par laquelle on propose la possibilité d'un tel travail sera commentée plus tard. Cependant, nous soutenons dès à présent la notion d'immanence parce que l'avenir informatique des matériaux, ou sa réalité déjà actuelle, condamne la matière au service.

Il est paradoxal de penser un matériau intelligent comme un service. Pourtant on souhaiterait appréhender ces matériaux, comme conçus à notre service à cause

²³¹ Ibid, p. 276.

leur haute efficacité. Ceci répond à une rencontre paradoxale entre une certaine idée d'évolution et quelques notions théologiques. D'après nous, l'application d'une certaine notion d'évolution à l'étude des technologies, implique ce que Georges Canguilhem appelait une « naturalisation des techniques »²³². En effet, le maître de Simondon, Deleuze et Foucault prévoyait l'avenir des techniques sous le signe d'une mise en modèle de la nature face aux techniques. Dès lors, les techniques essaient d'imiter une nature intelligente. Cette nature n'obéit pas à la conception des anciens philosophes grecs. Elle n'est pas hasardeuse, par contre, elle réalise des sélections presque intentionnellement. Elle n'est pas non plus un obstacle matériel à franchir. En outre, si la nature est un modèle pour les « smart technologies » ce n'est pas à cause son économie fonctionnelle.

Bensaude-Vincent souligne la remarque que Canguilhem fait d'Aristote afin de déplacer l'idée que le stagirite avançait à propos des fonctions de la Nature. En effet, Aristote pensait que dans la nature, contrairement aux coutiers de Delphes²³³, une structure ne pouvait porter qu'une seule fonction. Ainsi, il se dessine une image de la nature où la correspondance entre fonction et structure n'est pas différentielle. Canguilhem va restituer le sens de la plurifonctionnalité et de la différenciation en reformulant l'idée d'Aristote.

« Comme l'a justement souligné Georges Canguilhem, on pourrait aussi bien prendre la formule d'Aristote à contre-pied et caractériser le vivant par sa souplesse et sa flexibilité d'adaptation fonctionnelle. La plurifonctionnalité semble, en effet, la règle dans la nature vivante où tissus et structures sont capables d'accomplir plusieurs fonctions et de s'adapter à plusieurs milieux. Il faut donc retourner Aristote contre lui-même car l'art en ce domaine imite la nature. Avec les matériaux intelligents, le vivant redevient modèle, au sens strict de chose à imiter. Les fonctions qui les caractérisent – capteur, actuateur, processeur – correspondent globalement à la sensibilité et à la motricité qu'Aristote considérait comme des facultés de l'âme. »²³⁴

²³² CANGUILHEM, Georges, *Machine et organisme* (1952) in *La connaissance de la vie*, Paris: éd. Vrin. Cité de l'édition de 1965, p. 118, par BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 281

²³³ ARISTOTE, *La Politique*, I, 2, 1252 b. Traduction de J. Tricot, Paris, Vrin, 1962, cité par BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 281

²³⁴ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 281

La capture, l'action et la capacité de traitement des matériaux intelligents évoquent deux facultés de l'âme chez Aristote, la sensibilité et la motricité. Cependant, où est-ce qu'il peut se trouver la troisième faculté ? L'information sera donc d'après ses technocrates, la faculté la plus intelligente qui commande les deux autres. L'information serait « archē » mais aussi principe d'organisation de multiples capacités fonctionnelles des matériaux. Par conséquent, le matériau peut s'adapter à tout milieu. En fait, ces matériaux sont en voie d'atteindre, par imitation, les qualités des matériaux biologiques d'après plusieurs théoriciens et praticiens. Ces matériaux de la nature sont en effet « intelligents puisqu'ils ont été passés au filtre de l'évolution »²³⁵. Par résonance, les matériaux intelligents passeront au même filtre. L'Évolution, la Nature et la technologie conforment ainsi un cadre que filtre et sélectionne quelques matériaux en dépit d'autres. Parmi les matériaux « intelligents », ils seront adoptés ceux dont les fonctions de capture, action et processus les plus performants. Or, le même registre de conception du monde nourri par une idée d'« évolution », prône une autre fonction, l'« adaptation ». L'appel à une idée tout faite de Darwin comporte des intérêts écologiques et économiques.

En effet, un matériau au degré d'adaptation implique que sa consistance matérielle peut être recyclée. La perfection de la nature consisterait dans la capacité de recyclage. Bensaude-Vincent montre que le processus de fabrication et la consistance de nombre de matériaux multifonctionnels, entraînent l'irréversibilité de plusieurs composants matériels.²³⁶ Un matériau recyclable serait donc la représentation du plus adaptatif. Or, si nous reprenons Canguilhem, même l'aspiration du plus haut degré d'adaptation entraînerait la mise en place d'une « norme ». La notion de norme chez le philosophe français n'est pas négative. Elle est l'affirmation de nouvelles valeurs. La recherche d'un haut degré d'adaptation aux environnements, une adaptation permettant un auto-recyclage des matériaux, n'est pas encore une norme mais, il nous semble, le devenir autre des techniques. Le moment de mutation auquel va correspondre par ailleurs une autre forme « Homme ». Dès lors, notre enquête d'une tendance assez fonctionnelle dans la fabrication et la

²³⁵ GOBIN, P, F, WEISBUCH, C. Les matériaux "intelligents", *Annales des Ponts et Chaussées*, n. 71, 1994. P. 13 – 23. cité par BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 286

²³⁶ Elle prend l'exemple des processus de polymérisation des résines thermodurcissables, voir : BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 287

conception des matériaux intelligents, endosse l'avenir de ce qu'on appelle encore « Homme ».

III. 3.2. DE L'ÉVOLUTION VITALE DES SMART-TECHNOLOGIES, UN SOUCI D'INTENSITÉ ET DE NORME.

Le degré d'adaptation aux multiples environnements se révèle comme étant une visée des enjeux écologiques et économiques d'une grande tendance du discours sur les « matériaux intelligents ». La valeur d'adaptation totale est l'un des mots d'ordre du discours des smart-technologies. Ce discours affirme que dans un avenir souhaitable et soutenable, les smart technologies perdront toute spécificité. Elles seront donc disposées par le modèle d'une nature intelligente. Il nous semble qu'une telle nature est conçue en termes vitalistes. Il est certain que la notion d'« évolution » de racines darwiniennes n'est pas synonyme de la notion « vital ». Cependant, il se peut qu'il existe des concordances entre elles. En fait, l'étude que Guillaume Sibertin-Blanc fait de Deleuze au sein de la catégorie « vitalisme », nous fournit des éléments conceptuels pour rapporter les deux notions. Nous proposons ce rapprochement pour penser la visée « adaptation » des matériaux en tant que raison *sine qua non* de l'établissement d'une culture de l'information. Entre le domaine du vitalisme et celui de l'information il n'y aura donc pas de contradiction. La montée des matériaux super-adaptatifs, multifonctionnels (vitalistes) et programmés (informatiques), pourrait signifier à long terme, la délégation de nombre des propriétés distinctives de l'homme. Ce processus de délégation de facultés humaines aux technologies n'est pas nouveau, mais avec les matériaux intelligents l'affaire s'avère plus puissante que jamais. Reprenons le fil conducteur de notre discussion avec les notions d'évolution et de vitalisme pour enchaîner après avec le souci « délégation de facultés ».

Guillaume Sibertin-Blanc pense que chez Canguilhem la « norme » comporte la notion de devenir. Il développe cette idée avec les termes suivants.

« La création de nouvelles valeurs, le dynamisme normatif de la vie se révèlent toujours dans un écart, une « anomalie » qui prend certes, de fait, la forme négative d'une infraction (anormalité), d'une transgression des normes

instituées, mais qui renvoie plus fondamentalement à un devenir autre qui n'est pas une négativité mais l'affirmation positive d'une « puissance de vie immanente au vivant », puissance de faire « craquer les normes » actuelles et « d'en instituer de nouvelles », c'est-à-dire de devenir autre en inventant de « nouvelles allures de vie », de « nouveaux modes d'existence. »²³⁷

Le rapport « norme – devenir » affirme que la catégorie biologique « norme » n'est pas étrangère aux évolutions des technologies poussant vers leur naturalisation. Aujourd'hui on entend les matériaux intelligents comme des biomatériaux. Nombre des dites *smart technologies* se considèrent bios en tant qu'intelligentes. Par assimilation donc, on pourra employer la notion « norme » pour traiter ces technologies. Selon cette logique, il s'en suit qu'un processus technologique actuel visant le mode adaptatif des technologies, comporte une « puissance de vie immanente au vivant ». Ceci signifie que la technologie est assistée par la nature ou l'inverse. En gros, il y aura une résonance maximale entre la technologie et une certaine idée fonctionnelle de la nature. Nous dirons, suite à la citation, que le processus technologie qui imite la nature, voudrait volontiers, instaurer un autre mode d'existence, celui où règne l'information et que nous traiterons par la suite. Si l'on suit le fil de la logique entamée, l'infraction, l'« anomal » (qui est le terme exact de Canguilhem) sera un jour « instauration ».

Après l'énonciation du rapport « norme – devenir », G. Sibertin-Blanc va développer ce rapport par le biais du concept « agencement ». À l'égard de ce concept Canguilhem, Deleuze, Foucault, et Simondon vont se rencontrer. Il y aurait deux sortes d'agencements, un fait de lignes de fuites et un autre s'exprimant en termes de dispositif; l'un réalise le désir alors que l'autre l'empêche. Ces deux registres d'agencement ne fonctionnent, nous dit l'auteur, ni selon la nécessité ni selon la contingence. Comment fonctionnent-ils alors? L'auteur dira à propos des « lignes de fuite créatrices » qui rendent possible la nouveauté, ceci: « Une culture se transforme, non parce-que quelque chose en elle se contredit, ou bien s'épuise et finit, mais parce que de nouvelles forces, de nouveaux rapports dans les productions spirituelles et

²³⁷ SIBERTIN-BLANC, Guillaume, « Pour un naturalisme vitaliste », *Methodos* [En ligne], 2 | 2002, mis en ligne le 05 avril 2004, consulté le 18 février 2014. URL : <http://methodos.revues.org/92> ; DOI : 10.4000/methodos.92

matérielles du champ social surviennent, *imposant*²³⁸ dans sa pleine nécessité la création de nouvelles valeurs »²³⁹. S'il la nécessité naturelle échoue, il reste tout au moins une imposition forcée des nouvelles valeurs. Ceci rappelle l'équation darwiniste selon laquelle, l'être qui survit est celui qui peut s'adapter le mieux. La notion « imposition » relativise le terme « nécessite » à partir de la primauté de la force de ce qui peut s'imposer. Sibertin-Blanc remarquait que pour Deleuze, la notion « devenir » n'est pas historique. Elle n'est pas ce que Foucault nomme « le temps historique des formes culturelles », ni « la temporalité génétique de développement d'une forme ». Au contraire, le devenir est l'évènement non historique de la différenciation créatrice²⁴⁰. Tenons à l'écart le concept « devenir » sur lequel on reviendra plus tard afin d'en donner le sens.

La suite de l'article dira que pour Deleuze, l'« agencement simple de lignes de fuite » peut s'accorder avec l'avenir. En fait, les agencements qui empêchent le désir, effectuent les rapports de forces sous la forme de dispositifs molaires normalisateurs. Le produit d'un tel processus est donc le moment où la norme, en termes de Canguilhem, se stabilise. Nous soulignons le terme « effectuation » car chez Deleuze et Guattari de *Mille Plateaux*, effectuation diffère du terme « actualisation » de *Différence et répétition*. Ce seront plutôt les agencements de fuite qui se stabiliseront. Néanmoins, les rapports de forces à partir desquels les agencements tirent leurs orientations (afin d'empêcher ou de réaliser la force « désir »), fonctionne à la manière du préindividuel que Deleuze salut chez Simondon. D'un autre côté, les agencements réalisant le désir, actualisent les rapports de forces de manière intensive. Ainsi, ces agencements sont à la hauteur du devenir donc justes. Les lignes de fuite résolurent « la problématique du champ de forces par une individuation intensive qui en actualise les potentialités, les puissances de devenir, et se confond avec *un* devenir même »²⁴¹. Si, comme nous l'avons vu, l'actuel diffère du réel, l'effectuation nourri en conséquence le réel.

Le terme « résolution du problème » est une sorte de réponse au concept de « problématisation » de Foucault. C'est par intensité que la rencontre problématique entre un champ de forces et le *dehors*²⁴² qui l'affecte, *commence* sa résolution. Ceci

²³⁸ Nous soulignons.

²³⁹ Ibid.

²⁴⁰ Ibid.

²⁴¹ Ibid.

²⁴² Par *le dehors* Deleuze comprend chez Foucault, une extériorité pure en état sauvage, voir : DELEUZE, Gilles, *Foucault*. Paris: éd. De Minuit, 2004, p. 138

serait l'aspect créateur de la norme, le moment où l'anomal fait muter les normes établies. Un tel aspect évolue afin de se résoudre en norme au final. Sibertin-Blanc dit par ailleurs que « problématique » est aussi une notion de Simondon²⁴³. En fait, à l'égard de la définition de « problématique » conçue comme « individu surchargé de puissance », on parvient à comprendre que la rencontre problématique entre les rapports de force et un dehors est donc voué à filtrer. Cette rencontre détermine les virtualités, les potentialités ou puissances du devenir qui éclatent la forme historique établie. Cette forme est par conséquent tributaire des dispositifs qui l'entretiennent. Elle est donc, d'après nos termes, achevée et fonctionnalisée. En l'occurrence, Deleuze comprend par « fonction » des modes singuliers d'affecter. Ces modes-ci expriment la « fonction non-formalisée de la force ». Une forme est, à l'inverse, le résultat de l'action d'une fonction. La constitution de la forme est précédée par le rapport entre une manière singulière d'être affecté. Celle-ci implique « une matière-non formée de la force ». En conséquence, tout est force et les formés obéissent aux actions des fonctions. Il est intéressant de noter que la forme est une sorte de matière qui attend l'avènement de la fonction pour se constituer, pour, dirons-nous, devenir matériau. La forme suit donc l'action de la fonction au sens strict. Les termes que Deleuze emploie pour parler de ce processus de formation sont les « puissances de devenir ». Ces puissances de devenir, nous dit Sibertin-Blanc, seront en termes de Canguilhem des « puissances du milieu ». La forme comme sculpture vitale du milieu est ainsi appelée « Une nouvelle allure de vie ». Sachant déjà qu'un tel processus est tributaire d'un *filtrage*, lisons à ce propos l'association que l'auteur fait entre Deleuze et Canguilhem.

« Canguilhem déjà avait construit son concept de normativité vitale dans la relation problématique du vivant à son milieu, étant compris que le milieu ne renvoie pas à un déterminisme extérieur à l'individu vivant mais est constitué par le

²⁴³ La « problématique » comme état de système, qualifiant un « champ ontologique autant que social » dans lequel se répartissent des rapports différentiels de forces et des singularités ou affects, renvoie plus précisément à l'ontogenèse élaborée par Gilbert Simondon dans *L'Individu et sa genèse physico-biologique*. La problématique définit alors un état de système tendu ou « sursaturé », « incompatible avec lui-même » et chargé d'une énergie potentielle qui constitue la puissance de transformation de ce système. Selon un tel état de système, « l'être ne se réduit pas à ce qu'il est ; il est accumulé en lui-même, potentialisé. Il existe comme être et aussi comme énergie; l'être est à la fois structure et énergie (...); à chaque structure correspond un certain état énergétique qui peut apparaître dans les transformations ultérieures et qui fait partie de la métastabilité de l'être. » in Guillaume Sibertin-Blanc, « Pour un naturalisme vitaliste », *Methodos* [En ligne], 2 | 2002, mis en ligne le 05 avril 2004, consulté le 18 février 2014. URL : <http://methodos.revues.org/92> ; DOI : 10.4000/methodos.92

vivant qui le polarise selon des valeurs et des normes. Canguilhem donnait d'ailleurs, dans ce cadre, une grande importance à l'éthologie animale, et à la géographie physique et humaine (cf. « Le vivant et son milieu »). On s'explique par là aussi l'importance de ces disciplines pour la pensée deleuzienne (les travaux de von Uexküll notamment sont une référence commune à Deleuze et Canguilhem). Les puissances de devenir, les potentiels comme déterminations d'un champ de forces sont les puissances d'un milieu ; de sorte que la création de nouvelles allures de vie a rapport avant tout à l'expérimentation de telles puissances, le devenir en étant la temporalité propre, irréductible au temps historique. »²⁴⁴

Ce détour à travers les rapports entre Canguilhem et Deleuze, nous autorise finalement à penser que les nouvelles formes ou matériaux chez Deleuze, sont le signe d'une individualisation intensive. Un problème de rapports de force se voit donc résolu par l'individuation intensive. En d'autres termes, l'actualisation des puissances d'avenir rend possible des nouvelles formes et matériaux. À cet égard, la construction du concept d'agencement de fuite s'achève.

« Le partage se fait désormais entre les agencements qui effectuent les rapports de force en les homogénéisant et les stabilisant dans des dispositifs normalisateurs de savoir et de pouvoir, et les agencements qui en incarnent les potentiels ou puissances de devenir dans des « dynamismes spatio-temporels » intensifs. Le premier type d'agencements recouvre le problème et écrase les puissances de devenir ; mais le second résout la problématique du champ de forces par une individuation intensive qui en actualise les potentialités, les puissances de devenir, et se confond avec *un* devenir même. »²⁴⁵

Nous pensons que l'attention que Deleuze porte au concept « devenir » comporte une sorte de plaidoirie pour une écoute des milieux, du vital, de la nature. Les agencements de fuite, ceux qui incarnent les puissances, essaient d'ouvrir le chemin à l'expression des forces vitales. Il dit bien que le devenir n'est pas l'avenir, l'avenir comporte la formation historique, le devenir, encore une fois, est le moment de la mutation. C'est pourquoi, les processus d'individuation seront toujours, après

²⁴⁴ Guillaume Sibertin-Blanc, « Pour un naturalisme vitaliste », *Methodos* [En ligne], 2 | 2002, mis en ligne le 05 avril 2004, consulté le 18 février 2014. URL : <http://methodos.revues.org/92> ; DOI : 10.4000/methodos.92, paragraphe 34.

²⁴⁵ Ibid. Paragraphe 40.

coup, stabilisés par les normalisations. Or, si ce qui s'actualise dans l'agencement de fuite sont des potentialités de devenir, l'avenir ou la forme historique sera toujours rendue possible, par un processus vital qui la précède. Même une « révolution » qui aurait lieu dans le moment de la mutation (avant son transformation en nouvelle forme de gouvernement) serait l'expression, en fin de compte, des forces du vital dont ses circuits ne pouvaient plus être retenus par les dispositifs. Les agencements de fuite seront les moyens d'une telle actualisation du vital. Or, si ces forces vitales s'actualisent en intensité, en degré d'intensité, elles sont donc chargées. Ce sont elles qui passent le filtre de la vie. Elles veulent, désirent, deviennent, quittent, poussent le présent. En ce sens, l'idée de nature de la pensée vitale est intéressée : elle fonctionne *pour* atteindre des seuils d'expression. Les cultures en *profitent* d'ailleurs parce que ses dispositifs de pouvoir et de savoir se réorganisent à l'égard de la nouvelle forme qui est en train de se constituer. Cette idée de la nature du vitalisme implique en quelque sorte des principes d'évolution face auxquels nos actions sont, limités et adhérentes ou limitantes et réactives. Par « évolution » on comprend ici le fait que chaque forme historique est précaire, comme dit Deleuze. « Que toute forme soit précaire est évident, puisqu'elle dépend des rapports de forces et de leurs mutations »²⁴⁶. Le problème est qu'une telle précarité ne préconise pas les actions que les hommes doivent mener. Ce n'est pas nécessairement eux qui changent la forme précaire, mais leurs forces vitales qui, comme nous l'avons vu, tiennent plutôt des milieux que d'eux-mêmes. En outre, la notion d'évolution permet de penser que même si l'avenir est « inconnu », il est quand même possible de l'ébaucher²⁴⁷. Ce que font les hommes dans le présent et qui peut être différent des formes établies, sont des « ébauches »²⁴⁸ de la forme à venir. « Foucault est comme Nietzsche, il ne peut indiquer que des ébauches, au sens embryologique, non encore fonctionnelles »²⁴⁹. En ce sens Deleuze ébauche la nouvelle forme technologique à venir, les matériaux intelligents :

²⁴⁶ DELEUZE, Gilles, *Sur la mort de l'homme et le surhomme*, in *Foucault*. Paris: éd. De Minuit, 2004, p. 138

²⁴⁷ L'évolution est en fait un terme assez connu par Deleuze. Le terme est travaillé en *Différence et répétition*, où il relient *L'évolution créatrice* de Bergson. Pour approfondir le rapport de la notion bergsonienne d'évolution et la notion de « différenciation créatrice de Deleuze, voir : HWANG, Shu-young, *Bergson et Deleuze autour de l'évolution créatrice*, Académie des sciences de Hallym, Université de Hallym, Corée du sud, <http://www.europphilosophie.eu/mundus/IMG/pdf/EC-Deleuze.pdf>

²⁴⁸ DELEUZE, Gilles, *Sur la mort de l'homme et le surhomme*, op. cit, p. 139

²⁴⁹ Ibid.

« Il a fallu que le travail dispersé se rassemble ou se regroupe dans les machines de troisième espèce, cybernétiques et informatiques. Quelles seraient les forces en jeu, avec lesquelles les forces dans l'homme entreraient alors en rapport ? Ce ne serait plus l'élévation à l'infini, ni la finitude, mais un fini-illimité, en appelant ainsi toute situation de force où nombre fini de composants donne une diversité pratiquement illimitée de combinaisons (...) Qu'est-ce que le surhomme ? C'est le composé formel des forces dans l'homme avec ces nouvelles forces. C'est la force qui découle d'un nouveau rapport de forces. L'homme tend à libérer *en lui* la vie », le travail et le langage. Le surhomme, c'est, suivant la formule de Rimbaud, l'homme chargé des animaux même (un code qui peut capter des fragments d'autres codes, comme dans les nouveaux schémas d'évolution latérale ou rétrograde) »²⁵⁰.

Nous pensons que Gilles Deleuze avait raison à ce propos, parce qu'une des tendances fortes des *smart technologies* informatiques, prône la « diversité » comme résultat des combinaisons limitées. Les matériaux intelligents sont la preuve. Ils sont le « fini-illimité ». Ainsi se dessine la solution du début du XXI^e siècle à la problématique posée par la rencontre nécessaire entre matière et informatique. La solution est un matériau capable d'incarner les puissances vitales de la nature. Autrement dit, la solution est le « biomimétisme ». Il faut suivre, non pas la nature, mais cette idée de nature intelligente. Une idée de nature qui comporte un fonctionnement exemplaire de ses matériaux. Ces biomatériaux actuels nous montrent qu'ils ont réussi à demeurer ou à s'imposer aux autres. Ils ont passé le filtre de l'évolution. Les autres, les biomatériaux qui ne sont pas passés au filtre, n'étaient pas, selon cette idée de nature, opérationnels. Ils n'ont pas su s'adapter aux changements évolutifs. L'homme, pour sa part, appartenait donc à un processus plutôt évolutif qu'historique. Ce processus autoriserait au vitalisme (et son idée fonctionnelle de la nature, et ses processus d'individuation intensifs) de faire appel d'un autre homme capable de s'augmenter (par biais des connexions) pour fonctionner comme les codes de l'informatique. Or, pour pouvoir se connecter aux autres codes, pour devenir autre, l'homme doit payer un prix, déléguer ses facultés constitutives d'*homme en tant qu'homme*. « Comme dirait Foucault, le surhomme est beaucoup moins que la disparition des hommes existants, et beaucoup plus que le changement

²⁵⁰ Ibid, p. 140

d'un concept : c'est l'avènement d'une nouvelle forme, ni Dieu ni l'homme, dont on peut espérer qu'elle ne sera pas pire que les deux précédentes. »²⁵¹

III. 3.3. DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION, LES EXPLOITS DE LA MATIÈRE SYNTHÉTISÉE D'APRÈS MICHEL SERRES.

Michel Serres lance une hypothèse qui donne des pistes sur la manière dont l'homme deviendra une sorte de « code » selon Deleuze.

« Travaillons-nous encore, si nous devenons des anges, moines groupés en myriades ? Guère au sens d'hier, où nous nous échinions sur le lopin de luzerne ou le tas de cailloux, à transformer de nos mains et au moyen de petits outils ou de machines limitées des choses localisées. Nous échangeons et propageons de l'information avec des objets qui ont plutôt l'air, à leur tour, de relations : jetons, codes, puces »²⁵²

« Échanger » et « propager » seront les modes d'action de l'homme-code dont parlait déjà Deleuze. Le paragraphe de Serres se trouve inclus dans un sous-chapitre d'*Atlas* intitulé *Une nouvelle tragédie ? Travail contreproductif ?* « Hermès » sera la figure mythique représentant ce devenir où le travail des hommes, changerait, cesserait ou diminuerait à cause de la puissance de l'information. Comme nous le verrons par la suite, il nous semble que la question portant sur le travail se résout par la notion de réseau. « Hermès » est la figure avec laquelle Serres définit l'état technologie « modélé »²⁵³ de l'un des états de la matière, l'état gazeux. Nous voyons déjà ici un exemple de la « naturalisation des techniques » dont parlait déjà Canguilhem. Il y aurait donc deux autres états de la nature précédant celui du gaz, le solide et le liquide. Au solide et au liquide correspondent aussi deux autres états de la technologie représentés par leurs figures mythologiques respectives. *Atlas* et *Hercules* sont à l'état solide ce que *Prométhée* est au liquide. En outre, à chaque état

²⁵¹ Ibid, p. 141

²⁵² SERRES, Michel, *Atlas*, Paris : éd. Julliard, 1994, p. 136, cité par BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 277.

²⁵³ Nous devons ce terme à BENSAUDE-VINCENT, qui a, par ailleurs, soutenu sa thèse de doctorat sous la direction de Michel Serres.

correspond un procédé. Le procédé mécanique statique d'Atlas et celui mécanique dynamique d'Hercules correspondent à l'état Solide. Prométhée soutient le procédé de transformation par le feu et la fusion de l'état liquide²⁵⁴. Bien sûr Serres ne méconnaît pas le fait que des procédés mécaniques existent encore à l'âge d'Hermès. « Bien entendu, encore et toujours, par chevauchements et rémanences, perdurent les anciens travaux : nous ne pourrions jamais nous passer de paysans ni de tailleurs, de maçons ni de chaudronniers »²⁵⁵ Pourtant cette distribution des états des techniques semble bien réduire le travail mécanique à une idée de travail lourd qui ne compterait plus quand le devenir informatique des technologies, la mutation, serait parvenu à son instauration normative. Or, ce travail mécanique sur les solides déplacés, comporte aussi une exclusion des contraintes du travail mécanique selon nous. Est-ce qu'avec le dépassement du travail mécanique, l'*accident* pouvant arriver au sein de la manœuvre, disparaît-il aussi ?

Bensaude-Vincent connaît le texte de Serres, elle précise que le philosophe affirme, le souci de « pharmakos » des techniques malgré son hommage aux technologies de l'information. Il faut donc faire attention aux usages des techniques pour ne pas tomber dans l'« hybris » ou dans la démesure. En fait, l'« hybris » entraîne le risque. Il faut donc une aptitude pharmacologique face aux technologies pour éviter le risque, ou le prévoir du moins. Cependant, « risque » ne possède pas la même signification qu'« accident ». En ce sens, la formule chère à Derrida²⁵⁶ et à Bernard Stiegler²⁵⁷ de pharmakos ne suffit pas à comprendre la nature de l'accident dans l'évolution des états naturels de la technologique. L'affaire proposée par Michel Serres est bien de dépasser la dichotomie « sujet–objet » pour soutenir une certaine autocapacité informatique de la matière. Ainsi, le problème de l'« arché » de la matière en tant qu'imposition extérieure sera dépassé au profit d'une capacité de la matière elle-même. La matière cesse de subir des intentions du « sujet », pour commencer à « conspirer le monde » avec ce sujet. Une autre signification du « fait de faire » découle de ce nouveau « entre » deux. Suivons à ce propos le ton de Bensaude-Vincent :

²⁵⁴ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 276

²⁵⁵ SERRES, Michel, *Atlas*, Paris : éd. Julliard, 1994. P. 125

²⁵⁶ DERRIDA, Jacques, *La pharmacie de Platon*, repris dans *La dissémination*, Seuil (1972) et plus récemment dans la traduction L. Brisson du *Phèdre* de Platon, éd. de poche GF.

²⁵⁷ Définition du *Pharmakon* par *Ars Industrialis*, l'association fondée par Bernard Stiegler : <http://arsindustrialis.org/pharmakon>

« Le monde des objets n'est pas moins actif que le sujet de l'invention. Objectif et collectif, pareillement et subtilement connectés par des myriades de relations, frappent d'obsolescence les catégories traditionnelles de sujet (actif) et d'objet (passif). Loin d'ajouter du dehors des informations sur une matière qui n'en était privée que par obéissance à nos exigences, le technicien se met à l'écoute du monde objectif pour entendre ses virtualités »²⁵⁸

Nous affirmons la matière comme quelque chose d'actif apportant par conséquent au travail technologique. Pourtant, le concept de virtuel nous pose problème. Ceci d'après l'étude que nous avons développé sur ce concept, et de notre question présente sur la nature de l'accident dans le fait de faire. Si le virtuel comporte une actualisation complète, est ce que l'accident émerge aussi du virtuel ? L'affirmation d'une telle émergence retire la vraie signification du mot accident, ce quelque chose qui arrive *sans être pré-vue*. Si le virtuel contient tout, l'être de l'accident est déjà dans ce-dernier. C'est précisément pour cette raison, que l'on parlera plutôt d'une actualisation que d'un accident à propos du virtuel. Mais cette notion, le virtuel, n'est pas du texte de M. Serres. Ceci, si l'on comprend toujours par virtuel un réservoir de forces ou possibles qui sont là *pour s'actualiser*. Cependant, quelques textes et avis de Michel Serres à propos de sa notion d'information et de celle tributaire de « communication » peuvent nous donner des pistes.

Dans le troisième entretien d'« éclaircissement » que Bruno Latour fait à Michel Serres, le thème « *Hermès* » est couplé à une idée de la philosophie explicative. Cette philosophie est explicative parce qu'elle anticipe. Et elle n'anticipe pas seulement des pensées.

« La philosophie est une anticipation des pensées et des pratiques futures. Sinon, elle se réduit au commentaire, c'est-à-dire à une sous-section de l'histoire, et non de la meilleure. Ou, ailleurs, à une sous-section de la linguistique et de la logique, et non des meilleures. Non seulement elle doit inventer, mais elle invente le sol commun aux inventions à venir. Elle a pour fonction d'inventer les

²⁵⁸ Ibid., p. 280

conditions de l'invention. Cela est vrai pour Aristote, Descartes, Leibniz....jusqu'à Bergson. »²⁵⁹

Si l'on suit à la lettre les propos de Serres, on dirait donc que, c'est précisément la philosophie qui joue le rôle du virtuel pour tout labeur futur. Dans un moment de mutation, de devenir, elle doit donc se mettre au travail pour produire les éléments, virtuels encore, qui vont s'actualiser dans l'avenir. Ceci n'est-il pas d'ailleurs une manière massive d'empêcher l'avenir, c'est-à-dire l'accident ? Que fait l'anticipation des possibles autres manifestations humaines ? Si elle ne les détermine pas, au moins elle les réoriente. Déclinant, du ton de l'évidence, la philosophie fonctionne donc comme un virtuel qu'empêche, ou, tout du moins, se prépare à chaque moment pour stabiliser les accidents avant-coup. Les propos de Serres se retrouvent sous le sous-titre « La synthèse est enfin possible ». Cela rend compréhensible le statut que l'« explication » possède pour le philosophe en dépit du « commentaire ». Ici, nous pourrions être perçus comme des exploiters des propos toujours nuancés de Serres. En effet, deux paragraphes après la citation que nous employons, le philosophe dit que l'avenir reste, « quand même » imprévisible²⁶⁰. De plus, l'épisode suivant sous lequel se poursuit l'entretien, s'intitule « le bon usage du commentaire »²⁶¹. Cependant, Michel Serres, dit dans le même entretien, *La démonstration*, que la figure d'Hermès, est l'exemple d'une explication locale qui vaut pour une démonstration globale. « ...la démonstration de systématisme de la philosophie positiviste, à partir de la généralisation de la fameuse loi des trois états statiques, dynamiques, chimiques et vivants, dans le troisième *Hermès, La traduction*, pp. 175 – 182 »²⁶². De plus, Serres parle d'un meta-métalangage qui suit les normes ordinaires de la démonstration mathématique dont l'« opérateur est tiré de l'œuvre »²⁶³. Ceci dit, la méthode de démonstration est toujours là, sauf que l'opérateur ou le lien pour expliquer un domaine, change d'après les termes de ce domaine ou œuvre en produisant un métalangage. L'explication fonctionne donc chez lui, parce qu'en fin de comptes, chaque métalangage est soutenu plus profondément par le méta-métalangage. Mais

²⁵⁹ SERRES, Michel, LATOUR, Bruno, *Éclaircissements*, Cinq entretiens avec Bruno Latour, Paris : éd. Flammarion, 1994, p. 129.

²⁶⁰ Ibid, p. 131.

²⁶¹ Ibid, p. 135.

²⁶² Ibid. p. 145.

²⁶³ Ibid, p. 152

qu'est-ce que ce méta-métalanguage ? À la question « Et le mot de topologie peut décrire ce méta-métalanguage ? de Bruno Latour, Serres répond : « Non (...) la topologie peut décrire seulement la liberté que je prends avec la métrique ordinaire, c'est-à-dire avec la théorie usuelle de l'espace et du temps. (...) Le temps est le présupposé de toute la question. Plus généralement, l'ensemble, sans doute flou, des relations est son présupposé le plus large »²⁶⁴. Cet ensemble s'actualisant selon la topologie de chaque domaine, n'est-il pas une sorte de virtuel préindividuel ? Mais surtout, un tel ensemble des relations flou, ne se ressemble-t-il pas au troisième état de la technologie, *Hermès* ? Hermès est en effet un ensemble de relations assez floues. N'est-ce pas Hermès, l'état qui concorde le mieux avec *Le* méta-métalanguage philosophico-mathématique ? Dans le chapitre « vie, information, deuxième principe, théorie de l'information » Michel Serres dit,

« Voici un réseau complet de circulations : messages et code, traduction et transduction, médiateurs et transferts, exécutions et annulations, feed-backs et asservissements, réponses à affects de seuil, transitions, circuits directs et indirects, homéostasie et omnipossibilité, autorégulation, écriture et lecture, etc. L'organisme n'est pas seulement un espace de communication, c'est le meilleur connu : le plus fin par la taille, le plus faible, celui qui obtient le rendement maximal dans son fonctionnement. Ces maxima donnent un second seuil, pour le jugement particulier : le miracle est, de nouveau, dans les nombres. Encore un coup (...) Qui rêvait à l'âge classique, d'un système de la communication des « substances » ? Le système lactose ou l'accomplissement du rêve leibnizien. (...) Cela dit, les deux quantités-seuils sont, d'une part, une quantité d'information et, de l'autre, l'ensemble des transferts de cette information. Qui dit système et système vivant dit, dans la quantité et la relation, invariance et téléonomie : ce qu'il fallait retrouver. Soit un message et ses circuits. La « vie » est communication, et cela se calcule. »²⁶⁵

Quantités d'information et quantité ou ensemble de transferts. Deux quantités dont la deuxième révèle le sens du mot « rapport ». Par le mot « rapport » il faut comprendre « transfert ». Voici le miracle des nombres : invariance et téléonomie dont l'organisme est le meilleur exemple. Il possède un taux de rendement maximal

²⁶⁴ Ibid.

²⁶⁵ SERRES. Michel, *Hermès III, La traduction*, Paris : éd. de Minuit, 1974, p. 51

pour son bon fonctionnement. Il est léger tel que les matériaux intelligents qui diminuent la quantité de matière. Par conséquent, il faut imiter l'organisme, et l'information est le meilleur exemple d'un tel projet. Ceci surtout grâce au fait que les nombres rendent l'information possible. Les matériaux intelligents trouvent ainsi le plus haut degré d'adaptation. Si la vie est communication, avec les matériaux intelligents informatiques, on peut incarner les circuits de la vie pour transmettre le message. Serres dit que la vie est « message et ses circuits », et que cela se calcule.

III.4. LE RESEAU COMME DISPOSITIF DE L'INFORMATIQUE, LES NANOTECHNOLOGIES ET LE BIODESIGN.

III. 4.1. DE LA FIGURE « ANGE », LE RESEAU COMME RELÈVE DE LA STRUCTURE

Nous voyons que, la rencontre entre la vie et le méta-métalangage de nombres, nécessite de comprendre l'état gazeux comme l'étape la plus évoluée des technologies. Dans cette étape, on ne peut plus distinguer vie de technologie. Le biomimétisme trouve ainsi sa justification. De plus cela légitime le « réseau » parce que l'information lie ce qu'il faut lier à l'égard du principe de rencontre. Organismes, appareils et matériaux. « Le monde, les appareils et nous : un même réseau » comme le titre d'un sous-chapitre de *l'Atlas* de Serres où il anticipe le fait que nos réseaux devront, un jour, accéder au globe. Ceci serait le signe de l'évolution de nos réseaux, qui finalement, atteindront à l'état d'équilibre. Néanmoins l'instabilité des techniques et des réseaux artificiels, le chemin vers l'équilibre est déjà ébauché. Les technologies informatiques permettent, en fait, d'en rêver.

« Or, pendant que nos réseaux, artificiels, certes, accèdent au globe, nous découvrons, comme en retour, que celui-ci, réel, matériel, physique, se construit, *évolue et s'équilibre*, par messages et messagers, comme s'il constituait, lui aussi, une immense messagerie. Dauphins, baleines, abeilles, termites, fournis...communiquent, assurément, mais nous l'avons lu aussi des ouragans et des courants de mer, des souffles de vent et des fluides, de la terre, en plaques, et des feux qui les portent, dont la plus ou moins visqueuse volatilité transmet de l'information au loin. Comme les vivants, les choses inertes retentissent ensemble sans cesse de sorte qu'il n'existerait pas de monde sans ce tissu bouclé de relations continûment tressée. (...) Une deuxième utopie chanterait-elle l'harmonie entre la culture émergente et la nature *évolutive* ? »²⁶⁶

Pour *tresser* continument les relations, c'est-à-dire pour s'accorder au fonctionnement de l'évolution, notre culture émergente des matériaux de troisième

²⁶⁶ Nous soulignons le couple « évoluer et équilibre », in : SERRES, Michel, *Atlas*, op. cit, p. 125

génération (ou d'état gazeux) fait réseaux. Mais, en dépit de quoi ? Bensaude –Vincent souligne que pour Serres le couplage « matériaux intelligents – information », continue un processus où l'homme délègue ses facultés aux technologies.

« Il reste qu'à ces matériaux intelligents on délègue des facultés jadis considérées comme le propre de l'homme. Mémoire, calcul... Michel Serres décrit cette nouveauté dans la longue durée comme une phase dans un procès séculaire de délégation à la matière de nos facultés humaines. Chaque délégation, écrit-il, produit une révolution. Voici quelques millénaires, l'invention de l'écriture délégua une partie de notre mémoire à la matière, libérant ainsi cette faculté pour d'autres tâches. Voilà quelques siècles, l'invention de l'imprimerie vint stabiliser la mémoire stockée, la rendre fiable et donc plus crédible, économisant ainsi les efforts de jugement et de discernement. En déléguant le raisonnement lui-même à la matière, l'ordinateur et les systèmes-experts nous libèrent des tâches de conception »²⁶⁷

L'économie des efforts implique donc une augmentation des performances. On juge et discerne mieux parce que notre mémoire a été stabilisée par l'imprimerie. Moins lourde, la mémoire est plus efficace. Avec l'ordinateur l'intellect délègue les tâches de conception, il sera donc plus efficace pour accomplir d'autres tâches. Dans ce processus, on assiste à une transformation de la matière mais aussi des facultés mentales de l'homme. Tous les deux s'allègent. Désormais, on vise le poids des anges, « travaillons-nous encore, si nous devenons des anges, moins groupés en myriades ? » On travaillerait moins, mais l'augmentation de l'efficacité de nos tâches, ne dépendrait plus du « vide ». Ce vide laissé par les délégations dans nos organes intellectifs. Nous pensons que pour des penseurs comme M. Serres, grâce à l'idée de réseau, la bonne performance en termes de travail est assurée et améliorée. En fait, avec le réseau, les tâches à accomplir par les hommes seront soutenues par la *collaboration* entre les différentes facultés déléguées. Cette collaboration est rendue possible par le réseau. Il s'agit plus donc de stabiliser ou de vider des organes pour améliorer des performances. On a déjà délégué et on en continuera. Il s'agirait plutôt de se mettre en réseau pour *laisser faire*.

²⁶⁷ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 278

Serres, nous dit Bensaude-Vincent, écrit que ce processus implique une diminution de travail, une paresse. Cependant, « avec nos réseaux d'informations, nous agissons sur le global »²⁶⁸. Cependant devant un tel potentiel de puissance, Bensaude-Vincent réaffirme l'une de nos appréciations à propos de l'élaboration des matériaux intelligents. Dans le schéma de l'information, les matériaux poursuivent un processus de dosage. La philosophe spécifie que l'industrie des matériaux informatiques est, parfois, tout à fait mécanique. Malgré le bureau d'études, il s'agit encore de façonner la matière²⁶⁹. Sauf que, comme elle même le souligne chez Serres, ce processus où un sujet informe un objet, se partage aujourd'hui avec un autre processus où nous serons à l'écoute de la matière. Mais, dans le deux cas, il nous semble que la grande tendance de l'industrie est d'orienter les matériaux intelligents vers des tâches de *survie*. La question que se pose Bensaude-Vincent à ce propos, nous regarde. Elle écrit : « Mais ne convient-il pas d'abord de préciser la nature des facultés déléguées ? »²⁷⁰.

Il nous semble que cette nature est fonctionnelle. On ne délègue pas des facultés de la pensée ni de l'esprit humain dans sa totalité. On les synthétise d'abord, on les économise et après on délègue quelques-uns de ses attributs mais sous des modes fonctionnels assez schématiques. La notion de réseau, nous semble apte à l'enchaînement de ces délégations en tant que fonctions. Elle est adéquate avec ces dernières. Plus précisément, le *projet* d'un réseau parmi tous ne peut être conçu que sous termes fonctionnels. L'accident, lui n'a pas sa place dans ce type de projet ou utopie. L'accident ne peut être conçu seulement sous des paramètres fonctionnels. Par contre, on peut concevoir le risque comme un évènement que le projet doit éviter à tout prix. Ainsi les développements technologiques acquièrent l'allure nécessaire pour se montrer comme des projets adéquats aux normes de sécurité²⁷¹. Un risque est un élément intégrant le projet du réseau parce que, en tant que réseau, il est pensé en termes fonctionnels. Le risque n'est pas étranger aux fonctions, il les parcourt. A l'inverse, pour penser l'accident il faudra en plus de la fonction, des formes non fonctionnalisées. Cependant, compte tenu des élaborations que nous avons faites

²⁶⁸ SERRES, *Atlas*, op. cit, p. 128, cité par BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 277

²⁶⁹ Ibid.

²⁷⁰ BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 277

²⁷¹ Pour approfondir sur le rapport entre le « risque » et les technologies, voir : BECK, Ulrich, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Traduit de l'allemand Laure Bernardi, Préface de Bruno Latour, Paris : éd. Aubier, Coll, Alto 2001, 521 p.

jusqu'à présent, il nous semble que la catégorie de réseau, telle qu'elle est traitée actuellement, n'est pas apte pour accueillir d'autres événements à part des fonctions et leurs variations.

Si la priorité des grandes tendances industrielles est de rendre plus performantes les matériaux, tout ce qui porte un sens esthétique ou non fonctionnel, se verra conditionné par des fonctions. La phrase reprise de Sullivan, et mille fois mal comprise, *Form follows function*, voit dans ce processus l'avènement de son jour de gloire, à condition que l'on veuille entendre dans cette phrase que la forme suit la fonction. Bensaude-Vincent, rapporte le terme « survie » à celui de « tenue des matériaux ou structure ». Elle parle à son propos d'un possible jugement qui comprendrait les matériaux intelligents comme subalternes aux technologies de l'intelligence artificielle.

« Aux matériaux intelligents sont confiées des tâches de contrôle. Plus modestes en apparence que celles que l'on prête à l'intelligence artificielle, elles sont loin cependant d'être subalternes, car elles conditionnent la tenue des matériaux ou structures et donc la survie des humains qui, pour voler, naviguer, ou vivre par prothèses, tient leur destin à celui de ces matériaux »²⁷².

Nous ne prônons pas seulement un traitement et usage formel des matériaux, mais un autre mode de production où, aux catégories d'ensemble et de synthèse s'ajoutent celles du discontinu et d'accident. Nous traiterons ce point à la fin de la quatrième partie. Comme nous le soulignons dans la citation (c'est n'est pas du tout l'objectif de Bensaude-Vincent), avec le réseau, est soutenu une manière de faire des matériaux, des éléments fonctionnels. Il en découle que, entourés par des matériaux intelligents à caractère fonctionnel en réseau, il ne s'agit plus pour les hommes de « vivre » mais de « survivre »²⁷³. Ceci dû au fonctionnalisme, et non pas nécessairement à cause du fait que les matériaux soient relégués à des tâches de contrôle. On peut aussi leur confier une mission décorative, et cela ne change nécessairement pas son caractère fonctionnel. D'ailleurs, il ne s'agit pas de changer sa fonctionnalité, mais de faire en sorte que la fonction ne soit pas invasive. Si un traitement formel est soutenu par le fonctionnalisme ici décrit, la forme sera envahie

²⁷² BENSAUDE-VINCENT, *Eloge du mixte...*, op. cit, p. 279

²⁷³ Nous approfondirons ces deux notions dans l'autre partie théorique de cette thèse.

par la fonction et donc elle sera non « authentique »²⁷⁴. Ainsi, l'empire de la fonction dans les matériaux intelligents, que ce soit à propos de l'information, de l'adaptation, de la capture etc., poursuit une structuration des matériaux. Rappelons, d'après nos termes, qu'un matériau structuré est un matériau adéquat au support de multiples fonctions relevant du secteur de la construction, et non pas de celui de l'architecture. À cet égard, il nous semble que si le travail sur les matériaux intelligents comporte seulement un souci de structure, on risque de bâtir un monde qui sera adéquat à la survie malgré son hyper-performativité.

La structure dans la fonction tectonique, la structure dans la synthèse, la structure dans le vivant, la structure dans les matériaux intelligents. Nous avons suivi des parcours et les avatars de la structure. Pour finir, voyons le rapport entre la forme-homme « ange » et la structure. Il est évident qu'elle tient du côté du réseau, et que si l'homme en est un des composants, la structuration poursuit son histoire. Demandons-nous par la délégation du travail en tant qu'action d'une présence humaine vis à vis d'une ou plusieurs techniques. Si par réseau, les matériaux intelligentes en voie d'invisibilité accomplissent l'action de l'homme, comment parler de la présence d'une action technique humaine?

III. 4.2. DE L'ACTION EN RÉSEAUX COMME DÉPASSEMENT DES PRESENCES DES TECHNIQUES.

Nous avons commenté que pour Serres, l'état gazeux soutenu pour les matériaux intelligents informatiques, agréerait le fait qu'une « action agisse sur le global ». Or, une telle action va à l'encontre de la *présence* des objets techniques. Vu qu'ils seront en réseaux, l'entretien d'une bonne circulation de l'action désormais efficace à distance apparaît crucial. L'action doit arriver jusqu'à la fin du réseau et, étant efficace, s'effectuer dans parfois tous les éléments constituant le réseau. Elle

²⁷⁴ Pour approfondir sur le thème « authentification des techniques » et « authenticité technique », voir: *Virtuel, Le sol d'Icare*, in HUYGHE, Pierre-Damien, *Éloge de l'aspect. Éléments d'analyse critique et paradoxale de l'industrie comme divertissement*, Paris : éd. MIX, 2006, p.p. 13 - 53

serait aussi *transformée* par sa propre *trajectoire*²⁷⁵. Mais il nous semble qu'une telle transformation se fait en termes de performativité et d'effectivité, c'est-à-dire que l'action sera augmentée, multipliée, ou affinée. Mais, pour qu'elle agisse en sens global, il est fort probable qu'elle ne devrait pas être détournée ni travaillée par les dispositifs. En fait, nous parlons en termes de dispositifs, parce que s'il s'agit de permettre une action à distance, les éléments composant les réseaux sont des *moyens*. Ils servent à rendre possible le fait qu'une action soit efficace à distance et, de plus, qu'elle agisse sur une *étendue* ample. La présence de chaque élément, en tant que technique, n'est pas importante et leurs emplacements non plus. Ce qui est substantiel est le fait de faire circuler et de transmettre l'action jusqu'à la fin de la chaîne réseaux. En ce sens, la notion d'« avenir » est plus apte pour expliquer l'action à distance que celle de « présence ». Les éléments du réseau sont en mode *avenir* parce qu'ils mobilisent, vers le millième de seconde suivant, l'énergie, la force ou l'information nécessaire à l'accomplissement d'une action à distance. Ces éléments se déclinent donc vers l'avenir et, en termes spatiaux, vers le lieu où va s'accomplir l'action. Le « ici » et le « maintenant » importent peu. En quelque sorte, que ce soit au sens temporel que spatial, la figure du messenger se montre ainsi adéquate pour représenter ce type d'action.

Le messenger prône le futur et l'ailleurs. Son but c'est d'avancer vers l'avenir et l'ailleurs pour accomplir sa fonction : livrer une information. Le message découle du lien entre une idée de nature (vital) et un état du progrès technologique (l'état gazeux). La dynamique du message et du messenger englobe un sens théologique. Il rappelle le modèle christologique de l'ange messenger. Il y a en fait, deux sortes de ce même ange d'après la christologie chrétienne. Peter Sloterdijk en fait le point «le modèle de l'ange ou du messenger, c'est-à-dire (...) l'idée qu'un envoyé chargé d'un message transcendant se présente auprès des mortels et, Héros salutaire, les libère de la détresse physique et de la perte morale. Par conséquence, dans un premier temps, le rédempteur n'est qu'une forme multipliée du messenger – seule la christologie hellénisée a cependant provoqué ce bond catégoriel d'après lequel le messenger ne se contente plus d'« apporter » le message, mais *est* le message lui-

²⁷⁵ Pour approfondir dans la notion trajectoire, où nous voyons une variation (et non pas une différence) du concept « projet » en architecture, voir : LATOUR, Bruno, ADAM, Lowe, *La migration de l'aura ou comment explorer un original par le biais de ses fac-similes*, in *Intermédialités* (revue), n. 17, reproduire / reproducing, printemps 2011, pp. 173 – 191.

même »²⁷⁶. Le premier type d'ange apporte le message mais le second, celui hellénisé, est lui-même le message. En fait, Sloterdijk pense l'homme avec ce deuxième ange en termes de code. Mais ce même ange est aussi apte pour décrire un modelé contraire et propre à la modernité, celui de l'« idiot ». La seconde variante de l'ange chez Sloterdijk nous intéresse vu que le premier implique l'homme sous un code capturant, processant et renvoyant des informations. Autrement dit, l'ange christologique place Sloterdijk dans la lignée de pensée de Serres et dans la figure de l'homme connecté au silicium de Deleuze²⁷⁷. Pour traiter le modèle de l'idiot, tirons d'abord les conséquences technologiques du modèle du « messenger message lui-même ». Un messenger message (Sloterdijk), un code (Deleuze) et un ange (Serres), entraîne selon sa propre définition, le dépit de la présence technique. Un message messenger signifie le devenir fonction de la chose elle-même, ou de l'individu lui-même. Et le fait de reconnaître dans cette idée des racines christologiques nous semble approprié de la part de Sloterdijk.

En tant qu'Héros salutaire, Christo amena un message de salut grâce auquel les hommes se projetèrent vers le futur, vers l'état du salut. Ainsi ils se libérèrent de la *détresse physique*. Cette libération ressemble à l'un des avis partagés par nombre des discours fictionnels portant sur les matériaux intelligents. Ces matériaux qui amènent l'information, se libèrent de la *matière*. Dans les deux cas la matière physique est comprise comme un obstacle à la libre réalisation de l'esprit (christologie) et du concept ou de l'information (matériau). Or, la figure du Christ, implique l'idée d'un « émetteur puissant »²⁷⁸. Sloterdijk dira que cette figure dogmatique caractérise le monde d'auparavant. Le monde actuel, néanmoins, ne sera pas représenté par cet ange – qui ressemble à l'« homme code » de Deleuze, et à l'« ange » de Serres. Le monde actuel sera plutôt bien représenté par la figure de l'« idiot » qui transforme à la fois l'ange hellénisé dont le message devient le messenger. « L'idiot est un ange sans

²⁷⁶ SLOTERDIJK, Peter, *De la différence entre un idiot et un ange*, digression 7, chap. VI *Le séparateur de l'espace spirituel, Anges – Jumeaux – Doubles*, in *Sphères / Bulles, Microsphérologie*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris : éd. Fayard, 2002, p. 516.

²⁷⁷ « En tant que médias, les homes sont toujours des messagers – c'est-à-dire des hommes entre les hommes, des intermédiaires. Ils informent d'autres hommes de quelque chose dont ils ont eux-mêmes été informés. De telles transmissions ou commissions recèlent tout le processus de l'humanité. C'est la raison pour laquelle les hommes sont tous des messagers potentiels, en grec des angeloi, des anges, ceux qui apportent des informations sur l'état des choses » in SLOTERDIJK, Peter, *Essai d'intoxication volontaire*, Conversation avec Carlos Oliveira, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Munich (1996), Calmann-Lévy, 1999.

²⁷⁸ Ibid., p.

message – un complément intime et sans distance de toute entité qu’il rencontre par hasard »²⁷⁹ Sloterdijk s’argumente à travers un contraste « idiot-rédempteur » levé à partir l’œuvre de Dostoïevski.

« Dans le système idiotise, en revanche, le rédempteur est une personne qui n’as derrière lui aucun mandant élevé. Ses propos sont perçus par les personnes présentes comme des futilités puérides, et sa présence comme un élément conjoncturel non contraignant. Dostoïevski ne laisse justement aucun doute sur cet élément-là. De Gaina, l’un des personnages du roman, il écrit : « La présence du prince ne lui causait aucune gêne ; le comptant pour rien, il se tenait comme s’il était seul dans sa chambre. »²⁸⁰ Il ne reste pas moins que la présence du prince Mychkine est une condition initiale de tous les événements qui se déroulent à proximité ; il catalyse, de manière décisive, les caractères et les destins de ceux qui le rencontrent. C’est justement comme non-messager qu’il résout, par une méthode impénétrable, le problème de l’accès à l’intérieur de son partenaire. (...) il ouvre les oreilles et les centres d’excitation psychique de ses interlocuteurs »²⁸¹

Si le message du rédempteur, malgré les difficultés de sens que porte son message, vise le salut, ce message entraîne quelque chose de clair et distinct : la salvation. Par contre, le modèle de l’idiot ne nous permet pas de parler de message. Avec la figure de l’idiot, l’information se révèle ainsi comme un sujet qui n’est pas nécessairement synonyme de message. Cette alternative au modèle de l’ange, rend problématique la nomination *Hermès* que Serres donne aux technologies de pointe telles que les matériaux intelligents. Par information nous devons donc comprendre la transmission des données, des forces et des énergies. Mais le message, dont le sens classique porte sur la communication de quelque chose, une « nouvelle » le cas échéant, n’est pas l’attribut nécessaire de l’information. Les hommes et les choses, les matériaux, peuvent s’informer ou être informés et cependant ne pas communiquer. Or, si *Hermès* est, de plus, couplé à la figure de l’ange pour figurer à l’état gazeux, il faudra voir de quel genre d’ange il est ici question. A l’inverse de la figure de l’ange

²⁷⁹ Ibid., p.517

²⁸⁰ DOSTOÏEVSKI, Fiodor M, *L’Idiot*, traduit du russe par Albert Mousset, Paris: éd. la pléiade, Gallimard, 1953, p. 106

²⁸¹ SLOTERDIJK, *De la différence entre un idiot...op cit*, p. 520

imposant sa *présence* à celui accueillant l'information (la vierge Marie face à l'archange Gabriel), la présence de l'idiot est conjecturale. Il nous semble que la figure de l'ange chez Serres est aussi conjecturale, précisément parce que ce qui est le plus urgent pour cet ange n'est pas la transmission d'information et, le cas échéant, la communication. Ils prônent plutôt une certaine action. Les anges de l'information sont capables d'agir partout. Ils agissent efficacement à distance, parce que leur présence ne pèse pas. La perte de matière des techniques et la délégation des facultés de l'homme rendent leurs présences négligeables. Etre un ange est donc différent à *paraître* un ange. Les anges des écritures sont des anges, les hommes de l'état gazeux ressemblent à des anges mais sont plutôt des idiots.

En tant qu'idiots, ces anges dont la présence n'est pas notable, conditionnent pourtant les événements se déroulant aux alentours, grâce à leur pouvoir d'action sur les centres d'intérêts de leurs interlocuteurs. Mais, l'efficacité de leurs actions est conditionnée parce que les hommes collaborent dans un réseau d'information. Par eux-mêmes, ils ne peuvent pas faire tout ce que le réseau permet. La catégorie « ange » nous semble donc inappropriée pour expliquer l'homme appareillé et les matériaux de l'état gazeux. Il serait donc plus approprié d'appeler « idiots » ces éléments (qu'il s'agisse d'un homme ou d'un dispositif) contribuant à cette sorte de réseau. Si l'on reprend les termes de la citation de Sloterdijk parlant de Dostoïevski, pour les rapprocher de notre commentaire sur Simondon, il faudrait dire que le réseau jouit d'un certain fonctionnement ressemblant au « processus d'individuation ». Les éléments idiots du réseau excitent les autres, tout comme le « préindividuel » stimule les organismes vivants. Mais dans quel but ? Pour les transformer en associés collaboratifs. En outre, regardons la citation de Sloterdijk qui parlant de Dostoïevski décrit le fait que l'idiot catalyse le destin et les qualités (caractères) de ceux qui le rencontrent. Ne s'agirait-il pas, avec la catalysation, d'une sorte de processus d'individuation optimale à la gestion du futur des « interlocuteurs » ? En fait, la figure de l'idiot est par essence une figure du complément idéal, « le complément intime de tout autre qu'il rencontre »²⁸². À ce propos Sloterdijk revisite Lacan²⁸³ pour écrire que

²⁸² Ibid, p. 520

²⁸³ « L'idiot se placentalise lui-même dans la mesure où il offre à toute personne croisant son chemin, à la manière d'un coussin intra-utérin, une expérience inexplicable de la proximité – une sorte de liaison immémoriale qui crée entre des personnes qui se voient pour la première fois une ouverture telle qu'on ne peut pas la trouver qu'au Jugement dernier, ou dans l'échange non-verbal entre le fœtus et le placenta. En présence de l'idiot, la bienveillance inoffensive

l'idiot est une sorte de placenta qui offre à l'autre une expérience de proximité, une expérience de liaison intime. Si en plus d'être un complément l'idiot est alors un intime, la gestion de l'autre, comme but du processus d'individuation, possède de fortes fondations. Le problème « sujet » (l'homme) et « objet » (le matériau) au sein des réseaux informatifs s'avère ici exigeant. Si le sujet n'existe plus, ni l'objet sous aucune de ses nuances, comment se livrer du modèle de l'ange-idiot en réseau ? Comment s'opposer à un convaincant et intime complément (l'ensemble du réseau) qui n'est là que pour collaborer avec moi ? Sloterdijk laisse entendre que l'idiot est le signe d'un modèle du « servus » puissant dont le but est d'*aménager* l'être.

« Il y aurait par conséquent une idiotie éminente et noble que s'exprimerait sous la forme d'une disponibilité et d'une propension à servir à la fois préhumaines et surhumaines. Le rédempteur idiot serait celui qui ne mènerait pas sa vie comme personnage principal de sa propre histoire, mais aurait échangé sa place avec son placenta, afin d'aménager à sa place, et en tant que le placenta lui-même, un être-dans-le-monde.²⁸⁴ »

Il nous semble que l'idée de réseau informatique à laquelle les matériaux intelligents devraient servir d'après quelques théoriciens et décideurs, génère deux problèmes. Ces problèmes vont à l'encontre de beaucoup de ce qui s'écrit à propos de ce genre de technologies. En effet, nous pensons qu'une tendance de l'information pourrait entraîner une diminution des potentialités des matériaux et des hommes et la poursuite d'un héritage théologique. Nous avons déjà avancé le thème de la diminution des potentialités mais l'héritage théologique que nous entamons avec l'idée de l'idiot, manque d'un élément. Finissons le commentaire de la diminution des puissances des matériaux et des hommes, avec une question portant sur la possibilité du prolongement contemporain d'un « émetteur tout puissant ». Nous nous demandons si l'action des matériaux et des hommes effectuée dans le cadre « réseau informatique », ne pourrait-elle pas incarner une variation du syntagme « opus operatum » et « opus operans » ?

devient une intensité en mutation ; sa mission semble être de ne pas avoir de message, mais de créer une proximité dans laquelle des sujets rigidifiés peuvent se liquéfier et se reconstituer. » in SLOTERDIJK, *De la différence entre un idiot...* op cit, p 520 – 521.

²⁸⁴ SLOTERDIJK, *De la différence entre un idiot...* op cit, p. 521.

Les termes théologiques « opus operatum » et « opus operans » sont réévalués par Giorgio Agamben. Nous les reprenons pour penser l'action qui découle du réseau, l'action à distance, comme possible cas de l'action sacerdotale dont l'efficacité et validité ne dépend pas du sacerdoce. En d'autres termes, nous nous demandons si l'« action » des matériaux en liaison avec l'« homme code » dépend d'eux-mêmes (homme et matériaux), ou si au contraire, ils ne sont que les *ministres* du vrai agent. De la *praxis liturgique* Agamben dit,

« ...l'efficacité et la validité objective du sacrement sont indépendantes du sujet qui l'administre concrètement. *Opus operatum* désigne ainsi l'acte sacramental dans sa réalité effective, *opus operantis* (...) l'action telle qu'elle est réalisée par l'agent et se trouve qualifiée par ses dispositions morales et physiques (...) il s'agit d'affirmer (...) la validité d'un baptême administré par un hérétique ou par un ministre indigne, c'est-à-dire d'assurer l'efficacité objective du sacrement et de l'action sacerdotale au-delà des conditions subjectives qui pourraient les rendre nuls ou inefficaces. »²⁸⁵

L'action à distance ne s'appuie pas que sur les conditions subjectives (le sujet) ou objectives (le matériau) pour être efficace. Elle est permise par la connexion des éléments d'un réseau. Or, il ne s'agit pas de trouver nécessairement une raison, une intelligence, ou un capital derrière l'ensemble des connectés pour ainsi expliquer le déplacement de l'agent de l'action. L'« Opus operatum » comme paradigme de l'action relève surtout l'importance de l'opération, de l'*effectus*. En ce sens, cette « action » sans sujet localisé ne s'intéresse pas à l'œuvre. Elle tient d'une fonctionnalité sans souci de forme ni de présence. Agamben appelle cette action « officium ».

« Le syntagme *operis minus* – non pas l'œuvre, mais la fonction de l'œuvre – mis en correspondance avec l'*operationis officium*, l'action conçue comme un « office » et le renvoie à l'opérateur montrent en fait qu'Ambroise évolue dans une dimension ontologique qui n'a plus rien à voir avec celle d'Aristote. Ce qui est en question, ce n'est pas le mode d'être et la permanence d'une forme ou d'une substance (c'est-à-dire d'un être qui, selon les termes d'Aristote, « est ce qu'il

²⁸⁵ AGAMBEN, Giorgio, *Opus Dei, Archéologie de l'office*, Homo Sacer II, 5, Traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris : éd. du Seuil, 2011, p. 39

était »), mais d'une dislocation de l'être dans la sphère de la praxis, où l'être est ce qu'il fait, où l'être est son opérativité même. Il est significatif à ce titre que la création divine elle-même soit présentée à travers le vocabulaire de l'*officium* et du *mumus*. L'œuvre, qui était chez Aristote le paradigme de l'être, n'est plus ici que la preuve et l'effet d'un mettre en œuvre. »²⁸⁶

En outre, le philosophe va affirmer l'*officium* comme « effectivité » à la suite de la reprise de son travail de Heidegger portant sur la transformation de l'« *energeia* » en « *actualitas* ». L'« *ergon* » d'Aristote qui devient « *actus* ». Les mots que Heidegger et Agamben emploient pour évoquer l'*ergon* nous permettent de conclure avec le problème de la diminution de la présence des matériaux et des hommes. Simultanément, grâce à ces appréciations, l'hypothèse de l'héritage théologique du système « anges-idiots-réseaux » deviendra explicite. Heidegger dit que l'*ergon* n'est plus ce qui « est laissé libre dans l'ouvert de la présence (*das ins Offene des Anwesens Freigelassene*) » À ces tels propos, Agamben ajoute que l'*ergon* est donc « ce qui est effectué par l'efficacité (*das im Wirken Gewirkte*), réalisé par le faire. L'essence de l'œuvre n'est plus l'« *oeuvreité* » (*Werkheit*), au sens de l'insigne (l'être présent dans le libre espace), mais l'effectivité (*wirklichkeit*) d'un réel qui domine par son action et qui se voit inclus dans le procédé de l'agir. »²⁸⁷ Il s'en suit, d'après nous, que la présence de l'œuvre pour exister par elle-même et ne pas être incluse dans le processus « agir », a nécessairement besoin d'*espace*. Autrement dit, la carence d'espace est tributaire de l'« *officium* ». Sans espace, les composantes d'un réseau seront plus inclinées vers le fait de *subir* une fonction. Or, cet espace duquel dépend « l'*oeuvreité* » et que nous approfondissons dans la cinquième partie de cette thèse, n'est pas une *étendue*. Il faudra dire donc que, par manque d'espace, l'état gazeux (là où toute matière est hyper-synthétisée) est l'*actualisation*, par moyens différents, d'un syntagme religieux de l'opérativité. L'espace que nous affirmons découle de ce que l'œuvre comme présence chez Aristote permettait. Nous parlons donc des « conditions de possibilité spatiales » de cette œuvre. Autrement dit, cet espace comporte les conditions de possibilité de l'œuvre comme présence. Or, il faut prêter toute notre attention à la signification « manque d'espace » ici présentée, parce que Paul Virilio nous parle également de ce « manque d'espace ». Mais pour lui « espace »

²⁸⁶ AGAMBEN, *Opus Dei*, op. cit, p. 66 – 67.

²⁸⁷ Ibid, p. 83

est synonyme d' « environnement ». Pour lui, le manque d' « espace », qui en réalité serait un manque d' « environnement », implique une idée d' « espace globalisant » et par conséquent, si l'on suit Sloterdijk, un espace chrétien. Cet espace est en fait, le même espace qui permet l' « absence de distance », l'espace rassemblé par les technologies de l'information. On parle donc avec Virilio du même espace sur lequel, une fonction efficace à distance est rendue possible et agit globalement. Cette considération quantitative de l'espace traverse donc la pensée de Serres et celle de Virilio.

En ce sens, la « pollution dromosphérique » dénoncée par le philosophe et urbaniste français²⁸⁸, comporte donc une perte d' « environnement » par augmentation de la vitesse. Mais, comme nous l'avons énoncé, « environnement » est une notion différente de celle d' « espace » que nous relevons chez Aristote à travers Agamben lisant Heidegger. L'environnement est d'ailleurs, une notion chère aux pratiques chisto-catholiques. En fait, Sloterdijk, pense que la théorie de Virilio s'appuie dans la notion d' « expansion » ; notion que pour nous est tributaire de l'idée quantitative d'environnement. En gros, l'église catholique s'est répandue sur des environnements. Même si l'église a configuré des styles architecturaux, elle ne s'est pas répandue nécessairement sur l'espace. L'espace n'est pas quelque chose fait pour que l'on s'étende sur lui. Ainsi, quand Virilio parle de pollution dromosphérique, il continue en quelque sorte cette tradition chrétienne. Sloterdijk en dit.

« ...la plupart des transformations de notre conscience de l'espace remontent aux périodes d'expansion de l'Europe, dans l'ère qui a suivi Christophe Colomb. Et la mission Christo-catholique a été l'un des facteurs essentiels de ces expansions. (...) Le « globalisme », c'est-à-dire le fait de rassembler l'espace terrestre sur une sphère qui se trouve sur ma table de travail, est un européisme qui plonge ses racines dans les profondeurs de l'histoire, et Rome est son foyer (...) Le pape moderne est le premier auquel cette totale absence de distance devrait inspirer de l'écoeurement, mais il n'est pas autorisé à montrer sa répugnance, il doit bénir avant d'être écoeuré. Virilio, lui, n'est pas obligé de le faire, il peut exprimer son écoeurement, heureusement pour lui. Baudrillard en a peut-être aussi le droit. (...) Les intellectuels catholiques, comme Virilio, feraient bien de prendre conscience du fait que leur religion est elle aussi en jeu lorsqu'ils

²⁸⁸ VIRILIO, Paul, *La vitesse de libération*, Paris : éd. Galilée, Coll. L'espace critique, 1995, p.175

ressentent le grand écœurement de la globalisation – ce monde gluant, sans distances, les informations rapides qui affluent de partout, les misères de tous les pays arrivant en temps réel dans nos appartements. Ce que dit Virilio me paraît être une conséquence des entropies romaines. Virilio se plaint à juste titre que la télécommunication réduise l'espace – mais la télécommunication, c'est l'essence même du catholicisme, n'est-ce pas ? ²⁸⁹

Il nous semble donc qu'un manque d'espace (en sens des conditionnes de possibilité d l'œuvre) permet le manque de la présence de l'œuvre au profit de l' « officium ». Mais, si l'on confond ce manque avec le manque d'environnements, la notion de réseau (tributaire de celle d'information) émerge comme pertinente. L'effectivité et l'action profitent de cette confusion. Leurs technocrates diront : on a besoin d' « espace » (environ travesti d'espace) pour rendre possible une action, mais vu que les environnements sont pollués, les réseaux vont remplacer l'environnement et par là, ce qu'auparavant était la condition de possibilité de l'argon-action. L'espace dont avait besoin l' « érgon-œuvre » est ainsi mélangé avec l'environnement. Finalement, l'érgon-œuvre est exclu. Et depuis qu'on le confond avec l'environnement, la notion de réseau devient adéquate pour organiser l'avenir des techniques et des « acteurs ». Désormais, on ne demeure plus dans le présent, on envisage toujours un avenir dont les sources ne se trouvent pas dans une théorie des arts-techniques (comme celle d'Aristote, des grecs, et des classiques) mais dans une sorte d'héritage théologique dont ressort une soif d'expansion.

III.4.3. ENTRE MATÉRIAUX ET DISPOSITIFS THÉOLOGIQUES FICTIFS, DES NANOMATÉRIAUX ET BIOLOGIE DE SYNTHÈSE.

Le thème « nanomatériaux » est l'insigne la plus actuelle des dits matériaux intelligents. Les nanomatériaux seront à cet égard, « la dernière frontière du constructeur »²⁹⁰ C'est l'avis du chimiste américain Richard Erret Smalley. Nous remarquons cet avis parce qu'il est évident qu'il porte un lien entre nanomatériaux et

²⁸⁹ SLOTERDIJK, Peter, *Essai d'intoxication volontaire*, op. cit, p.p. 40, 41, 42

²⁹⁰ MAESTROTTI, Marina, *Imaginaires des nanotechnologies, Mythes et fictions de l'infiniment petit*. Paris : éd. Viubert, 2011, p. 37.

construction. Lien que nous avons commencé à traiter depuis notre révision de l'invention du ciment. Il est aussi important de souligner que Smalley est un chimiste, vu que, au niveau des nanomatériaux, l'ingénierie rejoint les sciences de la vie telles que la chimie et la biologie. Cependant, le terme « construction » implique dans cette nouvelle manière de saisir les matériaux, d'autres possibilités. L'une des sources majeures pour les études des nanotechnologies est Kim Eric Drexler. Pour Drexler, l'ingénieur est pourvu des instruments nécessaires pour « rendre disponibles les atomes »²⁹¹ grâce aux nanotechnologies. Avec Drexler, la notion de « construction » implique une déclinaison qui permet de penser les outils constructifs en termes de désassemblage. Les nanomatériaux seront ainsi des technologies qui en plus de construire, rendent possible le dépassement de la dernière frontière du constructeur. Ils décomposent la matière pour manipuler les éléments ultimes, les atomes. Cette approche des nanomatériaux nourrie des imaginaires, mythes prométhéens, théologie, et beaucoup d'économie. En conséquence, il nous est utile pour poser la question qui va orienter ce sous-chapitre. Quand on parle des nanomatériaux, on parle de matériaux ou plutôt de dispositifs ? Ou plus précisément, les grandes tendances technoscientifiques conçoivent-elles les « nanos » en tant que matériaux ? Nous répondons désormais que ces tendances traitent les nanomatériaux plutôt comme des machines et des dispositifs que comme des matériaux. Par matériaux, il faut ici comprendre quelque chose qui employé pour la construction au sens large, résiste. Néanmoins, la prémisse de Drexler à propos des possibilités des nanos, implique un glissement de sens convenable au franchissement de l'écart matériau-dispositif. Dans son livre qui traite des imaginaires hantant le domaine des nanos, Marina Maestrotti écrit : « Drexler retraduit en termes d'ingénierie des concepts relatifs aux transformations de la matière. Il opère sous ce lexique, comme si c'était naturel, un glissement entre les notions de « substance » et « matériau » et celles de « dispositif » et « machine »²⁹². Or, il nous semble que Drexler fait un tel glissement, parce qu'il trouve que le concept de matériaux et celui de machine, sont des structures. Nous avançons cette hypothèse d'après notre lecture de la critique que Richard Jones fait de Drexler.

« S'il est vrai que le monde répond à des lois complètement différentes du monde macroscopique, Jones émet l'hypothèse qu'un structure rigide (comme un

²⁹¹ Ibid. P. 29

²⁹² Ibid.

sous-marin ou un nanorobot) plongée dans un organisme vivant rencontrerais deux problèmes majeurs : le mouvement brownien, qui soumettrait la structure à un secouement continu, et la viscosité de l'eau à l'échelle nanométrique, qui augmenterait énormément les forces de surface »²⁹³

Le physicien de Cambridge Richard Jones est l'émetteur de la théorie des « softs machines ». Il critique Drexler en termes de structure comme le montre la citation, en s'interrogeant sur le fonctionnement d'une nanotechnologie à l'intérieur d'un vivant. Jones trace un écart par rapport à Drexler, à travers sa conception des « softs machines » : des nanos plus souples, humides, et mobiles. Ces nanos sont encore des machines mais plus proches de la biologie et des biomatériaux, que de la mécanique et de ses *détresses physiques*. Jones serait donc bien d'accord avec la convergence entre chimie et physique. Cependant, le nano implique encore une tendance qui conçoit les dits matériaux comme des structures. La différence entre Drexler et Jones réside donc dans la basse densité et la haute légèreté des structures. Comme dans le cas des matériaux intelligents du domaine de l'information, la diminution de la matière entraîne la possibilité de performances meilleures. Mais aussi, dans les deux cas, celui de l'information et celui des nanos, le fait de joindre technologie et nature dans un même composant, permet d'envisager les technologies comme des éléments vitaux répondant à une idée fonctionnelle de la nature. En fait, dans le cas des nanos, Maestrotti nous montre que l'une des tendances les plus actuelles de la fabrication des nanotechnologies, couple automatisme et nécessité. L'automatisme est apporté historiquement par la machine en tant qu'artefact; alors que la nécessité appartient à la perspective scientifique. « La nano-fabrication est la manipulation et l'assemblage des nanoparticules pour construire des structures supramoléculaires qui restent encore dans l'ordre nano (environ cent nanomètres) et où l'auto-assemblage est encore « naturel » suivant les lois de la chimie et de la physique »²⁹⁴. Il reste à voir si effectivement, le moment où cette fabrique se détache des lois naturelles, pour suivre celles de l'ingénieur, arrive. Mais le fait que la structure (moléculaire) soit produite par un couplage artifice-nature, nous regarde. Il nous semble que c'est la catégorie « structure » qui rend juste la liaison « artifice-nature ». Avec les nanotechnologies, la structure ne se transforme pas, elle poursuit son conditionnement de l'architecture.

²⁹³ Ibid.

²⁹⁴ Ibid, p. 33.

Les nanos, tout au moins ceux orientés par un discours dominant, visent l'augmentation des performances et la démultiplication des fonctions. C'est pourquoi la catégorie « structure » est toujours en vigueur, même plus qu'auparavant. Notre avis n'est différent de celui émis par le rapport joint de l'Académie des sciences et de l'Académie des technologies de 2012 « Les Nanotechnologies : enjeux et conditions de réussite d'un projet national de recherche ». Ce rapport présente les nanotechnologies comme « un bouleversement dans les capacités des systèmes pour assurer des fonctions complexes, avec une efficacité bien supérieure à celle des architectures conventionnelles »²⁹⁵. Les nanotechnologies ne bouleversent ni le système ni les fonctions, elles renforcent leurs capacités. Et pour ren-*forcer* des capacités, les nanos poursuivent leur structuration.

En fait, il s'agit historiquement, d'une montée de la fonction par rapport à la structure. Mais, il nous semble que cette donnée historique, a été rendue possible, par l'emphase que le domaine de la construction a toujours eue sur la structure des matériaux. Cette emphase a d'abord été mobilisée par les études de la physique des matériaux. Comme nous l'avons vu, ces études ont structuré le béton armé. Ensuite, la chimie et la biologie s'y sont intéressées. La montée de la fonction résulte de cette rencontre. En d'autres termes, une structure augmentée a permis aux constructeurs de se focaliser sur les fonctions. La structure supporte entièrement ces dernières. À ce propos, dans son ouvrage dédié aux nanotechnologies, *Les vertiges de la technoscience, façonner le monde atome par atome*, Bensaude-Viencent écrit, « la fonction prime sur la structure, qui devient simple support des propriétés requises à l'effectuation d'une ou plusieurs fonctions »²⁹⁶. Or, le surplus de fonctions que l'on a déjà abordé du côté de l'information, n'est pas précédé d'une *connaissance* stricte, ni de la structure, ni des fonctions. Les nanotechnologies font, à ce propos, honneur au domaine plus ample auquel elles appartiennent, les technosciences. Mais cela ne signifie pas pour autant que l'on connaisse bien les structures ou les fonctions. Bensaude-Viencent pointe également le problème contemporain de « *connaissance* et *fabrique* » que les technosciences relèvent. « ... la tendance du XIX^{ème} siècle vise moins à connaître ou comprendre la nature qu'à faire ou fabriquer. D'où l'usage

²⁹⁵ Ibid., p 38

²⁹⁶ BENSAUDE-VINCENT, Bernadette, *Les vertiges de la technoscience, façonner le monde atome par atome*, Paris : éd. La découverte, 2009, p. 96

désormais banal du terme de « technoscience », qui combine en un seul terme deux visées différentes : cognitive et technique »²⁹⁷.

Ici il faut bien comprendre que nous ne plaidons pas pour un retour à la science du XVIIIème siècle dans le but de rétablir des modes de connaissance. À l'inverse, il nous semble que la technoscience comme domaine cognitif et technique portant plutôt sur le faire que sur le connaître, revendique le procédé technique. Or, ce qui nous semble problématique, est que la technoscience assume certaines idées de la nature et des matériaux, pour ainsi se livrer à un surplus de fonctions plutôt qu'à une production de fonctions. En d'autres termes, saisir la notion de structure telle qu'elle nous a été donnée par la science du XIXème et du XXIème siècle, implique une poursuite des mêmes procédés industriels. On améliore les procédés, mais ces derniers permettant le surplus de fonctions, ne remettent pas en cause, dans le fait même de son faire, le support sur lequel on ajoute les fonctions. Le procédé ne se soucie pas de la structure et, par conséquent, il est orienté par une certaine idée de structure. De plus, concernant l'idée de nature, les technosciences poursuivent leurs pratiques sans que des conséquences conceptuelles de cette idée ne soient mises en valeur. Comme par exemple l'idée de nature fonctionnaliste que nous avons révisée par biais du « vitalisme ». Nous sommes convaincus que des accidents surviennent au cours de ces procédés de productions. Néanmoins les discours prédominants appréhendent ces accidents comme des signes de détresse physique des matériaux. Signes qu'il est souhaitable de faire disparaître. Il nous semble donc que ce discours des technosciences, plaidant plus pour le procédé que pour la connaissance, comporte des idées reçues et s'inscrit dans une large tradition scientifique dont les « moyens » de production ne sont pas transformés. La dimension procédurale que le discours « technoscience » affirme, est ainsi réduit à un aspect « opératoire ». Ceci signifie que les technosciences, comprennent la fabrication en tant que « effectivité ». Cette terminologie d'Agamben nous la reprenons désormais à notre compte. La fabrication n'est pas seulement un moyen d'optimisation, elle implique aussi des accidents et des contre-temps. Ce qui pose problème à ce mode de production, est le fait que ces accidents, ne soient pas nécessairement adéquats à l'optimisation de l'action, la rendant plus habile. La visée se rapproche donc des matériaux de l'information.

²⁹⁷ Ibid, p 7.

Nous avons nommée action optimisée ou fonctionnalisée, celle qui cherche à être la plus performante/efficace/complète. L'union entre la connaissance et la technique des technosciences, n'exclue donc pas une certaine idée vitale de la nature humaine, où l'évolution et le progrès de l'« homo faber », sont garantis par l'amélioration de l'action. Les matériaux sont ainsi traduits en termes d'« instruments d'action ». Il est intéressant de constater l'utilité de la pensée de Bergson dans la définition d'un processus évolutif de l'homme où les techniques occupent une place instrumentale. En fait, c'est Bensaude-Vincent qui ramené à la lumière la pensée du philosophe français afin d'expliquer l'activité des technosciences. D'après la philosophe des sciences, Bergson rejoint le raisonnement d'Ernest Kapp, pour qui la nature est le noyau inspirant la technique.

« L'interprétation biologisante de la technique est très ancienne et précède les théories de l'évolution. C'est elle qui inspire les premiers philosophes de la technique. L'Allemand Ernst Kapp (1808 – 1896) (...) présente ainsi les outils comme des « projections d'organes ». Comme le souligne Grégoire Chamayou dans sa préface à la traduction française de cet ouvrage, l'outil prolonge l'organe en répliquant sa forme : « Le marteau est, comme tout outil primitif, une projection d'organe ou la reformulation mécanique d'une forme organique qui (...) permet à l'homme d'amplifier à sa guise la force de son bras grâce à l'habileté de sa main »²⁹⁸ (...) ...Bergson ne sépare pas la connaissance de la technique, mais d'une façon différente de Kapp. Il les considère toutes deux comme produit de l'intelligence, laquelle est une fonction vitale tournée vers l'action en visant la fabrication. « Toutes les forces élémentaires de l'intelligence tendent à transformer la matière en instrument d'action, c'est-à-dire, au sens étymologique, en organe. »²⁹⁹ La technoscience, pourrait-on dire par anachronisme, est l'activité par excellence de l'intelligence au sens bergsonien. »³⁰⁰

Mis à part les différences entre Kapp et Bergson, l'environnement vital est crucial pour ces pensées techniques. La « prolongation » et « réplification » des *formes*

²⁹⁸ KAPP, Ernest *Grundlinien einer Philosophie der Technik*, 1887 (trad. Fr. : principes d'une philosophie de la technique, Vrin, Paris, 2007), p. 83, cité par BENSAUDE-VINCENT, *Les vertiges de la technoscience...* op.cit, p. 102

²⁹⁹ BERGSON, Henri, *L'Évolution créatrice*, Paris : é. Felix, Alcan, 1907, chap. 2, p. 175

³⁰⁰ BENSAUDE-VINCENT, *Les vertiges de la technoscience...* op.cit, p. 102 - 103

de la nature, même si elles appartiennent au vocabulaire du XIX^{ème} siècle, sont des notions assez présentes dans les ateliers et *workshops* du design d'avant-garde. Et nous avons déjà abordée l'idée de la « nature intelligente » tournée vers l'action dans le sous-chapitre traitant de l'information. Or d'après une grande tendance du discours « techno sciences », l'action des nanotechnologies envisage de repousser les limites de la nature. On assume des structures, sans les remettre en question, on surajoute des fonctions, et, en repoussant les limites de nature, on ne se soucie pas des formes et des espaces. Ces derniers ne peuvent pas en effet, s'assimiler à l'évolution de la nature dont les structures et fonctions peuvent, à l'inverse, tirer des modèles afin d'explorer les possibles d'autres environnements.

Bensaude-Vincent nous dit que la notion de technique de Bergson est associée à la notion de finitude, car elle compense « l'incomplétude biologique de l'homme(...)». Elle consiste, selon l'expression d'Alfred Nordmann, à gérer les limites de la condition humaine »³⁰¹ et non pas à explorer des possibles, comme le fait la vie dans son évolution buissonnante »³⁰². L'idée de la technique de Bergson comporte donc, d'après elle, une affirmation du terme « fabrique » comme inscription dans la matière, « contrairement à la vie, qui tend à s'en libérer »³⁰³. Bergson dit que la fabrique traite la matière pendant que la vie « l'organise » avec un minimum de matière disponible. Les nanomatériaux sont donc propices au passage de la fabrique à l'organisation des technosciences. Les nanomatériaux réorganisent la vie selon Kapp « pour produire de nouveau, de l'émergence »³⁰⁴. Nous pensons qu'une telle émergence, d'après le cadré exposé, relève d'une production de nouvelles fonctions. Pour cela, la conquête de nouveaux environnements est adéquate. Ceci a été fait toujours par christianisme. La fabrique qui vise seulement des bonnes performances fonctionnelles, des actions plus efficaces, ne se soucie pas ni de la forme ni de l'espace. Or, il est assez bien connu que l'expansion des territoires n'a pas produit une maîtrise particulière de la nature. C'est pourquoi, pour Bensaude-Vincent, le corps humain est le nouveau milieu à exploiter. Le chemin vers une bio-politique du corps est donc ouvert³⁰⁵. Cependant, ce qui nous

³⁰¹ Ibid

³⁰² Ibid p. 103 - 104

³⁰³ Ibid, p. 104

³⁰⁴ Ibid.

³⁰⁵ « Le concept de biopouvoir développé par Michel Foucault dans les années 90 appartient à cette seconde catégorie. Il désigne par là des techniques spécifiques du pouvoir s'exerçant sur les corps individuels et les populations, indépendantes des mécanismes juridico-politiques du

intéresse dans l'exploitation de ce nouvel « environnement » à exploiter qu'est le corps, est l'approche l'hyperfonctionnaliste à partir de laquelle on espère imiter le vivant pour conquérir le corps. Nous allons définir, par contraste, une pratique du discontinu. Pratique possible au sein du travail avec les matériaux intelligents.

Or, avant de nous plonger sur une telle pratique, il nous faut encore aborder deux autres thèmes. D'abord, par souci méthodologique, puisque ce chapitre nous a montré que le lien entre technologie et nature est chargé de *fiction*. Le début du chapitre présent montrait comment l'hyperfonctionnalisme comportait l'idée « mimesis ». En effet, ce rapport « fonction–imitation », hante les discours et les pratiques livrées au profit du traitement des matériaux intelligents en termes de synthèse et de performance. Cependant, ce but, « mimer » la nature, est toujours assisté par une forte composante « fiction ». Le recours que constitue d'après nous la technologie réseaux de la figure « ange », et la constante évocation des mythes par la part des penseurs des techniques, sont des cas exemplaires. De plus, toute la force de la signature théologique parcourant ces mêmes discours et pratiques, dénote une démarche technologique au sein de laquelle fiction compte bel et bien. En outre, les attentes des technologies synthétiques, telles que la dématérialisation, l'action en réseau toute puissante, la gestion de l'avenir, le dépassement des détresses physiques etc., mélangent les indices des progrès techniques avec toute une série d'idées de fiction préconçues dont l'aspect est théologique dans de nombreux cas. Alors que pourrait être « l'action toute puissante » des réseaux à part une fiction ornementée théologiquement ? Nous allons ensuite approfondir ce sujet à travers le thème « fiction ».

Cependant, en termes méthodologiques, l'architecture prend désormais le relais des matériaux comme support de nos argumentations. Ceci n'implique pas pour autant une exclusion du thème « matériaux » dans la discussion. Au contraire, à partir de l'architecture, nous serons en mesure de poursuivre notre enquête sur ces mêmes matériaux à l'intérieur du domaine où ils peuvent, d'après nous, être ouverts à des possibilités de forme. De plus, le thème de l'architecture nous permet de considérer notre problématique depuis un angle plutôt esthétique. Si l'archéologie de la notion

pouvoir souverain³⁰⁵. Ce que décrit Foucault, c'est la gouvernance *par* les technosciences. Son analyse est précieuse à un double titre pour qui veut promouvoir la gouvernance *des* technosciences », in BENSAUDE-VINCENT, *Les vertiges de la technoscience...op.cit*, p. 179

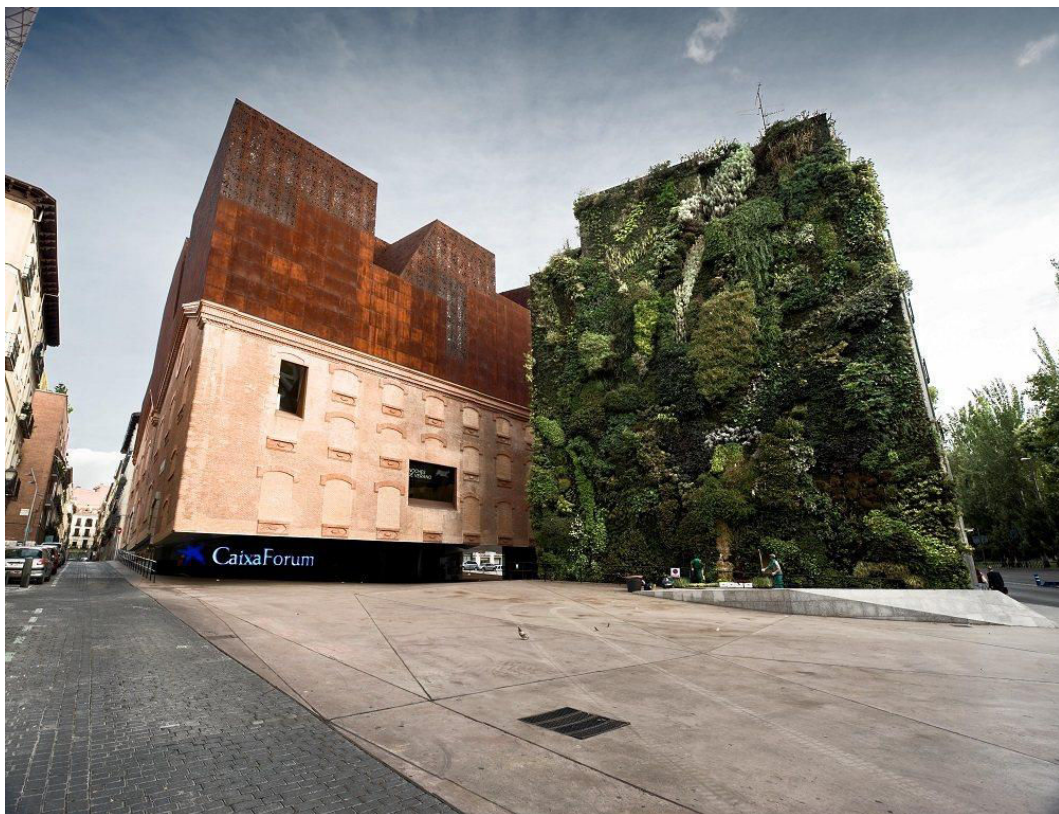
« disposition » a encadré la première partie, pendant que l'histoire et philosophie des techniques nous ont permis construire la deuxième et la troisième partie, l'esthétique nous permettra d'entamer la quatrième partie de cette thèse. En fait, l'idée de « mimesis » que nous avons abordée jusqu'ici depuis une perspective philosophie des techniques, est principalement produite par une considération philosophique grecque qui a nourri plusieurs chapitres de l'histoire de l'esthétique occidentale. Cette considération élaborée à l'origine par Aristote, confirme que la mimesis est une affaire de fiction dont le nom est « catharsis ».



Musée des sciences prince Philippe,
Cité des arts et des sciences, 1998,
Santiago Calatrava, Valencia, España

Fig. 15

IV. VERS UNE ARCHITECTURE DU DISCONTINU.



Caixaforum,
2110 – 2007, Herzog et de Meroun
Madrid, España

Fig. 16

IV. 1. DE LA MISE EN SCENE CATARTHIQUE DE L'ARCHITECTURE.

Depuis la seconde guerre mondiale, la re-constitution de l'architecture occidentale serait assistée par un désir de catharsis. Bâtiments habités par atmosphères inconfortables, façades d'allures brutalistes, imaginaires du désastre, voici quelques caractéristiques d'une opération symbolique singulière. Certaines des plus remarquables pratiques architecturales modernes et postmodernes se tournent délibérément vers la constitution d'espaces tragiques. *Vers une architecture cathartique (1945–2001)* d'Emmanuel Rubio en avance les principes. Le titre de l'ouvrage laisse bien entendre que des manifestations de ce type d'architecture se présentent tout au long de la deuxième moitié du XXème siècle. Un siècle qui en termes de catharsis trouve son apogée et achèvement dans les attentats du 11 de septembre 2001. Le 11 septembre déclenche par ailleurs le début de la guerre d'Irak. En outre, la date d'origine de l'architecture cathartique marque la fin de la deuxième guerre mondiale. Par conséquent, ce genre d'architecture participe aux 50 ans qui écartent la fin d'une guerre et le début d'une autre. Enfin, la formule *Vers une architecture* donnant lieu au titre du texte évoqué, fait autorité. *Vers une architecture* est le nom d'un recueil d'essais écrits par Le Corbusier, l'un des ouvrages les plus célèbres dans l'histoire de l'architecture. Dans ces essais, l'architecte suisse déclare à plusieurs reprises, et à travers l'exposition de ses théories, que l'architecture devrait être l'effet de la « vérité » de son époque³⁰⁶. *Vers une architecture implique* donc le thème d'une architecture propre à son temps. En ce sens, Rubio emploie la formule du livre de Le Corbusier, pour nous dire qu'un type d'architecture représente mieux une époque. L'architecture cathartique serait ainsi la vérité d'une époque spécifique, l'époque de la catastrophe. Or, si l'on s'en tient aux arguments que l'auteur tire de l'époque pour établir le caractère cathartique de l'architecture, l'après 2001 se révèle pertinent à la catharsis. La conférence d'Emmanuel Rubio « Godzilla vs The blob »³⁰⁷ nous en donnerait des pistes. En effet, le 10 janvier

³⁰⁶ LE CORBUSIER, *Vers une architecture*, Paris : éd. Flammarion, 1995, 283 p.

³⁰⁷ Conférence organisée par Laurence Kimmel (docteur en esthétique), Elsa Kiourtsoglou (doctorante en architecture), et Anne Phillippe (doctorante en architecture) sous le cadre des manifestations du laboratoire GERPHAU l'UMR 7218 MCC/CNRS – LAVUE (Laboratoire Architecture Ville Urbanisme Environnement).

2014 à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris, La Villette, l'auteur a commenté quelques traits de son prochain ouvrage sur les « blobs ». En attendant sa publication, nous allons montrer à travers nos propres raisonnements, comment le cathartique a aussi à faire avec les dits blobs. Or, en ramenant la discussion sur la catharsis vers les blobs nous n'essayons pas d'expliquer l'architecture la plus contemporaine depuis l'ouvrage de Rubio. Nous n'adivons pas au terme catharsis. Et il faudra bien démontrer la justesse des arguments de l'auteur à propos de toutes les architectures qu'il cite comme étant cathartiques. Cependant ce travail n'est pas notre priorité. Notre souci n'est pas historique. L'actualisation de l'idée la plus classique de l'art, la catharsis, au sein d'une *apparence*, qui serait l'architecture moderne, est une opération exemplaire. Or, il reste à vérifier que l'idée de l'architecture moderne comme cathartique, ne relève pas d'une intervention fictionnelle ou figurative. Connaissant déjà, grâce à la partie précédente, les incidences de la fiction sur les matériaux, il nous faut définir la « figure » en rapport à l'exercice architectural. Nous pensons tout d'abord que la « figure » est telle, à cause d'être une fiction. La notion « figure » est comprise ici comme « élément rhétorique ». C'est la caractéristique spécifique permettant de la comprendre en termes de fiction. Le signe « rhétorique » signale la place d'une métaphore au sein d'une manifestation discursive sur l'architecture. Bien que nous ne sommes pas en mesure de commenter ni de juger une telle opération, nous prendrons cette dernière telle quelle afin de nous positionner quant à la fabrique de l'architecture à travers ses matériaux. En effet, la définition achevée de notre position émergera par contraste avec l'idée de catharsis.

Notre propos est de montrer que le concept de catharsis est un moyen efficace pour rapprocher l'architecture et ses matériaux, d'un discours et d'une idée de nature conçue en termes vitaux et structurels. Discours bien chargés de fiction. Nous proposons deux moments de l'histoire de l'architecture définis à partir l'ouvrage de Rubio. Si l'on s'oriente à partir de l'idée de catharsis, il nous semble que le discours, plus précisément la rhétorique, concerne l'architecture de 1945 à 2001. Cette époque moderne et post-moderne implique à la fois une période où l'architecture a travaillé comme jamais auparavant le béton armé. Celui-ci a toujours été conçu en effet comme un matériau adéquat aux reconstructions découlant de catastrophes. A ce propos le chapitre qu'Emmanuel Rubio consacre à ce béton à l'heure de la guerre froide est assez illustratif. En outre, à partir de 2001, les technologies dites intelligentes ont connu une

efflorescence dans les tactiques de guerre et de médias ; tactiques mises au point pour combattre l'« axe du mal » (Irak et les États musulmans d'après l'avis de George W. Bush). Les matériaux dits intelligents seront donc les principales bénéficiaires des fonds alloués à la recherche et le développement. Depuis 2001 les architectures blobs ont pu être pensées, développées et bâties en lien avec les matériaux intelligents. Et si le moment d'utilisation du béton armé est parallèle à une catharsis prônant le discours rhétorique, le moment des matériaux intelligents concorde avec celui de la montée des procédures de la biologie de synthèse dans le domaine technoscientifique. Les blobs tirent leurs sources procédurales de cette biologie, sans pour autant s'émanciper de l'idée de catharsis.

IV. 1.1. CATHARSIS SYMBOLIQUE : « DEAD TECH » ET « SUSTAINABLE DEVELOPMENT ».

La « catharsis » implique un souci d'identification que notre opinion sur les matériaux ne partage pas. Par conséquent c'est la *distinction* qui nous interpelle. Contrairement à l'idée de catharsis, nous affirmons donc une idée de l'architecture en termes de distanciation. Cette idée nous permet de commenter autrement la production architecturale et son rapport aux dits « usagers ». Ce dernier thème dessinant l'expérience architectural des personnes n'a pas été approfondi dans l'ensemble argumentatif précédant que nous avons développée. En ce sens, par contraste avec l'idée de catharsis nous allons conclure sur notre propre idée d'architecture en termes de « poïésis », mais aussi en termes d'« aisthesis ». La poïésis fait référence aux modes de production de l'architecture et ainsi les matériaux employés à ces fins. L'aisthesis se rapporte aux modes sensibles à partir desquels les personnes développent leurs expériences face aux productions poétiques, et donc leurs sensations de matériaux. Or, comme nous le verrons par la suite, le choix de ces termes, poïésis et aisthesis, implique des délibérations avec d'auteurs majeurs de la pensée occidentale qui ont su leur donner un sens particulier. Les spécificités que ces termes comportent pour nous, vont donc émerger à fur et mesure de la problématisation proposée ici. Le traitement que nous en ferons ne prétend pas pour autant les actualiser d'après leurs sens historiques. Nous ne nous appuyons ni sur leurs significations classiques ni sur leurs

actualisations dans la pensée contemporaine. Nous allons travailler ces termes d'après nos propres propos. Cependant, il est évident que ces derniers découlent plutôt du sens que Platon aurait pu donner à la poïésis et surtout à l'aisthesis. La polémique qu'implique l'affirmation d'un possible sens de l'aisthesis dans la philosophie de Platon sera assumée plus tard. Nous ne méconnaissons pas l'hypothèse selon laquelle aisthesis est un terme qui n'existe pas chez Platon, pas en tant qu'expérience esthétique du moins. C'est chez Aristote, nous dit Jacques Rancière que l'aisthesis a un sens. Commençons donc avec l'hypothèse de l'empreinte cathartique de l'architecture. *Le partage du sensible* proposé par Rancière ne sera pas remis en cause pour le moment.

Si l'on admet la thèse d'Emmanuel Rubio, la pensée poétique d'Aristote, est donc encore présente dans l'architecture moderne et contemporaine, à travers de l'idée de catharsis. Dans le chapitre *Californie Terre de désastres*, l'auteur évoque l'ouvrage mais aussi les pensées de l'architecte américain Eric Owen Moss. Nous nous attardons sur les commentaires de Rubio et de l'agence à laquelle appartient Owen Moss, *Morphosis*, afin de contextualiser, en termes architecturaux, le problème que l'idée de catharsis pose à l'architecture. Rubio argumente sur l'influence de l'idée de cataclysme dans l'architecture d'Owen Moss. En fait, il nous montre que l'architecte lui-même avait une idée de l'univers selon des termes cataclysmiques.

« L'influence pratique de cette conception cataclysmique de l'univers s'établit d'ailleurs directement sur la plume d'Eric Owen Moss, pour lequel, « ce sens du monde se mouvant par bords, en dehors d'un système unique, logique, synchronisé, devrait trouver son chemin dans l'architecture ». « *On peut toujours soutenir que l'architecture ne devrait pas s'occuper des sujets pénibles, écrit Moss, que sa tâche devrait être d'apporter consolation, confort et stabilité, et de mettre ses occupants à l'aise...[...] mais si c'était toujours sa seule tâche, l'architecture se occuperait des sujets susceptibles de mener la culture ailleurs. L'architecture serait réactionnaire et non progressiste. Un lieu pour cacher, et non pour chercher. L'architecture n'est pas un lieu pour (se) cacher.* »³⁰⁸ Le modèle, dès lors, d'une architecture vécue comme un exorcisme tangible de l'existence comme des interrogations sur l'existence ? Moss la trouve dans la « tension » et équilibre d'une ballerine peinte par Degas : « Nous connaissons la conclusion dès le

³⁰⁸ MOSS, Eric Owen, *Gnostic, Architecture*, New York: éd. Monacelli, 1999, 3.17 at 3.4, cité par RUBIO, Emmanuel, *Vers une architecture cathartique (1945-2001)*, Paris : éd. donner lieu, 2011, p. 174-175

commencement. Cela ne jouit pas d'une longue vie, mais c'est doué de puissance, par la délicatesse et le manque de pérennité. Je crois que ce caractère poignant, que crée la tension entre le temps de l'exécution et l'instant de l'effondrement, est une préoccupation tout à fait évidente. L'architecture gnostique devrait communiquer, dans la langue de ses espaces, la dialectique de la ballerine³⁰⁹ »³¹⁰

La communication de la dialectique « exécution - effondrement » à travers le langage des espaces de l'architecture, comporte la soumission du mode « architecture » au langage « catharsis ». L'architecture serait pour Moss le moyen tangible, sensible d'exorciser une existence vouée aux cataclysmes ; exorcise qui légitime de plus, que la tâche de l'architecture soit une interrogation existentielle. L'existentialisme est ainsi ancré à l'architecture. Rubio énonce que l'année 1999, année de publication de *Gnostic Architecture*, correspond à la publication de *La Théorie des catastrophes*. La théorie d'A. Woodcock et M. Davis évoque les théories de Cuvier après la révolution française. Comme Cuvier, Woodcock et Davis argumentent sur les catastrophes comme étant la cause des modifications du milieu naturel et du paysage. En fait, la Californie, comme le rappelle Rubio, est une terre célèbre pour les cataclysmes naturels. En outre, cette région est aussi l'environnement propice à la représentation des catastrophes mises en scène par l'industrie cinématographique d'Hollywood. Un « imaginaire du désastre »³¹¹ se dessine ainsi à la croisée des aspects géologiques mais aussi sociaux de la Californie. Dans les années 80, l'état du sud des États-Unis a connu une multiplication des problèmes de fragmentation. Par conséquent, la vérité de ce moment et de ce lieu, trouve sa figure expressive dans l'architecture. L'architecture devient ainsi une analogie formelle du régime métaphorique du désastre. A l'heure où les historicismes règnent dans l'architecture, la Californie est secouée par Owen Moss, Tom Mayne, Gordon Matta Clark et Frank Gehry. Or, il en résulte un événement très intéressant selon notre point de vue : l'Agence *Morphosis* décide d'appeler son mouvement « dead tech ». En fait, la technique aussi est incluse dans l'imaginaire de la catastrophe. En ce sens, la région californienne représente un lieu assez représentatif de la « péremption accélérée de la technique moderne »³¹². Elle est pleine de ce que Rubio appelle des « formes

³⁰⁹ Ibid, p. 5.3, 3.11

³¹⁰ RUBIO, Emmanuel, *Vers une architecture cathartique (1945-2001)*, Paris : éd. donner lieu, 2011, p. 174-175

³¹¹ Ibid, p. 177

³¹² Ibid, p. 180

tragiques », « des cimetières de trains, des avions, des docks à l'abandon, anciens sites de la NASA »³¹³. On trouve donc là les ruines de la Grande industrie. D'ailleurs, la formule de *Morphosis*, « Dead tech » est tirée d'une publication de photographie, *Dead tech, a guide to the Archeology of Tomorrow*. À ce propos Rubio cite l'introduction de cet ouvrage pour montrer comment les années 80 impliquent une double crainte face à deux sortes de menaces, le nucléaire et l'écologie.

« Robert Junk, dans l'introduction de l'ouvrage, rend bien compte de la catastrophe que font apparaître – par-delà les accidents ponctuels ou les renouvellements prévisibles – ces spectacles « Les carcasses des machines et des moteurs fracassées, les usines fermées, les laboratoires et les stations de recherche abandonnés – tout porte la marque d'Icare, qui dut mourir dans sa chute parce que son père, dans un esprit d'audace créatrice, les avait crus, lui et son fils, capables de trop de choses, et trop tôt »³¹⁴ Toute finalement signe un monde oscillant sans cesse entre la menace toujours vive de la destruction nucléaire et l'horizon d'une catastrophe écologique en marche. »³¹⁵

La formule « Dead tech » peut donc bien représenter dans l'histoire de l'architecture l'impasse « High Tech ». À Paris, Richard Rogers et Renzo Piano rendent possible, avec cette même technique, l'un des bâtiments les plus innovateurs dans l'histoire de l'architecture, le Centre Pompidou. Mais en Californie *Morphosis* montre le « côté obscur » de la *High Tech*. Il nous semble cette type de position, influence la prise de position des institutions sociales quant à la technique la plus avancée. Cette technologie serait censée être soutenable (sustainable) désormais. De ce fait, le monument technique d'haute envergure, trouve ainsi, son adversaire dans les débuts des « smart technologies ». Les années 80, implique également une dissimulation du béton armé. Il continue à soutenir les structures, mais ce qui va désormais déterminer l'allure du bâtiment sont d'autres matériaux plus nobles car plus représentatifs de la High technology, tels que l'acier et le verre. En effet, le grand enjeu de la construction du centre Pompidou a été la production de son ossature en acier. Il a été commandé et

³¹³ Ibid.

³¹⁴ HAMM Manfred ; STEINBERG Rolf, *Dead tech, a guide to the Archeologie of Tomorrow*, Hennessey et Ingall, 1988, p. 7-8, cite par RUBIO, *Vers une architecture cathartique....* op. cit., p. 181

³¹⁵ RUBIO, *Vers une architecture cathartique....* op. cit, p. 181

produit en Allemagne parce que le secteur industriel influencé par le gouvernement, n'as pas accepté la commande en France³¹⁶. Néanmoins, le béton continue son exposition aux États-Unis d'après deux courants, l'optimisme des néo-historicistes et les expérimentations de Morphosis et Frank Gehry. Or, le langage des espaces sera, d'après Rubio, toujours moyen d'expression d'une autre chose. Au moment où *Morphosis* accueille la perspective écologique, ses bâtiments représentent la fonction cathartique. Intérieurement ils se plient aux pré-requis de l'écologie responsable, mais de l'extérieur, « l'exhibition de l'inquiétante technologie mène directement à la nature retrouvée »³¹⁷. Rubio avance ces appréciations par rapport à deux bâtiments de l'agence, la *Sun Tower* de Seoul de 1997³¹⁸ et l'*Hypo-Alpe Adria Center* à Klagenfurt de 2001³¹⁹. En somme, la fonction cathartique demeure. Tout au moins dans le cas de *Morphosis*, la catharsis ne serait pas exclue par le changement de registre depuis la Hight-Tech à la technologie écologiquement responsable.

Il est pour nous crucial que, dans l'année 2001, les formes inquiétantes de la technologie de l'architecture, mènent directement à la nature retrouvée. Autrement dit, les bâtiments parviennent à se comporter comme la nature, de manière écologiquement responsable, grâce à la technologie smart ou soutenable. Tout en gardant l'idée selon laquelle la nature agit par catastrophes, notre reconnaissance de son intelligence augmente. Notre développement techniquement responsable a rendu plus évidente à nos yeux l'intelligence de nature. Elle est inquiétante car nous n'arrivons pas encore à la maîtriser, mais par mimesis, on a acquis l'un de ses caractéristiques, la durabilité. Notre technologie ne devra plus mourir (Dead tech) ni par conséquent créer tous les déchets monumentaux d'auparavant (les restes des usines à grand échelle, etc.). De plus, ces *services* qui auparavant étaient liés aux monuments et aux grandes machines sont repris par les smart technologies, à travers une moindre consommation d'énergie. En gros, quand la forme architecturale révèle plus directement la facette inquiétante de nature, la technologie employée à ce propos rend évident un autre aspect plus important de la nature. La nature était *inquiétante* et *intelligente*. D'après nous, grâce aux technologies de pointe le rapport entre l'inquiétante et l'intelligent s'est inversé. De plus, il nous semble que les événements du 11 de septembre 2001 ont

³¹⁶ Centre Pompidou, rubrique « mon centre Pompidou »: URL : centrepompidou.fr

³¹⁷ Ibid

³¹⁸ Voir figure 17 à la page 300

³¹⁹ Voir figure 18 à la page 300

participé à cet inversement de priorités. La catastrophe la plus importante qu'a connue l'Histoire récente des États-Unis, a été perpétuée par l'homme. La nature n'a rien à voir avec cette affaire. De plus, à l'origine de la catastrophe se trouve l'avion, l'un des éléments qui encombraient les cimetières photographiés par Hamm et Steinberg. Autrement dit, cette catastrophe a été produite avec les éléments employés par le mouvement Dead Tech. Morphosis travaille avec des « machines célibataires » nous dit Rubio, machines détournées de leurs fonctions, machines qui à notre avis, ressemblent à celles dessinées et d'ailleurs nommées « célibataires » par Marcel Duchamp dans *La mariée mise à nu par ses célibataires, même...* Cette technologie moderne que Rubio rapporte à une idée de nature plus inquiétante qu'intelligente, fais donc place aux nouvelles technologies. Les technologies modernes, qui étaient déjà célibataires, même mortes, ont facilité la catastrophe. Les « Smart technologies » prennent donc le pas sur les « High technologies », et si celles-ci évoquaient le caractère inquiétant de la nature, les matériaux intelligents signalent plutôt le côté intelligent de cette dernière. Si nous avons repéré à travers Rubio, que l'architecture serait pour Owen Moss le moyen tangible pour s'exorciser d'une existence vouée aux cataclysmes, une tendance de l'architecture post 11 septembre, serait le moyen sensible à l'exorcisme d'une société vouée aux cataclysmes.

IV. 1.2. CATHARSIS OPERATIONNELLE : « BLOBS » OU TECHNÈ ASSISTÉE PAR LA FICTION.

À l'aube de l'année 2001, l'architecte et philosophe Greg Lynn est élu comme l'une des 100 personnalités les plus innovantes du monde pour le XIX^{ème} siècle. Lynn poursuit une lignée poststructuraliste de l'architecture contemporaine dont les noms les plus connus sont Bernard Cache, Peter Eisenman, Frank Gehry et Eric Owen Moss. Parmi eux, Eisenman trouve sa source conceptuelle chez Derrida, pendant que Bernard Cache rend hommage à Deleuze à travers son usage du concept « objectal ». G. Lynn, pour sa part, s'appuie conceptuellement sur Bataille. Il affirme en architecture « une pratique anti-architecturale de l'écriture » ; pratique qui respecte et maintienne l'incomplétude,

l'indécidabilité, l'informe.»³²⁰. Les propos de Lynn font écho à ce qui disait Eisenman de la catégorie *texte* de Derrida, «le texte n'est pas un terme vague et générique pour signification, il est un terme qui disloque sans cesse la relation traditionnelle entre une forme et sa signification.»³²¹L'approche des architectes à la catégorie « texte », revendique la *portée linguistique* de l'architecture. L'architecture basculerait ainsi vers l'une des branches principales de la linguistique, la syntaxe. En ce sens, les modes combinatoires des éléments de l'architecture forment des bâtiments, des objets et des espaces de forte incidence syntactique. Les modes combinatoires ne sont pas étrangers aux discours, ils ont une forte incidence sur les énoncés des discours portant sur l'architecture et plus généralement sur toute sorte de discours. Du même que les énoncés des discours littéraires problématisent ces modes combinatoires à travers lesquels l'architecture se lève. Si les propos d'Eisenman et de Lynn tentent de dépasser la sémantique de l'architecture pour justifier un certain état a-signifiant, leurs usages des notions de « texte » et d' « écriture » appartiennent au domaine de la syntaxe. En fait, la phrase de Lynn « une pratique anti-architectural de l'écriture » comporte l'idée selon laquelle l'écriture dépasse l'architecture. C'est à travers des moyens de l'écriture qu'il va pratiquer différemment l'architecture. L'architecture, par elle-même, ne dispose pas des moyens pour se remettre en cause dirait-il. Or, qu'est-ce que signifie une pratique anti-architecturale de l'écriture dans l'architecture ? Assiste-t-on à une montée de l'écriture et du texte sur l'architecture ? Si ceci est le cas, l'anti-architecture n'implique-t-elle pas une pratique contre l'architecture ? Ou bien perd-on l'architecture elle-même ? Comme nous le verrons par la suite, tout ce qui contribue à la plier à l'écriture et au discours parlé, relève de l'une des caractéristiques de la poétique aristotélicienne : la primauté d'une langue effective sur les autres technès. Or, une telle primatie se prête au devenir rhétorique de l'architecture où sa technicité même est remise en cause. Cependant, pour l'instant, ce que nous semble intéressant de remarquer est la place qu'occupe les matériaux dans les liens établis entre les penseurs et les architectes mentionnés. Sont-ils là comme de simples textes à lire ? Se produisent-ils comme des *textes* ? Il nous paraît qu'une réponse positive amène à les comprendre comme des signes dont le sens et même les problématiques ne peuvent être saisies que

³²⁰ HYPOLITE Pierre, MOULIN Fabrice, PERELMAN Fabrice, RUBIO Emmanuel, VALLIER Jean-Pierre, appel à contribution cycle de conférences « *Texte et architecture* », 13 juin 2013, dans le cadre du séminaire « Espaces – écritures – architectures » de l'Université Paris-Ouest, 2013 – 2015.

³²¹ Ibid.

si l'on les conçoit sous le mode de leur appartenance aux structures complexes de libre développement. Voici, d'après nous, l'enjeu des Blobs, la complexification des structures. Ces structures complexes sont aussi adéquates à notre analyse selon l'idée de catharsis.

D'après Emmanuel Rubio, l'architecture de G. Lynn serait constituée d'« objet feuilletés » dont on « ne peut en séparer l'une des feuilles sans le détruire »³²². La catégorie « objet feuilletés » appartient à Barthes. Et ces types d'objets ressemblent paradoxalement aux séries de photographies que Bataille souligne dans l'œuvre de Francis Galton. Bataille employait en effet les séries d'images de Galton au sein de son approche des rapports entre mathématiques, formes et sciences dans *Déviations de la Nature*. G. Lynn soulève l'étude que Bataille fait de ces séries de Galton afin de s'interroger sur la notion de « plan type » en architecture. À travers son recours à Bataille et Galton, Lynn définit la méthode de recherche en architecture de Colin Rowe et de Rudolf Wittkower «In their search for the ideal villa both Wittkower and Rowe cast themselves in the role of Galton's and Bataille's man of letters»³²³. Rowe et Wittkower agissent donc comme des hommes de lettres. Mais, ce n'est pas le lien entre littérature et architecture ou, tout au moins, « recherche en architecture » qui intéresse notre recherche de signes de catharsis. Nous percevons des échos de la notion de catharsis dans la variation que Lynn fait de la notion de structure.

L'enquête que Lynn déploie dans l'ouvrage de Colin Rowe *Mathematics of the Ideal Villa and Others Essays*, vise à démontrer que le réductionnisme de Rowe n'est pas censé exclure la notion de différence. Le système de Rowe peut s'approcher, nous dit Lynn, d'un autre système et ainsi conformer une synthèse apte à l'accueil de la différence. En fait le réductionnisme que Lynn signale chez Rowe, souligne l'idée selon laquelle une « structure régulatrice » se trouve derrière toute forme achevée en architecture. Rowe construit son avis à partir de sa lecture du texte de Wittkower *Palladio's Geometry : The villas*. Dans cet écrit qui fait partie du volume *Architecture Principles in the Age of Humanism*³²⁴ par ailleurs, Wittkower déploie le concept de

³²² Ibid.

³²³ LYNN, Greg, *New variations on the Rowe Complex in Folds, bodies, and Blobs*, Brussels: La Letter Volee, first published in *Any magazine* 7/8, 1998, p. 203, <http://www.arch.mcgill.ca/>

³²⁴ « «The problem inherent to the exacting geometric sensibility of both Rowe and Wittkower can be illuminated by Edmund Husserl's *The origins of Geometry*. It was in this text, first published in 1936, that the theory of phenomenological reduction of "alterations of deformations" or "anexact yet rigorous" types to eidetic types was explicitly developed.

plans type, « typical plans ». Ces plans font référence à une grille de quatre carrés provenant de la division d'un rectangle fait de deux lignes longitudinales et 4 transversales. Cette grille³²⁵ qui se trouverait cachée dans les 11 villas bâties par Palladio, rend possible la notion de *variation*. Chaque ville est une variation de la grille régulatrice. Or, Rowe réactualise Wittkower pour affirmer que le diagramme de neuf carrés est extensible aux *Villas Savoye* et *Stein* de Le Corbusier³²⁶. Lynn dit que la reprise de Wittkower par Rowe, transforme l'analyse historique du critique allemand en discours d'un design instrumental. La grille de neuf carrés est ainsi presque établie comme un *type eidétique*. Lynn pense donc le problème des structures mathématiques régulatrices fixes en termes husserliens. Le concept de Husserl « type eidétique » est ainsi employé par Lynn pour interpréter le lien entre les variations (les villas) et la structure secrète fixe de Rowe lisant Wittkower. Le processus de réduction permet donc de passer des inexactes géométries des architectures, aux géométries exactes. Lynn continue son texte d'après l'argument selon lequel, la notion de l'urbanisme contemporain « la matrix » et le cyberspace impliquent les « fixed ideal types ». Avec le recours au cyberspace, son discours se tourne vers la question de l'instrumentalisation des typologies dans tout type de design. A ce moment de la dissertation, Lynn fait appel à des notions de « différence » et de « répétition² pour faire valoir les droits des « exactes geometries ».

« Where Rowe's logic is extensive, exact, and reducible, an alternative mathematics of forms would be emergent, indeterminate, differential, intensive, anexact and creative. Outside of the logic of externally motivated contingences, a more speculative process of differentiation and variation could be the motor for the

According to Husserl, eidetic types must be visually described, identically repeatable at any time and place, and quantifiable in mathematically exact terms. Geometrically exact forms, therefore, are the only potential "material eidetic" types. (...) Husserl invented a new category of geometry that was neither inexact – nor unmeasurable and unrepeatable – nor exact – or reducible and repeatable – but was instead "*anexact yet rigorous*", meaning measurable yet irreducible and therefore unrepeatable. (...) clearly the twelfth ideal villa was invented by Wittkower and not Palladio – this is the nature of variations and ideal geometric orders. To explain this process of returning to originary essences, Husserl developed the concept of phenomenological reduction which proceeded through the progressive cancellation of variations. Husserl argued that if one were to eliminate all differences between protogeometric forms, as with the photographic process of Galton, eventually exact geometries would emerge from the reduction." In: LYNN, Greg, *New variations on the Rowe Complex in Folds, bodies, and Blobs*, Blussels: La Letter Volee, first published in *Any magazine* 7/8, 1998, p. 207, 208, 209, <http://www.arch.mcgill.ca/>

³²⁵ Voir figure 19 à la page 300

³²⁶ Voir figure 20 à la page 300

rethinking of proportional models that would not be reducible to ideal types. Anexact geometries cannot be codified into a proper formalism since the forms of these differential and dynamic types exact ficity. Instead, thess are used to incorporate disparate and unforeseen forces into organizations that build their consistency, continuity, and identity through differentiation. Repetition is a critical concept her; Wittkower, Rowe, and Husserl's idea of repetition was that as things were differences were cancelled - a repetition of iterative reduction. Differentiation created through repetition offers an alternative that is not reductive but that looks to mutation as a potential of order"³²⁷

Curieusement, Lynn ne mentionne ni ne cite Deleuze. Pourtant son approche est tout à fait deleuzienne, sans affirmer par là une exacte correspondance entre les catégories de différence et de répétition chez Deleuze avec l'usage que Lynn en fait. Dans tous les cas, Lynn nous place dans la perspective de la *mutation* comme source d'un ordre. « Mutation » ici évoque la notion « devenir » de Deleuze. Pour Lynn, la mutation ne contredit pas la notion d'ordre. En fait, l'ordre joint à mutation lui permet de conclure ses propos sur Rowe avec le concept de structure complexe. Une structure complexe est un devenir, une mutation non fixée. Cette mutation n'est pas pourtant contraire à la catégorie de structure ni à de celle de système. En fait, à l'égard de Kellin Kelly, Lynn comprend la structure non fixée en termes d'un unique système continu³²⁸ (« a single continuous system »).

« Although Rowe's legacy has been the topic on this text, it is possible to elaborate the potential trajectories for a more complex alternative for thinking about the mathematics of forms. To begin this speculation I would posit a parable that combines both mathematical reduction and diversification in a single continuous system. (...) the immediate source of the parable comes from Kevin Kelly's recent book *Out of Control* where he describes how ants optimize paths or travel through reductionist variations. Kelly argues that because ants follow routes less quickly. In the scenario that Kelly describes, the ants would reduce variations toward a single optimal line but – and this is critical concept - at the moment that linearity and reduction are approached the ants will begin a process of free differentiation that might appear to be illogical. Rather than the reduction of

³²⁷ LYNN, *New variations on the Rowe Complex in Folds, bodies, and Blobs...* op. cit, p. 214.

³²⁸ Voir figure 21 à la page 301

paths to an optimal line through iterative reduction, there is a far more twisted and curvilinear operation involved. (...) The only explanation for this moment of differentiation at the cusp of linear order is the value of diversification. This type of differentiation is not opposed to but continuous with mathematical and the systematic, forming on system, the continuity of which is punctuated with moments of reduction and simplification, proliferation and free differentiation. It is the capacity for order to differentiate and become innovative that is, in the end, Rowe's blind spot."³²⁹

Le devenir, la mutation est une action, où plutôt le seuil qui précède l'action, une sorte de « préindividuel ». Cependant ce préindividuel ne précède nécessairement pas l'individuation d'un individu, mais l'effectuation d'une action. Un autre concept de Lynn rend plus explicite le lien que nous abordons ici entre la notion de devenir et le système continu, le concept d'« intrication »³³⁰. En outre, ce concept confère à l'architecture de Lynn toute la force de son fondement philosophico-vitaliste. En l'occurrence, ce concept rassemble et synthétise presque toutes les arêtes que nous avons développées pour discuter de la conception vitaliste des matériaux intelligents. L'intrication est une notion chère aux vitalistes. Cette notion prône qu'une entité biologique évolue globalement. Autrement dit, tous les composants de l'entité communiquent entre eux en temps réel et de manière simultanée. Cela permet à la modification d'un des composants de se répercuter sur l'allure et la forme d'enchaînement de tout l'ensemble. Les modifications de ces composants se font à travers des logiciels de conception numérique. À la base d'une telle entité se trouvent les blobs ou formes biologiques primitives, généralement unicellulaires. Cependant, le processus numérique auquel cette forme est soumise, vise toujours à produire une structure complexe, une intrication. La procédure par laquelle l'intrication est mise en œuvre est appelée, en termes biologiques également, « vicissitude »³³¹. À travers cette procédure, nous dit Lynn, il souhaite différencier son architecture de plis, de l'architecture déconstructiviste et catastrophique comme celle d'Eric Owen Moss. Cependant, même si avec le pli la catharsis se voit diminuée du haut degré symbolique dont jouit la catastrophe, le pli renforce son caractère opérationnel.

³²⁹ LYNN, *New variations on the Rowe Complex in Folds, bodies, and Blobs...* op. cit., p. 217, 218.

³³⁰ Voir figure 22 à la page 301

³³¹ Voir figure 23 à la page 301

La « vicissitude » est couplée par Lynn au terme viscosité. À notre avis, ces termes définissent, ce que nous avons affirmé de l'architecture en tant que force. "Any logic of vicissitude is dependent of both an indication of local intensities and the exegetic by external contingences. Neither the indications nor the forces which put them into relation are predictable from within any single system. Connections by vicissitude develop identity through the exploitation of local adjacencies and their affiliation whit external forces"³³². L'identité de la chose n'est pas donnée au préalable, elle arrive avec le devenir cohésion des vicissitudes. "In this sense, vicissitudinous mixtures become cohesive through a logic of viscosity. Viscous fluids develop internal stability in direct proportion to the external pressures exerted upon them"³³³. Comme nous l'avons étudié, le système des contraintes extérieures est reproduit dans la structure donnant une stabilité à l'ensemble bâti. Il est proportionnel aux pressions de l'extérieur. Et si ces pressions prennent le pas sur la stabilité interne à un moment donné, la viscosité se transforme en volume. Elle est donc *réactive*. Mais l'architecture n'a pas eu besoin de la philosophie contemporaine ni des blobs pour découvrir ni mettre en place ce type de comportement. Le béton armé, qui est un composite, plein de sable, de pierres et d'eau, devient plus consistant, plus volumineux et solide, quand il est soumis aux efforts extérieurs plus intense. Ses composants demeurent souples avant l'action de charges vives et mortes. Il est donc visqueux en quelque sorte. Néanmoins quand sa viscosité augmente, quand il n'est pas soumis à des efforts intenses, il ne peut pas exhiber son intérieur. Or, le discours de Lynn sur les systèmes fluides affirme que la stabilité varie selon les efforts extérieurs. Ceci signifie qu'en perdant en stabilité, ces systèmes gagnent en cohésion et en adhésion. Autrement dit, quand ces derniers se « libèrent » de la fonction tectonique, ils exhibent les lignes structurelles qui les disposent. C'est en ce point que nous notons des manifestations cathartiques. Poursuivons sur l'exhibition de la cohésion et de l'adhésion des systèmes, Lynn écrit : "These fluids behave with two types of visosity. They exhibit both internal cohesion and adhesion to external elements as their viscosity increases. Viscous fluids begin to behave less like liquids and more like sticky solids as the pressures upon them intensify. Similarly, viscous solids are capable of yielding continually under stress so as not to shear"³³⁴. Le stress procuré dans

³³² LYNN, Greg, *Architectural Curvilinearity. The Folder, the Pliant and the Supple*, in "Architectural Design", *Folding in architecture*, vol 63 n.3/4, march-April 1993, pp. 6 -15, p. 9.

³³³ Ibid.

³³⁴ Ibid.

architecture par les charges extérieures configure l'état solide du visqueux. À l'inverse, quand il n'est pas soumis aux forces, il exhibe sa cohésion et son adhésion aux éléments externes. Sa cohésion est élastique, elle acquière une consistance solide si la pression extérieure augmente. Mais, quand le visqueux ne tend pas vers le solide, son attribut d'adhérence agit plus efficacement, au point d'incorporer les éléments extérieurs. À ce moment le visqueux se comporte comme un pli. « The nature of pliant forms is that they are sticky and flexible. Things tend to adhere to them. As pliant forms are manipulated and deformed the things that stick to their surfaces become incorporated within their interiors³³⁵. Le souci d'*englober* dont nous avons parlé au sein de notre discussion sur l'information, est ici présent³³⁶. De plus, tels des matériaux intelligents, la « forme » de ces structures intelligentes varie selon les pressions extérieures³³⁷. Et à l'égard de Simondon et Deleuze, on peut penser que la stabilité intérieure dont l'équilibre n'est pas un état mais une variation, se maintient. Tout cela ne remet pas en cause la notion de système ni celle de structure ou encore le fonctionnalisme qui leur est accordé. À l'inverse, il s'agit des systèmes et des structures complexes qui n'étant pas fixes, se trouvent en développement selon leurs rapports avec l'extérieur. On assiste ainsi à l'étude des structures de haute capacité d'« association ».

Dans le chapitre qu'Emmanuel Rubio consacre aux *blobs* et à Lynn dans *Vers une architecture cathartique (1945 – 2001)*, il souligne l'aspect symbolique de la catharsis. Autrement dit, il ne plonge pas sur les qualités structurales des blobs. Comme nous l'avons dit, il prépare un livre dédié aux blobs. Cependant, son appréciation des qualités symboliques des blobs enrichissent notre étude structurale et structurelle. Il rappelle que Lynn, dans son essai fondateur de 1996 « *Blobs tectonics...* », « ... n'hésite pas non plus à retourner aux diverses versions des films d'horreur de série B *The blob*, dont la première met aux prises Steven McQueen avec une entité gluante se nourrissant et s'accroissant de son environnement humain »³³⁸. G. Lynn est aussi écrivain de science-fiction, d'où son intérêt pour ce type de productions cinématographiques. Cependant, vu qu'il n'est pas le seul à s'en nourrir (rappelons-nous de la science-fiction entourant les nanotechnologies), la question portant sur le poids de la fiction dans l'architecture contemporaine apparaît urgente. Rubio serait peut-être d'accord pour dire qu'en effet,

³³⁵ Ibid.

³³⁶ Voir figure 24 à la page 302

³³⁷ Voir figures 25 et 26 à la page 302

³³⁸ LYNN, Georg, *Blobs or why Tectonics is Square and Topology in Groovy*, ANY 14 (may 1996): 58 -61, cité par RUBIO, *Vers une architecture cathartique...op.cit*, p. 287.

la fiction influence l'architecture en raison de sa valeur symbolique. La catharsis, comme il l'écrit, est l'un des éléments les plus exploités par les studios de Hollywood en termes narratifs. En fait il signale que dans les années 90 l'architecture connaît toute une expérimentation formelle qui coïncide avec les premiers pas de la conception assistée par ordinateur. « On n'en saurait négliger en effet que les premiers logiciels de ce type aient justement été ceux qu'utilisaient les studios hollywoodiens et qu'ainsi, matériellement parlant, réalisateurs et architectes travaillaient à partir des mêmes outils »³³⁹. Cependant, nous attirons notre attention sur l'influence de la fiction quant au caractère structurale et structurelle, autrement dit, technique, de l'architecture cathartique. Ce terme concerne toute une tradition classique dont la science-fiction n'est pas qu'une des variations. Il nous semble que la fiction ne signifie pas, en termes structurels, la possibilité d'une production architecturale cathartique. La fiction touche aussi le fait tectonique. Ce n'est pas une coïncidence que Lynn accompagne la formule intitulant son essai fondateur par le mot « tectonics ». La capacité adaptative, associative, adhérente, même si on l'entend en termes structuraux (ceux qui soutiennent l'architecture réellement), répond à un régime fictionnel.

IV. 1.3. PRIMAUTÉ DU TEMPS DANS LES DISPOSITIFS FICTIONNELS.

Emmanuel Rubbio remarque un événement important concernant les films de science-fiction sur les blobs que Greg Lynn passe « étrangement sous silence »³⁴⁰. Dans la première version du film *The blob*, le blob « s'empare finalement d'un restaurant, et devient justement architecture »³⁴¹. Voyons bien que pour devenir architecture, l'entité extraterrestre doit donc se servir de la structure vieille d'un restaurant pour être architecture. Poursuivons le récit de Rubbio.

« Celle-ci (l'architecture), dès lors, n'a plus qu'à être transférée en plein New York, et l'affirmation s'impose même d'autant mieux qu'ici encore le cinéma opère le relais. La version *gore* de 1988, due à Chuck Russel, reste en effet dans un décor provincial : le blob recouvre une cabine téléphonique et s'attaque finalement

³³⁹ RUBIO, *Vers une architecture cathartique...* op. cit, p. 287.

³⁴⁰ Ibid, p. 288

³⁴¹ Ibid.

au bâtiment où s'en réfugie la population villageoise. En 1995, soit l'année du premier article de Lynn sur le *blob* architecturale, à peine ébauche, la reprise parodique par *Ghostbusters 2* gagne pourtant la mégapole. La gélatine rose – ou *slime* – y envahit le sous-sol de la ville et finit par recouvrir le musée national. Elle redonne ainsi à voir, en plein scénario de destruction et de résurrection, l'architecture nouvelle sous une forme comparable à celles d'Oosterhuis. »³⁴²

Rubio évoque Kas Oosterhuis, architecte hollandais célèbre pour ses séries de blobs bâtis et conçus. Son dernier projet *Le CET* en Hongrie³⁴³ ressemblerait à l'entité *Slime* du film *Ghostbusters 2*³⁴⁴ pour ses principes de superposition. En fait, le bâtiment qui nous semble assez intéressant, fait cohabiter une structure nouvelle et une autre plus ancienne. Les deux occupent donc le même espace. Or, dans la tête du bâtiment, la partie où cohabitent deux modes différents d'architecture, la structure ancienne disparaît pour laisser le pas à la nouvelle³⁴⁵. Le blob *couvre* ainsi une structure portante et de circulation banalisée. Cette structure ne fait pas partie de l'ancienne architecture. Du point de vue visuel et proportionnel, le bâtiment est assez bien réussi. La tête ou couronnement n'est pas imposante par rapport au corps allongé où les deux modes d'architecture s'équilibrent. Mais, en termes structuraux et structurels, l'ancienne disposition du bâtiment demeure presque intacte. La nouvelle ossature ne dérange pas l'ancienne. Une cohabitation se produit tout au moins entre la contemporanéité de deux modes d'architecture, le nouveau et le patrimonial. Cependant, dans le couronnement du bâtiment, le nouveau fonctionne comme une peau qui se tient sur le *banal*. Structuralement la peau tient grâce à sa propre ossature, mais structurellement, elle suit l'organisation de l'ancienne disposition, et, dans le couronnement, celle de l'armature banalisée. Cependant, l'engagement structurel avec la disposition existante est caché au regard l'extérieur par la couverture. Les deux modes d'architecture sont associés dans le corps allongé du bâtiment, ils agissent contre la pesanteur de manière collaborative. Mais, le fait que dans le couronnement le nouveau couvre le banal ne nous semble pas remarquable. Or, si nous raisonnons avec Rubio, il faudrait dire que la pièce inquiétante du bâtiment, c'est le couronnement. À travers son intrication avec l'architecture existante, ce dernier représente *ce qui pourrait arriver*.

³⁴² Ibid, p. 289

³⁴³ Voir figure 27 à la page 303

³⁴⁴ Voir figure 29 à la page 303

³⁴⁵ Voir figure 28 à la page 303

Avec Rubio, il faudrait comprendre par « ce qui pourrait arriver », le fait que l'architecture cathartique exprime dans son allure, la possibilité d'une catastrophe. Par exemple, il dit du bâtiment de la CCTV à Pékin de Rem Koolhaas, que le gigantesque anneau « reprend dans son dessin même la figure du double effrontément, mieux, il donne à sentir, par la création de ce porte-à-faux dont le poids, perçu d'en bas, ne peut manquer d'être proprement effrayant »³⁴⁶. Pour nous, la formule « ce qui pourrait arriver » implique plutôt deux actions contenues dans l'architecture des blobs. Ces deux actions qui sont aussi tout-à-fait cathartiques. D'abord, la première action signifie la banalisation de la structure portante et de la circulation du couronnement en raison des développements visuellement spectaculaires des peaux. Ensuite, la deuxième action comporte l'exclusion, dans le travail d'allure de l'architecture, de ce qui arrive. La banalisation de la structure, qu'elle soit structurale ou structurelle, fait perdurer la fonction tectonique. Si les architectes ne la problématisent pas, si nous n'en prenons pas soin, elle demeure intacte mais recouverte. L'exclusion visuelle de ce qui arrive comporte la prolifération d'un mode fictionnel de faire l'architecture. Dans le cas du bâtiment d'Oosterhuis, ce qui est exclu du regard des personnes, est la procédure de montage. À aucun moment on peut visuellement saisir la manière dont se produit techniquement la superposition d'une structure sur une autre.

« Ce qui peut arriver » et « ce qui arrive » sont en effet deux formules utilisées par Aristote dans sa *Poétique*. Il les emploie pour différencier le mode de narration du poète de celui de l'historien.

« Il est clair aussi, d'après ce que nous avons dit, que ce n'est pas de raconter les choses réellement arrivées qui est l'œuvre propre du poète mais bien de raconter ce qui pourrait arriver. Les événements sont possibles suivant la vraisemblance ou la nécessité. En effet, l'historien et le poète ne diffèrent pas par le fait qu'ils font leurs récits l'un en vers l'autre en prose (on aurait dû mettre l'œuvre d'Hérodote en vers et elle ne serait pas moins de l'histoire en vers qu'en prose), ils se distinguent au contraire en ce que l'un raconte les événements qui sont arrivés, l'autre des événements qui pourraient arriver. Aussi la poésie est-elle plus philosophique et d'un caractère plus élevé que l'histoire ; car la poésie raconte plutôt le générale, l'histoire le particulier. Le général, c'est-à-dire que telle ou telle sorte d'homme dira ou fera telles ou telles choses vraisemblablement ou

³⁴⁶ Ibid., p. 298

nécessairement, c'est à cette représentation que vise la poésie, bien qu'elle attribue des noms aux personnages ; le « particulier », c'est ce qu'a fait Alcibiade ou ce qui lui est arrivé. »³⁴⁷

Les propos d'Aristote se déroulent sous la forme d'une discussion avec Platon. En fait, en lien avec Platon nous dirons plus tard que l'historien ne raconte pas nécessairement, étant donné le style indirect qu'il emploie. Le fait de raconter, c'est-à-dire la narration, est assuré par le style direct du poète. Le poète rend « vraisemblables » ou « nécessaires » des événements qui réellement ne sont pas nécessairement arrivés. Traitant le cas des blobs avec le langage d'Aristote, il va de soi que le montage des deux modes d'architecture dans le couronnement n'est pas raconté. Il n'est surtout pas exposé. Ce qui semble vraisemblable est que la peau englobe parfaitement le bâtiment ancien sans aucun souci technique de montage. Intérieurement, les deux structures, l'ancienne et la nouvelle, s'intriquent sans tension. La structure de la peau adhère à l'autre mode structural sans contraste exposé. Étant donné que la structure permettant les circulations et les demeures n'est pas extérieurement exposée, et qu'à l'intérieur elle adhère avec un tel souci de précision, on ne parvient pas, en parcourant le bâtiment, à apercevoir son caractère banal. Ce type de structures est déjà habituel pour les usagers. Étant donné le spectacle de la peau, on oublie que la couverture accapare la tectonique traditionnelle sans la transformer, comme dans le cas du blob s'emparant d'un restaurant ou d'un musée.

Philippe Rahm rend compte du fait historique de la banalisation de certains composants des dispositifs d'habitation. Il parle en termes de climat, mais, comme nous le verrons ensuite, ses appréciations nous donnent des éléments précis pour poursuivre notre discussion sur la banalisation d'une tectonique classique qu'implique l'architecture cathartique sous le mode blob.

« Tandis qu'au cours du XXe siècle, les formes des bâtiments s'éloignent visuellement toujours plus de l'équilibre, un processus inverse se produit dans l'invisible qui tend à la normalisation, la neutralisation et la banalisation des formes climatiques intérieures. De Frank Lloyd Wright aux bâtiments présentés par Phillip

³⁴⁷ ARISTOTE, *Poétique*, chap. 9, Texte traduit par J. Hardy, préface de Philippe Beck, Paris : éd. Gallimard, 1996, p. 93,94.

Johnson et Mark Wigley lors de l'exposition « Deconstructivist Architecture » au MoMa en 1998, l'asymétrie formelle se développe et se théorise jusqu'à voler la place esthétique qui était autrefois réservée à la symétrie. Greg Lynn l'affirme ainsi dans article « The Renewed Novelty of Symmetry »: « Symmetry breaking is not a loss but an increase in organization within an open, flexible, and adaptive system...Symmetry is not a sign of underlying order but an indication of a lack of order due to an absence of interaction with larger external forces and environments. »³⁴⁸

Pour Rahm la diversité climatique intérieure a été banalisée par les techniques de chauffage et de ventilation³⁴⁹. Cette diversité est invisible, mais ces dispositifs n'ont pas développés de souci de visibilité. On peut faire la même critique aux ambiances intérieures des blobs. Cependant nous nous intéressons à l'analogie que ce processus de banalisation possède avec la couverture des tectoniques classiques. Ce n'est plus l'asymétrie qui capte l'attention des personnes mais la peau du blob et son action d'enveloppe. Ainsi, ce qui est enveloppé, même s'il ne s'agit pas d'un élément invisible comme le climat, devient a-perceptible. La tectonique classique permet un parcours par le bâtiment, c'est-à-dire qu'en termes exacts on la perçoit afin de s'orienter et suivre ses dispositions spatiales de circulation et de pose. Mais, on ne l'aperçoit pas, autrement dit, on ne la remarque pas, on la pense pas comme un appareil, comme une construction humaine, on pense qu'elle est là depuis toujours, presque naturellement, à la manière de ce qui dit Derrida de l'architecture comme « architectonique ».³⁵⁰ Ce type de tectonique est tellement courant que nous l'employons sans l'apercevoir. Ceci est l'effet du régime fictionnel. La fiction consiste dans ce cas, à rendre vraisemblable et nécessaire cette tectonique qui pourtant ne pose aucun problème à l'architecte. Même si la peau est comblée de matériaux intelligents qui réagissent aux émotions des personnes (comme dans la première version du film *The blob*), la tectonique classique, souvent bâtie en béton armé, semble très bien disposée par rapport à la peau qui la recouvre. Ceci parce que ce type d'architecture, grâce à la complexité mathématique qui la rend possible, voit son principal atout dans sa capacité d'assemblage. De ce procédé éminemment issu de la tragédie, Aristote disait,

³⁴⁸ RAHM, Philippe, *Architecture météorologique*, Paris : éd. Archibooks + Sautereau, collection Crossborders, 2009, p. 12 – 13.

³⁴⁹ Voir figure 30 à la page 304

³⁵⁰ DERRIDA, *Point de folie - maintenant de l'architecture*, op. cit, p. 94.

« Le plus importante de ces parties (de la tragédie) est l'assemblage des actions accomplies, car la tragédie imite non pas les hommes mais une action et la vie, le bonheur « et l'infortune ; or le bonheur » et l'infortune son dans l'action et la fin de la vie est une certaine manière d'agir, non une manière d'être ; et c'est en raison de leur caractère que les hommes sont tels ou tels, mais c'est en raison de leurs actions qu'ils sont heureux ou le contraire. Donc les personnages n'agissent pas pour imiter les caractères mais ils reçoivent leurs caractères par surcroit et en raison de leurs actions ; de sorte que les actes et la fable sont la fin de la tragédie ; et c'est la fin qui en toutes les choses est le principal »³⁵¹

L'assemblage se fait entre « des actions accomplies » et non entre « des manières d'être ». L'action de recouvrir est plus importante dans le cas du blob que la couverture en elle-même. L'action de circulation que la tectonique rend possible compte plus que l'aperception du mode classique de ce même être. L'être technologique (la peau) perd en importance visuelle à cause de la hiérarchie visuelle de l'action entamée. Dès lors, c'est l'*effet* de l'action qui prend le pas sur l'ensemble bâti. Quand Aristote définissait la tragédie classique, il mettait en avant l'effectivité de l'œuvre, c'est-à-dire, ses effets sur le récepteur. L'importance de la production d'effets dans la tragédie permet par ailleurs à Aristote de souligner le caractère discursif d'un tel spectacle.

« Or la crainte et la pitié peuvent naître du spectacle et elles peuvent naître aussi de l'agencement même des faits, ce qui vaut mieux et est l'œuvre d'un meilleur poète. En effet, la fable doit être composée de telle sorte que, même sans les voir, celui qui entend raconter les faits, en frémisses et en soit pris de pitié ; ce qui arriverait à qui arriverait à qui entendrait raconter l'histoire d'Œdipe. Mais produire cet effet par le spectacle est plus étranger à l'art et ne demande que des ressources matérielles. »³⁵²

Pour qu'une architecture puisse être considérée belle et bien cathartique, il faut que sa capacité à insérer des sentiments dans le récepteur, soit doublée d'une disposition pour la narration. Autrement dit, le fait que cette architecture puisse produire certains sentiments auprès du récepteur implique son aptitude au discours *poétique*. Nous ne sommes pas en train de dire que l'architecture de ce type produit

³⁵¹ ARISTOTE, *Poétique*, op. cit, chap. 6, op. cit, p. 88.

³⁵² Ibid., chap. 14p. 102

nécessairement de la crainte et de la pitié. Elle est plutôt adéquate à la *verbalisation*. Mais cette verbalisation tient plutôt des actions accomplies que je vois dans le bâtiment, que de la fausseté ou de la vérité technique impliquée par ces mêmes actions. L'être soutenant ces actions n'est pas montré par l'architecture. Comme dans le cas du blob, il y a une peau soulignée visuellement, mais le mode du montage sur *l'autre* structure n'est pas relevé. Par conséquent, cette autre structure est banalisée car elle est cachée au profit du spectacle fourni par la peau. La personne qui regarde ou qui parcourt le bâtiment, sera mieux équipée pour transformer en récit ce qu'elle voit, et produire des sentiments auprès de l'écouteur, celui qui ne voit pas. Mais l'être vrai ou faux du bâtiment ne serait pas ainsi transmis dans son discours. Le mode de l'assemblage vrai et réel et les qualités objectives des deux modes de structures assemblées, ne sont pas des éléments aptes pour être racontés. Tout d'abord la personne qui a parcouru le bâtiment n'a pas vu les liens entre ces techniques, en fait il n'a pas vu qu'une seule technique. De plus, ces aspects techniques, le mode d'assemblage et les qualités objectives, sont plutôt aptes pour être aperçues et non pas racontés. En effet, il nous semble que ces deux aspects techniques sont cachés, précisément, parce qu'ils sont difficiles à agencer d'après les agencements visant à produire des effets de spectacle, des enchaînements d'actions dont la complexité n'empêche pas leur achèvement et accomplissement.

Nous ne pensons donc pas que l'architecture cathartique vise nécessairement la purgation des passions. C'est le « mode d'enchaînement » de ces composantes qui rend pour nous une architecture cathartique. C'est comme si les pièces de l'ouvrage étaient disposées pour capturer l'attention des personnes à travers des fables ou des histoires. Le blob ressemble à un nouveau mode d'architecture, à *condition* de s'appuyer sur une structure qu'il cache et qu'il banalise. L'architecture inscrit ainsi sur elle-même un système de signes fictionnel. Mais, qu'est-ce que ce système? Il s'agit d'un système où l'inscription de signes ne suffit pas. Il faut que ces derniers se succèdent les uns aux autres. Ainsi, l'art de l'espace est plutôt catégorisé sous le temps comme la forme de la sensibilité la plus chère au théâtre. Celui-ci en effet, permet la crédibilité de la fable grâce à l'agencement des signes. Une telle fable est intensifiée lors de moments spécifiques comme celui de la péripétie. Le moment de la péripétie au théâtre lui donne une certaine vivacité et permet une montée des passions et d'expectatives des spectateurs. Le cas du couronnement revisité fait date dans l'histoire de l'architecture la

plus récente. Et on trouve des péripéties dans toute l'architecture moderne et contemporaine depuis que la promenade lecorbusienne ait été employée dans les bâtiments, non pas pour intégrer le paysage (le but de Le Corbusier) mais pour parcourir la scène qu'ils représentent. Scène dans laquelle le promeneur jouit des moments de péripétie.

Ce que l'architecture peut tirer du théâtre n'est donc pas nécessairement un savoir-faire utile pour raconter une histoire, mais l'agencement entre des éléments, que ce savoir implique à première vue disparates. Grâce à l'agencement, l'effet cathartique de l'architecture est convaincant. L'architecture se munit ainsi d'une tactique du théâtre, et, comme nous le verrons par la suite, de la littérature.

La prise en main de l'architecture par une temporalité théâtrale est cruciale pour l'hypothèse de Rubbio concernant l'architecture cathartique. En effet, comme l'auteur le dira, la « présence fixe » de l'architecture se révèle contraire à la *mise en distance* de la catastrophe. C'est pourquoi, il est nécessaire qu'elle compense ce manque par une auto-inscription temporelle. Dès lors, le dispositif temporel permet de justifier l'architecture comme une sorte de représentation consciente du traumatisme cathartique. C'est la fonction de l'architecture.

«À considérer une certaine réponse architecturale à la catastrophe, il faudra bien en effet qu'elle participe de la *fiction* cathartique. Au même titre que la représentation théâtrale. De même que la verbalisation dans la « méthode cathartique », marque la reprise consciente du trauma, la catharsis théâtrale ne peut s'opérer que par le jeu même de la représentation – que l'on entend celle-ci comme mise en scènes ou, plus fondamentalement, comme « mise en fiction ». L'architecture, dans un tel processus, devra donc inscrire la catastrophe dans les signes – seul moyens à la fois de mettre la catastrophe à distance et de la réinscrire dans le même temps dans un système de sens. Naturellement, rien ne s'oppose à ce que l'architecture soit lue en termes de « signes et systèmes », Le programme de Venturi, de ce point de vue, ne saurait être contesté. Reste qu'elle est présente – immédiatement – au moins autant qu'elle représente et qu'une telle nature n'est pas faite pour favoriser la distance cathartique. (...) Tout, finalement, semble éloigner l'architecture du scénario cathartique... à moins justement que l'architecture, pour compenser sa fixité, ne s'inscrive pli délibérément encore dans

le temps multiple du scénario, pour offrir non pas de signes, mais une succession de signes... »³⁵³

³⁵³ RUBIO, *Vers une architecture cathartique...* op. cit, pp. 20 – 21.

IV. 2. DU DISCONTINU DANS L'ARCHITECTURE.

IV. 2.1. DE LA PERTE DE L'ARCHITECTURE AU PROFIT DE LA NARRATIVITÉ.

Dans la thèse de la théorie cathartique, le système de signes temporel concerne un domaine général du discours dont les bordures ne s'arrêtent pas au domaine de la poétique. Il comprend aussi le discours non apophantique. Ce discours général ne s'intéresse ni à la vérité ni à la fausseté des êtres, il ne décrit ni ne nie un état de choses. Il n'est ni vrai ni faux, par conséquent il est utile à l'édification des fictions. Les différentes formes qui le composent basculent entre le cadre de la poétique et de la rhétorique³⁵⁴. En ce sens, la fiction n'est pas l'affaire exclusive de la poétique, il relève aussi de la rhétorique à cause du but visé : produire un effet auprès du récepteur. Giorgio Agamben développe sa théorie des commandements à partir du vaste domaine général du discours qui englobe, parmi d'autres, les formes de la prière, l'exclamation, l'invitation, et le récit³⁵⁵. Nous n'essayons pas de lier la fiction au commandement, mais seulement de relever le caractère effectif, dans le sens de l'effet qu'il produit, sans besoin de relever ou décrire la chose, ou l'état de choses qu'ils sont censés néanmoins de signifier ou de représenter. Comme la banalisation de la structure portante et tectonique dans laquelle le blob trouve son assise, la fiction et le commandement se placent sur un état de choses existante mais qui en fin de comptes se banalisera. Le *blob*, comme la fiction et le commandement, même assis sur des structures et états de choses respectivement, produisent des effets uniquement à partir ce qu'ils représentent

³⁵⁴ « Tout discours, écrit Aristote (*De Interpretatione*, 17 a1 sq) n'est pas apophantique ; seul est tel un discours où il est possible de dire le vrai ou le faux [*aletheuein è pseudesthai*]. Cela ne se produit pas pour tous les discours : par exemple, la prière est un discours [*logos*], mais elle n'est ni vraie ni fausse. Nous ne nous occuperons donc pas de ces autres discours, car leur étude relève de la rhétorique et de la poétique ; seul le discours apophantique sera l'objet de la présente étude. », in AGAMBEN, Giorgio, *Qu'est-ce que le commandement ?* Traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris : éd. Payot et Rivages, 2013, p. 425

³⁵⁵ « Il y a un discours, un *logos*, qu'Aristote appelle « apophantique » parce qu'il est capable de manifester (telle est la signification du verbe *apophaino*) si une chose existe ou non, ce qui implique nécessairement qu'il soit vrai ou faux. Il y a par ailleurs un autre discours, un autre *logos* – comme la prière, le récit, la question et la réponse (et aussi, pourrions-nous ajouter, l'exclamation, le salut, le conseil, la malédiction, le blasphème, etc.) - qui n'est pas apophantique, qui ne manifeste pas l'être ou le non-être de quelque chose et est, par conséquence, indifférente à la vérité à la fausseté » in AGAMBEN, *Qu'est-ce que le commandement ?* op. cit, p. 28

ou signifient. La forme la mieux achevée d'une telle imposture est le discours performatif où l'effet produit par représentation ou signification – et en dépit des états des choses –, possède la consistance d'un fait. Voici l'efficacité des effets éteints par l'une des formes des discours non apophantiques. Agamben écrit,

« Pour comprendre l'efficacité particulière qui définit l'ontologie du commandement, je voudrais vous inviter à revenir au problème du performatif, qui est au centre du célèbre livre d'Austin paru en 1962, *How To Do Things With Words*. Dans cet ouvrage, le commandement est placé dans la catégorie des performatifs, ou *speech acts*, c'est-à-dire parmi ces énoncés qui ne décrivent pas un état de choses externe, mais qui, par leur simple énonciation, produisent comme un fait ce qu'ils signifient. Celui qui prononce un serment, par le simple fait de dire : « Je le jure », réalise le fait du serment. »³⁵⁶

Si l'on pense l'architecture cathartique sous cet angle du performatif, en employant les mots d'Agamben inspiré d'Austin, nous dirons que le système de signes inscrit sur l'architecture, réalise le fait de la représentation cathartique. Autrement dit, le système de signes inscrit dans l'architecture, ne la représente même pas, il représente une fonction qui est la fonction cathartique. Ainsi, l'architecture comme fait, comme état de choses, se voit banalisée au profit des signes. Il s'en suit que les mots, les représentations, s'écartent des choses. Le paradoxe consiste en ceci: dans nombre de cas d'architecture moderne et contemporaine les plus spectaculaires, on a affaire à une architecture banale. L'efficacité d'une telle architecture consisterait à perdre l'architecture elle-même. Ce qui se présente à nos yeux entraîne une représentation non pas de l'architecture elle-même, mais d'un système de signes appartenant à d'autres domaines plutôt littéraires. En ce sens, la « mise en scène » à partir de laquelle Emmanuel Rubio pense l'architecture, relègue cette dernière au plan de moyen. Elle serait utile pour se remémorer et réactiver le trauma psychique³⁵⁷. On assiste ainsi à une

³⁵⁶ AGAMBEN, Giorgio, *Qu'est-ce que le commandement ?* Traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris : éd. Payot et Rivages, 2013, p. 45

³⁵⁷ « La tragédie, écrit Aristote, en « souciant pitié et crainte, opère la purgation [*katharsis*] propre à pareilles émotions » (Aristote, 2003 : 87) (...) A l'orée du XX siècle, elle fait d'ailleurs l'objet d'une révision *pratique* notoire, avec la « méthode cathartique », définie par Freud et Breuer dans leurs *Etudes sur l'hystérie* - et le virage est pour le moins décisif. Alors que jusqu'à ici les purgations de passion visait à déjouer des catastrophes *virtuelles*, - qui pourraient résulter d'une possible expression de ces mêmes passions – il s'agit désormais de parvenir à ce que le patient se remémore, et réactive en quelque sorte un traumatisme psychique *bien réel* – pour s'en libérer »,

perspective cathartique où, comme le dit l'auteur, la pensée d'Aristote trouve dans les *Etudes sur l'hystérie* de Freud et de Breuer, son mode pratique. En l'occurrence, l'architecture s'adosse aux célèbres « talking cures ».

Un autre fruit de la banalisation et de la perte de l'architecture à l'égard des mots et du dire, est relevé sous le terme « spéculation ». La spéculation est une figure du dire. « En une telle époque, le dire, qui se propage, compte davantage que le fait, qui a lieu. D'ailleurs *Fontaine* n'est pas même un fait, c'est un coup de génie, une idée rapportée à quelque chose de tout fait, ready-made comme on sait »³⁵⁸. Le sens de la force du dire par rapport au fait (ce qui a lieu), oppose spéculation à « authenticité formelle »³⁵⁹.

La spéculation, la montée du dire sur le fait, l'affirmation même de l'évènement en dépit de ce qui a lieu, sont des caractéristiques des modes de faire qui vont à l'encontre de la présence des œuvres. La perte de la présence de l'architecture, c'est-à-dire, la perte de l'architecture elle-même dans l'architecture cathartique et plus généralement dans toute sorte d'architecture dont la représentation prend le pas sur la présence, convoque la rhétorique et la croyance. Comme nous l'avons dit, ces deux domaines extérieurs au discours apophantique, nécessitent augmenter l'attention que l'on porte sur eux, en raison de leurs liens avec les commandements. En effet, le commandement, comme le rappelle Agamben, n'a pas besoin d'une référence éclairant sa signification. Le commandement « ne manifeste pas l'être ou le non être de quelque chose, ne décrit ni nie un état de choses et, sans être fausse pour autant, ne se réfère à rien d'existant dans le monde. Il convient d'éviter avec soin l'équivoque selon laquelle la

in RUBIO, *Vers une architecture cathartique...* op. cit, pp. 19 – 20. Aristote (2003) Paris : éd. Gallimard.

³⁵⁸ HUYGHE, Pierre-Damien, *Du commun. Philosophie pour la peinture et le cinéma*, Paris : éd. Circé. 2002, p. 13.

³⁵⁹ À propos du concept *authenticité formelle* : « À l'opposé de l'authenticité formelle, il y a la spéculation. Celle-ci n'a pas réellement besoin d'objets au sens habituel et banal du terme. Pour spéculer sur une valeur, une idée suffit. C'est dans le remplacement d'un fait par une « légende » de ce fait que consiste la pratique spéculative. L'objet se trouve réduit au statut inévitablement discursif d'une idée de lui-même. C'est une telle idée, et non la chose même, qui donne prétexte à un échange – à une sorte de commerce – où de l'être est conféré en apparence ou en parole. (...) La spéculation, en tant qu'elle requiert le développement de croyances quant aux valeurs, abuse inévitablement les esprits. (...) Sous le régime de la spéculation ou de la croyance, rien de ce qui se fait ne « nous » intéresse véritablement, « nous » ne sommes rien « vraiment », les objets ne valent pas pour nous par leur présence. », in HUYGHE, Pierre-Damien, *Design et existence*, in « Le design. Essais sur des théories et des pratiques », recueil, sous la direction de Brigitte Flamand, Paris : éd(2). du Regard, IFM, 2013, pp. 283 – 305, p. 290 – 291,

signification de l'impératif consisterait dans l'acte de son exécution »³⁶⁰. Une nouvelle fois, le problème de la représentation selon nous, n'est pas autant celui de présenter la chose de nouveau, que ce soit en des termes ou éléments justes ou non (si l'on peut parler de justesse au moment de représenter encore une fois, quelque chose qui est déjà). Le problème est celui de la perte de la chose elle-même, Le cas *Fontaine* est à ce propos exemplaire, L'exécution n'a pas été nécessaire dans ce cas. Une architecture sans *acte* se résout ainsi par une représentation presque religieuse; une représentation spéculative qui requiert le développement des croyances. Or, dans le lien entre représentation et croyance, plus précisément entre représentation et religion, nous voyons de plus, le germe de l'une des interprétations contemporaines les plus célèbres quant aux détournements de la « vérité ». Vérité est ici synonyme d'authenticité formelle des œuvres ou objets design. Mais le terme « vérité » est perverti s'il est conçu à partir d'une perspective théologique. Nous y reviendrons, pour l'instant, revisitons le système de signes temporels auquel cette l'architecture qui sacrifie sa présence doit répondre. Il est évident déjà que si nous parlons avec Agamben en termes de « ce qui n'a pas lieu », de « ce qui ne se réfère à rien d'existant dans le monde », ce qui est mis en cause est la notion d'*espace*. La perte de l'architecture est donc tributaire d'une temporalisation absolue de son être. Or, le régime propice à l'augmentation du système de signes temporels noyant l'architecture, est d'indole fictionnelle.

VI. 2.2. AGENCEMENT FICTIONNEL ET « REGIME POËTIQUE » D'APRÈS JACQUES RANCIÈRE.

Jacques Rancière travaille la notion de « régime esthétique » depuis la parution en 2000 de son ouvrage intitulé *Le partage du sensible : Esthétique et Politique*. Très récemment, il reprend ce thème esthétique dans *Le fil perdu* publié le 21 mars 2014. Dans *Le partage du sensible* Rancière établit une différence entre ce qu'il appelle le « régime éthique » et le « régime poétique » de l'art. Ce dernier est à ses yeux, le régime le plus proche du domaine de l'esthétique. Le régime poétique définit la poïésis comme les productions des arts. Des sensibilités ou des esthétiques correspondent à de telles productions. L'autre régime qu'il nomme éthique, ne concernerait pas la production des

³⁶⁰ AGAMBEN, *Qu'est-ce que le commandement ?* op. cit, p. 33.

arts, ni leurs sensibilités. Ce régime se trouve condensé dans *La république*. Pour Rancière, la pensée de Platon ne permet pas à l'art de s'individualiser en tant qu'art. L'art chez Platon dépendrait toujours d'un principe normatif de l'être des images. Il y en aurait des vraies et des fausses. À l'inverse, chez Aristote, nous dit Rancière, l'art trouve son propre mode pour s'individualiser à l'écart d'autres manifestations de la communauté grecque. Ce mode est l'agencement des actions du théâtre tragique³⁶¹. On voit donc bien que le régime éthique des images de Platon inclue le discours apophantique qu'Agamben fait émerger de sa lecture d'Aristote. Mais l'apophantique n'est pas affaire de l'art nous dit Rancière. Or, dans *Le partage du sensible*, le moment de la poïésis ou de la représentation mimétique des arts – où il existe un accord entre les règles de production artistique et les lois de la sensibilité humaine³⁶² – précède ce

³⁶¹ « L'art n'existe pas pour lui (Platon), mais seulement des arts, des manières de faire. Et c'est parmi eux qu'il trace la ligne de partage : il y a des arts véritables, c'est-à-dire des savoirs à des fins définis, et des simulacres d'art qui imitent des simples apparences. Ces imitations, différenciées par leur origine, le sont ensuite par leur destination : par la manière dont les images donnent aux enfants et aux spectateurs citoyens une certaine éducation et s'inscrivent dans le partage des occupations de la cité. C'est en ce sens que je parle de régime éthique des images. Il s'agit dans ce régime de savoir en quoi la manière d'être des images concerne l'ethos, la manière d'être des individus et des collectivités. Et cette question empêche l'« art » de s'individualiser comme tel.

Du régime éthique des images se sépare le régime poétique – ou représentatif – des arts. Celui-ci identifie le fait de l'art – ou plutôt des arts – dans le couple « poïésis / mimesis ». Le principe mimétique n'est pas en son fond un principe normatif disant que l'art doit faire des copies ressemblant à leurs modèles. Il est d'abord un principe pragmatique qui isole, dans le domaine général des arts (des manières de faire), certains arts particuliers qui exécutent des choses spécifiques, à savoir des imitations. Ces imitations sont soustraites à la fois à la vérification ordinaire des produits des arts par leur usage et à la législation de la vérité sur le discours et les images. Telle est la grande opération effectuée par l'élaboration aristotélicienne de la *mimesis* et par le privilège donné à l'action tragique. C'est le *fait* du poème, la fabrication d'une intrigue agencant des actions représentant des hommes agissant, qui vient au premier plan, au détriment de l'être de l'image, copie interrogée sur son modèle. Tel est le principe de ce changement de fonction du modèle dramatique dont je parlais plus haut. » in RANCIÈRE, Jacques, *Le partage du sensible, Esthétique et Politique*, Paris : éd. la Fabrique, 2000, 74 p., chap. 2, Des régimes de l'art et du faible intérêt de la notion de modernité, op. cit., p. 27-29

³⁶² « ...j'ai proposé d'appeler régime éthique, un régime où des activités que nous appelons des arts ne sont pas autonomisées comme telles, mais où elles sont immédiatement assimilées aux manières d'être d'une communauté : la danse y est un rituel ou une thérapeutique, la poésie une forme d'éducation, le théâtre une festivité civique, etc. J'ai proposé d'appeler poétique ou représentatif un régime qui définit une sphère sensible propre des activités mimétiques : celles-ci y sont pensées comme des inventions techniques produisant des formes d'affection spécifiques par exemple la crainte et la pitié de la tragédie. Ce régime présuppose un accord entre les règles de production des arts (poiesis) et les lois de la sensibilité humaine (l'aisthesis). » in RANCIÈRE, Jacques, *Politiques de l'indétermination esthétique*, entretien avec Jan Völker et Frank Ruda, maris 2006 ; publié en allemand dans *Ist Kunst widerständig ?* (Berlin, Merve Verlag, 2008), in *Politiques de l'esthétique*, recueil, sous la direction de Jérôme Game et Aliocha Wald Lasowski, Paris : éd. des archives contemporaines, 2003, p. 158.

qu'il va appeler la révolution esthétique. Cette révolution accueille le mode du récit qui se trouvait exclu du régime mimétique de la poïésis. Le mode historique que Platon appelait « le discours indirect »³⁶³, trouverait ainsi sa place dans le domaine de l'esthétique.

« La révolution esthétique redistribue le jeu en rendant solidaires deux choses : le brouillage des frontières entre la raison des faits et celle des fictions et le mode nouveau de rationalité de la science historique. (...) La souveraineté esthétique de la littérature n'est donc pas le règne de la fiction. C'est au contraire un régime d'indistinction tendancielle entre la raison des agencements descriptifs et narratifs de la fiction et ceux de la description et de l'interprétation des phénomènes du monde historique et social »³⁶⁴ mais si la révolution esthétique accueille le discours indirect, il le fait à condition de le rendre intelligible, c'est-à-dire, sous la forme d'un enchaînement, d'une organisation des faits pour les rendre intelligibles³⁶⁵.

Le fait de rendre « intelligible » le discours indirect signifie en fin de compte le besoin de le rendre fictionnel à travers un mode d'enchaînement spécifique. Dans *Le fils sinueux*, essai qui précède la publication de l'ouvrage *Du fils perdu*, Rancière étudie Virginia Woolf. Il revisite trois des ouvrages les plus complexes de l'écrivaine anglaise, *To the lighthouse*, *Mrs. Dalloway* et *The waves*. Mais c'est à propos de *To the lighthouse* que son travail sur l'inclusion du discours indirect est éclairci. L'ouvrage dont la traduction française est *La Promenade au phare* ou *Voyage au phare*, inclut un chapitre qui à nos yeux compte plus pour l'histoire des lettres que de nombreux romans. Le

³⁶³ PLATON, *La République*, Traduction de Pierre Pachet, Paris : éd. Gallimard, coll. Folio, 1993, 551 p.

³⁶⁴ RANCIÈRE, Jacques, *Le partage du sensible, esthétique et politique*, chap. 4, *S'il faut en conclure que l'histoire est fiction. Des modes de la fiction*, Paris : éd. la fabrique, 2000, p. 55-57-58

³⁶⁵ « C'est tout l'enjeu de la *Poétique* d'Aristote. Celle-ci soustrait les formes de la *mimesis* poétique au soupçon platonicien sur la consistance et la destination des images. Elle proclame que l'agencement d'actions du poème n'est pas la fabrication d'un simulacre. Il est un jeu de savoir qui s'exerce dans un espace-temps déterminé. Feindre, ce n'est pas proposer des leurres, c'est élaborer des structures intelligibles. La poésie n'a pas de comptes à rendre sur la « vérité » de ce qu'elle dit, parce que, en son principe, elle est faite non pas d'images ou d'énoncés, mais de fictions, c'est-à-dire d'agencements entre des actes. L'autre conséquence qu'en tire Aristote est la supériorité de la poésie, qui donne une logique causale à un agencement d'événements, sur l'histoire, condamnée à présenter les événements selon leur désordre empirique (...) » in RANCIÈRE, Jacques, *Le partage du sensible, esthétique et politique*, chap. 4, *S'il faut en conclure que l'histoire est fiction. Des modes de la fiction*, Paris : éd. la fabrique, 2000, p. 55.

chapitre évoqué met en scène un personnage singulier, le temps. La critique littéraire nous dit que cet ouvrage suit une lignée où la narration et l'intrigue est secondaire compte tenu de la primauté de l'introspection des personnages. Les liens avec *À la recherche du temps perdu* de Proust et à *Ulysse* de Joyce seraient ainsi garanties. Cependant, comme le titre du roman le signale d'avance, c'est le temps qui commande l'introspection. Rancière emprunte un « épisode »³⁶⁶ comme il le dit lui-même, du chapitre *Le temps passe* de la deuxième partie du livre, pour en dire :

« Notre passage est comme une illustration de cet essai dans lequel Virginia Woolf demande au romancier de rendre compte de « de l'esprit de la vie, inconnu et non circonscrit » en se libérant de la servitude de l'intrigue, de la comédie, de la tragédie, de l'histoire d'amour ou de toute « catastrophe au sens convenu de ces mots ». La série malheureuse du mariage, de la naissance d'un enfant et de la mort de Prue Ramsay pourrait résumer la destinée du personnage dans l'ancienne intrigue tyrannique. Ce n'est pas un hasard si elle se déroule dans une section ou le Temps, le temps des saisons et des années, des nuits et des jours, des levers et couchers de soleil, des marées hautes et des marées basses est le seul vrai

³⁶⁶ « Le printemps, sans une feuille au vent, net et clair comme une vierge à la chasteté farouche, à la pauvreté hautaine, s'étendit sur les champs l'œil grand ouvert, attentif, et parfaitement indifférent à ce que pouvait faire et penser qui le regardait.

[Prue Ramsay, au bras de son père, se maria en ce mois de mai. Quoi de plus naturel ? dirent les gens. Et, ajoutèrent-ils, mon Dieu qu'elle était belle.]

Comme l'été approchait, que les jours allongeaient, il vint aux veilleurs, à ceux qui sans perdre espoir continuaient à arpenter la plage, à remuer la flaque, des imaginations de la plus étrange espèce — de chair transmuée en atomes chassées par le vent, d'étoiles scintillant dans leur cœur, de falaise, mer et nuage réunis tout exprès pour assembler au dehors les fragments épars de leur vision intérieure. En ces miroirs, les esprits des hommes, en ces flaques d'eau troublée, ou tournent sans fin les nuages et se forment les ombres, les rêves persistaient, et comment résister à l'étrange nouvelle que chaque mouette, fleur ou arbre, chaque homme ou chaque femme, et la terre elle-même en sa blancheur semblaient proclamer (mais retirer à l'expression du moindre doute), à savoir que le bien triomphe, que le bonheur prévaut, que l'ordre règne ; comment résister à cette prodigieuse incitation à partir à l'aventure en quête d'un bien absolu, d'un cristal d'intensité, éloigné des plaisirs ordinaires et des vertus familières, étranger au cours de la vie domestique, quelque chose d'unique, de dur, de brillant, comme un diamant dans le sable, qui libérerait de tout doute qui le posséderait. Au reste le printemps, adouci et consentant, environne d'abeilles bourdonnantes et de moucherons virevoltants, s'enveloppa dans son manteau, se voila la face, détourna la tête et, parmi les ombres fugaces et les ondées subites, sembla tout pénétré de la douleur des hommes.

[Prue Ramsay mourut cet être-là, des suites d'enfantement, une vraie tragédie, dirent les gens. Personne, dirent-ils, ne méritait davantage d'être heureuse.] in WOOLF, Virginia, *Vers le Phare*. 1927. Œuvres romanesques : II. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard, 2012, p. 119.

personnage. Pas plus qu'il n'est fortuit que cette section sur l'action du temps marque une rupture dans un roman dont l'intrigue, s'il y en a une, met en scène la tyrannie et la rébellion »³⁶⁷

Dans le même passage, le récit de l'intrigue et le discours indirect s'entrecroisent. Le récit racontant l'intrigue se trouve formellement entre crochets, au début et à la fin du passage souligné par Rancière. Virginia Woolf a donc utilisé une procédure – diront-nous, presque husserlienne –, la mise en parenthèse ou crochets, pour faire référence à la vie qui passe. Très justement Rancière dit qu'avec ces crochets Virginia Woolf ne prétend pas faire un parallèle entre les états de la vie humaine tragique et les saisons de la vie. Il s'agit plutôt d'une opposition³⁶⁸. Or, deux difficultés se dégagent de ceci. Tout d'abord, l'accueil de quelque chose qui pouvait relever du discours indirect, ne peut se produire qu'en termes de temps. Ensuite, le mode d'enchaînement de ce qui appartient plutôt au discours indirect, n'obéit pas au mode d'enchaînement des faits naturels. En fait, s'il y existe un mode d'enchaînement des faits en dehors de la littérature, il faudra changer sa nature pour ainsi accueillir le discours indirect au sens de la littérature. « Il faut donc en déduire que le choix entre le spiritualisme et le matérialisme ne tient pas à la qualité intrinsèque des choses qui sont décrites ou des événements qui sont relatés. Il tient à leur mode d'enchaînement. (...) La tâche du romancier « moderne » est de changer à la fois la nature des événements singuliers et la nature de l'enchaînement qui les relie »³⁶⁹.

Par spiritualisme et matérialisme Rancière entend l'inconnu, le non circonscrit par l'intrigue classique et l'intrigue elle-même, soit la tentative d'accueillir le discours indirect. À ce propos le philosophe cite l'essai *Modern Fiction*³⁷⁰ de l'écrivaine anglaise pour dire « Notre passage est comme une illustration de cet essai dans lequel Virginia Woolf demande au romancier de rendre compte de « de l'esprit de la vie, inconnu et non circonscrit » en se libérant de la servitude de l'intrigue, de la comédie, de la tragédie, de l'histoire d'amour ou de toute « catastrophe au sens convenu de ces mots

³⁶⁷ RANCIÈRE, J. *Le fil sinueux : sur la rationalité du roman*. Le Tour critique, Amérique du Nord, 2, déc. 2013. Disponible à l'adresse : [Http://letourcritique.u-paris10.fr/index.php/letourcritique/article/view/55](http://letourcritique.u-paris10.fr/index.php/letourcritique/article/view/55)>. Datede consultation: 23 mar. 2014.

³⁶⁸ Ibid, p. 17

³⁶⁹ Ibid.

³⁷⁰ WOOLF, Virginia, *Modern Fiction*, The Common Reader. New York : Harvest Books, 1925.

« »³⁷¹. Sauf que, pour se libérer de la tragédie, et Rancière semble l'oublier, le mode de l'inconnu est circonscrit au moment de son entrée en scène. Le mode d'enchaînement « accueillant » ce qui a été exclu par la tragédie, circonscrit l'inconnu toujours en termes temporels et fictionnels.

À propos du temps, le chapitre « Le temps passe » a lieu dans une maison qui jadis appartenait à la famille Ramsay. La maison est désaffectée. Cependant, elle ne parvient pas à se détacher de l'emprise du temps. C'est le temps en effet qui prend donc la main du récit même s'il se passe à l'intérieur d'un espace. Peut-être qu'avec *To the lighthouse*, on assiste à la propre tragédie de Virginia Woolf en tant qu'écrivaine. Son autre tragédie, sa mort est très bien connue. Mais comme écrivaine, « Le temps passe » montre à quel point la littérature ne peut ne pas être uniquement dédiée à la temporalité. Le choix d'une maison désaffectée montre que ce que Virginia Woolf demande aux écrivains modernes dans *The modern Fiction*, n'est peut-être pas possible. En essayant d'affirmer l'espace et ainsi faire place à l'inconnu, au discours indirect, elle constate que cet « espace » littéraire ne peut accueillir l'inconnu qu'à condition de l'inscrire temporellement. Le questionnement du sujet narratif par la littérature moderne trouve ainsi un paradoxe en Virginia Woolf. Une telle tentative de fuite du règne de l'intrigue et du sujet, tombe finalement dans un autre règne, celui du temps. Ceci peut obéir à une stratégie d'affranchissement de la tragédie qui se fait au sein d'une introspection. En d'autres termes, il s'agirait d'un approfondissement du « moi » et pas nécessairement du sujet. Mais, qu'il soit question de se plonger dans la profondeur du sujet ou dans celle du moi, le temps s'avère être le seul moyen adéquat. Rancière, sans s'attarder sur le thème « temps », conclut que l'expérimentation littéraire moderne consistant à inscrire l'inconnu, est comme toute littérature, une fiction. En réfléchissant à propos de l'avant dernier livre écrit par Virginia Woolf *The waves*, il conclut « Le fil sinueux est un fil rompu. La vie de l'âme ne peut être racontée que comme une combinaison d'histoires incompatibles »³⁷². Le fait de l'incompatibilité entre les histoires racontées ne signifie pas cependant, que le mode d'enchaînement sous lequel le discours indirect s'intègre à la littérature, ne relève pas de la fiction. Dans le cas de *The waves*, le discours indirect ne tient pas à la nature mais la vie de l'âme, c'est-à-

³⁷¹ RANCIÈRE, J. *Le fil sinueux* ...op. cit, p. 17

³⁷² RANCIÈRE, J. *Le fil sinueux : sur la rationalité du roman*. Le Tour critique, Amérique du Nord, 2, déc. 2013. Disponible à l'adresse : <http://letourcritique.u-paris10.fr/index.php/letourcritique/article/view/55>>. Date de consultation : 23 mars 2014, p. 17

dire l'introspection pure. Dans tous les cas, la nature indirecte est changée car ce qui compte le plus est le « mode d'enchaînement ». Ce mode relie tous les événements et toutes les histoires sans prêter gare à leur incompatibilité. En ce sens, ce que le discours indirect, incompatible avec l'intrigue, voudrait relever, est tout au moins lié à cette dernière par le mode d'enchaînement. Même incompatible ces histoires n'en demeurent pas moins des histoires. Et elles ne laissent aucune place à la « distanciation » (terme auquel Rancière ne fait aucune référence, même si son *Fil perdu* traite le thème du discours indirect). La littérature accueille le discours indirect à condition de poursuivre la fable, la fiction. Elle fausse donc finalement le discours indirect. Ce discours, finalement et malgré les efforts des écrivains modernes – Proust, Joyce, et Virginia Woolf –, est accueilli par la littérature uniquement sous son inscription temporelle. La littérature le transforme toujours en fiction. Le discours indirect ne serait-il donc plutôt apte à une autre technique ? Mais pour que ce discours soit apte à une autre technique, il faudra qu'il quitte sa discursivité. Plus que pour accueillir le discours indirect, il nous faut donc une technique de l'indirect.

IV. 2.3. UNE HYPOTHÈSE D'ESPACE INDIRECT.

À la question « Et comment comprendre que les énoncés poétiques ou littéraires « prenant corps » aient des effets réels, plutôt que d'être des reflets du réel ? Rancière répond : la *Poétique* « ...soustrait les formes de la *mimesis* poétique au soupçon platonicien sur la consistance et la destination des images. Elle proclame que l'agencement d'actions du poème n'est pas la fabrication d'un simulacre. Il est un jeu de savoir qui s'exerce dans un espace-temps déterminé. Feindre, ce n'est pas proposer des leurres, c'est élaborer des structures intelligibles. La poésie n'a pas de comptes à rendre sur la « vérité » de ce qu'elle dit, parce que, en son principe, elle est faite non pas d'images ou d'énoncés, mais de fictions, c'est-à-dire d'agencements entre des actes. L'autre conséquence qu'en tire Aristote est la supériorité de la poésie, qui donne une logique causale à un agencement d'événements, sur l'histoire, condamnée à présenter les événements selon leur désordre empirique»³⁷³. La fiction ne se soucie donc de la vérité comme les autres discours non apophantique que nous avons relevé

³⁷³ RANCIÈRE, *Politiques de l'indétermination esthétique*, op. cit, p. 158.

avec Agamben et à travers le concept d' « authenticité formelle ». Mais au-delà des rapprochements avec la spéculation et les commandements que la fiction pourrait comporter, nous voulons nous attarder sur l'idée de la « présentation des événements ». Rancière, lisant Aristote, dira que c'est l'histoire qui peut produire une telle présentation, mais, selon son désordre empirique. Cependant, la présentation n'implique pas nécessairement des événements mais des faits sans fiction et sans histoire. Ceci à travers un autre théâtre que celui que Rancière étudie quand il développe le thème de la représentation et de la fiction. Walter Benjamin écrit une série de textes sur Brecht réunis sous le titre *Essais sur Brecht*. Dans le théâtre de Brecht, Benjamin souligne un registre, un régime (si l'on suit le langage de Rancière) où ce ne sont pas les « agencements entre des actes » qui comptent mais les « interruptions » des déroulements.

Benjamin développe les « effets » des interruptions des déroulements dans le texte *Qu'est-ce que le théâtre épique ?* Cet essai discute par ailleurs l'hypothèse cathartique d'Aristote.

« Ce qui disparaît dans l'œuvre dramatique de Brecht, c'est la catharsis aristotélicienne, la décharge des affects par identification avec le destin émouvant du héros. (...)...au lieu de s'identifier au héros, le public doit plutôt apprendre à s'étonner des circonstances dans lesquelles il se meut. (...) Il s'agit avant tout, (...) de commencer par découvrir les états de choses. (On pourrait aussi bien dire : de les distancier.) Cette découverte (distanciation) des états de choses se fait par interruption des déroulements »³⁷⁴

Il est bien connu que Brecht écrit *Pour une dramaturgie non aristotélicienne* afin d'affirmer une hypothèse contraire à celle du philosophe grec sur le théâtre³⁷⁵. Brecht récuse les deux sentiments, la crainte et la pitié avec lesquels la scène et la réception du théâtre se constituent selon Aristote. Ces deux sentiments, nous dit le dramaturge allemand, permettent aux spectateurs du théâtre dramatique de s'identifier avec les personnages. À l'inverse, Brecht plaide pour un théâtre adéquat avec la distanciation entre la scène et le spectateur. L'hypothèse de Brecht vise, nous semble-t-il à mettre en

³⁷⁴ BENJAMIN, Walter *Qu'est-ce que le théâtre épique ?*, in *Essais sur Brecht*, édition de Rolf Tiedemann, Traduit de l'allemand par Philippe Ivernel, Paris : éd. la fabrique, 2003, p. 42

³⁷⁵ BRECHT, Bertolt, *Pour une dramaturgie non aristotélicienne*, in *Écrits sur le théâtre*, Paris : éd. Gallimard, *Bibliothèque de la Pléiade* n 470, 2000.

cause la fonction sociale de la catharsis. En effet, la catharsis n'incite aucune attitude critique dans le spectateur face la scène et plus généralement, face à la fiction. Or, l'argument de Benjamin est plus adéquat à ce propos selon nous. Ceci car sans nier l'importance de la discussion entamée par Brecht sur la fonction sociale, Benjamin souligne le procédé technique du théâtre. A l'inverse des « agencements entre des actes » permettant la fiction (l'identification), les « interruption des déroulements » permettent la découverte d'états de choses.

Par « découverte » Benjamin entend « distanciation ». « Identification » est synonyme d'« adhésion » à l'œuvre tragique ou dramatique. À l'inverse, distanciation soulève le sens critique de « mise en distance », du « prendre du recul » face à l'œuvre. Brecht met l'accent sur le thème de la réception de l'œuvre chez le spectateur. La réception n'est pas passive si le déroulement de l'œuvre est interrompu pour découvrir ainsi les états de choses. Le registre fictionnel est ainsi balancé par un autre qui montre l'état de choses réel d'après lequel la scène se produit. Benjamin explique l'effet des « interruptions des déroulements » avec l'exemple de la citation. «...l'interruption est un des procédés majeurs de toute mise en forme. Il dépasse amplement le domaine de l'art. Il est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, à la base de la citation. Citer un texte implique que l'on en interrompe l'enchaînement »³⁷⁶. Il nous semble intéressant que le philosophe place l'interruption des enchaînements de manière cruciale pour toute mise en forme. Ceci veut dire que, dès la procédure, dès la fabrication de toute forme, il doit y avoir une interruption. C'est pourquoi, l'œuvre mettant en valeur les interruptions, n'est pas extérieure ni différente aux modes de production. Ces mêmes modes étant employés par le théâtre de fiction. Ceci veut dire qu'un « mode de production » n'est pas apte, de par lui-même, à réaliser une production particulière.

Ce qui fait différence, est la manière d'après lequel l'œuvre, ou plutôt la procédure créatrice de l'œuvre, se place dans les modes de production. « Au lieu de demander en effet : comment une œuvre se situe-t-elle face aux rapports de production de l'époque ? (...) Je voudrais demander : comment se pose-t-elle *en* eux ? Cette question-là vise très directement la fonction que l'œuvre assume à l'intérieur des rapports de productions littéraires d'une époque. Elle vise en d'autres termes

³⁷⁶ *Ibi.*, p. 43

directement la technique littéraire des œuvres. »³⁷⁷. Ce paragraphe appartient au texte *L'auteur comme producteur*. Il laisse entendre que les modes de production peuvent être modifiés, touchés, d'après l'emplacement d'une œuvre sur eux. La technique est ainsi directement visée. Chez Rancière, la technique de l'intrigue ne l'est pas. L'autre technique, celle que Virginia Woolf a construite pour accueillir le discours indirect, comme le dit Rancière, s'oppose à la technique fictionnelle, voire est incompatible. Et comme nous l'avons soulevé, la nouvelle technique finit par s'inscrire dans la temporalité et dans la fiction de la technique de l'intrigue. En ce sens, l'œuvre se présente sous des modes de production, sans pouvoir pour autant viser la technique. Si l'on garde l'avis de Rancière, il faudra dire que Virginia Woolf, vise deux thèmes exclus de l'intrigue : la vie de l'esprit (le monde) et la vie de l'âme (l'introspection). La technique est toujours la même, il s'agit de l'enchaînement. Les états de choses que V. Woolf essaierait de raconter, tombent dans le domaine de la fiction et de l'intrigue car ils doivent être tout au moins racontés pour être dits. C'est comme si, tout ce qui la littérature touchait, même les « états de choses » se transformait en récit. Ceci parce que, à la base, tout romain inclus d'avance une intrigue, un drame qui en fin de compte voile les états de choses. L'architecture cathartique pourrait souffrir d'une saturation de narration qui empêche la découverte des états de choses.

Benjamin emploie le terme « saturation » pour montrer comment le théâtre dramatique rend *excitant* tout ce qu'il rencontre. « Ledit théâtre – peu importe que l'on pense à celui de culture ou à celui de distraction, les deux vont de pair et se complètent – est celui d'une couche saturée, pour laquelle toute chose que sa main touche se change en excitant »³⁷⁸. Pour ne plus parler en termes de littérature, et laisser de nouveau la place à l'architecture, on se demande si « le système de signes » inscrit dans l'architecture cathartique, concerne une certaine saturation de signes adéquats aux inclusions des techniques nouvelles. Autrement dit, le système de signes structurerait, organiserait, disposerait des techniques nouvelles. Ce système les emploie et les plie pour accomplir ses besoins de représentation. Pour rendre possible un tel plissement, le système de signes agit toujours. Ceci est sa condition, il n'accepte pas d'interruptions, il se déroule constamment.

³⁷⁷ BENJAMIN, Walter, *L'auteur comme producteur*, Allocution à l'Institut pour l'étude du fascisme, à Paris, le 27 avril 1934, in *Essais sur Brecht*, op. cit, p. 125

³⁷⁸ Ibid., p. 139

Il est possible que les notions « agencement » et « enchaînement » jouent sur ce déroulement constant. Il faut rappeler que pour Gilles Deleuze, l'agencement est *persistant*. Il peut varier mais étant toujours *continue*, il ne s'arrête pas. L'interruption porte plutôt sur l'arrêt à certains moments de l'œuvre. Cette qualité permet au théâtre épique de rendre possible la découverte d'état de chose sous la forme d'un arrangement. Le terme « arrangement » permet à Benjamin de parler en termes de distance entre la découverte des états de choses et le public. Ainsi il remarque qu'une telle découverte ne signifie pas une sorte de réalisme. Autrement dit, le public confronté à la découverte des états des choses, ne les reconnaît pas avec suffisance, il s'étonne de l'aperçu, même si cet aperçu comporte des états de choses communes, grâce à l'arrangement des composants de l'œuvre. La notion de distance fait ici référence à l'espace. Une distance entre le public et l'œuvre. Le système de signes, au contraire, joue avec l'implication, le manque de distance, le pli. Il s'en suit que ce système de signes joue avec la production des illusions. L'illusion de l'immersion des espaces voués au plissement des technologies et des sujets. Sur ce rapport entre illusion et manque de distance, Benjamin écrit :

« ...le théâtre épique, a-t-il expliqué, n'a pas tant à développer des actions qu'à présenter des états de choses. Il obtient ces derniers, comme nous allons le voir tout de suite, en faisant interrompre les actions. (...) Je parle du procédé du montage : l'élément monté interrompt l'enchaînement dans lequel il est monté. (...) L'interruption de l'action, à partir de laquelle Brecht a qualifié son théâtre d'*épique*, fait constamment obstacle à une illusion dans le public. Une telle illusion est en effet inutilisable pour un théâtre qui se propose de traiter les éléments du réel dans le sens d'un arrangement expérimental. Mais c'est à la fin et non au début de cette expérience que se trouvent les états de choses. Etats de choses qui sous telle ou telle forme demeurent toujours les nôtres. Ils ne seront pas rapprochés du spectateur, mais éloignés de lui. Le spectateur les reconnaît alors comme des états de choses réels non pas avec suffisance, comme sur la scène du naturalisme, mais avec étonnement. Le théâtre épique ne restitue donc pas ces états de choses, il les découvre. Leur découverte va s'effectuer au moyen de l'interruption des déroulements, sauf que cette interruption n'a pas ici un caractère d'excitant, mais bien plutôt une fonction organisatrice. Elle immobilise l'action en

cours et oblige ainsi à l'auditeur à prendre position vis-à-vis du processus, l'acteur à prendre position vis-à-vis de son rôle. »³⁷⁹

L'arrangement des composants du théâtre épique, vise donc à étonner le public. C'est pour cela que la découverte des états de choses se déroule à la fin de l'œuvre. Ceci en termes temporels. En architecture, au contraire, et pour ne pas suivre la temporalité des récits, les états de choses ne devront pas nécessairement être découverts dans un moment spécifique compris dans une durée prédéterminée. Ils devront juste être présents dans l'œuvre ainsi que spatialement sans subterfuge temporel.

Le couronnement dont on parlait avec les blobs, ne représente pas le moment significatif de la découverte d'un état de chose. Un bâtiment ne doit pas répondre aux logiques temporelles pour montrer cet état. Les états de choses sont là, sans occuper non plus de hiérarchies spatiales. Hiérarchies avec lesquelles l'architecture a joué toujours et qui d'après nous permettent au temps de prendre le pas sur l'espace. Le regard orienté à partir des hiérarchies spatiales entraîne une transition parmi des épisodes dont le fait de capturer l'attention du regard est le plus important. Par contre, les états de choses, en architecture, sont l'affaire des matériaux. Ils sont les plus adéquats à leur découverte. Et ces états de choses, dans l'aperception qu'en ont les personnes, se différencient des moments intensifs de la promenade architecturale. Ils s'exposent tels qu'ils sont. Ils ne perdent pas leur consistance au profit des logiques de voisinage où toute différenciation et par conséquent, distance, devient floue.

VI. 2.4. DES MATÉRIAUX COMME « ÉTATS DE CHOSES ».

Il résulte de nos considérations que pour déjouer l'excitation à laquelle tout architecture peut se voir tournée, malgré elle (les surajoutés des écrans et des publicités dans leurs allures), nous proposons de travailler les matériaux en tant qu'état de choses. La découverte des matériaux, en dehors de l'emprise du temps sur la scène, sera faite au milieu des résistances et distances avec les autres composants d'un espace. D'après nous, ceci est un mode de travail spatial qui empêche la banalisation des matériaux et

³⁷⁹ Ibid., p. 139, 140

des technologies à laquelle l'histoire de l'architecture a participé à plusieurs reprises. Cette banalisation, a permis à la fonction tectonique de s'imposer par rapport aux matériaux. Ceci, là où l'on dit d'avoir atteint un état d'inmatérialisation. Nous affirmons donc la matérialité des matériaux. Par conséquent, cette dernière implique une « profondeur » des matériaux. Ils ne sont pas ni essentiels ni banales. De plus, la transformation des modes de vie que chaque nouvelle technologie induit, n'a pas été propice pour augmenter le degré de liberté des personnes. A l'inverse, notre proposition qui réside dans l'exposition des états des choses des matériaux, vise à rendre possible cette liberté. Nous allons ainsi conclure notre proposition du travail avec les matériaux en cinq points : « l'exposition des états de choses », « la distance », « la profondeur », « la matérialité », et « l'augmentation de liberté ».

1. L'exposition des états de choses est ici synonyme de « vérité ». Ce terme est employé par Boris Groys pour signaler le travail architectural moderne comme une sorte de stratégie éthique où l'exposition des choses en tant que telles, comporte une affaire théologique. Peut-être, le rejet de Rancière de l'éthique platonique obéit à cette compression de la sphère éthique comme étant toujours attachée à une vision religieuse du monde. Il qualifie le design moderne d' « anti-design », vu que ce design voulait se dépouiller de tout ornement pour « mettre au jour sa constitution spécifique »³⁸⁰. Ainsi le design modèle le regard des hommes d'après le supposé regard de Dieu qui peut voir

³⁸⁰ À force de penser le design comme une « fonction de la religion » Boris Groys confond les termes « vérité » et « essence ». En conséquence, il pense l'éthique en termes d'essence plutôt que de vérité. En ce sens, « voir les choses en tant que telles » implique pour lui une attitude éthique du « (anti)design ». Cette considération du design permet de comprendre son erreur. Pour Groys, design veut dire « apparence ». Par ailleurs, le travail du design voudrait *modéliser* le regard de l'homme selon celui de Dieu. Si nous citons ses propos ici c'est parce qu'ils nous semblent polémiques. D'après son opinion, le design apparaît comme une entreprise quasi-fasciste d'élimination des déformations. Il écrit « Le design tel que nous le connaissons aujourd'hui est un phénomène du XX siècle. Bien entendu, le souci de l'apparence des choses n'est pas une nouveauté (...) Le combat contre les arts appliqués set le dernier avant l'arrivée du royaume de Dieu sur Terre. Loos veut amener le Ciel sur la Terre. Il veut voir les choses telles qu'elles sont, sans ornementation. Loos veut ainsi s'approprier le regard de Dieu. Mais ce n'est pas seulement cela : il veut donner à tous les autres hommes la faculté de voir les choses telles qu'elles se montrent au regard de Dieu. (...) Herzog et de Meuron, pour citer simplement quelques noms, utilisent lorsqu'ils veulent justifier leurs pratiques artistiques une argumentation non pas esthétique, mais éthique, et se réfèrent ainsi à la vérité des choses en tant que telles. (...) On considèrerait ainsi le tableau pictural traditionnel comme ce qui déforme le regard sur sa propre constitution matérielle, celle d'une combinaison de couleurs sur la toile. Et la chaussure réalisée de manière traditionnelle était conçue comme ce qui déforme le regard sur l'essence, la fonction et la constitution véridique de la chaussure. Le regard du Nouvel Homme devait être libéré de toutes ces déformations par l'(anti-)design » in GROYS, Boris, *Le devoir de l'autodesign*, pp. 271 – 281, in « Le design. Essais sur des théories et des pratiques », recueil, sous la direction de Brigitte Flamand, Paris : éd(2). du Regard, IFM, 2013, pp. 271 – 282, p. 274.

les essences. Groy confond ainsi « essence » avec « profondeur » À l'inverse, nous ne visons aucune modélisation. L'exposition des états de choses concerne une vérité des matériaux exposés dans leurs propres présences, dans leurs propres technicités, sans surplus spéculatif, sans saturation formelle ni fonctionnelle.

2. En outre, ces états de choses comportent une distance et par conséquent une résistance aux systèmes, enchainements et agencements thématiques (narratives) ou structurels (organisationnels). Ceci ne signifie pas néanmoins une rupture totale avec toute organisation. Ces états de choses seront arrangés avec les enchainements et systèmes données, à travers des soucis d'échelle, de masse, de volume, de plans. Autrement dit, les matériaux en tant qu'états de choses s'arrangent « formellement » avec les modes techniques de l'époque.

3. Le fait de penser les matériaux en tant qu'états de choses arrangés aux techniques de l'époque, comporte une idée de Frank Lloyd Wright. Cette idée dit qu'il faut suivre la profondeur des choses. Les choses, les techniques n'ont pas donc d'essence mais de la profondeur. On s'épargne ainsi le détour théologique proposé par Boris Groy, afin de constater la profondeur comme provenant des choses elles-mêmes. F. Lloyd Wright, à propos de ce qu'il appelle la Troisième dimension, énonce « ... contrairement à la croyance populaire, n'est pas l'épaisseur, mais la *profondeur*. L'architecture organique utilise cette expression pour désigner le sentiment de profondeur qui *vient* de la chose au lieu d'être *appliqué sur* la chose. La troisième dimension, la profondeur, a une existence intrinsèque au bâtiment »³⁸¹. Les essences sont appliquées par Dieu aux choses selon l'adage théologique. La profondeur de la chose, des matériaux, des techniques, affirme la matérialité. D'après Frank Lloyd Wright, suivre la profondeur des choses, leur nature, détermine la forme architecturale et empêche qu'une banque ait la forme d'un temple³⁸². Par ailleurs, à la fin de la troisième sixième, nous remarquerons le rapport « état de choses – techniques ».

³⁸¹ WRIGHT, Frank-Lloyd, *L'avenir de l'architecture*, Paris: éd. Du Linteau, 2003, p. 351.

³⁸² «Je ne m'attache à aucune forme préconçue qui nous imposerait le passé, le présent ou le futur, mais je prône plutôt les simples lois du bon sens – d'un super sens, si vous préférez – afin de déterminer la forme suivant la nature des matériaux, suivant aussi la nature du projet, assez bien compris pour qu'une banque n'ait pas l'air d'un temple grec, une université d'une cathédrale, une caserne de pompiers d'un château français ou de n'importe quoi. La forme suit la fonction ? Certes, mais il y a plus important désormais : *la forme et la fonction ne font qu'un* », in Lloyd Wright, *L'avenir de l'architecture*, Paris, Ed. du Linteau, 2003, p. 251.

4. L'exposition orientée par J.F. Lyotard en 1985 au sein du Centre Pompidou, *Les Immatériaux*, lègue un socle conceptuel aux pratiques dites de dématérialisation. Comme le constate la conférence de presse du 8 janvier de 1985, l'exposition était sensée d'interroger à partir des nouvelles technologies sur « un certain nombre d'idées admises qui caractérisent la modernité ». Selon une idée courante, la consistance des matériaux structurant et façonnant des objets design et des architectures, a été dépassée au profit d'une dématérialisation dont la culture numérique serait la preuve. Nous discutons cette idée à partir de l'examen fait de l'esthétique cathartique et d'un discours tendanciel sur les matériaux intelligents. La visée et la méthode de ces deux domaines s'entrecroisent au moment, non pas de franchir la matière, mais de la disposer au profit du discours. Cet examen relève un regard décalé sur les technologies contemporaines. Nous affirmons en effet, un type de travail de conception, de mise en œuvre et de présentation portant sur les qualités des matériaux. Sa mise à l'écart actuelle, le pari pour la matérialité entraîne un mode de faire apte au *ménagement* d'espaces et de situations de liberté.

5. Nous avons étudié la manière de rendre possible des situations de liberté sous le nom de distanciation. À la fin de la sixième partie, nous reprenons ce problème de la distanciation sous l'angle de l'« espacement » d'après l'appellation de Walter Benjamin. Mais, qu'il s'agisse d'une affaire de « distanciation » ou d'« espacement », les situations de liberté ne sont pas contredites par leur matérialité. La perte de la matière supposée en architecture n'empêche pas ce constat. Or, Philippe Rham nous apporte une idée qui clos cette partie et en même temps ouvre la cinquième partie. L'invisible, la perte de matière exprimée par les technologies contemporaines n'est pas nécessairement relevée d'une limitation de la liberté. Même si « le conditionnement invisible moderne de l'espace (...) recherche des effets déterminés » comme l'affirme Philippe Rham, ni la perte de matière ni son augmentation n'implique que les techniques elles-mêmes tendent vers la limitation ou l'incitation de la liberté. Le problème est beaucoup plus complexe qu'un simple dualisme liberté – non liberté. Comme nous le verrons par la suite, le biopouvoir et le libéralisme favorisent la liberté en contrôlant, simultanément, les individus ainsi ciblés. Le fondement conceptuel d'une architecture matérielle trouve sa source, paradoxalement, dans la catégorisation que Hegel fait des arts, mais à condition de l'inverser. Nous empruntons le propos de Philippe Rham qui exprime nettement cette idée.

« Ce que l'on peut garder du système des arts hégélien aujourd'hui est non pas sa dissension morale et philosophique mais la précision de désignation du champ d'action de chacun des arts. L'architecture se caractérise alors par sa soumission à la pesanteur et la corruption de ses matériaux, sa bassesse matérielle, son incarnation lourde et tangible dans le monde sensible, ses liens chimiques, biologiques, électromagnétiques avec l'environnement. Ce qui relève de l'esthétiquement pauvre et du négatif chez Hegel, de l'impur et du bas, peut aujourd'hui être écologique et physiologique. Plutôt que de tendre vers une fausse dématérialisation de l'architecture, comme a pu le prétendre une certaine forme de la modernité depuis El Lissitzky, nous restons avec la jubilation et à contre-pied de Hegel, dans le bras, le matériel et l'impur. Les forces naturelles rejetées par le champ de l'art classique chez Hegel, telles que la pesanteur, la photosynthèse ou l'oxydation, deviennent alors les forces efficientes du projet d'architecture.

Du dépassement moderne de la pesanteur jusqu'à l'effacement de sa matérialité physique au profit du signe narratif dans le postmodernisme, l'architecture peut aujourd'hui inverser le mouvement qui tend vers une dématérialisation de son apparence, pour se réengager dans le monde physique, reprendre de l'épaisseur, s'enfoncer dans le sol sensible... »³⁸³

Mis à part le fait que nous pensons les nouveaux matériaux comme propices à l'affranchissement de l'organisation structurelle et structurale apportée par la pesanteur, nous affirmons le sens premier qu'implique la révision que Rahm fait d'Hegel : l'architecture en tant qu'affaire de matière comporte une lecture positive. Néanmoins, comme le détour vers Benjamin lisant Brecht et Platon l'a montré, les éléments (pour ne pas dire « forces ») efficientes du travail architectonique proviennent plutôt des capacités des techniques elles-mêmes (de la « profondeur » comme disait F.L. Wright) que des processus naturels. Dans ce même cadre de réflexion les matériaux comportent des rapports plus adéquats avec l'esthétique et, avec l'éthique. La nature fonctionnaliste des processus efficients, manque d'une révision esthétique et éthique. Comme nous l'avons montré avec les matériaux intelligents, cette même idée de nature fonctionnaliste, est employée pour élaborer l'apparence dématérialisée de l'architecture. En fait, les processus naturels ont été aussi interprétés au profit du « signe narratif ». Nous avons commencé à nous intéresser à cette problématique (signe

³⁸³ RAHM, Philippe, *Architecture météorologique*, Paris: Archibooks + Sautereau éditeurs, collection Crossborders, sous la direction de Martine Boucher, 209, p. 83 – 84.

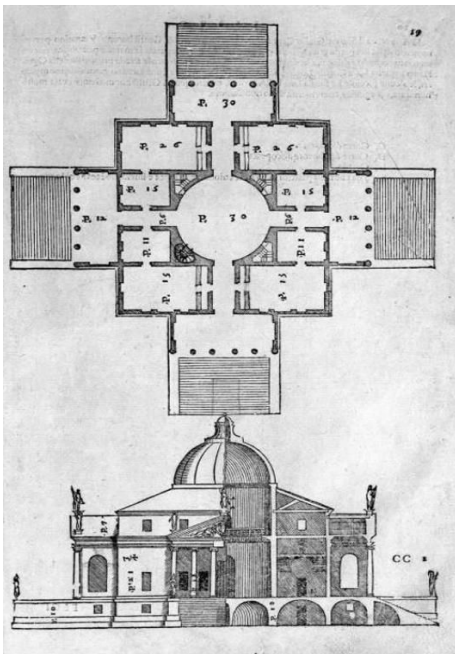
narratif – nature – architecture) dans cette quatrième partie. Cet argument se poursuit dans la cinquième partie de cette thèse. La matière, très liée aux processus naturels, comme nous l'avons vu dans notre étude sur les smart technologies, se prête aussi à une disposition de l'architecture vers le contrôle des hommes. Passons donc à l'étude d'une catégorie philosophique, biologique, mais aussi urbaine et architecturale, où nous abordons ce problème en rapport à une certaine idée fonctionnelle de la nature. Cette catégorie employée parfois comme concept, porte le nom de milieu. C'est à travers l'étude du milieu en contraste avec le concept d'espace, que notre considération sur l'architecture comme « état de choses », distanciation, ou situation de liberté trouve toute sa puissance et son sens ultime.



Sun Tower,
1997, Morphosis,
Seoul, Corée du sud.
Fig. 17



Hypo-Alpe Adria Center,
2001, Morphosis,
Klagenfurt, Autriche.
Fig. 18



Villa Rotonda,
(diagramme de neuf carrés) 1566-1571,
Andrea Palladio,
Vicence, Italie.
Fig. 19

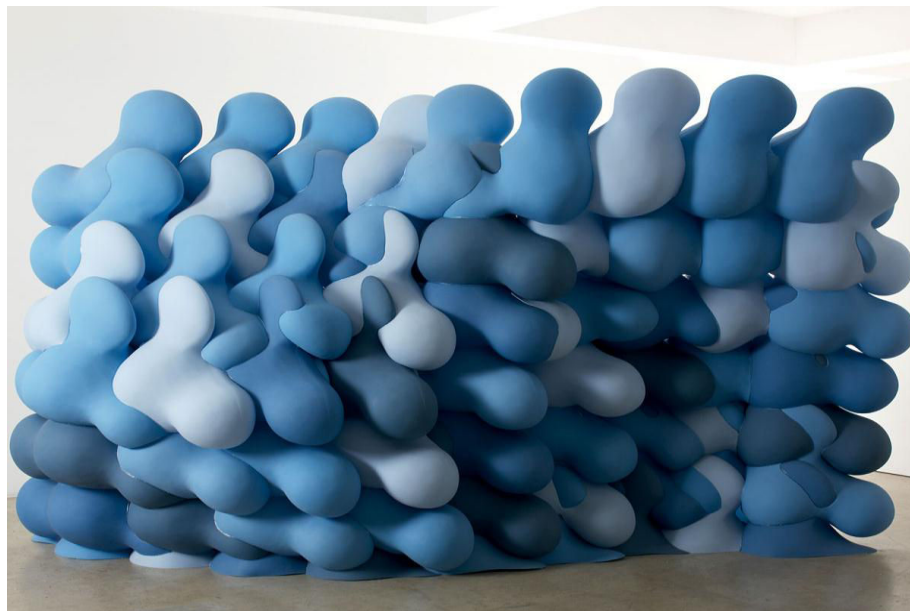
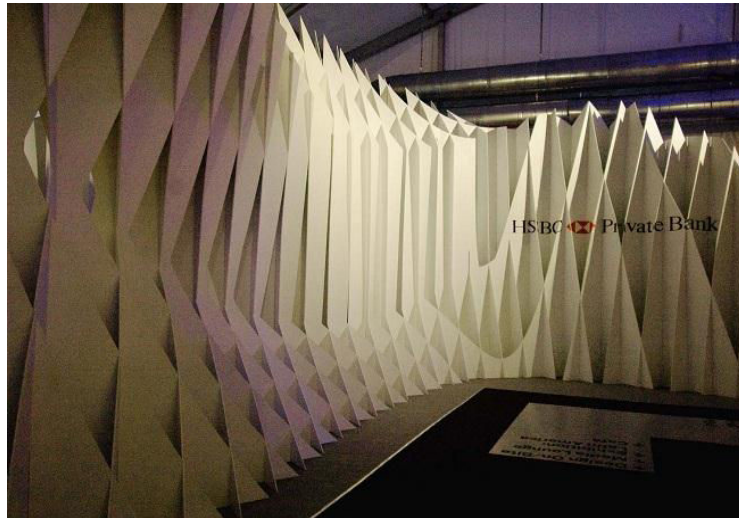


Villa Stein,
1927-1928 Le Corbusier,
Paris, France
Fig. 20



Ether/1 (structure complexe),
1995, Mark Goulthorpe et autres, Genève,
Suisse.
Fig.21

HSBC Design Miami,
(Lounge événementiel),
2009, Greg Lynn,
Miami, États- Unis.
Fig. 22



The Evening Line,
(mur transportable),
2008, Greg Lynn,
Fig. 23



Selfridges Building,
2003, Future Systems,
Birmingham, Angleterre.
Fig. 24



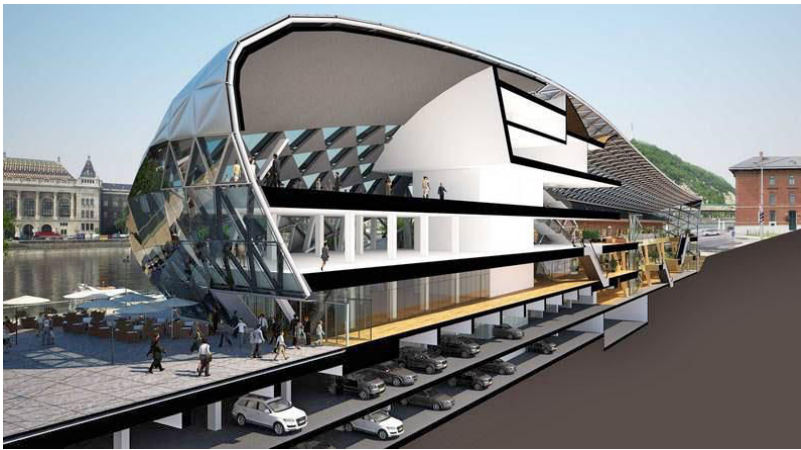
BMW Design House (project),
2009, Greg Lynn,
Munich, Allemagne.
Fig. 25



Kunsthaus Graz
(musée d'art de Graz), 2003
Peter Cook (ex-Archigram) et Colin Fournier,
Graz, Autriche
Fig. 26



CET building,
2006-2011, Kas Oosterhuis,
Budapest, Hongrie.
Fig. 27



CET building
(detail de structures).
Fig. 28



Slime vs Statue of Liberty
(*Ghostbusters II*).
Fig. 29



Deterritorialized milieus,
(A fine spring day in Paris in 1832),
2009, Philippe Rahm, Carte Blanche Prize VIA,
Paris, France.

Fig. 30

Deuxième moment

V. CRITIQUE DU DISPOSITIF « MILIEU ».

V. 1. DE LA CONCENTRATION ET CONSERVATION DES FORCES.

V. 1.1. DE L' « IMPROFANABLE » ENTRE POLITIQUE ET ESTHÉTIQUE.

Le travail à propos de la « politisation de la vie » mené par Giorgio Agamben, considère la notion « Homme » d'après le pôle biologique et le politique. Mais plus qu'à une tension entre ces deux pôles, on assiste à une escalade du biologique sur le politique. La notion « bio-politique » exprime la tendance du pôle biologique pour s'imposer. Cette notion qu'Agamben reprend de Foucault est plus précisément une formule composée – bio-politique – où le biologique précède le politique. En d'autres termes chers aussi à Agamben, le « zôê » (le composant biologique : la « vita nua ») prime dans l'économie syntactique du mot « bio-politique ». Agamben tire les termes « zôê » et « bios » de la philosophie d'Aristote dont le premier serait proche dans son sens de la biologie, et le deuxième de la politique. En outre, dans le cadre sémantique de « zôê », Agamben trouve les éléments conceptuels définissant un événement en particulier ayant eu lieu dans l'empire romain. Si par bio on entend la vie qualifiée du citoyen romain, « zôê » concerne au contraire le manque absolu de vie qualifiée, la « vita nua ».

Nous proposons d'étudier l'escalade énoncée en tant que contrepartie de l'instauration et du progrès d'un mode économique spécifique, dont dépend par ailleurs la production des dispositifs architecturaux modernes. Pour démontrer cette triple relation entre le biologique (et son rapport à la politique), l'économie et l'architecture, nous allons développer notre argumentation à partir de quelques textes de Giorgio Agamben. Or, d'après notre proposition à propos du travail à faire sur les matériaux intelligents et l'architecture (l'affirmation du discontinu), nous allons aussi remarquer la

place que le domaine de l'esthétique possède au centre de l'hypothèse portant sur l'ascension du pôle biologique constitutif de l'Homme. Ceci parce que la notion *reste* chez Agamben nous est utile en termes esthétiques. Le reste, n'étant ni une fuite ni une résistance, n'entraîne pas nécessairement une politique.

À la fin de son texte *Éloge de la profanation*, Giorgio Agamben avance une conclusion assez complexe concernant les dispositifs d'assujettissement : pour qu'il y ait profanation, il faut une intention profanatoire. L'intention profanatoire quant aux dispositifs est toute une problématique. Son but est le détournement des dispositifs, sauf que, dans l'effort d'accomplissement, elle se trouve souvent et paradoxalement, bloquée ou détournée par les mêmes dispositifs qu'elle attaque. Ainsi, les intentions de profanation, en dépit de leurs intentions, aident paradoxalement à rendre les dispositifs « improfanables ». Le dispositif qu'étudie Agamben pour illustrer sa conclusion quant aux intentions est la pornographie. Il dit qu'il faut arracher du dispositif pornographique la possibilité d'usage ; usage qu'il considère en termes positifs. L'usage est une possibilité qui se trouve capturée par le dispositif ; raison pour laquelle la profanation consisterait en une sorte de libération de ce que le dispositif maintient capturé.

« L'improfanable de la pornographie – tout improfanable – se fonde sur l'arrêt et sur le détournement d'une intention authentiquement profanatrice. C'est pourquoi il faut arracher à chaque fois aux dispositifs (à tous les dispositifs) la possibilité d'usage qu'ils ont capturé. La profanation de l'improfanable est la tâche politique de la génération qui vient.»³⁸⁴

La citation montre que la problématique « dispositifs – profanation » trouve sa place dans la sphère politique, même si l'élaboration de la notion « profanation » mérite l'analyse d'éléments plus proches de l'art, de la religion et de l'esthétique. Or, la sphère de la politique dans le texte est liée à un mode d'assujettissement qu'on peut appeler « capture ». Par capture on peut entendre, en suivant les référents contemporains du philosophe, plusieurs sens. Mais couplé au domaine politique, capture signifie l'empêchement du développement qualitatif du capturé. Son dispositif spécifique d'assujettissement est la police en tant qu'instance exécutrice d'un ordre (quelqu'un peut être capturé par la police à cause de l'ordre émis par une instance judiciaire).

³⁸⁴ AGAMBEN, Giorgio, *Éloge de la profanation*, in : *Profanations*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris : éd. Payot et Rivages, 2009, p. 117.

Le pénitencier et l'économie, sont les deux processus politiques où la notion de « capture » a été travaillée par des philosophes contemporains auxquels Agamben renvoie souvent, que ce soit pour les critiquer, les rectifier ou les augmenter. Le premier processus est élaboré par Foucault et le deuxième par Deleuze-Guattari.

Dans un moment important de la production philosophique de Foucault, les années immédiatement antérieures à *Surveiller et punir* (1975), la notion de capture peut être comprise comme l'action qui se déroule à l'intérieur des dispositifs pénitenciers. Il est donc clair que par capture on entend quelque chose d'assez proche à la de-subjectivation. En effet, la surveillance est une action disciplinaire qui se dissémine sur une quantité nombreuse d'individus. Cependant, la surveillance est un ajout par rapport aux technologies de punition disciplinaires portant sur les corps individuels. Elle les renforce. C'est pourquoi, la surveillance visuelle permet que le contrôle, comme mode de pouvoir, s'ajoute à la discipline pour s'étendre vers un nombre plus grand d'individus. Avant la fin du XVIII^e siècle quand arrive l'aboutissement du panoptisme dans le Panoptique, le pouvoir s'exécutait sous un mode plutôt disciplinaire et efficace quant aux corps individuels. La capture devient donc à ce moment-là, l'effet d'une technologie de contrôle des hommes capable d'administrer une quantité plus large d'hommes. En plus, avec les capacités de surveillance du panoptique, une qualité des dispositifs de contrôle se raffine.

Si en termes de quantité, le pouvoir s'étend à travers le panoptique sur plusieurs individus, en termes de qualité, telle « technologie politique » rend possible la gestion des individus. Avec cette qualité, les dispositifs de contrôle réussissent un point crucial dans leur développement, la systématisation et l'élargissement de la bio-politique. On parlera dès lors de « capture bio-politique », une capture qui agit sur des populations et qui en plus, étant donné sa capacité de gestion, vise à définir d'avance les manifestations du futur. Le thème de la gestion du futur est très important puisqu'il met en cause des notions telles que « invention » et « innovation ».

La capture comme mot de registre politique dans la pensée philosophique contemporaine, renvoie aussi au plateau treize de *Mille Plateaux* dont le sous-titre est *7 000 av. J.-C. - Appareil de capture*³⁸⁵. Deleuze et Guattari traitent en effet la capture sous trois formes, la propriété foncière produisant la rente, la fiscalité

³⁸⁵ DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Felix, *7 000 av. J.-C. - Appareil de capture*, in : *Mille Plateaux : capitalisme et Schizophrénie*, Paris : éd. de minuit, 1980.

concernant l'impôt, et les travaux publics rendant possible le profit économique ; formes dont le dénominateur commun est l'assujettissement et l'asservissement de l'homme. En fait, l'assujettissement et l'asservissement sont deux variables du contrôle qu'on peut trouver tout au long de l'œuvre Foucauldienne. Ces formes de capture ne se déroulent pas à l'intérieur des centres pénitentiaires mais dans les différents espaces publics et privés où se forment des activités portant sur la propriété foncière, la fiscalité, et les travaux publics ; c'est-à-dire des espaces où l'homme commun a connu son développement historique. Or, être capturé est aussi, en tant que processus, synonyme de subjectivation. Il faudra donc bien apprendre, de manière pragmatique, en s'exerçant, à sélectionner les agencements convenables. Plus précisément chez Deleuze et Guattari, la « desubjectivation » et la « subjectivation » ne sont que des composants, moments, attributs des « agencements machiniques collectifs ».

Il est intéressant de repérer que les « espaces » où des processus de capture se réalisent, font référence à des soucis économiques. La propriété, la fiscalité et les travaux publics sont des notions déjà chargées dans leur étymologie de sens économique. Or, étant donné que ces notions nomment de supposés espaces où se déroulent leurs activités respectives, le moyen grâce auquel, par exemple, la propriété s'effectue sur des choses ou sur des corps, est celui des normes et des dispositions de droit. C'est pourquoi, le domaine politique implique ces « espaces » en tant qu'appareils de capture. Ce domaine politique concerne la sphère où, parmi d'autres affaires, émergent et s'exécutent des lois souvent liées à des soucis économiques. La notion d'espace est ainsi appauvrie et celle de capture est exploitée, voire augmentée, à travers une structure économique et politique. Les éléments économiques de cette structure sont caractéristiques, par définition (la propriété foncière) ou par leurs effets (le profit économique produit par les travaux publics), d'un mode de production en particulier, le capitalisme, et par conséquent de l'industrie qu'il soutient.

Nous avons fait le détour via Foucault-Deleuze, pour montrer le poids du mot capture dans la philosophie contemporaine la plus concentrée sur le thème des dispositifs. Cette notion est ainsi chargée de sens politique et économique. Or, Agamben, qui travaille telle notion, demeure aussi sur un domaine où la politique et l'économie règnent. C'est pourquoi, à la fin de la conclusion de son texte *Éloge de la profanation*, la phrase définitive accorde à la politique tout le poids et responsabilité envers une profanation future des dispositifs. Cette phrase ressemble à celles de Walter

Benjamin dans ses thèses sur le concept d'histoire. Elle dit ceci, « La profanation de l'improfanable est la tâche politique de la génération qui vient. »³⁸⁶. En plus, si nous reprenons la conclusion entière déjà citée, on peut penser que par voie du concept d'*usage*, avec la profanation à venir, les profanateurs rendent actuels en quelque sorte les profanateurs d'auparavant, ceux du passé.

Les intentions profanatrices ont été capturées par le dispositif, ensuite, étant capturées, elles n'ont pas été rendues inutiles, elles ne se sont pas perdues complètement, il en reste quelque chose. C'est comme si à partir de ces intentions, le dispositif varie ses usages, les rend plus efficaces, soit improfanables. Pourtant, la capture des intentions intègre au dispositif des possibilités d'usage : « C'est pourquoi il faut arracher à chaque fois aux dispositifs (à tous les dispositifs) la possibilité d'usage qu'ils ont capturée »³⁸⁷. La capture d'une intention profanatoire qui rend improfanable le dispositif, intègre donc aussi paradoxalement la possibilité d'usage. Il s'agit de la trace du passé dans le dispositif. Par possibilité d'usage nous ne comprenons pas l'usage propre du dispositif, mais un usage autre, celui à libérer par le profanateur de l'avenir.

Or, cet usage autre n'est pas un usage profane, parce qu'il n'est possible qu'à partir d'un improfanable, on ne peut alors pas profaner quelque chose où la profanation est impossible. C'est pourquoi, nous proposons, sans nous attarder à la tâche consistant à en détourner les dispositifs, que la profanation soit conçue en termes esthétiques hors de toute politique. Notre discussion à propos du politique obéit aussi à la lecture de l'œuvre du même G Agamben. Nous discutons le politique-économique, nous pensons que son domaine n'est pas le plus convenable aux tâches de détournement face aux dispositifs, parce qu'à travers ce domaine semblant tout à fait humain (et même le plus humain parmi tous ceux concernant l'homme), le dispositif tend vers le biologique.

Agamben laisse entendre dans *La politisation de la vie* (chapitre du livre *Homme Sacer 1 : l'homme sans attributs*) que la politisation est le support de la perpétuation des dispositifs. Concernant la conclusion d'*Éloge de la profanation*, il nous semble qu'il faut prendre en compte le caractère épistémique plus général qui englobe tout son ouvrage. Autrement dit, pour que la considération finale d'*Éloge de la profanation* acquière tout son essor, il faut la penser d'après l'épistème à partir de laquelle la politique et le

³⁸⁶ AGAMBEN, *Éloge de la profanation*, op. cit, p. 117.

³⁸⁷ Ibid.

monde nous sont disponibles. L'analyse d'une telle épistème rend compréhensible la posture plus générale d'Agamben par rapport à la politique. Agamben ne dessine pas sa *posture* dans ce texte à propos de la politique, il avance une considération que nous allons revisiter ensuite dans le cadre plus général de l'épistème à laquelle il appartient. En outre, étant donné le poids qu'Agamben assigne à la politique, il faut comprendre qu'il ne considère pas la politique dont dépend la tâche future de profanation de l'improfanable, ni la bio-politique comme étant la même chose. La politique dont il parle a sûrement un lien étroit avec la pensée marxiste de Walter Benjamin et la pensée politique d'Ana Arendt.

Par conséquent, il est important de concevoir la posture politique générale d'Agamben comme moyen convenable à la confrontation ou à la fuite face aux dispositifs. Tel que nous allons le voir plus tard, il va situer sa posture au milieu de ces deux stratégies éminemment politiques, la confrontation et la fuite. Or, même si nous venons d'énoncer une différence entre une considération particulière concluante et la posture plus générale quant à la politique de Giorgio Agamben, nous pensons que parier toujours sur la politique, comporte le risque de tomber dans le domaine de la bio-politique. En fait, le risque de tomber dans une zone où le politique se confond avec le biologique, il le thématise dans *L'Immanence absolue*, texte consacré aux dernières écrits de Foucault et Deleuze de leur vivant. Ce risque nous le travaillerons plus tard. D'abord il nous est nécessaire d'étudier l'épistème englobant le monde ontologique auquel se réfère Agamben. Ainsi, nous allons comprendre sa posture générale pour expliquer par conséquence ses considérations singulières.

V. 1.2. DE L' « EPISTÈME » AUX DISPOSITIFS, OU COMMENT DISPOSER CE QUI N'EST PAS ENCORE.

Le politique est couplé à l'économique, et du développement de cette structure à deux axes différents mais toujours convergents, est corrélative une épistème. Par épistème on comprend une espèce de savoir général organisant les savoirs particuliers mais aussi les actions et même les faires. Il est certain que sous le cadre des dispositifs, les concepts d'action et de faire humain sont mis en question. En plus, la puissance de la pensée est aussi difficile à affirmer d'après l'angle d'une épistème. Agamben reprend le

terme épistème de Michel Foucault. Mais ce terme est aussi bien connu pour le travail d'autres penseurs, parmi lesquels ressort Gaston Bachelard. Alors, l'épistème à réviser n'est pas celle des « obstacles scientifiques » travaillée par Bachelard, mais celle historique renvoyant à un mode de penser, d'agir, et de se représenter le monde.

L'épistème soutenue dans l'économie et la politique dont parle Agamben, renvoie au concept dispositif. C'est pourquoi Foucault est important pour comprendre le traitement que les concepts d'épistème et de dispositif trouvent avec Agamben. Tout au début de *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, le philosophe rappelle que Foucault jamais ne donne une définition du terme dispositif mais que dans un entretien de 1977 il s'en approche. La longue citation qu'Agamben extrait de tel entretien, montre les liens et les différences entre ce qui est un dispositif et ce qui est une épistème, même si le mot épistème n'est pas mentionné. A la fin de la citation, se trouve un passage très éclairant.

« Le dispositif, donc, est toujours inscrit dans un jeu de pouvoir, mais toujours lié aussi à une ou à des bornes de savoir, qui en naissent, mais, tout autant, le conditionnent. C'est ça le dispositif : des stratégies de rapports de force supportant des types de savoir, et supportées par eux. »³⁸⁸

Le dispositif, toujours expression du pouvoir, est aussi lié au savoir. Cette liaison possède une activité de conditionnement réciproque, le dispositif détermine le savoir et inversement. Dans l'ensemble de la citation reprise par Agamben, Foucault dit que le dispositif est un réseau composé de discours (scientifiques, philosophiques, etc.) et de choses (institutions, aménagements, etc.). Cela pour soutenir que, d'après Foucault, le dispositif est un « ensemble résolument hétérogène »³⁸⁹. Essayer de trancher ou différencier le dispositif de l'épistème, au moment de l'entretien de 1977, est très difficile, d'autant plus que le dispositif semble être, ou se confondre avec, l'épistème.

L'hétérogénéité du dispositif réside en grand partie dans les rapports entre ce qu'avant 1977, on pourrait considérer dans l'œuvre de Foucault comme exclusivement propre de l'épistème, c'est-à-dire les discours et les savoir, et ce qui d'un autre côté appartient au pouvoir, les forces. Néanmoins, les discours et les savoirs peuvent aussi être conçus en tant que forces, autrement dit en tant que pouvoir. Il n'y a pas eu besoin

³⁸⁸ FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits 1954-1988*, tome III : 1976-1979, Paris : éd. Gallimard, 1994, p. 299.

³⁸⁹ Ibid.

de l'émergence du terme dispositif dans l'œuvre de Foucault pour se rendre compte de cela. Lui-même laisse entrevoir que les discours sont des forces, dès le début de son activité philosophique. Sauf que le terme épistème, avant le virant de l'œuvre de Foucault vers le thème de la « gouvernementalité », s'attribue plutôt aux discours et aux savoirs.

On peut alors dire que le concept de « dispositif » rend plus évident, dans l'ouvrage de Foucault, le poids du pouvoir dans les discours et savoirs tenus par une épistème. Il faudra y ajouter que ces discours impliquent des événements autres, tels que ceux réalisés par les institutions, par les activités de gouvernance induites par les choses, etc. C'est pourquoi qu'on peut dire que l'épistème d'un moment donné renvoie à certains dispositifs et vice versa, au point que l'équation entre dispositif et épistème est soutenable. Regardons ce que dit Foucault à propos de l'épistème dans les années 1972, au milieu d'un autre entretien entre la publication de *L'Archéologie du savoir* et de *Surveiller et punir*.

« ...ce que j'ai appelé dans *Les mots et les choses* épistème n'a rien à voir avec les catégories historiques. J'entends tous les rapports qui ont existé à une certaine époque entre les différents domaines de la science [...] Ce sont tous ces phénomènes de rapport entre les sciences ou entre les différents discours dans les divers secteurs scientifiques qui constituent ce que j'appelle épistème d'une époque. »³⁹⁰

Il est évident donc que l'épistème concerne spécifiquement les savoirs et surtout les savoirs scientifiques. On dirait donc qu'avec le dispositif lié aux savoirs, ceux-ci ne comportent pas que les savoirs scientifiques mais tout discours où peut s'exercer le pouvoir. Bien sûr comme nous l'avons dit, le dispositif lié à l'épistème apporte à l'ensemble d'autres conditions de réalisation du pouvoir qui ne se repèrent pas nécessairement dans le langage. Néanmoins, tout élément est ou entre dans le domaine du langage. Mais, si nous rapportons le dispositif à l'épistème comme catégories proches conformant la structure du pouvoir, c'est parce que, tant l'épistème que le dispositif décrivent, après tout, des conditions de possibilité de l'être.

³⁹⁰ FOUCAULT, Michel, *La justice populaire*, in : *Dits et écrits 1954-1988*, tome I, Paris : éd. Gallimard, 1994, p. 13.

« Il ne sera pas question de connaissances décrites dans leur progrès vers une objectivité dans laquelle notre science d'aujourd'hui pourrait enfin se reconnaître ; ce que l'on voudrait mettre au jour, c'est le champ épistémologique, l'épistème décrivant les "conditions de possibilité" des connaissances. "Plutôt que d'une histoire au sens traditionnel du mot, il s'agit d'une archéologie". Or, cette enquête archéologique a montré deux grandes discontinuités dans la culture occidentale : celle qui inaugure l'âge classique (vers le milieu du XVIIe siècle) et celle qui, au début du XIXe siècle marque le seuil de notre modernité »³⁹¹.

Si l'emphase de l'épistème est la description des conditions de possibilité des connaissances exprimées en savoir et langage, le dispositif décrit les conditions de possibilité de tout ce qui compose une époque : le langage, les choses, les institutions, les aménagements, etc., et aussi les individus. Le concept de dispositif élargi et augmente le concept d'épistème, en rendant possible que les conditions de possibilité d'une époque ne se limitent pas à des connaissances. Il comporte aussi tout l'ensemble « de pratiques et de mécanismes (tout à la fois discursif et non discursif, juridiques, techniques et militaires) qui ont pour objectif de faire face à une urgence pour obtenir un effet plus ou moins immédiat »³⁹². Cet effet visé par le dispositif, est aussi un nouveau composant que l'épistème ne contenait pas. Alors, la capacité de gestion, c'est-à-dire l'effet recherché par le dispositif, même s'il existe comme germe dans l'épistème, est déployé avec le dispositif. Mais pourquoi un tel effet émerge-t-il comme tellement important dans le dispositif ? Parce qu'ainsi les sujets peuvent être disposés, non pas actuellement, mais dans le futur. Le dispositif dispose aussi ce qui n'est pas encore.

La notion d'épistème démontre qu'à travers les connaissances, c'est-à-dire à travers les conditions de possibilité des sciences, les sujets peuvent être façonnés (*La naissance de la clinique*). Avec le dispositif, ces conditions de possibilité deviennent plus efficaces et élargies. Le but du dispositif étant celui de la production d'un sujet, il en arrive au point de prescrire le futur, les futures dispositions des sujets. En fait, la description du futur, sa gestion, est un souci tout à fait propre du domaine de la gouvernance. Nous avons donc deux éléments importants concernant le dispositif, le sujet et la gestion. Précisément, parce que le dispositif concerne toujours un processus

³⁹¹ FOUCAULT, Michel, *La justice populaire*, op. cit, p. 13.

³⁹² AGAMBEN, Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif*, Traduit de l'italien par martin Rueff, Paris : éd. Payot et Rivages, 2006, p. 20-21.

de subjectivation, on peut définir plus profondément sa différence avec l'épistème. Si l'épistème décrit les conditions de possibilité des connaissances, ce qu'on peut connaître, le dispositif décrit les conditions de possibilité des sujets. Ces conditions permettent de repérer les limites et les possibilités des sujets, mais aussi de ses œuvres, du faire humain.

Concernant le rapport entre la gouvernance et le concept de dispositif, il est bien connu que le thème de la gouvernance devient pesant dans l'œuvre de Foucault à partir 1978 (*Sécurité, territoire, population*), et jusqu'à la fin de sa vie en 1984. Ce thème a toujours été chez Foucault lié au problème de la subjectivation. Or ce lien est établi de manière nette à partir 1975 quand Foucault travaille sur le séminaire *Il faut défendre la société*, l'année de la publication de *Surveiller et punir : la naissance de la prison*. Tout se passe donc comme si, à partir du moment où le contrôle du pouvoir passe d'un mode d'exécution plus concentré sur les individus à un autre qui s'étend vers un nombre plus grand d'individus, le concept de dispositif devient nécessaire pour Foucault.

Il faudra attendre jusqu'en 1976 pour repérer, à la fin du premier tome de *L'histoire de la sexualité : la volonté du savoir*, l'émergence du terme biopouvoir. Mais, comme nous l'avons dit, dans *Surveiller et punir*, l'application du pouvoir tend déjà vers le plus grande nombre des individus, la population. Or, la quantité de sujets sur laquelle s'étend l'épistème est toujours ample. En fait Foucault distingue trois époques où se sont succédé trois épistèmes différentes, la Renaissance, l'Époque classique, et l'Époque moderne. C'est-à-dire que l'épistème a toujours eu affaire à des grandes populations. Mais quand la gouvernance entre en scène impliquant une plus grand quantité de sujets à assujettir, le savoir et les discours traités par Foucault sous l'angle du concept d'épistème n'arrivent pas, par eux-mêmes, à rendre compte des processus de pouvoir consacrés à la multiplicité des sujets, surtout parce que ces processus impliquent la subjectivation. Le concept de dispositif devient ainsi nécessaire. Le problème qui porte ce concept quant à la subjectivation est décrit par Agamben.

« En effet, tout dispositif implique un processus de subjectivation sans lequel le dispositif ne saurait fonctionner comme dispositif de gouvernement, mais se réduit à un pur exercice de violence. Foucault a ainsi montré comment, dans une société disciplinaire, les dispositifs visent, à travers une série de pratiques et de discours, de savoirs et d'exercices, à la création de corps dociles mais libres, qui

assument leur identité et leur liberté de sujet dans le processus même de leur assujettissement. Le dispositif est donc, avant tout, une machine qui produit des subjectivations et c'est par quoi il est aussi une machine de gouvernement »³⁹³

En fait, la profanation est particulièrement difficile pour le sujet parce que son identité et sa liberté se jouent dans le processus même de leur assujettissement³⁹⁴. Ceci est la base de l'improfanable dans le dispositif.

V. 1.3. DE LA RÉ-INTEGRATION DES « LIGNES TRANSVERSALES » PAR CONCENTRATION DES FORCES.

Or, le passage où l'épistème rencontre le dispositif était difficile. Foucault rentre dans un silence assez long après la publication du premier tome de *L'histoire de la sexualité*. Les qualités de connaissance appartenant à l'épistème se répliquent dans le dispositif en tant que « conditions de possibilité ». Ceci ferait partie du thème de *La volonté de savoir*, mais, selon Deleuze, d'après une considération négative, un malentendu ne laisse pas de place à un pouvoir positif : un pouvoir capable d'agir de manière réellement ou vraiment autonome.

«Qu'est-ce qu'il s'est passé durant le silence assez long qui succède à « *La volonté du savoir* » ? Peut-être Foucault a-t-il le sentiment d'un certain malentendu lié à ce livre : ne s'est-il pas enfermé dans les rapports de pouvoir ? Il se fait à lui-même l'objection suivante : « Nous voilà bien, avec toujours la même incapacité à franchir la ligne, à passer de l'autre côté... Toujours le même choix, du côté du pouvoir, de ce qu'il dit ou fait dire... ». Et sans doute il se répond que « le point le plus intense des vies, celui où se concentre leur énergie, est bien là où elles se heurtent au pouvoir, se débattent avec lui, tentent d'utiliser ses forces ou d'échapper à ses pièges » (...) Mais que se passe-t-il, inversement, si les rapports transversaux de résistance ne cessent de se re-stratifier, de rencontrer ou même de fabriquer des nœuds de pouvoir ? (...) Si le pouvoir est constitutif de vérité, comment concevoir un « pouvoir de la vérité » qui ne serait plus la vérité de

³⁹³ Ibid., p. 41-42

³⁹⁴ Ibid., p. 41

pouvoir, une vérité qui découlerait des lignes transversales de résistance et non plus des lignes intégrales de pouvoir ? Comment « franchir la ligne » ? »³⁹⁵

Les lignes intégrales du pouvoir constituent donc ce que nous appelons la considération négative du pouvoir, lignes par lesquelles on connaît (épistémologie) et on agit. À partir ces lignes, il est par ailleurs tenable ce que Deleuze appelle la « vérité du pouvoir ». La vérité consiste à comprendre que notre agir et notre pensée sont disposés par le pouvoir, voilà la « vérité » : tout est une affaire d'épistémologie. En revanche, les lignes transversales sont le pouvoir en termes positifs, ces lignes qui, ne sortant pas du système de pouvoir, obéissent au « pouvoir de la vérité ». Le sens de telle « obéissance » à la vérité entraîne le travail de soi sur soi-même comme pratique de soi, « *technique* de soi » dirait Foucault. À partir de ces techniques le sujet plie la force (intégrale) sur lui pour en développer une autre modulée par lui-même. La modulation de la force est la tactique convenable selon Deleuze pour « franchir la ligne ». Il s'agit donc de « plier » le trajet de la force intégrale détenue par la « vérité de pouvoir », pour la faire traverser le soi-même et produire ainsi, la ligne transversale chargée du « pouvoir de la vérité ».

Sans entrer dans la spécificité problématique qu'implique le thème « vérité » chez Foucault, nous voulons souligner le lien toujours présent entre l'épistème et le dispositif, parce que quand Foucault, cité par Deleuze, invoque la « vérité du pouvoir », il signifie par-là les conditions de possibilité de connaissance qui déterminent et sont déterminées par les lignes intégrales du dispositif. Mais, et dans ce point réside toute l'importance de ce que nous essayons de dire, les « lignes transversales » ne sortent pas complètement de la structure du dispositif. Ces lignes englobent un degré d'autonomie. Elles sont orientées par ce que Foucault appelle « le courage de la vérité ». À partir d'elles émerge une sorte de « petite épistème » ramenée jusqu'à but par le « *parresias* ». Mais elles *demeurent* dans le système. C'est pourquoi Deleuze dit que ces lignes traversent les lignes intégrales de pouvoir. Mais « traverser » n'est pas synonyme de « sortir ».

Les conditions de possibilité du dispositif, et de ses épistèmes corrélatives restent toujours dans le pouvoir. Ceci si l'on accepte le « pouvoir de la vérité » comme « petite épistème » ou plutôt comme la possibilité d'une épistème en puissance. Deleuze se pose

³⁹⁵ DELEUZE, Gilles, *Les plissements ou le dedans de la pensée (subjectivation)*, in : Foucault, Paris: éd. de Minuit, 2004, p. 201

la question portant sur la possible ré-stratification des lignes transversales en *nœuds* de pouvoir. Mais sa réponse ne revendique pas le « minoritaire » (concept clé de sa pensée) mais l'« individuel » chez Foucault. La sortie, non pas du pouvoir, mais de la ré-stratification en lignes intégrales, est pour nous le « pouvoir de la vérité ». Et nous savons bien que cette vérité est affaire des sujets capables de plier la force sur elle-même, c'est-à-dire des hommes « parresias ». Les « parresias » dans le texte Biblique et dans la Grèce Antique ne sont pas n'importe qui, ce sont des hommes très forts, capables de vivre et de se développer selon des techniques de soi. Ces techniques rendent les hommes « autonomes », « transversaux » ou avec « contenu » (formés), à cause de leur pouvoir de moduler la force pliée. Les autres, les faibles, eux, restaient esclaves, des « intégrales » du pouvoir ou des « homo-sacer » sans contenu, du fait du manque de force sur eux-mêmes.

La « sortie » possible du pouvoir consiste donc pour Foucault, d'après Deleuze, en le « pouvoir de la vérité », mais il est clair que cette vérité en tant que corrélat des lignes transversales ne sort pas du cadre, des limites du pouvoir, elle arrive juste à traverser le pouvoir pour l'agencer au nom propre. Nous pensons qu'une telle traversée se fait souvent, en se *forçant* soi-même, en se violentant. En fait, la « parresia cynique », l'une des trois formes de « parresia » modernes décrites dans *Le courage de la vérité*, est la plus efficace grâce à sa violente intensité. Le cynique se force lui-même à l'extrême, au point de concentrer sur lui une grande quantité de force. Le jeune cynique se sacrifie, non pas pour devenir pauvre, mais pour concentrer sur lui-même la force, les forces lui permettant ainsi d'agir transversalement. Dans *L'herméneutique du sujet*, l'affaire n'est pas si différente. Même si le sujet qui vise plier la force sur lui n'est pas cynique, souvent il s'agit de quelqu'un capable d'avoir le temps, les conditions économiques et la force pour se former à côté d'un maître. Ce sujet n'est pas non plus n'importe qui, normalement c'est un aristocrate, un commandant, ou un philosophe. Pour exemplifier cela, reprenons la différence que Foucault tranche entre le sujet guidé chrétien et le sujet guidé grec ou romain.

« ...dans la spiritualité chrétienne, c'est le sujet guidé qui doit être présent à l'intérieur du discours vrai comme objet de son propre discours vrai. Dans le discours de celui qui doit être guidé, le sujet de l'énonciation doit être le référent de l'énoncé. Dans la philosophie gréco-romaine au contraire, celui qui doit être présent lui-même dans le discours vrai, c'est celui qui dirige. Et il doit être présent

non pas sous la forme de la référence de l'énoncé (il n'a pas à parler de lui-même); il est présent non pas comme celui qui dit: "Voilà ce que je suis", il est présent dans une coïncidence entre le sujet de l'énonciation et le sujet de ses propres actes. "Cette vérité que je te dis, tu la vois en moi." Voilà. »³⁹⁶

Dans ce passage il est manifeste que le sujet guidé concentre, d'une manière ou d'autre, la force sur lui ; concentration lui permettant devenir l'adéquation entre ce qu'il dit et ce qu'il fait. C'est pourquoi il exprime en soi le pouvoir de la vérité, c'est-à-dire une vérité traduite, en lui-même, en actes. Le pouvoir de la vérité dans ce cas est fort au point de commander (il s'agit toujours d'une affaire de pouvoir) le discours et les actes du sujet, afin de le rendre "distinct ». En plus, la dissémination du pouvoir de la vérité dans le discours et l'agir du guide comporte la tâche ultime du gouvernant : réussir le gouvernement de soi pour ainsi, gouverner les autres. Voilà toute une « technique de soi » partant du pouvoir pour arriver au pouvoir, à condition que sur le trajet on soit capable d'exercer la force sur soi. Il est d'autant plus intéressant d'observer comment Foucault et Deleuze pensent la « centralisation » du pouvoir comme l'effet le plus direct d'une économie des forces.

Les lignes intégrales du pouvoir comportent des centres, des centrales, des nœuds supportant de grandes quantités de force. Ces centres, dirons-nous d'après Foucault³⁹⁷, « distribuent l'espace » et adressent les lignes, les chargent du pouvoir nécessaire à leur soutien et à leur fonctionnement. Quand de ces lignes, une diverge, une s'incline –

³⁹⁶ FOUCAULT, Michel, *L'herméneutique du sujet, Cours au Collège de France, 1981-1982*, Paris : éd. Gallimard, 2001, p. 391.

³⁹⁷ La « distribution spatiale » permet l'effectuation des mécanismes de sécurité. Foucault dit que ces mécanismes opèrent d'après des processus qui sont dits *naturels* : «... ce n'est pas sur l'axe du rapport souverain-sujets que le mécanisme de sécurité doit se brancher, assurant l'obéissance totale et en quelque sorte passive des individus à leur souverain. Il se branche sur des processus que les physiocrates disaient physiques, que l'on pourrait dire naturels, que l'on peut dire également éléments de réalité. Ils tendent aussi, ces mécanismes, à une annulation progressive des phénomènes, non pas du tout dans la forme de l'interdit, « tu ne feras pas cela », ni même : « cela n'aurait pas lieu », mais à une annulation progressive des phénomènes par les phénomènes eux-mêmes. Il s'agit en quelque sorte de les délimiter dans les bornes acceptables que de leur imposer une loi qui leur dit non », in : FOUCAULT, Michel, *Les formes de normalisation dans la discipline et dans les mécanismes de sécurité, Leçon du 25 janvier 1978*, in : *Sécurité, territoire, population, Cours au Collège de France, 1979-1978*, Paris : éd. Gallimard, 2004, p. 67-68. De notre côté, nous dirons que l'« annulation progressive des phénomènes par eux-mêmes », peut être traduite en termes de forme et de fonction. Les formes sont annulées progressivement, non pas par les formes elles-mêmes, mais par les formes fonctionnalisées. C'est donc la couche des fonctions qui se trouve à la base des formes fonctionnalisées, le domaine qu'annule, progressivement, les formes des événements. Telle annulation n'empêche pas la reproduction, également progressive, des événements manquant de forme.

comme dirait Deleuze dans son livre *Le pli*³⁹⁸ – pour constituer une autre ligne transversale, au bout du compte et après tout un travail sur soi, le résultat peut réintégrer, non pas les lignes intégrales dépassées, mais les centrales de pouvoir.

César devenu très fort, César distingué, ira composer l'institution dont la concentration de pouvoir est à sa hauteur, où le degré d'intensité fait écho au sien. Toute une affaire de résonance. Là est le danger. Celui qui est devenu la cause efficiente de ses actes, actes où s'exprime le pouvoir d'une vérité, peut composer le foyer de pouvoir qui lui ressemble le plus en termes de force. Même si le sujet arrive à commander le nœud de pouvoir, même s'il en résulte une composition où la force augmente, même si les conditions du nœud déterminent finalement à tel sujet, il y aura toujours une concentration et centralisation de force. Et de là ne peut arriver qu'un maintien du système.

Il nous semble que le système ou la structure du pouvoir a besoin des lignes transversales pour continuer en fonctionnement. Une ligne transversale, dans l'exemple décrit, parvient en définitive à alimenter les nœuds. Ceci est quand même une très forte possibilité dans le dispositif de pouvoir. Et on voit bien, dans ce cas, que la « petite » épistème ou le discours vrai qui découle – pour varier – des discours établis des lignes intégrales, peut débarquer dans l'instauration d'une autre « vérité ». Cette vérité, intégrée dans les nœuds de pouvoir ne ferait que *relancer* le fonctionnement de la « machine du pouvoir ». Le fonctionnement demeure donc parmi les variations du système.

V. 1.4. DU DEVELOPPEMENT ET DE L'ÉCONOMIE DURABLE DE LA FORCE, LA PLACE DE L'ARCHITECTURE DANS LES RAPPORTS DE FORCE.

Si Deleuze craint la ré-stratification des lignes transversales composant de nouveaux nœuds, s'il craint la ré-concentration des forces au profit de la « vérité du pouvoir », c'est parce qu'il avoue que la concentration de force est plus qu'une forte possibilité, presque une norme. Ce que font l'apprenti du maître et le cynique, par divers moyens, c'est concentrer la force sur eux-mêmes. Tant les « lignes intégrales » et leur

³⁹⁸ DELEUZE, Gilles, *Le pli : Leibniz et le baroque*, Paris : éd. de Minuit, 1988, p. 95 : « L'inclination, c'est le pli dans l'âme », Le thème de *l'inclination* chez Leibniz et le baroque, nous allons l'analyser plus tard en lien avec le thème de l'acte parfait et de la béatitude.

vérité du pouvoir, que les « lignes transversales » et leur pouvoir de la vérité, impliquent toujours une concentration de force.

Nous avons dit que cette affaire des lignes « différentes », les transversales, est très importante parce que à partir d'elles, on pourrait se demander si la notion d'*innovation* aurait sa place à l'intérieur du système. Est-ce que les lignes transversales et leurs « petites » épistèmes (effet du pouvoir de la vérité) sont des « véritables » nouveautés, des inventions ? Elles innovent la structure ? Ou, par contre, permettent-elles de soutenir le pouvoir, lui sont-elles utiles, rendent-elles possible son *développement durable* ? Ces questions peuvent être rassemblées et reformulées dans une autre question portant implicitement sa réponse. Est-ce qu'une « petite » épistème déclinée contenant le germe d'autre épistème, ou une ligne transversale contenant le germe d'un autre mode d'agir, rompent avec le pouvoir ? A aucun moment on n'a parlé de rupture, et si l'on comprend par innovation une rupture, on a bien répondu.

Rappelons que, comme l'indique Agamben, le dispositif produit des sujets qui assument leur liberté dans le processus même de leur s'assujettissement. Un tel processus appelé subjectivation demeure toujours dans le pouvoir. C'est pourquoi, le dispositif englobant la subjectivation est tout à fait une machine de gouvernement des hommes ; machine finalement soutenable par elle-même. Très durable, elle englobe toute une époque. Or, étant donné la plasticité d'une structure du pouvoir qui se refait même avec ses transversalités, on peut se poser une question de plus. Quels sont les axes ou les fondements (variables aussi) qui demeurent à travers les recompositions ? Ces axes seront des espèces de fondements qui nous aideront à comprendre, d'après la pensée philosophique, quels seront les variations possibles des dites « innovations ». En conséquence, décrire les « conditions de possibilité d'une époque » est un travail très important. Pour détecter les conditions de possibilité d'une époque, dans les termes de Foucault, où certains dispositifs agissent en lien avec des épistèmes relevant des connaissances, Agamben se sert de la méthode archéologique foucauldienne pour montrer qu'une certaine idée d'économie demeure parmi nous. Cette idée d'économie dispose de nous mais parallèlement détermine d'après quelles conditions nous pouvons disposer le monde et à travers quelles procédures.

Cette économie, comme le dirait Agamben, porte une signature théologique. Nous sommes d'accord pour affirmer que les sédiments des conditions de possibilité qui

nous englobent sont l'économie, la politique, et la théologie ; sédiments dont les zones de réalisation et de rapport présentent les caractéristiques plutôt d'un milieu que d'un espace. D'après nous, que les sédiments rayonnent autour un milieu est une condition convenable aux formes fonctionnalisées (plutôt qu'aux formes), et au développement durable de la force et du pouvoir. Autrement dit, la tendance à partir de laquelle nous autres pouvons disposer le monde, est plutôt fonctionnaliste et chargé de pouvoir. Mais telle tendance n'est pas la seule. La tendance fonctionnaliste elle-même n'empêche pas les travaux où la nouveauté et la forme ont leur place.

En fait, les sédiments des dispositifs qui s'entrecroisent parfois au point de sembler un seul – l'économie, la politique, et la théologie – ne favorisent un travail de forme ou d'« esthétique », qu'à condition de les travailler toujours sous les mêmes directions et sous les mêmes organisations. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il s'agit encore de développer, avec l'esthétique, des lignes transversales à celles intégrées. Il s'agit de continuer à comprendre tout sous l'angle des dispositifs et du pouvoir ? Est-ce que accepter le système machinal des dispositifs permet de vraies productions nouvelles ? Ou au contraire, faut-il comprendre les pensées sur les dispositifs comme des hypothèses relatives ? Affirmer les dispositifs comme relatifs n'empêche pas d'accepter que parfois et souvent, le système qu'ils comportent s'accorde tout à fait avec les faits. Cependant, si on relativise, on peut, en plus, affirmer que le monde va au-delà des limites des dispositifs et qu'en conséquence la force n'est pas, nécessairement, durable.

Étant donné le travail immense de Foucault, Agamben et Deleuze quant aux dispositifs, nous allons suivre l'idée selon laquelle leurs hypothèses décrivent le monde tel qu'il est. Sauf qu'à travers Agamben, nous allons montrer quelle serait une manière de problématiser les dispositifs, ne portant pas sur les détournements et arrêts mais sur des « modes de travail avec » les dispositifs. Il nous semble que l'entreprise de détournement et d'arrêt est très marquée par des aspects politiques, c'est-à-dire, des aspects demeurant dans les lignes constitutives de dispositifs. Ces actions de détournement et d'arrêt sous l'angle politique arrivent à constituer des lignes transversales qui comme nous l'avons constaté, peuvent se ré-stratifier dans les nœuds de concentration de forces. Ces actions, étant politiques, n'exorcisent pas, dans leur déroulement, l'économie et la trace de la signature théologique des dispositifs modernes

Quand nous parlons de « forme », nous invoquons l'entrée en scène du domaine « esthétique ». Ce domaine est souvent compris comme le résultat d'autres domaines que par ailleurs le soutiennent et le déterminent. Le concept des « conditions de possibilité » de la méthode généalogique (dévoiler la nature de quelque chose), est un concept assez positif. Ce que les conditions de possibilité montrent d'une époque ou d'un moment historique n'est pas nécessairement négatif. Le fonctionnement machinal des dispositifs et les détours que le pouvoir comporte pour englober les lignes qui s'y confrontent ou s'y débattent, nous est utile. Dans les conditions de possibilité d'une époque nous voyons aussi les éléments sur lesquels un travail autre est possible. Ce travail accepte les contraintes politico-économico-théologiques, les traite d'une autre perspective pour ainsi produire autre chose à partir de ce qu'il y a déjà. Il ne faut pas attendre d'autres conditions, d'autres dispositions pour faire autrement.

À ces propos, le problème en termes argumentatifs est que, le domaine depuis lequel on va développer des modes autres de travail sur les conditions données, est actuellement méprisé. Ce domaine est bien sur le design architectural, mais un design qui ne s'inscrit pas dans les demandes économiques et politiques actuelles, c'est-à-dire, un design qui ne veut pas, à partir de ses commandes, devenir « beat ».

Si les conditions de possibilité nous montrent les technologies nous entourant, si en plus elles décrivent les fonctions que ces techniques comprennent, le travail que nous avons proposé avec le « discontinu » est aussi possible. Regardons bien que dans la formulation conceptuelle du terme « conditions de possibilité » de *Les Mots et des choses*, la notion de possibilité se présente comme telle, c'est-à-dire comme possibilité et non pas comme empêchement. Foucault ne dit pas « les condition d'empêchement ». Si, il y a des conditions, mais à l'intérieur de son sein, il y a des possibilités. Nous pensons que ces possibilités demeurent toujours dans le « pouvoir » parce que le traitement des conditions, qui soutiennent les possibilités, reste ancré dans une perspective politico-économique et théologique. Si notre propos vise le design architectural comme moyen pour accueillir de telles possibilités, et si nous parlons en termes de forme, nous affirmons donc aussi le domaine « esthétique » comme convenable pour traiter les conditions. Par guise méthodologique, Il en résulte nécessaire de se demander quel est le statut que ce domaine porte dans la pensée sur les dispositifs. Pour en rendre compte, nous allons continuer la dissertation avec

l'analyse des trois composantes les plus fortes des dispositifs : la politisation de la vie,
l'économie et la théologie.

V. 2. DE L'ESPACE DE LA POÏÉSIS ET DE LA VOLONTÉ.

V. 2.1. DU CREPUSCULE DE L' « AESTHETICA ».

Dans un texte intitulé *La structure originelle de l'œuvre d'art*, Giorgio Agamben parle du crépuscule de l'esthétique, de son destin sombre. Il est assez intéressant de repérer le contexte où la phrase est avancée, pour ainsi envisager les possibles causes d'un tel déclin.

« En effet, ce que l'homme risque de perdre avec l'œuvre d'art n'est pas simplement un bien culturel, tout précieux qu'il soit, ni même l'expression privilégiée de son énergie créatrice : mais c'est l'espace même de son monde, dans quoi seulement il peut se trouver en tant qu'homme et être capable d'action et de connaissance.

Si cela est vrai, l'homme qui a perdu son statut poétique ne peut pas simplement reconstruire ailleurs sa propre mesure : « Peut-être que toute autre salvation, qui ne vient pas de là où est le péril, est encore désastre ». Quant à savoir si et quand l'art aura encore le devoir de prendre la mesure originelle de l'habitation de l'homme sur terre il n'y a pas de matière sur quoi fonder des prévisions, pas plus qu'on ne peut dire si la *poiésis* retrouvera son statut au-delà de l'interminable crépuscule qui enveloppe la *terra aesthetica*. La seule chose que nous puissions dire est qu'elle ne pourra pas simplement sauter par-dessus son ombre pour dépasser son destin. »³⁹⁹

La première partie du passage affirme un lien étroit entre l'art et une sphère essentielle à l'homme, l'espace. Lorsqu'Agamben se sert du terme « art », ce terme ne se limite ni à une valeur culturelle ni à l'expression d'une énergie créatrice comprise comme cause. À travers des notions de « bien culturel » et de « création », l'art est en revanche défini d'après deux grands moments historiques. En tant qu'effet d'une énergie créatrice, le terme renvoie à un processus historique qui commence dans le baroque et qui acquiert sa forme la plus nette dans le XVIII^e siècle sous la figure de

³⁹⁹ AGAMBEN, Giorgio, *La structure originelle de l'œuvre d'art*, in : *Profanations*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris : éd. Payot et Rivages, 2009, p. 166 -167.

« génie » : le créateur par antonomase après le Dieu. Même si le terme création est employé sous le registre du génie, il joint toujours la « volonté » comme faculté première de l'acte créateur. La volonté se configure ainsi comme l'espace où les intentions du plus doué précèdent l'œuvre d'art ou la rendent effet d'une autre volonté plus forte ; volonté manifeste à travers l'auteur de l'œuvre. L'art comme bien culturel assume la montée de la valeur d'échange sur la valeur d'usage dans l'œuvre, en dépossédant celle-ci des travaux possibles sur sa matérialité. Ceci afin de l'encadrer l'œuvre dans un registre convenable au capitalisme, la spéculation⁴⁰⁰.

Si la notion d'art avancé pour Agamben n'est pas nécessairement ce qui produit une énergie créatrice ni ce qui est chargé de valeur culturelle, qu'est-ce que l'art veut dire comme « monde de l'homme en tant qu'homme » ? L'énonciation « l'homme en tant qu'homme » implique par définition que l'homme concerne aussi d'autres domaines qui ne sont pas entièrement les siens. Le texte d'Agamben nourrit ce thème à travers l'idée qui dit que l'homme peut être aussi l'homme en tant qu'animal. Le rapport de l'homme à l'animal renvoie à la pensée d'Aristote, grâce à qui la dénomination de l'art comme espace acquiert du sens à travers autre notion, la poétique.

L'espace entraîne le « statut poétique » de l'homme. Ce statut comporte la considération quant à l'art proposé par Agamben d'après Aristote. Le statut est la « mesure » de l'homme en tant qu'homme, c'est-à-dire son « ratio », sa raison. En outre, la mesure est « originelle » de l'habitation de l'homme sur terre. Pour nous, la mesure en tant qu'originelle définit l'homme, elle le catégorise spécifiquement en le dépouillant des autres sphères qui le constituent, comme celle de l'animalité. Mais, l'homme étant toujours animal, a besoin que cette mesure se manifeste dans un espace où il trouverait plus de place pour son humanité que pour son animalité. Le statut poétique de l'homme se manifeste donc de manière plus nette dans un espace où il, ce statut, peut habiter. Agamben parle d'espace d'habitation pour argumenter sur la mesure de l'homme, il ne parle pas d'environnement.

Or, sans définir encore ce qu'est le statut poétique de l'homme où nous voyons une autre définition possible de l'art (ni énergie créatrice ni valeur culturelle), on peut avancer sur sa condition définitive. Le statut poétique ne peut pas reconstruire sa mesure ailleurs. Il est défini par ailleurs comme l'espace de la vérité de l'homme. Étant

⁴⁰⁰ Pour approfondir dans la notion de spéculation concernant l'œuvre d'art, voir : HUYGHE, Pierre-Damien, *De l'esthétique à la spéculation*, in : *Éloge de l'aspect (éléments d'analyse critique et paradoxale de l'industrie comme divertissement)*, Paris : éd. Mix, 2006.

donné le devenir de la « poïésis » qui n'est plus ce qu'il était en Grèce, Agamben ne peut pas dire si la poïésis « retrouvera son statut au-delà de l'interminable crépuscule qui enveloppe la *terra aesthetica* ». Il nous semble qu'en raison de tel devenir « crépuscule » du domaine de l'esthétique (incluant la poïésis) où auparavant l'homme trouvé sa place d'homme en tant qu'homme, Agamben pense la tâche des profanations des dispositifs improfanables, comme une tâche politique. Ceci parce que dans la politique on peut se confronter aux dispositifs en produisant des fuites et des « restes ».

Le sens du statut poétique est plus élaboré dans un autre texte d'Agamben intitulé *Poïésis et praxis*. Nous abordons ce texte en établissant trois axes de lecture tirés de ce qu'on a argumenté sur la structure originelle de l'œuvre d'art. D'abord, la poétique concerne un espace où l'homme trouve sa vérité d'homme en tant qu'homme, c'est-à-dire, il trouve sa distinction d'homme, étant donné qu'il est aussi animal. En deuxième, si la sphère de l'esthétique est celle où la « poïésis » pourrait avoir sa place pour se réaliser, il faudra bien comprendre le sens de l'esthétique chez les grecs. Ceci même si le terme n'existait pas comme tel pour eux, ou comme nous le concevons actuellement. En troisième, la recherche du deuxième point nous montrerait si l'esthétique chez les grecs et sa poétique concomitante, comporte des éléments convenables à être re-travaillés aujourd'hui. Avec les traductions que cela implique. Les supports de praxis et de « poïésis » d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'auparavant, c'est pourquoi on parle en termes de traduction plutôt que d'actualisation quand on dit re-travailler. Dans ce troisième point nous allons démarquer par ailleurs notre posture en nous écartant d'Agamben.

La *terra aesthetica*, dit Agamben, « ne pourra pas simplement sauter par-dessus son ombre pour dépasser son destin ». La *terra aesthetica* véhicule la poïésis, et si telle terre est toujours sur la trace d'un « interminable crépuscule », la poïésis devra donc retrouver son statut ailleurs, au-delà l'esthétique. Mais, nous pensons que le statut de l'esthétique, ou quelque chose l'évoquant peut trouver ses armes au milieu du design architectural. En d'autres termes, un travail sur le design en architecture peut mettre au présent des éléments poétiques convenable à l'homme en tant qu'homme. L'« esthétique » dont nous parlons comporte, en plus de ses définitions connues, des applications poétiques dont l'essor est la diminution de la force de la volonté dans le fait de faire. En fait, c'est par la capture de l'esthétique par la volonté, qu'Agamben voit dans la *terra aesthetica* un crépuscule interminable. L'orientation de la poïésis par la

volonté, empêche la capacité d'action et de connaissance de l'homme en tant qu'homme ; capacité que peut trouver sa place dans l'espace de son monde.

V. 2.2. DU « POIEIN » ET DU « PRATTEIN », L'ACTION LIBRE ET L'AGIR PAR VOLONTÉ.

La première affirmation catégorique d'Agamben dans le texte *Poiesis et praxis* dit : « l'homme a sur terre un statut poétique, c'est-à-dire productif »⁴⁰¹. Le sens du mot « production » change d'après le moment historique, dès lors le philosophe commence l'enquête généalogique sur la notion de production dans le domaine de la poïésis. Dans le monde moderne tel que nous autres l'avons reçu, par « production » on comprend souvent quelque chose d'assez semblable de ce qu'on appelle pratique, « praxis ». Jadis le mot comprenait autres sens.

On entend par praxis le « fait de faire » toute activité. Or Agamben mentionne le terme volonté comme précédant la production. Pour qu'il y ait production y faut alors une volonté. En conclusion le sens de la production sur terre, c'est-à-dire le statut de l'homme sur terre est un statut pratique. C'est pourquoi Agamben va étudier une autre civilisation pour montrer que le sens du « faire » humain n'a pas toujours été un sens pratique. À ce propos le philosophe fait appel aux Grecs pour faire le point de leur distinction entre poïésis et praxis. « Poïésis » vient de « poiein » qui signifie « pro-duire au sens de porter à l'être »⁴⁰² pendant que praxis signifie « prattein ». Le sens de prattein se trouve plutôt dans la notion d'« agir ». Cette distinction est utile pour rapporter poïésis à présence et praxis à une certaine volonté. La poïésis produit quelque chose à travers une « mise à jour », un « faire » qui, par conséquent consiste en une capacité de présenter. En revanche l'agir est tributaire d'une volonté exprimée dans l'action. Ainsi, l'argumentation arrive à rendre compte du pourquoi la poïésis possède une place plus élevée que la praxis.

La poïésis mettant à présent quelque chose, donnant présentation à quelque chose, est une affaire de vérité. Elle est foncièrement « dévoilement ». Foucault aussi renvoie aux Grecs pour parler de dévoilement mais cela d'après une praxis des

⁴⁰¹ AGAMBEN, Giorgio, *Poiesis et praxis*, in : *Profanations*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris : éd. Payot et Rivages, 2009, p. 110.

⁴⁰² Ibid, p. 111

Cyniques⁴⁰³. En revanche, Agamben reprend le terme d'Aristote en référence à la poïésis. Pour Agamben lecteur d'Aristote et de Foucault, la place la plus élevée de la poïésis quant à la praxis répond au fait que celle-ci émerge de la « condition même de l'homme comme animal »⁴⁰⁴. L'animal ou l'être vivant est foncièrement « principe de mouvement », et mouvement pour Aristote est synonyme de volonté. La volonté est à la fois proche des affects comme l'appétit, le désir et la volition. Ainsi, en quelque sorte, la poïésis implique l'être libre, l'homme en tant qu'homme non livré aux besoins de subsistance. Par voie de praxis au contraire, l'homme entre dans un registre où son faire se réunit à celui des animaux. De plus, à ces deux domaines, Agamben ajoute le « travail » comme autre mode du faire. Si la praxis rencontre son sens dans la condition animale de l'homme, tendant déjà pour cela vers la sphère biologique, le travail est tout à fait dépendant des processus cycliques et biologiques de la vie.

Le triple statut du faire connaît déjà en langue latine une variation donc la poïésis s'intègre à l'« agere » sous le mode d'« operandi ». Les variations et transformations des termes arrivent finalement à renverser la hiérarchie que la poïésis avait sur les autres modes du faire. Le travail va venir occuper le sommet des modes de faire. À ce propos, Agamben dit ceci,

« Au cours de ce processus, qui implique un total renversement de la hiérarchie traditionnelle des activités de l'homme, une chose reste toutefois : l'enracinement de la praxis dans l'existence biologique, qu'Aristote avait exprimé en interprétant le principe comme volonté, appétit, et pulsion vitale. L'ascension du travail depuis la place la plus basse jusqu'à la plus élevée, et l'éclipse consécutive de la sphère de la *poiesis*, dépendent même du fait que le processus sans fin qu'il engageait était, de toutes les activités de l'homme, la plus directement liée au cycle biologique de l'organisme. »⁴⁰⁵

Le processus sans fin est aussi porté par la praxis, parce qu'elle comporte une action qui sous l'angle du « bien agir » ne peut pas avoir sa fin hors d'elle-même. L'agir de la praxis concerne une fin en soi⁴⁰⁶. La poïésis du point de vue de son sens grec de

⁴⁰³ FOUCAULT, Michel, *Le gouvernement de soi et des autres II : Le courage de la vérité, Cours au Collège de France, 1984*, Paris : Gallimard, 2009, p.173.

⁴⁰⁴ AGAMBEN, Giorgio, *Poiesis et praxis*, op. cit, p.111

⁴⁰⁵ Ibid, p. 114,115

⁴⁰⁶ Ibid, p. 118

pro-duction est, au contraire, un processus avec une fin. La production de la poïésis entraîne une fin hors de la production elle-même. Par conséquent, la finalité, l'effet et la limite de la poïésis n'ont pas d'identité avec la production. L'enchaînement entre ces moments et éléments de la « poïésis » n'est donc pas évident.

Agamben remarque dans l'ensemble de son texte que la fin de la pro-duction est le « monde ». En d'autres termes, la poïésis produit un monde ouvert pour l'Homme. Ce monde implique deux conséquences pour le « fait de faire » de la pro-duction et de l'art. La pro-duction ne résulte pas d'une volonté. L'art entraîne quelque chose de fondamental pour les Hommes.

«...ce que les Grecs voulaient signifier avec la distinction entre *poiesis* et *praxis* était précisément que l'essence de la *poiesis* n'a rien à voir avec l'expression d'une volonté (par rapport à laquelle l'art n'est en aucune façon nécessaire) : elle réside au contraire dans la production de la vérité et dans l'ouverture, qui en découle, d'un monde pour l'existence et l'action de l'Homme. »

La vérité produite permet l'ouverture d'un monde où l'Homme peut agir et exister, voilà l'essentiel de l'art. L'art est nécessaire sous le mode de la poïésis grecque, parce qu'il met en place l'espace pour une action orientée vers l'action. Pour définir le monde dont on parle, repérons un passage de *La structure originelle de l'œuvre d'art*.

«...Aristote peut dire au livre V de la *Métaphysique* : (...), « les arts aussi sont dits origines, surtout les arts architectoniques ». Que l'art soit architectonique, cela signifie, selon l'étymologie : l'art, la *poiesis* est production de l'origine, l'art est donc l'espace originel de l'Homme, *Architectonie* par excellence »⁴⁰⁷.

Nous pensons que dans ce passage le terme « origine » peut être compris comme généalogie, en fait ces deux termes sont des synonymes. Ainsi, on arrive à comprendre la poïésis comme production des « conditions de possibilité » de l'Homme. L'« art architectonique » met en place un espace dont les conditions sont les possibilités de l'Homme. Par ailleurs, ces conditions sont précises à l'Homme parce qu'elles tendent vers le monde.

⁴⁰⁷Ibid, p. 165

Quand on regarde de plus près la citation, on peut admettre que si monde il y a, nécessairement il y a ouverture. Alors le monde est ouverture, même s'il est précédé des conditions. D'après le sens commun, une condition est la détermination pure, c'est pourquoi on entend dans ce terme quelque chose de contraire à l'ouverture. Cependant, si une condition détermine, c'est parce que son procédé concerne une évaluation de ce qu'on va conditionner. Chez Agamben la condition qui paradoxalement permet, est donc d'après nous, une détermination émergeant d'une évaluation.

Qu'est-ce qui va être évalué ? La double condition de l'Homme, c'est-à-dire, d'une part le naturalisme qu'il porte en lui-même et que l'assimile aux animaux et d'autre part, la pensée que l'en distingue. Il nous semble que la condition est une espèce d'orientation, une mise en place d'un espace organisé de telle sorte que les Hommes trouvent à son intérieur, en l'habitant, leurs potentialités. L'Homme peut s'ouvrir à travers celles-ci mais « en tant qu'Homme ». L'Homme ne trouve pas son origine ultime dans cet espace-monde que serait le germe de son être. Les conditions orientent les facultés de l'Homme vers ce qui serait original à l' « Homme en tant qu'Homme ».

De plus l'Homme peut, en suivant une de ses virtualités, être *original* : à partir de lui peuvent s'ouvrir d'autres possibilités. Mais dans ce monde, la postériorité n'est pas définie d'avance. Le fait que l'Homme se trouve dans l'espace en tant qu'Homme, n'implique pas une fermeture de ce qui se passe après avec lui. C'est lui qui se livre aux possibilités, il peut se développer mais en tant qu'Homme, ou tendant vers l'Homme plutôt que vers autre chose. L'Homme comme inachevé.

Ceci nous amène à réfléchir sur cette idée de l'espace comme monde ouvert de possibilités, en contraste avec l'un des sens du concept « *devenir* » travaillé par Deleuze et Guattari. Par ailleurs le « Surhomme » (*Der Übermensch*) de Nietzsche est aussi mis en cause à partir l'affirmation d'un Homme inachevé. Face à Deleuze-Guattari, le devenir, par exemple le devenir animal, *préfigure* un événement « entre ». Même si le devenir ne comporte pas le futur de l'Homme (l'Homme ne devient pas réellement un animal), la dénomination « devenir animal » trace un antécédent pour l'avenir de l'Homme. L'expression « devenir quelque chose » restreint le concept de possibilité et préfigure d'avance ce qui va se produire « entre ».

Bien sûr, les philosophes ne parlent pas en termes définitifs, par « devenir » ils comprennent des zones d'indifférenciation que nous allons travailler plus tard. Mais, au moins, le devenir comporte une certaine détermination du futur, parce que la visée est

de sortir de l'Homme. Sortir pourquoi ? Est-il épuisé, achevé ? Chez Agamben lisant Aristote, cet Homme n'est pas fini ou achevé. Alors, l'avenir, son futur n'est pas connu d'avance ni préfiguré. En fait, en cela réside l'importance du souci de l'espace qu'il habite, le monde. L'espace doit être travaillé pour rendre l'Homme possible. L'espace empêche au trait animal d'être le trait primordial de l'Homme. En effet, le risque de la « naturalisation » de l'Homme est un thème qui traverse tout le texte *Poiesis et praxis*, mais aussi une grande partie de l'œuvre d'Agamben. Le problème d'une tendance vers la naturalisation est qu'elle est fomentée par la volonté humaine et même par son intelligence, mais par une intelligence particulière, l'intelligence exécutrice. Nous appelons cette tendance « naturalisation technologique » étant donné les moyens à travers lesquels elle s'effectue, moyens tout à fait artificiels.

Agamben analyse plusieurs moments clés dans le processus d'inversion des hiérarchies des « modes du faire » grec, afin de montrer comment la « naturalisation » s'est installée dans la pensée des certains auteurs d'occident. La tendance vers la naturalisation de l'Homme permet une grimpée de la vie sur l'existence, ou le développement des milieux de vie là où l'espace compris comme monde a peu de place. Mais telle tendance passe par des moments très importants de la culture grecque, dans lesquels, paradoxalement, il s'agissait de revendiquer des tentatives émancipatrices et libertaires de l'Homme. Sauf qu'au sein d'elles la liberté renvoyait à une naturalisation de l'Homme, ce qui, en termes d'Agamben, concerne un rapprochement du domaine des besoins et des nécessités des animaux.

Pour rendre compte de ceci Agamben étudie trois auteurs, Novalis, Marx et Nietzsche. Il dit en somme que leurs conceptions innovatrices sur « l'Homme » soutiennent des « fonctions vitales ». Pour Marx l'Homme du travail est un « être naturel actif », c'est-à-dire, doté d'appétits et de fonctions vitales. »⁴⁰⁸. Parler en termes d'« être naturel actif » est différent de la signification de l'action et du fait de faire dans l'espace-monde. C'est pourquoi Agamben rapporte l'être naturel actif au « mouvement » tel que le comprend Aristote. À ce propos, nous pensons que les liens entre les textes *Poiesis et praxis* et le texte *L'ouvert* sont nets. Le mouvement dont va parler Aristote est l'effet du rapport entre l'objet de l'appétit et l'appétit. L'objet de l'appétit « déclenche » le mouvement. Celui-ci, qu'on pourrait appeler « fonctionnel », est proche du mouvement déclenché par les signes (les objets) des environnements

⁴⁰⁸ Ibid, p. 115

chez les animaux⁴⁰⁹. Ainsi, le texte *Poiesis et praxis* tenant comme source Aristote, évoque le texte *L'ouvert* où il est question d'Uexküll et d'Heidegger. À ce propos, lisons un extrait du texte selon lequel le « mouvement » n'obéit pas à des appétits mais à un mode de la réflexion.

« Il est par conséquent tout à fait logique que les deux principes qui apparaissent moteurs soient l'appétit et la réflexion exécutive ; c'est l'objet de l'appétit qui déclenche le mouvement. Et la raison pour laquelle la réflexion est motrice, c'est qu'elle a pour objet, pour point de départ, cet objet de l'appétit... Mais voilà : l'intelligence, de son côté, ne déclenche manifestement pas de mouvement sans appétit, puisque le souhait (Bouanois) est un appétit, et que, lorsque le mouvement se règle sur le raisonnement, il se règle aussi selon le souhait... Aussi, c'est bien toujours l'objet de l'appétit qui imprime le mouvement (De anima, III, 433a) ».⁴¹⁰

V. 2.3. DU MODE EXECUTEUR, TROIS TEMPS DANS LA NATURALISATION DES PRAXIS : NOVALIS, NIETZSCHE, MARX D'APRÈS AGAMBEN.

La « réflexion exécutrice » est donc l'élément qui nous permet d'écarter le comportement des animaux de celui des Hommes quant au mouvement. Même si les Hommes bougent par appétit tel que les animaux, l'intelligence aussi concourt à ce comportement. Sous le mode exécuteur, l'intelligence ne prend pas de recul ni met en cause le mouvement. En fait l'intelligence est parallèle au souhait (dans ce cas, le mouvement exécuteur), raison pour laquelle elle est toujours « l'objet qui imprime le mouvement ». Par conséquent, l'apparente différence avec les animaux se dissipe – ils ne bougent que par souhait alors que l'Homme le fait par souhait et raison. Finalement dans les deux cas l'objet détermine les mouvements. L'objet déclenche le mouvement.

Aristote tire la racine de la « praxis » de la condition biologique de l'être. La praxis est donc une espèce du fait de faire qui n'est pas productive. L'importance de la

⁴⁰⁹ « En tant qu'il est essentiellement étourdi et intégralement absorbé dans son propre désinhibiteur, l'animal ne peut vraiment « agir » (handeln) ou « avoir une conduite » (sichverhalten) par rapport à lui : il peut seulement « se comporter » (sichbenehmen) », in : AGAMBEN, Giorgio, *L'Oouvert: De l'homme et de l'animal*, Traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris : éd. Rivages, 2002, p. 79

⁴¹⁰ AGAMBEN, *Poiesis et praxis*, op. cit, p. 121-122

conception d'Aristote réside dans le fait que la praxis, étant une affaire de souhait, englobe aussi un mode de l'intellect. Ce mode de l'intellect serait la « volonté ». Le concept « volonté » est élaboré par plusieurs philosophes modernes. À l'inverse, la volonté n'existait pas comme concept chez les grecs. Eux parlaient en termes de « vouloir ». Pour rendre compte du « vouloir » grec étudié par Aristote, Agamben le met en confrontation avec la production poétique. Il en dit ceci,

« La production a sa limite, hors d'elle-même, elle est donc productive, principe originel (*αοxn*) de quelque chose qui est autre qu'elle-même, le vouloir qui est à l'origine de la *noéic* et va, dans l'action, jusqu'à sa limite, reste enfermé dans son propre cercle, ne veut, à travers l'action, que soi-même, et comme tel, n'est pas productif, ne conduit à la présence que soi-même. »⁴¹¹

Le cercle où demeurent le vouloir, son action et par conséquent, le sujet « agissant », rappelle le « plan d'immanence » deleuzien. En termes d'immanence, il est valable de dire que l'action du vouloir est immanente, elle ne transcende pas le domaine où se déroulent les événements, les actions, les faires. Cette action n'est donc ni inventive ni innovatrice. Néanmoins il faut la découvrir pour montrer son fonctionnement, parce que parfois un mode d'agir très proche de l'action du vouloir a été compris comme productif, comme libre de nature. Ceci serait, selon Agamben, le cas de Novalis pour qui le concept « building » couvre une volonté dont le pilote est le corps. Et le corps est assez proche de la nature et des processus biologiques.

Par le « building » allemand on peut traduire « formation » en français. Agamben argumente qu'à travers ce concept, Novalis pense que « l'Homme se rendrait vraiment indépendant de la nature et serait en mesure pour « produire pour lui la forme qu'il désire, et, au sens propre du terme, il pourrait ainsi vivre dans son monde. »⁴¹². Or, étant donné la conception du « building » de Novalis, son travail débouche sur une double conception de l'art et de l'artiste comme des entités très puissantes. À ce propos Agamben dit que « Cet art de se rendre « tout puissant » moyennant un usage actif des organes, consiste en une appropriation de notre corps et de son activité organique créatrice »⁴¹³. En somme, l'art, surtout le poétique, c'est-à-dire celui qui par racine et

⁴¹¹ Ibid, p. 123

⁴¹² Ibid, p. 125

⁴¹³ Ibid, p. 126

terminologie renverrait le plus directement à la « poïésis » d'Aristote, serait pour Novalis « un usage volontaire, actif et productif de nos organes » (fr. 1339) »⁴¹⁴. Voilà comment la praxis et le vouloir aristotélien acquièrent, sous la forme de la volonté, la maîtrise des praxis humaines sous-entendues comme émancipées de nature. L'émancipation du biologique se fait à travers les organes les plus biologiques, mais à condition de les penser comme capables de création.

Or, cette création d'organes saisie sous la forme de la notion de volonté, est aussi présente chez Marx pour qui le domaine du déroulement de la volonté est le « milieu environnant ».

« La *hōaieik*, par rapport à l'activité vitale des autres animaux, est définie par Marx de cette façon : « L'Homme fait de son activité vitale-même l'objet de sa *volonté* et de sa *conscience* », « L'activité *libre* et *consciente* est le caractère de genre de l'Homme » (...)

(...) Quand le caractère conscient de la praxis se sera dégradé – l'*idéologie allemande* – en caractère dérivé, et entendu comme conscience pratique, *coucrarxtixoc*, rapport immédiat au milieu sensible environnant, la volonté, déterminé comme appétit et passion, restera le seul caractère originel de l'activité productive de l'Homme est, à la base, force vitale, appétit, et tension énergétique, passion. L'essence de la *hōaieik*, du caractère générique de l'Homme, comme être *humain* et historique, est ainsi réduite à une connotation naturaliste de l'Homme comme être *naturel*. Le contenant originel de l'Homme vivant, du vivant qui produit, est la volonté»⁴¹⁵

Même si chez Marx le parallélisme que Novalis entend entre la force de la volonté créatrice des organes et la force créatrice de la nature n'est pas un thème central, la référence constante et la revendication du rapport immédiat au milieu environnant, concerne une connotation naturaliste. La production de l'Homme vivant livré au travail n'est pas caractérisée par une fin externe. Cette production n'est pas poétique en sens de « poïésis ».

La dernière analyse d'Agamben sur la notion de production chez Nietzsche nous semble exemplaire concernant la philosophie française contemporaine, surtout son courant le plus célèbre, celui rassemblant Deleuze et Foucault. Agamben nous a appris

⁴¹⁴ Ibid, p. 126

⁴¹⁵ Ibid, p. 136, 137

comment, dans l'œuvre de Novalis et Marx, la naturalisation se dissémine à travers la notion de volonté. Chez Nietzsche le continent entier des notions et des éléments philosophiques porte la volonté à la limite.

La volonté enveloppe la personne de l'artiste au point de le transformer en être « tout puissant » chez Novalis, au temps d'assister à la perception des Hommes travailleurs chez Marx (des Hommes impulsés essentiellement par la force vitale quant au travail). Mais avec Nietzsche on participe à un détachement de la volonté des limites de ce qui peut faire le sujet et de ce qui le nourrit. La volonté devient donc la « pure volonté » ; une volonté qui se disperse partout pour ainsi se charger de métaphysique. Ce processus lui-même aussi « métaphysique » on le trouve déjà dans la pensée de Novalis que Nietzsche connaissait. Mais avec le penseur du « surhomme », la volonté toute puissante qui soutient la figure de l'artiste, aboutit à une volonté dont la base est la nature tout entière ; nature qui par ailleurs s'autogénère. Voilà ce que nous comprenons par « métaphysique » dans la conception nietzschéenne de la « volonté ». Il est bien connu que pour les nietzschéens, parler de métaphysique dans l'œuvre de l'« intempestif » est une infamie. Mais pour expliquer comment une qualité, la volonté, enracinée dans le sujet, peut devenir la force vitale du tout, il faut se servir de métaphysique. La volonté est donc possible grâce au « rapport immédiat » que le sujet entame avec le « milieu sensitif environnant ». En d'autres termes, d'abord les forces de l'environnement naturel substituent la primatie et ensuite le parallélisme de l'« intelligence » qui, comme nous l'avons remarqué, encadre les *praxis* d'auparavant. Comme la citation sur Marx le commente, déjà *L'idéologie allemande* nous transmet la compression du « caractère conscient » de la *praxis* comme « dérivation » – notion comportant ce que nous avons traité en termes d'intelligence exécutive. La conscience pratique ou exécutive dérive, elle est seconde par rapport au « milieu original » auquel, en revanche, appartient en premier la volonté.

La volonté se « rapporte immédiatement » au milieu, à la nature qui la nourrit. Par conséquent, le statut de la production est fondé principalement par la volonté assistée désormais par son adjointe, la conscience pratique. L'*espace* de la vérité et de l'action de l'Homme grec, l'espace originel où l'Homme pouvait habiter en tant qu'Homme est remplacé par le milieu environnant. Par conséquent, le statut de la production change radicalement. En plus de perdre son essence en termes de « poïésis » (amener quelque chose à la présence) à travers un processus orienté par la vérité, la

praxis dominée par la volonté est tributaire du début d'une conception de l'« origine » de l'Homme. Cette origine ne sera plus localisée dans l'espace (quelque chose d'artificiel), mais dans la nature. Finalement c'est la nature qui livre l'Homme à la production, grâce à une « tension énergétique » dont l'essor n'est pas loin de la force vitale, du « vitalisme ».

Avec Nietzsche, la constitution de la nature et de ses prérogatives (la force) comme *origine* parviennent à établir le plus haut attribut de la production dans l'auto-génération. Cette auto-génération naturelle, ne signifie pas l'auto-production contemporaine comme façon de faire alternative aux processus de production dominante, où les auto-preneurs sont décisifs. L'auto-génération chez Nietzsche ne pense l'intervention humaine que comme *prologue* de l'œuvre. On peut le constater quand Agamben cite le dernier Nietzsche, celui de 1885-1886, la dernière année considérée lucide du philosophe allemand.

« Mais dans l'essence de l'art, qui a traversé de part en part le néant, domine la volonté. L'art est l'éternelle auto-génération de la volonté de puissance. Dans cette mesure, il se détache autant de l'activité de l'artiste que de la sensibilité du spectateur pour se constituer comme trait fondamental de l'universel devenir. Un fragment des années 1885-86, dit ceci : « L'œuvre d'art, où elle apparaît sans artiste, par exemple comme corps, comme organisme... Dans quelle mesure l'artiste n'est-il pas seulement un grand préliminaire ? Le monde comme œuvre d'art qui s'engendre elle-même. »⁴¹⁶

L'auto-génération qu'on pourrait traduire par auto-production – tenant compte du statut de la production en dehors de quelconque caractère poétique – n'est pas une alternative, elle est la force naturelle qui ne requiert pas réellement des artistes ni des producteurs. Pour arriver à explorer la nature, Nietzsche argumente l'urgence de s'y livrer. Agamben décrit à ce propos un passage très expressif, « Quand aurons-nous complètement « dé-divinisé » la nature ? Quand nous sera-t-il enfin permis de commencer à nous rendre naturels, à nous « *naturaliser* » nous Hommes, avec la pure nature, la nature retrouvée, la nature délivrée ? Gardons-nous, *Le gai savoir*. »⁴¹⁷. Il est tout à fait clair que le processus « d'inversion du mode de la vérité » comme projet de la

⁴¹⁶ Ibid, p. 151

⁴¹⁷ Ibid, p. 147

philosophie Nietzscheen est coopératif de cette enquête portant sur la « dédivinisation » de la nature ; enquête qui débouche sur la conception de la volonté de puissance comme force auto-génératrice subventionnant tout processus de la nature. Il faudra donc invertir le monde de la vérité pour que la production et l'œuvre humaine arrivent à ressembler à la performance productive de nature, à être en résonance avec nature.

V. 3. VERS UN VITA–NATURALISME TECHNOLOGIQUE.

V. 3.1. DE LA LOGIQUE DE LA NATURALISATION DES HOMMES.

La critique Nietzscheenne au monde de la vérité, celui qui pour plusieurs raisons a permis d'après lui la « divination de la nature », comporte en conséquence une attaque implicite à la notion « vérité ». De cette attaque émerge son projet sur la philosophie à venir. Nietzsche, dans sa critique de la vérité, signale principalement Platon. Néanmoins, comme nous allons le montrer, telle critique concerne aussi « l'espace » de la poïésis ; espace où la production est possible et l'Homme se trouve en tant qu'Homme. La notion « espace » ramène à l'œuvre d'Aristote des éléments de la « vérité » dont parle son maître. Comme nous disons, la confrontation de Nietzsche à la vérité est un projet.

Or, en dehors de la problématique de la volonté que nous avons traitée jusqu'ici pour la reprendre plus tard, le projet de Nietzsche est repris par Deleuze. Il est bien clair que les études de Deleuze sur des philosophes dépassent la forme de la monographie pour constituer déjà des œuvres à titre personnel où il met en *variation* une autre pensée. Mais dans *Différence et répétition* et *La logique du sens*, telle variation est dépassée par la pensée de Deleuze lui-même.

Nous allons étudier le premier appendice de *La logique du sens* intitulé *Platon et le simulacre* afin de voir comment l' « inversion du platonisme » pourrait être utile à une possible naturalisation des Hommes en termes ontologiques. Notre hypothèse dit que ce travail sur le *sens* de la logique, où Deleuze avoue continuer le projet de la philosophie à venir de Nietzsche, fournit des considérations logiques au processus de la naturalisation des Hommes étudié par Agamben.

Le texte de Deleuze n'est pas traité par Agamben à l'intérieur du corpus révisé de *Poiesis et praxis*. Cependant, ce texte avance des éléments d'une logique hors le sens établi que permet de comprendre la nature de la figure du « simulacre ». Le simulacre est convenable à la coexistence du « monde intérieur » et des « rapports extérieurs » dans un même plan. De plus, la coexistence implique l'entrée des forces des domaines extérieurs au monde intérieur bâti par Platon ; monde intérieur où la vérité était le fondement et le but. La force en question est la force de création de la nature. Elle peut donc entrer au domaine qui, avant l'inversion du platonisme, était le monde intérieur. À

partir de l'irruption du simulacre, ce domaine est transformé en vue de multiples échanges où la distinction n'a pas de place. C'est pourquoi, le deuxième appendice de *La logique du sens* est consacré à Lucrèce. Avec le philosophe grec, Deleuze trouverait plus d'éléments logiques pour renforcer, d'après nous, une idée de création où la force ressemble à celle de nature.

Alors, si avec Agamben nous avons dit que le processus de « naturalisation des Hommes » implique la compréhension de toute manière de faire sous l'angle de la praxis, nécessairement, un processus logique affirmant l'entrée de l'extérieur à l'intérieur va constituer son élément d'action (le simulacre), à la manière d'un mode de faire en tant que praxis. La poïésis et sa pro-duction, dans le sens d'Aristote, n'auraient pas ainsi de place dans l'inversion du platonisme. Or, Aristote affirme que la praxis est directement liée au cycle biologique de l'organisme. Ainsi, la création établie au moyen du simulacre sera en voie de naturalisation. La logique que Deleuze travaille nous donnerait les éléments de poids à ce propos. Le schéma du « faire » et de la « praxis » de la logique de Deleuze, soutient la figure du simulacre comme image qui n'est jamais la même et qui simultanément est toujours une autre.

En termes de la poïésis niée par la philosophie occidentale, la figure du simulacre est un « moyen sans fin », elle est la figure en « variation constante » par antonomase. Même si la notion de « variation constante » n'était pas complètement mise au point par Deleuze dans *La logique du sens*, elle y trouve ses sources. La création propre du simulacre, comme faire ou praxis, est livrée à la nature. Pour cela elle rencontre implicitement la notion de volonté. De plus, l'action du simulacre ne produit rien de différent de ses propres variations. En fait, c'est grâce au processus de variation que la différence entre dans le schéma deleuzien.

Les « intentions » de Deleuze visaient à mettre fin au schéma du « même ». Son travail sur la logique est le début d'une philosophie très élaborée dont l'un des buts est l'émancipation du « même ». Cette émancipation concerne tant les Hommes que leurs œuvres. Cependant, dans *La logique du sens* mais aussi dans d'autres textes, les intentions de rupture ouvrent simultanément des voies pour d'autres processus contraires. Si Deleuze affirme la création comme mode de faire du simulacre, du fait de ses caractéristiques, telle création qui confronte la re-production, englobe aussi un mode de faire qui n'est pas productif. Ce mode serait par contre et paradoxalement reproductif. Ce qui désormais va se reproduire ne sont pas les « paramètres anciens

d'un monde vrai », les idées, mais le processus de variation du simulacre. Le simulacre soutenant ce processus. C'est dans le processus que la « différence » entre. Pourtant d'après la perspective « pro-duction de poiésis », la différence ne serait pas une fin. Le produit ne diffère pas du processus, il demeure dans le processus, comme disait Deleuze, dans le milieu, il en est un moyen.

Nous pensons connaître les raisons pour lesquelles le milieu est tellement important pour Deleuze. Les fins, prises par le pouvoir (en référence à Foucault) ou par les machines d'agencement d'état, *découpent* les puissances des entités pré-individualisées en termes ontologiques et pré-représentatives en termes logiques. Entrons dans le processus d'inversion du platonisme pour voir comment sont possibles, logiquement, la tendance vers une naturalisation technologique de l'Homme, de ses modes de faire et les conséquences que cela comporte. En gros, Deleuze dit du simulacre que c'est est une production qui n'implique pas d'archétype (modèle) externe sur lequel l'image doit reposer – cette image étant le simulacre. Par contre, l'image repose sur elle-même, plus précisément, sur les lignes configurées par son propre devenir immanent. Dit autrement, le simulacre n'a pas de liens transcendants avec une autre instance où elle trouverait le fondement de son être. De plus et par conséquent, le simulacre est une image sans ressemblance. C'est pourquoi, nous pensons que le simulacre pour Deleuze consacre « le renversement du platonisme » que Nietzsche réclamait comme la tâche de la philosophie de l'avenir. Le simulacre donc, comporte la voie initiatique d'une philosophie de l'avenir différente de celle cimentée sur la notion platonicienne et socle de la philosophie occidentale selon Deleuze, l'archétype. Or, l'image simulacre possède des liens étroits avec les notions de *confusion* et de *création* ; notions qui conduisent aussi, dans la pensée deleuzienne au concept de *composition*. Pour argumenter le simulacre, il est nécessaire de faire une révision qui va du platonisme (selon le Deleuze de *La logique du sens*) à l'inversion du platonisme.

V. 3.2. LE SIMULACRE CONTRE UNE IDÉE D'HOMME ET DE « POÏÉSIS ».

En étudiant la relation être, repos, identité, et mouvement, Platon affirme dans le dialogue *Parménide*:

« Il est (...) nécessaire que le non-être existe dans le mouvement et dans tous les genres. Parce que dans tous les genres la nature du différent, après avoir fait que chacun d'eux soit différent de l'être, produit le non-être (...). Autour de chacune des idées il y a donc une multiplicité d'être et une quantité infinie de non-être »⁴¹⁸.

De manière contraire à la doctrine de *Parménide* où le non-être est exclu, chez Platon le non-être existe entre les genres mentionnés grâce à la différence qui est fondamentale dans la relation entre idées et apparences. La différence est nature et idée, mais idée différente, puisqu'elle a des liens avec la multiplicité, et par conséquent elle ne se trouve pas dans l'affirmation de l'atomisme propre des autres idées.

L'idée de l'être, comme quelques êtres (idées), existe et se dit de soi-même et par soi-même, alors que l'idée de la différence se dit et existe toujours en rapport avec quelque chose. De plus, il y a des idées qui existent en elles-mêmes et par elles-mêmes, mais qui sont aussi en rapport avec les autres, telles que l'idée d'être, de repos, de mouvement, et d'identité. Les attributs de ce qui est en soi-même et par soi-même rendent possible que les idées soient ce qu'elles sont par rapport à elles-mêmes. L'attribut qui prodigue l'idée de la différence — celui qui les fait se dire et être à l'égard de l'autre — leur permet d'être distinctes (une autre chose par rapport aux autres). Cette description implique une conception absolutiste (les êtres par eux-mêmes et en eux-mêmes) et une autre relativiste (les êtres qui se disent toujours par rapport à quelque chose) en relation aux idées exposées⁴¹⁹.

⁴¹⁸ « Es [...] necesario que el no ser exista en el movimiento y en todos los géneros. Porque en todos los géneros la naturaleza de lo diferente, al hacer que cada uno de ellos sea distinto al ser, produce el No ser [...]. En torno a cada una de las ideas hay, pues, multiplicidad de ser e infinita cantidad de no ser ». Platon, *Parménide*. Traduit du grec par Guillermo Rodríguez, Madrid : éd. Alianza, 1987, p. 256 d-e.

⁴¹⁹ « Il faut sélectionner une des idées déjà relationnée — l'idée de mouvement, par exemple — et affirmer avec toute exactitude : d'abord, que mouvement est différent à être; seconde, que mouvement n'est pas être, parce que *est* à cause de participer de l'Idée d'être, mais *non est* car diffère de l'idée d'être. Le mouvement *est* en tant qu'idée propre et *n'est pas* en tant qu'est une idée différente »

« Bastara para ello con seleccionar una de las ideas ya relacionadas — la de *movimiento*, por ejemplo — y afirmar con toda exactitud: primero, que *movimiento* es diferente a *ser*; segundo, que *movimiento* es *no ser*, porque al participar de la Idea de *ser es* (*movimiento*), pero al diferenciarse de la idea de *ser no es* (*ser*). *Es* lo que en tanto Idea propia es y *no es* en tanto que es una idea diferente ». NUÑO, Juan. *El pensamiento de Platón*. Madrid, éd. Fondo de Cultura Económica. 2007, p. 162.

D'ailleurs, sur le plan des apparences, les attributs de ce qui est en soi-même et par soi-même disparaissent puisqu'ils sont exclusifs des idées ; raison pour laquelle les apparences se disent et existent toujours par rapport à quelque chose, et de plus, au contraire des idées, elles ne peuvent jamais complètement différer entre elles-mêmes. A condition d'être reflet des idées, les apparences n'ont aucune conception absolutiste, par elles-mêmes elles se trouveraient dans le relativisme pur, dans l'espace de la confusion. Alors, l'idée qui rattache des réalités distinctes (des idées et des apparences), distingue aussi chacune des idées, en faisant que leurs prédicats (ce qui est en soi-même et par soi-même, et ce qui est en rapport avec les autres) s'accomplissent effectivement. Au monde des idées la multiplicité s'établit ainsi (idées), mais l'individualité est aussi garantie (chaque idée est différente de l'autre); par conséquent la confusion entre idées est impossible. Mais la non-confusion n'implique pas la non-communication⁴²⁰.

Il nous intéresse de souligner l'idée de la différence, bien qu'elle fasse partie du monde des idées, elle fait aussi partie des apparences. De plus, pour le spécialiste de l'œuvre de Platon Juan Nuño, telle idée est la « matière spatiale » qui est indéfinissable parce qu'elle se trouve dans un état d'« agitation incessante, d'instabilité et de mobilité »⁴²¹.

En tenant compte de cela, pensons à la révision que Deleuze fait de l'investissement du platonisme proposé par Nietzsche, dans les lignes suivantes.

« Que signifie « renversement du platonisme » ? Nietzsche définit ainsi la tâche de sa philosophie, ou plus généralement la tâche de la philosophie de l'avenir. Il semble que la formule veuille dire : l'abolition du monde des essences *et* du monde des apparences. Toutefois un tel projet ne serait pas propre à Nietzsche. La double récusation des essences et des apparences remonte à Hegel, et, mieux encore, à Kant. Il est douteux que Nietzsche veuille dire la même chose »⁴²².

⁴²⁰ « Puisque nous sommes d'accord sur le fait que, parmi les genres, certains se présentent à communiquer mutuellement et d'autres non, les uns communiquent avec-quelques-uns et les autres avec-beaucoup; rien n'empêche à certains de communiquer avec tous à travers tout »

« Puesto que estamos de acuerdo en que, de entre los géneros, algunos se presentan a comunicarse mutuamente y otros no, unos se comunican con pocos y otros, con muchos; a algunos nada les impide comunicarse con todos a través de todo ». PLATON, *Parménide*, op. cit, p, 254 b-d.

⁴²¹ *Ibid.*, p. 186.

⁴²² DELEUZE. *Logique du sens*. Paris : éd. de Minuit, 1969, p. 292.

Deleuze travaille sur l'apparence, qu'il appelle « simulacre » puisque le mot « apparence » infère pour lui la nécessité de l'autre (le modèle) sur lequel reposer. C'est pourquoi, l'apparence qu'il affirme et qui résulte de l'abolition du monde des idées, n'est pas apparence dans le sens de copie dégradée qui doit quelque chose (son manque de similitude) au modèle. Par contre, il s'agit d'une apparence dans le sens d'image « positive qui nie *l'original, la copie, le modèle et la reproduction* »⁴²³. L'affaire n'est donc pas de strates entre images avec différents degrés de réalité.

Or, d'après nous, si le monde des idées comme fondement externe est aboli, la copie, qui en plus d'être image jouissait d'une similitude (le « grand solliciteur »), s'évanouit à l'avantage d'un plan des apparences où ce qui est donné sont des images pures. L'idée de la différence ainsi disparaît comme idée platonicienne, mais la différence persiste entre les apparences, parce qu'elle faisait partie également de celles-ci. Cependant, telle persistance n'implique pas le monde des idées dans les apparences. La différence n'imprime pas de transcendance, et plus important, ne diffère plus.

Nous avons dit que l'idée de la différence différenciait ce qui est en soi-même et par soi-même, bien qu'il y ait eu aussi des idées qui étaient et se disaient en rapport avec les autres. Dans ce sens, la différence nourrissait individuellement ce qui possédait déjà les attributs nécessaires pour cela. Au contraire de ce qu'ont nécessité les autres, ce qui est par soi-même se trouvait dans toutes les idées. Maintenant, la seule différence entre les apparences –qui ne sont pas liées à une idée externe– rend possible qu'elles soient et existent toujours à l'égard de l'autre.

Alors, la différence apporte ici que les apparences se disent et existent par rapport à quelque chose, cependant il est clair maintenant que ce n'est pas à l'égard d'une idée externe, mais à l'égard d'une autre apparence. Par conséquent, ce qui est préservé n'est pas l'individualité, mais la constante capacité de relation entre des apparences. Une relation sans liens avec ce qui est en soi-même et par soi-même, sème la confusion qui était évitée dans le monde des idées. Une confusion entre des apparences, une confusion complète, pas du tout sélective, puisque entre les apparences pures (des images sans similitude), une communication ne serait pas donnée ni même un mélange sélectif. Comme nous l'avons décrit, la communication s'effectue entre quelques idées. Au contraire, la confusion se répand entre les apparences. Alors, dans l'inversion du platonisme, la confusion est un événement entre apparences, c'est-

⁴²³Ibid, p. 303

à-dire, entre simulacres. Mais, la confusion n'est pas seulement le seul attribut du simulacre qu'on trouve dans l'inversion du platonisme, il a aussi une autre puissance: celle du non-semblable ou de la « création ».

Deleuze affirme que le motif du platonisme ne doit pas être remué dans la distinction traditionnelle entre « la chose » même et ses images, l'original et la copie, le modèle et le simulacre »⁴²⁴, puisqu'un motif latent existe et se trouve dans une autre distinction: celle qui succède entre deux classes d'images. Par conséquent, quand la distinction s'est déplacée entre deux classes d'images, il est juste de dire que « les copies sont possesseurs en second, prétendants bien fondés, garantis par la ressemblance »⁴²⁵. Par contre les simulacres ne sont pas bien fondés. Deleuze réalise ainsi un dévoilement sur le motif autre du platonisme, dévoilement qui est fruit de l'inaccessibilité et de la non-démonstrabilité du monde des idées, le « vrai » monde qui implique un modèle grâce auquel les images sont considérées comme représentations. Alors, d'après son discours, on pourrait inférer que par le manque d'expérience que nous autres avons du fondement (l'idée), la distinction qui intéresse est entre les images avec lesquelles la philosophie et l'art ont toujours travaillé (au moins depuis Platon), c'est-à-dire la copie et le simulacre.

Par rapport à ce motif autre du platonisme que Deleuze signale —motif soutenu dans la distinction entre deux types d'images—, il ressort que les strates et le plan de transcendance rendent brumeuse la vraie puissance du simulacre. Au contraire, le simulacre, qui n'est pas imitation simple ou copie de la copie, est une image jamais copie de quoi que ce soit ; c'est une image qui est toujours « autre » mais jamais égale. Par conséquent, le simulacre ne produit pas la même chose, il n'actualise pas les anciens paramètres. Enfin, le simulacre n'est pas reproduction mais création.

En conclusion, l'essentiel du simulacre est son « rapport extérieur » englobant une différence. Tout le contraire du rapport intérieur du platonisme. Le simulacre est donc résolument extérieur aux sociétés ayant des fondements, même si l'extériorité n'implique pas une indépendance complète mais une *coexistence*⁴²⁶. Grâce à la coexistence, ou voisinage, on peut trouver des simulacres partout, même si eux simulent être autres choses. C'est pourquoi la vérité n'est pas un attribut du simulacre.

⁴²⁴ Ibid, p. 292

⁴²⁵ Ibid, p. 295

⁴²⁶ DELEUZE, GUATTARI. *Mille Plateaux*, op. cit, p. 171.

Si comme nous affirmons la confusion émerge du simulacre, l'espace d'origine de l'Homme en tant qu'Homme est exclu. À la limite, l'Homme en tant qu'Homme, c'est-à-dire le rapport intérieur (sans nécessairement renvoyer aux idées), n'a pas de place dans l'inversion du platonisme. L'Homme serait aussi une image que simule l'être. Et comme la conception du monde soutenue par le simulacre implique que tout soit images toujours par rapport à d'autres images, la préposition « *en tant que* » est-elle insoutenable. Par ailleurs la théorie d'Heidegger lisant Uexküll sur le distinctif des Hommes capables de percevoir les objets en tant qu'objets, n'est plus valable⁴²⁷. On ne percevrait que des images ; images qui par ailleurs simulent et, peut-être, *stimulent*. Finalement, le simulacre est aussi confusion et rencontre des images avec des rapports extérieurs. Cela implique que « l'image Homme » est donc disposée à la confusion, puisqu'elle peut toujours se confondre avec d'autres images venant des rapports extérieurs.

Le développement de la notion de confusion qui englobe le simulacre vise, d'après nous, le concept de « rencontre » et de « composition » dans la philosophie de Deleuze. La confusion entre les simulacres permet à l'extérieur d'entrer à configurer les simulacres. Et par extérieur nous entendons aussi nature. C'est pourquoi, le rapport extérieur qui n'est pas nécessairement celui ne connectant qu'avec la nature, mais aussi avec des « agencements machiniques », fait entrer en rapport les simulacres avec la nature et ses forces vitales. Sans vouloir aller trop loin dans notre développement à partir de la notion de simulacre, nous pensons que le processus d'inversion du platonisme propre au simulacre, permet d'affirmer logiquement que l'« image Homme » peut être augmentée par ce qu'il y a dehors, la nature.

Ainsi la création dont parle Deleuze serait celle parvenant de l'extérieur naturel pour se composer avec « l'image Homme » en le rendant créateur. L'Homme créera ainsi à l'image de la nature, c'est-à-dire de manière vitale. Et si, en rappelant Agamben, on avoue que la nature comporte l'affirmation de la volonté chez celui qui agit ou fait comme elle, c'est à travers ce processus de rencontre avec l'extérieur que la volonté s'accroche au faire de l'Homme un Homme en tant que simulacre, soit en tant que « non vrai », « création », et « volonté ». De manière *logique* l'Homme se livre donc à la naturalisation. Le chemin de l'avenir serait ainsi ouvert pour la naturalisation vitale,

⁴²⁷ « Aucun animal ne peut entrer en relation avec un objet comme tel, mais seulement avec ses porteurs de signification » in : AGAMBEN, *L'Ouvert*, op. cit, p.67

naturalisation en plus technologique étant donné son lien avec les « agencements machiniques ». Voilà le sens de « technologique », comme nous l'avons exposé dans les parties précédentes, les « agencements machiniques » relèguent la technique au statut de moyen servile. La technique est donc outil des « agencements machiniques ».

En outre, avec la sélection manquant dans *La logique du sens*, l'Homme naturalisé pourra constituer des rencontres compossibles ou impossibles, mais pour cela, il devrait se développer à l'intérieur des processus d'agencement ; développement qui simultanément « explique » et implique des variations de l'agencement. Et concernant l'œuvre, la technique, de l'Homme, qu'est-ce qui se passe ? Avec la sélection la technique obtient une place différente à celle qu'elle possède dedans les « agencements machiniques ». Dans un monde de confusion, c'est-à-dire un monde sans place pour l'espace de vérité, la production en sens de « poïésis » n'est pas possible. La production a un lien essentiel avec la vérité, mais si la vérité est dissolue, alors le mode de faire des simulacres, ses créations, n'apportent rien de vrai au monde, ni une fin nécessairement différente aux moyens ni aux milieux.

Si le monde doit rester confus pour que le simulacre soit logiquement possible, la présence d'une vérité produite n'est pas compossible avec ce monde, parce qu'elle ramènerait des problèmes. Une production de poïésis, capable d'arrêter la simulation et l'apparence et de dévoiler en revanche une vérité – par exemple le mode de fonctionnement des simulations – contrarie l'inversion du platonisme. C'est pourquoi, l'œuvre « produite » par la création du simulacre, reste dans les moyens, dans le milieu, dans le processus.

V. 3.3. POLITISATION DE LA VIE ET DIMINUTION DE L'ÊTRE.

Tout au début du texte intitulé *La politisation de la vie*, Agamben reprend une phrase de Foucault très puissante et pleine de contenu ; phrase qui à la fois évoque Aristote et grâce à laquelle s'éclaircit le sens de l'énoncé « la politisation de la vie ».

« Au cours des dernières années de sa vie, alors qu'il travaillait sur l'histoire de la sexualité et qu'il démasquait aussi dans ce domaine les dispositifs du pouvoir, Michel Foucault commença à orienter ses recherches de façon de plus en plus

insistante vers ce qu'il appelait la *bio-politique* : c'est-à-dire l'implication croissante de la vie naturelle de l'Homme dans les mécanismes et les calculs du pouvoir. A la fin de *La Volonté de savoir*, Foucault résume par une formule exemplaire le processus par lequel, au seuil de l'époque moderne, la vie devient l'enjeu de la politique : « *L'Homme, pendant des millénaires, est resté ce qu'il était pour Aristote : un animal vivant et de plus capable d'une existence politique ; l'Homme moderne est un animal dans la politique duquel sa vie d'être vivant est en question.* »⁴²⁸

Si la bio-politique comporte une implication croissante de la vie naturelle, elle est donc un processus qui n'est pas achevé d'après Foucault. En ce sens, le terme « système » comme statut est complexe. Néanmoins, une des caractéristiques les plus importantes du « système » est la tendance vers l'intégration de toute entité. Ceci expliquerait pourquoi la bio-politique bien que progressive est néanmoins système.

Pour Aristote, d'après Foucault, l'Homme était un animal vivant capable d'*existence* politique. Au contraire l'Homme moderne n'aura pas d'existence. Foucault dit : « L'Homme moderne est un animal dans la politique duquel sa vie d'être vivant est en question »⁴²⁹. Il ne dit pas que l'Homme moderne est un animal politique dont la capacité d'existence est en question. L'animal politique serait l'animal capable d'existence, mais ressort de la phrase du philosophe que l'Homme moderne est un animal vivant, c'est-à-dire un être que les facultés rapportent à l'environnement. Ainsi, c'est précisément « la vie » de cet animal vivant qui est en question.

D'abord on peut se poser la question : qu'est-ce qui s'est passée avec la capacité d'existence de l'être ? Si elle n'est pas présente chez l'Homme moderne, est-elle disparue pour toujours ? Nous dirons plutôt, d'après la phrase de Foucault, que la négation de la capacité d'existence de l'être est *la* tendance, et qu'en conséquence la capacité d'existence n'est pas complètement effacée de l'horizon. Cependant, si la désactivation de la capacité d'existence est la grande tendance progressive (elle est en développement), Foucault peut parler dans les termes généraux de la phrase.

L'ensemble de *La volonté de savoir* ne contredit pas notre avis. Nous ne prétendons pas par ailleurs relativiser les propos foucauldien mais les mettre en

⁴²⁸ AGAMBEN, Giorgio, *La politisation de la vie*, in: *Homo sacer* T. I, *le pouvoir souverain et la vie nue*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris : éd. Broché, 1995, [en ligne], URL <http://lesilencequiparle.unblog.fr/2009/02/12/homo-sacer-la-politisation-de-la-vie-giorgio-agamben/>

⁴²⁹ Ibid.

contexte, c'est-à-dire en rapport avec une plus grande partie de son œuvre. De plus, nous pensons qu'avec la capacité d'existence affaiblie chez l'Homme moderne, il se passerait un processus inverse mais articulé à ce que la bio-politique fait de la vie du vivant. À l'implication croissante de la vie naturelle de l'Homme dans les mécanismes et les calculs du pouvoir, correspond une moindre capacité d'existence de l'être humain. Dès lors, entre l'implication de la vie naturelle de l'Homme par la bio-politique et la diminution de la capacité d'existence, il y a un rapport de proportion inverse.

En outre, la citation de Foucault lisant Aristote met le point sur ce qui est la politisation de la vie, tel que l'ensemble du texte d'Agamben va le montrer. La « politisation » est affaire de la vie et pas de l'existence. Elle profite de la vie naturelle. Or, si comme nous disons, l'implication de la vie naturelle dans la bio-politique est inversement proportionnelle à la capacité d'existence, la progression de l'invasion bio-politique sur la vie naturelle produit une diminution de la capacité d'existence. La bio-politique est donc limitation, elle tend l'empêchement de *ce que peut* l'animal politique, elle essaie de lui arracher son attribut politique pour l'enfermer dans l'animal. La politisation de la vie s'oriente donc, même si ses fonctionnements semblent assez contradictoires, vers la désactivation de la politique de l'être.

Il est important de comprendre que la politique à désactiver donne capacité d'existence à l'être. Le bio-politique est l'immersion des mécanismes et des calculs de pouvoir dans la vie naturelle de l'Homme. Elle est donc pouvoir en essence. En revanche, la politique que rendait capable l'animal d'un « trait » de plus (l'existence) le différenciant du vivant, n'a pas de place, en principe, dans la bio-politique. C'est pourquoi, la politique dans laquelle demeure Agamben, Foucault et Deleuze pour élaborer des tactiques convenables au détournement ou à la fuite des dispositifs, n'est pas la bio-politique. Ils affirment la politique dont seulement l'existence peut rendre compte. Ils continuent à développer donc un fort héritage philosophique qui pose la politique « positive » au milieu des affaires de contre-conduite. La politique ou l'existence politique comporte dans ce sens, des puissances à travailler.

Nous pensons que des éléments concernant l'existence politique arrachée de l'être humain, peuvent aujourd'hui être mieux travaillés au sein d'autres manifestations. Nous ne disons pas par-là que le design architectural doive ou puisse prendre des attributs politiques. Ceci afin de les mettre en place dans son champ technique au nom de lui-même ou au nom de la politique. Nous ne disons pas non plus que le design

devrait devenir politique même s'il le peut, ou que la tâche du design architectural devrait d'être politique pour ainsi remplacer l'existence politique. Ce qui nous semble intéressant c'est que l'existence politique comporte un espace et que par conséquent, le design architectural peut travailler des espaces convenables pour l'existence ; des espaces plus aptes à l'existence politique qu'à l'implication de la vie naturelle par des mécanismes et outils de pouvoir. Alors, dans ce sens, l'espace, la vérité et la production (poiésis) seront d'après nous des éléments à travailler par le design architectural.

Nous proposons de travailler ces éléments conçus comme des éléments politiques, en tant qu'éléments esthétiques. En fait, l'espace et la production possèdent des liens historiques très établis avec l'esthétique, mais normalement la vérité est une notion que l'on considère comme ne visant pas que la politique. C'est-à-dire, l'espace et la production sont des éléments acceptés historiquement comme composants de la sphère esthétique, mais la vérité est plutôt un souci politique.

Pourtant le sens de vérité qui nous tient diffère du sens lié à la politique et même à la philosophie. Nous argumenterons, par exemple, sur la différence entre la vérité qui nous regarde en matière de design et la vérité comme « enkrateia ». La vérité sur laquelle nous essayons de faire le point est rapportée au dévoilement des techniques. Le dévoilement serait une possible traduction du « dévoilement des présences » d'Agamben lecteur d'Aristote. Nous pensons que ce type de travail sur la vérité est convenable pour le traitement des environnements afin de les transformer en espaces où l'existence peut habiter et pousser l'habitation. Ces types d'espaces seront différents en forme et en fonction des dispositifs, surtout parce que la possible « liaison » avec le pouvoir qu'ils pourront finalement induire, en dépit de nous, ne sera pas spontanée.

En effet, nous ne disons pas que les « espaces » se trouvent complètement dégagés du pouvoir de contrôle externe. Si ceci est la grande tendance – l'être lié –, il faut en prendre la mesure et se méfier des « bonnes intentions » des designers et architectes. Dès lors, il nous correspond, à nous-autres designers, de prendre en compte que la proposition d'un espace peut tomber toujours sous contrôle. Une proposition spatiale peut ainsi être *inscrite* dans des lignes découlant du pouvoir. C'est pourquoi, nous disons que la liaison toujours possible au pouvoir, ne devrait pas être spontanée. En fait, la liaison immédiate (sans « distanciation »⁴³⁰) d'un sujet à l'espace rappelle les

⁴³⁰ À propos de la notion de « distanciation » nous avons argumenté au sein de la section 2 de la partie précédente, quand nous avons traité le thème de la discontinuité comme méthode

comportements des animaux face leurs environnements. Ceci étant l'affaire tant d'Aristote, que d'Uexküll et d'Agamben⁴³¹. Bien sûr une telle liaison « spontanée » entre les vivants et les environnements est aussi introduite ou renforcée dans le monde de l'Homme moderne, grâce à l'implication croissante de la vie naturelle dans les mécanismes et les calculs du pouvoir technologiques. Mais cette liaison est déjà présente ou intégrée aux processus de subjectivation foucauldien. À propos du philosophe français, Agamben dit ceci,

« Foucault continua toutefois jusqu'à la fin de sa vie à étudier avec ténacité les « processus de subjectivation » qui, dans le passage du monde antique au monde moderne, conduisent l'individu à objectiver son propre moi et à se constituer comme sujet, en se liant spontanément à un pouvoir de contrôle extérieur. Contre toute attente, il ne déplaça pas son terrain d'enquête vers ce qui aurait pu apparaître comme le champ par excellence de la bio-politique moderne : la politique des grands Etats totalitaires du XX^e siècle. Ses recherches, inaugurées avec la reconstruction du *grand enfermement* dans les hôpitaux et les prisons, ne s'achèvent pas sur une analyse des camps de concentration. »⁴³²

La subjectivation de l'individu comportant l'objectivation du moi et la constitution du sujet, est mise en place à travers une liaison spontanée à un pouvoir de contrôle extérieur. Or, la liaison spontanée n'empêche pas l'émergence de l'esprit dans le processus de subjectivation. En fait, l'objectivation du moi est précisément le moyen grâce auquel l'individu devient sujet en termes spirituels. D'où l'intérêt croissant de Foucault, surtout au cours de ses dernières années de vie, pour la spiritualité chrétienne occidentale comme mode de subjectivation.

La subjectivité est liée à un pouvoir extérieur qui s'enchaîne de manière spontanée dans le processus de subjectivation. Ce que nous appelons l'esprit se développe pour rendre réflexive la liaison spontanée au pouvoir. La subjectivation est donc un processus dont des « lignes transversales » peuvent être engendrées à partir de « lignes intégrales » comme nous l'avons vu avec Deleuze. L'individu en processus de subjectivation peut acquérir un certain degré d'autonomie en rendant réflexive sa

possible pour travailler avec les matériaux composites. À ce propos nous avons étudié Benjamin et Brecht.

⁴³¹ AGAMBEN, *L'Ouvert*, op. cit.

⁴³² AGAMBEN, *La politisation de la vie*, op.cit.

liaison au pouvoir. En fait, à cela peut aboutir l'individu à travers un *souci de soi* sur soi-même comme *technè* humaine (« technique politique ») dont le but est la constitution du sujet. Mais, comme nous l'avons dit, la subjectivation, dont la liaison spontanée devient réflexive, n'est pas ce qu'il y a de plus commun, cela n'est pas la règle. En revanche la liaison spontanée prédomine.

Le processus de subjectivation est un concept important de Foucault parce qu'il démontre que l'individu se fait à travers quelque chose d'extérieur. Par conséquent, l'individu capable de « plier la force » (la « déclination »), peut, au milieu de tout ce qui lui sera ainsi permis, s'inquiéter de la force elle-même. En d'autres termes, « plier la force sur soi-même » implique à notre avis un travail sur la force extérieure affectant le sujet. Ce travail est, par ailleurs, sur soi-même parce que la force extérieure est essentielle dans la subjectivation. En outre, « travailler la force » est aussi un souci de savoir et connaissance.

L'individu qui se soucie de lui-même, peut appréhender comment agit la force sur lui-même, quelles sont ses intensités, quels sont ses parcours dans son corps. De plus, il réalise les passages et traversées de ces « énergies » qui le précèdent. C'est pourquoi, même si telle inquiétude sur la force ne dit rien de la source, de la cause en matière de savoir, l'individu inquiet de la force peut agir autrement⁴³³. Ici on rappelle Spinoza et sa méfiance à propos de la « connaissance des causes ». Cependant, cette maîtrise de la force ne correspond pas aux logiques d'espace, mais de milieux. Elle ne s'en sort pas.

Normalement, dans le cas contraire au « souci de soi », ce qu'on appellerait une action ou un faire, n'est plus qu'une *réaction* à ce qui nous affecte de l'extérieur ou même de l'intérieur. Le pouvoir peut venir de l'intérieur du sujet, toutefois le milieu grâce auquel il s'est lié, est disposé pour que les individus agissent par eux-mêmes sans besoin de contrôle extérieur. C'est le cas du panoptique où l'espace dispose tellement les assujettis à la « lumière » que, comme effet, ils font tout ce qu'il faut pour se disposer à la surveillance et à la punition sans besoin de quelqu'un agissant sur eux de manière disciplinaire. Ces exemples de « réactions » peuvent donc devenir « actions » au sein d'un traitement de la force d'après les conditions de chacun. En revanche, la liaison spontanée peut devenir réflexive, mais à condition de l'application de toute une série de techniques sur soi. Ce qui prédominerait est donc la liaison spontanée à un

⁴³³ DELEUZE, Gilles, *Vers le troisième genre*, chap. XVIII, in : *Spinoza et le problème de l'expression*, Paris : éd. de Minuit, 2010, pp. 268 – 281.

pouvoir de contrôle extérieur. C'est pourquoi nous disons que la subjectivation, à la base, semble comporter au moins dans la formulation de *l'Archéologie du savoir*, la naturalisation de l'être mais aussi l'idée du faire (praxis) de cet être.

Si le commun est que l'individu entre spontanément en liaison avec un contrôle extérieur, cela obéit à ce que son aptitude d'entrée envers les milieux et choses à travers lesquelles le pouvoir s'effectue, est une altitude dépourvue d'attention. Cela est l'effet de la force du contrôle appliquée aux individus, mais aussi l'effet de carences originelles de l'individu. Il est essentiel à notre égard que le manque d'attitude attentive prouve notre hypothèse sur l'entrée de l'individu en liaison avec le pouvoir, plus sous l'angle d'un mode naturel technologique que sous l'angle d'un mode réfléchi. Bien sûr tous les dispositifs appliqués à l'individu, même avant sa naissance, permettent la montée du « mode naturel technologique » sous « le mode réflexif » de l'individu. Ainsi la diminution de l'existence politique de l'individu est possible ou, comme le dit Foucault lisant Aristote, sa capacité d'existence politique.

Or, si nous lisons notre dernière argumentation de plus près et à la lumière d'Agamben lisant Foucault qui lit Aristote, il faudra dire que l'Homme n'est pas dépourvu d'entrée au monde de sa capacité d'existence, mais que les effets de l'entourage sur lui rendent difficile l'activation et développement de telle capacité.

Rendre brumeuse la capacité d'existence politique serait donc l'une des tâches des dispositifs. Quand on dit « entrée au monde » nous évoquons la naissance *biologique*. Pour être plus conforme au langage, mieux vaudrait dire que l'être naissant n'entre pas nécessairement au monde mais à des endroits où il est fort possible que prédominent les caractéristiques des environnements. Entrer au monde implique une effectuation de la capacité d'existence. Autrement dit, le monde serait ce vers quoi tendent des sujets dont les capacités d'attention et de réflexion sont activées. Le monde n'est pas donné d'avance, il faut être capable de le constituer. Mais, nous pensons que pour cela, Foucault dirait qu'il faut toujours d'abord des Hommes dont les lignes soient transversales, les dérives de Deleuze.

Le sujet qui accomplit le souci de soi, serait celui capable d'existence politique, c'est-à-dire, de monde. Par conséquent, son faire pourrait s'approcher de ce qui pour Aristote serait la « poiesis » : une production, c'est-à-dire une fin détachée de ses moyens, une vérité. Or, le détachement impliqué par l'existence politique n'assure pas toujours la constitution des espaces, du monde donc, ni le souci des techniques. Le

rapport « maître-élève » contenu dans *L'herméneutique du sujet* et *Le courage de la vérité*, établit qu'un détachement des moyens ne comporte nécessairement pas la constitution de monde ou d'espace.

L'élève demeure dans les moyens de la praxis du maître pendant un très long temps. Pour arriver à acquérir de l'autonomie par rapport au maître, l'élève passe par toute une série d'entraînements, cependant, au bout de ce processus, il peut finalement devenir quelque chose de différent des moyens. Ces moyens sont principalement les techniques de soi et le maître. Alors, quand l'élève s'en sort, il serait une espèce de finalité différente et extérieure aux processus d'élévation auprès du maître. Mais le statut de l'œuvre et par conséquent de l'espace, en dehors du statut possible de production englobé par l'élève en tant que production, est difficile à localiser dans l'œuvre de Foucault. C'est pourquoi, d'après nous, les techniques de soi-même entrent aussi dans ce qu'Agamben lisant Aristote appelle la « praxis ». Cela confirmerait notre position concernant la naturalisation de l'être avant son processus de subjectivation ; naturalisation qui rendrait donc viable le fait que la subjectivation accomplit la liaison spontanée du sujet à un pouvoir de contrôle extérieur.

Le processus de subjectivation « objective » porte sur le moi « intérieur » ; subjectivation où la spiritualité trouverait sa place, en plus de délivrer aussi ce moi à la naturalisation technologique. Ceci étant donné la portée du processus qui implique toujours l'extérieur de quiconque. Or, si l'objectivation est utile pour le devenir « ligne transversale » du sujet, à cause de la présence constante des éléments aptes à la naturalisation technologique au cœur du processus, il est fort possible que la volonté croise aussi le développement de la subjectivation. Et cette volonté, comme le disait Agamben, est « la volonté exécutrice » ; la volonté traversant l' « intelligence » ou l' « esprit ».

L'existence politique en tant que capacité comporte une espèce « d'espace » tel que nous l'avons décrit. Au lieu de se livrer au sujet et aux technologies de soi et par là à la volonté et aux intentions, à notre avis il faudrait concevoir le sujet comme capable d'existence. Ceci à condition de l'étudier *avec* ce qu'il fait et, par conséquent, avec les outils servant à ce propos. Ceci acceptant que ses œuvres et les « moyens » (en dehors la catégorie des moyens utilitaires), les techniques grâce auxquelles *il fait*, l'affectent de manière positive. Ainsi pourrait-on le penser au début du processus et non pas comme

des productions ou reproductions propres de la fin du processus. Ces processus ne concernent pas que les rapports « sociaux » des individus.

La liaison spontanée au pouvoir des milieux ou environnements sans traitement spatial concerne aussi l'espace privé. Agamben rapporte Foucault à Arendt, pour argumenter la pénétration de la bio-politique sur l'intime comme un indice moderne de la politisation de la vie. Alors, en plus de la naturalisation de l'être, la politisation de la vie entraîne une invasion des sphères auparavant libres de politique, comme si,

« (...) à partir d'un certain moment, tout événement politique décisif était toujours à double face : en gagnant des espaces, des libertés et des droits dans leurs conflits avec les pouvoirs centraux, les individus préparent à chaque fois simultanément une inscription tacite mais toujours plus profonde de leur vie dans l'ordre étatique, offrant ainsi une assise nouvelle et plus terrible au pouvoir souverain dont ils voudraient s'affranchir. *« Le « droit » à la vie – écrit Foucault pour expliquer l'importance prise par le sexe dans les conflits politiques -, le droit au corps, à la santé, au bonheur, à la satisfaction des besoins, le « droit », par-delà toutes les oppressions ou « aliénations », à retrouver ce qu'on est et tout ce qu'on peut être, ce « droit » si incompréhensible pour le système juridique classique, a été la réplique politique à toutes ces procédures nouvelles de pouvoir »* (Foucault 1, p.190). »⁴³⁴

L'infiltration est paradoxalement obtenue par voie de la progression dans l'histoire contemporaine du droit civil et des « libertés gagnées » par les citoyens⁴³⁵. On parle ainsi d'une procédure d'« inscription tacite » à travers le droit comme démonstration de ce que Foucault appelait la capacité de « gestion » du pouvoir. Nous pensons que la capacité de gestion des populations est rendue faisable grâce à la montée historique de la naturalisation de l'être et son mouvement inverse, la diminution de la capacité d'existence politique. La politisation de la vie est donc une mise en ordre de la vie dont la capacité de politique est exclue. Cette mise en ordre est éminemment économique, et ses moyens d'application sont ceux du droit. De plus, comme nous le verrons plus tard, les fins de la mise en ordre sont théologiques, parce

⁴³⁴ AGAMBEN, *La politisation de la vie*, Op.cit.

que la notion cruciale du travail et de la production actuelle, « l'efficience fonctionnelle », est signée théologiquement.

Pour conclure notre dissertation à propos de la politisation de la vie, nous prenons un paragraphe où Agamben résume, nous semble-t-il, l'argumentation que nous avons essayée. Le paragraphe dit ceci,

« Et c'est seulement parce que la vie biologique et ses besoins sont devenus partout le fait *politiquement* décisif que l'on peut comprendre la rapidité, autrement inexplicable, avec laquelle les démocraties parlementaires se sont transformées, au cours de notre siècle, en des Etats totalitaires, et les Etats totalitaires se convertissent aujourd'hui presque sans solution de continuité en des démocraties parlementaires. Dans les deux cas, ces renversements se sont produits dans un contexte où la politique s'était transformée depuis longtemps déjà en bio-politique et où l'enjeu, désormais, ne consistait plus qu'à déterminer la forme d'organisation politique la plus efficace pour garantir le contrôle, la jouissance et le souci de la vie nue. Les distinctions politiques traditionnelles (droite et gauche, libéralisme et totalitarisme, privé et public) perdent leur clarté et leur intelligibilité une fois que la vie nue devient leur référent fondamental, et elles entrent ainsi dans une zone d'indifférence. C'est de là aussi que viennent le glissement inattendu des classes dirigeantes ex-communistes vers le racisme le plus extrême (comme en Bosnie, avec le programme « dépuración ethnique ») et la renaissance sous de nouvelles formes du fascisme en Europe. Parallèlement à l'affirmation de la bio-politique, on assiste en effet à un déplacement et à une extension progressive, au-delà des limites de l'état d'exception, de la décision sur la vie nue, qui définissait la souveraineté.»⁴³⁶

Les thèmes portant sur les démocraties parlementaires et sur la vie nue en tant que vie toujours exposée à la mort mais non profitable, sont objet d'une autre dissertation que nous devons pour l'instant réserver. En revanche, nous voulons finir en réaffirmant à l'égard d'Agamben, que la politique est devenue une bio-politique dont les deux caractéristiques principales sont l'efficacité et l'indifférenciation. Par efficacité nous comprenons la visée de la « gestion » telle que nous l'avons énoncée et que nous allons la traiter plus tard sous l'angle de la signature théologique. L'efficacité est une

⁴³⁶ Ibid.

visée bio-politique parce que, comme le dit Agamben, elle concerne la recherche de « la meilleure » organisation politique, c'est-à-dire la plus efficace.

Or, l'« indifférenciation » à laquelle entrent les distinctions politiques traditionnelles grâce à l'extension progressive de la vie nue et de l'« État d'exception », réaffirme le travail que nous avons mené sur la praxis, la poïésis, la naturalisation et la capacité d'existence. Par « indifférenciation », ce qui auparavant était bien tranché et défini devient confus. Alors, les domaines s'entrelacent et il devient possible d'entendre actuellement « existence » quand il s'agit d'un souci de « vie ». Dès lors, des éléments exclusifs du domaine de la « poïésis » apparaissent maintenant comme des affaires de « praxis ». Cependant, si la tendance est la naturalisation technologique de l'être et du fait de faire, il résulte un problème important de l'indifférenciation, à savoir, le « particulier » de l'existence et de la poïésis est maintenant présenté comme particulier de l'existence et de la poïésis, quand en fait ces deux domaines sont soutenus par la « vie » et la « praxis ». Pour le dire autrement, la poïésis et l'existence ne pourraient donc pas être que des apparences de poïésis et d'existence, parce que, grâce au glissement octroyé par l'indifférenciation, la vie et la praxis tendent à soutenir toujours les manifestations dites de poïésis et d'existence. On assiste ainsi à des manifestations, à des éléments, à des évènements de pseudo-poïésis et de pseudo-existence, ou comme nous avons dit, de pseudo-formes ou de formes fonctionnalisées.

À cet égard, nous allons d'abord étudier comment les théories du « corps commun », dont les catégories qui sont dites proches de la capacité d'existence politique, tendent au contraire vers des formes de pseudo-existence. Par ce biais, nous tentons de saisir des sources possibles de « pseudo-formes ».

V. 3.4. DU « GRAND CORPS » EFFICACE PAR NATURE, OU DE LA PSEUDO- EXISTENCE.

Le problème des « intentions » demeure toujours un axe guide de notre travail à reprendre à plusieurs occasions et sous différents égards. Une préoccupation des « intentions » est sensible dans les textes d'Agamben que nous avons travaillé dans la présente section. Nous pensons que l'émergence d'une philosophie portant plutôt sur les puissances du corps que sur celles de l'esprit, est liée à l'« intention ». Ceci n'est pas

une hypothèse d'Agamben, elle appartient à notre propre posture. D'après nous, l'intention est un problème qui demeure dans les tactiques de détournement des dispositifs. Ce problème reste évident dans les textes d'Agamben. Il disait, comme nous l'avons remarqué, qu'au début de l'histoire des premières formations religieuses l'« improfanable » concernait toujours une intention profane.

Comme nous l'avons aussi montré, la posture d'Agamben face à la politisation de la vie, soutient une profanation politique qui n'est pas bio-politique même si elle est politique. Néanmoins, quand il prévoit des actions de détournement politiques dans le futur, l'« intention » persiste dans ses propos sous une forme politique. En effet, les futures actions de détournement entraînent des intentions de détournement. Par ailleurs, si l'on rappelle notre hypothèse sur le design, on peut avancer que le travail sur l'espace et la technologie intelligente, en plus d'avoir affaire à une espèce de libération des intentions de l'« auteur », devrait prendre en compte ce que peuvent les choses, soit, ce que peuvent les matériaux. Ainsi, les « intentions », telles que nous les comprenons, ne continueraient pas à être primordiales par rapport aux actions possibles en découlant, mais secondaires ou parallèles à un travail sur les choses. Il faudra donc d'abord se soucier des choses, des techniques, des matériaux, pour après traiter les « intentions ».

Malgré les efforts de pensées parcourant l'histoire de la philosophie dès l'époque baroque (Spinoza) à la contemporanéité (Deleuze), il faudra transformer la formule Spinoziste-deleuzienne « personne connaît ce que peut un corps » en autre où la chose ou la technè est mise au cœur du problème. Nous proposons d'être attentifs, de prendre soin de ce que peut une chose, pour ainsi penser les dispositifs autrement. Or, le soin des techniques ne participe pas des mêmes propos de la réification du corps. La tournure vers le corps « vitale », conteste le règne de la conscience comme foyer capable de tout faire. Cette contestation entraîne une revendication du corps en tant qu'essai de dépassement. Les mandats de la conscience et ses effets seront les cibles à dépasser. Parmi ceux-ci, la croyance dans l'efficacité des intentions ressort. Mais cette stratégie tout à fait louable et focalisée sur « ce qui peut un corps » n'a pas réussi à faire face à la politisation de la vie. En fait, comme le montre Agamben, la philosophie du corps s'inaugure comme le domaine où la bio-politique a trouvé un moyen utile et efficace. Agamben argumente en rendant évident à ce propos le parallélisme historique

entre le besoin du corps pour l'application du droit, et la montée du corps dans la pensée philosophique depuis l'époque baroque.

« S'il est vrai que, pour être appliquée, la loi a besoin d'un corps, si en ce sens on peut parler du « désir de la loi d'avoir un corps », la démocratie répond à son désir en obligeant la loi à prendre soin de ce corps. Un fait manifeste bien ce caractère ambigu (ou polaire) de la démocratie : tandis que l'*Habeas corpus* était destiné initialement à garantir la présence de l'accusé dans un procès et donc à l'empêcher de se soustraire au jugement, dans sa forme nouvelle et définitive, l'*Habeas corpus* se renverse en obligation pour le magistrat d'exposer le corps de l'accusé et de justifier sa détention. *Corpus est un être ambivalent, porteur aussi bien de l'assujettissement au pouvoir souverain que des libertés individuelles.* .

Cette nouvelle centralité du « corps » dans la terminologie politico-juridique coïncide avec le processus, plus général, qui confère à corpus une position privilégiée dans la philosophie et dans les sciences de l'époque baroque, de Descartes à Newton et de Leibniz à Spinoza. Dans la réflexion politique, toutefois, même quand corpus devient la métaphore centrale de la communauté politique, comme dans le *Léviathan* ou dans *le Contrat social*, il garde toujours un lien étroit avec la vie nue. L'utilisation du terme chez Hobbes est, à cet égard, particulièrement instructive. S'il est vrai que le *De homine* distingue chez l'homme un corps naturel et un corps politique (*homo enim nonmodo corpus naturale est, sed etiam civitatis, id est, ut ita loquar, corporis politici pars*, Hobbes 3, p.1), dans le *De cive*, c'est justement la possibilité de tuer le corps qui fonde aussi bien l'égalité naturelle des hommes que la nécessité du *Commonwealth* : « *Car si nous considérons des hommes faits, et prenons garde à la fragilité de la structure du corps humain (sous les ruines duquel toutes les facultés, la force, et la sagesse qui nous accompagnent demeurent accablées) et combien aisé il est au plus faible de tuer l'homme du monde le plus robuste, il ne nous restera point de sujet de nous fier à nos forces, comme si la nature nous avait donné par là quelque supériorité sur les autres. Ceux-là sont égaux, qui peuvent choses égales. Or ceux qui peuvent ce qu'il y a de plus grand et de pire, à savoir ôter la vie, peuvent choses égales. Tous les hommes sont donc naturellement égaux.* » (Hobbes 1, p.82) C'est sous cet éclairage que doit être lue la grande métaphore du *Léviathan*, dont le corps est formé par tous les corps des individus. Ce sont les corps des sujets, absolument exposés au meurtre, qui forment le nouveau corps politique de l'Occident. »⁴³⁷

⁴³⁷ Ibid.

Même si les domaines et les puissances de la conscience et du corps n'ont pas été épuisés par différentes pensées et pratiques, la voie des choses, la voie des technès, peut contenir des potentialités. Celles-ci ne seraient pas nécessairement disposées à la bio-politique comme le corps politique de l'Occident.

Le corps politique chez Hobbes possède aussi une version très intéressante chez Spinoza. Pour nous, la formule du *Traité politique* « La cité doit susciter l'amour de la liberté » est structurale de notre hypothèse sur le design architectural. Nous pensons que quelque chose comme la « liberté » est effet possible d'un travail soucieux de design avec les matériaux dits intelligents. Pourtant, de la cité chez Spinoza il ressort aussi un autre sens important pour notre élaboration critique sur l'haute performativité, l'efficacité et l'indifférenciation. La cité est en essence un grand corps formé par tous les corps des individus, mais cette formation répond à des *passions tristes*. À ce propos, citant *L'Éthique* et *Le traité politique* dans une note de page de *Spinoza et le problème de l'expression*, Deleuze affirme :

« Le mobile de la formation de la cité est toujours la crainte et l'espoir, crainte d'un plus grand mal, espoir d'un plus grand bien. Mais ce sont des passions essentiellement tristes (cf. *É*, IV, 47, dem). La cité, une fois établie, doit susciter *l'amour de la liberté* plutôt que la crainte des châtimens ou même l'espoir des récompenses. « C'est aux esclaves, non pas aux hommes libres, qu'on donne des prix de vertu » (*TP*. 10,8). »⁴³⁸

La crainte et l'espoir sont des catégories de l'être en « état naturel ». L'état politique de l'être, c'est-à-dire celui dont l'être devient individu mais simultanément partie du corps commun, serait un continent des nouvelles catégories de l'être. Parmi elles se trouve « la raison ». Alors, le processus de conformation de la cité que Deleuze remarque comme synonyme du corps commun chez Spinoza, obéit à des catégories qui sont plus des « sentiments » que de la raison. Par ailleurs, si l'on rapporte *La politisation de la vie* à *L'ouvert* d'Agamben, il est valable dire que l'état naturel est un état où des milieux prédomineraient. Pour la conformation des espaces, il est nécessaire donc d'abord, que la force des sentiments, la crainte et l'espoir, soit mise en place, effectuée. Néanmoins, les sentiments modelant la force ne seront jamais exclus de la cité, pas nécessairement à cause des faiblesses du corps commun, mais pour d'autres raisons. À

⁴³⁸ DELEUZE, *Spinoza et le problème de l'expression*, op.cit, p. 246.

ce sujet, le concept « signature » d'Agamben permet de penser que, ce qui s'émancipe d'un environnement pour constituer autre entité – dans le cas qui nous occupe, l'espace de la cité où le corps commun possède sa place –, continue à contenir des traces de l'environnement « dépassé ». Des restes de l'état de nature perdurent donc dans le corps commun.

Pourtant, on dirait d'après la lecture de Deleuze sur Spinoza, que sous l'angle de la cité, que les individus tendent vers l'amour de la liberté. Ainsi, il ne serait pas insensé de dire, selon nous, que la capacité d'existence politique aristotélicienne n'est pas loin de l'existence des « amants de la liberté ». En fait, pour Deleuze - Spinoza le corps commun joint « l'idéal de la raison » grâce à la cité. Bien sûr chez Aristote l'affaire se passe entre les sujets, mais chez Spinoza il s'agit d'un corps commun lié à la raison. Après s'être établie la cité, où le corps commun est parallèle à la raison, les individus sont aussi amenés à se diriger eux-mêmes mais en étant accompagnés. La cité est une espèce d'accompagnateur de la formation des individus. En effet, les individus par eux-mêmes sans accompagnement et à partir de leurs expériences empiriques auront du mal à se former.

« Il est vrai que nous échappons à la contradiction dans la mesure où nous invoquons une très lente expérience, une très lente formation empirique. Mais nous tombons aussitôt dans une autre difficulté. D'une part, le poids des rencontres présentes est toujours là, qui risque d'annihiler l'effort de la raison. Et surtout cet effort, au mieux, n'aboutira qu'à la fin de la vie ; « or il faut bien vivre jusque-là » (*Traité Theologico Politique*, ch. 16 (II, p. 259)). Voilà pourquoi la raison ne serait rien et ne conquerrait jamais sa propre puissance si elle ne trouvait une aide dans une puissance d'un autre genre, qui se joint à elle, qui en prépare et en accompagne la formation. Cette puissance d'un autre genre est celle de l'État ou de la cité ».⁴³⁹

Sortons du cas de la formation de la cité où il semble évident que les causes de sa conformation sont plutôt des sentiments que des décisions réfléchies, pour analyser la cité déjà établie. La cité est la cause de que l'homme porte des traces de l'état de nature. La cité est donc paradoxalement, une opération de ré-naturalisation. En Dehors du concept « signature », c'est à cause du droit que la cité, à la place d'encourager la

⁴³⁹ Ibid, p. 244

liberté des hommes, les rendrait ou les maintiendrait toujours naturels. Comme le montre Agamben, le droit aurait besoin de se centraliser sur les corps pour appliquer les lois. L'émergence du corps commun serait ainsi nécessaire pour l'exécution la plus efficace du paradigme opérationnel.

Dès lors, dans le corps, la bio-politique trouve un foyer apte à son application. Tout se passe comme si, grâce à la concentration dans le corps du droit et à la pensée baroque, la politisation de la vie trouve le domaine efficace à son application. A travers le corps, le lien étroit avec la nature demeure toujours présent dans l'individu participant d'un corps. Or, puisque les individus dépendent du grand corps concernant sa formation, la nature, le milieu, et les sentiments, continuent à occuper une place dans la catégorisation des citoyens. En fait, la puissance de chaque individu se perd au moment du contrat, mais elle se régénère au moment d'être transférée dans le grand corps.

La puissance du grand corps est donc l'addition des puissances individuelles, mais ces puissances sont plutôt naturelles. Or, le grand corps comprend une raison, cependant sa puissance est celle rassemblant les puissances naturelles de chacun. C'est pourquoi « la raison » peut raisonner plutôt en termes exécuteurs. Elle est accompagnée et toujours poussée par une puissance dont le caractère est naturel. De ce caractère naturel à la volonté, comme nous l'avons vu, il n'y a pas de très grand écart. La puissance naturelle de chacun n'est pas lointaine de la nature de chacun. Comme dit Deleuze, le grand corps possède une puissance égale à l'addition de toutes les forces individuelles de chacun dans son état de nature. En ce sens l'idéal de la bonne cité dépend de la nature des individus.

« Le contrat par lequel les individus aliènent leur droit n'a pas d'autre ressort que l'intérêt (la crainte d'un plus grand mal, l'espoir d'un plus grand bien) ; si les citoyens se craignent la cité plus que tout, ils se retrouvent à l'état de nature, en même temps que la cité perd de sa puissance, en butte aux factions qu'elle a suscitées. C'est donc sa propre nature qui détermine la cité à viser autant que possible l'idéal de la raison, à s'efforcer de conformer à la raison l'ensemble de ses lois. Et la cité conviendra d'autant plus avec la raison qu'elle produira moins de

passions tristes chez les citoyens (crainte ou même espoir), s'appuyant plutôt sur des affections joyeuses ». ⁴⁴⁰

Dès lors, une question se pose avec insistance : comment on peut alors garantir que la nature des individus est appropriée pour constituer la « bonne cité » ? Le plus probable, surtout dans le cas de la continuation ou progression de la cité déjà constituée, est que la crainte et les espoirs soient le plus fort des mobiles. La cité ne serait donc pas « formée ». Même si elle est constituée à la base d'un rassemblement des individus s'efforçant à conformer à la raison l'ensemble de ses lois, cela ne veut pas dire qu'elle soit formée. Parce que « le droit » est une affaire ambiguë dont les extensions à tous les domaines de la vie, même les privées et intimes, répondent à des besoins de prolongation du paradigme opérationnel du bio-pouvoir. Et ce bio-pouvoir trouve son champ le plus efficace dans l'accent sur le corps, car il est l'attribut de l'homme le plus directement lié à la nature.

Spinoza donne alors des arguments très forts pour en déduire l'importance de la cité dans la conformation du corps politique en rapport à la raison. En fait, la cité, même si elle assimile ou imite la raison, prépare et configure la formation de la raison.

« La « bonne » cité, tantôt tient lieu de raison à ceux qui n'en ont pas ; tantôt prépare, préfigure et imite à sa manière l'œuvre de la raison. C'est elle qui rend possible la formation de la raison même. On ne considérera pas comme preuves d'un optimisme exagéré les deux propositions de Spinoza. Finalement et malgré tout, la cité est le meilleur milieu où l'homme puisse devenir raisonnable ; et aussi le meilleur milieu où l'homme raisonnable puisse vivre (*Étique*, IV, 35, sc. ; IV, 73, prop. Et de.) ». ⁴⁴¹

Voilà pourquoi la formation de la cité, que nous distinguons de sa constitution, est décisive. Or, le terme « constitution » nous est très utile parce qu'il nous semble que toute l'argumentation sur la cité et le grand corps commun, de Hobbes à Spinoza, passe par voie du droit. La constitution est, en ce sens, une notion tributaire de la notion de droit. Une constitution est un ensemble des lois rendant possible une cité ou un état. En revanche nous soutenons que la conformation est une notion problématique dans la

⁴⁴⁰ Ibid, p. 246

⁴⁴¹ Ibid, p. 247

lecture que Deleuze fait de Spinoza. Nous pensons que l'élaboration d'une notion de « forme » manque dans les théories sur le grand corps. Or, de la prédominance du droit chez Spinoza d'après Deleuze, donne exemple le principe de raison inaliénable au milieu de l'aliénation que comporte le contrat. Ce principe est un droit naturel.

« ...que signifie pour le citoyen « renoncer à son droit naturel » ? Non pas évidemment renoncer à persévérer dans l'être. Mais : renoncer à se déterminer d'après des *affections personnelles quelconques*. Abandonnant son droit de juger personnellement ce qui est bon et mauvais, le citoyen s'engage donc à recevoir des *affections communes et collectives*. Mais, en fonction de ces affections, il continue personnellement à persévérer dans son être, à faire tout ce qui est en son pouvoir pour conserver son existence et veiller à ses intérêts (*Traité Politique*, ch. 3, 3 et 8). C'est en ce sens que Spinoza peut dire que chacun renonce à son droit naturel suivant la règle de la cité, et pourtant conserve entièrement ce droit naturel dans l'état civil. D'autre part, les *affections de la raison* ne relèvent pas de la cité : la puissance de connaître, de penser et d'exprimer sa pensée reste un droit naturel inaliénable, que la cité ne peut pas compromettre sans rétablir entre elle et ses sujets des rapports de simple violence. » ⁴⁴²

Si les affections communes proviennent de la cité, elles seront donc aussi raisonnées. Mais ces affections ne compromettent pas la possibilité des affections individuelles de la raison. On parlera donc des affections de la raison communes et individuelles. Or, précisément ces dernières trouvent leur place, leur droit, dans la cité. L'individu peut penser et agir à partir des affections individuelles de la raison parce qu'il en a le droit à l'intérieur de la cité. En fait, comme le dit Deleuze, ce droit est naturel. Pour le dire autrement, ce droit relève du conatus comme essence naturel de l'homme.

Le conatus est déjà une notion chargée de nature dans le sens où il se rapporte à tout vivant « persévérant dans l'être ». De plus, sa traduction dans la cité vient d'une voie comportant aussi des traits naturels : le droit qui a eu besoin de l'*habeas corpus* pour l'une de ses réalisations historiques et qui s'applique partout. Alors, le conatus sous sa forme de citoyenneté, conserve sa puissance naturelle. Il peut s'effectuer dans la cité sous la garde du droit naturel. Grâce au droit, la nature persiste et occupe une place très importante dans la structure la plus « artificielle » : la cité.

⁴⁴² Ibid., p. 246, - 247.

Nous sommes parvenus à la lecture de Spinoza par Deleuze, à cause de la citation qu'Agamben fait d'Hobbes. Étant le corps commun, le sujet de connexion entre ces deux pensées baroques. Deleuze remarque également un écart entre Spinoza et Hobbes à ce propos.

« ... entre la cité et l'idéal de la raison, une grande ressemblance existe. Chez Spinoza comme chez Hobbes, le souverain se définit par son droit naturel, égal à sa puissance, c'est-à-dire égal à tous les droits dont les contractants se sont dessaisis. Mais ce souverain n'est pas, comme chez Hobbes, un tiers au bénéfice duquel se ferait le contrat des particuliers. Le souverain est le tout ; le contrat se fait entre individus, mais qui transfèrent au tout qu'ils forment en contractant. C'est pourquoi la cité est décrite par Spinoza comme une personne collective, corps commun et âme commune, « une masse conduite en quelque sorte par une même pensée (*Traité Politique*, ch. 3, 2.). »⁴⁴³

En dépit de la différence Hobbes – Spinoza, ces derniers partagent l'idée que le grand corps possède une puissance égale à l'addition de toutes les forces individuelles de chacun dans son état de nature : « le souverain se définit par son droit naturel, c'est-à-dire égal à tous les droits dont les contractants se sont dessaisis ». Mais comme le dit Deleuze, chez Spinoza le souverain, le corps commun, n'est pas un tiers, il est le corps commun, le tout. Alors le transfert de pouvoir par les contractants ne bénéficie pas d'un tiers, mais du tout. Ceci serait un type de transfert plus « démocratique » dirait-on maintenant. Mais, connaissant le rapport du droit à la nature, il en résulte que ce transfert du droit naturel et de son pouvoir n'affecte pas principalement un souverain externe à la personne collective, mais à la personne collective elle-même. Cette personne est elle-même le souverain. Le souverain n'est pas externe, il ne peut pas accueillir les plaintes des citoyens étant donné ses actions et son mode de pensée naturalisée. Ainsi nous-mêmes, tantôt comme personne collective tantôt comme individus, pensons et agissons fortement affectés par notre nature. La nature peut même ce que la cité ne peut pas, compromettre notre plus grande liberté, celle produite par les « affections de la raison sous le mode individuel ».

⁴⁴³ Ibid., p. 245.

VI. ELEMENTS CRITIQUES POUR UN ESPACE ARCHITECTURAL.

VI. 1. CRITIQUE DE LA TECHNOLOGIE DISTRIBUTIVE.

VI. 1.1. DE L'IMPERSONEL TECHNIQUE.

Dans un entretien réalisé par Stany Grelet et Matthieu Potte-Bonneville pour la revue *Vacarme* N. 10, hiver 2010, Giorgio Agamben argumente sur sa position face aux possibilités de détournement des dispositions de la bio-politique. Les propos du philosophe renvoient à l'ensemble de son œuvre et particulièrement à son livre *Ce qui reste d'Auschwitz*. Cependant, le titre de l'entretien évoque plus directement les travaux de Gilles Deleuze sur le « mineur ». Ces travaux commencent avec ses tomes sur Proust et Kafka et vont jusqu'à l'avant dernier livre écrit avec Felix Guattari *Mille Plateaux, capitalisme et schizophrénie*. La remarque n'est pas anecdotique, elle signale la référence obligée que mêmes les auteurs de l'entretien font au moment d'affronter Agamben. Plusieurs fois, à travers Agamben on retrouve les idées de Deleuze ou Foucault ou tous les deux.

Il est complètement certain qu'il y a des liens parfois étroits entre ces trois pensées, mais concernant les tactiques de détournement, le philosophe italien a quelque chose de plus à dire. L'avis sur une possible tactique n'est pas énoncé sous le mode d'une posture achevée de sa pensée à ce propos. Ses livres ne donnent pas une synthèse de sa posture contre-dispositifs, contre-pouvoir, peut-être parce qu'avec lui, il ne s'agit pas nécessairement des tactiques contre le pouvoir. À ce propos, la remarque sur le titre de l'entretien est importante. La « bio-politique mineure » est un énoncé des intervieweurs évoquant l'avis de Deleuze-Guattari face à l'état et aux multiples modes de fascisme. Jamais dans l'entretien Agamben ne répond en affirmant une posture définitive. Peut-être qu'Agamben est en train de faire plutôt une proposition mais d'après des principes qui dépassent le mineur.

L'entretien se déroule d'après des problèmes de subjectivité par rapport au pouvoir d'état et de la bio-politique. Par conséquent, les réponses se succèdent dans le même encadrement. Pour Agamben, la manière la plus adéquate pour penser la politique serait une élaboration d'après des tactiques et non pas d'après des principes⁴⁴⁴. C'est pourquoi, sa conception du sujet rejoint celle de Foucault. Mais simultanément, il convient de penser le sujet comme tactique, qui rend possible l'étendue ou la variation de la tactique pour aborder le sujet autrement. Ceci ne serait pas le cas si l'on s'était saisi des principes universels aptes à abriter et normaliser les variations.

La première partie de l'entretien problématise la notion de sujet comme processus de subjectivation mais aussi comme « déprise » de soi. Agamben reprend ces deux éléments de la dernière pensée de Foucault. C'est à dire la connaissance et la non-connaissance⁴⁴⁵. La subjectivation entraîne donc une dé-subjectivation, un mépris de soi qui tend à se plonger dans des zones inconnues. Mais normalement, il est acquis que le processus de subjectivation implique un savoir parce, comme le cas du souci de soi le montre, la visée est de se connaître soi-même pour mieux se gouverner et ainsi gouverner mieux aux autres. Tandis que la dé-subjectivation, par laquelle Agamben comprend un mépris et une déprise de soi, n'entraîne pas le savoir ou la connaissance, surtout pas la connaissance de soi. Il est bien évident que la dé-subjectivation peut aboutir à un savoir, mais cela n'est pas la visée qui fonde le processus de dé-subjectivation. Au début, ce processus est impersonnel, le sujet ne peut pas le rendre conscient.

La dé-subjectivation est normalement comprise comme une affaire négative et convenable à la ré-subjectivation de l'individu par l'état. Pensons aux catégorisations institutionnelles des modes d'existence ou d'habitation. Hétérosexuel, homosexuel, etc. Cette catégorisation est essentiellement une division « distributive », thème tout à fait bio-politique, comme nous l'avons montré, et analysé par Foucault dans *Sécurité*,

⁴⁴⁴ « Je crois qu'on ne peut pas avoir de principes généraux, sauf être attentif à ne pas retomber dans un processus de re-subjectivation qui serait en même temps un assujettissement, c'est-à-dire n'être un sujet que dans la mesure d'une stratégie ou d'une tactique », in : GRELET Stany et POTTE-BONNEVILLE Mattieu, *Une biopolitique mineure*, entretien avec Giorgio Agamben, *Vacarme* [en ligne], 10/ 2000, mis en ligne le 25 novembre 2012, Consulté le 04 janvier 2013. URL : <http://www.vacarme.org/article255.html>

⁴⁴⁵ GRELET, POTTE-BONNEVILLE , *Une biopolitique mineure*, op.cit

*territoire, population*⁴⁴⁶. Dans la division rendant possible la catégorisation des individus, la dé-subjectivation advient au moment où le sujet est mis en relation avec un contexte de dispositifs normatifs faisant de lui la composante d'une fraction. C'est pourquoi, la dé-subjectivation comporte une méconnaissance des procédures des dispositifs et de ce qu'ils font sur le « soi-même ». De cette méconnaissance profitent les dispositifs pour imposer des comportements et des modes d'être, desquels va surgir finalement une ré-subjectivation. Le moment de la dé-subjectivation, précède la ré-subjectivation, arrive quand l'individu est dépossédé de ses attributs concernant son identité. Ainsi l'individu devient apte d'être identifié en fonction des dispositifs.

Or, la dé-subjectivation n'est pas pour Agamben nécessairement négative. Elle peut en effet être positive. Ainsi, commence la dérive des argumentations qu'Agamben signale, par exemple, comment le sujet se fait d'après des liens qu'il ne connaît pas ou ne maîtrise pas. Le souci de soi, en revanche, est un processus où il s'agit d'arriver à maîtriser les relations entourant le sujet, même si la connaissance des causes ou des éléments d'où procèdent les affections n'est pas exacte. En ce sens, Foucault rejoint Spinoza mais aussi Simondon. Agamben évoque le philosophe des *Modes techniques* pour en dire ceci,

« ...ce que j'aime beaucoup chez Simondon : on peut penser qu'il pense l'individuation, toujours, comme coexistence entre un principe individuel et personnel et un principe impersonnel, non-individuel. C'est-à-dire qu'une vie est toujours faite de deux phases en même temps, personnelle et impersonnelle. Elles sont toujours en rapport, même si elles sont nettement séparées. Je crois qu'on pourrait appeler l'impersonnel l'ordre de la puissance impersonnelle avec laquelle toute vie est en rapport. Et on pourrait appeler désubjectivation cette expérience qu'on fait tous les jours de côtoyer une puissance impersonnelle, quelque chose qui en même temps nous dépasse et nous fait vivre. »⁴⁴⁷

La posture d'Agamben semble tout à fait foucauldienne dans un premier temps, quand il ajoute à la citation précédente : « Voilà, il me semble que la question de l'art de vivre, ce serait : comment être en rapport avec cette puissance impersonnelle ?

⁴⁴⁶ FOUCAULT, *Les formes de normalisation dans la discipline et dans les mécanismes de sécurité*, Leçon du 25 janvier 1978, In : *Sécurité, territoire, population*, Cours au Collège de France, 1977 – 1978, Paris : éd. Gallimard, 2004, pp. 57 – 431.

⁴⁴⁷ GRELET, POTTE-BONNEVILLE, *Une biopolitique mineure*, op.cit

Comment le sujet saura être en rapport avec sa puissance, qui ne lui appartient pas, qui le dépasse ? C'est un problème poétique, pour ainsi dire »⁴⁴⁸. Si le problème du comment entrer en rapport avec la puissance impersonnelle est poétique, il est donc valable de dire qu'il concerne un souci de « production ». Mais nous voyons qu'un tel problème poétique, n'est pas nécessairement affaire que de l'« art de vivre » foucaldien évoqué par Agamben. Nous pensons qu'en tant que poétique, il est un souci technique.

Agamben continue en disant que l'impersonnel rejoint le génie des romains. « Les Romains appelaient cela le génie, principe impersonnel fécond, qui permet d'engendrer une vie. Là aussi, c'est un modèle possible. Le sujet ne serait ni le sujet conscient, ni la puissance impersonnelle, mais ce qui se tient entre les deux »⁴⁴⁹. Laissons d'un côté pour le reprendre tout à l'heure le thème de l'entre deux, pour nous focaliser maintenant sur le « génie ».

La notion de « génie » qui renvoie au texte *Le génie de Profanations*, représente le socle de la puissance impersonnelle. D'après nous, le souci de la relation avec l'impersonnel ne doit pas être résolu nécessairement par le sujet rapporté aux puissances impersonnelles, mais par les espaces, techniques, objets dont émanent de telles puissances. Cela relève donc d'une affaire de design architectural : comment travailler un espace pour qu'il soit la possibilité d'une puissance impersonnelle orientée, par exemple, vers la vérité ? Ainsi l'espace servira à proposer une relation avec le sujet sous un mode en particulier. Le génie serait donc une affaire d'espaces, de techniques, ainsi que d'objets architecturaux.

Dans une perspective fonctionnaliste portant sur les environnements et non pas sur l'espace, le liant au vivant ne serait pas celui du génie. Le génie génère quelque chose de fécond, cela veut dire pour nous une ouverture, une orientation. En fait, nous pensons les espaces comme propositions de choix multiples⁴⁵⁰ où l'opérationnalité des milieux est troublée. Si l'opérationnalité des milieux est mise en cause et les espaces sont élaborés pour exprimer des options, la production aurait de nouveau de nouveau un sens parmi nous-autres.

⁴⁴⁸ Ibid.

⁴⁴⁹ Ibid.

⁴⁵⁰ Voir : HUYGHE, Pierre-Damien, *Plaidoyer pour une technique hospitalisable*, texte édité dans le cadre de l'entretien à la Galerie VIA, Paris, 14 juin 2011, Carte Blanche via 2011.

Un homme productif au sens poétique serait un homme capable de sortir des moyens établis pour en produire des fins. Le sens de non production chez Agamben ou la pure praxis concerne l'attachement à des procédures qui maintient les moyens à l'infini. Si la tendance est de rester dans le mode opérationnel, fonctionnel, les fins seront impossibles. Il s'agit dans le poétique de produire des fins qui, en sortant du milieu opérationnel, proposent d'autres praxis pas nécessairement toute à fait opérationnelles. Cela non pas du côté de l'homme en subjectivation, mais du côté de l'espace, s'il offre des possibilités, par exemple des possibilités d'usage dont le fonctionnel ne soit pas le seul, la sortie des moyens opérationnels est aussi possible.

VI. 1. 2. DE LA DIVISION, OU L'ESPACE ARCHITECTURÉ D'APRÈS FOUCAULT.

D'après le thème de la subjectivation, Agamben se préoccupe dans l'entretien de la notion de division, parce qu'à travers elle, le droit et ses rapports à la bio-politique, réussissent à s'introduire partout dans les activités des hommes. Nous pensons que la division telle qu'elle est comprise par Agamben, renvoie au souci de distribution des dispositifs. En divisant on peut distribuer les hommes, c'est-à-dire, les maintenir dans une place spécifique.

Nous allons argumenter la procédure distributive d'après les études de Foucault sur ce qu'il appelle un « espace architecturé ». Bien évidemment un tel espace, de par sa bonne distribution, est le moyen le plus apte pour gouverner les hommes. Or, comme nous le suggérons dans la note de page, l'espace architecturé fonctionne bien au niveau d'opérativité parce qu'il réussit à découper les intensités sauvages des sujets. La division réussie la distribution et celle-ci la coupure des intensités naturelles de dérèglement des sujets.

À ce propos, nous pensons que Foucault rejoint en quelque sorte Deleuze au niveau d'une revendication des intensités primaires sauvages, sans médiation, de l'homme⁴⁵¹. Ces intensités doivent être coupées afin de permettre une bonne

⁴⁵¹ Notre hypothèse à propos du rapport' « intensités sauvages » - « distribution », nous permet de rapprocher soit pas fermée au « dehors » mais qu'elle y soit liée et que cette relation permet d'injecter l'intensité. De plus, pour nous, de cette visée du « pouvoir de contrôle » est corrélatif un savoir spécifique, la. Grace à la représentation, la ville est montrée en termes de « connexion, circulation et communication entre éléments néanmoins indépendants. Ce savoir cache, à travers telle représentation de la ville, un territoire composé par des strates et des couches qui se

déterminent chaque fois. Ces strates sont des rapports purs, éminemment topologiques. Donc, il y a de « rapports de pouvoir » comme dit Foucault, mais aussi un savoir camouflant ces rapports.

De plus, de savoir dépendent des « multiplicités artificielles ». Ces multiplicités désignent, parmi autres, des « individus », organisées hiérarchiquement (l'espace du père est le plus important), par communication (chaque dépendance spatiale doit communiquer avec les autres sans perdre son « identité »), et en raison de certains effets fonctionnels (assurer le confort climatique, assurer les bienfaits, assurer des espaces précis pour l'agrandissement des enfants, etc.). Alors, les distributions dans l'espace concernent nécessairement des multiplicités artificielles, car les multiplicités vraiment intensives, doivent être *découpées*. Dans le cas de l'« individu », il s'agit de découper les multiplicités, de découper ses puissances, de le constituer en tant qu'entité vide, fermée et achevée. Découper une intensité implique donc vider sa multiplicité.

En deuxième, Deleuze parle d'un type d'affect découpé par trois fonctions : l'individualisation grâce à laquelle il sera reconnu ; la socialisation grâce à laquelle il sera apte à représenter un rôle dans un ensemble déjà structuré ; et la communication grâce à laquelle il pourra être enchaîné (agencé) à des rapports de convention avec d'autres acteurs du même ensemble. Dans ce sens, cet affect est actualisé en termes de *secondéité*. Cette notion appartient à Pierce. La secondéité implique que les composants d'un ensemble, les affects, sont gérés depuis des fonctions extérieures et différentes de leurs qualités. L'affect n'est pas donc par lui-même, il est, il tient, grâce aux fonctions extérieures. Nous pensons que ces fonctions peuvent être rapportées à la trame de forces foucauldienne « pouvoir-savoir ». Par conséquent, l'affect découpé au-dedans de l'ensemble, *représente* la trame pouvoir- savoir.

Le découpage entraîne donc un état politique où l'intensité subit une action de régulation. Alors, quand elle est actualisée, elle perd sa puissance première, elle perd son état sauvage : elle est organisée, elle *représente* un pouvoir et un savoir. Deleuze parle d'une dimension de la *priméité* pour rendre compte des multiplicités, des intensités sauvages. Le terme appartient aussi à Pierce, mais la variation qu'en fait Deleuze, nous permet de penser la *secondéité* comme le domaine où l'intensité devient efficace, disciplinée, « architecturée » comme dirait Foucault. Il est évident par ailleurs que dans ce domaine l'affect cesse d'être précisément un affect pour devenir un élément conventionnel. Jusqu'à ici le lien Foucault-Deleuze à propos des intensités.

De plus, Deleuze cherche un *espace* adéquat à l'expression des intensités, des affects. Pour traiter ce thème, il développe ses théories du cinéma d'après Bergson : « De la FRAGMENTATION, elle est indispensable si on ne veut pas tomber dans la REPRESENTATION. Voir les choses dans leurs parties séparables. Isoler ces parties. Les rendre indépendantes afin de leur donner une nouvelle dépendance ». Alors, selon Deleuze, il faut travailler les plans cinématographiques en termes de fragments pour construire un nouvel espace qui ne soit plus déterminé mais un *espace quelconque*; un espace *indéfini* non apte au découpage et par conséquent convenable à l'affect. Or, d'après notre hypothèse, la notion « espace quelconque qui « serait l'élément génétique de l'image-affection » entraîne un problème. Si cet espace est indéfini il peut devenir utile, paradoxalement, au pouvoir, plus exactement au biopouvoir. Cette hypothèse acquière tout son essor à la fin de la présente section.

Concernant notre lecture de Foucault, voir : FOUCAULT. *Sécurité, territoire, population*, Cours au Collège de France, 1977 – 1978, Paris : éd. Gallimard, Seuil, 2004, p, 03, 14, 16, 32, 33, 34, 19 : « Le traitement disciplinaire des multiplicités dans l'espace, c'est-à-dire la constitution d'un espace vide et fermé à l'intérieur duquel on va construire des multiplicités artificielles qui sont organisées selon le triple principe de la hiérarchisation, de la communication exacte des relations de pouvoir et des effets fonctionnels spécifiques à cette distribution, par exemple assurer le commerce, assurer l'habitation, etc. (...) Il va s'agir d'architecturer un espace. La discipline est de l'ordre du bâtiment (bâtiment au sens large).

Concernant notre lecture de Deleuze voir : DELEUZE, Gilles, *Cinéma 1. L'Image-Mouvement*, Paris. Éd. de Minuit.1983, p.137, 150, 153, 154, 156, 146 : « Quelles que soient leurs implications mutuelles, nous distinguons donc deux états des qualités-puissances, c'est-à-dire des affects : en tant qu'ils sont actualisés dans un état de choses individué et dans les *connexions réelles* correspondantes (avec tel espace-temps, *hic et nunc*, tels caractères, tels rôles, tels

opérationnalité des fonctions de l'espace de gouvernement des hommes. Nous dirons avec Agamben que tel espace est plutôt un milieu.

Pour sortir de la division dont la portée est la ré-subjectivation des hommes, Agamben propose la notion de « reste ». Le reste n'est ni une fuite ni une résistance. Le reste met en échec la division, que ce soit celle appartenant à la loi que celle distributive spatiale. La « fuite » chez Deleuze n'implique pas un ailleurs, elle n'est pas une évasion du lieu où se passent les événements. C'est pourquoi, la « fuite » possède une signification politique. Cependant, ce qui pose problème dans la notion de « fuite » est qu'elle est comprise normalement sous un angle de portée « égoïste ». En fait, la discussion sur la « fuite » d'une question où les interviewers posent le thème de la désubjectivation en termes positifs, comme un luxe. La question des interviewers est avancée sous les termes suivants.

« ...Il nous semble que la puissance des appareils bio-politiques (pensez aux politiques de santé publique, à l'administration du welfare, au contrôle de l'immigration, etc) tient précisément à leur force, terrible, de capture. Pour dire ça brutalement, pardonnez-nous, il se pourrait bien que la désubjectivation soit un luxe, dont la possibilité ne s'offre précisément qu'à ceux qui échappent aux appareils du biopouvoir. (...) Bref, on peut avoir le sentiment que vous plaidez pour la mobilité et l'esquive, là où la puissance de capture et l'épaisseur matérielle de l'ennemi ne nous laissent pas d'autre choix que de l'affronter.»⁴⁵²

Pour y répondre, selon sa référence à la notion de « fuite » Deleuzienne, Agamben ajoute la différence entre les concepts de « révolte » et de « révolution ». La « révolte » sera dans l'argumentation le concept le plus proche de la « fuite » si l'on la saisit d'après son caractère égoïste. En revanche, la « révolution » serait ce qui, en confrontant un état de choses, est profitable pour tous. Agamben fait ainsi un détour sur la pensée de Stirner et de Marx. Pour le philosophe anarchique Stirner à qui Marx consacre plus de 100 pages dans *L'idéologie allemande*, la révolution vise la destruction des institutions pendant que la révolte est un acte individuel dont le but laisse intact les

objets); en tant qu'ils sont exprimés pour eux-mêmes, en dehors des coordonnées spatio-temporelles, avec leurs singularités propres idéales et leurs *conjonctions virtuelles*. »

⁴⁵² GRELET, POTTE-BONNEVILLE, *Une biopolitique mineure*, op.cit

institutions⁴⁵³. Agamben rappelle que Marx va proposer à l'opposition de Stirner, une unité ou un entre-deux.

« ...il oppose une sorte d'unité entre la révolte et la révolution. Il n'oppose pas un concept politique à un concept anarchico-individuel, il cherche l'unité des deux : ce sera toujours pour des raisons égoïstes, pour ainsi dire de révolte, qu'un prolétaire fera un acte directement politique. Là, même si cela pose d'autres problèmes, j'aurais tendance à penser comme Marx : une espèce d'unité des deux gestes, ou bien d'entre-deux, disons. J'aurais tendance à penser non pas une coupe qui isole la fuite de la révolution, comme on a tendance à le faire, mais que tout acte émanant du besoin singulier d'un individu, le prolétaire, qui n'a aucune identité, aucune substance, sera aussi, quand même, un acte politique. Je crois qu'il ne faut pas opposer action politique et fuite, révolte et révolution, mais essayer de penser l'entre-deux. »⁴⁵⁴

La révolution porte pour le marxisme le besoin d'un parti politique dont les procédures permettront de la mettre en place. Alors, l'existence d'un parti serait historiquement nécessaire pour conduire la révolte et ses intérêts égoïstes vers des fins plus « hautes », les fins de la communauté. G. Agamben est bien conscient de toutes les implications de « parti » que la question et le thème suggèrent. C'est alors qu'il précise que, tenant compte de tout le poids des notions politiques héritées et sans vouloir les démentir, il faut « inventer ». Dans la même ligne de Marx et non pas du marxisme, il propose le concept de « reste ».

VI. 1. 3. DE LA DIVISION DE LA DIVISION : LE « RESTE », ENTRE REVOLTE ET REVOLUTION.

Agamben évoque Paul et la loi juive pour argumenter sur le concept de reste. Les multiples références d'Agamben à la culture juive sont bien connues, il nous semble, à cause de son travail sur Walter Benjamin. Dans ce sens, il avait déjà abordé ce point dans l'entretien sur le messianisme juif. Mais au moment de reprendre les juifs pour en

⁴⁵³ Ibid.

⁴⁵⁴ Ibid.

élaborer son concept de reste, ce qui ressort n'est pas une argumentation sur la profanation du moment présent ou de l'avenir à la manière du « messianisme », mais des remarques sur une modalité de faire et d'affronter la loi pour éviter la « division » (que nous rapportons à la « distribution » chez Foucault). Agamben propose un autre regard quant à la division. En effet, il propose de ne pas sortir de l'« exhaustivité » de la division mais de la traiter avec des outils de division.

Ce qu'il y a de intéressant pour nous dans « la division de la division » dont émerge le « reste » est qu'au contraire d'un plaidoyer pour récupérer les intensités sauvages des zones précédant la division distributive, elle permet de penser comme profitables les armes de l'adversaire. Bien sur l'usage des éléments constitutifs des stratégies « mineures » est un thème très présent dans la philosophie de Foucault et de Deleuze. Mais concernant le problème de la division distributive, ils optent pour affirmer les qualités des « intensités sauvages ».

La loi juive pour « partage les hommes en Juifs et non-Juifs, Juifs et Goyim »⁴⁵⁵. Alors, à la place de proposer un « autre universel », Agamben dit que Paul confronte la division avec « une autre division ».

« Face à cette division imposée par la loi (il considère au fond la loi comme ce qui divise, ce qui partage, juif/non-juif, mais aussi citoyen/non-citoyen, etc.), au lieu d'opposer comme on aurait tendance, nous, au temps des droits de l'homme, un principe universel contre le partage ethnique, il fait une chose très subtile : il divise la division même. La loi divise en Juifs et non-Juifs ? Eh bien moi je vais couper cette division par une autre coupe. Il y en a plusieurs, par exemple juif selon la chair et juif selon l'esprit, le souffle. Cette coupe chair/souffle va diviser la division exhaustive qui partageait l'humanité entre Juifs et non-Juifs. »⁴⁵⁶

Paul introduit ainsi le reste dans la division juifs / non juifs. Mais Agamben précise qu'une telle nouvelle division ne résulte pas une substance mais d'un écart, quelque chose d'« indéfinissable, toujours en reste parce qu'il peut être de tous les côtés, du côté des non-Juifs, du côté des Juifs. »⁴⁵⁷ Ainsi à partir du problème concernant la contradiction politique de la fuite, il se pose la question suivante, comment rester

⁴⁵⁵ Ibid.

⁴⁵⁶ Ibid.

⁴⁵⁷ Ibid.

politique sans englober dans la fuite les institutions ni le peuple ? Agamben avance la notion de reste. Le reste est quelque chose entre la révolte et la révolution ou leur union.

Pour nous le reste comme ce qui reste ou résiste – les deux termes ont la même racine – à la division distributive est une affaire de design architectural. Concernant la division historique entre l'art et la technique à partir de laquelle se dessine la place du design, nous dirons que le design est un reste. Le design est plutôt qu'une unité, l'*union* entre l'art et la technè. Ce que démontrent les faits historiques du design, est qu'il est toujours occupé par l'art et par la technè⁴⁵⁸. Alors, le design reste sans définition d'après la division traditionnelle entre arts et techniques. Par conséquent, son interprétation d'après « la division de la division » entraîne le besoin d'une innovation concernant sa désignation mais aussi ses procédures de mise en place, son économie, et ses pratiques. Cette innovation ne sort pas de la division historique pour chercher des options en instances « d'intensité sauvage ». Elle reste dans la division pour la traiter, pour en faire la généalogie, pour dévoiler pourquoi elle s'est fondée, pour revisiter les conditions de possibilité que l'ont rendu possible, et pour voir finalement quelles sont les conditions de possibilité actuelles concernant le design architectural.

En fait, quand Agamben invoque Paul, il le considère comme un innovateur parce qu'il ne s'est pas tourné vers l'implémentation d'un nouveau universel pour en sortir de la division juifs /non juifs. Il est resté dans la division pour produire une autre division. Ainsi, l'innovation s'est développée à cause de plusieurs divisions proposées par Paul – juif selon la chair, juif selon le souffle – dont s'ouvre une autre manière de catégoriser les sujets. Le tournage d'une telle ouverture vers un principe universel catholique est hors sujet ici, mais sa procédure saisie au moment de son exécution permet à Agamben de voir en Paul l'« innovateur ».

Méfions-nous du concept d'«entre ». Même si la dénomination d'« union » ou de « rapport » tient une certaine idée d'« entre », par cette même voie on trouve tout de suite l'idée d'« indifférenciation ». Dans l'entretien Agamben dit « Le sujet ne serait ni le sujet conscient, ni la puissance impersonnelle, mais ce qui se tient entre les deux. »⁴⁵⁹. Nous dirons que le design architectural comporte des éléments de l'art et des éléments de la technè, et que ces éléments peuvent se différencier. La notion « entre » à ce

⁴⁵⁸ HUYGHE, Pierre-Damien, *Art et industrie (philosophie de Bauhaus)*, Paris : éd. Circé, 1999

⁴⁵⁹ GRELET, POTTE-BONNEVILLE, *Une biopolitique mineure*, op. cit.

propos, même avec Agamben, ne veut pas dire « confusion » ou « indifférenciation ». En fait, l'« indifférenciation » rend possible que les personnes, et d'après nos intérêts de recherche, les faïences de l'homme (le design), continuent à être conçus comme « moyens » profitables à des fins de la bio-politique ou d'un système autre. Cette affirmation rejoint nos termes quant à l'architecture : la forme, la forme fonctionnalisée et la fonction.

En fait, la forme fonctionnalisée serait ce qui semble être le résultat innovateur de la production quand, au contraire, elle n'est pas qu'une pseudo-forme. La confusion entre domaines différentes rend envisageable mais aussi faisable que ce qui compose un domaine soit montré comme propre d'un autre, le cas échéant. L'exemple serait celui de recevoir, concevoir, percevoir et user comme formel ce qui est en essence fonctionnel. En fait, tel que nous l'allons le voir, la notion d'usage pose aussi problème à ce propos. L'usage fait obstacle à l'union ou le rapport d'une forme à une fonction. L'usage est surtout « séparateur » de forme.

En revanche, à différence de l'« indifférenciation », la production en tant que poesis se différencie des moyens producteurs. Pour nous c'est la signification d'innovation, car ce qui résulte des moyens ne retombe pas dans une autre organisation des moyens. Le résultat abandonne ainsi le processus, ou l'enchaînement, comme le cas de la « division de la division » chez Paul. La subdivision ouvre le chemin pour l'implémentation d'autres moyens de saisir ce qui est l'essence juive. Dans le cas du design, une possible nouvelle désignation et exécution comporte aussi de nouveaux moyens, de nouvelles méthodes. La fin en tant qu'innovation produite par une idée nouvelle du design architectural, entraîne la transformation des moyens, de leur organisation, de l'économie et de la production des éléments, de procédures et de concepts rendant possible la mise en place d'un espace. Voilà la relation fin, fin hors moyens, et innovation.

Mais que veut dire une fin hors moyens ? Nous ne dénigrons pas les moyens en tant qu'établir une relation entre des éléments de la poïésis (le problème moyens-fins) et le design architectural. En revanche, les moyens, le travail sur les moyens doivent ajouter quelque chose d'essentiel au résultat de la production. Autrement dit, la fin de la production devra être l'expression de quelque chose d'essentiel produit grâce au traitement des moyens. Or, l'essentiel est, d'après nous, la « forme », l'élément essentiel qui rend possible l'« espace ». Cet élément est essentiel pour « les hommes en

tant qu'hommes ». En ceci diverge l'essentiel d'autres aspects aussi importants dans la production architecturale tels que la fonction. Il est déjà clair que nous rapportons fonction au milieu opérationnel apte à l'exécution de la volonté et de l'intelligence exécutrice de l'homme. Mais la *volonté* et l'intelligence exécutrice sont des attributs que l'homme partage, à différent degré, avec d'autres animaux. Fonction, milieu opérationnel, volonté et intelligence exécutrice, partagent donc un mode que l'on peut appeler « mode opérationnel ». C'est pourquoi l'« homme en tant qu'homme » a besoin de quelque chose de singulier qui n'est pas *utile* ni à lui-même ni aux autres animaux. Cette singularité est l'essentiel qui ne servant à rien ni à personne sous le cadre des attentes opérationnelles, est néanmoins humain. De plus, l'essentiel ne relève pas du temps, mais de l'espace.

Etant donné l'argumentation que nous avons développée jusqu'ici, on peut dire que cet essentiel est l'espace formé où la « vérité » possède sa place. La vérité visée comporte parmi ses attributs celui de dévoiler la chose, la technè de la chose, et aussi celui d'éveiller aux hommes quant aux « usagers » des techniques. Ces sont les deux attributs de la vérité traités jusqu'ici. Or, la notion d'« usage » nous aide à poursuivre l'argumentation sur le mode de production architecturale comme poïésis et à nourrir l'idée d'espace de vérité. L'« usage » n'est pas la notion la plus apte pour nommer le rapport entre personnes et espaces formés. La suite s'occupe de ses avantages mais aussi de ses inconvénients.

Le travail de l'innovateur Paul sur la division distribuant, propose avec la subdivision un traitement de la notion d'usage assez intéressant. Avec cette notion, il voulait aussi se libérer de l'opérativité régnante des dispositifs de droit. Nous allons décrire le souci de Paul sur cette notion selon Agamben, pour découvrir pourquoi un tel projet n'a pas réussi à sortir l'être des déterminations des dispositifs. Nous allons remarquer dans un second temps pourquoi une telle notion fait problème quand elle est appliquée aux choses comme les techniques. Par ailleurs, le travail sur « l'usage » nous donnerait des éléments conceptuels pour poursuivre l'argumentation sur la forme et la fonction en architecture. En ce sens, du souci sur la forme-de-vie que contient le travail d'Agamben à propos la notion « usage », nous tirons des éléments conceptuels concernant la forme en architecture.

VI. 1. 4. DU FAIRE « COMME SI NON » D'APRÈS AGAMBEN : UN FAIRE HORS DE L'EMPRISE DE L' « ABUSUS ».

Giorgio Agamben livre la synthèse d'une recherche sur la notion d' « usage » dans son ouvrage *De la très haute pauvreté*. Ses études érudites des pensées antiques et latines, entraînent des conclusions tout à fait actuelles. Le philosophe met en cause ainsi la conception moderne et contemporaine du terme « usage ». L' « usage » pour les modernes concerne un souci de « consommation » et de « destruction » de la chose usée. Agamben évoque ce problème d'après la bulle *Ad conditorem canonum* et les différentes discussions que ce texte a suscitées. La bulle *Ad conditorem canonum* déclare que la personne qui fait usage des choses est livrée à une servitude personnelle⁴⁶⁰. En plus d'une telle servitude personnelle, l'usage peut coïncider avec la consommation. L'« usage consommateur » est le contraire de l'usage du projet franciscain soutenu dans les *Épîtres* de Paul.

Parmi les discussions et les oppositions découlant de la bulle *Ad conditorem canonum*, en émerge une, soulignée par Jean XXII. Pour celui-ci, dans l'enseignement de

⁴⁶⁰ La bulle *Ad conditorem canonum* établit que, pour les choses consommables, il est impossible de constituer ou d'avoir un *ius utendi* ou un *usus facti*, si l'on prétend les séparer de la propriété de la chose (*nec ius nec usus facti separata a rei proprietate seu dominio possunt constitui vel haberi* – Mäkinen, p. 165). La différence entre *ius utendi* et *usus facti*, sur laquelle s'alignaient les thèses de Bonaventure et de Nicolas III est ainsi neutralisée. (...) l'argumentation de la bulle montre ici toute sa subtilité juridique, mais aussi philosophique. Le problème, nettement ontologique, est de savoir si un usage consistait seulement en un abus (c'est-à-dire en une destruction) peut exister ou être possédé autrement que comme droit de propriété (le droit commun définissait justement la propriété comme *ius utendi et aboutendi*). Dans l'usage, argumente le pontife (Jean XXII), on doit distinguer trois éléments. Une servitude personnelle, due à l'utilisateur, un *ius personale* et l'*actus utendi*, qui n'est ni servitude ni droit, mais seulement une certaine pratique et usage (*tantum actus quidam et usus*). « S'il était possible d'avoir un tel usage », continue le pontife, « on devrait l'avoir avant l'acte, ou dans l'acte lui-même, ou après avoir achevé l'acte en question. Que cela ne soit pas possible résulte du fait que ce qui n'existe pas, on ne peut l'avoir en aucune manière. Or il est clair que l'acte lui-même, avant d'être exercé, ou tandis qu'il est exercé ou encore après avoir été accompli, n'existe pas en nature et même ne peut être aucunement possédé (*actus ipse, antequam exercetur, aut etiam dum exercetur, aut postquam perfectus est, in rerum natura non est : ex quo sequitur, quod minime poteste*) » (ibid., p. 171). En effet, un acte en devenir (*in fieri*), dans la mesure où une de ses parties est déjà passée et qu'une autre est encore à venir, n'existe pas proprement en nature, mais seulement dans le souvenir ou l'attente (*non est in rerum natura, sed in memoria vel apprehensione tantum*) : c'est un être instantané, qui comme tel peut être pensé, mais non pas possédé (*quod autem fit instantaneum est, quod magis intellectu quam sensu perpendi potest* – ibid), in : AGAMBEN, Giorgio, *De la très haute pauvreté, Règles et forme de vie*, « Homo sacer IV, tome 1 », traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris : éd. Payot et Rivages, 2010, p. 175

Paul, il est impossible de faire usage, à partir du moment où la servitude et la destruction s'effectuent sur la personne et sur la chose.

« En opposant radicalement usage et consommation, Jean XXIII, par une prophétie inconsciente, fournit le paradigme d'une impossibilité de faire usage qui devait trouver sa réalisation achevée, de nombreux siècles plus tard, dans la société de consommation. En effet, un usage qu'il n'est jamais possible d'avoir et un abus qui implique toujours un droit de propriété définissant le canon même de la consommation de masse. Or, ainsi, peut-être sans s'en rendre compte, le pontife met-il à nu également la vraie nature de la propriété qui ne s'affirme avec la plus grande intensité qu'au moment précis où elle coïncide avec la destruction de la chose. »⁴⁶¹

Établis les problèmes auprès lesquels la notion d'usage a du se confronter, la recherche d'Agamben tire des conclusions concernant la société de consommation. Ces conclusions se rapprochent de l'étude sur la société de consommation entamée par Bernard Stigler. Stigler propose de passer de la consommation à une économie de la contribution⁴⁶². À la base de son argumentation se trouve une interprétation de la philosophie de Platon sous l'angle du concept de « pharmacologie ». Nous nous intéressons d'avantage au travail d'Agamben pour son caractère généalogique. Ce travail montre ainsi l'aspect positif de la notion « usage » dans le projet de Paul ; aspect que malgré les intentions de l'apôtre, il n'a pas réussi à appliquer aux pratiques faites sous la dénomination « usage ». Ceci nous est utile pour comprendre le devenir de la notion. L'usage sera couplé au sens de « consommation », à cause du traitement de la notion établie par les dispositifs du droit romain. En fait le devenir « composant » du domaine de droit, a été conséquence d'un souci de justification juridique. Étant donné les oppositions des prêtres à la notion, Paul a dû l'inscrire dans le domaine du droit, raison par laquelle elle a perdu sa puissance première. Le sens de la notion « usage » sera donc conforme au droit romain.

⁴⁶¹ AGAMBEN, Giorgio, *De la très haute pauvreté, Règles et forme de vie*, « Homo sacer IV, tome 1 », traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris : éd. Payot et Rivages, 2010, p.176

⁴⁶² Voir : *La part du reste, pour une économie de la contribution, Un entretien avec Bernard Stigler*, Anne Lardeux, Suzanne Beth, Léa Kalaora, [en ligne], URL : http://www.alterites.ca/vol8no1/pdf/STIEGLER_81.pdf

« Le souci de construire une justification de l'usage en termes juridiques a empêché de rassembler les éléments premiers d'une théorie de l'usage présents dans les *Épîtres* de Paul, notamment in *1 Cor.*, 7, 20-31, où le fait d'user du monde comme n'en usant et n'en abusant pas (*et qui utuntur hos mundo, tamquam non utantur* ; l'original grec *hos me katachromenoi non utantur* « comme des gens qui n'abusent pas ») définissait la forme du chrétien et aurait pu fournir un argument utile contre les thèses de Jean XXIII sur l'usage des choses consommables comme *abusus*. »⁴⁶³

Le fait d'user le monde comme « n'en usant pas » est contesté dans l'entretien que nous avons étudié. Les interviewers récusent Agamben de n'affronter pas les dispositifs mais de les esquiver. Comme nous l'avons vu, Agamben répond en évoquant son concept de « reste ». Cependant il est important de connaître le sens de la proposition « non usage » pour Agamben.

User le monde comme ne l'usant pas rend possible pour Paul de concevoir un sujet demeurant dans sa vocation social et sa condition juridique. Sauf que la demeure ne contrarie pas une transformation. La transformation est synonyme pour Agamben de « profiter ». Alors, le sujet ne se heurte pas frontalement au pouvoir mais il en profite⁴⁶⁴. Or, profiter est en fait, user le monde, c'est-à-dire faire de lui quelque chose disposé par nous. La formule qu'Agamben cite des *Épîtres* de Paul pour en rendre compte est le faire « comme non ». Il s'agit donc de faire usage, non pas « comme si », mais « comme non ». Pleurant comme non pleurant »⁴⁶⁵. Telle formule assez paradoxale, est néanmoins tout à fait contraire du sens du *simulacre*.

Il s'agit avec le simulacre d'un faire usage « comme si ». « Pleurer comme si je pleure ». Faire comme si. Dans ce cas, dans le simuler, l'action finale, pleurer n'est pas vraie, elle est simulée, comme si je pleurais. En revanche, dans le cas du « comme non », l'action finale correspond à l'énoncé, il pleure, mais son usage, l'usage de pleurer, ne correspond pas à la finalité. Celle-ci est vraie, il pleure en vrai, mais la *procédure* des moyens diffère. Par la fin on reste dans le statut juridique et la vocation sociale, mais par la procédure on ne sort pas des moyens, on en fait usage, on profite de ce qu'il y a. Voilà l'importance d'après nous de l'usage comme procédure. On fait usage des moyens

⁴⁶³ AGAMBEN, *De la très haute pauvreté*, op.cit. p. 188

⁴⁶⁴ Ibid.

⁴⁶⁵ Ibid.

existants pour en faire autrement, même si les résultats s'accouplent aux statuts juridiques et sociaux. L'usage se donne donc dans la procédure, il ne se donne ni dans les moyens ni dans les fins.

La procédure, les modes de faire, porte ainsi les potentialités positives de l'usage. On fait usage du monde à travers la procédure, à travers la cause efficiente, à travers la production. Ainsi, les fins ne se heurtent pas frontalement au pouvoir. Concernant les fins, les résultats, il ne s'agit pas qu'ils soient des simulacres ou simulés, ils correspondent aux statuts juridiques et vocations sociales. Ils ne simulent pas autre chose, ils ne cachent pas quelque chose. Mais le fait de correspondre aux statuts et vocations d'une société, n'exclue pas la possibilité de l'« augmentation ». En effet, nous pensons que dans un statut donné, celui de l'esclave par exemple, l'augmentation ne le sort pas nécessairement de sa condition, mais modifie son être. Ici la différence entre l'ontologie et les prérogatives du droit juridique de vocation ou de statuts, est importante.

Agamben va dire que le droit finit par disposer de l'être dans son mode éthique. Mais, si nous reprenons la notion d'usage, dépouillée de droit et d'économie chez Paul, elle devient convenable pour nourrir l'idée de procédure dans le travail de design architectural. Faire usage du monde serait : disposer, organiser, former, spatialiser, augmenter. L'esclave peut se développer dans l'espace public sans que pour autant son statut de « esclave » change. Mais dû au mode de son travail, l'esclave tend en fait vers la « liberté », il fait usage du monde, il procède autrement avec les moyens. Que les résultats de son travail lui confèrent un autre statut, par exemple passer d'être esclave à artisan, ne contredit pas ses vocations données, cela lui permet seulement de progresser parmi elles.

Or, concernant les choses et techniques, la procédure de celui qui fait usage des moyens disponibles, peut augmenter aussi le « produit » sans que cela relève d'un heurtement frontal au pouvoir. Une chose produite serait ainsi chargée de quelque chose de plus que, néanmoins, ne détruit pas le statut auquel il appartient. Mais elle aussi peut indiquer le besoin d'une progression dans le statut social ou juridique. Affaire qui concerne tout à fait le design. Une technique ou un espace entrant à faire partie d'un domaine travaillé d'après les moyens déterminants d'un statut juridique –celui des urbanisations par exemple donc les moyens seront « respecter l'environnement » ou « faire soutenable », peut ouvrir des voies de progression du statut vers un autre. Grace

aux moyens permettant l'urbanisation (bien remplir les dossiers de participation dans un concours), l'intervention peut ouvrir le chemin pour que les urbanisations suivantes ne continuent pas à remplir un milieu sous le mode d'urbanisation. Elles pourront par exemple le composer sous le mode d'urbanisme. Dans ce sens, l'espace organisé donne des éléments concrets et conceptuels pour transformer le statut juridique et la vocation d'un lieu. On irait ici dès l'espace de la technique vers le droit et non pas à l'inverse.

Relatif à la procédure elle-même, son « usage » des moyens n'implique pas nécessairement l'instrumentalisation. La production peut augmenter les moyens. Ces moyens qui, par le mode courant de production, fabriquent des choses n'augmentant pas des personnes (« utilisateurs ») ni des produits. Ils empêchent d'autres voies de continuation des « modes de faire ». Voies à partir desquelles les statuts et les vocations progressent en se transformant. La transformation n'est pas une variation, on la pense en termes de rupture. Sous le mode d'une variation dont les lignées conductrices d'une production perdurent (l'enchaînement que perdure à travers les variations), le cas exprimé serait une instrumentalisation des procédures techniques. Ceci afin de maintenir un état de choses. En revanche, la procédure dont on parle fait usage des moyens, les organise sans les rendre esclaves. Elle ne s'en sert pas dans le sens de serf, de servile : des mots partageant les « champs sémantiques » de *user*, ou *usus* en latin⁴⁶⁶. La procédure que nous tirons de la proposition de Paul quant à l'usage, ne contient pas en principe le sens de servitude à quelque chose ou de mettre en service quelque chose. Comme la citation d'Agamben l'indique, le projet de Paul à travers la notion d'« usage » porte sur le fait d'user du monde comme n'en usant et n'en abusant pas.

Il est bien évident que le projet de Paul, reprise par les frères franciscains, a échoué en raison de la justification juridique qui s'est imposée comme nécessaire face à la pénétration du droit jusqu'à la sphère privée. Un droit traversant tout mur. En fait, l'une des raisons de la justification juridique était le caractère de « citoyen » que seulement le droit pouvait conférer. Hors la citoyenneté, le chrétien demeure dans l'état de nature. En quelque sorte, selon nos termes, le droit rendait possible l'adjudication d'une forme (celle de la citoyenneté) à l'être opérationnel provenant de l'état de nature,

sauf que comme nous l'avons argumenté, le droit d'après Foucault et Agamben, sert à la plus haute opérationnalité. La forme citoyenneté serait ainsi une pseudo-forme, une forme fonctionnelle, fonctionnalisée. Dans le cas du projet de Paul la procédure juridique fonctionnalise ce qui tendait vers la forme, en le montrant pourtant comme forme.

Si l'on regarde de plus près la posture de Paul, il en résulte que le fait d'user du monde comme n'en usant et n'en abusant pas, rendait possible la forme chrétienne. Agamben dit que ces deux attributs négatifs du fait d'user les définissaient dans son énonciation. Autrement dit, les attributs négatifs dans l'énonciation étaient positifs dans le sens qu'ils permettaient au chrétien d'avoir une forme. Sauf que hors le droit et ses instances juridiques de « citoyenneté », la tentative de Paul restait dans l'état de nature. L'état de nature demeure sans justification. Il nous semble que la « formation » (donner de la forme) à l'usus en état de nature était impossible. Ceci parce que même dans le droit compris sous l'empreinte de la bio-politique, la forme quel qu'elle soit, est une affaire artificielle. C'est-à-dire une production technique et non pas quelque chose donnée par la nature sans besoin d'intervention de l'homme. La forme est artificielle.

Or, l'intervention artificielle de l'homme rendant possible la pseudo-forme, dans le cas que nous suivons (du « citoyen » ou plus généralement du « sujet de droit »), s'effectue dans le cadre du droit à partir d'un commandement nourri principalement par l'intelligence exécutrice. La pseudo-forme est produite donc d'une raison déclinée vers la praxis. La praxis prodiguant la forme ne définit pas nécessairement l'humanité de l'homme « en tant qu'homme », mais une humanité de l'homme « en tant qu'animal ». Ainsi se décline de toute évidence que dans le cadre de la praxis, si l'on veut parler d'humanité, cela obéit à une référence aux attributs que l'homme partage avec d'autres animaux. Que chez l'homme l'« intelligence exécutrice » soit plus développée que chez d'autres animaux, ne dit pas que l'animal ne participe pas du fait artificiel. Les animaux ne sont pas capables de droit, le droit n'est pas non plus le produit de l'animalité de l'homme, hors souci de réflexion. Mais l'intelligence exécutrice est toujours constante dans le droit tel qu'il est usé par la bio-politique et le pouvoir. Par conséquent, un degré de développement assez élevé chez l'animal-homme et accompagné par des soucis réfléchis, ne contredit pas le lien direct aux animaux. Nous parlons de l'homme en tant qu'animal, parce qu'ainsi le singulier de l'homme, se trouve toujours donc du côté

de ce que lui apportent les animaux. La formule « l'homme en tant qu'animal » ne laisse pas de place à « l'homme en tant qu'homme ».

Rappelons-nous que la formule « l'homme en tant qu'homme » signifiait pour Aristote une capacité d'existence politique. Les racines sémantiques du terme « existence » entraînent quelque chose d'indépendant du simple fait de « subsister ». « Exister » implique la possibilité de ne pas être attaché à des actions propres de la subsistance⁴⁶⁷. À travers le mot « subsister » on entend les actions et pratiques propres de l'homme concernant sa vie. Exister signifie en revanche le pouvoir de se passer de la vie et d'y réfléchir quant à ses sollicitations et d'en décider autrement. Dans ce sens, si l'on en vient au domaine de l'« usus », l'existence empêcherait l'« abusus ». On n'abuserait pas des « choses » dès lors qu'on pourrait réfléchir à la validité de leur usage en situation spatio - objectuelle. De plus, le deuxième attribut du fait « d'user du monde comme n'en usant pas » serait aussi réalisable : développer une procédure autre où l'organisation des moyens change. Si l'on ajoute à ces caractéristiques de l'existence le fait du « politique », le statut de l'existence devient assez complexe.

D'un côté, étant donné l'implication d'un « espace » de vérité dans la politique d'Aristote, qui se réfère inéluctablement à ce propos de Platon, l'existence politique définissant « l'homme en tant qu'homme » comporte une sortie de l'homme des milieux où il est défini « homme en tant qu'animal ». Un espace de vérité permet à l'homme de se définir en tant qu'homme. Au contraire les milieux ne lui fournissent pas une telle possibilité. En l'occurrence, du fait du droit, le passage à une instance d'existence et d'espace est paradoxal. C'est le droit qui permet le passage d'un état où prédominent la nature et les milieux à un autre état où prévalent les espaces et l'existence. Même si à propos des « seuils » les hommes se sont appropriés différentes pratiques et rites, le droit devrait dans son objectif fournir à l'homme une participation ou une capacité politique. Mais simultanément, dans la réalisation de la participation, le droit fournit aussi à l'homme des éléments contredisant l'existence politique.

Le droit fait de l'homme un être dont toutes les facultés sont exploitées afin de le rendre plus opérationnel au sein d'un état de choses. Paradoxalement, l'« opérationnalité » est plus proche des milieux où l'homme se définit en tant qu'animal, que des espaces où l'homme est accompli en tant qu'homme. L'artifice

⁴⁶⁷ Voir : HUYGHE, Pierre-Damien, *Arts et Industries*, Séminaire doctoral 2013, 1 : *La relance de l'industrie*, 2 : *les contraintes de l'invention*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, URL : <http://pierredamienhuyghe.fr/recherches/artsetindustries.html>

« droit » accomplit en ce sens le but de la bio-politique, il attribue la « liberté » à l'homme pour le rendre plus efficace. En effet, le caractère opérationnel de l'homme devient beaucoup plus efficace dans un état de droit où les tâches sont distribuées, administrées et bien mesurées. Voilà pourquoi Foucault et Deleuze décriaient le découpage et la mutilation des potentialités vitales que l'homme a subies dans l'état de droit. Sauf que, comme nous l'avons vu, la vitalité en tant que nature dérèglée de l'homme convient aussi à l'opérationnel. Finalement, il faudra dire que le droit, à la fois « libère » l'homme, et le « naturalise ».

Si l'artifice « droit » permet à l'homme d'être « homme en tant qu'animal », la « forme » que ce droit lui attribue est chargée d'opérationnalité. Nous appelons cette « forme », forme fonctionnalisée. Cela nous ramène à saisir autrement la doctrine franciscaine. Le problème de Paul et des franciscains ne consistait pas à rester hors du droit ni dans la nature. Pour cette raison la forme demeure toujours dans le milieu comme une de ses prérogatives. L'affaire est assez logique étant donné les puissances du droit. Le problème est que, par voie de droit, quand ils parviennent à justifier juridiquement l'usage, leur proposition de la forme chrétienne tombe dans une naturalisation où l'opérationnalité s'effectue toujours. D'après l'argumentation d'Agamben, une telle opérationnalité s'accomplit dans le projet « usage », à travers les notions de « propriété » et de « consommation ». Ces deux notions rendent donc possible le devenir abusif de l'usus. Avant de traiter le rapport collaboratif entre les trois notions – propriété, consommation, abusif –, décrivons les éléments premiers de « l'usus » ; éléments que n'ont pas réussi à évoluer ensemble parce que la justification juridique a empêché son unification dans la figure du franciscanisme.

Le philosophe signale que l'idée de « pauvreté » est tenue comme « expropriatrice » dans la suite du projet de Paul chez les franciscains. La pauvreté concerne donc un refus de l'appropriation et par conséquent de la volonté. Jadis, les « frères mineurs » savaient bien que la volonté précédait l'appropriation et que la ligne qui va de la volonté à l'appropriation n'était pas lointaine de l'abusif. La « pauvreté » tente d'empêcher le devenir abusif de l'usus. En effet, nous pensons que le péché originel est le premier abusif que François identifiait dans l'histoire chrétienne. Agamben montre par ailleurs que le péché originel était relié par François à la volonté. S'approprier une chose au point de vouloir la consommer serait donc le signe du péché.

Cependant le lien ainsi constitué entre le péché originel et la volonté n'a pas pu être bien exploité par les « frères mineurs », parce que, « ...la spécificité du franciscanisme consisterait à faire d'un dispositif juridique, tel que l'est, selon Coccia, la règle, l'opérateur d'un « vide juridique » (Coccia, p. 140), d'une soustraction radicale de la vie à la sphère du droit. »⁴⁶⁸

Il semble assez paradoxal que les franciscains n'aient pas pu profiter du lien établi entre la volonté et l'appropriation, du fait de l'application d'un dispositif juridique dont la visée était la fuite du domaine de droit. La règle n'est pas la norme ni la loi juridique, elle est le dispositif que donne de la forme à la vie. La formulation du rapport « vie – règles » est conçue par les « consuetudines » selon le modèle du rapport plus ancien « matière – forme ». «...« l'affirmation d'Olivi selon laquelle l'« usus pauper » est à l'*abdicatio iuris* ce que la forme est à la matière prend une signification tout à fait nouvelle ». L'*abdicatio iuris* et la vie en dehors du droit ne sont ici que la matière qui, en se déterminant par l'*usus pauper*, doit se faire forme de vie »⁴⁶⁹

L'« usus pauper » est un « formateur » grâce auquel il se produit l'abdication de la propriété (l'*abdicatio iuris*) comprise en tant que « matière ». Ainsi les franciscains et ses continuateurs voulaient empêcher l'usus de devenir abus et consommation. Voyons que tant la matière que l'élément formateur que nous identifions avec la règle, sont énoncés comme pauvres tous les deux, l'« usus pauper » et l'*abdicatio iuris*. En principe cette matière n'est pas convenable ni conçue pour être appropriée, elle est réellement très riche et mérite d'être travaillée. Sauf que, par contre, le droit l'a rendue apte à l'appropriation et par extension à l'accumulation du capital.

⁴⁶⁸ AGAMBEN, *De la très haute pauvreté*, op.cit., p. 188

⁴⁶⁹ Ibid, p. 191

VI. 2. CRITIQUE DE LA CONSOMMATION, DE L'APPROPRIATION ET DE L'ACHEVEMENT.

VI. 2. 1. DE L'APPROPRIATION DES MATIÈRES À L'ENCONTRE DE L' « USUS PAUPER ».

En ce qui concerne le design des matières et des matériaux, la capacité de les concevoir hors la notion de propriété, rendrait possible de les travailler sans perspective de brevet. On sait bien qu'actuellement le brevet sur les matières premières et les matériaux transformés (conçus et réalisés d'après les matières premières), est l'opérateur du dispositif juridique de l'appropriation. On s'approprie des matières par brevet ; brevet à travers lequel, de plus, on dispose la matière, tant la première que le produit transformé. En ce sens, le brevet empêche l' « usus pauper » de la matière, parce qu'il soumet à l'appropriation les matières avant même sa production ou des opérations d'extraction. L' « usus pauper » est seulement envisageable si les matières ne sont pas destinées à l'appropriation.

Derrière ce que les laboratoires font avec les matières et les entreprises avec les matériaux, existe normalement un intérêt de richesse en termes économiques. L'intérêt d'amasser du capital précède donc le travail des matières et des matériaux. Mais cet intérêt ne fonctionne pas seulement en termes d'économie monétaire, il économise aussi le travail des matériaux et des matières. Identifions le principe formel, qui met en forme la matière selon Aristote, au brevet. Alors il est valable d'affirmer qu'il prive les matières et les matériaux, qu'il leur ôte leurs potentialités. Le principe de mise en forme est donc un principe économique (au sens d'organisation et au sens monétaire) disposant d'une production, dont la visée est de rendre le plus « profitable » possible l'accumulation de capital. Ainsi, les matières et les matériaux étant privés de leurs potentialités, en viennent à être forcés. Et pour être forcé, il ne suffit pas de faire quelque chose non conforme aux « vertus » ni aux capacités d'une chose. On peut forcer une chose, une technique, un matériau, si l'on l'empêche de fonctionner et de se former autrement. Mais pour que les matériaux fonctionnent et se forment autrement, la production acquise par le capital mérite aussi d'être transformée.

Nous pensons à l'exemple historique du béton armé comme technique saisie pour remplir des besoins d'ornement. Par contre, sa vocation constructive et expressive a été mise en place beaucoup de temps après son invention. Le béton armé a eu besoin d'une autre industrie qui n'était pas la production d'ornements, l'industrie de pièces préfabriquées. En d'autres termes, la « découverte » du béton armé a été réalisée après son invention⁴⁷⁰ par un type spécifique d'industrie. Cet exemple que nous avons développé dans les parties précédentes, met en cause l'idée préconçue selon laquelle l'architecture moderne a été l'opérateur, l'exploiteur, le principe qui a formé le béton armé.

L'architecture moderne, laquelle participe activement d'une économie établie par des intérêts externes, serait ainsi l'agent formateur du matériau béton armé. En revanche, nous pensons que le béton armé a été le matériau qui a rendu possible telle architecture. Le matériau contenait des potentialités que, même si dans un premier temps n'ont pas été découvertes, ont permis l'architecture moderne. Cependant, l'architecture moderne continue à persévérer dans l'exploitation d'un élément grâce auquel elle acquiert le statut de bien immeuble. L'architecture est structurée par la fonction tectonique qui en plus la destine à la vente comme bien immeuble. En conséquence, ces visées de production justifieraient l'appropriation du bâtiment selon les exigences du capital. C'est pourquoi d'après le caractère de l'appropriation, l'« usus pauper » est impossible.

VI. 2. 2. DE L'ACHEVEMENT COMME AUTRE USAGE DE LA CONSOMMATION.

Or, l'« usus pauper » et l'« abdicatio iuris » sont des éléments dont l'objectif est d'empêcher la consommation des choses, et, semble-t-il, ne devraient pas avoir de rapports avec l'architecture. On ne peut pas consommer l'architecture de manière analogue à la consommation qui s'effectue sur d'autres objets. Cependant, dans une optique plus ouverte, on peut penser que certaines architectures, dans leurs principes de conception et de mise en œuvre, sont consommables. Par consommation, il ne faut pas entendre seulement destruction ; consommation est aussi synonyme d'achèvement,

⁴⁷⁰ À propos de « découverte », et d'« invention », voir : HUYGHE, Pierre-Damien, *Commencer à deux, propos sur l'architecture comme méthode*, Paris : éd. Mix, 2009.

d'accomplissement. Et si par « usus » on entend consommation, on peut penser aussi que le projet de Paul voulait que l'« usus » des choses n'accomplisse pas les événements en résultantes. Le Christ serait le seul capable de porter à son achèvement les événements, tels ceux composant la « forme de vie ».

Dans cette idée d'achèvement réside le caractère eschatologique des « petits frères ». En ce sens, il faut bien comprendre que la posture des franciscains face aux événements, en tant que « petits frères », consistait en une certaine « irresponsabilité ». La responsabilité d'achever les événements incombe au Christ⁴⁷¹. C'est le Christ qui possède donc la responsabilité d'achever, de consommer les événements, mais aussi les choses et le monde à travers le jour final. Par conséquent, les « petits frères » s'éloignent de la notion de consommation pour faire de la notion et de la pratique d'« usus » un usage singulier, celui de la « très haute pauvreté ».

VI. 2. 3. DU MODE DE FAIRE FORMEL ET DE L'« ENNUI ».

Dans la dernière partie de l'ouvrage *De la très haute pauvreté*, exactement dans l'ultime paragraphe, en plus d'affirmer que le Christ porte à son achèvement sa vie « elle-même » à travers l'œuvre de sa vie, Agamben finalise son œuvre avec quelques phrases contenant des importants éléments de revendication et d'affirmation de la forme. Lisons d'abord le paragraphe pour argumenter ensuite.

« Le caractère eschatologique spécifique du message franciscain ne s'exprime pas dans une nouvelle doctrine, mais dans une forme de vie par laquelle la vie même du Christ se rend présente au monde d'une façon nouvelle, afin de porter à son achèvement non pas le sens historique des « personnes » ni l'économie du salut, mais leur vie comme telle. En ce sens, la forme de vie franciscaine est la fin de toutes les vies (*finis omnium vitarum*), le dernier *modus* après lequel la multiple répartition historique des *modi vivendi* n'est plus possible. Avec son usage des choses, la « très haute pauvreté » est la forme-de-vie qui

⁴⁷¹ À propos de l'« irresponsabilité » humaine face aux événements, voir : MARQUARD, O. « L'homme accusé, l'homme disculpé », en: *Revue Critique*, Paris, No. 413, 1981, pp. 108 - 129. Et : GOETHE, J. W. *Dichtung und Wahrheit (1811)*, cité par POULAIN, Jacques. *La apuesta por la verdad: crítica de la razón pragmática*. Traduit du français à l'espagnol par William González. Santiago de Cali: Fundación Filosofía y ciudad, 2003. p. 149.

commence quand toutes les formes de vie en l'Occident sont parvenues à leur consommation historique. »⁴⁷²

D'abord, la vie à achever est en essence une vie autre, celle de Christ. Cette vie n'est donc pas la vie humaine – animale. Ensuite, la vie de Christ va se présenter de nouveau selon une nouvelle manière. C'est-à-dire, qu'après avoir été mise en consommation par ses fils, la vie du Christ va revenir, nous semble-t-il, d'une manière inapte à la consommation. Ceci serait permis parce que sa vie elle-même, sans lien avec la nature humaine prodiguée par sa naissance dans le monde, est une vie dont l'essence est la « forme ».

Si ce propos est soutenable, la vie du Christ en tant que forme justifie la parole d'Agamben : avec la deuxième arrivée du Christ, le projet franciscain comme fin de toutes les vies est le dernier « modus ». Ce modus n'est pas un « modus vivendi » nécessairement, comme les autres le précédant, et nous pensons qu'il n'est pas non plus opérationnel. Le dernier modus est seulement formel. Si ce modus est tout à fait formel, il ne sera pas apte à la consommation. Les autres « modus vivendi » d'auparavant ont été et seront, en fin de compte, consommés historiquement. Le modus formel de la vie du Christ n'est pas historique, il se réalise hors l'histoire. Ainsi il en résulte une logique : le modus du Christ hors l'histoire ne se consomme pas, il n'est pas dépecé par le temps. Mais, concernant notre hypothèse, le modus formel n'est pas consommable parce qu'il n'est pas opérationnel, fonctionnel. Et si l'on pense en termes eschatologiques, il est soutenable d'affirmer que le modus formel, en nous sortant de l'opérationnalité, nous emporte vers le « désœuvrement » et l'« ennui ».

La « forme » structure une entité qui ainsi devient apte à désactiver la consommation-destruction et le détournement de la visée « achèvement ». L'entité étudiée par Agamben est « la forme de vie franciscaine ». L'intérêt du design architectural est d'utiliser des matériaux dits intelligents. L'espace et la technique sont les entités les mieux à même de satisfaire cette contrainte. La « forme » est une affaire d'espace et de technique. Au contraire de la « forme de vie » franciscaine qui a dû lutter pour sortir de la sphère du droit et du domaine de l'opérativité, afin de rendre complètement parallèles la forme et la vie, notre proposition de travail en design assume ces domaines. En outre, la phrase sur le dernier « modus » dont nous voyons

⁴⁷² AGAMBEN, *De la très haute pauvreté*, op.cit., p. 193 - 194

une réalisation de la forme sans opérativité, en plus de la revendication de la forme, comporte des liens avec ce que nous envisagions de la béatitude.

La béatitude sera le thème d'une autre section. Pour l'instant disons qu'un mode d'où résulte un gain pour « l'homme en tant qu'homme » de manière constante, est un mode travaillé, encore, par la visée théologique. En d'autres termes, la visée théologique soutient une des grandes tendances du progrès technique moderne. Le désœuvrement caractérise l'homme en tant qu'homme de manière singulière en le différenciant des autres animaux. Mais le désœuvrement mis en « état », c'est-à-dire devenu constante, est affaire de bio-politique.

D'après nous la bio-politique et sa gestion des techniques tient une espèce de promesse eschatologique qui, étant concrète, est fortement théologique. Cette promesse est en effet une tendance qui lie les notions de désœuvrement et de « confort ». Sauf qu'à la différence du dernier « modus » des franciscains, le « modus ultime » du progrès technique n'est pas entièrement formel, mais fonctionnel, tout à fait opérationnel. La forme dans ce « modus ultimus » est fonctionnalisée, et à travers cela, le chemin vers le « confort » présenté souvent comme « désœuvrement » est justifié. La fin du paradigme de l'opérativité serait donc la constitution d'un dispositif joignant savoir et faire. Agamben énonce ce paradigme dans le « seuil » final de *De la très haute pauvreté*.

Via ce seuil, le philosophe ouvre la voie à la continuation de ses prochains ouvrages. Le sens de la philosophie de l'avenir consiste à faire face au paradigme opérationnel. Il en dit ceci,

« Ce qui a manqué à la théorie franciscaine de l'usage est la tentative de penser ce lien avec l'idée de forme de vie que le texte d'Olivi semble implicitement exiger(...). Certes, grâce à la doctrine de l'usage, la vie franciscaine a pu s'affirmer sans réserve comme cette existence que se situe en dehors du droit, c'est-à-dire qui, pour être, doit renoncer au droit – et tel est certainement le legs auquel la modernité s'est montrée incapable de faire front et que notre temps ne semble pas non plus en mesure de penser. (...)

C'est le problème du lien essentiel entre usage et forme de vie qui devient dès lors impossible à ajourner. Comment l'usage –c'est-à-dire une relation au monde en tant qu'inappropriable- peut-il se traduire dans un ethos et dans une forme de vie ? Quelle ontologie et quelle éthique correspondront à une vie qui,

dans l'usage, se constitue comme inséparable de sa forme ? La tentative de répondre à ces questions exigera nécessairement d'aborder le paradigme ontologique opératif où la liturgie, au fil des siècles, a fini par couler comme dans un moule l'éthique et la politique de l'Occident. Usage et forme de vie sont les deux dispositifs par lesquels les franciscains ont tenté, d'une manière certainement insuffisante, de briser ce moule et de se mesurer à ce paradigme. Mais il est certain que ce n'est qu'à partir de la reprise de l'affrontement dans une nouvelle perspective que l'on pourra éventuellement décider si, et en quelle mesure, ce qui se présente chez Olivi comme la dernière forme de vie de l'Occident chrétien a, pour celui-ci, encore un sens, ou si, en revanche, la domination planétaire du paradigme de l'opérativité exige de déplacer le conflit décisif sur un autre terrain...»

473

La tentative franciscaine a échoué pour avoir tenté de transformer le dispositif juridique en règle de vie. Il est difficile d'échapper des dispositions du droit. Mais Agamben identifie comme legs des franciscains le projet de faire usage hors abus et appropriation. Un Projet qui tentait d'« être » sans droit. Pour « être » il ne faudrait pas en effet « faire avec » les lignes de détermination de l'économie et de la politique. Agamben pense que la réponse à la possibilité d'un être sans lien nécessaire avec le droit, peut parvenir par la voie de l'actualisation des éléments positifs du projet franciscain. Pour lui, le lien entre « usage » et « forme de vie » contient encore des potentialités, tenant toujours compte que la notion d'usage concerne une relation au monde en tant qu'inappropriable. L'usage en ce sens, permet le lien étroit entre la vie et la forme.

Nous cherchons un lien similaire dans les espaces architecturaux où la forme serait liée à la fonction : l'élément correspondant le plus avec la vie et son opérativité. C'est pourquoi nous nous servons d'Agamben. Or, quand nous disons opérativité de la vie, cela ne correspond pas nécessairement à la sphère du droit et de ses influences sur l'état de nature (état possible hors du droit). Le droit fini par s'étendre partout, même si pour cela il rend à « état de nature » ce qui ne lui *n'appartient pas*. Nous retrouvons l'opérativité dans la vie elle-même, si on l'entend à partir de la notion « zôê ». Mais, autant l'opérativité inscrite sur les corps par le droit que l'opérativité de la vie elle-même, nous sommes bien d'accord avec Agamben sur un propos : le détournement de

⁴⁷³ Ibid, p. 194 - 195

l'opérativité est possible par l'inséparabilité de la forme à quelque chose, dans le cas des franciscains à la vie, dans notre cas à l'espace, à la technique, aux matériaux intelligents.

Or, les termes d'Agamben concernant la mise en liaison de la forme à la vie et à l'éthos, sont politiques. Il s'exprime en termes d'« affrontement ». L'affrontement implique d'abord une recherche sur le paradigme ontologique opératif de la liturgie. Ce paradigme ne laisse pas grandir le développement de l'être de toute entité, ni personne ni chose, sans rapport aux éléments politiques et éthiques dépendantes. C'est pourquoi, la recherche est tout à fait nécessaire pour discuter et affronter le paradigme ensuite. À ce dernier propos Agamben ajoute une question portant sur l'éventualité de déplacer le « combat » sur un autre terrain non politique. Comme nous l'avons argumenté d'après la notion de « subdivision », notre affaire n'est pas de combattre le politique. Nous affirmons cependant le design architectural comme « le terrain » où la forme peut se lier aux techniques. La conséquence, non nécessairement politique, serait l'empêchement du libre fonctionnement économique du paradigme opérationnel.

Le design architectural ne serait pas en état de se mesurer au paradigme, étant ceci une tâche éminemment politique, mais il peut le faire s'arrêter, étant donné son souci de la forme. En ce sens, la forme dont nous parlons est esthétique, et nous pensons que toute forme est ou devrait être prise en compte comme esthétique. Ceci parce que la forme n'est pas apte à se lier ou à être liée de manière inséparable aux entités dans les terrains d'autres domaines comme le politique. L'histoire et l'archéologie démontrent la faiblesse des liaisons de la forme aux différentes entités sur le terrain politique, en étant un exemple majeur du franciscanisme. En revanche, le design est quand même d'après sa portée historique, non pas préparé, mais quand même envisagé pour donner de la forme. Voilà pourquoi, il est essentiel le design, domaine mal compris où il y a ce dont on a besoin.

Néanmoins la mise en œuvre de la forme sur les choses de design ne peut pas poursuivre le projet franciscain à propos de l'usage. Dans le domaine de l'architecture et du design, l'usage a été transformé en outil servant au paradigme opérationnel. Il existe une grande tendance du design où l'opérationnel fait de l'usage son serviteur. Le projet franciscain de l'usage où la forme est essentielle n'a pas de place dans les pratiques architecturales ni de design les plus massives. Une grande tendance de l'architecture, à l'inverse du projet franciscain, a fait de l'usage l'opérateur qui sépare la forme des espaces, des techniques et des choses. Après avoir étudié les éléments positifs de la

théorie de l'usage des franciscains, nous allons revisiter leurs éléments négatifs, ceux grâce auxquels le projet « usus pauvre » n'a pas réussi à être mis en œuvre. Les éléments empêchant l'*union* de la forme à la vie, démontrent pourquoi l'« usus » est devenu en essence et d'après ses praxis, un dissociateur de la forme. Au lieu de rendre inséparables la forme d'une entité, l'usage est leur principal agent de séparation.

VI. 2. 4. DE L' « USAGE » COMME SEPARATEUR DE LA FORME.

Quand Agamben définit les aspects positifs du projet franciscain, il montre simultanément la nature de sa chute. L'énonciation de ce qu'on peut sauver du projet d'usage franciscain est réalisée surtout à la fin de *De la très haute pauvreté*. Mais le gros du livre montre le verso du projet d'un usage sans « abus » et hors du domaine de l'appropriation. Pour comprendre l'évaluation d'Agamben de la doctrine et de la praxis des franciscains, il faut prendre en compte que le projet lui-même a une évolution passant par différentes étapes. Cependant, l'évolution est l'effet des contre-propos développés au sein du mouvement franciscain ; ces propos provenant du droit. Agamben argumente dans le chapitre *Forme-de-vie* sur la notion de « nécessité » qui définit la notion de « forme ». À ce propos dit-il,

« Nous avons examiné la stratégie des franciscains dans leur revendication sans réserves d'une vie en dehors du droit. Ce n'est pas tant la règle que l'état de nécessité qui est le dispositif par lequel ils tentent de neutraliser le droit et, en même temps, de s'assurer un ultime rapport avec lui (sous la forme du *ius naturale*). Mais de même que la règle n'est pas un dispositif juridique, de même l'état d'exception n'est peut-être plus défini proprement comme tel. Il est partout le seuil sur lequel la forme de vie franciscaine rencontre le droit. Olivi compare la règle franciscaine à une sphère dont le Christ est le centre et qui ne rencontre le plan des biens terrestres qu'« au point de l'usage simple et nécessaire » (*haec regula tanquam vere sphaerica non tangit planitiam terrenorum nisi in puncto simplicis et necessari usus* - Olivi 1, p. 194). L'état de nécessité est l'autre point de tangence où la forme de vie franciscaine rencontre le droit (naturel, non le positif). C'est entre ces deux points de tangence, le *punctum usus* et le *tempus necessitatis*, que nous devons situer la sphère de la règle-de-vie

(*regula et vita*) des frères mineurs qui, comme le dit Olivi, « se reflète tout entière circulairement autour du Christ et de son Évangélie comem à son centre intime et qui, selon la forme du cercle, commence là où il finit (*totaque se reflecit circa Christum circulariter et Evangelium eius tanquam circa suum intimum centrum, scut instar circuli, unde exordium sumpsit, in dipsum finit – ibid*). L'usage et l'état de nécessité sont les deux extrêmes qui définissent la forme de vie franciscaine. »⁴⁷⁴

L'« état de nécessité » en tant que tel n'est pas une disposition. Une « disposition », selon l'*Organon* d'Aristote⁴⁷⁵, ne possède pas la même durée qu'un « état ». La disposition est relative, l'état comporte une permanence continue. Cela ne veut pas dire qu'une disposition ne puisse pas devenir état. Mais si Agamben dit que c'est l'état de nécessité, et non pas la disposition de nécessité, qui définit la forme de vie franciscaine, c'est parce qu'en effet, dans la nécessité il se trouve un élément plus constante que la disposition. Le philosophe connaît bien les mots et ses racines latines et grecques, alors la remarque est valable. La définition de la nécessité comme état aide à comprendre que le mouvement franciscain a été soutenu par la nécessité dès le début, et qu'elle a perduré dans l'évolution du mouvement et de la notion et de la pratique de la forme de vie et de l'usage. À côté de l'état de nécessité, se trouve l'usage. De l'addition il en résulte la forme de vie telle que le montre la dernière citation. L'état continu de la nécessité dans le projet franciscain soutient aussi la conception des « petits frères » à propos sa communauté. Ils ont été très proches des animaux.

⁴⁷⁴ Ibid, p. 156 – 157

⁴⁷⁵ « J'appelle *qualité* ce en vertu de quoi on est dit être tel. (25) Un première espèce de qualité peut être appelée *état* et *disposition*. Mais l'*état* diffère de la disposition en ce qu'il a beaucoup plus de durée et de stabilité (...) au nombre des choses qui (30) demeurent stables et son difficiles à mouvoir ».

(35) Par contre on appelle disposition les qualités qui peuvent facilement être mues et rapidement changées, telles que la chaleur et le refroidissement, la maladie et la santé, et ainsi de suite.

En effet l'homme se trouve dans une certaine disposition à leur égard, mais il en change vite, de chaud devenant froid, et de bien partant, malade ; et ainsi du reste à moins que quelqu'une de ces dispositions n'arrive elle-même, avec le temps, à devenir naturelle, et ne soit invétérée ou difficile à mouvoir : on pourrait peut-être dès lors l'appeler état.

(10) « L'état diffère donc de la disposition en ce que cette dernière est aisée à mouvoir, tandis que le premier est plus durable et plus difficile à mouvoir. Les états sont en même temps des dispositions, mais les dispositions ne sont pas nécessairement des états : posséder, en effet, des états, c'est se trouver aussi dans une certaine disposition à leur égard, tandis qu'avoir des dispositions ce n'est pas posséder par cela même, dans tous le cas, un état correspondant », in : ARISTOTE, *1 Catégories [Categoriae], Organon*, Traduit par J. tricot, Bibliothèque des textes philosophiques, Paris : éd. Librairie philosophique J. Vrin, 1997.

« L'assimilation de la forme de vie franciscaine à une vie animale chez Bonagrazia et Richard de Conington correspond fidèlement à l'importance particulière que prennent les animaux dans la biographie de François (la prédication aux oiseaux, la libération de la brebis et des deux agneaux, l'amour pour les vers : *circa verniculos nimio flagrabat amore* – François 2, p. 156). Si, d'un côté, les animaux sont humanisés et deviennent des « frères », (« il appelait toutes les créatures par le nom de frères » - *ibid.*), inversement les frères sont assimilés, du point de vue du droit, à des animaux.»⁴⁷⁶

L'assimilation des frères aux animaux et inversement par la voie du droit, implique des zones d'indifférenciation au sein de la doctrine et pratique franciscaine. Le projet de forme de vie est donc le moyen de se rendre proches des animaux. La tentative franciscaine, de se déprendre de la sphère du droit, tombe par voie d'« approximation » dans le milieu où le pouvoir se déroule. Les moyens ne sont pas importants dans ce sens, que ce soit le droit ou l'action de s'en déprendre, les deux processus sont convenables à la naturalisation de l'être.

En outre, la nécessité, contrairement à la règle, est une caractéristique de la vie, elle n'est pas caractéristique de l'existence, ou de l'espace politique. Alors, en tant que vitale, la nécessité permet l'entrée du projet franciscain et de la notion et pratique d'« usage » dans le champ biologique. Nous mentionnons la règle parce qu'à partir d'elle le projet ramène au champ de la vie un élément du domaine juridique et inversement, avec la nécessité, quelque chose de la vie est transposée au juridique. Ce partage des éléments des zones auparavant différenciées, est possible grâce à l'établissement de zones d'indifférenciation.

Ayant décrit la nécessité et la contrepartie de la règle, il est déjà juste d'affirmer que le devenir « état permanent » d'une disposition est effet de la gestion des deux éléments constitutifs de l'homme animal. La nécessité fait appel à « zôè » et la règle à « bios ». La gestion, l'administration de ces deux éléments à l'intérieur des zones de plus en plus indifférenciées, permet aux dispositifs de pouvoir devenir étatiques, permanents, et de perdurer quand sa nature est en principe d'une durée plutôt courte. Ceci concernant le projet franciscain.

⁴⁷⁶ AGAMBEN, Giorgio, *De la très haute pauvreté*, op, cit, p. 150.

Il est très représentatif que les termes « exception », « règle », et « nécessité » appartiennent à la sphère du droit. Cependant ils renvoient toujours à des sphères non juridiques, comme si le droit lui-même était un seuil, c'est-à-dire une zone d'indifférenciation permettant toujours, au moment de l'inscription à l'espace politique, la connexion au lieu des animaux. De plus, la description de la proximité des franciscains avec les animaux, rend évident pourquoi l' « irresponsabilité » des « petits frères ».

L'irresponsabilité obéit à un manque de conduite par les franciscains eux-mêmes, ils se confondent avec les animaux parce qu'ils rusent, jouent, plus que des conduites, des comportements. Ainsi, une forme de vie parvenue à l'être en raison de la nécessité, est une forme plus proche des comportements fonctionnels ou opérationnels que des conduites formatrices ou formelles. Le projet franciscain porte toujours sur la marque de la nécessité biologique, alors la forme qu'il réussit implique en dernière instance qu'il soit soutenu et façonné par des éléments communs à la nécessité : l'opérativité et par conséquent les comportements. Ces éléments ou caractéristiques des milieux animaux, et non pas d'espaces de capacité d'existence politique, se passent dans le projet franciscain à travers la notion de nécessité (contraire au désœuvrement) et par la présence d'une sorte d' « existentiels ».

Agamben dit que le geste franciscain est ambigu. Selon le philosophe l'ambiguïté traverse le traité de Pierre de Jean Olivi « *Quid ponat ius vel dominium* ». Ce texte se consacre à l'étude d'une « ontologie du droit et des signes » et questionne la notion de propriété.

« ...la propriété ou la juridiction royale ou sacerdotale ajoutent quelque chose de réel (*aliquid realiter addant*) à la personne qui les exerce ou aux choses et aux personnes sur lesquelles elles s'exercent et, en outre, si la signification en acte ajoute quelque chose de réel à la substance des signes et des choses signifiées »⁴⁷⁷

La réponse que procure Jean Olivi est négative, la propriété n'ajoute rien d'essentiel aux sujets desquels on parle, c'est-à-dire à l'ensemble des signes.

« ...il me semble que l'on puisse affirmer selon toute probabilité que les habitudes susdites (la propriété, la juridiction royale, etc.) supposent vraiment quelque chose de réel, mais n'ajoutent cependant aucune essence différente

⁴⁷⁷ Ibid, p. 181

informant réellement les sujets dont et sur lesquels on parle (*vere ponunt aliquid reale, non tamen addunt aliquam diversam essentiam realiter informantem illa subdirecta, quorum et in quibus dicuntur*) « (Olivi 2, p. 323). »⁴⁷⁸

Agamben argumente de l'ontologie des signes que : « les réalités en question ne se situent pas sur le plan de l'essence et du *quid est*, mais seulement sur celui de l'existence ou du *quod est* ». Si l'on transporte ces termes du moyen âge à un vocabulaire plus moderne, il résulte que le « quod est » serait assez proche de ce que Heidegger appelle les « purs existentiels. »⁴⁷⁹ Les purs existentiels sont des éléments configurant l'environnement, le milieu ; les existentiels ne sont pas des attributs de l'espace. C'est pourquoi, les signes dont parle Olivi n'ajoutent rien d'essentiel, c'est-à-dire, ils ne *forment* pas. Les signes ne s'effectuent pas sur des domaines, surfaces, corps ou sur d'autres ensembles des signes convenables à la formation. A l'inverse les signes agissent sur des domaines opérationnels, les « purs existentiels ». La capacité de capture et d'affectation des « purs existentiels » empêche l'effectuation de la formation de leurs composants ou des éléments qui l'occupent.

⁴⁷⁸ Ibid, p. 181

⁴⁷⁹ Ibid, p. 182-183

VI. 3. DE L'OPÉRATIONNEL COMME TRANSFORMATION DE L'ESPACE EN ENVIRONNEMENT.

VI. 3. 1. LE SOUCI « FORME » DANS LES PURS EXISTENTIAUX CHEZ HEIDDEGUER.

Les « purs existentiels » ne sont pas, comme la nomination le donne à penser, des éléments spatiaux ou formés. Si l'on rapporte les termes « purs existentiels » et « existence » par synonymie et sans critique, il émerge de façon évidente que ces termes évoquent la capacité de sortir des déterminations des milieux. Ainsi, en l'occurrence, l'argumentation de Jean Olivi devient contradictoire. Comment est-il possible que les signes ne puissent pas former des éléments soutenus par un endroit composé par des éléments aptes à la forme, les existentiels ? En revanche, prenant le terme « purs existentiels » dans son sens précis, l'argumentation d'Olivi récupère son évidence et sa consistance.

Le « quid » du latin, « quoi » en français, fait référence au quoi de la chose. Le quoi de la chose ne concerne pas la visée de la phénoménologie. C'est pourquoi Heidegger affirme que l'expression « « phénoménologie » (...) ne caractérise pas le quid réel des objets de la recherche philosophique, mais leur comment⁴⁸⁰. Le « quod » latin serait donc une locution qui synthétiserait la démarche de la phénoménologie à propos du « comment des phénomènes ». Nous comprenons les purs existentiels comme des éléments de la philosophie d'Heidegger faisant plutôt référence à des milieux opérationnels qu'à des espaces pour l'habitation. Notre avis se soutient dans l'étude de *La genèse des existentiels dans le jeune Heidegger* de Christiane Bailey.

L'auteur se propose de montrer que « Dasein » ne possède pas la même signification que des « structures existentiels », étant donné que celles-ci relèvent d'une signification plus large, comprenant l'être des animaux. En citant Derrida⁴⁸¹, Christiane Bailey énonce la confusion entre ce qui appartient à l'homme, dirons-nous, en « tant qu'homme » et ce que l'homme partage avec les animaux.

⁴⁸⁰ HEIDEGGER, Martin, *Être et temps*, traduction d'Emmanuel Martineau, édition numérique, URL : http://t.m.p.free.fr/textes/Heidegger_etre_et_temps.pdf

⁴⁸¹ DERRIDA, Jacques, *Les fins de l'homme*, in *Marges –de la philosophie*, Paris : éd. Le minuit, 1972.

« Nous sommes tellement habitués, dans les études heideggériens, à faire l'équivalence entre la notion de *Dasein* et celle d'homme que, malgré les querelles de surface, personne ne doute du fait que, « si le *Dasein* n'est pas l'homme, ce n'est cependant rien d'autre que l'homme » (Derrida, p. 151). Pourtant les structures existentielles ratissent si large qu'il est difficile de comprendre comment les animaux pourraient en être privés : comment penser que les animaux ne sont pas eux aussi fondamentalement définies par l'affection (*Befindlichkeit*), par le fait d'y se comprendre dans le monde dans lequel ils s'orientent (*Verstehen*), et par la structure de l'être avec (*Mitsein*) ? »⁴⁸²

Le lien entre les existentiels de Heidegger et son appropriation de l'ontologie aristotélicienne de la vie, est aussi mis en évidence par l'auteur. Dans la période de 1924 à 1926, une telle appropriation est faite par Heidegger d'après le contenu *D'anima*. La remarque tanche donc avec le propos de Bailey face aux autres études sur la réappropriation heideggérienne des concepts fondamentaux de l'œuvre d'Aristote. Ces études se focalisent normalement sur la philosophie « pratique » d'Aristote contenue dans *l'Étique à Nicomaque*.

Christiane Bailey décrit de manière successive trois existentiels fondamentaux du *Dasein*, l'affection, la compréhension et l'« être avec » par le langage. Ces existentiels appartiennent tant à l'homme qu'à l'animal. Le problème qui se pose est celui de savoir qu'est-ce qui est essentiel à l'homme en tant qu'homme. D'abord, il faut bien comprendre qu'entre l'animal et le « simplement vivant » il y a toute une différence. Le simplement vivant, comme le végétal, n'aura pas de *dasein*, parce que, comme le minéral, le végétal n'est pas pourvu de « perception » *aisthesis*. En revanche autant l'homme que l'animal possède la perception et par conséquent, le pouvoir de découverte de l'étant (« *Aletheuein* ») et la capacité de discriminer (« *Krinein* »)⁴⁸³. Le partage de la perception par l'homme et l'animal implique que dans les ouvrages du jeune Heidegger, la conception d'un possible « *dasein* » animal est soutenable. Cela pose problème parce que les œuvres du philosophe après *Etre et temps* remarquent que « les animaux ne font rien de plus que vivre »⁴⁸⁴. Mais comme le remarque Bailey,

⁴⁸² BAILEY Christiane, *La genèse des existentiels dans le jeune Heidegger*, en ligne : URL : http://www.academia.edu/1714911/Animal_Dasein._La_genese_des_existentiels_chez_le_jeune_Heidegger

⁴⁸³ BAILEY Christiane, *La genèse des existentiels dans le jeune Heidegger*, op. cit.

⁴⁸⁴ HEIDEGGER, Martin, *Sein und Zeit*, GA 2, Niemeyer, Tübingen, 1963, traduction d'E. Martineau, *Etre et temps*, Paris : éd. authentica hors commerce, 1985, p. 50

Heidegger aussi affirme que l'animal est « un étant auquel nous devons aussi attribuer (d'un point de vue formel) l'être du *Dasein* »⁴⁸⁵.

Or, en tenant compte de ces analyses, nous pensons que même si les animaux sont capables de « dasein » dans un certain moment de l'œuvre d'Heidegger, l'opérationnalisme du monde des animaux n'est pas ainsi nié. Regardons de plus près les existentiels auxquels les hommes et les animaux participent, pour trancher ce qui est propre à l'homme en tant qu'homme. Nous voulons arriver par ce biais à démontrer pourquoi le possible « *dasein* » des animaux ne contredit pas notre hypothèse sur l'opérativité des milieux animaux.

Le milieu des êtres qui ne jouissent pas de perception est fermé. Ces êtres n'auront pas de monde. Dans l'œuvre du jeune Heidegger, Les animaux ont un « monde » en *sens formel*, étant donné que leur est attribué un certain dasein. Bayley montre que cette attribution tient au sens formel de l'œuvre de Heidegger *Prolégomènes à l'histoire du concept du temps*. Heidegger se sert donc de l'ancrage des animaux dans un dasein pour poursuivre ses argumentations. Mais, si les animaux participent réellement et non pas seulement formellement du Dasein, ils continuent à être des êtres réellement opérationnels, dans nos termes, soit des êtres non capables de forme. Seulement l'homme en effet est capable d'*agir* par choix réfléchi (« boulesis »). En outre, pour Heidegger l'homme serait capable de choses que l'animal ne peut pas. L'homme va plus loin que l'animal dans la manière dont il agit face au *stimulus* de l'ambient.

Nous pourrions être d'accord avec Heidegger concernant ce dernier propos, sauf que, si nous reprenons Agamben lecteur d'Aristote, l'« agir » de l'homme n'est pas nécessairement ce que lui prodiguerait un écart net avec les animaux. Avançons donc avec précautions parce que le chemin va mettre en lumière, si la naturalisation dont nous avons parlé tout au long de cette section implique un devenir vivant de l'homme, ou un devenir animal. L'homme est toujours vivant et animal mais aussi quelque chose de plus. En outre, à travers le présent détour la notion d'« usus » comme briseur de forme dans le plan opérationnel sera finalement mis au point.

⁴⁸⁵ BAILEY Christiane, *La genèse des existentiels dans le jeune Heidegger*, op. cit. Pour la citation d'Heidegger voir : HEIDEGGER, Martin, *Prolegomena sur Geschichte des Zeitbegriffs* (1925) GA 20, 1994, traduction d'A. Boutot, *Prolégomènes à l'histoire du concept du temps*, Paris : éd. Gallimard, 2006.

Le premier « existentiel » est la « Befindlichkeit » que traduit le grec « diathesis ». Selon l'auteur, « diathesis » est synonyme de disposition. En outre, la « Befindlichkeit » d'Heidegger évoque le concept de « pathos » d'Aristote. En ce sens, la première structure existentielle concerne les passions. À cause des passions, l'être passionné s'ouvre au monde mais aussi à soi-même. Ce sont des formes de « se sentir soi-même » : avoir faim (s'ouvrir au monde), se sentir mal face à une situation (s'ouvrir à soi-même). Ce sont des dispositions passagères de tout vivant doté d'« aisthesis ».

La seconde structure est la « Compréhension », mais la compréhension doit s'entendre au sens pratique. Les exemples que Bayley prend d'Heidegger sont « quelqu'un s'y entend à son métier », et « savoir y prendre ». Par conséquent comprendre n'est pas « connaître mais s'y connaître ». Tous les vivants comprennent à des degrés différents. Or, Bayley argumente que sous le mode de la compréhension, on arrive à saisir la perception (« aisthesis ») comme forme fondamentale de l'ouverture au monde. Une telle ouverture nous concerne en tant qu'humains parce qu'elle capte des « choses », mais pas des qualités. C'est pourquoi, la perception n'est pas rationnelle ni irrationnelle. Nous ne percevons pas du chaud, mais des choses douces. Et ces choses sont *perçues comme* « choses ». Ici l'analyse de la proposition « A comme B » montre que les animaux ne sont pas privés du « comme » critique (« krisis ») ou herméneutique, même s'ils manquent du « comme » démonstratif ou apophantique. Nous pensons donc que si les animaux perçoivent les choses comme choses (sans qualités), ils ne les perçoivent pas comme « choses en tant que choses » parce que ceci est fruit de la capacité démonstrative ou apophantique de laquelle l'homme jouit à travers son langage.

Cependant, la perception des « choses comme choses » arrive à discriminer, à être critique (« krisis »). Par conséquent, les animaux participent de la structure existentielle herméneutique qui se trouve à la base et qui rend possible ce qu'il y a de plus dans l'homme, la démonstration par le langage : voir les choses en tant que telles. Ainsi la distinction entre percevoir les choses « comme choses » et « en tant que telles » devient nette. C'est grâce au langage de l'homme que la chose est démontrée, ensuite comprise et par conséquent perçue comme telle. Mais le langage ne capte nécessairement pas les qualités des choses. Il s'agit ici d'une perception naturelle où les animaux soulignent des choses par rapport à d'autres, même si les hommes peuvent en parler.

La perception est similaire et appartient aux mêmes existentiels. Dans la structure de la « compréhension » existent aussi des animaux dotés, en plus de perception, de mémoire. Grâce à ce trait, ils sont capables de fonctions comme l'anticipation des événements et de l'apprentissage. Si un animal garde un fait dans sa mémoire, il pourra l'actualiser dans autre instant où les conditions seront similaires, pour ainsi anticiper. Les conditions des événements qui se succèdent et qui sont mémorisées dans certains de leurs aspects, montrent à l'animal que sous certaines conditions, un fait se réalise de la même manière ou de manière similaire. Ainsi l'animal apprend.

Le « monde » pour l'animal possède donc un sens. Il peut sortir du simple instant pour arrêter de le subir et acquérir une dimension déjà *temporelle*⁴⁸⁶. Mais la différence avec l'« homme en tant qu'homme » ne porte pas, précisément que sur le temps mais aussi sur l'espace. Il est certain que si pour Heidegger le temps définit en grande partie l'être humain, et que si nous disons avec Bayley que l'animal possède en quelque sorte une temporalité, la distinction homme – animal devient difficile. Pour en traiter la difficulté, Bayley reprend la mention que Heidegger fait d'Aristote à propos d'une certaine capacité d'orientation des animaux.

« Afin de comprendre pourquoi Aristote affirme que « les animaux aussi possèdent la *phronesis* en un certain sens » (GA 18, 235), il faut comprendre la *phronesis* au sens large comme « une certaine *sûreté de l'orientation* [*Sicherheit der Orientierung*] » (GA 19, 71-72[74-75]). Cette habileté à s'orienter n'implique pas « que chaque mode de cette orientation soit explicité » (GA 19, 129[127]), il ne s'agit pas non plus d'une sagesse pratique qui pèse tous les aboutissants de l'action, mais d'une certaine vue (*Sicht*) d'ensemble, une plus grande habileté à voir alentour (*Um-sicht*). Que l'on traduise *Umsicht* par circonspection (Martineau) ou par prévoyance (Boehm et Waelhens), l'important est de voir qu'il s'agit d'un regard alentour rivié à l'action. L'aspect pragmatique de l'*Umsicht* vient du fait qu'il s'agit du regard propre au commerce (*Umgang*) avec le monde ambiant (*Umwelt*). La perception animale n'est aucunement neutre ou objective (GA 18, 48), mais toujours une perception d'emblée *impérative ou orientée vers l'action*: « L'*aisthēsis* des animaux non comme faculté théorique,

⁴⁸⁶ BAILEY Christiane, *La genèse des existentiels dans le jeune Heidegger*, op, cit.

mais en tant qu'inscrite dans la poursuite et la fuite. » (GA 22, 309 [326]).»

Les termes relativistes que Bayley reprend d'Heidegger sont assez instructifs. L'orientation des animaux entraîne une certaine orientation, pas tout à fait une orientation. Une telle pseudo-orientation n'est pas une orientation nette car elle n'est pas achevée, c'est comme si nous dirions que l'orientation serait accomplie dans l'homme. Au contraire, grâce au fait que l'orientation de l'homme ne soit pas aboutie mais toujours ouverte, la pseudo-orientation des animaux est fermée, achevée, elle ne regarde pas. Les animaux possèdent toujours, même avec ses capacités de prévoyance, d'apprentissage et de mémoire, une orientation *impérative*, c'est-à-dire, une pseudo-orientation, une orientation fonctionnalisée. Les animaux ainsi tendent toujours vers l'*action*. Voilà pourquoi le caractère opérationnel des milieux des animaux reste opérationnel, même s'ils ne sont pas des simples vivants. Par conséquent, le but de la pseudo-orientation due à la « phronesis en un certain sens » des animaux, est le comportement. C'est précisément à travers le comportement que la description du troisième existentiel nous est fructueuse.

Nous disons que le comportement est la « fin », sauf qu'elle n'est pas une fin visée de manière réfléchie mais plutôt l'effet nécessaire de l'orientation des animaux. Ceci parce que l'usage que font les animaux du langage, parvient à les rendre plus efficaces face aux diverses situations. La parole, la voix, le « phone » de l'animal vise à fonctionner ou à faire fonctionner l'autre. En termes d'Heidegger, le cri ou geste de l'animal vise à faire ou à faire quelque chose à autrui. Face à une situation, l'animal peut avertir à ses congénères pour ainsi leur insuffler une certaine disposition (la crainte pour le danger d'une situation) et déclencher par conséquent un comportement (la fuite)⁴⁸⁷. Voilà pourquoi nous pensons que dans tous les cas la fin de ce que nous appelons la pseudo-orientation des animaux est le comportement. Par ailleurs, le fait que les animaux en avertissent à travers le langage, éclairci deux autres points : la participation des animaux à la troisième structure existentielle et son écart quant aux capacités du langage des hommes.

⁴⁸⁷ Ibid.

Si les animaux peuvent avertir les autres, ils s'inscrivent dans l'existential de la parole. Chez Heidegger, le sens de parole qu'il reprend des grecs n'est pas exactement le langage tel qu'on le nomme, la parole signifie « parler » et pour parler il faut s'adresser à autrui. Chez les grecs il n'y a pas de mot pour le langage, ce phénomène est compris comme « rede », c'est-à-dire, comme parler. Alors, si les animaux avertissent les autres, il est en quelque sorte possible de dire qu'ils « parlent », sauf que leurs usages du parler n'informent ni ne forment celui à qui on s'adresse. Les animaux communiquent donc. Mais les hommes, en revanche, jugent, disent vrai ou faux et par conséquent, informent autrui sur la nature de leurs paroles. En ce sens, les paroles des animaux sont des signes de leurs sentiments comme le pensait Aristote, mais ils ne possèdent pas le sens de l'énoncé apodictique des paroles des hommes. Or, même si les hommes continuent à être différenciés ainsi des animaux, le fait que ceux-ci participent du troisième existentials pose problème. Les animaux ont des attributs que les hommes possèdent aussi, mais en essence leurs différences n'existent pas. Ceci parce que l'homme s'écarte des animaux par « degré de développement » des traits partagés (l'homme rends apodictique ce qui est un signe pour l'animal), mais non pas par essence. Quel est donc le *mode* spécifique de l'homme ? Il partage avec les animaux les trois existentials mais il doit y avoir un mode de réalisation des existentials le distinguant. La réponse peut se trouver dans la phrase suivante : l'Homme est le seul capable d'une vie pratique de la partie rationnelle de l'âme⁴⁸⁸.

Bayley dit que l'homme se différencie des animaux parce que pour Aristote l'excellence humaine « se situe dans le *bios theoretikos* »⁴⁸⁹, c'est-à-dire dans la contemplation des vérités éternelles. En revanche, Heidegger affirme la vie pratique où l'homme peut entendre ce que le motive à agir, le désirable (l'« *orekton* ») « comme ce qui fonde son agir et motive sa décision »⁴⁹⁰. Bien entendu, si l'homme peut entendre cela c'est parce qu'il peut réfléchir face à l'action et à ses choix. Or, l'évocation que Bayley fait d'Aristote à propos de la différence homme - animal n'est pas problématisée. L'auteur va un peu vite dans sa considération, parce que, bien entendu, son intérêt est de montrer le lien entre les existentials et les animaux et la singularité de l'avis d'Heidegger face à Aristote. Cependant, avec Agamben, nous pouvons discuter l'opinion

⁴⁸⁸ Ibid

⁴⁸⁹ Ibid

⁴⁹⁰ Ibid

de Bayley, parce que le souci de la « poïésis » et la « praxis », telle que nous l'avons vu, complexifie les termes avec lesquels est construit l'écart Aristote – Heidegger.

Si ce que fait à l'homme singulier par rapport aux animaux est la praxis, le statut de la poïésis impliquant un mode de production et un espace (celui de la vérité) n'est pas, non plus, mis en considération par le jeune Heidegger. Le philosophe allemand demeurait donc dans le domaine de la praxis où le primat de la volonté concernant les actions (et la tendance vers la naturalisation) de l'homme sont des événements fort probables. Nous ne pensons pas que l'« excellence » de l'homme chez Aristote réside dans la contemplation des idées éternelles. Pourtant, sans poser le problème sur des terrains de spécialistes, à ce propos il faut rappeler toute la problématisation qu'Agamben fait de la pensée d'Aristote. Or, notre intérêt qui était dans cette section de montrer le sens des existentiels chez Heidegger, et de réaffirmer que ces existentiels, concernant les animaux, n'empêchent pas de considérer la différence entre des milieux opérationnels et des espaces formés. Dans ce sens, les hommes et les animaux partagent les trois existentiels, et c'est pour cela que le souci de la forme s'impose.

Pour nous, les existentiels sont des structures fonctionnelles, avec toute la richesse que le terme fonction puisse entraîner. Il est évident que le fait de la décision réfléchie distinguant les hommes des animaux, est l'un des buts que nous voulons produire dans les « usagers » des espaces à designer. Par conséquent, nous soutiendrions l'idée suivante : si dans le troisième existentiel le choix réfléchi est permis, à la base, un tel existentiel implique des éléments de « forme » agissant sur les hommes de manière positive. Sauf que, le langage, la parole (parler à autrui) comme existentiel où l'homme se distingue des animaux, ne suffit pas comme élément pour former les hommes ni les choses.

En effet, nous pensons que la parole, dirigée aux autres ou désignant l'apodictique, n'informe, ne forme nécessairement pas. À ce propos nous pensons aux thèses de Foucault et de Deleuze sur l'écart langage - choses et sur la langue majeure comme commandement⁴⁹¹. Nous pensons qu'une grande tendance du langage est, moins qu'informatif dans le sens d'informer une entité, inessentiel. L'usage le plus commun que l'on fait du langage n'ajoute rien aux êtres. En quelque sorte en plus,

⁴⁹¹ Sur l'écart entre les mots et les choses, voir : FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les choses, une archéologie des sciences humaines*, Paris : éd. Gallimard, 1990
Sur la langue majeure, voir : DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Felix, *7 000 av. J.-C. - Appareil de capture*, in : *Mille Plateaux : capitalisme et Schizophrénie*, Paris : éd. de minuit, 1980.

l'usage du langage humaine consomme la chose, la détruite parce qu'elle n'ajoute rien à ce vers quoi elle se dirige. L'usage le plus commun que l'on fait du langage n'ajoute rien aux êtres. Nous pensons qu'à la base du domaine pratique de la raison auquel Heidegger confierait l'action distinguant l'homme, se trouve l'« intelligence exécutrice ». Ceci, étant valable, permettrait de comprendre pourquoi le langage n'ajoute pas toujours des essentialités aux êtres auxquels il se dirige. Bien sûr nous comprenons par « informer » quelque chose d'essentielle dans la proposition d'Heidegger : un souci de forme. Nous proposons, en revanche, que ce souci, même s'il ne peut pas se réaliser en termes d'« information » heideggérienne, est apte pour être traité d'une autre manière.

VI. 3. 2. DE LA PERCEPTION HUMAINE, LA PERCEPTION DES QUALITÉS.

Si la « forme » concerne l'« information » de l'« excellence humaine », son affaire n'est pas stricte du langage. Au contraire le langage peut décrire l'imperfection humaine, même commander la vie. Nous pensons le souci de la forme plus exactement en termes d'augmentation de quelque chose, soit d'addition de quelque chose d'essentiel à quelque chose manquant. Or, nous ne pensons pas une telle hypothèse pour soutenir une « excellence » humaine mais une « différence » humaine par rapport aux aptitudes des autres vivants. Le terme « excellence humaine » avec lequel Bayley qualifie le domaine du langage où Heidegger trace l'écart homme – animal, entraîne parmi ses synonymes le terme de « perfection ». Nous voyons, par contre, la perfection comme objectif des milieux fonctionnels et non pas comme visée humaine ou but du souci de la forme.

Nous pouvons également concevoir le souci de la forme dans un deuxième temps, comme un souci d'information tel qu'il existe dans l'œuvre d'Aristote. La forme rend actuelle, en acte, ce que la chose ou le matériau contenait en puissance. Comme nous l'avons étudié dans la première partie, dans le cas des techniques comme le béton à la fin du XIX^{ème} siècle utilisées comme ornement, le travail avec le même matériau a montré qu'il contenant d'autres manières d'actualisation plus convenables à ses possibilités. Le béton comme ornement était déterminé par des besoins stylistiques d'un moment historique, besoins qui, à travers ce matériau, envisageaient la perfection : la

dureté et plasticité du matériau garantissaient la pleine stylisation et durée des ornements. En somme, l'information comme actualisation d'une technique est pour nous importante dans le travail architectural

Troisièmement, le souci de la forme que nous tenons à partir les liens et les différences face à la révision d'Heidegger apportée par Bayley, concerne la perception des hommes. L'existential de l'affection décrit la perception naturelle partagée par hommes et animaux. Mais pour nous la perception humaine va plus loin. Elle ne serait pas une simple perception, même si une simple perception concerne des actions complexes comme l'anticipation des événements. Mais de telles portées peuvent être très fonctionnelles. La perception humaine irait plus loin, mais en étant toujours perception, elle n'a pas besoin nécessairement de devenir raison. Nous conférons la richesse à la perception humaine parce qu'elle est le foyer de la forme en design architectural. La forme ajoutée à un élément fonctionnel, affecte la perception. C'est la perception qui capte la forme ou à l'inverse, la forme saisie la perception. Que l'avenir de telle « captation » soit une réflexion de la raison ou de l'esprit n'empêche pas que la perception elle-même soit capable de forme.

Les formes sont perçues par la perception humaine, dans ce sens elle est plus que la perception naturelle des animaux aveugles à la forme. Par contre, même si les dispositifs de contrôle veulent rendre la perception humaine ombreuse, les formes sont les éléments convenables à mettre en lumière. La forme pour les animaux est traduite en termes d'opérationnalité, elle donne un plus au signe que perçois l'animal. Alors, nous pensons que « le premier existentiel », concerne déjà des procédés engageant la forme grâce auxquels l'homme se distingue des animaux. En ce sens, l'« aisthesis » comme domaine portant sur les problèmes de la perception, est humaine parce que l'un de ses éléments problématiques, la forme, distingue les hommes des animaux. Nous posons donc le problème de la forme à l'intérieur du champ de la perception. Evidemment la forme fait appel aussi des autres « existentiels », mais il ne faut pas aller au troisième pour en rendre compte.

Par conséquent la structure du « troisième existentiel » ne suffit pas pour trouver des moyens convenables à la forme. Si avec Aristote nous pouvons dire que la raison pratique chez Heidegger comporte des problèmes de volonté et d'intelligence exécutrice, par conséquent ce qui distingue l'homme des animaux est un élément de praxis. La praxis rapporte les hommes aux animaux d'après l'étude que nous avons faite

sur la poïésis-praxis. Pour nous les actions réflexives parvenues de la « raison pratique » posent aussi problème. Nous dirons que des éléments de poïésis se trouvent dans le premier existentiel si on convient que l'homme est capable de forme là-dedans. Et il est capable de forme parce qu'il peut percevoir des « qualités ».

Les qualités ne sont pas celles qui permettent aux animaux de « critiquer » dans le sens de discrimination (« krinein »), les qualités sont les formes au sens que nous sommes en train de construire. Les qualités ou formes sont l'expression d'un élément quand il est essentiel pour l'homme. Un tel élément se dirige donc aux hommes et, en plus et surtout, il donne quelque chose d'essentiel : la possibilité de choix. Nous n'affirmons pas à ce propos la posture d'Heidegger concernant cette possibilité comme affaire de l'« homme en tant qu'homme ». Son attitude est pratique, la nôtre tend vers la poétique. Et les éléments que nous en distinguons est que le choix n'est pas nécessairement offert par le langage humain, mais par les objets ou espaces travaillés d'après le souci de la forme. C'est pourquoi nous affirmons la poétique comme sphère qui ajoute quelque chose de nouveau, étant en ce sens pro-ductive.

La praxis « produit » des effets, et ceux-ci ne sortent pas de son domaine en tant qu'effets. Peut-être qu'à l'inverse de la poïésis où il y a rupture, la notion d'innovation qui fait actuellement « la cour » au design, se trouve plus souvent du côté de la production des effets quant aux discours pratiques qu'elle soutient. D'après notre avis sur les existentiels, il ne faut pas chercher la différence avec l'animal dans un mode propre à l'homme sous l'angle de son excellence. Son excellence, le langage réflexif, peut au contraire servir aux dispositifs de contrôle. L'homme se réalise dans les existentiels à condition qu'ils soient *complétés* avec la forme. Par ailleurs la forme est convenable à l'effet de la capacité politique de l'homme, mais aussi à sa capacité cognitive parce qu'elle permet des espaces de vérité et le dévoilement des techniques. Mais ce que la forme peut faire dans son domaine, soit l'esthétique, est de permettre l'augmentation des choses avec des qualités convenables à la perception humaine. Ainsi on perçoit, non pas nécessairement des choses en tant que choses, mais des espaces ou des objets design. À partir ceci la réflexion et l'orientation sera possible chez les hommes percevant. La réflexion intervient ensuite, puisque l'on perçoit la forme en premier, une perception qui n'est pas donc explicative ni nécessairement discursive comme la réflexion permise par le langage. Cet argument rappelle la notion d'usage. La

réflexion qui se produit hors perception de la forme est éminemment pratique et donc hors poïésis tel que le devenir de l'usage.

Étant donné le détour sur Heidegger que nous avons fait de la main de Bayley, nous reprenons pour finaliser le travail sur la notion d'usage que nous entamons avec Agamben. L'usage est devenu, en dépit du projet de Paul et des franciscains, une pratique spécifique qui ne produit rien de nouveau, une pratique sans poïésis. Cette pratique n'est pas « pauvre », elle est bien plus « riche », elle ne sort pas des milieux établis, elle ne les rompt pas, elle est remplie d'« effets », elle en est pleine. Et de sa richesse dépend son opérativité.

VI. 3. 3. DE L'USUS PRATIQUE - OPERATIONNEL, LE DÉPASSEMENT DES THECNÈS.

Agamben conclut son texte *De la très haute pauvreté*, avec un paragraphe où la pratique humaine est conçue comme opérative.

«La sphère de la pratique humaine, avec ses droits et ses signes, est réelle et efficace, mais elle ne produit rien d'essentiel ni engendre aucune substance nouvelle par-delà même de ses effets mêmes. L'ontologie dont il s'agit ici est donc purement opérative et effective. Le conflit avec le droit – ou plutôt la tentative de désactiver et de le rendre inopérant au moyen de l'usage – se situe sur le même plan, purement existentiel, où agit l'opérativité du droit et de la liturgie. La forme de vie est ce pur existentiel qui doit être libéré des signatures du droit et de l'office ».⁴⁹²

L'ontologie est opérative et opérationnelle. Sa « production » n'est pas productive. Ses effets répondent aux causes et aux moyens bien établis. La poïésis au contraire cible la sortie des moyens opérationnels et fonctionnels. L'effectivité du paradigme de l'opérativité consiste à maintenir les effets opérationnels comme conséquences nécessaires. Autrement dit, les effets deviennent moyens et causes des autres effets. Or, à l'intérieur d'un tel système, l'essai de l'usage quant à son attachement au droit n'a pas réussi parce que son conflit a été maintenu sur le même

⁴⁹² Ibid, p. 184

plan où agissent, effectivement, le droit, l'économie et la théologie. Finalement, l'usage a été revêtu d'opérationnalité à cause de l'efficacité du plan convertissant tout en effets pour empêcher l'effet de la poïésis.

Si les effets du paradigme opérationnel ne sont plus que des effets, il faudra assentir qu'ils sont réactifs. Et par réactifs on entend opérationnels dans le sens qu'ils ne font pas que réagir au stimulus des ambiances. Par conséquence, même si à l'intérieur des systèmes opérationnels on trouve la forme, elle est vidée de contenu, elle n'apporte rien d'essentiel étant fonctionnalisée. Or, si l'usage est devenu pur effet de l'opérativité des existentiels, il est aussi par conséquence réactif. On ferait usage de quelque chose si l'on se situait sur un plan de réaction face aux événements, aux milieux et aux objets. C'est pourquoi nous disons que malgré le projet et les intentions de Paul et des franciscains, l'usage est devenu sérateur des formes, il délie la forme des choses.

La portée des ambiances où se déroulent les événements, est fonctionnelle. De plus sa manière de se rapporter aux hommes est pratique, c'est-à-dire aussi opératoire que le moyen où ils vivent. L'« interaction » homme-ambiance est donc aussi chargée d'opérativité. On la nomme souvent « usage ». L'usage se rapproche donc, dans ses pratiques, de la consommation et de l'accomplissement des services afin d'accomplir des prérogatives de la tendance pratique qui le véhicule. Parmi ces prérogatives il en ressort deux : l'opérativité et l'effectivité. S'explique alors pourquoi, à travers l'usage, la poursuite du mode opérationnel quant aux objets et milieux est possible. Et dans le cas de la présence des formes, l'usage ne s'en soucie pas parce qu'il les consomme ou met en relief, dans les choses et milieux auxquels il réfère, le sens de l'accomplissement. L'usage est ainsi une action qui rend les autres serviles. L'un des autres sens latins d'« usus » est servitude. La consommation est donc synonyme d'usage en tant qu'accomplissement des choses convenable à la poursuite du paradigme opérationnel. L'usage, pour être réel ontologiquement et pour vivre, a dû devenir effectivement opérationnel. Pour tenir il faut se fonctionnaliser. L'usage peut être considéré comme réel, comme quelque chose qui se passe effectivement et physiquement, s'il est opérationnel. S'il ne fonctionne pas sous l'angle de l'opérativité il n'est pas réel. En termes communs on dirait qu'il n'existe même pas. En revanche, pour « exister » l'opérativité et l'efficacité ne suffisent pas. Quand on neutralise l'opérativité et l'efficacité pour rendre possible, par exemple, l'ennui, on ne peut plus parler d'usage, ni même d'une actualisation positive du projet d'usage de Paul.

Le projet de Paul s'est inquiété des pratiques des hommes, mais pas des conditions des existentiels, ou des ambiances. Alors, avant de se soucier des pratiques humaines, avant de croire que les « techniques humaines » ou les « technologies politiques » sont les seules modes capables de détournement, il faut s'occuper des existentiels eux-mêmes, des environnements eux-mêmes. Au lieu de se focaliser sur des possibles usages concernant les hommes, il faut s'occuper des conditions de possibilité elles-mêmes ; conditions des paradigmes inscrites dans les environnements où cet homme vit. Nous plaçons pour une méthode qui, à la place de se livrer aux « techniques humaines », n'économise pas l'attention sur les environnements. Précisément, le sens de la phrase « se passer des choses » est rendu net pour le deuxième aspect auquel nous rapportons la pratique actuelle de l'« usage ». Si une chose, objet, technique ou même un espace est consommé, ou achevé, il est dépassé. L'usage tend fortement à détruire ou à rendre obsolètes les objets et les espaces même si on se les « approprie ».

VI. 3. 4. VERS UN DEPOUILLEMENT DES MILIEUX OPERATIONNELS : DEPARTAGER FORME ET FONCTION.

Comme presque aucune autre technique, l'architecture est souvent conçue mais surtout utilisée comme quelque chose d'achevé. En s'appropriant d'une maison dans un cadre légal, nous faisons ce que nous permet l'achèvement des espaces architecturaux. Affaire qui est déjà assez positive. Mais cela signifie que la maison soit déjà livrée, achevée, que nous puissions la faire varier seulement sous l'angle de la décoration ou de l'amplification en suivant la structure. Une autre chose est l'appropriation qui résulte de la durée dans laquelle on habite la maison. Cette appropriation peut être « phénoménologique ». On s'approprie toujours un espace pour le rendre nôtre. Dans ce sens, l'« ouverture » que livre une telle appropriation pour l'habitant est pleine des mémoires et des instants vécus importants pour la configuration et la préservation des identités. La notion d'appropriation est donc relative en architecture, mais sous l'angle de l'opérativité, l'appropriation peut même détruire les aspects phénoménologiques liant l'habitant à l'espace bâti. Les conditions de possibilité livrées par le paradigme opérationnel sont plutôt pauvres à ce propos. Le temps pour le vécu d'après les

sentiments, les sensations et les phénomènes dans une maison est limité par la gestion du temps apporté pour l'opérativité.

Nous pensons que les conditions de possibilité des époques ont toujours été fructueuses, que les techniques ont eu par exemple des possibilités de développement très importantes, même si de telles possibilités n'ont pas toujours été orientées vers des conduites convenables à ce qui manquait à chaque époque. Mais concernant l'architecture, de telles conditions sont plus présentes que jamais. Les matériaux intelligents peuvent, parmi d'autres choses, transformer le mode tectonique en architecture. Même si l'architecture a été transformée plusieurs fois dans son histoire, c'est avec les matériaux intelligents que pour la première fois, la structure porteuse, et ses prérogatives au sein du domaine de l'architecture, peuvent être surpassées. Nous pensons donc qu'il faut d'abord travailler les milieux, les existentiels, les surfaces d'inscription, c'est-à-dire, les domaines où l'architecture se trouve inscrite. L'homme il vient après. À ce propos la dernière citation d'Agamben affirme, comme nous, que d'abord il est plus convenable de se soucier des endroits, plutôt que des hommes. Il faut former les endroits si on veut former les hommes. Les techniques impliquent des potentialités aptes à rendre envisageable la problématisation des hommes, non pas par eux-mêmes, mais avec les choses. Foucault lui-même disait que le problème le plus urgent pour la pensée du XXème siècle, n'était pas le concept de temps, mais d'espace⁴⁹³. Nous allons donc nous en occuper. Mais si l'espace, en nos termes, est normalement ce qu'il manque, rendons le possible en traitant les milieux.

Pourquoi Agamben assentirait notre proposition ? Parce qu'il dit que le problème majeur de l'« usus » a été de « se situer sur le même plan, purement existentiel, où agit l'opérativité du droit et de la liturgie ». Il faudra donc de se situer sur un plan qui ne soit pas purement existentiel. Si un projet des hommes ou une technique humaine se situe sur un plan fonctionnel, il serait plus difficile de réussir dans ces propos, parce que le moyen n'offre rien pour en profiter. Mais si le moyen aide, la proposition aura plus de possibilités de s'accomplir. Giorgio Agamben fini la phrase en disant que la « forme de vie est ce « pur existentiel » qui doit être libéré des signatures du droit et de l'office ».

Si nous admettons que le « pur existentiel » est opérationnel et par conséquent convenable à la naturalisation-fonctionnalisation des hommes, dans le cas du travail à

⁴⁹³ FOUCAULT, Michel, *Space, Knowledge and Power* (Espace, Savoir et Pouvoir. Entretien avec P. Rabinow ; trad. F. durand-Bogaert), *Skyline*, mars 1982. *Dits et Écrits*, T. IV. Paris. éd. Gallimard, 1994, p. 283.

faire sur les ambiances, nous dirons que la forme doit arrêter la liberté des existentiels opérationnels pour rendre possible la liberté des hommes. Si quelque chose se libère des signatures pour devenir « existentiel pur », d'après nos termes, cette chose ou entité deviendrait opérationnelle. C'est cela le problème du projet de la forme de vie, en essayant de se libérer de l'opérationnalité du droit, elle est tombée dans celle plus étendue des existentiels. La grande tendance est que tout fini par être disposé d'une manière apte pour « découper » les potentialités de la forme. Et les purs existentiels, comme nous l'avons montré, sont des plans aussi opérationnels.

La contradiction qui semble combler la phrase d'Agamben, suggère d'abord que le problème du projet de l'« usus » fut d'être resté sur le plan des existentiels. Ensuite le philosophe dit qu'il faut que ce même projet se transforme en pur existentiel. Mais la phrase a du sens. Elle n'implique pas une contradiction parce que le devenir pur existentiel de la forme de vie, c'est-à-dire sa liberté des signatures du droit et de l'office, la rendent apte au travail. On peut travailler autrement la forme de vie, rassembler ses éléments positifs comme le demandait Agamben, si on la libère des signatures. En ce sens, la dépolitisation des milieux, rendrait possible un travail sur eux où les couches du droit, de la politique, de l'économie, et de la théologie, pesant toujours, ne l'écraserait pas. Saisir les milieux comme tels, comme des plans de pure opérativité où hommes et animaux se rapprochent trop, permet de travailler d'après un autre domaine.

Pour nous, étant donné ce que nous avons proposé, cet autre domaine est le design architectural et l'esthétique. Mais pourquoi ce domaine ne ré-territorialiserait pas la tendance de fonctionnalité des domaines tels que la politique, l'économie et la théologie ? Parce que l'esthétique ne vise pas la fonctionnalité pure. Cette esthétique n'est pas celle proposée par Novalis comportant des éléments de naturalisation à cause d'une affirmation du pouvoir de la volonté. L'esthétique et le design que l'on tient, est une proposition où le souci de la forme est central. Même si le traitement de la fonction est essentiel aussi, dans cette proposition tout ne doit pas être disposé pour enlever les potentialités de la forme, mais au contraire pour les rendre possibles, pour les effectuer et apporter donc aux milieux des qualités formelles essentielles capables de les transformer en espaces.

Il est bien évident que la proposition d'un design architectural ne prétend pas se passer de la fonction, ni de l'opérativité ni de l'efficacité, mais d'y ajouter la forme. Cette forme sensible, si elle est dirigée vers la perception, devrait composer avec les éléments

de la fonction. Ceux-ci sont nécessaires à la vie et à son fonctionnement dans tout type d'espaces. La forme devrait travailler en rapport à la fonction, parfois en établissant des liens où la fonction ressort, parfois au contraire, à travers des liens de pure tension. Mais, d'après le travail développé jusqu'ici, il nous semble que ces domaines, celui de la forme et celui de la fonction, doivent être travaillés sans les confondre. Il est important d'accorder ce qui appartient au domaine de la forme et ce qui relève du domaine de la fonction. C'est pour cela que nous avons étudié Agamben revisitant Deleuze, Foucault et une lecture d'Heidegger. Il ne faut pas confondre non plus, la désignation de ce qu'est un existentiel d'après notre travail –avec les possibles variations ou développements des concepts que cela mérite–, cette différence est en effet importante pour maintenir les liens entre les notions et les domaines étudiés. Il faudra toujours repérer les différences. L'affaire portant sur la différenciation est devenu primordiale pour nous, du côté des pratiques du design concernant la forme et la fonction, comme du côté de l'usage des notions.

Nous allons nous plonger dans un problème d'indifférenciation latente dans l'œuvre de Gilles Deleuze. Giorgio Agamben y fait le point dans un chapitre de son œuvre *La puissance de la pensée*. Le chapitre s'intitule *L'immanence absolue*. Dans le même texte, le philosophe italien apporte un élément supplémentaire concernant la différence hommes – animaux. À la base de ce qu'Agamben va développer, se trouve le concept de « désœuvrement » comme quelque chose d'essentiel aux hommes. Mais ce qu'il ajoute est une espèce de proposition au « fait de faire », afin d'empêcher la chute du désœuvrement dans le domaine du biopouvoir. Nous voyons dans cette proposition encore non énoncée, des éléments de poids concernant une façon de faire du design architectural.

C'est pourquoi nous voulons précéder l'argumentation sur Deleuze de la proposition d'Agamben, pour trancher ce que serait la posture la plus convenable concernant le désœuvrement, et une autre étant assez riche qu'elle se présenterait comme relative face au biopouvoir. Il a fallu rapporter Deleuze au biopouvoir pour faire l'examen entier. La richesse des propos de Deleuze qui rejoint Foucault en quelques points, est due au caractère toujours permanent des plans d'indifférenciation. Nous allons donc définir la différence entre les animaux et les hommes à travers les portées de ces deux pensées. Enfin nous finirons avec une argumentation assez polémique sur l'ontologie du philosophe français. L'immanence, en effet, en essayant de sortir de toute

force fasciste de contrôle sur les êtres, peut-être, sous certaines conditions, utile au biopouvoir à cause de sa constitution de base, l'indifférenciation.

VI. 3. 5. VERS UN DÉSOEUVREMENT, UNE HYPOTHÈSE D'OFFRE DES TECHNIQUES AVEC FORME.

Dans le texte *L'œuvre de l'homme*, Agamben reprend la théorie de l'acte chez Aristote depuis la perspective de l'œuvre de l'homme. L'œuvre de l'homme pour Aristote est essentiellement politique, néanmoins elle présente des liens avec la « pratique » et la « poïésis ». Cette œuvre concerne la praxis parce qu'elle comporte un acte. L'œuvre en acte est en effet le problème proposé par Agamben à travers Aristote, Averroès et Dante. Pour le philosophe italien il est important de trouver les moyens intellectuels aptes à la démonstration du « désœuvrement » comme essentiel à l'homme. Celui-ci n'étant donc pas toujours en acte. La première esquisse de la notion « désœuvrement » est élaborée d'après la synthèse politique d'Aristote concernant la notion de l'œuvre de l'homme.

«La détermination aristotélicienne de l'œuvre de l'homme implique donc deux thèses sur la politique. 1) dans la mesure où elle se définit en relation à un *ergon*, la politique est politique de l'ouvrage et non du *désœuvrement*, politique de l'acte et non politique de la puissance ; 2) cet *ergon* est cependant, en dernier analyse, une « certaine vie », que se définit avant tout par l'exclusion du simple fait de vivre, par l'exclusion de la vie nue (...) Le politique, comme œuvre de l'homme en tant qu'homme est prélevé sur le vivant à travers l'exclusion d'une partie de son activité vitale entendue comme impolitique. »⁴⁹⁴

Le problème que nous avons traité concernant la capacité politique est contenu dans ce paragraphe. L' « homme en tant qu'homme » est politique, mais le fait que la politique relève du domaine de la praxis pose problème à Aristote, parce que la praxis implique aussi les animaux. Or, la politique doit se détacher d'une partie de la vie vitale appelée l' « impolitique ». En ce sens la politique aura besoin de poïésis comme sphère

⁴⁹⁴ AGAMBEN, Giorgio, *L'œuvre de l'homme*, in: *La puissance de la pensée*, traduit de l'italien par Joël Gayraud et Martin Rueff, Paris : Éd. Payot et Rivages, 2006, p. 314

dont le produit diffère des moyens. La poïésis distingue en conséquence l'homme des animaux, étant donné que ceux-ci demeurent attachés aux effets des moyens.

Ce problème n'est pas élaboré dans le texte d'Agamben en rapport aux concepts de praxis et poïésis, il l'aborde d'après deux autres penseurs. Contrairement à l'avis d'Aristote, ils situent le cœur de la politique –là où l'homme se trouve en tant qu'homme– dans la « puissance » et non pas dans l' « acte ». La puissance, synonyme de désœuvrement dans la citation, est à notre avis une composante de la sphère de la poïésis. Cette sphère ne tend pas à l'acte permanent ou automatique.

Pour affronter le problème de l'acte politique, Aristote se voit aussi confronté à l'assignation du sujet convenable à l'exécution de l'œuvre de l'homme. Qui va être l'exécuteur ? L'individu, le peuple ? Ou en termes plus modernes, le parti, la multitude, l'état ? À partir de l'incertitude qu'entraîne « l'assignation de l'œuvre de l'homme », deux lectures s'imposent. Une est soutenue par la bio-politique qui tient l'œuvre de l'homme comme mission à accomplir sur la vie nue. Cette lecture réassigne donc le but et l'objet de l'œuvre de l'homme, profitant du problème de l'assignation d'une telle œuvre. L'assignation de l'œuvre de l'homme signale le corps des hommes. La tâche d'exécution est accomplie par les dispositifs. L'autre lecture pense l'œuvre de l'homme depuis l'angle du désœuvrement. Comme conséquence du tournage de l'avis d'Aristote, il résulte une autre proposition concernant le sujet convenable à la poursuite de l'œuvre de l'homme.

Cette lecture faite par Averroès et Dante, prend son origine dans l'idée que la « perfection » humaine consiste à mettre en acte la puissance rationnelle, « cependant l'un comme l'autre soulignent comment le propre de l'homme est la puissance »⁴⁹⁵. Et par puissance, comme nous l'avons remarqué, on entend aussi d'après Aristote, désœuvrement.

Averroès développe sa lecture d'Aristote à travers l'interpolation qu'il fait entre la puissance et l'imagination. Dante reprend de son côté la notion d'imagination rapportée à celle de puissance, pour convenir que la multitude est le sujet de l'œuvre de l'homme. Pour Dante la puissance comme « intellectus possibilis » (intellect qui englobe son propre défaut) exige une multitude. Il est donc important pour Dante que la multitude soit toujours proche de l'acte sans être oisive⁴⁹⁶ cependant. Cet avis serait distinct de la

⁴⁹⁵ Ibid, p. 315

⁴⁹⁶ Ibid, p. 318

conception de l'individu, qui se trouve souvent séparé de l'« intellect un ». Il ne s'agit pas pour Dante de séparer la puissance de l'acte, mais d'instituer un « sub actu ». Agamben dit que cette expression se trouvait déjà chez Dietrich et chez de Fribourg que Dante aurait lu. Mais l'innovation de Dante consiste à traiter la notion comme une matière toujours voisine de la « forme », sans être jamais complètement séparée cependant.

Le « sub actu » procède donc comme les matériaux de troisième genre étudiés. Comme nous l'avons vu, ils tendent à la forme par eux-mêmes. C'est pourquoi la matière comme « sub actu », les matériaux de troisième génération et la multitude dans l'analogie que Dante en construit, étant puissances ne sont pas complètement séparés de l'acte néanmoins.

La notion de « sub actu » permet donc de maintenir la puissance – acte, mais en unissant les pôles. Affaire qui ne relève pas d'une « unité ». L'œuvre de la politique serait en ce sens « une opération qui expose et contient la possibilité de sa propre absence, de son propre désœuvrement »⁴⁹⁷. Ce qui résulte finalement de l'avis de Dante est que la politique, trouvant dans la multitude le soutien du « sub actu », n'est pas complètement déterminée par « l'être-en-œuvre ». Pour nous, il est crucial dans le progrès et la variation que l'œuvre de l'homme présente dès Aristote à Dante, qu'à partir de la montée de la puissance ou du désœuvrement comme indicateur de « l'homme en tant que tel », l'œuvre devienne capable de *montrer* son propre désœuvrement.

L'exposition de l'absence incluse dans l'œuvre nous semble être un élément crucial dans le travail de design architectural. L'œuvre qui nous intéresse est bien évidemment celle produite par les hommes travaillant avec les techniques. Sauf que nous nourrissons cette œuvre technique à partir des dissertations sur l'œuvre de l'homme depuis l'angle politique. Nous pensons en plus, que ce que Dante signale comme propre de la multitude, le « sub actu », pour catégoriser sa notion d'œuvre, est tout à fait convenable à nos propos techniques et de design architectural avec les matériaux de troisième genre. Ce n'est pas la multitude qui peut, étant oisive mais simultanément proche de l'acte, exposer dans son œuvre le désœuvrement. Ceci est affaire de la technè et du design. Il faut des objets, des choses, des techniques, des espaces qui parmi ses

⁴⁹⁷ Ibid, p. 319

propositions, exposent le désœuvrement. Toute une affaire de « tombée d'énergies »⁴⁹⁸, d'écroulement des forces face aux espaces et objets. Ceci est thème de la forme. La forme introduit le désœuvrement aux choses et milieux fonctionnels, pour ainsi arrêter leur appartenance complète au paradigme opérationnel et les rendre donc esthétiques. Le désœuvrement n'implique pas par ailleurs nécessairement une chute de l'homme vers l'« inaction » face aux dispositifs de pouvoir.

À l'inverse, si l'« inaction » tient, on peut dire que grâce à elle l'homme sera activé sous l'effet d'un autre corps agissant sur lui. À ce propos Agamben utilise, pour signaler l'installation du désœuvrement dans l'œuvre humaine politique, la notion d'« opération ». Le philosophe fini précisément son texte avec cette notion. Voyons en détail sa conclusion pour soutenir notre idée du déplacement du domaine de la politique vers celui du design de la main de la puissance.

« La question de savoir quelles sont les autres conséquences que la pensée pourra tirer de la conscience de son désœuvrement essentiel, et de manière général, savoir si est possible une politique à la hauteur de l'absence d'œuvre de l'homme, sans retomber simplement dans la reprise d'une mission bio-politique – de tels enjeux doivent pour l'heure rester en suspense.

Mais il est sûr qu'il faudra mettre de côté l'emphase sur le travail et sur la production l'œuvre, et essayer de penser la multitude comme figure de, sinon de l'inaction, au moins d'une opération qui, dans chaque acte, réalise son propre *shabbat* et soit capable, dans chaque œuvre, d'exposer son propre désœuvrement comme sa propre puissance. »⁴⁹⁹

L'enjeu de la conclusion laissée ouverte, est l'*adoption* du désœuvrement comme catégorie essentielle à l'homme et à sa pensée. Celle-ci, en effet a affaire avec l'œuvre. L'absence d'œuvre relève donc de la pensée. En outre, il est évident qu'Agamben présente aussi dans son texte la politique comme la voie confrontant la bio-politique. Il s'agit de penser une politique qui soit à la hauteur du désœuvrement pour combattre la bio-politique. Par conséquent, le travail et la production ne seraient pas les domaines où le désœuvrement pourrait trouver sa meilleure place. Agamben évoque ainsi Marx de nouveau, qui radicalise le projet d'Aristote focalisé sur l'acte. Marx pense comme

⁴⁹⁸ La notion «tombée d'énergies» a été énoncée par Pierre-Damien Huyghe au sein du séminaire « Esthétique » du Master 1 Recherche à la Sorbonne.

⁴⁹⁹ Ibid, p. 319

inassignable le sujet permanent évident de l'œuvre de l'homme, parce que le sujet tacite –la classe ouvrière– se détruirait en raison de son activité particulière. La destruction se donne donc quand l'œuvre de l'homme a besoin d'un être générique. De plus Agamben nous dit que Marx tombe dans l'aporie concernant l'activité de l'homme dans une société sans classes⁵⁰⁰. Est-ce que la société sans classes implique la fin du travail et par conséquent le règne du non-ouvre ?

Contrairement à Agamben, nous pensons que la place du désœuvrement se trouve dans le domaine du travail et de la production. Mais le travail et la production à opérer ne concernent pas le projet téléologique de Marx, dont la visée est la société sans classes. L'un des domaines où le travail et la production sont susceptibles d'être opérés pour exprimer et exposer le désœuvrement, est le design architectural à partir d'un traitement de la fonction par un souci de forme. Si un espace formé saisi perceptivement les personnes, serait possible ensuite, une pensée de ces mêmes personnes sur la manière comment elles usent d'autres espaces ou objets design. Le désœuvrement est ainsi inclu dans l'opération. Pensons à des usages compulsifs et existants devant des technologies. Si un espace, concret ou virtuel met en péril le « mode excitant », la personne pourra, après les percevoir, réfléchir à propos son comportement face aux techniques.

En revanche, nous pensons que la politique ne tient pas du désœuvrement. Son économie et ses liens avec la théologie lui inspirent la visée d'arriver à agir de manière hautement efficace sous le mode d'un angle opérationnel. Pour le dire encore une fois, nous parlons ici de politique en termes pratiques, de ses effectuations modernes et contemporaines, de la politique qui nous englobe toujours. Les intentions politiques et les possibilités des courants de pensée auxquelles Agamben tient, entraînent la matière dont il nourrit son travail. Sauf que, dans l'avenir, il attend que de telles possibilités s'effectuent dans le domaine pratique de la politique. Or, notre but n'est pas que prospectif. Le présent demande notre attention. Ce domaine politique où devraient se réaliser le désœuvrement –bien sûr après qu'il soit rétabli pour en être à sa hauteur– est soutenu par une tendance d'action efficace qui est, par conséquent, complètement pratique. L'agir efficace entraîne par ailleurs un modèle analogue, celui contenu dans l'agir des anges.

⁵⁰⁰ Ibid, p. 314

Les anges n'arrêtent pas d'agir, ils n'ont pas de désœuvrement tel que les animaux toujours en action. Même s'ils ne font rien, leur attachement direct aux fonctions et mandants de la vie naturelle les fournit d'action. Sauf qu'avec les anges d'haute performance, l'agir constant devient une affaire de gloire et accompagnement du but « beat » des hommes. Les anges marchent avec les hommes dans la voie vers le beat, sauf que, à l'inverse des hommes orientés par la promesse du salut, les anges n'arrentent pas d'agir. Ce thème est composant de *Le Règne et la Gloire*⁵⁰¹

Pour nous, la technique peut agir et réaliser simultanément son propre désœuvrement. La réalisation du désœuvrement se fait à travers une exposition de la puissance de la technique. En termes de design architectural, le mode de fonctionnement d'un objet ou d'un espace est à exposer à travers un travail de forme. Du lien entre ce travail de forme et le fonctionnement, résulte l'exposition de la puissance, parce que, une fonction traitée en lien avec la forme n'est pas une fonction fermée. Nous pensons que le travail avec la forme permet donc ouvrir la fonction et l'exposer. Si l'on expose une fonction ou un fonctionnement fermé, cela ne correspondrait pas à l'exposition d'une puissance. Par contre, si nous travaillons la fonction ou le fonctionnement avec la forme, c'est pour la rendre puissante, c'est-à-dire ouverte. Voilà le devenir puissance ou désœuvrement d'une technique.

En outre, si l'espace ou l'objet est exposé comme puissance, l'homme lui développant –lui « expliquant » en termes de Spinoza⁵⁰²– accompli en acte l'un des possibles contenus dans l'espace ou dans le matériau. Le désœuvrement en ce sens est aussi la *propre* puissance de la technique dans le sens qu'il l'infuse des ouvertures permettant plus que le « développement » de l'homme, sa « transformation ». Le sens de cette puissance de la technique suggère qu'elle peut aller jusqu'aux propositions de développement et de transformation qu'elle entraîne. Et cela dépend donc de celui qui adopte la technique. L'offre d'une technique inclurait donc, dans sa proposition d'action, d'« usage », dans sa démarche opérationnelle, son propre « shabbat ». Face à ceci la personne pourrait décider autant d'actionner la technique que de s'en passer,

⁵⁰¹ À propos de l'« agir des anges », problème à développer par la suite, voir : *La machine providentielle*, et *Angéologie et bureaucratie*, en : AGAMBEN, Giorgio, *Le Règne et la gloire*, chap. 5, chap. 6, Traduit de l'italien par Joël Gayraud et Martin Rueff, Paris : éd. du Seuil, 2008, p. 173-252.

⁵⁰² À propos de l'« explication » chez Spinoza, voir : *Mode existant et explication*, en : DELEUZE, Gilles, *Spinoza et le problème de l'expression*, chap. XIII : *L'existence du monde*, Paris : éd. de Minuit, 2010, p. 183-196.

parce que la technique elle-même expose ces possibilités. Or, l'exposition des propositions concerne en plus le souci de la différenciation.

Le moyen par lequel une technique ou un espace ou un objet expose sa puissance est différent du moyen par lequel l'action est proposée. Ceci nous semble important étant donné la capacité des techniques et des espaces à cacher et à rendre leurs éléments indifférents. En termes architecturaux, tant le secret que l'indifférenciation sont des thèmes assez anciens, ils émergent avec l'histoire de l'architecture elle-même.

Pour nous plonger finalement dans le problème de l'indifférenciation, disons que l'espace que nous affirmons comme convenable à une architecture pour les « hommes en tant qu'hommes », doit être formulé et mis en place sans que ses moyens et ses fins ne soient indifférentes auprès des personnes. Un espace attentif aux personnes expose la vérité de ses composants, ceux permettant une action ou une fonctionnalité, mais aussi ceux permettant le désœuvrement. Le terme « indifférence » est proche dans sa locution de la notion « indifférenciation ». Et le problème de l'indifférenciation peut être formulé d'après son lien avec l'indifférence. Une argumentation soucieuse des personnes contient simultanément des éléments d'une très grande indifférence quant aux hommes. Ceci à cause de l'affirmation d'un plan d'indifférenciation où le propre à l'homme en tant qu'homme se confond avec le propre à la vie en tant que vitaliste.

VI. 4. CRITIQUE DE L'INDIFFÉRENCIATION.

VI. 4. 1. DE « MANERE » À « MANARE », UN SOUCI DE NATURALISATION LECTURE DE SPINOZA PAR AGAMBEN.

« De Descartes à Husserl le cogito avait permis de traiter le transcendantal comme un champ de conscience. Mais s'il se présente avec Kant comme une conscience pure privé d'expérience, chez Deleuze, au contraire, le transcendantal se détache sans réserve de tout idée de conscience pour se présenter comme une expérience sans conscience ni sujet : un empirisme transcendantale comme Deleuze l'affirme dans une formule délibérément paradoxale. Liquidant par là même les valeurs de la conscience (...) ...le long d'une ligne qui va de Nietzsche à Deleuze et qui en fait le premiers figures du nouveau champ post-conscientiel et post-subjectif, impersonnel et non-individuel que la pensée de Deleuze laisse en héritage à son siècle »⁵⁰³

L'héritage de notre siècle est le champ ouvert par Deleuze d'après la revendication d'une expérience privée de conscience et en conséquence de sujet. À travers ce mouvement, Deleuze transforme le domaine transcendantal de la philosophie en « expérience pragmatique ». Ce mouvement permet à Deleuze de constituer une philosophie de l'immanence, laquelle débute avec les premières études sur Spinoza et fini avec son dernier texte écrit en vie, *L'immanence une vie*. Au milieu de ces deux extrêmes se trouve la conversion du transcendantal en expérience pure. Mais pour rendre possible un tel geste philosophique, il lui a fallu de trouver d'abord un champ et une cause dont l'emplacement est un moyen sans fin. Deleuze trouve ces éléments, le champ et la cause, dans son étude sur *Spinoza et le problème de l'expression*. À ce propos, Agamben dit ceci.

« Le principe de l'immanence n'est donc ici rien d'autre qu'une généralisation de l'ontologie de l'univocité, qui exclut tout transcendance de l'être. Mais à travers l'idée spinozienne d'une cause immanente, dans laquelle l'agent est

⁵⁰³ AGAMBEN, Giorgio, *L'immanence absolue*, in: *La puissance de la pensée*, traduit de l'italien par Joël Gayraud et Martin Rueff, Paris : éd. Payot et Rivages, 2006, p. 328

à soi-même son propre patient, l'être se libère du risque de l'inertie et de l'immobilité que l'absolutisation de l'univocité faisait peser sur lui, en le rendant en tout point égale à lui-même. La cause immanente produit en restant en elle-même, exactement comme la cause émanative des néoplatoniciens ; mais à différence de celle-ci ses effets qu'elle produit ne sortent pas d'elle. Au bénéfice d'une figure étiologique précise, qui consiste à déplacer l'origine du terme immanence de *manere* à *manare* (« surgir »), Deleuze peut redonner à l'immanence mobilité et vie : « une cause est immanente (...) quand l'effet lui-même est « immané » dans la cause au lieu d'en émaner » (Spi., 64) »⁵⁰⁴

Agamben se focalise sur les chapitres III et IV du livre de Deleuze sur Spinoza où le philosophe français élabore le concept d'immanence. Son argument se fait grâce aux liens établis entre le concept d'univocité et les notions latines « manere » et « manare ». Comme Agamben l'argumente, à travers ce déplacement étymologique le problème de l'univocité de l'« analogia entis » scolastique est dépassé. Selon cette univocité, Dieu ne peut pas être dit de la même manière que ses créatures finies.

Face à la discussion que nous entamons avec le sens de la production et de l'œuvre de l'homme en tant qu'homme, l'immanence deleuzienne, au stade de la publication de *Spinoza et le problème de l'expression*, implique que les effets des causes sont des effets. Autrement dit, ce qui est produit de manière immanente et sur le plan de l'immanence est un effet et non pas une production en sens poétique. La production poétique est une fin hors des moyens, et non pas une finalité modelant des moyens d'après ses intérêts. La poïésis ne serait donc pas permise dans l'immanence. En effet, lors de sa rencontre avec Guattari, Deleuze va commencer à nommer sa philosophie pragmatique. La pragmatique est une pratique où les liens entre les causes et les effets sont tellement étroits au point de remplacer la différence entre de tels termes par le concept « devenir ». Le concept « devenir » et son développement postérieur participent de toute la force acquise par la philosophie deleuzienne dans « son siècle » comme disait Foucault (nous parlons du XXIème siècle, pas de XXème). À la base de ce développement se trouve donc une étude importante dont les sources sont la pensée scolastique et baroque. De cette étude émerge en fait la constitution du concept d'immanence comme surface d'appui de tout le travail de Deleuze.

⁵⁰⁴ Ibid.

Pour la citation qu'Agamben fait de Deleuze : DELEUZE, *Spinoza et le problème de l'expression*, op. cit, p. 58

Agamben fait à ce propos une analyse approfondie et par étapes à travers lesquelles il montre comment l'évolution du concept d'immanence arrive à s'identifier avec le concept de vie. Nous n'allons pas en faire le résumé, cependant nous allons nous attarder sur certaines étapes clés pour la configuration du rapport étroit immanence-vie, afin de remarquer les implications que ce rapport porte quant à une possible « naturalisation » de l'être chez Deleuze. Cette tendance vers une naturalisation, à différence de l'autre que nous avons localisée à partir du concept de « praxis », ne s'arrête pas aux animaux (l'homme emporté vers le devenir animal déjà vu dans notre étude sur le découpage des intensités). La naturalisation entraînée par l'« immanence – vie » parvient impliquer même les forces vitales les plus primordiales de la nature. Pour rendre compte de ceci, plaçons-nous dans le texte testamentaire de Gilles Deleuze, *L'immanence : une vie...*

VI. 4. 2. DU « PLAN NEUTRE » CHEZ DELEUZE, LE DEPASSEMENT DE TOUTE TENSION.

Les deux points grammaticaux entre le mot immanence et le mot vie, assignent à ce dernier une quasi-équivalence avec la signification d'« immanence ». On dit une quasi-équivalence parce que dans le titre, le mot vie est accompagné par trois points de suspension. Ces trois points peuvent signifier une ouverture de l'équivalence immanence-vie, ou une différence, un trait de plus que la vie, comprenant les trois points, aura, face à l'immanence. Le sens de l'écart ou du rapport entre l'immanence et la vie est donné par le gros du texte de Deleuze. Et dans le texte il y a un passage net où est démontré qu'entre la vie et l'immanence, il existe un rapport si étroit au point d'indifférencier les termes. Indifférenciation n'étant pas bien sûr un effet involontaire mais un principe. Regardons le passage que nous venons de parler, il évoque à la fois un passage d'une œuvre de Charles Dickens.

« Nul mieux que Dickens n'a raconté ce qu'est *une* vie, en tenant compte de l'article défini comme indice de transcendantale. Une canaille, un mauvais sujet méprisé de tous est ramené mourant, et voilà que ceux qui lui soignent manifestent une sorte d'empressement, de respect, d'amour pour le moindre signe

de vie du moribond. Tout le monde s'affaire à le sauver, au point qu'au plus profond de son coma, le vilain homme sent quelque chose de doux le pénétrer. Mais à mesure qu'il revient à la vie, se saveurs se fond plus froids, et il retrouve toute sa grossièreté, sa méchanceté. Entre sa vie et sa mort il y a un moment qui n'est plus que celui d'une vie jouant avec la mort. La vie de l'individu à fait place à une vie impersonnelle, et pourtant singulière, qui dégage un pur événement libère des accidents de la vie intérieur et extérieur, c'est-à-dire de la subjectivité et de l'objectivité de ce qui arrive. « Homo tantum » auquel tout le monde compatit et qui atteint une sorte de béatitude. »⁵⁰⁵

Quand la vie de l'individu fait place à la vie impersonnelle, le lien avec l'immanence est ainsi établi. L'« eventus tantum » que Deleuze cherche, comme il l'avoue⁵⁰⁶, dans le compendium de son ouvrage, est ainsi décelé dans un moment et une surface – « entre sa vie et sa mort » – il n'appartient pas aux paramètres ni de l'individu, ni du temps, ni de la communication. Cependant la vie impersonnelle ne peut se libérer ainsi des forces intensives, elle montre son aspect neutre, libre de toute détermination. Elle devient vie inassignable et n'appartient pas au vilain. Cependant un tel manque d'assignation ne pose pas de problème à Deleuze, au contraire. Le manque est signe de l'impersonnalité de la vie qui ne cherche pas à ressaisir une autre personne ou la même personne pour devenir de nouveau sujet. En fait, quand cette vie impersonnelle est de nouveau saisie par la vie personnelle, l'« eventus tantum » disparaît, et la neutralité libérée de toute charge et force personnelle est remplie de nouveau par la « grossièreté » et la « méchanceté » du vilain.

L'inassignable ne cherche pas un sujet futur, une classe, ou une multitude comme nous l'avons vu avec Marx et Dante. La neutralité dont nous parlons est une sorte de béatitude. Ce de quoi tout le monde compatit, est ce qui exprime la vie en tant que telle, non pas de l'individu. Il a fallu que l'individu disparaisse « entre la vie et la mort » pour que la vie ressorte. Agamben décrit que le roman *Our mutual friend* d'où Deleuze cite le passage, contient une figure que lui permet de séparer l'individu de la vie impersonnelle. L'« étincelle de vie » à l'intérieur du personnage est différent du vilain

⁵⁰⁵ AGAMBEN, *L'immanence absolue*, op. cit, p. 311

⁵⁰⁶ DELEUZE, Gilles, *Différence et Répétition*, 1969, Paris : éd. Puf, rééd, 1969, et *Critique et clinique*, Paris : éd. de Minuit, 1993.

Riderhood. Cette étincelle de vie est étrangement séparable de l'individu⁵⁰⁷, de manière analogue à la vie séparable, soit la vie impersonnelle entre la vie et la mort. Cette vie est proche de la béatitude d'où finalement semble-t-il le personnage ne veut pas retourner. Agamben dit que l'étincelle de vie comporte la neutralité dont nous parlons. Le terme qu'il utilise est la « suspension inassignable ».

En outre, ce même terme est synonyme dans l'œuvre de Dickens du mot « abeyance », « un terme emprunté au lexique juridique qui indique la suspension des normes et des droits entre le moment où ils sont en vigueur et celui où elles sont abrogées, en particulier dans l'état d'exception »⁵⁰⁸. La vie impersonnelle est pour nous déjà, dans le passage de Dickens, synonyme d'immanence. Elle comporte une suspension des causes et des effets (la cause de l'état entre la vie et la mort du vilain et son effet, cet état espèce de coma), pour remarquer une zone toute libre de déterminations du monde extérieur et du monde intérieur, de la subjectivité et de l'objectivité.

En plus de la figure littéraire de Dickens et son lien aux terminologies juridiques, Deleuze se sert d'autres références pour soutenir sa conception de la vie impersonnelle. Deleuze cite Maine de Biran qui, nous dit Agamben, cherchait un mode d'existence impersonnel. Ceci étant « une simple capacité organique d'affection (...) qui devient toutes ses transformations et constitue, cependant, « une manière d'exister positive et complète dans son genre » »⁵⁰⁹. Il y a un autre passage où Deleuze rapporte la vie impersonnelle à la pure puissance. Ce passage est repris pour Agamben mais il ne repère pas dans un tel rapport. Dans ce passage Deleuze dit,

« Les tout-petits enfants se ressemblent tous et n'ont guère d'individualité ; mais ils ont des singularités, un sourire, un geste, une grimace, évènements qui ne sont pas de caractères subjectifs. Les tous petits enfants sont traversés d'une vie immanente qui est pure puissance et même béatitude à travers les souffrances et les faiblesses »⁵¹⁰

⁵⁰⁷ « No one has the least regard for the man; with them all, he has been an object of avoidance, suspicion and aversion, but the spark of life within him is curiously separable from himself now and they have a deep interest in it, probably because it is life, and they are living and must die. », in: AGAMBEN, *L'immanence absolue*, op. cit, p. 331

⁵⁰⁸ AGAMBEN, *L'immanence absolue*, op. cit, p. 332.

⁵⁰⁹ Ibid

⁵¹⁰ Ibid, p. 333

Ce passage atteste que la vie impersonnelle est une vie immanente. Or, cette vie est détachée de la vie individuelle mais coexiste avec elle sans se confondre. À différence du « sub actus » de Dante, la pure puissance pour Deleuze n'est pas proche de l'acte que, néanmoins, n'est pas l'acte lui-même. La pure puissance ne tend pas vers l'acte (la souffrance et la faiblesse), elle demeure dans l'état d'indifférenciation ou de neutralité, dans nos termes, ou de « suspension inassignable » en termes d'Agamben.

Deleuze dit en plus dans le paragraphe que la vie immanente est pure puissance à travers les souffrances, parce que dans le tout-petit enfant ces termes que nous appellerons des « agirs » (la faiblesse) ne sont pas que des événements. Il faut bien tenir compte que, précisément, le souci de la pure puissance chez Dante est l'assignation d'un sujet. Le « sub actus » implique donc un souci de sujet. Raison pour laquelle Dante formule la multitude comme sujet de l'œuvre de l'homme.

À partir de Dante, nous avons aussi conclu que la pure puissance, comme capacité d'exposition du désœuvrement, est convenable pour exprimer à partir d'un sujet particulier, les techniques, espaces et objets design. Tenant compte que le « sub actus » rend la pure puissance souci d'un sujet (le « sub actus » cherche un sujet convenable pour lier puissance – forme), une question se pose avec insistance. Est-ce que la négation du sujet et d'un extérieur tranché d'un dedans (l'objectivité) par la vie immanente, rapproche cette vie de la vie végétative chez Aristote ? La réponse qu'apporte Agamben est en principe négative. En effet, la vie immanente chez Deleuze est, par *fonction*, tout l'inverse de ce qu'est la vie végétative formulée par Aristote.

« Il est décisif ici que la fonction du concept « vie » se révèle exactement contraire à celle que la vie nutritive occupe dans le dispositif d'Aristote. Alors que la vie nutritive fonctionnait comme le principe que permettait d'attribuer une vie à un sujet (« C'est donc à travers ce principe que le vivre appartient aux vivants...), *une vie...* en tant que figure de l'immanence absolue est ce qui ne peut en aucun cas être attribue à un sujet, la matrice d'une dé-subjectivation infinie. *Le principe d'immanence fonctionne donc chez Deleuze, comme un principe d'antithèse à la thèse d'Aristote sur le fondement.* »⁵¹¹

Le manque d'attribution d'un sujet –individuel ou pluriel, humain ou technique–, permet le fonctionnement de la vie immanente chez Deleuze, et par conséquent, l'écart

⁵¹¹ Ibid, p. 335

de sa proposition vitale de la vie végétative chez Aristote. Mais, dans le cadre de la forme, nous pensons que la non assignation d'un sujet, soit la suspension inassignable de la vie immanente, est la cause possible d'une tendance vers la naturalisation de la vie.

VI. 4.3. DE LA FORCE SANS ACTION, MÉCONNAITRE LA PUISSANCE DU DÉSOEUVREMENT.

Dans l'évolution de la philosophie de Deleuze, depuis *Spinoza et le problème de l'expression*, il demeure des éléments de l'immanence qui varient selon des nouveaux concepts et qui simultanément nourrissent la discussion sur l'indifférenciation et ses conséquences. Le concept de « contemplation sans connaissance » expliquerait pourquoi la puissance dont parle Agamben dans l'œuvre de Deleuze, est plutôt une force. La compression de cette différence force-puissance aide par ailleurs à comprendre pourquoi nous disons que, par forme et non pas par fonctionnement, l'indifférenciation impliquée par l'immanence comporte une voie de naturalisation.

Agamben repère une approximation au concept de « *une vie...* » à l'intérieur du dernier livre que Deleuze écrit avec Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Cette œuvre décrit le « vitalisme » sous deux définitions possibles traversant l'histoire de la philosophie. Une consiste en l'« acte sans essence » et l'autre dans une « puissance sans action ». Ces deux variables expliquent la vie immédiatement absolue, comme « contemplation sans connaissance ». Or, le deuxième versant du vitalisme la déchiffre comme contemplation sans connaissance, d'après deux dérivées : une à travers la notion de sensation et l'autre par le concept d'habitus. Cependant, si nous restons dans les termes spécifiques, ce qu'Agamben nomme « puissance sans action » c'est plutôt une force. Voyons à ce propos un passage de *Qu'est-ce que la philosophie ?* cité par Agamben

« Le vitalisme a eu toujours deux interprétations possibles : celle d'une idée qui agit, mais qui n'est pas, qui agit donc uniquement du point de vue d'une connaissance cérébrale extérieur (de Kant à Claude Bernanrd), ou celle d'une

*force*⁵¹² qui est, mais qui n'agit pas, donc qui est un pur Sentir interne (de Leibniz à Ruyer). Si la seconde interprétation nous semble s'imposer, c'est parce que la contraction qui conserve est toujours en décroché par rapport à l'action ou même au mouvement, et se présente comme une pure contemplation sans connaissance »⁵¹³

La citation met en péril deux aspects. La première interprétation du vitalisme, porte sur la « puissance sans action ». Cette interprétation est la plus adéquate à la vie comprise comme contemplation sans connaissance. En deuxième, cette même « puissance sans action » (comme dit Agamben de Deleuze), n'est pas en effet une puissance mais une force. Logiquement une force qui est, mais qui n'agit pas, est une puissance car n'étant pas faite d'acte, elle n'est pas une force au sens précis du terme. Sauf que Deleuze dit « force », il ne dit pas « puissance ». Même si Agamben s'inquiète du sens des mots, l'oxymore « force sans action » permet de comprendre pourquoi un tel versant du vitalisme n'évoque pas la puissance-désœuvrement sous l'angle du « sub actus ». La puissance-désœuvrement liée au « sub actus » concerne toujours un sujet. C'est pourquoi, une telle puissance différencie les hommes des animaux. La « force sans action » renvoie au plan immanent, jamais à un sujet. Deleuze dit que comme « habitus », cette force est toujours décrochée des actions, des mouvements et de la connaissance : une contemplation sans connaissance. Ceci n'englobant aucun sujet.

Or, la force sans action, comme nous l'affirmons, devient dans le texte *L'immanence : une vie...* une puissance au moins dans la structure syntactique. Mais il faut toujours entendre par là, force. En effet, la force est la marque du vitalisme et non pas la puissance comme désœuvrement. Le fait que Deleuze appelle ceci autrement ne veut pas dire que la force soit une puissance en sens strict du terme. La puissance d'après ce que nous avons traité depuis Aristote à Dante à travers Agamben, concerne toujours une proximité à deux choses, à un sujet et à un acte. C'est pourquoi, même si l'homme en tant qu'homme est défini par la puissance, le concept de « sub actus » permet de la rapporter toujours au sujet et à l'acte. Par ailleurs, nous disons que le manque d'attribution d'un sujet permet, fonctionnellement au Deleuze de *La vie immanente*, son mouvement et variation. Mais formellement, une telle suspension

⁵¹² La cursive est à nous

⁵¹³ AGAMBEN, *L'immanence absolue*, op. cit.

inassignable est insuffisante. En effet, pour qu'il y ait de forme, au sens philosophique, il faut l'acte et le sujet.

Au sens de design architectural, qu'apporte une telle discussion à nos propos? Que la forme concerne toujours un acte (un mode de faire) et un sujet (un support de la forme, une technique, un matériau), et que par-là les possibilités contenues dans des fonctions (un matériau, une matière, une technique) peuvent s'exposer et, en plus, être perçues et possiblement connues. Précisément, la contemplation sans connaissance nie aussi toujours le sujet et l'acte, parce que la force qui *conserve* ne sort pas des moyens (le plan). Même s'il y a développement, le produit comporte des effets imannés ; effets qui par conséquent n'émanent pas, ne sortent pas des moyens, de la cause immanente. L'innovation en ce sens, n'est pas permise en tant que production au sens de poïésis. Et tout élément formel, comme la personne (le vilain de l'œuvre de Dickens), et l'acte (la méchanceté du même vilain) résultent comme des pseudo-formes. Ils servent au fonctionnement de la vie immanente. La pseudo-action et les péripéties du pseudo personnage ne sont pas importantes, elles ne mettent pas la vie immanente en acte. Elles ne parviennent pas à la sortir des moyens immanents. Autrement dit, elles n'arrivent pas à la former.

Nous pensons que Deleuze appelle « puissance » dans *L'immanence : une vie...* ce que dans *Qu'est-ce que la philosophie* est la « force sans action ». Un tel déplacement obéit à ce que la notion de puissance permet de rendre compréhensible : l'immanence comme pure puissance coexiste avec les individus desquels elle est simultanément détachée. Si la notion de puissance permettait pour les classiques de différencier le propre de l'Homme sans l'empêcher de tendre vers l'acte, la puissance de la vie immanente permet de différencier le propre de la vie bridant l'homme d'acte.

Le sujet sans traits, celui dépouillé des éléments personnels, tend plutôt vers la béatitude (une « espèce de béatitude » comme dit Deleuze) d'après la puissance de la vie. Mais dans les deux cas, la coexistence entre deux plans est possible. Ceci à cause de la puissance, qu'elle soit force ou puissance tendant vers l'acte. Cette « puissance » se trouve chez les classiques entre le sujet et l'acte, et chez Deleuze entre la vie et les individualités. En fait, la tendance visant l'acte est, comme nous l'avons dit avec Dante, puissance de la pensée. Et celle-ci n'est pas concernée par une « contemplation sans connaissance ».

Or, ceci dit, finalisons le problème principal de l'indifférenciation concernant nos propos de design architectural, où la désignation de ce qu'appartient aux milieux et ce qui convient aux espaces est cruciale. Même si nous disons que chez Deleuze la nomination de la force comme puissance permet d'emprunter la qualité de coexistence à la vie immanente, ce qui coexiste avec la vie (le monde de l'intérieur et le monde de l'extérieur), au moment d'entrer dans le domaine de la vie (le coma du vilain) devient indifférencié. Et la « forme » chez Deleuze qui dit parfois « puissance » par « forme » (« Jusqu'où arrive l'art ? Ceci est la forme de l'art »⁵¹⁴), est affaire de ce plan d'indifférenciation. Si la forme est affaire d'indifférenciation, elle ne répond pas à un procédé valorisant la définition de l'homme en tant qu'homme. Ceci n'est pas important pour le plan d'immanence. En revanche, la forme est thème d'indifférenciation chez Deleuze parce que, précisément, dans l'immanence aucune différenciation ne perdure. À quoi, ou à qui ceci peut être utile ? De quoi ceci peut-il être la fonction ?

VI. 4.4. DU « CONNATUS » : L'« IMMANENCE » À L'ENCONTRE DE LA POÏÉSIS.

Agamben montre comment Spinoza donne une explication grammaticale du verbe « réflexif actif » comme expression d'une cause immanente. Le texte où Spinoza développe cette thèse s'intitule *Compedium grammatices linguae hebraeae*. Parmi les spécificités de ce livre, il se trouve qu'il est le seul où le philosophe se sert du « ladino ». Spinoza dit d'après la langue maternelle des juifs, que ce type de verbe implique une action où l'agent et le patient sont une même personne⁵¹⁵. Il donne des exemples du verbe réflexif actif en latin à travers plusieurs formules dont ressort celle-ci : « se visitatem constituere »⁵¹⁶, ce qui signifie « se constituer visitant ». Agamben décrit les détails depuis la recherche grammairienne de Spinoza, parce qu'à travers ces types de verbes pour lesquels le ladino est assez convenable, se constitue le fondement grammatical, mais aussi sémantique de l'indifférenciation absolue de l'immanence. Le pas qui va de la grammaire à l'ontologie est en plus accrédité par les notions

⁵¹⁴ DELEUZE, Gilles, *En medio de Spinoza*, curso en Vincennes de 1980 a 1981, Traduit du français par « Equipo editorial captus », Buenos Aires : éd. Cactus, rééd. 2008.

⁵¹⁵ SPINOZA, *Opera*, vol III, Heidelberg: éd. Carl Gebhardt, C. Winters, 1925, p. 361

⁵¹⁶ AGAMBEN, Giorgio, *L'immanence absolue*, op. cit, p. 337.

ontologiques qualifiées selon les portées du verbe « réflexif actif ». C'est pourquoi, les formules et mots à partir desquelles Spinoza présente ce verbe, nous apportent des éléments assez explicites sur la notion d'immanence.

« Le *pasearse* est une action dans laquelle, non seulement, est impossible de distinguer l'agent du patient (qui promène qui ici ?) – et dans laquelle par conséquence, les catégories grammaticales de l'actif et du passif, du sujet et de l'objet, du transitif et de l'intransitif perdent leur signification – mais dans laquelle le moyen et la fin, la puissance et l'acte, la faculté et l'exercice, entrent dans une zone d'indifférenciation absolue. C'est pourquoi Spinoza se sert des expressions « se constituer visant, se montrer visant » où la puissance coïncide avec l'acte et le désœuvrement avec l'œuvre... »⁵¹⁷

Le principal concept de la pensée de Spinoza, le « conatus » qui est l'essence de la chose, implique aussi le souci d'indistinction entre des termes. Le « conatus » est un désir de persévérer dans l'être, ce que Deleuze appellerait le désir de soi-même. En fait à partir de cela Deleuze différencie l'immanence de la nature. Dans l'entretien de F. Ewald à Deleuze sur Foucault, *Désir et plaisir* est noté : « la vie, dit Deleuze, n'est jamais nature : elle est, plutôt, le champ d'immanence variable du désir »⁵¹⁸. Ce désir est à la manière du conatus, désir de persévérer dans son être mais aussi désir de persévérer en lui. Les termes latins qu'Agamben reprend de Spinoza pour remarquer le lien vie-immanence sont : « vis inertiae, et vis immanentiae »⁵¹⁹. Ainsi dans le conatus, agent et patient coïncident sous les figures de la persévération et du désir de soi, « désirer persévérer dans son être signifie désirer son propre désir, se constituer comme désirant »⁵²⁰.

Agamben trouve dans *De anima* d'Aristote une expression concernant la vie végétative qui est voisine de la « force du conatus » comme capacité de persévérance de l'être. L'expression se dessine au sein de la phrase suivante : « la *trophè*, conserve l'existence (*sozèi... tèn ousian*) (...). Ce principe de l'âme est une puissance capable de conserver à celui possédant telle puissance (*dynamis esti hoia sòzein to echon autèn è*

⁵¹⁷ Ibid, p. 339

⁵¹⁸ Ibid, p. 339.

⁵¹⁹ AGAMBEN, *L'immanence absolue*, op. cit, p. 339.

⁵²⁰ Ibid.

toiouton) » (416 b13 sq.) »⁵²¹. L'aptitude de conservation est en fait le principe le plus intime de la vie végétative. En outre, le concept « *nous* » d'Aristote en tant que capacité à se penser soi-même, se doit au paradigme autoréférentiel de la vie végétative. Ainsi, comme principe dont les sujets découlent et modèle pour le « se penser » de la pensée, la « vie végétative » est donc fondement de subjectivité. Deleuze assume la vie en lien avec l'immanence pour sortir du problème de l'attribution d'une subjectivité impliquée dans le concept de vie végétative chez Aristote. Si nous accordons que la relation avec le principe de conservation chez Aristote est valable, les « racines » grecques de l'immanence peuvent être lues comme fondements de subjectivité. Il manquerait ceci dans la pensée de Spinoza d'après Deleuze. La possible attribution d'une subjectivité dans la pensée de Spinoza serait bridée par le travail qu'en fait Deleuze. Ceci fonctionne si nous soutenons les lectures de Deleuze sans critique, sauf que d'après Agamben, la différence est assez minimale entre le conatus spinoziste et la conservation de la vie végétative chez Aristote.

De l'analyse de Benveniste sur l'expression « se nourrir », Agamben déduit le lien Aristote – Spinoza – Deleuze. Le grammairien traduit « *trephò* » à l'aide de l'expression « *trephein gala* » pour éclaircir la traduction « nourrir » que l'on fait de « *trephò* ». « *Trephein gala* » donne le sens de ce qui est traduit simplement par nourrir.

« Pour rendre compte de l'ensemble des liaisons sémantique de *trephò*, on doit le définir : « favoriser (par des soins appropriés) le développement de ce qui est soumis à la croissance ». C'est ici que s'insère un développement particulier et « technique » qui est justement le sens de « cailler ». L'expression grecque est *trephein gala*, qui doit maintenant s'interpréter à la lettre comme « favoriser la croissance naturelle du lait, le laisse attendre l'état où il tend. »⁵²²

Cette traduction de « *trephòs* » permet donc à Agamben dire :

« Faire que l'être rejoigne l'état où il tend, se laisser être : si telle est la signification originelle de *trephòs*, alors, la puissance qui constitue la vie en un sens

⁵²¹ Ibid, p. 340

⁵²² AGAMBEN, *L'immanence absolue*, op. cit.

Pour la citation à propos de Benveniste, voir : BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale*, vol. I Paris : éd. Gallimard, 1996, p. 292 - 293

primordial (se nourrir) coïncide avec le désir de conserver son être qui définit la puissance de la vie comme immanence absolue chez Spinoza et chez Deleuze.

On comprend alors pourquoi Deleuze peut écrire d'une vie qu'elle est « puissance, béatitude complètes ». La vie est « faite de virtualités » (*Imm.*, 6), elle est pure puissance que coïncide de manière spinozienne avec l'être ; et la puissance, dans la mesure où « elle ne manque de rien » (*Imm.*, 7), dans la mesure où elle est le se constituer désirant du désir, est immédiatement béat. Tout se nourrir, tout se laisser être est béat et jouit de soi. »⁵²³

Il est intéressant que le « se laisser être » de « Deleuze – Spinoza » dont Agamben trouve une équivalence avec le « se nourrir » d'Aristote, comporte, d'après la citation, le fait que « l'être rejoigne l'état où il tend ». Le sens de cette orientation qui devient état est contraire au sens de la « disposition » selon Aristote. Comme nous l'avons dit, à la différence d'un état, une disposition n'est pas permanente. Par conséquent, si nous reprenons les termes du design architectural que nous soutenons, il faudra dire que le « se laisser être » rend embarrassant le maintien de la notion de « rupture ». Si la tendance est ou devient étatique, si tout tends vers un état, la possibilité de rupture et de la nouveauté (innovation) conséquente qui est une entreprise rare au milieu de l'immanence. Surtout si cette immanence est absolue. Comment donc sortir des moyens? Comment pro-duire? Est-ce que par immanence absolue nous pouvons entendre praxis absolue? Si le « trephòs » d'Aristote comme « se laisser être » coïncide en effet avec le conatus comme puissance de la vie, l'immanence absolue n'est pas adéquate à la « poïésis ».

VI. 4.5. DE LA BEATITUDE : « SE LAISSER ÊTRE » OU LA PRAXIS SANS RUPTURE.

La puissance comprise comme ne manquant de rien, hors de la critique du domaine de la représentation en art et en philosophie qu'elle comporte, est définie par Deleuze selon Agamben, comme « immédiatement béat ». Elle est purement conservatrice. Par « conservatrice » on entend quelque chose de non innovante, si l'on

⁵²³ AGAMBEN, *L'immanence absolue*, op. cit, p. 341

entend dans ce mot nouveauté, surtout quand ce qui se conserve, au sein de sa puissance, est pleine de joie : une béatitude immédiatement donnée. La béatitude comme état de joie, où un être jouit de lui-même n'est pas un élément manquant chez Deleuze. Si l'être réussit en essence à se persévérer dans son être, il rejoint simultanément l'état où il tend. Ce processus immanent implique toujours la joie de soi-même.

La béatitude est donc un effet implicite si l'être demeure ou parvient à joindre l'état vers lequel il tend. Cet état est le désir (se constituer comme désirât) d'après Deleuze. Mais si nous interpolons la béatitude –comme effet de la réalisation d'un état vers lequel l'être tend–, à d'autres aspects de l'homme, on peut affirmer que l'immanence peut être comprise comme un souci de pure conservation. Souci dont toute rupture est sacrifiée. Ceci surtout parce que, étant donné le caractère implicite de l'immanence, il n'y aurait pas besoin de sortir de la sphère où l'être joint l'état vers lequel il tend, pour jouir de lui-même. Sauf que d'après la lecture d'Agamben sur Deleuze, nous dirons qu'une telle sphère est conçue d'après les termes de la notion « milieu ». Autrement dit, le fait de « se laisser être » n'a pas besoin d'espace, il peut s'accomplir dans un milieu. Les conditions des milieux favoriseraient donc les tendances « se laisser être », « se nourrir ». Des tendances qui en plus d'être naturelles, sont des « pré-dispositions » : une redondance de « conservation ».

En outre, depuis la perspective panthéiste, les milieux naturels sont les plus favorables pour que l'être rejoigne son l'état « latente » (prédisposé), état où il retrouve aussi l'essence de Dieu. Voilà le sens de béatitude chez Deleuze – Spinoza. Joindre Dieu est l'effet de parvenir à être ce que nous sommes déjà en essence : joindre, sans perversion, l'état vers lequel nous tendons naturellement. Le sens de la notion « perversion » et du fait de « joindre naturellement », nous le développons à partir la conclusion d'Agamben d'après son texte.

L'immanence absolue finit avec une remarque que nous plaçons au sein de la problématique du paradigme opérationnel. Cette remarque enchaîne le problème de l'immanence absolue au biopouvoir.

« Nous devons donc, réussir à percevoir, à chaque fois, dans le principe que permet l'assignation d'une subjectivité la matrice même de la désubjectivation et dans le paradigme même d'une béatitude possible l'élément qui marque l'asservissement au biopouvoir. (...) la richesse est aussi l'ambiguïté contenue dans

le diagramme testamentaire *L'immanence : une vie...* (...) Dans cette perspective, non seulement les distinctions entre vie organique et vie animale n'auront plus de sens, mais encore celles qui opposent vie biologique et vie contemplative, vie nue et vie de l'esprit. À la vie comme contemplation sans connaissance correspondra exactement une pensée défaite de toute prétention cognitive, de toute intentionnalité. La *théoria* et la vie contemplative, dans lesquelles la tradition philosophique a identifié sa fin suprême pendant des siècles, devront être déplacées sur un nouveau plan d'immanence où il n'est pas dit que la philosophie politique et l'épistémologie pourront maintenir leur physionomie actuelle et leur différence par rapport à l'ontologie. La vie béate se trouve désormais sur le terrain même où se déplace le corps bio-politique d'occident. »⁵²⁴

Dans la phrase, concernant « le principe de quelque chose d'humaine », il faut percevoir aussi l'élément outil au biopouvoir. La richesse est aussi l'ambiguïté. Le génie de Deleuze consiste à permettre de rendre difficile la différence entre ce qu'auparavant était nettement tranchée, la vie nue et la vie de l'esprit. Or, une vie comme « contemplation sans connaissance » est une vie où l'être joui de lui-même et où, paradoxalement, la connaissance n'a pas de la place. Alors, la béatitude ne consiste ni dans la connaissance ni dans l'agir de manière productive. Elle ne formule pas des transformations hors du domaine immanent à soi et aux autres. La béatitude ne transcende pas les moyens, ne les dépasse pas, au contraire elle est l'effort de persévérer dans le plan d'immanence. Mais comme Agamben le montre, peut être que ce plan comporte la bio-politique.

VI. 4.6. QU'EST-CE QU'UN « MOYEN » ?

Ne pas dépasser les moyens concerne bien évidemment une prise de position affirmative à propos des moyens. Si on ne dépasse pas les moyens, on ne les instrumentalise pas d'après des fins et des projets métaphysiques ni selon le régime de la représentation. Ce régime n'est pas cher à Deleuze à cause des « petits secrets »⁵²⁵ qu'il comporte. La logique de la sécrétion et le domaine représentatif en philosophie et

⁵²⁴ Ibid, p. 342 - 343

⁵²⁵ À propos de la « représentation » et du « petit secret », voir : DELEUZE, Gilles; PERNET Claude, *Diálogos*, Traducción de José Vázquez Pérez. Madrid: éd. Pre – Textos, 1997, p. 56.

en art dont les moyens sont instrumentalisés pour accomplir des propos extérieurs à leurs propres possibilités, est ainsi questionnée par Deleuze. Le philosophe accompli par conséquent sa démarche contre toute forme de fascisme dont les fins convoquent des moyens utiles, serviles. Nous affirmons et suivons la pensée de Deleuze à ce propos, et notre travail sur le rapport « moyens-pro-duction » soutient bien évidemment sa posture face au fascisme et à l'instrumentalisation des moyens. Cependant, par biais de l'« indifférenciation » et de l'influence de la notion de milieu chez Deleuze (et comme nous l'avons vu chez Foucault et chez Simondon dans la 2^{ème} partie), notre travail sur les moyens en diffère.

Les moyens d'où se déprend une pro-duction au sens de « poiésis » n'entraînent pas des traces de soumission à des fins extérieures et imposées. Tout au contraire, la pro-duction n'est pas une finalité au sens téléologique, mais ce qui provient des moyens. Il faudra donc des techniques pour accueillir les tendances des moyens par eux-mêmes. Or, si la notion d'immanence est convenable pour la constitution d'un système ontologique et de pensée où toute forme de fascisme est rejetée (le fascisme envers les moyens inclus), pour héberger au contraire les évènements, elle peut être aussi proclive au fascisme étant donné sa richesse topologique. L'immanence, préparée par Deleuze jusqu'à sa mort pour affronter les formes de fascisme, peut être utile malgré lui, malgré nous, à des fins tout à fait contraires. En effet, l'indifférenciation des termes et de domaines est un thème topologique.

La fertilité de la pensée d'Agamben consiste donc à aller jusqu'au bout d'un concept ou d'un problème, non pas pour en montrer les possibles aspects négatifs, mais pour en faire la « généalogie ». Ainsi, il résulte qu'une tel méthode foucauldienne explique que la notion d'immanence est chargée des autres notions portant sur le vitalisme, la vie, la zôê, et le milieu. Pour poursuivre le projet deleuzien, duquel nous voudrions être les héritiers, il nous a donc fallu placer sa notion d'immanence au sein d'un tamis pour distinguer les éléments constitutifs et ainsi la penser autrement. Nous ne maintenons donc pas la notion d'immanence telle qu'elle est donnée. Nous soutenons ce vers quoi elle voulait s'orienter : le détournement de toute « fonction », pour ne pas dire « forme », de fascisme.

Alors, maintenir le plan d'immanence hors du tamis signifie « conservation ». Si un domaine n'est pas dépassé par des « innovations », nous dirons plutôt par des « nouveautés procédent des ruptures », il ne peut pas être non plus transformé. Ceci

tient aussi du côté des individus, ils sont contraints à ne pas changer. La transformation du plan et des individus n'est pas officieuse pour rejoindre l'état vers lequel on tend. De plus, il est aussi difficile de rompre avec le plan, parce qu'ainsi le sens de la béatitude est mis en cause. Le « béat » entraîne une demeure. Si on est déjà loin, déjà pervertis, le béat permet par ailleurs de retrouver le plan naturel, le plan d'immanence, il permet de se déprendre des couches de représentation (communication, individualisation, etc.), pour activer la tendance essentielle vers l'état de béatitude. La béatitude est en effet l'état de la plus grande durée, c'est-à-dire l'éternité. Or, il nous semble que telle tendance est activée, non pas par les êtres individuels, mais par la gestion du paradigme opérationnel dont les formes sont fonctionnalisées.

Un être perverti, « anomal » au sein de Canguilhem, serait un être dont le rapport aux milieux l'empêche de rejoindre l'état vers lequel il tend. Or, si nous suivons Agamben et nous lisons les textes où la béatitude est rendue possible, nous devons être capables de saisir aussi des éléments aptes au paradigme opérationnel. C'est pourquoi la révision de la notion de joie chez les études de Deleuze sur Spinoza, peuvent nous donner des éléments caractérisant une béatitude fonctionnalisée. Ainsi, le chemin sera ouvert pour travailler la réalisation du paradigme opérationnel dans un cas exemplaire et extrêmement concret. Le souci d'« indifférenciation », la gestion de l'« espace » et l'agir efficace, presque beat, du paradigme opérationnel nourrissent la praxis de la guerre entre les murs.

Troisième moment.

VII. DISCUTER MICHEL FOUCAULT.



Las Meninas o La familia de Felipe IV,
1656, Diego Velázquez,
Huile sur toile, H. 310; L. 276 cm,
Museo del Prado. Madrid, España

Fig. 31

VII. 1. LA GESTION DE L' « ESPACE HUMAIN». TROIS ÉTUDES DE CAS.

VII. 1.1. LE DEVENIR « MILIEU TECHNOLOGIQUE » DES VILLES.

Foucault a accompagné le début des recherches sur l'architecture et l'urbanisme du CERFI (le Centre d'Étude, de Recherche et de Formation Institutionnelles). En fait, la direction scientifique d'une des premières recherches intitulée *Généalogie des équipements collectifs*, a été assurée par lui-même sous contrat signé en juin 1973 avec le Ministère de l'Aménagement du territoire, de l'Équipement, du logement et du Tourisme. Ces recherches pour le CERFI, sont le fruit d'une rencontre avec Deleuze et Guattari (datée novembre 1966).

Si l'on se pose la question : Qu'est-ce que l'espace chez Foucault, comme nous l'avons montré, on ne peut pas dire qu'il s'agisse d'un espace architectural ou urbain. En effet, lui-même affirme dans *Space, Knowledge and Power* (Espace, Savoir et Pouvoir : entretien avec P. Rabinow daté mars 1982), qu'il s'intéresse à l'espace architectural ou bâti en tant qu'« inscription » dans un champ des forces, plutôt que dans la conception bâtiment-forme isolée.

« C'est vrai que, pour moi, l'architecture, dans les analyses très vagues que j'ai pu en faire, constitue uniquement un élément de soutien, qui assure une certaine distribution des gens dans l'espace, une canalisation de leurs circulations, ainsi que la codification des rapports qu'ils entretiennent entre eux. L'architecture ne constitue donc pas seulement un élément de l'espace : elle est précisément pensée comme inscrite dans un champ de rapports sociaux, au sein duquel elle introduit un certain nombre d'effets spécifiques »⁵²⁶.

Ce qui l'intéresse donc est l'espace architectural en rapport. Si l'on comprend l'architecture en tant que technè qui conçoit des murs, l'espace chez Foucault, est plus proche de la notion de « territoire » et de celle de « milieu ». Notions aptes pour la mise en œuvre de la population par la raison gouvernementale. Dans l'exemple de la ville du

⁵²⁶ FOUCAULT, *Space, Knowledge and Power*, op. cit, p. 283

XIXème siècle que Foucault propose dans *Il faut défendre la société* (son cours au Collège de France de 1976), pour le reprendre tout au début de *Territoire, Sécurité et Population* (son cours de 1977-1978), émerge l'articulation entre les mécanismes disciplinaires et les dispositifs « régularisateurs ». Ces derniers seront parfaits pour la gestion des populations, sans empêcher pour autant, le fonctionnement des mécanismes de discipline sur les corps. Alors, au découpage et à la mise en visibilité des individus que produit la discipline, s'ajoutent les dispositifs de contrôle régularisateurs (normalisateurs) des conduites de la population. En argumentant sur la ville disciplinée et celle contrôlée, Foucault dit ceci :

« Disons, pour résumer tout cela que, alors que la souveraineté capitalise un territoire, posant le problème majeur du siège du gouvernement, alors que la discipline architecture un espace et se pose comme problème essentiel une distribution hiérarchique et fonctionnelle des éléments, la sécurité va essayer d'aménager un milieu en fonction d'événements ou de séries d'événements ou d'éléments possibles, séries qu'il va falloir régulariser dans un cadre multivalent et transformable »⁵²⁷

Il nous semble que la conception de la ville que montre Foucault du XIXème siècle, implique des potentialités qui concernent la ville contemporaine, surtout celle des pays en voie de développement. C'est pourquoi, désormais nous essayons de lier des attributs du concept de sécurité et de celui de discipline, avec les trois catégories d'espace d'un pays représentatif de ceux dits en développement, la Colombie. Les catégories que nous proposons sont « l'espace en désastre », « l'espace urbain public », et celui où se développent les combats contre les insurgés, « l'espace de la guerre ». Les trois nous intéressent dans leurs rapports aux villes et aux « espaces » distribués, gérés, et codifiés par des paramètres urbains. Paramètres comme celui de l'épargne, de l'assurance maladie, de l'assurance vieillesse, de l'hygiène, entre autres, qui disposent la population, sa longévité, sa sexualité, sa scolarité, etc. Paramètres qui par ailleurs s'appliquent aussi à des bâtiments déjà disciplinés ou en phase de l'être.

⁵²⁷ FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population*, op. cit, p. 22

VII. 1.2. LE TERRITOIRE DES DESASTRES NATURELS, LE CAS « COLOMBIE ».

La Colombie a subi plusieurs désastres « naturels » tout au long de son histoire la plus récente, des tremblements de terre, des débordements de fleuves, des inondations de villes entières, des éruptions de volcans, etc. De plus, ce pays subi d'autres actions humaines tels que les fumigations, la plantation sans mesure, l'exploitation de la terre, etc. Nous pensons que, même les désastres dits « naturels » entraînent des liens avec un des principes de la notion « sécurité » chez Foucault : « le phénomène de circulations des causes et des effets qui est visé à travers le milieu »⁵²⁸. A l'instar de Lamarck, Newton et Canguilhem, Foucault pense le milieu comme le support de la circulation d'une action ; circulation qui obéit à une cause mais qui produit aussi des effets sur les masses. En ce sens, le milieu rend possible un « bouclage circulaire des causes et des effets »⁵²⁹. À ce propos Foucault illustre l'exemple de l'entassement : un entassement grand (la cause) implique plus de miasmes, plus de maladie (l'effet) ; et inversement : plus de maladie (la cause) entraîne plus de morts, plus de cadavres, en fin, plus d'entassements (l'effet). Cet exemple peut se rapporter au cas des désastres.

Plus d'entassements de maisons improvisées dans une zone faible en termes de sol (par exemple celles situées sur les rives des fleuves), entraîne plus de risques de désastre, plus de morts possibles, et par conséquent plus de risque de maladie chez les survivants. Alors il en résulte un nouvel entassement dans les hôpitaux (qui généralement ne sont jamais préparés pour accueillir des urgences), et dans les cimetières. Ce nouvel entassement devient aussi cause d'une autre série dont l'origine est l'institution « santé ». Cependant, cette circulation des causes et des effets, produit d'autres circulations qui, à plus grande échelle, visent des objectifs de la sécurité en Colombie : la compensation du système de circulation des causes et des effets, et l'instrumentation d'une série d'individus comme élément pertinent pour « obtenir quelque chose au niveau de la population »⁵³⁰. Mais, à la différence de la théorie des « raretés » dans le domaine économique, en Colombie, on ne va pas essayer d'annuler, à fur et à mesure, ce phénomène. Phénomène de désastre que l'on continue de considérer comme rareté et comme naturel, même si chaque année il se produit à un

⁵²⁸ Ibid, p.23

⁵²⁹ Ibid.

⁵³⁰ Ibid, p. 45

moment stratégique par rapport à d'autres affaires du gouvernement (les élections municipales par exemple). Par ailleurs, cette posture face au désastre, obéit à la capacité des dispositifs de gestion pour naturaliser un milieu artificiel lié à une population. On ne va pas régler, aménager complètement les espaces les mieux disposés au désastre, parce que, au contraire, il s'agit de disposer des lieux pour le désastre. Finalement, cette disposition intègre au domaine de la population –grâce à la capacité centrifuge du biopouvoir–, les potentialités économiques (de la marche mobilière par exemple) de ces séries d'individus. Ces potentialités permettent aussi paradoxalement, la compensation du système de circulation cause-effet grâce au remplacement des formes d'habitat de l'espace du désastre.

En général, les désastres impliquent des zones qui entourent les villes ; zones pas complètement aménagées mais qui permettent l'accès à plusieurs services urbains, tels que l'eau, et l'électricité. Ces zones sont habitées normalement par des paysans ou des indigènes qui ont dû quitter leurs champs ou leurs terres sacrées et venir en ville, à cause de la violence. Elles sont placées en bordure des fleuves, et par conséquent sont les premières à subir les débordements. Elles sont utilisées, en quelque sorte, comme amortisseurs et filtre du désastre pour le reste de la ville. Leur emplacement n'est pas un hasard, il obéit à la nécessité d'être le plus proche des services d'aménagement disposés à l'intérieur de la ville, mais aussi à une politique de « laisser faire » de la part du gouvernement.

Dans le « POT », Plan d'organisation territoriale, se trouvent exposés les nouveaux objectifs ainsi que les nouvelles normes qui depuis la dernière décennie du XXème siècle, gèrent l'espace partout en Colombie. On trouve dans ce plan que les alentours des endroits urbanisés sont considérés des zones d'expansion urbaine. Ceci est une manière de gérer l'avenir. Or, dans le présent, plusieurs de ces zones sont occupées par les populations déplacées (desplazados en espagnol) par la violence, et paradoxalement, une telle occupation est la base de la future expansion urbaine. Si l'on pense en termes de gestion, même si l'occupation présente de l'espace n'était pas projetée dans le plan, elle fait partie de ces « séries ouvertes (...) qui ne peuvent être contrôlées que par une estimation de probabilités »⁵³¹. Mode de gestion de l'avenir qui, de l'avis de Foucault, est considérée comme essentiel pour l'application des mécanismes de contrôle. Alors,

⁵³¹ Ibid, p. 22

en relation avec ce qu'est le présent d'un endroit quelconque, nous nous demandons quel rôle joue le désastre ?

Le désastre rend possible la compensation du système de circulations causes-effets, et l'instrumentalisation d'une série d'individus. En effet, le désastre est un opérateur du territoire : il découpe l'état actuel de cette rareté, de cette série d'individus qui « ne font pas partie intégrante de la population », pour dilater la population vers ce même territoire. De plus, en guise d'évacuation des victimes, la série des individus « anormaux » est exclue de ce même territoire qui devient urbanisé et donc apte à être habité par la « population ».

Le territoire lui-même n'était donc pas abîmé, il était disposé comme propre au désastre, à cause du manque d'aménagement, de l'usage non régulé de ceux qui l'habitaient, et, surtout, du manque d'un travail d'espace, de forme. La nature d'un tel environnement n'était pas nécessairement « une certaine » disposition pour le désastre, parce qu'après il aurait pu être considéré comme propre au développement urbain. De plus, la série d'individus, la rareté, la pathologie, ne sont pas annulées. En revanche, cette série est découpée mais elle reste en tant que telle, comme rareté. Ainsi, cette série ne perd pas sa « valeur » d'« instrument pour obtenir quelque chose au niveau de la population ». Les séries se placent encore une fois dans un autre espace non urbanisé mais proche des services de la ville (l'effet), pour préparer cet espace (la cause) à une nouvelle gestion de la population. Ces individus ne sont donc pas annulés, ils continuent à être des instruments, des moyens.

Par ailleurs, le travail de gestion du territoire est rassuré à chaque fois, parce que la population augmente quantitativement : les bons prix ou les facilités d'accès aux nouvelles zones urbanisées, provoquent l'augmentation de la population et la diminution des séries d'individus. Mais, le statut de rareté des séries perdure. En fait, si l'on parle en termes de désastre, quand il est produit par la violence directe et nue (par exemple un massacre de la guérilla ou des paramilitaires contre une série des paysans ou des indigènes), ces individus qui bien sûr sont nombreux restent des instruments. Les massacres portent en général sur ces individus ou multiplicités que Foucault appelle le « peuple » ; les survivants se déplacent vers les zones dont on a parlé. Néanmoins, pour attirer l'intervention « active » du gouvernement, en termes d'armée et d'Etat, il faut un autre désastre parce que le massacre n'est pas un désastre. Le désastre est celui produit par la mort d'un des composants de la population bien géré à l'intérieur d'une des zones

disposées, naturellement dira-t-on, au désastre. Disposées naturellement au désastre du fait que le massacre n'est pas une nouveauté dans ces espaces-là ; on considère qu'un désastre s'est produit quand des personnes reconnues ont été tuées. Ces personnes ont eu des noms, ont étudié à l'Université, en somme elles ont eu la chance de posséder une voix, ils ont été des composantes de la population.

Les autres individus massacrés, étaient hors des préoccupations de la gouvernementalité. Alors, les médias agissent, le président envoie finalement des troupes à l'endroit de la catastrophe, et l'armée intervient dans cet environnement pour le transformer en espace de combat officiel. C'était un espace de violence il y a plusieurs années, mais maintenant il aurait le qualificatif officiel d'« espace de combat ». Mais l'armée ne va pas intervenir pour apporter des soins ni pour écouter le peuple qui reste. En transformant l'espace en champ de combat permanent, le peuple doit continuer son exode : se placer dans une autre zone disposée au désastre, attendre le désastre, et après recommencer encore une fois son déplacement.

Dans le cas du désastre du fait des pluies ou du débordement des fleuves, il est évident aussi que ce que l'on appelle le désastre n'est que l'étape finale de la gestion d'un espace à urbaniser. Le désastre existe toujours dans ces espaces où la pauvreté des gens les porte vers la mort, ou vers la nécessité d'effectuer des violences pour subsister. Mais, le désastre en tant que débordement du fleuve, fait appel à la population. Alors, l'intervention sur l'espace ne se produit pas selon la magnitude du désastre (quantité de morts massacrés, quantité des maisons inondées), mais en fonction de l'importance du désastre : un débordement qui affecte une zone clé de la population, des inondations qui menacent l'économie générale de la population, assassinant des composantes bien vues par la population. C'est cela une espèce d'économie des raretés.

Selon les termes de Foucault, l'événement, le désastre ou la disette d'Angleterre au XVIIIème siècle, est « dissociée »⁵³² pour ne pas affecter la société en général, à condition qu'il y ait ces événements « pour toute une série de gens ». En parlant de l'événement disette, Foucault dit ceci : « La disette-fléau disparaît, mais la rareté qui fait mourir les individus, elle, non seulement ne disparaît pas, mais ne doit pas disparaître »⁵³³. Bref, toutes ces dynamiques de gestion, disposent aussi des espaces publics pour maintenir le rapport-tension entre la population, les séries des individus

⁵³² Ibid, p. 43

⁵³³ Ibid.

instrumentalisées à leur service, la circulation des causes-effets, et la disposition des lieux pour être gérés.

VII. 1.3. LE MILLIEU URBAIN SOCIAL, LE CAS « BOGOTA ».

L'un des problèmes du design urbain et architectural contemporain est l'échelle. On se demande comment concevoir des espaces qui n'éliminent pas, à cause de leur taille, l'« échelle homme moyen ». Les espaces doivent être en proportion avec les usagers, et si l'échelle d'un espace dépasse celle de l'utilisateur, on dira que ce qui se produit est une imposition : d'abord le bâtiment, ensuite l'utilisateur. L'imposition est ce que les designers devraient éviter pour constituer des espaces plus convenables à l'échelle de l'homme moyen.

La question de l'échelle est un vieux problème qui remonte au début du design élaboré par Vitruve. Si nous convenons qu'un espace donné est hors d'échelle moyenne, nous pouvons conclure, par la seule dénomination du terme « hors d'échelle », que cet espace n'est pas disposé pour l'utilisateur. Cet espace, par contre, veut s'y imposer. Cet argument, nous semble évident quand nous pensons à l'architecture et à l'urbanisme d'Albert Speer, le premier architecte du Reich : si l'échelle homme moyen était complètement surpassée, il n'y aurait pas une bonne disposition de l'espace pour l'utilisateur. Ce type d'architecture appartient à une société disciplinaire. Mais la question pour le problème d'échelle reste : pensons aux gratte-ciels à New York ou à tous les projets de grandes dimensions pour la Défense du Paris de 2015, ou à presque toutes les nouvelles pratiques architecturales et urbaines développées dans les pays en développement au cours des 20 dernières années. Parmi toutes les différences, on trouve le problème de la grande échelle. Cela ne veut pas dire que l'architecture disciplinaire et d'imposition reste dans les cas mentionnés, mais que la question de l'échelle est mal formulée aujourd'hui.

Les espaces hors échelle « homme moyen », ces espaces de méga-taille XL pour parler selon les termes de Rem Koolhaas, ont une très bonne disposition pour accueillir la population. Alors, il faut changer le sens de l'échelle dans la question elle-même, parce qu'il faut la penser à partir de l'échelle de la population. La transformation du

« genre humain » en « espèce humaine » n'a pas été saisie dans la question posée ; par contre l'architecture et l'urbanisme travaillent pour la population, et non pas pour l'homme, depuis plusieurs décennies. Pour se rapprocher d'une analyse de ce type d'espaces conçus pour la population, il faut comprendre que l'homme « tel qu'il a été défini à partir des sciences dites humaines du XIX^{ème} siècle (...), cet homme n'est rien d'autre, finalement, qu'une figure de la population »⁵³⁴. Le cas de gestion de l'espace public urbain contemporain en Colombie répond à ce type du design d'espace pour la population.

Par opposition aux gratte-ciels qui agissent par « surface occupée », l'espace à échelle humaine ou pour la population, agit par « masse »⁵³⁵. Dans ce type de gratte-ciels des années 40, une grande quantité d'usagers effectuent un seul usage du sol : bâtiments de travail à usage déterminé. Par contre, le problème de l'espace de population est de toucher la population entière, à travers la poly-fonctionnalité des espaces « démocratiques » : des espaces publics pour « laisser faire ». Chaque bâtiment public d'usage polyvalent, est accompagné de places dont la multiplicité des usages se renforce : on peut y accomplir diverses activités, même si les paramètres et normes existent. Précisément, l'un des rôles demandés aux nouveaux designers en Colombie, est de réfléchir à la manière de rendre pertinent l'espace aux usagers. Selon cette affirmation, on peut penser que l'espace public obéit aux habitudes et demandes des usagers, néanmoins, l'outil au service du design d'espace public qui est mis en place dans les derniers exercices du design en Colombie, montre ses liens étroits avec une politique de gestion ou de laisser faire. L'« écologie graphique » est un outil conceptuel et pratique utilisé pour concevoir des espaces publics propres à accueillir divers usagers et pratiques du sol. En étudiant de multiples modes d'expression graphique (les expressions des groupes ethniques, des subcultures de la rue, etc.), cet outil prétend accumuler, classifier et traduire les données nécessaires pour la configuration des espaces urbains.

En rapportant cette pratique à la pensée de Foucault sur la gestion et la population, il nous semble que l'une des tâches de l'écologie graphique, est d'étudier des « normalités différentielles ». Etude grâce à laquelle le design peut mettre en place, fixer, une norme. Bien sûr dans cette tâche s'entrecroisent plusieurs outils et

⁵³⁴ Ibid., p. 81

⁵³⁵ Ibid., p. 113

institutions. Foucault affirme que la norme est secondaire par rapport au normal⁵³⁶. Alors, le rôle opératoire de la norme obéit à ce processus de normalisation où les normes découlent comme des normes convenables et pertinentes à un moment donné. Dans le domaine de la discipline, les espaces se constitueront par rapport à une norme, norme qui selon Foucault, permet de «distinguer le normal de l’anormal »⁵³⁷. Par contre, cette différenciation drastique ne marche pas avec la gestion de population.

Auparavant les espaces publics et les espaces privés, présentaient de fortes délimitations d’usage. C’est le cas du contraste entre les gratte-ciels et leur place ou parvis : le bâtiment était privé, et la place restait publique. Dans l’espace public qui se dessine maintenant en Colombie, ces frontières disparaissent, et la multiplicité d’usages rend plus difficile la différenciation : plusieurs usages semblent normaux. Et là se trouve l’enjeu, l’anomal n’est pas encore complètement empêché ou exclu dans ce type d’espaces. Par contre ces espaces jouent avec l’anomal pour se montrer plus ouverts : toute une maîtrise des possibilités de l’avenir. Bien sûr, la violence directe, n’est pas accueillie dans ces espaces, mais, les nouveaux projets d’espace public sont très focalisés sur les problèmes de la traduction des « autres réalités » (telles que la violence). Le cas exemplaire est le parc *Troisième millénaire* à Bogota. Auparavant le *ghetto* le plus dangereux de Colombie, aujourd’hui un espace public. Il est évident que dans la dénomination « espace », tel qu’elle est dite dans les phrases économiques et politiques soutenant les projets urbains, nous voyons plutôt des milieux. Ces environnements, par voie technologique (l’aménagement), *inscrivent* donc une sorte de « naturalisation » au sein de la ville. Une telle opération implique, bien entendu, des prérogatives : l’instauration et valorisation des « comportements fonctionnels » adéquats aux « environnements technologiques ».

Finalement, il nous semble que dans le travail sur l’espace urbain, existent des traits déjà caractéristiques de cette typologie propre à la gestion: la traduction, la légèreté des objets, le but des identifications, le rapport indifférencié entre bâtiments et leurs parvis, la multifonctionnalité d’usages, etc. En ce sens, les choses, les objets sont en train de perdre leur masse, leurs volumes, leurs épaisseurs d’auparavant. Certes on considère que ces espaces lourds d’auparavant sont peut-être des obstacles comme

⁵³⁶ Ibid, p.65

⁵³⁷ Ibid.

l'argumente Vilém Flusser⁵³⁸. Alors, les espaces de taille et d'échelle XL pour la population (pour ce qui est hors d'échelle), sont paradoxalement, en voie de dématérialisation. Aussi, ces espaces mettent l'accent sur le facteur « communicationnel ». Ils prennent donc, de plus en plus, des valeurs et caractères de medias et de réseaux « immatériels » ou plutôt hyper-matériels selon Bernard Stigler (internet par exemple). Il semble donc qu'il s'agit de « maximaliser »⁵³⁹ (en sens fortement de gouvernementalité) un processus qui met en dialogue plusieurs multiplicités. La question à poser serait: quel est le prix à payer pour la mise en œuvre de ce processus ? Peut-être que le prix serait, paradoxalement, la perte de la multiplicité et de la différence (en un sens, ceci serait analogue à ce que chercherait le design des espaces du XXIème siècle : l'annulation des obstacles).

VII. 1.4. LE MILLIEU DU COMBAT « ENTRE LES MURS », LE CAS « MITU ».

Il nous semble qu'en Colombie, les circulations des causes et des effets, découlent d'une gestion paradoxale. La « maximalisation ou les intensifications de processus »⁵⁴⁰ qu'exerce le gouvernement, est aussi un sujet qui nous concerne. Mais dans le cas de la Colombie, qu'est-ce que maximiser un processus ? On pense souvent que la maximalisation des processus en Europe signifie l'achèvement des piliers du premier monde, comme par exemple l'industrie. Même dans le premier monde, il nous semble qu'une maximalisation ou une intensification des processus, n'implique nécessairement pas l'achèvement ou la perfection de l'industrie. Et dans le cas de Colombie, pays en voie de développement, l'intensification des processus pourrait être la condition *sine qua non* de la libre circulation des causes et d'effets. On va essayer d'argumenter cet aspect dans l'espace de combat où on rencontre le souci de l'indifférenciation entre domaines.

En Colombie, l'espace du combat entre forces armées se retrouve dans presque tout le pays. Si l'on reprend l'histoire la plus récente, il n'y n'a pas un seul lieu libre de

⁵³⁸ FLUSSER, Vilém, *La civilisation des médias*, Traduit de l'allemand par Claude Maillard, Paris: éd. Circé, 2006.

⁵³⁹ FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population*, op. cit, p. 103.

⁵⁴⁰ Ibid.

combat : les palais du gouvernement, les églises, tous les espaces publics, la campagne, la forêt, la jungle, les fleuves, et aussi l'intérieur des maisons. Pour le combat il n'existe pas de limites, pour le combat, les murs ne sont que des moyens. En effet, le rapport murs et combat renvoie à l'ouvrage *Entre les murs* de Eyal Weissman. Or, en dehors de toute la polémique de ce texte par rapport à la possible instruction de l'armée israélienne à la base de la philosophie de Deleuze, Guattari, Derrida, Foucault entre autres. Nous en tirons juste une tactique spécifique d'attaque liée au problème de l'indifférenciation et du manque de chute des « obstacles », des murs. Weissman raconte comment l'attaque à Naplouse en avril 2002, relève une « géométrie inverse ». Géométrie inverse en tant que réorganisation de la syntaxe urbaine au moyen d'une série d'actions micro-tactiques. Cette attaque a été menée en dehors des conventions et des démarcations spatiales de la ville ; en revanche, c'était le mouvement des troupes en combat qui construisait l'espace de manière incessante. La description de Weissman de ce mouvement est très représentative :

« Plusieurs milliers de soldats israéliens et des centaines de guérilleros palestiniens manœuvraient simultanément dans la ville, mais ils se fondaient dans ce tissu urbain au point que la plupart n'auraient pas été visibles, fût-ce un court instant, depuis une perspective aérienne. En outre, les soldats n'utilisaient pas souvent les rues, les routes et les ruelles ou les cours qui constituent la syntaxe de la ville, et pas non plus les portes extérieures, les cages d'escalier intérieures, ni les fenêtres qui constituent l'ordre des bâtiments ; ils se déplaçaient plutôt horizontalement à travers les murs mitoyens, et verticalement à travers des trous, en faisant sauter plafonds et planchers. Cette forme de mouvement relève d'une tactique que l'armée désigne, selon des métaphores empruntées aux comportements collectifs du monde animal, comme l'essaimage ou l'« infestation ». Parce qu'elle consiste à se déplacer à travers des bâtiments privés, cette manœuvre transforme l'intérieur en extérieur et les espaces privés en voies de communication »⁵⁴¹.

Parmi les attributs de cette tactique des troupes israéliennes, celui de traverser les murs nous est très familier, bien sûr, avec toutes les implications épistémologiques, ontologiques et politiques qui le concernent. Les premiers à traverser les murs en

⁵⁴¹ WEISSMAN, Alan, *Entre les murs*. Paris. Éd. La Fabrique. 2007, p. 22.

Colombie, ont été les insurgés de la guérilla des « Farc ». Les liens entre cette guérilla et l'armée israélienne sont bien connus, on suppose que des mercenaires israéliens instruisent la guérilla des tactiques de guerre avancée. Mais, en Colombie, traverser les murs est une tactique développée depuis le massacre de Mitú. Mitú, la capitale du Vaupés région orientale de la Colombie, signifie la seule attaque directe vers une ville capitale d'un département du pays. Mitú ne possède pas les mêmes proportions que Bogotá, Mitú n'a pas non plus le même registre de population de Naplouse (son peuplement ne dépasse pas les 100 mil habitantes), mais elle garde la typologie urbaine de la ville : entrecroisements des rues et avenues qui conforment des blocs denses ; différenciation des espaces publics de circulation et privés d'habitation ; démarcation des pleins et des vides. L'attaque à Mitú est datée du 1 novembre 1998. La ville a été mise à sac par les Farc en 72 heures, à cause du gouvernement qui n'a pas réussi à envoyer ses forces militaires car l'accès à l'endroit n'était qu'aérien, et que la piste de vols avait été complètement détruite par les Farc. On dit par rapport à cet événement que l'enfer est monté à Mitú sous la forme de pluie de grenades (bombes) et de pompes de gaz.

Mais l'image fait également référence à ce que subissent les habitants des villes, petites villes, quartiers, favelas (en espagnol : barrios, comunas, asentamientos humanos) où les combats peuvent émerger. A l'« intérieur » des espaces privés, les combats émergent comme des inondations d'eau sans avis préalable. On connaît bien l'attaque de la guérilla à Bolivar : petite ville composant de l'un des départements le plus peuplés des guérillas, le Cauca. En 2003, cette petite ville a vécu à l'intérieur de ses propres espaces privés, l'irruption des forces de la même guérilla : pour prendre d'assaut le bâtiment de la police, on a utilisé des pompes de gaz avec des méthodes numériques pour diminuer le bruit des explosions. Et comme Weissman le dit, les combats se sont donc déroulés, « dans des salons où la télé pouvait très bien continuer d'émettre et la casserole demeurer sur le feu »⁵⁴². Soit, que le mur ait été perforé par la guérilla, par les militaires, par les paramilitaires, etc., l'inversion du privé au public, du public au privé, n'est qu'un attribut d'une opération plus générale : la réorganisation incessante de l'espace, c'est-à-dire la gestion de l'espace. Réorganisation incessante assez efficace, d'haute performance et, de plus, assez adéquate à ce que nous avons

⁵⁴² Ibid.

appelé le « paradigme opérationnel ». Cette réorganisation incessante entraîne également pour conséquence la redéfinition des combattants.

Le combat n'a donc pas pour but de conquérir un territoire, mais de le réorganiser selon les processus à maximiser. Il nous semble que les processus de gestion en Colombie veulent intensifier les redéfinitions incessantes des domaines auparavant carrément différenciés. Mais quel en serait le but ? Peut-être que le but serait de maintenir plusieurs circulations et circuits : la guerre, le narco trafic, la pauvreté comme forte source de violence, et la confusion générale. On ne connaît pas vraiment les causes et ses différences avec les effets, ceux-ci deviennent causes et inversement. Mais on ne connaît pas non plus quelle est la force contre laquelle faire face : la guérilla ? Les paramilitaires ? Les narcotrafiquants ? La délinquance commune ?, ce que l'on appelle l'État ? Ou les nouvelles « Bacrim » urbaines (groupes mélangés de ex-narcotrafiquants, de ex-paramilitaires, de ex-militaires). Comment définir l'ennemi dans un état si confus où, de temps en temps, tout est réorganisé ? Peut-être n'y a-t-il pas un seul responsable, ou même qu'il ne s'agit pas de désigner des responsables, mais plutôt des *processus* concernant, enchaînant, toutes ces forces en conflit.

À fur et à mesure, les murs de la discipline qui distribuaient des espaces ne sont plus reconnaissables. Une loi aussi serait un mur qui définirait des frontières (ce qui est permis de ce qui est interdit). C'est pourquoi, la loi fait lien avec les distributions spatiales (milieux technologiques) en Colombie, c'est-à-dire, la définition de ces environnements artificiels n'est pas secondaire par rapport à la loi. Par moments la loi se transforme selon ce qui vient de se passer dans le territoire. Exemple, les déplacements forcés des gens de la campagne vers la ville portent des changements soudains et créations des lois du territoire. On sait que ces nouvelles réorganisations s'enchaînent à de nouvelles réorganisations des individus, à de nouveaux dispositifs de perception des acteurs en conflit. Ce qui est primordiale est la nécessité d'intensification des processus et des circulations.

Weissman reprend Anna Arendt pour argumenter que la chute du mur en sens physique et conceptuelle (la loi), peut permettre la disparition de la cité (pas de la ville) en tant que communauté politique qui soutient l'État. Pour nous, en Colombie, l'État, ce qu'on appelle l'État est soutenu par son exceptionnalité. Dans la gestion de l'espace, par la part des dynamiques du pouvoir en Colombie, l'État semble être toujours en danger. Il aura donc le droit de renforcer les réorganisations et les redéfinitions. L'État serait l'un

des moyens de maximaliser les processus de circulation, et de « bouclage » comme dit Foucault. L'État se réorganise aussi, se redéfinit, méconnaît les règles légales normales ; enfin, il doit faire face tout d'abord aux dangers exceptionnels qui se présentent chaque jour à cause des réorganisations (réorganisations dont l'Etat même participe). Par rapport à l'indifférenciation entre maison et espace public Agamben dit: « L'ouverture d'une brèche dans la frontière conceptuelle, visuelle et physique du mur expose de nouveaux domaines au pouvoir politique, et offre ainsi un diagramme physique au concept d'« état d'exception »⁵⁴³. Peut-être que cette nouvelle ouverture, où les parties en conflit changent de milieux et de tactiques, où tout se déplace pour se replacer et se réorganiser, ne soit que le milieu le mieux disposé pour des « fins convenables » aux vrais gouvernants du pays. S'il est nécessaire de connaître quels sont les fins et qui sont les gouvernants, si ce type de questions sont viables, il nous semble qu'il faut chercher ailleurs, pas seulement en Colombie.

⁵⁴³ AGAMBEN, Giorgio, *Homo sacer*. Tome 1. *Le pouvoir sacré et la vie nue*, traduit de l'italien par Marliène Raiola, Paris : éd. Seuil, 1997, p. 214.

VII. 2. « CECI N'EST PAS UN DISCOURS », CRITIQUE DE LA FICTION DANS LA PENSÉE DES DISPOSITIFS.

VII. 2.1. « VOIR DES DISCOURS », UN REGARD QUI NE VOIT PAS LES OBJETS MAIS DES « CHAMPS EPISTÉMIQUES »

Richard Rorty souligne l’empreinte discursive des objets dans la pensée du Foucault dans *Les mots et les choses*. Il critique chez Foucault la catégorie « texte », grâce à laquelle les liaisons des mots aux choses selon les catégories de la philosophie analytique sont remises en cause. Au-delà des intérêts pour soutenir la tradition *logique* de la philosophie anglo-saxonne, Rorty soulève le pouvoir que possèdent les mots et les discours en dépit des faits pour Foucault. Ce dernier serait intéressé par le développement d’ «une théorie de “la manière dont les objets se constituent eux-mêmes en discours.»⁵⁴⁴. L’essai de construction d’une telle théorie est énoncé dans *La volonté de savoir*.

« Alors que Descartes, Locke, Kant, les positivistes et les phénoménologues sont partis du principe que les signes ont pour fonction de représenter la réalité pré-existante (même s’il s’agit seulement de la réalité phénoménale, constitué pour la conscience), je vais vous montrer une nouvelle façon d’étudier ce que disent les gens. Dans cette nouvelle perspective, vous ne verrez pas les mots reliés aux choses par des relations d’ « impression », de « symbolisation », de « synthèse », de « référence » ou de « vérité », par exemple. Au lieu de cela, vous les verrez comme des nœuds dans un réseau de textes, et vous verrez que ce réseau constitue « des pratiques qui forment systématiquement les objets dont ils parlent » Je vous donnerai une théorie de la connaissance d’un type nouveau, qui sera une théorie de ces pratiques, une théorie qui n’a rien à voir avec la question épistémologique traditionnelle de l’exactitude de la représentation »⁵⁴⁵.

⁵⁴⁴ RORTY, Richard, *Foucault et l’épistémologie*, pp. 55 – 65, Traduit de l’anglais par Jacques Colson, in *Michel Foucault, Lectures critiques*, Paris : éd. du Renouveau pédagogique, 1989, p. 56,

⁵⁴⁵ FOUCAULT, Michel, *L’Archéologie du savoir*, Paris: éd. Gallimard, 1969, p. 67, cite par RORTY, Richard, *Foucault et l’épistémologie*, pp. 55 – 65, in *Michel Foucault, Lectures critiques*, op. cit, p. 56

À ce moment de l'argumentation sur le devenir discours des objets, Rorty dit que la catégorie « réseaux de textes » lie Foucault à d'autres penseurs pour qui la notion de texte est cruciale. Le point commun entre leurs manières de traiter le texte, serait la hiérarchie que tous possèdent de l' « idéologie ». « Ce genre de manifeste est commun à Foucault, Derrida, Barthes, Hayden White, et bien d'autres pour qui, comme le dit Hacking⁵⁴⁶, la pureté idéologique exige que nous parlions de textes plutôt que des faits.(...) On pourra dire (...) que pour Foucault, comme pour Wittgenstein, il faut se souvenir d'une chose que nous savons déjà très bien : c'est que la manière dont parlent les gens peut « créer des objets », en ce sens qu'un grand nombre de choses n'existeraient pas si les gens ne parlaient pas de certaines façons »⁵⁴⁷. Pour argumenter sa critique, Rorty place Foucault de manière singulière face aux courants épistémologiques de la philosophie européenne.

Foucault n'adhère ni au système cartésien de la connaissance ni à celui de Hegel. L'un portant sur la correspondance des représentations et des faits de la réalité. L'autre se livrant aux grands systèmes synthétiques dont son progrès assure l'implication de toute nature historique. Dans les deux cas la nature et le réel sont accessibles à la connaissance à travers divers moyens. Foucault voudrait, à l'inverse, « mettre en question notre volonté de vérité, rendre au discours son caractère d'évènement, et abolir la souveraineté du signifiant »⁵⁴⁸. De plus, quand Foucault rejoint Nietzsche, il s'empêche de tomber dans une sorte de nouveau cartésianisme et/ou Hégélianisme en développant, comme le dit Rorty, une « opposition nietzschéenne à l'historicisme plutôt qu'une opposition historiciste au cartésianisme »⁵⁴⁹ Il s'agit donc pour Foucault d'écrire une nouvelle histoire excluant la notion de progrès. Cette notion concerne aussi Descartes. Même si ce dernier ne soutient pas un avenir dont la synthèse proposée par la conscience face aux évènements est plus générale, il soutient une certaine idée de progrès. Celui auquel on accède par la méthode de la connaissance ; une méthode qui porte sur la recherche d'objectivité et qui par conséquent, est perfectible. Ces deux courants, de Descartes à Hegel, sont donc optimistes, le progrès et le perfectionnisme

⁵⁴⁶ Rorty évoque ici Ian Hacking à qui lui dirige son texte *Foucault et l'épistémologie*.

⁵⁴⁷ RORTY, Richard, *Foucault et l'épistémologie*, op.cit. La première version de cet article a paru dans *Nous*, vol. 13, 1979.

⁵⁴⁸ FOUCAULT, Michel, *The Archeology of knowledge*, New York: éd. Panthéon, 1972, p. 229, cite par RORTY, *Foucault ...op. cit.*, p. 58.

Le traducteur Jacques Colson avoue que ce texte correspond à une postface inédite en Français.

⁵⁴⁹ RORTY, Richard, *Foucault ...op. cit.* p. 60

de la méthode affine la connaissance. Le recours de Foucault à Nietzsche implique une négation d'un tel optimisme pour ainsi découvrir qu'à la base de ce que nous appelons connaissance se trouve le hasard plutôt qu'un progrès synthétique de la conscience et un perfectionnisme de la méthode. Rorty dit, en effet, que le propos de Foucault est donc d'« introduire aux racines mêmes de la pensée » les notions de « hasard, de discontinuité et de matérialité »⁵⁵⁰ et par là, de nous aider à abandonner l'idée selon laquelle « une pensée plus récente et plus englobante est automatiquement plus proche du réel. »⁵⁵¹ Malgré le ton péjoratif/dévalorisant avec le quel Rorty écrit sur Foucault, il faut bien reconnaître chez Foucault que l'abandon de l'idée de progrès a ouvert un chantier nouveau pour les études philosophiques de nombreux domaines méconnus et exclus des épistémologies progressistes et perfectionnistes. En outre, un tel abandon permet aussi à Foucault de construire ses méthodes de recherche, l'archéologie et la généalogie dont les fruits positifs sont constatés par pléthore de chercheurs et théories partout dans le monde. En ce sens, la sortie de Foucault des épistémologies dominantes et son travail sur les notions de hasard, discontinuité et matérialité, lui permettent de formuler la connaissance en termes de « conditions de possibilité ». Quels sont le savoir et le pouvoir agissant sur un moment historique ? Cela sera dès lors une des questions les plus importantes à l'heure d'« enquêter » sur les sociétés, et même sur le réel. L'objectif de Rorty, qui au moment de la publication en français de son texte, avoue de ne pas avoir lu le tout nouveau développement de Foucault, c'est-à-dire sa période grecque (le souci de soi), est de montrer qu'on ne peut pas parler de la constitution d'une théorie de la connaissance ou d'épistémologie chez lui. L'auteur de l'ouvrage *Des mots et des choses* serait ainsi, uniquement un bon descripteur d'événements passés dont le mérite serait de nous épargner les « pièges des vieux principes historiographiques »⁵⁵². Nous ne sommes pas du tout d'accord avec un tel réductionnisme de la pensée de Foucault, cependant, les propos de Rorty nous sont utiles pour s'interroger sur le caractère hasardeux de la montée du langage sur les choses à la fin de l'« Age classique ». Autrement dit, les catégories de hasard, de discontinuité, et de matérialité suffisent-elles pour, plutôt qu'expliquer, constater et accepter qu'effectivement depuis la chute de l'âge classique, le langage a pris le pas sur

⁵⁵⁰ FOUCAULT, *The Archeology of knowledge*, op. cit, p. 231, cité par RORTY, *Foucault*, op. cit. p. 60 - 61

⁵⁵¹ RORTY, *Foucault ...op. cit.*

⁵⁵² *Ibid.*, p. 62

les choses au point de les constituer ? Rorty fini son texte en se demandant si le rejet de tout sens eschatologique dans l'histoire de la part de Foucault, peut néanmoins légitimer effectivement la pensée de Foucault lui-même et surtout son avis à propos de la prééminence du discours sur les choses.

« Une culture qui aurait des généalogies mais pas d'eschatologie, qui *effectivement* « accepterait l'introduction du hasard comme catégorie dans la production des événements »⁵⁵³, serait tellement différente de la nôtre que les notions mêmes de « constitution des objets » ou de « pratiques discursives » y auraient difficilement un sens. Il ne faut donc pas nous attendre à ce que Foucault nous donne une *théorie* philosophique qui s'appuierait sur ces notions. Mais la philosophie est plus que des théories. Il faut reconnaître à Foucault le mérite – mais cela fait partie du métier de philosophe – d'avoir réfléchi à des possibilités qui dépassent notre saisie actuelle, amis qui seront peut – être notre avenir. »⁵⁵⁴

Le sens de ces notions, « constitution des objets » et « pratiques discursives » comme constats de l'époque postérieure à l'âge classique jusqu'à nos jours, est-il dû au hasard ? Autrement dit, l'épistème qui nous couvre d'après Foucault provient-elle du hasard ? Ou, au contraire, elle est aussi « constituée » (mot que Foucault n'affectionne pas comme le rappelle Rorty) par Foucault lui-même. En fait, cette épistème où les objets sont constitués par des discours, est la propre épistème de Foucault ; une épistème où le champ du visuel n'occupe pas une place juste. Les pratiques discursives n'érigent pas les hommes comme commandants de l'expérience. Les pratiques discursives impliquent toujours des technologies de pouvoir qui disposent les hommes à partir de leur parole. Tenir un discours « librement », implique donc un conditionnement qu'implique l'expérience d'écriture et de connaissance de Foucault lui-même⁵⁵⁵. Marin Jay pose à ce propos le problème de l'expérience visuelle dans l'œuvre

⁵⁵³ FOUCAULT, *The Archeology of knowledge*, op. cit.

⁵⁵⁴ RORTY, *Foucault ...*op. cit, p. 63

⁵⁵⁵ «... les diverses modalités d'énonciation, au lieu de renvoyer à *la* fonction unifiant d'un sujet, manifestent sa dispersion. Aux divers statuts, aux divers emplacements, aux diverses positions qu'il peut occuper ou recevoir quand il tient un discours. À la discontinuité des plans d'où il parle » FOUCAULT, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris : éd. Gallimard, 1978, p. 74. Cité par JAY, Martin, *Sous l'Empire du regard, Foucault et le déclin du visuel dans la pensée française du vingtième siècle*, pp. 195-223, Traduit de l'anglais par Jacques Colson, in *Michel Foucault, Lectures critiques*, Paris : éd. du Renouveau pédagogique, 1989, p. 195-196

de Foucault⁵⁵⁶. Le philosophe français irait à l'encontre de la « prédominance du visuel » de sa propre culture⁵⁵⁷. Son ouvrage, *L'histoire de la folie à l'âge classique* délègue la vision à un statut épistémique. La maladie mentale devient spectacle, chose à regarder⁵⁵⁸. Par conséquent, la folie résulte d'un objet adéquat au développement d'un *savoir visuel* fondé sur le classement⁵⁵⁹. Ce savoir visuel sur le vivant qui paradoxalement fini par s'intéresser à la mort, comporte une détermination du regard. Celui qui regarde, *effectue* une structure épistémique qui rend possible et dispose le regard lui-même. « ... ce qui est « vu » n'est pas une réalité donnée, objective, proposée à un œil innocent. Il s'agit plutôt d'un champ épistémique, construction linguistique autant que visuelle, et qui n'est pas plus près de la « vérité » que ce qu'il remplace. « Le regard reprenait en son exercice souverain les structures de visibilité qu'il avait lui-même déposées dans son

⁵⁵⁶ « Si, comme le disait Foucault, l'originalité de l'auteur s'estompe sous le conditionnement de l'épistémique ou du discursif, cerner le contexte qui convient le mieux à son œuvre, avec tout ce qu'elle a, semble-t-il, de singulier, est une entreprise particulièrement déconcertante. Et qui s'avère aussi, malheureusement, fort peu commode. (...) Mis on risquerait du même coup d'ignorer ce que Foucault nous disait du pouvoir qu'on attribue au sujet créateur. Car l'aborder « tel qu'il est » implique, ironiquement, qu'il ne peut pas jamais être « lui-même ». Foucault, certes, n'a jamais prétendu que les individus pouvaient se réduire à de simples manifestations d'un domaine unifié plus large » JAY, *Sous l'Empire du regard*, op. cit, 1989, p. 195-196

⁵⁵⁷ « En France notamment, l'expérience visuelle et le discours sur la vision semblent avoir exercé une influence particulièrement forte. Qu'il s'agisse de la théâtralité de la Cour de Louis VIX, de l'importance des idées claires et distinctes dans la philosophie cartésienne, des lumières des philosophes, ou des féeries de la « ville lumière », la prédominance du visuel dans la culture française est manifeste. Tout comme cette fascination qu'ont les Français pour les améliorations techniques apportées au pouvoir de la vue, de la Dioptrique, hymne de Descartes au télescope, aux méditations de Barthes sur la chambre noire et aux écrits récents de Deleuze sur le cinéma, en passant par la critique de la photographie que nous a laissé Baudelaire », JAY, *Sous l'Empire du regard*, op. cit, 1989, p. 198

⁵⁵⁸ « L'importance qu'accorde Foucault aux sinistres implications du primat de la vision est particulièrement manifeste dans son analyse de l'histoire de la folie à l'« âge de la raison », qu'il appelle aussi « l'âge classique » (approximativement de 1650 à 1800). La catégorie moderne de la folie coïncide, selon lui, avec la dissolution de l'unité mot-image, présente au Moyen Age et à la renaissance, est cet éclatement aurait libéré une multitude d'images de la folie dépourvues de toute signification eschatologique. La folie par conséquent s'est réduite à un simple spectacle, un théâtre de la déraison. (...) « ...la folie est devenu chose à regarder », in FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris. Ed. Gallimard, 1972, p. 163, cité par JAY, *Sous l'Empire du regard...op. cit*, p. 203

⁵⁵⁹ « « La science des maladies mentales, telle qu'elle pourra se développer dans les asiles, ne sera jamais que de l'ordre de l'observation et du classement. Elle ne sera pas dialogue »⁵⁵⁹ (...) « Encore » faisait remarquer Foucault, « serait-il plus juste de dire que (la psychanalyse) a doublé le regard absolu du surveillant de la parole indéfiniment monologuée du surveillé – conservant ainsi la vieille structure asilaire du regard non réciproque, mais en l'équilibrant dans une réciprocité non symétrique, par la structure nouvelle du langage sans réponse »⁵⁵⁹ ». (...) Il devrait admettre plus tard l'influence de Canguilhem en tant que modèle mythologique, mais il n'est pas moins probable que l'exemple de son mentor l'ait aussi sensibilisé à l'importance de la vision dans la constitution du « savoir » médical du dix-huitième siècle » in FOUCAULT, *Histoire de la folie à l'âge classique*, p. 507, cité par JAY, *Sous l'Empire du regard...op. cit*, p. 204, 205

champ de perception »⁵⁶⁰. Ce regard correspond à l'épistème humaniste de dominante visuelle. Or, une telle épistème humaniste va finalement laisser la place à une autre épistème, notre épistème actuelle, moderne, où le langage est autoréférentiel et, par conséquent, les mots s'écartent des choses. Pour expliquer l'éclipse de l'âge d'épistème humaniste, Martin Jay cite le fabuleux passage de *Les mots et les choses* où Foucault travaille le tableau de Velasquez. « ...l'homme apparaît avec sa position ambiguë d'objet pour un savoir et de sujet qui connaît : souverain soumis, spectateur regardé, il surgit là, en cette place du Roi, que lui assignaient par avance les *Ménines*, mais d'où pendant longtemps sa présence réelle fut exclue. Comme si, en cet espace vacant vers lequel était tourné tout le tableau de Velázquez, mais qu'il ne reflétait pourtant que par le hasard d'un miroir et comme par effraction, toutes les figures dont on soupçonnait l'alternance, l'exclusion réciproque, l'entrelacs et le papillotement (le modèle, le peintre, le roi, le spectateur) cessaient tout à coup leur imperceptible danse, se figeaient en une figure pleine, et exigeaient que fût enfin rapporté à un regard tout l'espace de la représentation »⁵⁶¹ Martin Jay poursuit,

« Dans ce passage d'une importance capitale, Foucault révèle à quel point l'humanisme repose, d'après lui, sur le remplacement du spectateur absent, le roi, par le « spectateur regardé », l'homme, dans un champ épistémologique dont le principe constitutif reste le visuel. L'avènement de cet « étrange doublet empirico-transcendantal » signifie donc que « l'homme » est à la fois méta sujet (prétendument neutre) de la connaissance, et le véritable objet de cette connaissance, vu avec du recul. (...) Ce n'est qu'avec le triomphe d'une conception opaque et autoréférentielle du langage que l'épistème humaniste à dominante visuelle s'estompe suffisamment pour permettre à Foucault d'affirmer que « l'homme avait été une figure entre deux modes d'être au langage (...) la vision, semble-t-il dire à présent, permet de constituer une épistème sans exiger la présence d'un souverain absent ou de son substitut humaniste dont le regard embrasserait le champ discursif. »⁵⁶²

⁵⁶⁰ FOUCAULT, Michel, *Naissance de la clinique*, Paris : éd. Gallimard, 1972, cité par JAY, *Sous l'Empire du regard...* op. cit, p. 204 - 206

⁵⁶¹ FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, Paris : éd. Gallimard, 1966, p. 78.

⁵⁶² JAY, *Sous l'Empire du regard...* op. cit, p. 204, 215 - 216

Ce qui est mis en péril par la chute de l'épistème classique d'après nous, n'est pas uniquement la présence du souverain. C'est toute la présence, ce qui est remise en cause quand le langage devient autoréférentiel. Par conséquent, la catégorie de réseau se présente comme cruciale dans la nouvelle épistème. Les réseaux permettent de refléter ce qui parvient au regard, sous des conditions structurelles. Les présences sont donc toujours assistées par des réseaux. Qu'une telle assistance soit significative ou non, n'est pas important. L'essentiel est le réseau en tant qu'assistant permanent des perceptions. Autrement dit, que les perceptions du regard soient organisées par structures d'après des signes significatifs ou non n'est pas décisif. En fait, la vision verra plutôt des choses non significatives, non pas grâce au statut propre de la chose – une chose sans sens –, mais parce que ces choses manquent de sens. Les détours de Foucault auprès des auteurs comme Roussel, Magritte, et même Blanchot, lui permettent d'affirmer la vision comme moyen adéquat pour rompre avec l'homogénéisation des langages. Cependant, comme le dit Martin Jay, même dans cette tâche de rétablissement des hétérogénéités, la vision comporte un signe négatif. Elle ne permet pas de voir.

« Peut-on dire que Foucault lui-même a offert un antidote visuel au pouvoir disciplinaire du regard ? Quelle était la force de cette « optique de l'étonnement » que Michel de Certeau avait notée dans la lutte que Foucault menait contre la réglementation de l'espace ? (...) Et, nous l'avons vu, ses travaux sur Roussel et Magritte ont bien montré le pouvoir qu'a la vision de rompre la tendance à l'homogénéisation, à la réduction de toute différence, présente implicitement dans les versions linguistiques naïves de la représentation. Les « hétérotopies » dont il parlait dans *Les Mots et les choses* désignaient des configurations spatiales d'une incohérence inquiétante qui minerait la prétendue cohérence des systèmes linguistiques. (...) Dans chacun de ces cas pourtant, le rôle de la vision restait essentiellement négatif. (...) il opposait la vision au langage, surtout dans ses manifestations structuralistes, mais uniquement pour montrer qu'elle a pour objet un monde d'opaque non-sens »⁵⁶³

Tout est soumis au sens finalement. On comprend donc pourquoi les penseurs américains critiquent Foucault. Foucault érige toujours le langage de la philosophie, le

⁵⁶³ Ibid.

discours, comme un niveau, pas nécessairement supérieur mais le plus adéquat pour expliquer le monde. Ainsi, il ne donne place au visuel que sous le fondement d'un sens, même si ce sens manque. Dans tous les cas, le sens manquant du monde délivré par le visuel, insiste sur l'importance du sens. S'il y a un monde opaque du non-sens, c'est parce qu'il y a un autre plus apte au sens, celui du langage. Le visuel contemporain n'a pas de sens, après avoir été le règne disciplinaire, il est un non-sens actuellement. Or, pour donner du sens à toute chose, le langage est nécessaire. Néanmoins, le langage discursif, ou celui qui peut être traduit en termes de discursivité, n'est pas ce qui manque au visuel, Le visuel manque du sens de ce langage parce que, ce visuel, est difficile à homogénéiser ou à organiser dans son hétérogénéité. Il manque de sens, mais son enchaînement au langage est toujours latent. C'est précisément pour cela que le visuel manque de sens, parce qu'il est voué au sens du langage. L'image de Velázquez apte à être traduite en phrases, justifie la démarche de l'ouvrage *Les mots et les choses*. Le paraître par lui-même, n'intéresse pas Foucault. Il ne retient pas son attention, à aucun moment, sur la mécanique, sur la matérialité du tableau. Le tableau est là pour parler. Et le philosophe est le grand prétendant apte à rendre cette latence évidente. Martin Jay célèbre la critique de l'ophtalmocentrisme humaniste faite par Foucault, pourtant, la problématique du discours où se place Foucault reste à faire. « ...lui-même se situait dans un discours plus englobant, dont il n'a jamais formulé la problématique. (...) Le refus ou l'incapacité de Foucault à examiner le fondement normatif de son « histoire du présent » a souvent intrigué les critiques curieux de découvrir les raisons de son indignation. (...) Peut-être faut-il en chercher l'explication dans son inévitable incapacité à « voir » au-delà de l'horizon de sa propre épistémè et à mettre en question les prémisses et les implications du discours anti-visuel lui-même »⁵⁶⁴. Peut-être, les implications d'un tel discours se trouvent dans la fiction et l'intérêt comme catégories latentes de l'ouvrage de Foucault. Ces deux notions vont à l'encontre de l'organisation statique de l'espace. Elles tendent plutôt du côté des milieux.

⁵⁶⁴ Ibid, p. 223

VII. 2.2. PRODUCTION DE L'EFFET « VERITÉ », UNE OPERATION DE FICTION.

La publication en novembre 2013 de *L'Origine de l'herméneutique de soi. Conférences prononcées à Dartmouth Collège, 1980*⁵⁶⁵, réaffirme le statut « opératif » de ce que Foucault nomme la technique. Une technique, qu'elle soit de domination, de production ou de « soi », est toujours un processus. En guise d'exemple, les opérations que les individus effectuent eux-mêmes, « les techniques de soi », visent une transformation, en termes de perfection de soi, de bonheur, de pureté, d'augmentation de pouvoir. Ce processus implique comme forme extrême de perte du support. Or, dans tous le cas, les présences que le processus implique ne sont pas estimables, elles s'effacent face aux buts du processus. Le cas extrêmes du souci de soi est souligné par Foucault à deux moments et par deux disciplines. L'exploration chrétienne de soi et l'inquiétude moderne de soi. Tel que le fait le chrétien des premiers siècles, l'écrivain moderne risque de se perdre, de disparaître juste avant le moment où il consigne ses mots sur le papier. Quinze ans avant *L'Origine de l'herméneutique de soi*, Foucault publie *La pensée du dehors, sur Maurice Blanchot*. Dans ce livre de 1966, il relativisait le thème de la perte de soi dans l'acte de l'écriture⁵⁶⁶. La comparaison avec la théologie négative était déjà entamée dans ce livre. Sauf que, dans *La pensée du dehors*, l'acte de « se passer de soi » impliquait pour la notion « moi », le fait de se retrouver dans la pensée. Ainsi, la parole se place au même niveau de l'être. Il est illustratif qu'autour de l'année de publication de l'ouvrage *Les mots et les choses*, 1966, le « moi » puisse se retrouver lui-même dans la pensée et retrouver, par ailleurs, la parole précédemment effacée. Ni les « visibilité » ni les objets n'y sont pas, à cause de leur tendance à devenir discours. Plus précisément, les objets seront côte à côte de l'être mais sous la forme de parole. Au

⁵⁶⁵ FOUCAULT, Michel, *L'Origine de l'herméneutique de soi. Conférences prononcées à Dartmouth Collège, 1980*, Henri-Paul Fruchaud, Daniele Lorenzini (éd), Paris : éd. Vrin, 2013.

⁵⁶⁶ « Il faudra bien un jour essayer de définir les formes et les catégories fondamentale de cette « pensée du dehors ». Il faudra aussi s'efforcer de retrouver son cheminement, chercher d'où elle venait et dans quelle direction elle va. On peut bien supposer qu'elle est née de cette pensée mystique qui, depuis les textes du Pseudo-Denys, a rôdé aux confins du christianisme ; peut-être s'est-elle maintenue, pendant un millénaire ou presque, sous les formes d'une théologie négative. Encore n'y a-t-il rien de moins sûr : car, si dans une telle expérience il s'agit bien de passer « hors de soi », c'est pour se retrouver finalement, s'envelopper et se recueillir dans l'intériorité éblouissante d'une pensée qui est de plein droit Etre et Parole. Discours donc, même si elle est, au-delà de tout langage, silence, au-delà de tout être, néant. » in : FOUCAULT, Michel, *La pensée du dehors, sur Maurice Blanchot* (1966), publié dans *Critique* n. 229, juin 1966. Reprise dans *Dits et écrits*, tome I, 1954 – 1975.

moment des Conférences prononcées à Dartmouth, 1980, les mots avaient déjà perdu chez Foucault leur poids essentiel. Judith Revel situe l'année 1970 comme celle de celle de la rupture où « les mots cèdent leur pas aux pratiques ». « Le discursif finit par n'être que plus que le cas d'une configuration plus large – celle qui permettra à Foucault de construire une « analytique des pouvoirs » puis une « analytique des subjectivités » dans les quatorze ans qui suivront »⁵⁶⁷. Or, malgré la départage établi autour de 1970, la « vérité » est le thème qui connecté les deux périodes. La vérité est le point entre « le discursif » et les « pratiques ».

D'après Foucault, La « vérité » est un thème cher à Blanchot et aux chrétiens. Les chrétiens visent la vérité de soi, pendant que les écrivains modernes ciblent la vérité de l'écriture, de la littérature. Le cas de la confession montre comment la vérité, après avoir été dite, est effacée dans l'acte même de la confession. De plus, l'objectif de « connaître la vérité de soi-même » signifiait finalement renoncer à soi-même. La présence de l'homme celui voué à la vérité, était ainsi toujours mise en cause. Dans le cas des écrivains, atteindre la vérité de l'écriture impliquait la tentative de l'effacement de soi, mais à condition que la vérité visée soient inscrite sur le papier. Ce sont donc deux finalités différentes concernées par les deux techniques (celle des chrétiens et celle des écrivains modernes), mais les deux comportent des affinages de leurs processus. Le but, la « vérité » le méritait. Mais, qu'est-ce que la vérité ? Cette vérité qui comporte un dépassement des présences et la possibilité d'un sacrifice de soi dans les deux cas. La vérité de l'écriture est presque un contresens si l'on suit les travaux sur l'esthétique de Jacques Rancière. L'écriture, surtout celle de la littérature, est toujours une fiction⁵⁶⁸. Mais la philosophie comporte aussi sa part de fiction. La fiction chez Foucault, nous dit Luca Paltrinieri, est synonyme de « production de vérité »⁵⁶⁹. La fiction n'est donc pas « vérité ». Elle porte plutôt sur le processus, sur l'opération de production de la vérité. Le fait que la littérature de Borges soit cruciale pour l'écriture de *Les mots et les choses*, comme l'affirmait Foucault, n'est pas une simple anecdote. La « fiction narrative est une

⁵⁶⁷ REVEL, Judith, *Les mots et les mots*, in *Le magazine littéraire*, dossier *Foucault inédit*, n. 540, février 2014, pp. 78 – 80.

⁵⁶⁸ Nous avons traité le sujet de la fiction dans la quatrième partie de cette thèse. Pour approfondir le problème de la littérature comme fiction, voir : RANCIÈRE, J. "Le fil sinueux" : sur la rationalité du roman. *Le Tour critique*, Amérique du Nord, 2, déc. 2013. Disponible à l'adresse : [Http://letourcritique.u-paris10.fr/index.php/letourcritique/article/view/55](http://letourcritique.u-paris10.fr/index.php/letourcritique/article/view/55)>. Date de consultation : 23 mars 2014.

⁵⁶⁹ Pour approfondir sur le lien entre vérité et fiction, voir: PALTRIENI, Luca, *L'expérience du concept. Michel Foucault entre épistémologie et histoire*, Paris : Publications de la Sorbonne, coll. « La philosophie à l'œuvre », 2012, 298 p., ISBN : 978-2-85944-706-9.

« modalité particulière de la connaissance philosophique »⁵⁷⁰. L'affaire n'est pas nouvelle dans la pensée philosophique contemporaine française. En 1952, *Empirisme et Subjectivité. Essai sur la nature Humaine selon Hume* voyait le jour. L'œuvre « première » de Deleuze insiste sur le caractère fictionnel de la connaissance chez Hume. La connaissance est la réflexion que l'imagination naturalisée se fait d'une passion. Depuis *Empirisme et subjectivité*, Deleuze ne cesse pas d'affirmer son intérêt pour le *connecteur* « et » qui permet toute sorte d'enchaînements entre des éléments disparates. En fait, le caractère réflexif de l'imagination régule l'expérience humaine. Ceci d'après des principes d'association qui transforment tant l'expérience que l'œuvre humaine en produits faits d'enchaînements de raisonnements ou de propositions.

« Nous avons vu que, dans la mesure où la passion se réfléchissait, elle devait se réfléchir nécessairement dans la fantaisie. Mais en fait, elle retentit dans une fantaisie déjà fixée et affectée, naturalisée, non pas évidemment fixée par les qualités de la passion, mais par ces autres principes de la nature qui jouent sur un autre plan, les modes d'association. C'est pourquoi la règle se détermine. C'est à cette condition que la passion trace effectivement des figures constantes et déterminées dans l'imagination. Hume l'indiquait expressément :

La nature fournit dans le *jugement* et dans l'*entendement* un remède à ce qu'il y a d'irrégulier et d'incommode dans les affections⁵⁷¹. Déjà pour l'esthétique, c'est à travers des principes d'association que la passion se réfléchit, si bien que ces principes fournissent un détail de réglés de la composition : « Il n'y a pas d'ouvrage que ne soit une chaîne de proportions et de raisonnements »⁵⁷² »⁵⁷³

On ne méconnaît pas les déclinaisons que la notion de « vérité » a eues dans la pensée contemporaine française. La « vérité » comme production de sens, comme « effet », comme « résultat du jeu et de l'organisation signifiante », est un problème de participation active dans le structuralisme français. Le problème « vérité » confronte, en effet, la notion classique de vérité, surtout celle d'Aristote, entendue comme relation de

⁵⁷⁰ PALTRIENI, Luca, *la vérité, ou la production de la vérité*, in *Le magazine littéraire*, dossier *Foucault inédit*, n. 540, février 2014, pp. 76 – 77.

⁵⁷¹ HUME, David, *Traité de la nature humaine* (Traduction LEROY), p. 606, (ce Deleuze qui souligne)

⁵⁷² *Essays: of the standard of Taste*.

⁵⁷³ DELEUZE, Gilles, *Empirisme et Subjectivité. Essai sur la nature Humaine selon Hume*, Paris : éd. PUF, coll. Epiméthée, 2010, p. 53, 54.

conformité entre une représentation et un référent. Cependant, dans la pensée philosophique, même si la vérité est récemment comprise comme une *élaboration*⁵⁷⁴. Au-delà d'Aristote, il existe une autre source importante. Les références à Aristote au sujet de la « vérité » se font normalement par contraste avec la notion de « fiction ». Par conséquent, la vérité chez le stagirite est reprise à partir de la différence qu'elle comporte avec la fiction. Le texte consacré à cette dernière est *La Poétique*. Or, dans ce même texte, Aristote reprend Platon pour établir une différence au sujet du discours indirect. Le discours direct du théâtre, s'oppose au discours indirect du récit historique donc les événements et faits sont plutôt exposés que narrés d'après des actions de vraisemblance. En ce sens, la fiction essaye de rendre vraisemblables des faits dont l'effectuation réelle (« ce qui a eu lieu »), son histoire, est incertaine. Ce qui est crucial est l'enchaînement des faits, soit la chaîne.

Une chaîne comporte donc un « effet » de vraisemblance, en somme, de « vérité ». La pensée contemporaine opposée à la concordance entre référence et référent, c'est-à-dire, celle qui remet en cause le statut de la notion classique de « vérité », poursuit, par différents détours, la leçon d'Aristote à propos de la fiction. En ce sens, le processus comme moyen efficace de production des effets de sens et de vérité acquiert tout son poids. Ni les faits ni les états de choses dont se souciait Platon, ne s'évanouissent face le pouvoir des lettres, des discours, du dire et des fictions. Une grande tendance de la philosophie contemporaine, est-elle due à la littérature et par conséquent à la fiction ? L'un des problèmes majeurs relevés par Deleuze dans l'ouvrage *Empirisme et subjectivité* est précisément celui portant sur la légitimité de l'associationnisme. Les relations qui s'opèrent à travers des modes d'association de l'imagination sont-elles légitimes ? Il nous semble que si leurs devenir régulent les relations en accord avec une certaine considération de la nature humaine, cela n'empêche pas d'englober des fictions. Le savoir, comme dit le jeune Deleuze, est substitué par une « croyance pratique ». Et pourquoi cette croyance travestie de savoir est-elle pratique ? Parce qu'elle est intéressée. Elle s'intéresse à l'établissement et à l'exercice de ce que Hume appelait la culture.

⁵⁷⁴ Pour approfondir le problème de la vérité comme élaboration, voir: MENGUE, Philippe, « Deleuze et la question de la vérité en littérature », *E-rea* [En ligne], 1.2 | 2003, mis en ligne le 15 octobre 2003, consulté le 10 avril 2014. URL : <http://erea.revues.org/371> ; DOI : 10.4000/erea.371

À l'inverse des effets simples de la nature soit la culture, est constituée par des « effets complexes ». Ceux-ci sont encore plus éloignés de leurs termes. Deleuze ne cesse de répliquer que les relations sont toujours extérieures à leurs termes. Voici la singularité de l'empirisme de Hume, il ne s'agit pas de l'origine sensible des idées d'une connaissance. Tout au contraire. Au plus haut degré de manifestation de connaissance, correspondent matériellement, les plus grands effets de fiction donnant lieu à une culture. L'exposition des « états de choses » n'a donc pas lieu d'être dans une culture constituée d'effets complexes de fiction. Or, selon nous cette complexité des effets fictionnels, nourri ce que Foucault appelle « la production de vérité ».

Luca Paltrinieri relie Foucault à Philippe Sollers. Il cite notamment *Logique de la fiction* de 1963, où l'écrivain laisse comprendre que de la fiction, il « doit s'en extraire la vérité » (...) : en imaginant d'autres formes de vie, d'autres usages du langage, d'autres comportements, nous révélons « en creux » le fonctionnement de notre propre langage, la réalité de notre monde »⁵⁷⁵ La complexité de la fiction relève du fonctionnement du langage, c'est que signifie en somme la réalité de notre monde. En effet, d'après Hume, Deleuze dit que la complexité, c'est-à-dire, la culture, différencie le monde humain de celui des animaux. Les effets de la fiction étaient simples dans le monde de ces derniers. Le degré de fiction du monde des animaux est en effet restreint. Il se réduit aux simples inflexions des sensations, vu qu'ils ne *naturalisent* pas, ils ne rendent pas des habitus, les modes d'association comme l'homme le fait. Au fil de temps, le succès de Hume serait donc confirmé. Penser revient donc à rechercher du côté de la fiction. Cette fiction possède néanmoins une logique. Les modes d'association comportent une logique. Complexifier la fiction revient à repousser les habitus de la pensée. Ainsi, on ne sort pas du domaine du fonctionnement. Le langage, comme les modes d'association, comporte un fonctionnement virtuel dont la capacité d'actualisation dépend du degré de complexité d'une fiction. Voici le rendu du régime fictionnel soutenant la pensée de Foucault. Une « archéologie » actualise l'un des modes des fonctionnements du langage. Ce même domaine fonctionnel riche en « approvisionnement » s'actualise autrement avec une « généalogie ». Ainsi, les thèmes sur lesquels une actualisation agit, varient aussi. Des « analytiques de Pouvoir » on passe aux « analytiques des sujets ». Mais, en dépit de l'avis de Judith Revel, ce qui perdure dans les deux cas, est le pouvoir du récit fictionnel. Ce pouvoir réside dans les *effets* de vérité qu'une fiction peut induire.

⁵⁷⁵ Ibid.

Luca Paltrinieri remarque la « logique poïétique » qui ouvre le travail de Foucault. Pour nous, une telle logique évoque nécessairement Aristote. Dès lors, et à propos des soucis de légitimation qu'un discours nourri de fiction peut porter sur le domaine de l'histoire, l'« objectivité » des faits et des objets est toujours doublée, ouverte par un « résidu » de fiction.

«Or ce résidu fictionnel, loin de corrompre l'objectivité du discours historien, révèle la logique poïétique à l'œuvre dans tout son travail (...) Frictionner l'inexistence de l'Etat ou de la folie, suggère Foucault, revient à montrer comment, à partir d'un discours répondant à certaines règles le définissant comme « vrai », un objet qui n'existait pas peut devenir « quelque chose » à travers toute une série de pratiques bien réelles. (...) En effet, Foucault ne visait pas tellement la vérité du fait historique mais l'histoire de la vérité ou, pour être plus précis, « l'histoire des effets du discours « vrai » induits...(...) le rôle des fictions foucauldienne va bien au-delà du diagnostic : en refusant tout discours prophétique, il s'agit bien plus pour lui « d'induire des effets de vérité avec un discours de fiction », de « frictionner » une « politique qui n'existe pas encore à partir d'une vérité historique » ainsi que le formule le philosophe en 1977⁵⁷⁶. (...) ...au cours d'un entretien, il affirme, toujours en ce sens : « Une expérience est toujours une fiction, c'est quelque chose qu'on se fabrique à soi-même, qui n'existe pas avant et qui se trouvera exister après »⁵⁷⁷. (...) C'est bien là que se trouve l'écart que la philosophie de Foucault introduit par rapport à la tradition philosophique : si celle-ci assigne au philosophe la tâche de *constater* la vérité, aujourd'hui il s'agirait plutôt de *produire* la vérité en fabriquant des fictions, là où l'expérience éthique de transformation de *soi* devient force de transformation du monde autour de *nous*. »⁵⁷⁸

⁵⁷⁶ FOUCAULT, Michel, *Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps*, in « Dits et écrits », tome III, Paris : éd. Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, p. 236

⁵⁷⁷ FOUCAULT, Michel, *Entretien avec Michel Foucault, 1978*, in « Dits et écrits », tome IV, Paris : éd. Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, p. 45.

⁵⁷⁸ PALTRIENI, Luca, *la vérité, ou la production de la vérité*, op. cit.

VII.2.3. ESPACES FICTIONNELS, MODULATION DES CONTRADICTIONS ET « DIVIDU » AU PROFIT DU MARKETING.

À travers le sujet de la fiction, nous ne prétendons pas dénoncer une carence/un vide dans l'ouvrage de Foucault. La reconnaissance de la fiction chez Foucault n'implique pas que nous percevions sa pensée comme une pensée dont la méthode n'est pas rigoureuse. Tout au contraire, le fait que la fiction croise son œuvre, ne fait qu'exprimer la capacité du philosophe à nourrir ses réflexions à partir des thèmes et des moyens les plus disparates. En fait, comme l'énonce Luca Paltrinieri, la « fiction » parcourt l'œuvre de Foucault, comme le signe de son intérêt à établir des liens entre deux domaines philosophiques qui l'ont été légués par son maître George Canguilhem. La « formation historique de concepts » que Canguilhem travaillait, permet à Foucault de penser le problème de la connaissance en tant qu'« expérience ». Dès lors, « expérience », « discours » et « formation de concepts » deviennent les éléments de la pensée de Foucault. C'est à l'intérieur de cette problématique que la « fiction » peut avoir lieu. La fiction est une « expérience de pensée »⁵⁷⁹. Quand cette expérience relève du présent, elle est d'autant plus fictionnelle. Elle remonte dans le temps jusqu'aux éléments constitutifs de notre temps. La différence entre le passé et le présent met donc en évidence le caractère fictionnel de la pensée. La force de la pensée aurait recours à la fiction. Mais cette qualité (le fait de penser) qui s'effectue en étant assistée par la fiction, confère de trop forts privilèges à l'action. Comme le dit Paltrinieri, la tâche de la philosophie contemporaine est de *produire* la vérité en fabriquant des fictions. Fabrication et production auxquelles correspond une certaine approche éthique de l'expérience. Qu'elle que soit cette expérience, qu'elle porte sur le soi ou le nous, elle est « transformatrice ». À l'inverse, sans vouloir rejoindre une philosophie de la « constatation », il nous semble que l'être des choses nous concerne. À la place du constat, il faudra plutôt découvrir, montrer, former cet être. Mais si l'expérience, pas nécessairement celle de la pensée, mais l'expérience avec le monde (objets et espaces inclus), ne compte qu'en termes de fiction, on risque de perdre tout indice et possibilité d'expérience de ce qui existait avant et malgré tout processus et opération de fiction : le « Ding an sich ».

⁵⁷⁹ PALTRIENI, Luca, *L'expérience du concept...*, op. cit, p. 167.

La fiction concerne donc des difficultés. Elle s'intéresse peu aux au point de les rendre insignifiants. Le manque d'exposition en termes formels, d'un « état de choses », rend les objets et les faits insignifiants. Le fait d'être insignifiant comporte deux significations, l'une positive l'autre négative. Un état de chose objectif, précédant toute expérience, est insignifiant puisqu'il précède cette expérience, il échappe ou résiste au pouvoir des effets « vrais » de la fiction. Nous soutenons depuis le début de cette thèse une telle sorte d'objets et d'espaces. À l'inverse, il se trouve aussi que les états des choses manquent de découvertes formelles et se voient disposés par des régimes discursifs insignifiants. Sous le ton de l'humour, Milan Kundera fictionne sur Staline et son bon usage des incompatibilités du « Ding an sich » et de la connaissance. Se produisant face à ses camarades, parmi lesquels on trouve, Kalinine, Molotov et Khrouchtchev, il déclare, « L'idée la plus importante de Kant, camarades, c'est la chose en soi, ce qui se dit en allemand : « *Ding an sich* ». Kant pensait que derrière nos représentations se trouvait une chose objective, un « Ding », que nous ne pouvons pas connaître mais qui, pourtant, est réelle. Mais cette idée est fausse ». Toute de suite il ajoute, « Il n'y a rien de réel derrière nos représentations, aucune « chose en soi », aucun « Ding an sich ». »⁵⁸⁰. La conclusion moqueuse de Staline est l'idée de Schopenhauer selon laquelle l'existence et la consistance d'une représentation derrière laquelle il y aura rien d'objectif, est la volonté. La capacité à imposer une représentation dépend donc du degré de force de la volonté. Tout le monde connaît la suite de l'histoire, au-delà la fiction de Kundera. Par l'addition « représentation » et « volonté », nous autres pouvons, finalement, « croire n'importe quoi »⁵⁸¹. En se dépouillant du ton dramatique que peut porter notre référence au personnage de Kundera, malgré son caractère comique mais pourtant ambigu, nous nous interrogeons sur le lien entre la fiction et la montée des processus de conception du design.

Les technologies d'assistance de conception par ordinateur, telles que le C.A.D, ont atteint un state de développement où la main du designer, en plus de son dessin et de sa volonté, est presque exclue. Il ne s'agit pas que d'une exclusion de la trace humaine dans le rendu final du produit, mais d'une diminution de l'œuvre technique de l'homme dans le processus lui-même. Le travail de l'architecte et philosophe Greg

⁵⁸⁰ KUNDERA, Milan, *la fête de l'insignifiance*, Paris: éd. Gallimard, 2014, p. 112

⁵⁸¹ Ibid., p 114.

Lynn⁵⁸² aux États-Unis et de Bernard Cache en France, sont des exemples poussés de la force des logiciels de conception.

Le cas de Bernard Cache est exemplaire. L'architecte, élève de Gilles Deleuze au cours de son diplôme d'études approfondies en philosophie, a fait carrière dans le domaine de la conception architecturale. Son agence « Objectile » fondée en 1996 avec Patrick Beaucé et Jean-Louis Jammot rend honneur au concept « Objectile » que Gilles Deleuze propose dans l'ouvrage *Leibniz et le baroque*. Objectile, l'agence, est célèbre pour avoir mis au point un Logiciel, le « Topsolid » du groupe MISSLER grâce auquel les formes ne sont pas dessinées mais calculées. « Projectile » pose un précédent pour les travaux d'intérêts plus récents, focalisés sur la conception. Ceci car l'accent mis sur le procédé, grâce à son outil : «le calcul permet de concevoir des surfaces à courbure complexes dont les inflexions ne sont pas maîtrisables par la CAO traditionnelle. Chaque forme peut donner lieu à des variations illimitées qui sont présentées sous la forme de séquences vidéo interactives»⁵⁸³. De ces expérimentations émane le livre classique *Terra meuble*. L'« objectile » affirme des objets-non standard. Cependant, la référence au baroque lu par Deleuze est claire. Ces objets non standards sont le fruit d'un processus de conception, le logiciel Topsolid, portant sur « une modulation incessante qui s'actualise à partir d'un tissu de singularités pré-individuelles et virtuelles »⁵⁸⁴. D'après l'avis de Bernard Cache, les objets et les espaces sont des extrapolations, sur la matière, des catégories du « sujet classique ». Cependant, Bernard Cache suit de près les études de Vitruve, source première des humanistes, pour améliorer et rendre les processus technologiques de mise au point de logiciels plus puissants. Manola Antonioli fait un parcours parmi des différents architectes les plus avant-gardistes concernant les processus de conception. Parmi eux on retrouve Tom Mayne et Bernard Tschumi. Nous traitons l'architecture de l'agence *Morphosis* dans la quatrième partie de cette thèse afin de montrer comment ses propositions sur systèmes architecturaux et urbains « complexes » relèvent d'une architecture cathartique. La fiction est assez proche d'un tel « sentiment cathartique » de la tragédie grecque. À Columbia University, Bernard Tschumi s'intéresse avec ses élèves, aux « logiciels habituellement destinés aux

⁵⁸² Pour connaître l'œuvre de Greg Lynn, voir notamment sa page-web : <http://glform.com>.

⁵⁸³ <http://www.archilab.org/public/1999/artistes/obje01fr.htm>

⁵⁸⁴ ANTONIOLI, Manola, « Les plis de l'architecture », *Le Portique* [En ligne], 25 | 2010, document 11, mis en ligne le 06 août 2010, consulté le 12 avril 2014. URL : <http://leportique.revues.org/2491>

effets spéciaux du cinéma pour étudier des stratégies de recherche de fluidité et de manipulation de la forme architecturale »⁵⁸⁵.

Dans tous ces exemples, on trouve une intention pour dépasser le regard du sujet constitutif, une perte du point de vue de la perspective classique. Cependant, un tel essai de dépassement des inconsistances des intentions humaines face aux attentes que l'industrie porte sur le produit achevé, relève, paradoxalement, d'une sorte de mise en fabrication d'un « dessin, design absolue ». La maîtrise du processus de conception que les logiciels à haut taux calculateur rendent possible, sublime le design en dépit des résistances des matériaux. Les matériaux opposent toujours leurs résistances c'est pourquoi, il faut des séquences de modulation, des enchaînements de variations des matériaux disciplinés en *pièces* pour atteindre l'« apparence » complexe désirée de l'objectile. Il est paradoxale que la capacité de « modulation incessante » des logiciels producteurs d'objectiles, répondent finalement, en termes conceptuels, aux mêmes prémisses du mode de fonctionnement des sociétés de contrôle. In *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, Deleuze écrit : « Les enfermements sont des moules, des moulages distincts, mais les contrôles sont une modulation, comme un moulage auto-déformant qui changerait continûment, d'un instant à l'autre, ou comme un tamis dont les mailles changeraient d'un point à un autre(...) L'homme des disciplines était un producteur discontinu d'énergie, mais l'homme du contrôle est plutôt ondulatoire, mis en orbite, sur faisceau continu.»⁵⁸⁶. Ces caractéristiques que décrit Deleuze d'une possible société pensée par Foucault, se concentrent sur les logiciels d'assistance à la conception. Les productions ainsi préparées, veulent relever aussi d'une auto-déformation continue. Deleuze dit que les sociétés de contrôle parient, non pas sur l'individu ni sur la production, mais sur le « dividu » et le « produit-service »⁵⁸⁷.

Le produit est en fait un « dividu » parce que, comme l'homme devenu dividu, il est adéquat à la division constante et, par conséquent, à la déformation continue. Les différentes facettes d'un produit, augmentent son degré d'exploitation grâce au

⁵⁸⁵ Ibid.

⁵⁸⁶ DELEUZE, Gilles, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, parue in *L'autre journal*, n. 1, mai 1990.

⁵⁸⁷ « C'est un capitalisme de surproduction. Il n'achète plus des matières premières et ne vend plus des produits tout faits : il achète les produits tout faits, ou monte des pièces détachées. Ce qu'il veut vendre, c'est des services, et ce qu'il veut acheter, ce sont des actions. Ce n'est plus un capitalisme pour la production, mais pour le produit, c'est-à-dire pour la vente ou pour le marché », in DELEUZE, Gilles, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, parue in *L'autre journal*, n. 1, mai 1990.

marketing. Jan Soderqvist et Alexandre Bard reprend Deleuze pour développer le dividu du côté du consommateur dans l'ouvrage *Les netocrates*⁵⁸⁸. Un « individu » devenu divisible à l'infini (en mille facettes) est par conséquent apte à répondre aux demandes des nouveaux médias. Ce « dividu » comporte toute une série de morceaux de vie fragmentés et sollicités par les sites internet. Il s'agit d'un individu à identité numérique fragmentée. Les termes « sollicitations » et « demandes » qui décrivent ses rapports avec les services numériques, ne sont pas écartés de ce que nous avons appelée des « excitations ». Ainsi, lesdits « netocrates » préfèrent donc des milieux aux espaces, où les divisions à l'infini veulent prendre le pas sur les individus et sur les objets. Le calcul infinitésimal de Leibniz et de l'époque baroque, nous apprend que les opérations mathématiques pour la division à l'infini des rationaux, impliquent des irrationnels. Or, comme nous l'avons montré, le support structural et structurel en architecture reste le même. Ce sont donc les apparences les éléments qui peuvent inclure les auto-déformations continues. Et ceci relève de la fiction. Le rêve pour imposer des comportements de dividu aux consommateurs et des allures des « dividus » aux produits ou aux structures portantes, est tiré, il nous semble, non pas nécessairement des capacités ni des faits eux-mêmes ni des technologies elles-mêmes, mais des récits de fiction. On voudrait transposer les variations continues des fictions aux objets et technologies. On écoute plutôt les récits que ce que « disent » les technologies. Le conseil de Frank Lloyd Wright à propos de la troisième dimension de l'architecture en tant que la profondeur des technologies n'est pas pris en compte. On ne suit pas les potentialités des technologies.

Foucault commence les mots et les choses avec la fable de Borges sur une catégorisation fictionnelle proposée par la fable de Borges sur une certaine encyclopédie chinoise. Une juxtaposition des hétéroclites. Le processus fictionnel de numérisation de Borges permet cela. Les processus d'assistance à la conception rassemblent de divers paramètres afin de cumuler autant d'information et de chiffres pour ménager, en théorie, des produits répondant à nos désirs contemporains de fiction. Cette sorte de condensation d'éléments contradictoires dans le processus (le procédé), voit le jour aussi dans le produit. La juxtaposition de divers modes de construction en architecture dont l'un s'expose en dépit des autres. Ces

⁵⁸⁸ SODERQVIST Jan, BARD Alexandre, *Les netocrates*, Traduction de Peggy Sartre, Paris : éd. Léo Scheer, 2008.

condensations des contradictions inquiètent, car elles ne proposent pas de traiter le problème tectonique. Ainsi, les produits couvrent des modes technologiques au profit d'autres plus « avancés », dans le domaine de la modulation continue. L'enchaînement parfait entre les éléments hétéroclites ne laisse pas place à l'écart, ni à la différence, ni à la diversité. Rien ne leur résiste. Même la diversité se voit menacée. Tout passe par la modulation.

Les éléments hétéroclites, modulés, mis en chaîne, sacrifient ainsi l'hétérogène. Peut-être que l'« innovation » présente dans les discours actuels ne porte pas nécessairement sur la nouveauté ni l'hétérogénéité. Si ce propos est soutenable, l'efficacité de la fiction présente dans les discours mais également dans les procédés voués à la fabrication des produits techniques, serait en train de nous faire croire n'importe quoi, dans les termes de Kundera. Quelle serait la volonté poussant la fiction ? Si nous adhérons aux avis de Giorgio Agamben, il nous semble que, placer la fiction comme produit d'une volonté religieuse n'est pas un fait anodin. En lisant Marx et Walter Benjamin, le philosophe dit que la « nouvelle religion », le capitalisme agit à travers des concepts théologiques. « Pistis » est le terme grec qui correspond au mot « foi » dans les évangiles. Et quoi de plus fictionnel qu'un concept théologique ? Il nous semble que les processus fictionnels de conception en design, leur opérativité et efficacité (dans le sens des effets qu'un discours ou technique peut produire), se rapprochent de la démarche de la liturgie chrétienne actualisée et augmentée par le capitalisme. Cette démarche portant sur les processus efficaces, se déroulent en dépit des présences. Par ailleurs, parmi leurs implications en ressorte une. L'efficacité et l'opérativité sont des pratiques gouvernables. Un être rendu fiction est donc docile. Ceci expliquerait pourquoi les processus et produits de conception portant sur le moulage continu et la division à l'infini reflètent les procédures des sociétés de contrôle. « Dans le monde ancien, l'être est là, c'est une présence. Avec la liturgie chrétienne, l'homme est ce qu'il doit et doit ce qu'il est. Aujourd'hui, nous n'avons pas d'autre représentation de la réalité que cette opérativité, cette efficacité. On ne conçoit plus un être sans effet. N'est réel que ce qui est effectif, donc efficace et gouvernable »⁵⁸⁹.

⁵⁸⁹ AGAMBEN Giorgio, *La pensée, c'est le courage du désespoir*, entretien, Télérama, n. 3243, HYPERLINK : "<http://www.telerama.fr/idees/le-philosophe-giorgio-agamben-la-pensee-c-est-le-courage-du-desespoir,78653.php>" \ "EjiD6btroySSDYA1.99"

VII. 2.4. L' « HÉTÉROTOPIE » OU LE SEMBLANT, FICTION ET FONCTION.

Le thème de la fiction n'est pas étranger aux hétérotopies. La division à l'infini, le non arrêt, l'inclusion perpétuelle sont des éléments des hétérotopies. Quand Foucault énonce le cinquième principe des hétérotopies, il se sert du verbe « sembler » pour le qualifier. Le cinquième principe réside dans le « système d'ouverture et de fermeture qui les isole par rapport à l'espace environnant »⁵⁹⁰. Ce système, nous dit le philosophe deux paragraphes plus loin, semble ouvert. Foucault met l'accent sur le cas des chambres d'accès de certaines maisons d'Amérique du sud qui représente à ses yeux l'exemple d'une hétérotopie extérieure ouverte. Ces chambres sont des seuils. Dépourvue de ses fonctions concrètes, la dite chambre évoque, dans le discours de Foucault, tout un récit mythique à propos des seuils dans la culture occidentale, et même orientale. Ensuite, l'argumentation que fait Foucault sur les hétérotopies semblant ouvertes mais qui ne le sont pas néanmoins, acquiert tout son poids à l'égard d'une citation d'Aragon : « Encore aujourd'hui, ce n'est pas sans une certaine émotion collégienne que je franchis ces seuils d'excitabilité particulière »⁵⁹¹. La scène fait référence à la « maison de tolérance ». La technologie en tant que telle, est suspendue à la force du récit. L'hétérotopie pari plus sur le temps, le récit, le mythe, les traditions et le « côté exotique » des régions en développement (l'Amérique du sud), que sur l'architecture, la technologie et l'espace. Il faut ne pas oublier que ces maisons dont parle Foucault et qui se situent au Brésil et au Paraguay principalement, représentent aussi les noyaux des plus grandes fictions littéraires. Le « réalismo magico » (drôle de formule) ne fait que proposer des fictions dans ou autour des maisons typiques. Le cas de la petite tragédie grecque –qui se déroule dans un pays tropical– racontée par *Chronique d'une mort annoncée* de Garcia Marquez est exemplaire. Or, ce qui nous semble paradoxal c'est le fait de constater que Foucault se sert des fonctions de ce qu'il appelle l'espace, pour déclencher ses récits. Il ne prononce aucun mot sur les aspects esthétiques ni formels des « espaces » qu'il traite. Il dessine ainsi une figure de récit fictionnel pour lequel la fonction, même le fonctionnalisme, des milieux sont assez convenables. Daniel Defert ajoute qu'une hétérotopie ne porte pas sur l'incongruité du

⁵⁹⁰ FOUCAULT, Michel, *Les hétérotopies*, in *Foucault, Le corps utopique et les hétérotopies*, Présentation de Daniel Defert, Paris : éd. Lignes, 2009, p. 32

⁵⁹¹ Ibid, p. 33

contenu architectural. La critique se dirige à George Teyssot qui voulait bâtir des hétérotopies⁵⁹². L'hétérotopie tient plutôt d'un « jeu d'opposition, ou de contestation, qualitative ou symbolique, des autres espaces que celui-ci institue par sa fonction, sa forme, ses ruptures »⁵⁹³. Même si Denfert inclus ici la forme, nous pensons que celle à laquelle il pense est assez proche de ce qu'énonce Foucault à travers le verbe « sembler ». En tout cas, le symbole est ce qui emporte l'espace conçu comme une hétérotopie. En parlant de la troisième dimension de l'espace hétérotopique, Defert écrit qu'elle est « une propriété de l'espace à se renvoyer à lui-même dans l'épaisseur d'un jeu formel et symbolique de contestation et de réverbération, dans une fragmentation qui n'est pas segmentation »⁵⁹⁴. Cette rêverie de contestation serait une manière de se « décliner » du pouvoir, parce que les espaces par eux-mêmes ne sont ni libérateurs ni portés sur la liberté. Rappelons l'avis de Foucault sur l'espace dans l'ouvrage *Space, Knowledge, power*. « Les hommes ont rêvé de machines de liberté. Il n'appartient jamais à la structure des choses de garantir la liberté. La liberté est une pratique. Rien n'est fonctionnellement libérateur. La liberté est ce qui doit s'exercer, la garantie de la liberté est la liberté »⁵⁹⁵.

Nous arrivons au même problème que nous avons identifié comme crucial au début de cette thèse. Le problème que le rapport entre les pratiques de liberté et de l'espace pose. Nous dirons, pour nous écarter de toute notion utopiste, que fonctionnellement aucun espace n'est propice à l'introduction ou la favorisation de la liberté. Les espaces conçus seulement sous l'angle de la fonction, comme le fait Foucault, sont plutôt favorables à la fiction. Et comme nous l'avons vu, une « pratique » chez Foucault, comporte une grande part de fiction. C'est pourquoi, toute l'argumentation du philosophe reste ancrée conceptuellement à la notion de milieu. À l'inverse, l'espace architectural est fonction et forme. Il ne garantit pas la liberté. Il est là et *peut* induire ou favoriser la liberté. Garantir est un mot très lié au domaine économique dont il provient. Les milieux fonctionnels, en plus de se prêter au discours, et à la fiction, relèvent d'un intérêt libéral. La forme transitive du verbe garantir, est d'ailleurs assez adéquate aux pratiques libérales des personnes qui se portent garants de certains intérêts.

⁵⁹² Voir: TEYSSOT, George, *Etetotopia e storia degli spazi, Il dispositivo Foucault*, p. 83 – 86 et *Heterotopies et the history of spaces*, in *Architecture et Urbanism*, 121, 1980, p. 79 – 100.

⁵⁹³ Ibid, p 54

⁵⁹⁴ Ibid, p. 55

⁵⁹⁵ FOUCAULT, Michel, *Space, knowledge, power*, op. cit, p. 270 – 285.

VII. 2.5. L'INTERET LIBERAL COMME EXITANT À L'ENCONTRE DE L'EXPERIENCE ÉTHIQUE.

Entre *Sécurité, territoire et population* (1977- 1978) et *La naissance de la biopolitique* (1978 – 1979), Foucault opère une extension de l'homme libéral. L'homme « oeconomicus » devient homme « oeconomicus » entrepreneur. Le libéralisme, tel que nous l'avons remarqué à la fin de la quatrième partie, suppose dans le domaine de l'art, une sorte d'émancipation de l'art vis à vis de ses procédures, savoirs faire et, enfin, *mécaniques*. Par « mécaniques » il faut comprendre ici technique. En ce sens, le libéralisme dans l'art, surtout dans la peinture, est un récit de la grande histoire de l'art qui « ne donne qu'un aspect du mouvement réel, l'officiel ou le glorieux »⁵⁹⁶. Ce récit exclu les autres aspects du mouvement, ceux qui concernent les mécaniques, les techniques. Or, ces techniques, ne sont là que pour soutenir secrètement, sans apparaitre dans le discours, l'être en phase d'émancipation. En fait, quand nous parlons de mécaniques, c'est-à-dire de techniques, nous en voyons d'autres possibles. Dans *De l'œuvre de l'art à l'ère de sa reproduction mécanisée*, on souligne l'avis de Benjamin quant à une considération des techniques *élargie* grâce au rapport que celles-ci présentent avec l'art. Benjamin revisite le problème soulevé par Baudelaire entre le rapport « art et mécanique ». Pour le poète, les mécaniques devraient « servir » à l'art. Ces mécaniques sont les nouvelles techniques de reproduction. En revanche, Benjamin formule une « posture non baudelairienne, c'est-à-dire capable d' « accueillir en art les nouveautés techniques »⁵⁹⁷. Sans expliquer pour le moment le sens du mot « art », nous décrivons cette problématique concernant le libéralisme dans l'art, parce qu'elle implique une considération critique du libéralisme. Ce dernier, du moins dans l'art, n'implique pas nécessairement un devenir au service des mécaniques, des techniques, en somme, des matériaux. Par contre, d'un autre côté nous assistons, avec l' « homme économique » (celui qui plus tard deviendra l' « entrepreneur »), à une transformation des mécaniques au service de l'être « en émancipation ».

La liberté que le libéralisme confère à l'individu n'est pas qu'un statut juridique à garantir, ni une initiative proposée, ni surtout un conseil à suivre. Elle est « sans doute aussi (et surtout, diront certains) ce qu'il faut sans cesse produire, encourager, exciter

⁵⁹⁶ HUYGHE, Pierre-Damien, *Du commun. Philosophie pour la peinture et le cinéma*, Paris : éd. Circé, 2002, p. 26.

⁵⁹⁷ Ibid. p. 25.

par cette gouvernementalité nouvelle (dont la liberté serait au fond le corrélat), ou même, plus concrètement encore, par l'aménagement d'un milieu qui rend le gouverné simultanément réceptif et manipulable, sans que jamais sa volonté soit directement contrainte »⁵⁹⁸. Il s'agit ici de la gouvernementalité du néolibéralisme dont le moyen, l'instrument concret, est l'aménagement d'un milieu. En effet, Frédéric Gros ne peut pas parler en termes d'espace. Même si la question de la terminologie est ici cruciale, et par conséquent le « milieu » s'adapte parfaitement au problème de la bio-politique, le choix du terme vise principalement un sens fonctionnel. On aménage un milieu pour duper l'homme libéral. Le fait de ne pas voir sa volonté contrainte, au moins directement, permet au gouverné de se prendre pour un être autonome. Et les mécaniques, les techniques occupant ce milieu servent à l'obtention d'un tel effet. Les techniques ne servent donc pas l'être en émancipation, elles servent l'apparente d'autonomie que cet être se fabrique de lui-même. Il est, comme bien le dit Frédéric Gros, gouverné. Giorgio Agamben propose à nos yeux, un développement de la condition du libéral dont la volonté n'est pas directement contrainte. Cette astuce, le fait de ne pas contraindre la volonté, permettrait à l'*humus oeconomicus* « vouloir pouvoir se commander »⁵⁹⁹. En fait, cet enchaînement entre trois facultés, la volonté, le désir et le devoir, serait peut-être pour affiner la capacité « d'autogouvernement » de l'entrepreneur⁶⁰⁰. Dans le cas d'Agamben, il dit que le commandement que l'homme élabore sur lui-même, est en partie permis par un « effondrement de toute expérience éthique ». Comme nous le verrons par la suite, il s'agit bien effectivement, avec la situation des techniques dans la pratique du néolibéralisme étudié par Foucault, de l'impossibilité d'une sorte d'expérience. L'expérience spécifique évoquée ici est esthétique. Elle implique une

⁵⁹⁸ GROS Frédéric, « Introduction », *Raisons politiques*, 2013/4 N° 52, p. 5-11. DOI : 10.3917/rai.052.0005

⁵⁹⁹ « Lorsque nous entendons aujourd'hui si souvent répéter le vain mot d'ordre : « je le peux ! », *yes, we can !* Il est probable que, dans l'effondrement de toute expérience éthique qui définit notre temps, ce qu'un tel rabâchage délirant veut nous faire entendre soit plutôt : « Je dois vouloir pouvoir », c'est-à-dire : « Je me donne l'ordre d'obéir », in AGAMBEN, Giorgio, *Qu'est-ce que le commandement ?* Traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris : éd. Rivages, 2013, p. 58.

⁶⁰⁰ « ... un homo *oeconomicus* selon les néolibéraux, c'est-à-dire un entrepreneur, quelqu'un d'éminemment gouvernable, à la différence de son prédécesseur libéral, l'homme de l'échange, qu'il convenait de laisser s'ajuster « naturellement ». Il est gouvernable parce que lui-même se gouverne. Il se gouverne selon des lois économiques et l'on peut agir sur le milieu de façon à modifier ses conduites. On peut établir à son propos « une conduite des conduites » parce qu'il jouit de l'autonomie d'un entrepreneur de sa vie et que l'on peut le responsabiliser à ce titre. », in DONZELOT, Jacques, *Michel Foucault et l'intelligence du libéralisme*, revue Esprit, novembre 2005, *Des sociétés ingouvernables ?*

<http://www.esprit.presse.fr/archive/review/article.php?code=13410>

« distraction perceptive ». Nous empruntons cette notion à W. Benjamin. La dite distraction s'exprime en termes esthétiques, elle implique le regard mais aussi le toucher. Nous reviendrons plus tard sur ce propos. Cependant, dans sa finalité, elle concorde avec l'expérience éthique manquante dont parle Agamben. En effet, même si le philosophe ne la définit pas, elle peut être décelée par rapport au statut de la volonté au cours de cette expérience.

Le libéralisme ne contraint pas directement la volonté, mais l'incite de manière constante. L'incitation correspond au fait que, dans le néolibéralisme, l'entrepreneur tend à respecter les « processus naturels ». Dans son article *L'intelligence du libéralisme*, Jacques Donzelot explique que le pragmatisme libéral portant sur ce qui convient de faire mais aussi de ne pas faire, implique de « respecter les processus naturels »⁶⁰¹. Ces processus sont, d'après nous, ceux de la vie comprise en termes de zôê. Il s'agit bien, avec le libéralisme, d'entamer le contrôle des sociétés. Malgré les différences entre Foucault et Arendt les deux auteurs s'entendent sur le fait qu'une société est une chose considérant la vie humaine comme un bien⁶⁰². Bien sûr Foucault ne départage pas, comme le fait Arendt, le social du public. La société cible donc la vie en tant que bien. Elle s'y intéresse, économiquement. Les « personnes » sont des forces de travail aptes pour accomplir une fonction vitale. Or, l'incitation de la volonté s'ajuste bien aux caractéristiques naturelles, vitales, de la société. La sollicitation se dirige vers la volonté, non vers la contrainte, pour la réaliser. Agamben reprend Nietzsche pour affirmer que, finalement, vouloir c'est commander. Néanmoins, son hypothèse implique une supplantation de la puissance par une volonté toujours liée au devoir. «La puissance peut vouloir et, une fois qu'elle a voulu, elle doit agir selon sa volonté ». Cette situation

⁶⁰¹ « Le « progrès » que connaît la gouvernementalité en passant de la raison d'État au libéralisme consiste en l'apport d'une réflexion sur les pratiques gouvernementales. Gouverner n'est plus régner, affirmer un pouvoir, mais reconnaître que la vérité est dite ailleurs qu'au centre de l'État, une vérité en tout cas, celle du marché, qui invite à concevoir l'action non plus en termes d'imposition d'une volonté mais de la recherche d'un ni trop, ni trop peu. L'intelligence du libéralisme comme mode de gouvernement réside tout entier dans ce pragmatisme, cette recherche de ce qu'il convient de faire (agenda) et de ne pas faire (non agenda (14)). L'intervention de la gouvernementalité devra être limitée mais cette limite ne sera pas seulement une forme négative. À l'intérieur du champ délimité par le souci de respecter les processus naturels, va apparaître tout un domaine d'interventions réglementaires... Il va falloir gérer et non plus réglementer », in DONZELOT, Jacques, *Michel Foucault et l'intelligence du libéralisme*, revue Esprit, novembre 2005, *Des sociétés ingouvernables ?*
<http://www.esprit.presse.fr/archive/review/article.php?code=13410>

⁶⁰² ARENDT, Hannah, *La crise de la culture, huit exercices de pensée politique* (1972), Paris : éd. Gallimard, collection Folio essais, 1989, 384 p.

découlerait chez Agamben, paradoxalement, d'une rectification majeur de Nietzsche. Dieu est le modèle de la supplantation de la puissance par la volonté. L'homme commande donc comme le fait Dieu. L'impossibilité d'une expérience éthique relève d'une montée de la volonté par rapport à la puissance. Les techniques sont utiles pour cela. Dans les sociétés libérales, et sans recourir au modèle divin, les techniques servent le fonctionnement de la gouvernementalité à condition que la volonté soit toujours effective quand elle est sollicitée. Or, Agamben lui-même, en dehors de la correspondance homme – Dieu, fait valoir ailleurs la singularité de la « simple puissance » comme une puissance pauvrement humaine. Dans *Nudités*, Agamben définit un mode particulier de la puissance, cette fois-ci en prenant comme référence non pas Dieu mais Deleuze. Le texte s'intitule « Sur ce que nous pouvons ne pas faire ». L'opération du pouvoir selon Deleuze, nous dit Agamben, sépare l'homme de ce qu'il peut faire, soit de sa puissance. Néanmoins, « il y en a autre plus trompeuse opération du pouvoir, qui n'agit pas de forme immédiate sur ce que les hommes peuvent faire – sur sa puissance– mais plutôt sur son impuissance, c'est-à-dire, sur ce qui ne peuvent pas faire, ou, peuvent ne pas faire »⁶⁰³. L'opération consisterait à rendre volonté et par conséquent effectuation de la volonté, ce que la puissance peut ne pas faire. Dès lors, apparaît l'idée selon laquelle, quand la puissance n'est pas couverte par la volonté, elle peut détourner sa propre effectuation. C'est ici la preuve qu'une expérience éthique est possible selon nous. Or, pour cela, l'architecture compte. Revisitée la possibilité d'une expérience éthique, travaillons l'expérience esthétique.

En se passant de certaines sollicitations, l'homme peut accéder à un mode particulier du regard. Pour cela il faut un « art » des techniques. Or, les nanotechnologies sont difficiles à apercevoir. Une œuvre est donc à l'origine de l'esthétique que nous sommes en train de décrire. En guise de méthodologie, il faut comprendre que cette œuvre ou espace ou encore cette architecture, ne devrait pas être là pour *œuvrer* l'homme, mais pour le *dé-œuvrer*. Le désœuvrement, n'est pas considéré ici sous un angle passif négatif (comme celui qu'implique la « société du spectacle »). S'il est passif, il l'est comme effet. La passivité de cet être passif n'est pas le produit de lui-même. La passivité est favorisée par les choses. C'est pourquoi, à la place de nommer cet être comme passif, il faudra le comprendre comme subissant. Ce qu'il

⁶⁰³ AGAMBEN, Giorgio, *Nudités*, Traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris : éd. Payot et ravages, 2009, p.

subit étant la coupure de sa sensibilité distraite. L'entrepreneur, pour rester en action et être réceptif et manipulable par les techniques gérées par la gouvernamentalité, celles sans « art », est toujours inclus dans un processus de subjectivation. En tant qu'être « subjectivable », il lui est difficile de se soustraire aux procédures de subjectivation⁶⁰⁴. Ces procédures sont au moins de deux sortes. Les unes sollicitent l'effectuation de la volonté. Elles contraignent, par conséquent, la capacité de *ne pas pouvoir* de la puissance. Les autres disqualifient la sensibilité. Les deux peuvent se confondre dans les mêmes milieux. À l'inverse, quand il s'agit d'espaces ou d'états de choses des éléments de la procédure participent de la forme. Ils se disposent au regard ou au toucher. Quand l'architecture ou l'espace tend vers la sollicitation et la distraction, elle accueille une forme d'art préparé sous la forme du temps. À l'inverse, quand la sollicitation et la distraction sont problématisées, l'architecture se livre à une autre forme d'art, *l'espacement*. Celle-ci est proprement architecturale, authentiquement spatiale. L'autre, celle du temps, relève plutôt d'un certain théâtre, le tragique. Nous traitons ce problème du « théâtre » à la fin de la section deux. Cependant, cette forme d'art qui en plus d'accueillir la technique en architecture, la couvre, relance le problème de la notion de spectacle.

En effet, la distraction implique le spectacle. Sauf que l'idée de spectacle ou théâtre mise en scène ici, ne correspond pas à une réceptivité passive du spectateur. Comme nous l'avons montré, celui-ci est voué à l'action par voie de la volonté et du devoir. Cependant, vue la citation empruntée à Frédéric Gros sur la liberté du néolibéralisme, il faut éclaircir deux points. Frédéric Gros montre que l'entrepreneur dont la volonté n'est pas contrainte est réceptif. Nous disons qu'il est réceptif parce que sa sensibilité est distraite. Il est réceptif passivement, à condition qu'il effectue sa volonté « librement ». C'est pourquoi on ne peut pas le qualifier de simple consommateur. Ensuite, si le spectacle ou la fiction distraient l'entrepreneur, cela ne l'empêche pas de poursuivre son entreprise et s'entretenir lui-même. Tout au contraire, la bonne performance, celle qui prodigue sa différence sur la concurrence, dépend du rapport asymétrique entre la distraction et l'effectuation de la volonté. Ces arguments permettent donc finalement de faire place à la fiction dans la société libérale, malgré les

⁶⁰⁴ La formule "soustraction du subjectivable" on la doit à Pierre-Damien Huyghe, voir *Du commun*, op. cit, p. 19.

avis des exégètes de Foucault⁶⁰⁵. De l'enchaînement temps, fiction, fonction, libéralisme, entrepreneur, volonté, passons à l'espace. Dans l'espace, ces termes ne disparaissent pas, au contraire ils parviennent à s'organiser avec la forme et le regard.

⁶⁰⁵ « L'homo œconomicus des libéraux classiques était l'homme de l'échange. Il se posait en partenaire d'un autre homme dans l'échange. Tandis que l'homo œconomicus entrepreneur, étant entrepreneur de lui-même, n'a que des concurrents. Même la consommation devient une activité d'entreprise selon laquelle le consommateur entreprend de produire sa satisfaction. De sorte que l'opposition entre la production et la consommation, entre le caractère actif du premier et passif, aliéné, du second n'a pas de sens. Dénoncer la société de consommation ou la société du spectacle, c'est se tromper d'époque, c'est faire comme si l'homme du néolibéralisme était un homme de l'échange, de la consommation alors qu'il est d'abord et surtout un entrepreneur. C'est le problème de la redistribution, de la réduction de l'écart des revenus qui fait de l'homme un consommateur. Au contraire, la « politique de société » telle que définie par rapport à l'impératif de concurrence fait de l'homme un entrepreneur, quelqu'un qui se situe dans un jeu et s'emploie à majorer sa réussite au sein d'un système à l'intérieur duquel les inégalités sont nécessaires et d'autant plus efficaces, stimulantes, qu'elles connaissent de grands écarts »

VII.3. VERS UNE NOTION DE « FORME POUR RIEN »

Pierre-Damien Huyghe oppose l' « être au monde » au fonctionnement vital. Nous plaçons ce fonctionnement dans les sociétés de forte tendance libérale. Or, dans ces mêmes sociétés, ils existent des « situations spatiales » plus apte à permettre que l'être ne soit pas au monde mais aux faits. Un design et une architecture hiérarchisant la fonction et la fiction, voudrait couvrir ces situations spatiales. Est-ce que les « états de choses » ou « situations spatiales » propices à la liberté *valent* autant que les endroits où la production, concentration, distribution, et spéculation de biens ont lieu ? Le développement soutenable comporterait une possible issue au problème.

Étant une affaire de valeur et d'intérêt général sur la dégradation des ambiances artificielle et naturelle partout dans la planète, la mise en place du « soutenable » ferait la synthèse entre le fonctionnalisme vital et l'être au monde. Autrement dit, le « développement durable » incarnerait dans ses pratiques architecturales, en plus des fonctions requises par l'économie, une situation spatiale où les personnes se trouvent au monde, à la nature. Respecter l'environnement, impliquerait une diminution des écarts établis entre les personnes, les êtres, et le monde. Ces écarts sont les techniques. Cependant, c'est à travers de « nouvelles techniques », nous est-il-dit, que l'écart peut diminuer. Mais, au-delà d'un souci de techniques, le « soutenable » comporte souvent un souci de normes de construction ajustées aux « besoins » d'un soi-disant équilibre écologique. Ceci est l'une des applications du développement durable en termes architecturaux. Cependant, cette nature livrée à l'homme à travers les espaces et techniques respectueux de l'environnement, tergiverse la notion (et les variations qui en découlent) « être au monde ». Cet être n'est pas fictionnel mais mythique. L' « entreprise » de Philippe Rahm met le doigt précisément sur ce thème. Dans l'un des sous-parties du chapitre « Temps » de « Architecture métrologique » intitulé « Présent continu », il énonce :

« Il y a, profondément attaché à toute production d'architecture, une volonté de stabilité, d'équilibre et d'éternité qui s'exprime à la fois à travers l'espace et dans le temps. La statistique de constructions, l'équilibre des masses,

sont accompagnés de la pérennité des structures et de la normalisation des climats. L'architecture génère de l'immobilité et du patrimoine. La notion de patrimoine est au temps ce que la climatisation est à l'espace : une extraction de l'environnement de l'homme hors du temps et des mouvements astronomiques et climatiques. (...) Les temporalités figées de l'architecture s'exacerbent, se globalisent, réactivent les mythes de l'âge d'or, provoquent des espaces et des temps où il ne fait jamais trop chaud ni trop froid. »⁶⁰⁶

À l'enchaînement des actions des effets de surface (relevant d'une *durée* qui permet au regard de continuer ses allés et venus fonctionnels sans s'arrêter sur les faits techniques⁶⁰⁷) correspondait une immobilité à l'intérieur des espaces. Rahm dénonce que les techniques de climatisation ne correspondent pas à l'être du monde. Par conséquent, les personnes ne seront pas présentes au monde, mais à un mythe du monde. Autre fiction. C'est pourquoi nous empruntons le concept « être au monde » à Pierre-Damien Huyghe, parce qu'il le revisite. L'être au monde est un problème. Huyghe fait la critique, qui bien sûr implique Heidegger et la phénoménologie, dans le chapitre *Être au fait*, de son livre *Du commun*. On dit bien « être au fait » et non « être au monde ». En effet, il faudra donc corriger la formule et parler en termes d'être au fait. L'être au monde comporte toute une série de caractéristiques de proximité du rapport homme-monde. Le *Dasein* de Heidegger « a par essence une tendance à la proximité »⁶⁰⁸. En fait, Heidegger méprise les techniques parce que la « commodité » implique un souci de « proximité ». Huyghe dégage une différenciation pertinente entre « produit » et « opus » (œuvre) de ce souci.

À l'inverse de ce qui se passe avec le « produit », dans l'œuvre, « le travail demeure à fleur de perception, de sorte que la conscience n'est ni trompée ni subjuguée. L'objet est tel qu'il ne peut être accommodé aux formes établies de la sensibilité »⁶⁰⁹. De là résulte la définition de l'« être au fait ». Huyghe, écrit «...c'est également du côté de l'objet – très exactement selon la facture de cet objet – que se détermine la forme de la perception. Je proposerais donc cette formule. L'être au

⁶⁰⁶ RAHM, Philippe, *Architecture météorologique*, Paris: Archibooks + Sautereau éditeurs, collection crossborders, sous la direction de Martine Boucher, 209, p. 66 – 67, 70

⁶⁰⁷ HUYGHE, *Du commun*, op. cit, p. 79. Pour la citation de Heidegger voir *Être et temps*, trad. François Vezin, Paris : Gallimard, 1986, p. 142.

⁶⁰⁸ Ibid.

⁶⁰⁹ Ibid, p. 82

monde est sensible au fait de toute chose, c'est-à-dire, au sens étymologique de l'expression, à la qualité monumentale de cette dernière (une chose peut toujours témoigner de sa facture, celle-ci y en garde, à demeure) »⁶¹⁰. Or, au temps des nanotechnologies, la chose peut difficilement demeurer dans la facture. La qualité monumentale en tant que facture de la chose est ainsi mise en péril par les nouvelles technologies. Bien évidemment, un travail de forme peut les mettre en facture. Et ceci nous semble crucial pour le travail portant sur les allures extérieures des architectures qui consiste à exposer les technologies. Or, à travers l'approche de Rham portant sur les ambiances, on peut décliner l'« être au fait » de Huyghe vers la consistance et la qualité des ambiances intérieures. Il ne s'agit pas de finir avec la commodité nécessaire pour l'habitat et surtout pour l'abri, mais de rapprocher les technologies à l'être qui y habite. En effet, les nanotechnologies se manifestent plus couramment sur des émissions des énergies sonores et électriques qui, étant invisibles, agissent plutôt par dispersion que par action ponctuelle. L'essor de ces technologies est donc atmosphérique. Et cette sorte d'atmosphère artificielle est un fait technique. C'est pourquoi, les cas de l'architecture soutenable qui ne transforment pas la typologie architecturale d'après les nouvelles technologies, restent ancrés dans une logique de l'« être au monde ». Ces architectures comportent une actualisation, par moyens techniques poussés, des vieilles fictions.

La « proximité » qui se trouve au sein de l'argumentation de l'« être au monde » de Heidegger, se prête à cela. Il nous semble qu'une tendance des architectures écologiques, affirment l'effet de proximité. Elles jouent avec la « proximité » habitant-artefact, pour actualiser d'anciennes fictions de l'habitat à travers les effets qu'elles peuvent produire, en dépit des techniques. Ces techniques, qu'elles soient nouvelles ou anciennes, sont donc parfois couvertes afin de maintenir les effets. A l'inverse, l'être au fait, porte sur les qualités des techniques elles-mêmes. Celles-ci sont fonctionnelles, mais aussi formelles. Or, ces deux genres de qualités, trop couvertes ou stabilisées, se synthétisent fonctionnellement. Un souci de proximité ne permet pourtant pas de saisir cet effet.

⁶¹⁰ Ibid.

La normalisation des climats, en effet, souligne la fonction. Un climat trop tempéré est apte à un bon rendement et une bonne performance libérale. À ce propos, la circulation de l'air que Rahm propose, ne prétend pas gêner les fonctions établies dans un espace de travail ou d'habitat. Elles sont en fait plus efficaces en termes énergétiques. Mais une circulation d'air expose le caractère artificiel du climat intérieur à l'habitant. Ce que le caractère du chauffage central ne fait pas nécessairement. À part la conscience que l'on a du fait artificiel du chauffage au moment de l'éteindre, ce dispositif n'altère pas l'organisation spatiale. Rahm veut que la circulation d'air façonne l'espace ou la forme. Or, cette circulation ne mime pas la nature, elle résulte de la tension entre deux dispositifs émetteurs, soit, d'un circuit artificiel⁶¹¹. On est *au* fait de l'artifice, et non à l'être d'un morceau de monde mimé et immobilisé (un climat normalisé).

Normalement, les dynamiques d'imitation de nature sont précédées par une idée fonctionnelle de la nature. Ceci a été un thème que nous avons traité à plusieurs reprises. Cette idée de nature fonctionnelle est donc propice à l'intérêt que nous, portons sur elle en tant qu'être libéraux. Nous voulons mimer ses fonctions. Mais, il existe plusieurs idées de nature. Une se détache du fait qu'elle n'est pas du tout apte au libéralisme. C'est une idée esthétique. Cette idée ne prétend présenter de nouveau la nature comme modèle des techniques. Elle affirme qu'il y a des choses inutiles. Il existe simplement.

Il faudra donc que nous soyons, en plus des êtres au fait des techniques et des espaces (soit d'être sensible aux technicités elles-mêmes), des êtres au fait des beautés des choses. L'élément qui permet ceci ne provient pas d'une capacité du sujet pour être au fait des choses. Ce sont les choses elles-mêmes, selon le mode sous lequel elles se présentent, qui favorise l'être au fait d'elles. Nous avons appelé la méthode qui rend cela possible *espacement* dans la quatrième partie de cette thèse. Or, un travail d'« art » au sein de cet espacement, favorise une expérience esthétique. Nous appelons expérience éthique celle qui permet d'être au fait des technologies d'un espace. Par expérience esthétique nous comprenons l'être au fait de l'« art » de ces techniques,

⁶¹¹ Voir image 43 à la page 443

architectures, espaces. Cet être au fait n'est pas intéressé. Il s'appuie sur un regard et une sensibilité libre.

Les arguments que nous avons élaborés tout au long de ce texte à propos de la manière de rendre possible une architecture favorable à la liberté des individus, nous amène à conclure que cette architecture réside en somme dans l'« aventure d'une technique ». Nous empruntons ce terme à Huyghe qui l'utilise lors d'une de ses réflexions portant sur la peinture et la photographie. Néanmoins nous trouvons que le fait de « poursuivre une technique hors de son domaine d'efficacité »⁶¹², rejoint les propos esthétiques de nombre d'architectures. Pour citer un cas, Herzog et de Meuron affirment que le fait de « traiter un matériau jusqu'au bout pour l'exposer indépendamment de toute fonction »⁶¹³ est crucial pour eux. Autrement dit, ils poussent le matériau hors du domaine fonctionnel afin de le rendre esthétique, c'est-à-dire pour l'exposer. À l'inverse, les cas d'exécution permettraient que l'œuvre soit l'effectuation d'un savoir dont dispose l'architecte. Une telle effectuation de ce genre, concerne les architectures produites par l'augmentation des processus de conception que nous avons revisités.

L'analyse statistique des données de l'agence OMA récolte toute sorte de paramètres d'où découle l'architecture⁶¹⁴. Rem Koolhaas monte ainsi un processus de conception analytique pour produire l'architecture. Ce processus change peu, il est

⁶¹² Ibid, p. 96

⁶¹³ "Cualquiera que sea el material que usamos para hacer un edificio estamos fundamentalmente interesados en un encuentro específico entre aquel y el edificio. El material está ahí para definir el edificio, pero el edificio está en igual medida destinado a hacer *visible* el material. Visto de esta forma, no hay diferencia entre los muros de piedra de nuestra Casa en Tavole y las fachadas de textos del Centro Cultural de Blois. En ambos casos, llevamos el material usado hasta un extremo para mostrarlo independientemente de cualquier otra función que no sea la de ser. Esta es la razón de la enorme presencia física del muro de piedra de Tavole, mientras que las bandas de texto en Blois destruyen la estructura del edificio para construir la suya propia, la de los textos móviles y sus significados", in LEVENE Richard C. y FERNANDO MARQUEZ Cecilia, *Herzog et de Meuron*, Madrid: éd. El croquis, 1994, p. 23.

⁶¹⁴ « Le terrain historique que Koolhaas a constitué obéit à deux impulsions en apparence contradictoires: la première est celle du récit sur l'architecte héros capable de condenser; de modeler et de célébrer l'urbanisme de manière extrêmement allusive. La seconde, celle de la collecte obsessionnelle de données statistiques visant à enraciner l'architecture non pas dans la forme mais dans l'analyse et le pronostic » BETSKY Aron, *Rem Koolhaas : le feu de Manhattan dans l'iceberg du modernisme*, p.p. 29 – 35, p. 28, in « À propos de Rem Koolhaas et l'office for metropolitan architecture, *Qu'est-ce que l'OMA* », Paris: éd. Le Moniteur, 2004 pour l'éd. Française. Edition originale en néerlandais et en anglais, NAI Publishers, Rotterdam, 2003

surtout augmenté, affiné, assuré. Les produits qui en découlent sont donc, à chaque fois, des « exécutions » mieux réussies. Tout le problème de la catégorie « style » se trouve là reflété. Il nous semble que les avantages des processus livrés à l'exécution, mis à part le fait d'actualiser des soucis des beaux-arts (comme celui du style), concernent aussi la fiction. Rappelons les arguments que nous avons déclinés sur les liens entre fonction et fiction. Le domaine efficace dans les termes de Huyghe ou fonctionnel pour Herzog et Meuron, ne permet pas seulement l'exécution d'un savoir-faire ou d'une technique maîtrisée. Ce domaine est propice à la fiction. C'est pourquoi sous le domaine de l'exécution et de l'efficacité, on peut trouver les plus grandes prouesses techniques. Or, le fait de pousser une technique « là, où elle n'est pas sûre »⁶¹⁵ ne comporte pour nous qu'un sens esthétique. Bien sûr, il ne s'agit pas de quitter les normes de construction qui rendent possible la sécurité de l'architecture en termes physiques. Mais le fait de pousser une technique hors du domaine de l'efficacité en architecture, est aussi propice à un souci de la fonction tectonique, c'est-à-dire, un souci de fonction et d'efficacité.

Du côté de la fonction tectonique en l'architecture, sa fonction structurale dépend de la physique de l'architecture. L'aventure de la technique se rapporte donc toujours, sous une forme problématique, à cette fonction. De plus, la fonction structurale qu'apporte la fonction tectonique, est aussi touchée par le fait de pousser une technique. Cette fonction serait le domaine le plus efficace, car il dispose de l'organisation de l'espace architectural. C'est pourquoi, en termes purement fonctionnels, une technique qui met en cause l'efficacité organisationnelle de l'architecture, assure l'« exercice » de l'architecture. Huyghe emploie ce terme, exercice, pour défendre le travail sur la technique qui va à l'encontre de sa zone d'efficacité.

En architecture, l'exercice comprend donc, la possibilité d'une nouvelle organisation spatiale. Or, cette organisation qui appartient plutôt au domaine fonctionnel de l'architecture, se complète avec un travail de forme. La forme traite donc de la technique et de l'organisation. Or, quand le travail formel est éthique, il peut s'intéresser à l'exposition de ces deux domaines. Il les montre *pour* les personnes,

⁶¹⁵ HUYGHE, Pierre-Damien, *Du commun*, op, cit, p. 96.

habitants et passants. Or, pour que ces passants deviennent des promeneurs⁶¹⁶, c'est-à-dire des êtres libres de voir ou non ce que l'architecture montre, il ne suffit pas à la technique de sortir de sa zone d'exécution. Pour qu'elle soit esthétique, sa forme devrait être juste-là *pour rien*⁶¹⁷. Ceci implique un exercice plus qu'intéressant et important pour l'architecture

⁶¹⁶ Nous tirons la différence entre "passants" et "promeneurs" de l'œuvre de Walter Benjamin. Les passants comportent un rapport à l'architecture d'après un fonctionnement vital. À l'inverse, les « promeneurs » ne s'intéressent à rien de qu'offre le contexte, ils se promènent librement. Cette figure du promeneur est travaillée par Benjamin sous le nom de *Flâneur*. Le poème de Baudelaire *À une passante* décrit le caractère fonctionnel des populations des *urbs* contemporaines. Nous employons le mot « promeneur » parce que la figure du « passant » a été tellement élaborée qu'il est difficile de la saisir conceptuellement dans son sens premier. En fait, la même figure est paradoxale chez Benjamin, il dit « la flânerie est l'activité paradoxale d'oisifs peu tentés de mener une vie désœuvrée », in BENJAMIN, Walter, *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, 1982, p. 57.

⁶¹⁷ Le caractère d'un tel type de formes, est soulevé par Rudolf Portman dans ses études sur la forme animale, études qui impliquent une idée de la nature hors du domaine efficace du vitalisme. Ses travaux portent, parmi plusieurs sujets, sur quelque chose qu'il appelle « les apparences sans destinataire ». Ces *apparences* ne sont pas des « apparences ». Les *apparences* sont des présences des formes animales qui n'existent pour personne et sans raison. Elles ne répondent pas non plus à une fonction. « « Nous regardons en spectateurs étrangers le spectacle des formes et des couleurs des êtres vivants, le spectacle de configurations qui dépassent ce qui serait nécessaire à la pure et simple conservation de la vie. Il y a là d'innombrables envois optiques qui sont envoyés 'dans le vide', sans être destinés à arriver. C'est une autoprésence qui n'est rapportée à aucun sens récepteur et qui, tout simplement, 'apparaît' », in PORTMANN Adolf, *Die Tiergestalt*, Bâle, F. Reinhardt, 2e éd. 1960, trad. fr. G. Remy, *La forme animale*, Paris, Payot, 1962, p. 154.

Ces formes animales sont aussi objectives, « pour autant que la sélection des formes et des motifs par l'œil, générateur d'images, joue un rôle primordial, il n'empêche que la phase initiale de la création des motifs a lieu avant toute possibilité de sélection visuelle ! », PORTMANN, Adolf, *La vie et ses formes*, Paris : éd. Bordas p. 13.

Il se peut que le statut que possède la forme animale chez Portmann, se rapporte de l'idée de la nature d'A. N. Whitehead. Bertrand Prévost développe ce sujet dans un article sur Portmann. Il écrit, « La leçon du philosophe anglais Whitehead n'aura jamais eu autant de sens : « Pour la philosophie naturelle, toute chose perçue est dans la nature. Nous ne pouvons pas faire le difficile. Pour nous, la lueur rouge du crépuscule est autant une partie de la nature que les molécules ou les ondes électriques par lesquelles les hommes de science expliqueraient le phénomène ». Autrement dit, les apparences animales, en tant qu'expressives, sont bien des faits de nature et ne renvoient pas simplement à un changement dans notre (ou une) perception subjective. De même que Whitehead critiquait toute « théorie des additions psychiques à l'objet connu dans la perception », il sera revenu à Portmann d'en finir avec l'idée » in PRÉVOST, Bertrand, « *L'élégance animale. Esthétique et zoologie selon Adolf Portmann* », Images Re-vues [En ligne], 6 | 2009, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 17 mars 2014. URL : <http://imagesrevues.revues.org/379>

Pour la citation de Whitehead, voir WHITEHEAD, Alfred- North, *Le concept de nature*, Traduction de J, Douchement, Paris : éd. Vrin, 2006, p. 66.

CONCLUSION

Architecture et Philosophie, désaccord entre formes

« Parce que l'idée d'une fin m'est insupportable... »

Henry Miller, *Tropique du Capricorne*.

La notion de « forme pour rien » condense les énergies qui ont produit la dynamique de cette thèse, l'architecture et la philosophie. Qu'est-ce que l'architecture peut en faire? Est-elle importante pour la philosophie? La possible richesse conceptuelle de la « forme pour rien » devrait être déduite suivant le mode de son émergence. Elle est le résultat de la discussion que cette thèse a entamé vis-à-vis des postulats théoriques portant sur des thèmes comme la technique, le milieu, l'espace, le désœuvrement, Foucault et la pensée française contemporaine. La valeur d'une notion pourrait se mesurer à l'aune de sa « consistance conceptuelle » devant l'argumentation qui la soutient. La « forme pour rien » implique néanmoins d'autres ouvertures de sens. Je m'intéresse en effet aux possibles conséquences pratiques qu'elle entraîne. Tout d'abord, parmi ces conséquences il en ressort une qui, par le biais de la démarche de ma thèse, regarde de près mon métier d'architecte.

Il n'est pas courant d'essayer de lancer un pont entre la philosophie et l'architecture. Même s'il existe des cas d'architectes qui ont étudié la philosophie pour fonder leur exercice (cf. la thèse en philosophie à Cambridge de Peter Eisenman), il est moins commun de trouver des cas où l'architecte met entre parenthèse son labeur pour essayer de l'enrichir à travers une recherche assistée par la philosophie. Ceci serait en principe mon cas. Ayant quitté l'exercice professionnel de l'architecture afin de bâtir cette thèse, je me trouve maintenant face à un texte dense et éventuellement complexe. Ce texte pourrait par ailleurs paraître voué à me fournir le niveau et les qualités académiques requises pour redémarrer une carrière dans l'enseignement supérieur. Cependant, au-delà de mon véritable intérêt pour la recherche, cette thèse se présente à mon esprit comme un élément atypique. Comme au début, je retourne à l'idée « atopon ». Ensemble de philosophie et d'architecture, mais en même temps texte qui n'est strictement ni de philosophie ni de théorie de l'architecture, cette thèse est

tout au moins le corollaire de la transformation de mon idée d'architecture. Je dis bien ici « transformation » et non pas « développement ».

Mon désir actuel de retourner à l'exercice architectural répond aux effets de ce texte sur moi-même. Ces effets sont également inattendus, à l'instar des événements décrits dans l'avant-propos, qui m'ont amené à rédiger cette thèse. Il est bien certain que pour forger cette recherche et par conséquent pour mettre en place la notion de « forme pour rien », il a été indispensable de passer par la philosophie. Ce passage s'est produit via une explication avec la « French theory ». Mais pour autant, la « forme pour rien » n'est pas qu'une notion philosophique. Elle m'interpelle au-delà des quelconques pratiques qu'un texte écrit peut favoriser chez le lecteur. En fait, je compte la faire raisonner dans mon propre exercice de l'architecture.

Or, pour accomplir l'entreprise pratique d'une notion, l'idée exposée ci-avant selon laquelle je récupérerai mon labeur d'architecte pour l'enrichir avec les résultats de ma recherche, ne suffit pas. Il ne s'agit pas de récupérer une activité pour la *développer* grâce aux conclusions d'une thèse. Si j'affirme que mon idée de l'architecture s'est *transformée*, cela inclut j'ai moi-même changé. Le cheminement de cette thèse, où de nombreuses déroutes se sont produites, m'a appris que je ne suis pas seulement un acteur, et surtout pas d'une activité comme l'architecture. Je ne commande pas mes projets, ils sont truqués, déroutés, transformés par des accidents.

J'adhère à la notion avec laquelle cette thèse finit : « une forme pour rien ». En conséquence, il est précieux d'accepter qu'en plus ou avant d'être un « acteur », je suis aussi en tant qu'architecte un « élément ». Un « élément » serait quiconque à qui arrivent des événements auxquels, au moins dans un premier temps, il est difficile de répondre à coup sûr à travers des réactions. Rappelons que « la forme pour rien » est censée ne pas stimuler des comportements réactifs auprès des sujets. En ce sens elle est adéquate pour faire émerger chez le sujet cette facette que j'ai définie sous le terme « élément ».

Dès lors, une question se pose avec insistance vis-à-vis de la transformation de mon idée d'architecture : quelles sont véritablement les conséquences pratiques d'une telle transformation ? Dire qu'en tant qu'architecte, je veillerai à bâtir des « formes pour rien » est une issue trop facile au problème. Si je veux vraiment faire résonner la notion « forme pour rien » dans ma pratique architecturale, il faut penser aux incidences d'une telle résonance sur moi-même et sur mes manières de faire.

La différence entre « acteur » et « élément » renvoie à *Qu'est-ce que les lumières ?*⁶¹⁸ de Foucault. Texte qui en reprend un autre : *Réponse à la question : Qu'est-ce que les lumières ?*⁶¹⁹ de Kant. Tout d'abord, du texte sur les lumières de Kant repris par Foucault, je tire une constatation d'ordre subjectif : « la « sortie » qui caractérise l'*Aufklärung* est un processus qui nous dégage de l'état de « minorité » »⁶²⁰. « *Aufklärung* » signifie en termes historiques l'« âge de la Critique ». Or, pour l'individu, la sortie de la minorité vers une majorité implique sa transformation en sujet de vérité. Cette transformation est à la fois un *processus chronologique* et un *développement biologique* »⁶²¹. Voici l'enjeu de la résonance entre « forme pour rien » et l'exercice de l'architecte auquel je réfléchis. Chronologiquement il est plausible de penser que la transformation de mon idée d'architecture, suite aux effets d'une notion sur mon esprit, entraîne une sortie de mon état d'immaturité. Mon exercice de l'architecture était donc jusqu'à ici inscrit dans un état d'immaturité. Dorénavant, je serais prêt à être « mature ». Néanmoins, la vraie problématique réside dans la portée biologique de l'« *Aufklärung* », surtout lorsque Kant et Foucault affirment que ce terme implique la transformation du sujet en sujet de vérité. Dans l'exercice architectural, qu'est qu'une transformation en sujet de vérité ? Pour répondre, voyons d'abord ce que signifie la transformation en sujet de vérité chez Kant. Catherine Malabou rapproche Kant de Foucault pour dire :

« ...devenir sujet capable de vérité, c'est comprendre que l'accord de nos catégories aux objets dépend aussi de la manière dont nous nous reconnaissons « comme sujets de ce que nous faisons, pensons, disons ». Les « formes de rationalité » sont inséparables des « manières de faire » qui « définissent des objets » et font ainsi apparaître, derrière « des questions à portée générale » des contextes et des identités historiquement singulières »⁶²².

⁶¹⁸ FOUCAULT, Michel *What is Enlightenment ?* in Paul rabinow (ed), « The Foucault Reader », New York, Pantheon Books, 1984, p. 32-50. Et, FOUCAULT, Michel, *Qu'est-ce que les lumières ?*, in : « Magazine littéraire », mars 1984, n. 207, p. 35 – 39 (extrait du Cours au Collège de France du 5 janvier 1983). Repris dans « Dits et écrits II », op. cit, p. 1381-1397

⁶¹⁹ KANT Emmanuel, *Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ?*, in Pléiade II Des prolégomènes aux écrits de 1791, Paris : Gallimard, 1985, op. cit, p 209-217.

⁶²⁰ FOUCAULT *Qu'est-ce que les lumières ?*, op. cit, p. 1383.

⁶²¹ MALABOU, Catherine, *Avant demain : Épigenèse et rationalité*, Paris : Puf, 2014, p. 174

⁶²² MALABOU, *Avant demain...* op. cit, p. 177

Le sujet de vérité est donc un sujet dont les catégories de l'entendement sont en accord avec les objets. La citation de Malabou qui reprend à maintes reprises Foucault, laisse entendre que ce sujet de vérité « définit les objets », même s'il peut se reconnaître comme sujet de ce qu'il fait. Sans adhérer à la définition du sujet de vérité, je m'intéresse à l'accord entre les catégories de l'entendement et les objets. Je prends cette hypothèse comme plausible et je me permets, plus que de la développer, de la transformer. Ceci parce que si j'assume la possibilité d'un sujet de vérité duquel je voudrais me rapprocher, il m'est insoutenable d'accepter que ce sujet soit celui qui définit les objets.

L'ensemble du texte de Catherine Malabou permet de comprendre ce qu'elle entend par le syntagme « définir des objets ». En raison de la portée de son livre *Avant demain, Épigenèse et rationalité*, où elle lie métaphysique, neurosciences et biologie, « définir des objets » signifie les « connaître ». En d'autres termes, les formes de rationalité permettent de connaître les objets à condition qu'ils soient définis. Cependant, « définir » possède ici un caractère relatif, parce que les objets constituant l'environnement des « formes a priori de l'entendement » contribuent en même temps à l'épigenèse de ces formes. Je propose de mettre l'accent sur le rapport entre les « manières de faire » et les objets. Ce rapport peut soit définir les formes de rationalité, soit proposer des nouvelles « catégories de l'entendement ». Les catégories kantienne de « temps » et d'« espace » ne suffisent donc pas pour accueillir « des formes pour rien ». Ces catégories s'intéressent à la connaissance.

L'exercice de l'architecte, avant de consister en une définition des objets (catégoriser des architectures), devrait reposer sur une attention aux choses elles-mêmes. Avant l'intervention de l'architecte, avant l'architecture, il se peut que les choses présentent des formes pour rien. Ensuite, si les catégories kantienne s'accordent aux objets quand le sujet se transforme en sujet de vérité, l'une des tâches de l'architecte serait de bâtir des formes qui ne s'accordent pas, des formes sans accord, c'est-à-dire: des formes pour rien. Si l'architecte atteint l'« Aufklärung » chronologique, il s'avère intéressant de poursuivre l'« Aufklärung » biologique. Dans le plan de la connaissance, le sujet de vérité sort de l'état de « minorité », tant chronologiquement que biologiquement. Au contraire, chez l'architecte, ces deux domaines, le chronologique et le biologique, n'arrivent pas simultanément. La sortie de la minorité chronologique rend donc impérative une enquête visant

l'« Aufklärung » biologique. Si, comme Catherine Malabou l'énonce à partir des derniers progrès des neurosciences, le cerveau est plastique⁶²³, il s'en suit que l'entendement, la raison et la pensée sont également plastiques. Je propose un travail de « formes pour rien » qui, en plus de détourner l'identité contemporaine des contextes trop stimulants, ne s'accordent pas aux catégories de l'entendement des architectes ni à celles des promeneurs des espaces.

Les formes pour rien répondent au désir annoncé au début de cette thèse de proposer des situations humaines de liberté. Le pourquoi de cette liaison réside dans l'alternative suivante : si les formes pour rien affectent les contextes bâtis établis et peuvent, finalement, pousser la transformation des catégories, alors la liberté est un possible. Il nous faut une catégorie accueillant des formes pour rien, il nous faut des catégories établies qui fassent place à d'autres, moins intéressées à la connaissance des objets.

Est-ce que les propos décrits vont à l'encontre de la définition même de la « forme pour rien » ? Non. En tant qu'architecte, je m'intéresse aux situations humaines propices à la liberté. Et c'est à moi de trouver des buts et des cibles pour ces formes. Mais par elles-mêmes, elles doivent être là pour rien, et ceci est, d'après mes arguments, leur plus grand bénéfice pour nous.

Le problème « catégories-formes » renvoie en outre à la problématique de cette thèse « matériaux – structure ». À part les incidences de ma recherche sur mon métier, je ne peux pas ne pas conclure sans réaffirmer, et peut-être redéfinir, ma proposition d'architecture. Je n'ai pas établi une posture, j'ai lancé une proposition. C'est pourquoi, même la fin de ce travail demeure, elle aussi, plastique. En fait, l'avenir de l'architecture me concerne, et il me semble crucial que cet avenir soit pluriel. Avant d'achever (ou d'abandonner) cette thèse, réfléchissons à la forme pour rien en la rapportant à la tectonique. Je mets l'accent sur le *lien*, parce que l'architecture n'est pas que de formes, elle possède aussi des fonctions. Pour réfléchir et travailler ce lien forme-fonction, j'entends rester fidèle à l'argumentation développée tout au long de ce texte. En fait, pour que l'avenir de l'architecture soit le résultat de transformations, la « forme pour rien » doit établir un désaccord avec les structures à la condition de pousser leurs

⁶²³À propos du thème sur la plasticité et le cerveau, voir : MALABOU, Catherine., *Plasticité*. Paris : Léo Scheer, 2000, et MALABOU, Catherine, *La chambre du milieu : De Hegel aux neurosciences*. Paris : Hermann, 2009

transformations. Une forme en accord avec la structure et les fonctions est une pseudo-forme. Une forme en simple désaccord ressort, comme le disait Adolf Loos, de l'ornement et du crime⁶²⁴. Cette idée de « désaccord transformateur » réaffirme aussi notre démarche méthodologique.

La lecture que Catherine Malabou fait de la méthode généalogique de Foucault montre comment le philosophe reste ancré dans une forme figée du transcendantal. Avec la généalogie, « il s'agit de penser la provenance, contre toute attente, à partir de ce qui *n'a pas* « imposé à toutes les traverses du parcours une forme dessinée dès le départ »⁶²⁵. Il semble que l'on trouve ici enfin exposé le motif de l'épicentre, de la « surface », définie comme « surface d'inscription des événements »⁶²⁶ »⁶²⁷. La généalogie n'est donc pas une méthode vouée aux fondations, elle ne fonde pas, elle s'intéresse plutôt aux « apparitions sans structurée cachée »⁶²⁸. Ceci me convient en termes méthodologiques. Cependant, dans le texte de Foucault sur les Lumières, Malabou voit la demeure d'un certain transcendantal sans signification technique, mais devenu « irréductible » : une existence « du sens comme ce qui ne se laisse assimiler à aucune détermination empirique, en particulier biologique »⁶²⁹.

L'irréductible est une instance « *préformée*, qui contredit l'économie de la transformabilité dans laquelle elle est censée de s'inscrire »⁶³⁰. Méthodologiquement, je me suis éloigné des instances d'inscription et des restes de sens irréductibles. L'irréductible *est* ou *fait* toujours sens. Ainsi, à propos des « formes pour rien », il y aura toujours un sens qui empêcherait d'accueillir ce type de formes dans la pensée et dans les faits car elles n'ont pas de sens. Et ce qui n'a pas de sens ne concorde pas avec ce qui est livré au sens. La méthode généalogique ne me convient donc pas dans son ensemble, même si j'ai partagé et travaillé quelques-uns de ses outils. En outre, la problématique méthodologique mise à part, je rapporte la notion « irréductible » à mon raisonnement sur le désaccord entre « formes pour rien » et structure.

⁶²⁴ LOOS Adolf, *Ornement et crime et autres textes*, Traduit de l'autrichien par Sabine Comille Philippe Ivernel, Paris : Payot et Rivages, 2003.

⁶²⁵ FOUCAULT, Michel, *Nietzsche, la généalogie, l'histoire* (1971), in « Dits et écrits », Paris : Gallimard, « Quarto », tome I (1954-1975), 2001, p. 1004-1024, p. 1009

⁶²⁶ Ibid, p. 1011

⁶²⁷ MALABOU, *Avant demain...* op. cit, p.181

⁶²⁸ Ibid.

⁶²⁹ Ibid, p. 188

⁶³⁰ Ibid, p. 189

Ce désaccord ne signifie donc pas que la forme pour rien possède une certaine irréductibilité. Le désaccord ne produit pas l'irréductibilité de la forme, tout d'abord parce que l'irréductibilité comporte du sens (au contraire des « formes pour rien ») et surtout parce que l'irréductibilité n'est pas vouée à la transformation.

Je soutiens que le désaccord entre « forme pour rien » et structure est transformateur. Une forme pour rien ne peut donc pas être un irréductible, une résistance, puisque cette forme est pour rien. En même temps, c'est par le désaccord de cette forme qu'une structure peut, au lieu de se développer (suivre un « ē »), se transformer. C'est à l'architecte de savoir établir un tel désaccord. Quand j'ai parlé de « discontinu » je ne raisonnais pas en termes d'« irréductible ». Le discontinu n'est pas ce qui empêche la transformation, au contraire. La transformation, et même la possible perte de la structure au profit de l'architecture grâce aux capacités des matériaux intelligents, est possible par la « forme pour rien » discontinue. C'est au matériau d'accomplir la tâche de l'architecture de l'avenir : transformer la « catégorisation » imposée par les structures aux formes. La « forme pour rien » est un élément discontinu que le matériau peut *accompagner* pour ainsi transformer l'ensemble de l'architecture. Transformation vers quoi ? Vers autre chose que le développement fonctionnel des structures, vers le discontinu, vers rien qui puisse être essentiellement disposé par les finalités économiques courantes. Une transformation sans « télos », sans fin.

En définitive, la thématique de l'accord ou du désaccord entre les catégories de l'entendement et les formes architecturales au sujet de l'exercice architectural *et* de son avenir pourrait relancer la problématique de toute cette thèse. Une nouvelle voie de recherche pourrait ainsi s'ouvrir pour moi. J'ai commencé cette conclusion par une citation, en exergue, d'Henry Miller disant que « l'idée d'une fin [lui] est insupportable ». De cette idée, je dirai pour ma part, en pensant au vocabulaire de l'architecture, qu'elle me semble désormais ne pas soutenir ce qui m'importe et que m'importe au contraire l'idée d'une recherche sans fin, ouverte encore.

BIBLIOGRAPHIE.

OUVRAGES D'ARCHITECTURE ET DESIGN.

BAYER Marie-Anne, CYRIAQUE Emmanuel (dir.), *From autoplasic to alloplastic, DECOI Architetcs*, Berlin: éd. HYX.

BETSKY Aron, *Rem Koolhaas : le feu de Manhattan dans l'iceberg du modernisme*, p.p. 29 – 35, in « À propos de Rem Koolhaas et l'office for metropilitan architecture, Qu'est-ce que l'OMA », Edition originale en néerlandais et en anglais, NAI Publishers, Rotterdam, 2003, Paris : éd. Le Moniteur, 2004.

BRÜHL Georg, *Jugendstil in Chemnitz. Die Villa Esche von Henryvan de Velde*, München: éd Bayerische Vereinsbank, 1990

HAMM Manfred; STEINBERG Rolf, *Dead tech, a guide to the Archeologie of Tomorrow*, Hennessey et Ingall, 1988

FRAMPTON Kenneth, *La tectonique revisitée*, in : *Le projet tectonique*, Collectif sous la direction de Cyrille Simonnet et Jean-Pierre Chupin, Grenoble: éd. Infolio, 2005.

LAGAULT Mitchell, *The Poetics of Virtuality*, In: "The Virtual Dimension, sous la direction de Jhon Beckman, New York, Princeton Architectural Press, 1998.

LEVENE Richard C. y FERNANDO M. Cecilia, *Herzog et de Meuron*, Madrid: éd. El croquis, 1994

LE CORBUSIER, *Vers une architecture*, Paris : éd. Flammarion, 1995, 283 p.

LOOS Adolf. *Ornament and Crime*, Innsbruck, reprint Vienna, (1930) Traduit de l'autrichien par Sabine Comille Philippe Ivernel, Paris : Payot et Rivages, 2003.

LUCAN Jacques, *Composition, non composition : Architecture et théories, XIXème-XXème siècles*, Lausanne : éd. Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009

MERCERON-VICAT Maurice, *L. Vicat, sa vie et ses travaux avec des notes*, Éd. Groupe Vicat, Normandie : 1999.

MOSS Eric Owen, *Gnostic, Architecture*, New York: éd. Monacelli, 1999

RUBIO Emmanuel, *Vers une architecture cathartique (1945-2001)*, Paris : éd. donner lieu, 2011

PICON Antoine, *Culture numérique et architecture, une introduction*, Basel : Birkhäuser, 2010

RAHM Philippe, *Architecture météorologique*, Paris : Archibooks+ Sautereau Éditeur, 2009

SULLIVAN Louis H. *The Tall Office Building Artistically Considered*, in: "Lippincott's Magazine" (March 1896): 403–409

WRIGHT Franck-Lloyd, *L'avenir de l'architecture*, Paris : éd. Du Linteau, 2003

OUVRAGES D'ÉSTHÉTIQUE.

BENJAMIN Walter, *Qu'est-ce que le théâtre épique ?*, et *L'auteur comme producteur*, in *Essais sur Brecht*, édition de Rolf Tiedemann, Traduit de l'allemand par Philippe Ivernel, Paris : éd. la fabrique, 2003

_____ *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris : éd. Payot, 1982

_____ *Paris capitale du XIXe siècle*, document produit en version numérique par Daniel Banda, dans le cadre de la collection « Les classiques des sciences sociales » dirigée par Jean-Marie Tremblay, http://www.rae.com.pt/Caderno_wb_2010/Benjamin_Paris_capitale.pdf

BRECHT Bertolt, *Pour une dramaturgie non aristotélicienne*, in *Écris sur le théâtre*, Paris : éd. Gallimard, *Bibliothèque de la Pléiade* n 470, 2000

BROCCHINI Ilaria, *L'objet bâti comme marchandise et l'architecture comme médiation marchande*, in : *Trace et disparition, À partir de l'œuvre de Walter Benjamin*, Paris : éd. L'Harmattan, 2006

FEIST H. Peter, *Renoir*, collection Kleine Reihe Ku, Cologne : éd. Taschen GmbH, 2012, 99 pages.

FLUSSER Vilém, *La civilisation des médias*, Traduit de l'allemand par Claude Maillard, Paris: éd. Circé, 2006.

HANSEN Mark, *Becoming as Creative Involvement?: Contextualizing Deleuze and Guattari's Biophilosophy*, Princeton University, on line: <http://pmc.iath.virginia.edu/text-only/issue.900/11.1hansen.txt>

HAGEN Rose, *Los secretos de las obras de arte*, v. 2, Koln: Taschen, 2003

HUYGHE Pierre-Damien, *Éloge de l'aspect. Éléments d'analyse critique et paradoxale de l'industrie comme divertissement*, Paris : éd. MIX, 2006

_____ (direction), *L'art au temps des appareils*, Paris : éd. L'Harmattan, 2006, 310 pages.

_____ *Du commun. Philosophie pour la peinture et le cinéma*, Paris : éd. Circé. 2002

_____ *Art et industrie (philosophie de Bauhaus)*, Paris : éd. Circé, 1999

_____ *Commencer à deux, propos sur l'architecture comme méthode*, Paris : éd. Mix, 2009.

_____ *Design et existence*, in « Le design. Essais sur des théories et des pratiques », recueil, sous la direction de Brigitte Flamand, Paris : éd(2). du Regard, IFM, 2013, pp. 283 – 305

_____ *Plaidoyer pour une technique hospitalisable*, texte édité dans le cadre de l'entretien à la Galerie VIA, Paris, 14 juin 2011, Carte Blanche via 2011.

GROYS Boris, *Le devoir de l'autodesign*, in « Le design. Essais sur des théories et des pratiques », recueil, sous la direction de Brigitte Flamand, Paris : éd(2). du Regard, IFM, 2013, pp. 271 – 281

RANCIÈRE Jacques, *Le partage du sensible, Esthétique et Politique*, Paris : éd. la Fabrique, 2000.

_____ *Politiques de l'indétermination esthétique*, entretien avec Jan Völker et Frank Ruda, maris 2006 ; publié en allemand dans *Ist Kunst widerständig ?* (Berlin, Merve Verlag, 2008), in *Politiques de l'esthétique*, recueil, sus la direction de Jérôme Game et Aliocha Wald Lasowski, Paris : éd. des archives contemporaines, 2003, p. 158.

SODERGVIST Jan, BARD Alexandre, *Les néocrates*, Traduction de Peggy Sastre, Paris : éd. Léo Scheer, 2008.

WEISSMAN Alan, *Entre les murs*. Paris. Éd. La Fabrique. 2007

WOOLF Virginia, *Modern Fiction*, The Common Reader New York: Harvest Books, 1925.

OUVRAGES DES TEHCNOSCIENCES ET D'HISTOIRE DES TECHNIQUES.

BENSAUDE-VINCENT Bernadette, *Eloge du mixte, Matériaux nouveaux et philosophie ancienne*, Paris : éd. Hachette, 1998

_____ *Les vertiges de la technoscience, façonner le monde atome par atome*, Paris : éd. La découverte, 2009

BECK Ulrich, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Traduit de l'allemand Laure Bernardi, Préface de Bruno Latour, Paris : éd. Aubier, Coll, Alto 2001, 521 p.

CUVIER Georges, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. 1815, rééd. O, Bourgois, Paris, 1985

GENTIAL Arthur, *Matériaux intelligents, définition*, in *Domotique et confort: Un état de lieux*, Mémoire de troisième cycle, école d'architecture de Lyon, 2001

GALILÉE, *Dialogue des sciences nouvelles* (1938), Première journée in *Dialogues et lettres choisies*, Paris : éd. Hermann, 1966

GUILLERME André, *Bâtir la ville. Révolutions industrielles dans les matériaux de constructions*, France, Grande Bretagne (1760-1840), Paris : éd. Champ Vallon, 1994

FLOURENS, *Analyse raisonnée des travaux de Georges Cuvier*, précédée de son éloge historique, Paris : éd. Paulin, 1843

KAPP Ernest, *Grundllinien einer Philosophie der Technik*, 1887, trad. Fr. *principes d'une philosophie de la technique*, Vrin, Paris, 2007.

LACHIÈZE-REY Marc, *Les avatars du vide*, Paris : éd. Le Pommier – Cité des sciences et de l'industrie, 2005

MAESTROTTI Marina, *Imaginaires des nanotechnologies, Mythes et fictions de l'infiniment petit*. Paris : éd. Viubert, 2011

MAUSS Marcel, « Conceptions qui ont précédé a notion de matière », in *Onzième Semaine de Synthèse, 1939, Qu'est-ce que la matière. Histoire du concept et conceptions actuelles*, Paris : PUF, 1945, p. 16.

MORIN Edgar, CASSÉ, Michel, *Enfants du ciel, entre vide, lumière, matière*, Paris : éd. Jacob, 200

MINÉ Philippe, *À la découverte de l'antimatière*, Paris : éd. Ellipses, 2010.

NAVIER Charles, *Leçons de mécanique donnés à l'École polytechnique*, Paris, 1826

SIMONNET Cyrille, *Le Béton, histoire d'un matériau. Economie, Technique, architecture*, Paris : éd. Parenthèses, 2005.

STENGERS Isabelle, PRIGOGINE Ilya, *La nouvelle alliance, Métamorphose de la science*, livre 2 : *La science du complexe, La thermodynamique et la découverte de phénomènes irréversibles*, Paris : éd : Folio, 1986.

STENGERS Isabelle, *Cosmopolitiques*, Tome III : *Thermodynamique : la réalité physique en crise*, Paris : La découverte/Les empêcheurs de penser en rond, 1997

_____ *Cosmopolitiques*, Tome II : *L'invention de la mécanique : pouvoir et raison*, Paris : La découverte/Les empêcheurs de penser en rond, 1996

TRESSAUT Général, *Mémoires sur les mortiers hydrauliques et sur les mortiers ordinaires*, Paris, 1829, cité par F.M. Lebrun, *Traité pratique de l'art de bâtir en béton*, Paris, 1843

VEUILLE Michel, *Corrélation, le concept pirate*, pp. 35 – 67, in : *D'une science à l'autre, des concepts nomades*, sous la direction de STENGERS Isabelle, Paris : éd. du Seuil, 1987

WEINBERG Steven, *Dreams of Final Theory*, Vintage, Londres, 1993, p. 36.

OUVRAGES DE PHILOSOPHIE.

AGAMBEN Giorgio, *Qu'est-ce que le commandement ?* Traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris : éd. Payot et Rivages, 2013.

_____ *L'Ouvert: De l'homme et de l'animal*, Traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris : éd. Rivages, 2002

_____, *Le règne et la Gloire, Homo sacer II, 2*, Traduit de l'italien par Joël Gayraud et Martin Rueff, Paris : éd. du Seuil, 2008

_____ *Signatura rerum : sur la méthode*, traduit par Joël Gayraud, Paris : éd. Vrin, 2008

_____ *Opus Dei, Archéologie de l'office*, Homo Sacer II, 5, Traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris : éd. du Seuil, 2011

_____ *De la très haute pauvreté, Règles et forme de vie*, « Homo sacer IV, tome 1 », traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris : éd. Payot et Rivages, 2010

_____ *Homo Sacer, Tome I, le pouvoir souverain et la vie nue*, traduit de l'italien par Marlène Raiola, Paris : éd. du Seuil, 1997

_____ *Profanations*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris : éd. Payot et Rivages, 2009

_____ *Nudités*, Traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris : éd. Payot et ravages, 2009

_____ *Moyens sans fin*, Paris : éd. Payot et Rivages, 1995

_____ *L'œuvre de l'homme, et L'immanence absolue*, in: *La puissance de la pensée*, traduit de l'italien par Joël Gayraud et Martin Rueff, Paris : éd. Payot et Rivages, 2006

_____ *Sobre lo que podemos no hacer (Sur ce qu'on peut ne pas faire)*, in: *Desnudez (Nudités)*, Traducido del italiano por Mercedes Ruvituso Y Maria Teresa D'meza, Buenos Aires: Adriana Hidalgo editora, 2011

_____ *El cuerpo glorioso (Le corps glorieux)*, in: *Desnudez (Nudités)*, Traducido del italiano por Mercedes Ruvituso Y Maria Teresa D'meza, Buenos Aires: Adriana Hidalgo editora, 2011

ARENDT Hannah, *La crise de la culture, huit exercices de pensée politique (1972)*, Paris : éd. Gallimard, collection Folio essais, 1989, 384 p.

ARISTOTE *Poétique*, traduit par J. Hardy, préface de Philippe Beck, Paris : éd. Gallimard, 1996.

_____ *I Catégories [Categoriae], Organon*, Traduit par J. Tricot, Bibliothèque des textes philosophiques, Paris : éd. Librairie philosophique J. Vrin, 1997

_____ *La Politique*, I, 2, 1252 b. Traduction de J. Tricot, Paris, Vrin, 1962.

BACHELARD Gaston, *la formation de l'esprit scientifique*, Paris : éd. Librairie philosophique Vrin, 1999 (1^{ère} édition : 1938).

BENTHAM Jeremy., *Panopticon works*, éd. Buwring, t. IV.

BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale*, vol. I Paris : éd. Gallimard, 1996

BERGSON Henri, *L'Évolution créatrice*, Paris : é. Felix, Alcan, 1907

BOUREAU Alain, *La Religion de l'État. La construction de la République étatique dans le discours théologique de l'Occident médiéval (1250-1350)*, Paris : Les Belles-Lettres, 2006.

_____ *De vagues individus. La condition humaine dans la pensée scolastique*, Paris, Les Belles-Lettres, 2008

CANGUILHEM Georges, *Machine et organisme* (1952) in *La connaissance de la vie*, Paris: éd. Vrin.

DELEUZE Gilles, *Empirisme et Subjectivité. Essai sur la nature Humaine selon Hume*, Paris : éd. PUF, coll. Epiméthée, 2010

_____ *Spinoza et le problème de l'expression*, chap. XIII : *L'existence du monde*, Paris : éd. de Minuit, 2010

_____ *Différence et Répétition.*, Paris, PUF, 1968

_____ *Logique du sens*, Paris : éd. de Minuit, 1969.

_____ *Le pli : Leibniz et le baroque*, Paris : éd. de Minuit, 1998

_____ *Nietzche, sa vie, son œuvre: avec une exposé de sa philosophie*, éd. Presses universitaires de France, Paris : 1965.

_____ *Foucault*. Paris: éd. De Minuit, 2004

_____ *Cinéma 1. L'Image-Mouvement*, Paris. Éd. de Minuit.1983

_____ *Critique et clinique*, Paris : éd. de Minuit, 1993.

_____ *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, parue in *L'autre journal*, n. 1, mai 1990.

_____ *Gilbert Simondon, l'individu et sa genèse physico-biologique*, in *L'Île Déserte: textes et entretiens 1953-1974*. Édition préparée par David Lapoujade, Paris : éd. de Minuit, 2002

_____ *En medio de Spinoza*, curso en Vincennes de 1980 a 1981, Traduit du français par « Equipo editorial captus », Buenos Aires : éd. Cactus, rééd. 2008.

DELEUZE Gilles, GUATTARI Felix, *Mille Plateaux : capitalisme et Schizophrénie*, Paris : éd. de Minuit, 1980.

_____ *Qu'est-ce que la philosophie ?* Collection de Poche « reprise » n. 13, Paris : éd. de Minuit, 2005

DELEUZE Gilles, PERNET Claude, *Diálogos*, Traducción de José Vázquez Pérez. Madrid: éd. Pre – Textos, 1997

DERRIDA Jacques, *Point de folie—maintenant de l'architecture*, in : *Psyché : inventions de l'autre II*, Paris : éd. Galilée, 2003

_____ *La pharmacie de Platon*, repris dans *La dissémination*, Paris : éd. Seuil, 1972.

_____ *Les fins de l'homme*, in *Marges —de la philosophie*, Paris : éd. Le minuit, 1972.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et Punir : Naissance de la prison*, Paris : éd. Gallimard, 1993

_____ *Les Mots et les choses, une archéologie des sciences humaines*, Paris : éd. Gallimard, 1990

_____ *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris : éd. Gallimard, 1972

_____ *L'Archéologie du savoir*, Paris: éd. Gallimard, 1969

_____ *Qu'est-ce que les lumières ?*, in : « Magazine littéraire », mars 1984, n. 207, p. 35 – 39 (extrait du Cours au Collège de France du 5 janvier 1983). Repris dans « Dits et écrits II », op. cit, p. 1381-1397

_____ *The Archeology of knowledge*, New York: éd. Panthéon, 1972

_____ *Le Courage de la vérité, Le gouvernement de soi et des autres II*, Cours au Collège de France 1984, Paris : éd. EHESS, Gallimard, 2009

_____ *L'herméneutique du sujet, Cours au Collège de France, 1981-1982*, Paris : éd. EHESS, Gallimard, 2001

_____ *L'Origine de l'herméneutique de soi. Conférences prononcés à Dartmouth Collège*, 1980, Henri-Paul Fruchaud, Daniele Lorenzini (éd), Paris : éd. Vrin, 2013.

_____ *Sécurité, territoire, population*, Cours au Collège de France, 1977 – 1978, Paris : éd. EHESS, Gallimard, 2004

_____ *Les hétérotopies*, in *Foucault, Le corps utopique et les hétérotopies*, Présentation de Daniel Defert, Paris : éd. Lignes, 2009

_____ *La pensée du dehors, sur Maurice Blanchot* (1966), publié dans *Critique* n. 229, juin 1966. Reprise dans *Dits et écrits*, tome I, 1954 – 1975.

_____ *Nietzsche, la généalogie, l'histoire* (1971), in « Dits et écrits », Paris : Gallimard, « Quarto », tome I (1954-1975), 2001, p. 1004-1024.

_____ *Space, Knowledge and Power (Espace, Savoir et Pouvoir)*, entretien avec P. Rabinow ; trad. F. Durand-Bogaert, in : *Skyline*, mars 1982, la version en française : *Dits et Écrits II 1976-1988*, Paris : Gallimard, Édition Quarto, 2001.

_____ *The Political Technology of Individuals* («La technologie politique des individus»; université du Vermont, octobre 1982; trad. P.-E. Dauzat), in Hutton (P.H.), Gutman (H.) et Martin (L. H.), éd., *Technologies of the Self A Seminar with Michel Foucault*, Amherst, The University of Massachusetts:1988, pp.145-162. Repris en *Dits et écrits*, Tome IV, texte n°364.

_____ *Les mailles du pouvoir, « As malhas do poder »* (« Les mailles du pouvoir » ; 1 partie ; trad. P.W. Prado Jr. ; conférence prononcée à la faculté de philosophie de l'université de Bahia, 1976), *Barbarie*, n. 4, été 1981, pp. 23-27, repris en FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits II, 1976 – 1998*, sous la direction de Daniel Defert F. Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris : éd. Quarto, Gallimard

_____ *La justice populaire*, in : *Dits et écrits 1954-1988*, tome I, Paris : éd. Gallimard, 1994

_____ *Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps*, in « Dits et écrits », tome III, Paris : éd. Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1994

_____ *Entretien avec Michel Foucault, 1978*, in « Dits et écrits », tome IV, Paris : éd. Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1994

_____ *What is Enlightenment?* in Paul rabinow (ed), « The Foucault Reader », New York, Pantheon Books, 1984, p. 32-50.

HEIDEGGER Martin, *Sein und Zeit*, GA 2, Niemeyer, Tubingen, 1963, traduction d'E. Martineau, *Etre et temps*, Paris : éd. Authentica hors commerce, 1985

_____ *Prolegomena sur Geschitche des Zeitbegriffs* (1925) GA 20, 1994, traduction d'A. Boutot, *Prolégomènes à l'histoire du concept du temps*, Paris : éd. Gallimard, 2006.

_____ *Être et temps*, trad. François Vezin, Paris : Gallimard, 1986

_____ *Être et temps*, traduction d'Emmanuel Martineau, édition numérique, URL : http://t.m.p.free.fr/textes/Heidegger_etre_et_temps.pdf

HANSEN Mark, *Becoming as Creative Involution?: Contextualizing Deleuze and Guattari's Biophilosophy*, Princeton University.in *Postmodern Culture*, vol 41, n. 1, sept 2000

HUME David, *Traité de la Nature humaine, essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux*, Tome I et II, Traduction par André Leroy, Paris : éd. Montaigne / Aubier, 1946.

JAY Martin, *Sous l'Empire du regard, Foucault et le déclin du visuel dans la pensée française du vingtième siècle*, pp. 195-223, Traduit de l'anglais par Jacques Colson, in *Michel Foucault, Lectures critiques*, Paris : éd. du Renouveau pédagogique, 1989, p. 195-196

KANT Emmanuel, *Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ?*, in Pléiade II « Des prolégomènes aux écrits de 1791 », Paris : Gallimard, 1985 , op. cit, p 209-217.

MALABOU Catherine, *Avant demain : Épigénèse et rationalité*, Paris : Puf, 2014.

_____ *La chambre du milieu : De Hegel aux neurosciences*. Paris : Hermann, 2009.

_____ *Plasticité*. Paris : Léo Scheer, 2000.

NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, Paris : éd. Le livre de Poche, 1972

NUÑO Juan. *El pensamiento de Platón*. Madrid: éd. Fondo de Cultura Económica. 2007

PALTRIENI Luca, *L'expérience du concept. Michel Foucault entre épistémologie et histoire*, Paris : Publications de la Sorbonne, coll. « La philosophie à l'œuvre », 2012, 298 p.

PLATON, *La République*, Traduction de Pierre Pachet, Paris : éd. Gallimard, coll. Folio, 1993.

_____ *Parménides*. Traduit du grec par Guillermo Rodriguez, Madrid : éd. Alianza, 1987.

PORTMANN Adolf, *Die Tiergestalt*, Bâle, F. Reinhardt, 2e éd. 1960, trad. fr. G. Remy, *La forme animale*, Paris : éd. Payot, 1962

POULAIN Jacques. *La apuesta por la verdad: crítica de la razón pragmática*. Traduit du français à l'espagnol par William González. Santiago de Cali: Fundación Filosofía y ciudad, 2003.

RORTY Richard, *Foucault et l'épistémologie*, pp. 55 – 65, Traduit de l'anglais par Jacques Colson, in *Michel Foucault, Lectures critiques*, Paris : éd. du Renouveau pédagogique, 1989

SERRES Michel, *Atlas*, Paris : éd. Julliard, 1994

_____ *Hermès III, La traduction*, Paris: éd. de Minuit, 1974

SERRES Michel, LATOUR Bruno, *Éclaircissements*, Cinq entretiens avec Bruno Latour, Paris : éd. Flammarion, 1994.

SIMONDON Gilbert, 2010. *Attitudes et motivations*, in: *Communication et information: cours et conférences*, [1960], pp.375-98. Édition établie par Nathalie Simondon et présentée par Jean-Yves Château, Chatou, Paris : Les Éditions de la Transparence, 2010, p, 377.

SLOTEDIJK Peter, *Sphères I, Bulles, Microsphérologie*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris : éd. Fayard, 2002

_____ *Sphères III, Ecumes, Sphérologie plurielle*, Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris : éd. Hachette littératures, 2006

_____ *Essai d'intoxication volontaire*, Conversation avec Carlos Oliveira, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Munich : (1996), Calmann-Lévy, 1999.

SPINOZA, *Opera*, vol III, Heidelberg: éd. Carl Gebhardt, C. Winters, 1925

VIRILIO Paul, *La vitesse de libération*, Paris : éd. Galilée, Coll. L'espace critique, 1995.

WHITEHEAD Alfred- North, *Le concept de nature*, Traduction de J, Douchement, Paris : éd. Vrin, 2006.

ROMANS.

DOSTOÏEVSKI Fiodor M, *L'Idiot*, traduit du russe par Albert Mousset, Paris: éd. la pléiade, Gallimard, 1953.

KUNDERA Milan, *la fête de l'insignifiance*, Paris: éd. Gallimard, 2014.

WOOLF Virginia, *Vers le Phare*. 1927. Œuvres romanesques : II. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard, 2012.

MILLER Henry, *Tropique du Capricorne*, Traduit de l'anglais par Geroges Belmont, Paris : Le livre de Poche , 1979.

ARTICLES ISSUS DES REVUES SCIENTIFIQUES.

DUBREUIL Laurent, « De la vie dans la vie : sur une étrange opposition entre zôê et bios », in : Revue Labyrinthe, 22 | 2005, 47-52.

GOBIN P. F, WEISBUCH, C. Les matériaux "intelligents", Annales des Ponts et Chaussées, n. 71, 1994. P. 13 – 23.

LARSONE Ross M., WILLIAMS R. "La fin de l'âge des matériaux », Pour la science, n. 106, 1989, p. 30 – 37.

LATOUR Bruno, ADAM Lowe, *La migration de l'aura ou comment explorer un original par le biais de ses fac-similes*, in Intermédialités (revue), n. 17, reproduire / reproducing, printemps 2011, pp. 173 – 191.

LYNN Georg, *Blobs or why Tectonics is Square and Topology in Groovy*, ANY 14 (may 1996): 58-61

_____ *Architectural Curvilinearity. The Folder, the Pliant and the Supple*, in "Architectural Design", *Folding in architecture*, vol 63 n.3/4, march-April 1993, pp. 6 -15, p. 9.

_____ *New variations on the Rowe Complex in Folds, bodies, and Blobs*, Blussels: La Letter Volée, first published in *Any magazine* 7/8, 1998, p. 203, <http://www.arch.mcgill.ca/>

MARQUARD Odo, "L` homme accusé, l`homme disculpé ", en: *Revue Critique*, Paris, No. 413, 1981, pp. 108 -129

PALTRIENI Luca, *la vérité, ou la production de la vérité*, in *Le magazine littéraire*, dossier *Foucault inédit*, n. 540, février 2014, pp. 76 – 77.

REVEL Judith, *Les mots et les mots*, in *Le magazine littéraire*, dossier *Foucault inédit*, n. 540, février 2014, pp. 78 – 80.

SIMONNET Cyrille. *Destinée tectonique*, extrait de « *FACES* », journal d`architecture n° 47, hiver 1999-2000.

TEYSSOT George, *Etetotopia e storia degli spazi, Il dispositivo Foucault*, p. 83 – 86 et *Heterotopies and the history of spaces*, in « *Architecture et Urbanism* », 121, 1980, p. 79 – 100.

ARTICLES ISSUS DES REVUES EN LIGNE.

AGAMBEN Giorgio, *La pensé, c`est le courage du désespoir*, entretien, *Télérama*, n. 3243, URL : "<http://www.telerama.fr/idees/le-philosophe-giorgio-agamben-la-pensee-c-est-le-courage-du-desespoir,78653.php>" \l "EjiD6btroySSDYA1.99"

BAILEY Christiane, *La genèse des existentiels dans le jeune Heidegger*, en ligne : URL : http://www.academia.edu/1714911/Animal_Dasein._La_genese_des_existentiels_chez_le_jeune_Heidegger

DONZELOT Jacques, *Michel Foucault et l`intelligence du libéralisme*, revue *Esprit*, novembre 2005, *Des sociétés ingouvernables ?*
<http://www.esprit.presse.fr/archive/review/article.php?code=13410>

GRELET Stany et **POTTE-BONNEVILLE Mattieu**, *Une bio-politique mineure*, entretien avec Giorgio Agamben, *Vacarme* [en ligne], 10/ 2000, mis en ligne le 25 novembre 2012, Consulté le 04 janvier 2013. URL : <http://www.vacarme.org/article255.html>

GROS Frédéric, « Introduction », *Raisons politiques*, 2013/4 N° 52, p. 5-11. DOI : 10.3917/rai.052.0005

MENGUE Philippe, « Deleuze et la question de la vérité en littérature », *E-rea* [En ligne], 1.2 | 2003, mis en ligne le 15 octobre 2003, consulté le 10 avril 2014. URL : <http://erea.revues.org/371> ; DOI : 10.4000/erea.371

PRÉVOST Bertrand, « *L'élégance animale. Esthétique et zoologie selon Adolf Portmann* », Images Re-vues [En ligne], 6 | 2009, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 17 mars 2014. URL : <http://imagesrevues.revues.org/379>

RANCIÈRE Jacques. "*Le fil sinueux*" : sur la rationalité du roman. *Le Tour critique*, Amérique du Nord, 2, déc. 2013. Disponible à l'adresse : <Http://letourcritique.u-paris10.fr/index.php/letourcritique/article/view/55>>. Date de consultation : 23 mars 2014

SIBERTIN-BLANC Guillaume, « Pour un naturalisme vitaliste », *Methodos* [En ligne], 2 | 2002, mis en ligne le 05 avril 2004, consulté le 18 février 2014. URL : <http://methodos.revues.org/92> ; DOI : 10.4000/methodos.92

STIEGLER Bernard, LARDEUX Suzanne Beth, KALAORA Léa, *La part du reste, pour une économie de la contribution, Un entretien avec Bernard Stigler*, [en ligne], URL : http://www.alterites.ca/vol8no1/pdf/STIEGLER_81.pdf

ARTICLES EN LIGNE.

ANTONIOLI Manola, « Les plis de l'architecture », *Le Portique* [En ligne], 25 | 2010, document 11, mis en ligne le 06 août 2010, consulté le 12 avril 2014. URL : <http://leportique.revues.org/2491>

LAZZARATO Maurizio, *La machine*, « Eipcp » : institut européen pour des politiques culturelles d'avenir, [http : http://eipcp.net/transversal/1106/lazzarato/fr](http://eipcp.net/transversal/1106/lazzarato/fr)

MARCHAND Pierre, *Concevoir et construire en BFUP : état de l'art et perspectives*, en ligne : <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/9781118557839.both2/pdf>

RICCIOTTI Rudy, *Béton fibré pour le MUSEUM*, en ligne : <http://www.batiweb.com/actualites/architecture/diaporama-beton-fibre-pour-le-mucem-de-rudy-ricciotti-25-03-2013-21900.html>.

ARTICLES ISSUS DES CONGRES SCIENTIFIQUES.

L'HOSTIS Gildas, DROBEZ Hervé, MAUPOINT Cédric, LAURENT Fabrice, DURAND Bernard, MEYER Georges, *Matériaux et structures composites intelligentes*, 8ème Congrès Français de Mécanique, Grenoble, 27-31 août 2007

DEMMOUS Lilas, *La désindustrialisation en France*, Cahiers « Documents de travail de la Dg trésor, n. 2010/01 – juin 2010, Direction générale du Trésor, <https://www.tresor.economie.gouv.fr/file/326045>

RAPPORTS SCIENTIFIQUES ISSUS D'INSTITUTIONS.

GRANGER Sébastien, *Caractérisation expérimentale du phénomène d'auto-cicatrisation des fissures dans les bétons*, R&DO – Institut de Recherche en Génie Civil et Mécanique (GeM) – UMR CNRS 6183, Ecole Centrale de Nantes.

Matériaux et structures composites intelligentes, préparé pour le 8ème Congrès Français de Mécanique, Grenoble, 27-31 août 2007.

THÈSES.

GEISSLER Alexandre, *Elaboration d'une nouvelle catégorie de surfaces adaptatives sensibles à un stimulus mécanique*, Thèse pour l'obtention du grade Docteur de l'Université de Haute – Alsace, 4 décembre 2009.

HWANG Shu-young, *Bergson et Deleuze autour de l'évolution créatrice*, Académie des sciences de l'Université de Hallym, Corée du sud, <http://www.europhilosophie.eu/mundus/IMG/pdf/EC-Deleuze.pdf>

CONFÉRENCES.

HYPPOLITE Pierre, **MOULIN Fabrice**, **PERELMAN Fabrice**, **RUBIO Emmanuel**, **VALLIER Jean-Pierre**, appel à contribution cycle de conférences « *Texte et architecture* », 13 juin 2013, dans le cadre du séminaire « *Espaces – écritures – architectures* » de l'Université Paris-Ouest, 2013 – 2015.

RUBIO Emmanuel, *Godzilla vs The blob*, Conférence organisée par Laurence Kimmel (docteur en esthétique), Elsa Kiourtsoglou (doctorante en architecture), et Anne Phillipe (doctorante en architecture) sous le cadre des manifestations du laboratoire GERPHAU l'UMR 7218 MCC/CNRS – LAVUE (Laboratoire Architecture Ville Urbanisme Environnement).

ZOURABICHVILI François, *Qu'est-ce qu'un devenir chez Gilles Deleuze ?* Conférence prononcé à Horlieu (Lyon) le 27 mars 1997, [http : http://horlieu-editions.com/brochures/zourabichvili-qu'est-ce-qu'un-devenir-pour-gilles-deleuze.pdf](http://horlieu-editions.com/brochures/zourabichvili-qu'est-ce-qu'un-devenir-pour-gilles-deleuze.pdf).

COURS EN LIGNE.

À propos des thèmes « **Lagrangien** » et “*Mécanique du point*”, voir : [http// :moodle.insatoulouse.fr/pluginfile.php.39183/mod_resource/content/3/cours4.pdf](http://moodle.insatoulouse.fr/pluginfile.php.39183/mod_resource/content/3/cours4.pdf)

À propos du thème « **Ars Industrialis** », voir : <http://arsindustrialis.org/pharmakon>

À propos de la différence entre « **Existence et subsistance** », voir : HUYGHE, Pierre-Damien, *Arts et Industries*, Séminaire doctoral 2013, 1 : *La relance de l'industrie*, 2 : *les contraintes de l'invention*, in : <http://pierredamienhuyghe.fr/recherches/artsetindustries.html>.

TABLE DES FIGURES.

Fig. 1.	Centre Pompidou , 1977, Richard Rogers, Renzo Piano, Paris, France. ©bpi.fr	21
Fig. 2.	Unity temple (Unitarian Universalist church), 1905-1908, Frank Lloyd Wright, Oak Park (Illinois), États-Unis, Plan de coupe, ©flwright.org	33
Fig. 3.	Familistère (court central), 1858- 1883, Jean-Baptiste André Godin, (Picardie), France, ©familistere.com	45
Fig. 4.	Projet de cénotaphe à Newton , 1784, Étienne-Louis Boullée, Paris, France ©smokefilledroom.co.uk	95
Fig. 5.	L'Acropole , 1911, Le Corbusier, Athènes, Grèce, Carnet du Voyage d'Orient n. 3, p. 103. ©fondationlecorbusier.fr	96
Fig. 6.	Villa Savoye , (Promenade intérieure), 1929-193, Le Corbusier, Poissy, France © villa-savoye.monuments-nationaux.fr	96
Fig. 7.	Panoptique , Jeremy Bentham, The works of Jeremy Bentham vol. IV, 172- 3 ©Agence de communication Panopitk, Paris, France	97
Fig. 8.	Etant donnés: 1^o la chute d'eau, 2^o le gaz d'éclairage , 1946 -1966, Philadelphie, États-Unis, ©Philadelphia Museum of Art	97
Fig. 9.	Word Trade Center WTC , Tours 1 et 2, 1963-1973, Minoru Yamasaki, New York, ÉE.UU, in: GÖSSEL, Meter, <i>Arquitectura del siglo XX</i> , Köln: Taschen, 2005. p. 186	98
Fig. 10.	CCTV Headquarters , 2002-2013, OMA, Beijing, Chine In : <i>Qu'est-ce que l'OMA</i> », (collectif) Paris : éd. Le Moniteur, 2004.	98
Fig. 11.	Universal Modernization Patent Skyscraper Loop , CCTV, 2002, OMA, Beijing, Chine, In : <i>Qu'est-ce que l'OMA</i> », (collectif) Paris : éd. Le Moniteur, 2004.	99
Fig. 12.	Parois hyperbolique-parabolique en béton armé , Church of St Francis of Sales, 1964- 1966, Marcel Breuer (Michigan), États-Unis, ©Chicago Historical Society/ Hedrich Blessing	101
Fig. 13.	Johnson Wat's Building , (Piliers en béton armé) 1936 – 1939, Frank Lloyd Wright; Racune, Wisconsin, EE.UU, © fr.wikipedia.org	181
Fig.14.	Béton translucide , 2001, Litracon (Arch. Àron Losonczi), Béton avec des fibres optiques intégrées, Hongrie. © fr.wikipedia.	183

Fig. 15.	Musée des sciences prince Philippe , Cité des arts et des sciences, 1998, Santiago Calatrava, Valencia, España, © http://espace.lecolededesign.com	253
Fig. 16.	Caixaforum , 2110 – 2007, Herzog et de Meroun, Madrid, España. in: LEVENE R, FERNANDO C., <i>Herzog et de Meuron</i> , Madrid: éd. El croquis, 1994, p. 23	255
Fig. 17.	Sun Tower , 1997, Morphosis, Seoul, Corée du sud, © morphopedia.com	300
Fig. 18.	Hypo- Alpe Adria Center , 2001, Morphosis, Klagenfurt, Autriche, © static.theredlist.com	300
Fig. 19.	Villa Rotonda , (diagramme de neuf carrés) 1566-1571, Andrea Palladio, Vicence, Italie. © fr.wikipedia.org	300
Fig. 20.	Villa Stein , 1927-1928, Le Corbusier, Paris, France, © fondationlecorbusier.fr	300
Fig. 21.	Ether/1 (structure complexe), 1995, Mark Goulthorpe et autres, Genève, Suisse. In: <i>From autoplactic to alloplastic</i> , DECOI Architetcs, Berlin: éd. HXX, p. 25	301
Fig. 22.	HSBC Design Miami , (Lounge évènementiel), 2009, Greg Lynn, Miami, États- Unis. © glform.com	301
Fig. 23.	The Evening Line , (mur transportable), 2008, Greg Lynn. © glform.com	301
Fig. 24.	SelfridgesBuilding , 2003, Future Systems, (project), Birmingham, Angleterre. © orgone-design.com	302
Fig. 25.	BMV Design House , 2009, Greg Lynn, Munich, Allemagne. © glform.com	302
Fig. 26.	Kuntshaus Graz (musée d'art de Graz), 2003, Peter Cook (ex-Archigram) et Colin Fournier, Graz, Autriche. © arch2o.com	302
Fig. 27.	CET building , 2006-2011, Kas Oosterhuis, Budapest, Hongrie. © en.wikiarquitectura.com	303
Fig. 28.	CET building (detail de structures). © en.wikiarquitectura.com	303
Fig. 29.	Slime vs Statue of Liberty (Ghostbusters II), © basementrejects.com	303
Fig. 30.	Deterritorialized milieus , (<i>A fine spring day in Paris in 1832</i>), 2009, P. Rahm, Carte Blanche Prize VIA, Paris, France. © philipperahm.com	304
Fig. 31.	Las Meninas o La familia de Felipe IV , 1656, Diego Velázquez, Huile sur toile, H. 310; L. 276 cm, Museo del Prado. Madrid, España. HAGEN R, <i>Los secretos de las obras de arte</i> , v. 2, Koln: Taschen, 2003, p. 264	442

INDEX DES AUTEURS

INDEX DES AUTEURS.

A.

AGAMBEN Giorgio: 17-20, 25, 26, 28, 34, 35, 50-54, 58, 61- 66, 91, 94, 124, 128, 129, 133, 241-243, 248, 280, 281-284, 289, 306-312, 314, 315, 321, 322, 325-335, 337, 339, 340, 346, 347, 349-358, 360- 362, 365, 367-371, 373-384, 386, 387, 390-399, 402, 407, 411, 414-422, 424-431, 433-440, 456, 477, 481-483.

ANTONIOLI Manola : 474.

ARENDT Hannah: 311, 355, 455, 482.

ARISTOTE : 31, 35, 55, 62, 94, 123, 129, 134, 194, 196, 205-207, 216, 217, 228, 241-244, 252, 259, 273-276, 280-285, 289, 290, 306, 326, 329, 330, 332-335, 339, 340, 347-351, 353, 354, 361, 385, 388, 396, 401-404, 406-409, 417-420, 429-431, 434-436, 468, 469, 471.

B.

BACHELARD Gaston: 145, 146, 312.

BAILEY Christiane: 400-402, 404.

BARD Alexandre: 476.

BECK Ulrich: 233.

BENJAMIN Walter: 31, 51-53, 60, 69, 71, 74-85, 94, 105, 290-293, 297, 298, 310, 311, 351, 375, 477, 480, 482, 493.

BENSAUDE-VINCENT Bernadette : 17, 18, 175-178, 180, 188, 189, 191-193, 195-198, 204-208, 212, 214, 216, 217, 225, 226, 232-234, 247, 249-251.

BENTHAM Jeremy: 67, 68, 97.

BENVENISTE Emile: 435.

BERGSON Henri: 207, 223, 228, 249, 250, 372.

BETSKY Aron: 491.

BOUREAU Alain: 211.

BRECHT Bertolt: 290-293, 298, 351.

BROCCHINI Ilaria: 105.

C.

CANGUILHEM Georges: 130, 216-222, 225, 440, 445, 462, 472.

CASSÉ Michel : 211.

CUVIER Georges: 167-169, 171-173, 260.

D.

DELEUZE Gilles : 18, 19, 20, 55, 57-59, 64, 65, 87, 91, 92, 111, 114, 121, 123, 129, 148, 168, 190, 198-203, 205, 207-210, 216, 218-225, 237, 263, 267, 270, 292, 308, 309, 316-320, 322, 331, 335, 339-341, 343-349, 351-353, 358, 360-362, 364, 365, 367, 371-373, 375, 386, 407, 416, 422, 424-440, 443, 453, 462, 468-470, 474-476, 483.

DEMMOUS Lilas : 212.

DERRIDA Jacques : 52, 53, 226, 263, 264, 275, 400, 401, 453, 459.

DONZELOT Jacques : 481, 482.

DOSTOÏEVSKI Fiodor : 238, 239.

DROBEZ Hervé: 186, 188.

DUBREUIL Laurent : 63, 65.

DURAND Bernard : 186, 188.

F.

FERNANDO MARQUEZ Cecilia: 491.

FEIST H. Peter: 109.

FLOURENS : 171.

FLUSSER Vilém: 452.

FOUCAULT Michel : 18, 20, 28, 32, 35, 41, 42, 52, 54, 64, 66, 67-69, 71, 72, 74, 89, 92, 120-123, 131-134, 216, 220, 223, 250, 306, 308, 311-313, 315-319, 323, 328, 347-349, 351-353, 355, 367-369, 371, 372, 375, 384, 386, 407, 414, 416, 425, 439, 443, 444, 445, 447, 448, 450, 451, 453, 458-468, 470-472, 476, 478-482, 495, 497, 500.

FRAMPTON Kenneth: 34-40, 45.

G.

GALILÉE : 117, 214, 215,

GEISSLER Alexandre : 188.

GENTIAL Arthur: 185.

GOBIN P. F, WEISBUCH C: 217.

GRANGER Sébastien : 186.

GRELET Stany : 367-369, 371, 373, 377.

GROS Frédéric : 481, 484.

GROYS Boris: 295.

GUATTARI Felix : 114, 121, 220, 308, 309, 331, 345, 367, 407, 425, 430, 443, 453.

GUILLERME André: 176-178.

H.

HAMM Manfred: 261, 263.

HANSEN Mark: 114.

HWANG Shu-young: 213.

HEIDEGGER Martin: 130, 200, 242, 243, 333, 346, 399-411, 416, 488, 489,

HUME David: 468-470

HUYGHE Pierre-Damien: 19, 20, 114, 235, 282, 326, 370, 376, 385, 389, 420, 480, 484, 487-489, 491, 492.

HYPPOLITE Pierre: 264

J.

JAY Martin : 461-465.

K.

KALAORA Léa : 380.

KANT Emmanuel: 343, 424, 430, 458, 473, 497, 498.

KAPP Ernest: 249, 250.

KUNDERA Milan: 473, 477.

L.

LACHIÈZE-REY Marc: 211.
LAGAULT, Mitchell: 38, 39.
LARDEUX Suzanne Beth : 380.
LATOUR Bruno : 227-229, 233, 236.
LAURENT Fabrice : 186, 188.
LAZZARATO Maurizio : 120-123.
LEVENE Richard C: 491.
Le Corbusier : 42, 47, 48, 96, 256, 266, 278, 300.
L'HOSTIS Gildas : 186, 188.
LOOS Adolf : 295, 500.
LUCAN Jacques : 46.
LYNN Georg: 263-271, 275, 301, 302, 474.

M.

MAESTROTTI Marina : 244-246.
MALABOU Catherine : 497-500.
MARCHAND Pierre : 105, 136.
MARQUARD Odo : 309.
MAUPOINT Cédric: 186, 188.
MAUSS Marcel : 197, 198.
MENGUE Philippe : 469.
MERCERON-VICAT Maurice : 103.
MEYER Georges: 186, 188.
MILLER Henry : 495, 501.
MINÉ Philipe : 210.
MORIN Edgar: 211.
MOSS Eric Owen: 259, 260, 263, 268.

N.

NAVIER Charles : 180.
NIETZSCHE Friedrich : 27, 52, 121, 122, 209, 333, 335-337, 339, 341, 343, 424, 459, 482, 483, 500.
NUÑO Juan: 342, 343.

P.

PALTRIENI Luca : 467, 468, 471, 472.
PERNET Claude : 438.
PICON Antoine: 43, 45, 58.
PLATON : 19, 31, 62, 146, 149, 206, 208, 209, 226, 259, 274, 284, 285, 289, 295, 298, 339, 340-347, 380, 385, 425, 469.
PORTMANN Adolf : 493.
POTTE-BONNEVILLE Mattieu : 367-369, 371, 373, 377.
POULAIN Jacques : 390.
PRÉVOST Bertrand : 493.
PRIGOGINE Ilya: 117.

R.

RAHM Philippe: 24, 60, 101, 124-126, 274, 275, 298, 304, 487, 488, 490,
RANCIÈRE Jacques : 259, 283-290, 292, 295, 467.
REVEL Judith: 467, 470.
RICCIOTTI Rudy: 136.
RORTY Richard: 458-461.
RUBIO Emmanuel: 17, 18, 256, 257, 259-265, 270-272, 279, 281, 282.

S.

SERRES Michel: 225-235, 237-239, 243.
SIBERTIN-BLANC Guillaume : 218-221.
SIMONDON Gilbert : 58, 169, 198-202, 205, 207-210, 216, 219-221, 239, 270, 369, 439.
SIMONNET Cyrille: 17, 18, 36, 37, 44, 45, 102, 104, 105, 107, 108, 110-114, 116, 119, 127, 130, 131, 135, 136, 139, 140, 143, 144, 147, 150-152, 158, 165.
SLOTERDIJK Peter: 70, 86, 124, 125, 236-240, 243, 244.
SODERGVIST Jan: 476.
SPINOZA: 57, 87, 360, 361, 363, 365, 422, 433, 434, 440.
STEINBERG Rolf: 261, 263.
STENGERS Isabelle: 117, 159-161, 164, 166, 168, 206, 207.
STIEGLER Bernard : 226, 380.
SULLIVAN Louis H.: 35, 39, 57, 234.

T.

TEYSSOT George: 479.

V.

VEUILLE Michel : 167-169, 171-173.
VICAT Jean-Louis: 102, 103, 105, 107, 116.
VIRILIO Paul: 242-244.

W.

WEINBERG Steven: 164.
WEISSMAN Alan: 453-455.
WHITEHEAD Alfred- North: 493.
WRIGHT Franck-Lloyd: 24, 33, 37-39, 57, 138, 181, 274, 296, 298, 476.
WOOLF Virginia: 285-289, 292.

Z.

ZOURABICHVILI François : 190.

INDEX DES NOTIONS

A.

Accident(s) : 162, 190, 205, 206, 226-228, 233, 234, 248, 261, 427, 496.

Achèvement : 44, 89, 119, 120, 129, 256, 277, 389, 391, 413, 452.

Agencement : 29, 113, 117, 119, 147, 150, 152, 168, 174, 193, 199, 219, 220, 222, 276-278, 283-285, 289-292, 295, 309, 341, 346, 347

Analytique : 143, 153-158, 160, 162, 163, 165, 166, 174, 176, 458, 467, 491,

Automatisme : 68-70, 89, 202, 246.

Automatisation : 109-111, 116.

Apparence : 25, 31, 149, 189-191, 234, 282, 295, 298, 344, 347, 475, 491.

Appareil : 20, 73, 107, 121, 114, 133, 135, 231, 239, 275, 308, 309, 373, 407.

Archē : 26, 34, 94, 206, 215, 217, 226.

Architecture : 16-20, 23-32, 34-41, 43-48, 51-53, 57-60, 62, 66, 68-71, 73, 76-78, 83-86, 88, 89, 92-94, 101, 102, 105-107, 110, 117-119, 124-126, 128, 129, 132, 136, 138, 139, 141-144, 147, 148, 152, 162, 169, 170, 175, 177, 184, 185, 187, 190, 193, 235, 236, 246, 247, 251, 255-266, 268-283, 292, 294, 296-299, 306, 320, 327, 372, 377-179, 389, 394, 413, 414, 423, 443, 444, 449, 450, 474, 476, 478, 479, 483, 484, 487-489, 491-493, 495-499, 501.

B.

Béton armé : 17, 30, 37, 101, 102, 104, 115, 118, 126, 136, 139, 142-147, 149-152, 157, 158, 164-167, 169-172, 174, 175, 180, 181, 187, 196, 197, 204, 213, 247, 257, 258, 261, 269, 271, 389.

Béatitude : 87, 89-91, 392, 428, 432, 436-440.

Bio-politique : 57, 61, 65, 91, 134, 250, 306, 308, 311, 348, 349, 351, 355-358, 360, 362, 367-369, 371, 373, 377, 384, 386, 392, 418, 420, 438, 480, 481.

Bios : 62-65, 219, 306, 397, 406.

C.

Calcul : 42, 112, 134, 139, 140, 143, 144, 146, 148-150, 158, 163-170, 172, 174, 176, 179, 180, 201, 202, 229, 230, 232, 348, 349, 351, 474-476.

Catharsis : 256-260, 263, 265, 268, 278, 290.

Comportement : 75, 81, 83, 115, 117, 128, 130, 143, 144, 147-149, 163, 172, 173, 179, 185-188, 200, 213, 269, 333, 351, 369, 398, 405, 421, 451, 453, 470, 476, 496.

Composition : 34, 40, 45-49, 90, 107, 108, 119, 176, 185, 208, 213, 320, 346, 468.

Conception : 23, 27, 34, 36, 41, 42, 44-47, 49, 92, 93, 105, 114, 115, 117, 126, 136, 137, 143, 152, 174, 184, 191-193, 196, 198, 232, 268, 271, 389, 473, 474, 475, 476, 477, 491.

Conservation : 109, 123, 124, 126, 157, 158, 161, 163, 165, 170, 174, 435, 437, 439, 493.

Construction : 37, 39, 40, 43, 45, 76, 77, 79, 84, 182, 104, 107, 109, 110, 111, 118, 127, 138, 140, 144-151, 155, 156, 161, 162, 175, 180, 184, 196, 198, 214, 145, 147, 161, 476.

Consommation : 70, 124, 262, 379, 380, 386-391, 412, 485.

Continuité : 46-48, 136, 141, 142-144, 147, 149-151, 174.

Contrôle : 28, 29, 40-42, 64, 71, 85, 112, 120, 123, 130, 139, 174, 176, 177, 186, 187, 234, 298, 308, 309, 315, 350-354, 356, 371, 373, 409, 410, 417, 444, 446, 475, 477, 482.

D.

Désaccord : 91, 495, 499-501.

Désœuvrement : 28, 70, 211, 391, 392, 416-422, 431, 434.

Détermination(s) : 57, 59, 61, 92, 206, 222, 284, 289, 331, 378, 393, 400, 417, 427, 428, 462, 500.

Développement : 40, 46, 47, 75, 76, 78, 90, 102, 105, 109, 111, 115, 118, 120, 121, 146, 152, 156, 168, 175, 180, 187, 188, 220, 262, 270, 282, 283, 307, 309, 311, 321, 323, 332, 346, 347, 353, 354, 384, 394, 406, 414, 422, 425, 435, 447, 449, 458, 460, 462, 473, 481, 487, 496, 497, 501.

Diagramme : 72-74, 86, 88, 94, 118, 122, 123, 128, 144, 145, 147-149, 174, 175, 266, 437, 456.

Discontinu : 29, 31, 47, 135, 136, 144, 196, 213, 234, 251, 255, 280, 306, 314, 323, 350, 460, 461, 475, 501.

Discour(s) : 23-25, 50, 112, 114, 133, 168, 185, 195, 196, 211, 212, 218, 235-237, 247, 248, 250, 25, 257, 258, 264, 266, 269, 276, 277, 280-282, 284, 285, 287-289, 292, 297, 312, 313, 315, 318-320, 345, 410, 458, 459, 461, 462, 465, 466, 469, 471, 472, 477-480.

Dispositif : 16, 23-33, 36, 41, 46, 47, 49, 54, 56, 58, 61-63, 66, 68, 74-76, 79-83, 85, 86, 88-93, 101, 105, 106, 109, 125, 126, 129, 132, 134, 161, 175-177, 179, 180, 183, 219-223, 231, 236, 239, 245, 271, 274, 175, 278, 306-317, 320-324, 327, 347, 349, 350, 353, 358, 367, 369, 371, 378, 380, 381, 387, 388, 392, 393, 395, 397, 409, 410, 418, 420, 429, 444, 446, 455, 458, 490.

Durable : 51, 55, 196, 320-322, 396, 487.

E.

Économie : 30, 50, 5-53, 56, 57, 61, 67, 73, 76, 89, 92, 102, 103, 105, 109, 114, 116, 120, 134, 140, 141, 149, 153, 155, 156, 163, 164, 167, 172, 213, 215, 216, 232, 245, 306, 309, 312, 319-322, 324, 376, 377, 380, 382, 388-390, 393, 412, 415, 421, 448, 487, 500,

Espace : 18, 19, 23, 27-31, 37, 38, 40, 41, 43-46, 58-61, 63, 66-69, 71-74, 79, 81-83, 86, 94, 102, 115, 116, 118,

119, 122-126, 129-134, 148, 151, 152, 155, 161-163, 171, 193, 209, 229, 237, 242-244, 250, 256, 260, 262, 264, 272, 277, 283, 285, 288, 289, 293, 294, 297, 299, 309, 319, 322, 325-328, 230-232, 236, 237, 239, 343, 346, 347, 350, 352-355, 358, 360, 361, 367, 370-373, 377, 378, 382, 383, 385, 386, 391, 393, 394, 397-400, 404, 407, 410, 413-416, 419-423, 429, 433, 437, 440, 443, 444, 446-456, 463-465, 472-474, 476, 478, 479, 481, 483-485, 487, 488, 490-492, 495, 498, 499
États de choses: 280, 290, 291-296, 469, 470, 484, 487.

F.

Fiction: 16, 25, 31, 129, 133, 137, 138, 162, 186, 237, 244, 251, 252, 257, 263, 270, 271, 273, 275, 277, 278, 280, 283, 285, 287-292, 458, 465-474, 476-479, 484, 485, 487-489, 492.

Fonction: 16, 17, 19, 23, 25, 27-30, 33-37, 39-50, 53, 54, 56-62, 64-69, 71-86, 88, 89, 91-94, 107, 108, 111, 113, 115, 117-120, 123, 127, 135-138, 140, 143, 147, 148, 152, 153, 155, 159-163, 165, 166, 169, 170, 171, 173, 174, 179, 184, 186, 187-194, 198, 204-208, 210-221, 223, 224, 227-231, 233-237, 239, 241-243, 246-251, 262, 263, 269, 270, 272, 273, 278, 281, 284, 290, 291, 293-296, 298, 315, 319, 320, 322, 323, 332, 334, 347, 349, 350, 356, 357, 364, 369, 373, 377, 378, 384, 386, 388, 389, 391-394, 398, 404, 405, 407-409, 411-416, 420-423, 429-433, 435, 439, 440, 444, 448, 450, 451, 458, 461, 470, 475, 478, 479, 481-483, 485, 487-493, 499, 500.

Force: 16, 24, 15, 30, 31, 36, 39-42, 52, 60, 67, 68, 70, 71, 74, 79, 82, 84, 87, 90, 91, 115, 117, 118, 121-124, 127-130, 140, 144, 145, 147-152, 154-156, 158, 161-163, 165, 166, 169, 170, 172-176, 179, 188, 189, 192, 193, 204, 209, 219-224, 227, 236, 238, 246, 247, 249, 251, 267-269, 275, 282, 295, 298, 306, 308, 312, 313, 316-322, 327, 335-340, 346, 352, 353, 359, 360, 362, 365, 372, 373, 388, 417, 420, 425-427, 430-434, 443, 450, 452, 454, 455, 464, 466, 471-474, 478, 482.

Forme: 16-20, 26, 27, 29, 30, 34, 36-41, 43-45, 48, 49, 53, 54, 56, 57, 60-66, 68, 70, 74-78, 80-89, 91-94, 101, 107, 112, 117, 121, 127, 132, 133, 135, 138, 139, 143-145, 147-151, 153, 160, 161, 166, 168, 170, 171, 173, 174, 177, 178, 184, 185, 187, 189-192, 194, 206-208, 210, 211, 213, 215, 217-225, 233-241, 246, 249-251, 260, 262, 264, 265, 268-272, 274, 275, 277, 280-287, 289, 291, 293, 295, 296, 298, 308, 309, 318, 319, 322, 323, 325, 334-336, 339, 350, 353, 356-359, 361, -365, 369, 377-384, 386-388, 390-400, 402, 403, 406-417, 419-422, 424, 429-433, 439, 440, 443, 446-448, 453-455, 458, 466, 468, 470, 472-475, 478, 479, 482-485, 488-493.

Forme pour rien : 18, 487, 495-497, 499, 501.

G.

Gestion: 41, 42, 48, 51, 58, 70, 85, 86, 90, 102-104, 110, 116, 121-133, 184, 239, 240, 251, 308, 314, 355, 356, 392, 397, 414, 440, 443, 444, 446, 447, 448, 450, 450, 450-452, 454, 455.

I.

Imprévu : 80, 81, 90, 94, 109, 162, 170.

Indirect : 229, 274, 285, 287, 289, 292, 469.

Individuation : 58, 197, 199, 200, 203, 206, 210, 215, 220, 222, 224, 230, 268.

Industrie : 30, 36, 38, 102-108, 111-113, 116, 121, 125, 127, 135-141, 151, 153, 154, 156, 157, 172, 174, 176-180, 184, 186, 195, 201, 205, 208, 211, 212, 215, 233-235, 248, 260-262, 309, 326, 376, 385, 389, 452, 475.

Innovation : 37, 49, 124, 125, 148, 108, 109, 308, 321, 376, 377, 410, 419, 432, 436, 439, 477.

L.

Liberté : 16, 19, 20, 35, 41, 43, 56, 57, 67, 87, 229, 295, 297, 297, 299, 316, 321, 332, 360, 361, 362, 282, 286, 415, 479, 480, 481, 484, 487, 491, 499.

M.

Machine : 68-70, 111, 114-121, 126-132, 134, 137, 141, 142, 216, 245, 246, 316, 320, 321, 422.

Matériau (x) : 16-18, 20, 23-26, 28-31, 38-40, 43-45, 56-58, 64, 69, 73, 77, 79, 92, 102, 104-109, 112-116, 118-120, 126, 127, 129-131, 134-141, 143-146, 148-153, 155-157, 159, 163, 165, 166, 172, 174-180, 183-192, 194-198, 203-208, 210-219, 221-224, 230-253, 237-242, 244-251, 257, 258, 261, 263, 264, 268, 270, 275, 294-298, 306, 351, 358, 360, 388, 389, 391, 394, 408, 409, 414, 419, 422, 432, 475, 480, 491, 499, 501.

Mimesis : 214, 251, 257, 284, 285, 287.

Milieu : 18, 31, 51, 54, 61, 87, 94, 114, 115, 130, 132, 141, 143, 148, 151, 152, 158, 166, 168, 170, 171, 174, 199, 221, 222, 250, 260, 294, 299, 306, 311, 313, 314, 322, 327, 335, 336, 341, 349, 352, 363, 364, 371, 378, 383, 386, 397, 399, 402, 424, 436, 437, 439, 443-446, 456, 481, 499.

N.

Naturalisation : 31, 201, 214, 216, 219, 225, 232, 333, 336, 339, 340, 341, 346, 353-355, 357, 361, 386, 397, 402, 407, 414, 415, 424, 426, 430, 451.

Nouveauté: 52, 72, 117, 124, 144, 148, 219, 232, 295, 321, 322, 436, 437, 439, 448, 477, 480, 124, 144, 148.

P.

Pesanteur : 71, 73, 127, 128, 142, 147, 148, 156, 158, 165, 166, 178, 272, 297, 298.

R.

Réactivité : 118, 121, 122, 128, 144.

Réseau : 23, 125, 171, 174, 193, 225, 229, 231-236, 239-242, 244, 251, 312, 452, 458, 459, 464.

S.

Savoir-faire : 25, 106, 107, 110, 111, 113, 137, 169, 278, 492.

Structure: 26, 30, 37, 388-40, 43-45, 53, 77, 92, 93, 114, 115, 117, 119, 126, 127, 133-135, 137-141, 143-149, 151-153, 155-159, 161-163, 165, 166, 169-171, 175, 177, 185-190, 192-194, 196, 198, 202-205, 297-212, 214-216, 221, 231, 234, 235, 246-248, 250, 207, 212, 214, 216, 221, 231, 234, 235, 246-248, 250, 257, 261, 265-274, 2277-280, 285, 289, 292, 296, 298, 301, 303, 309, 311, 313, 317, 320, 321, 325, 327, 330, 359, 364, 391-401, 403, 404, 406, 407, 409, 413, 414, 431, 462-464, 476, 479, 488, 492, 499, 501.

Solidarité : 147, 148, 151, 194.

Synergie : 174, 175, 188-191, 194.

Système : 23, 25, 29, 51, 74-76, 134, 145, 153, 155, 157, 158, 160, 161, 163, 165, 166, 170, 172-174, 184, 186, 189, 192, 193, 198, 204, 207, 209, 213, 220, 221, 229, 232, 238, 242, 247, 259, 265, 267-270, 277, 278, 280, 281, 283, 292, 293, 295-297, 317, 320-322, 348, 355, 377, 411, 412, 439, 456, 457, 459, 464, 474, 478, 485.

T.

Tectonique: 25, 30, 33-40, 43-45, 47-49, 52, 53, 56-58, 84, 85, 119, 136, 138, 150, 152, 155, 161-163, 165, 170, 193, 211, 235, 269, 271, 273-276, 280, 294, 298, 330, 389, 414, 477, 492, 499.

Théologique : 26, 53, 63, 211, 240, 242, 244, 251, 296, 322, 392, 472.

Transformation : 109, 180, 200, 287, 296, 340, 436, 437, 467.

V.

Vitalisme : 218, 223, 224, 248, 337, 430, 431, 439, 493.

Z.

Zôé : 62-65, 134, 306, 393, 397, 439, 482.

Ce document a été rédigé et
mis en page avec le logiciel Word 2010.
Le texte est composé en caractère Calibri.

Il contient 522 pages, 621 notes
de bas de page, 31 figures,
192 402 mots et 1225 221 signes

Imprimé en décembre 2014

©Pablo Andrés GÓMEZ GRANDA
andresarqui.gomez@gmail.com

MATERIAU ET FORME POUR RIEN
ESSAI CRITIQUE SUR L'ARCHITECTURE
ET LA NOTION DE DISPOSITIF

RÉSUMÉ

Cette thèse examine et discute la notion de dispositif telle qu'elle a émergé au sein de la philosophie française contemporaine, principalement dans les œuvres de Michel Foucault et Gilles Deleuze. Son intention est critiquer l'association en architecture du structurel et du structural et de proposer une pratique architecturale moins vouée aux agencements de milieux qu'ouverte à des situations de liberté. Pour cela, elle étudie les notions de forme et de fonction en architecture à partir d'un raisonnement d'ordre philosophique sur le « matériau ». Trois temps d'une possible histoire en la matière sont envisagés. Dans le premier et le deuxième, consacrés pour l'un au béton, pour l'autre aux matériaux dits « intelligents », l'architecture apparaît dans sa liaison à un mode de l'industrie et à une économie du travail. Dans le troisième, il est montré comment mise en scène et fiction peuvent être parties prenantes d'un traitement en dispositif des matériaux. On peut ensuite sur cette base envisager d'une part de dépouiller la notion de forme de nombre de sens de nature plutôt fonctionnelle, d'autre part de mettre en tension la lecture de Michel Foucault proposée par Giorgio Agamben et de nuancer les concepts et suggestions que cette lecture implique, notamment du côté de l'économie. Tout ce travail est indissociablement architectural et philosophique. Son enjeu est d'établir le caractère essentiel, pour l'un comme pour l'autre domaine de la pensée, d'une notion de forme sans but ou de « forme pour rien ». À cette notion peut correspondre une architecture du « discontinu » dont les matériaux ne s'accordent ni à la structure ni au pouvoir des dispositifs.

MOTS-CLÉS

Accident, Agencement, Automatisation, Biopolitique, Désœuvrement, Discontinuité, Dispositif, Économie, Espace, États de choses, Fiction, Fonction, Force, Forme, Gestion, Individuation (critique de l'), Industrie, Machine, Matériaux, Milieu, Réseau, Structure, Synergie, Système, Tectonique, Vitalisme.

MATERIAL AND FORM FOR NOTHING
CRITICAL ESSAY ON ARCHITECTURE
AND ON THE NOTION OF DISPOSITIF

ABSTRACT

This Ph.D. thesis examines and discusses the notion of dispositive (device) such as it emerged within the contemporary French philosophy, mainly in Michel Foucault's and Gilles Deleuze's works. Its intention is to criticize the association in architecture of the structural and the organization, to propose an architectural practice less dedicated to the assemblages of environments, but which facilitates situations of freedom. For that purpose, this thesis studies the notions of form and function in architecture from a philosophical order reasoning on the "material". Three moments of a possible history on the material are considered. In the first two moments, dedicated to the concrete, and "smart" materials respectively, architecture appears in its connection to a mode of the industry and to a labor economy. In the third moment, it is shown how the staging and fiction can contribute to transforming materials into dispositifs. On this base, we move, on the one hand, to strip the notion of form from the functional significations that surround it, while on the other hand, we put in tension Michel Foucault's reading proposed by Giorgio Agamben, putting into context the concepts and the suggestions implied in it, in regards to economy. All this work is indissociably architectural and philosophical. Its purpose is to establish the essential character, for both domains of thought, of the notion of an aimless form or "form for nothing". This notion can be related to an architecture of the "discontinuity" whose materials are neither in harmony with the structure nor the power of the dispositifs.

KEYWORDS

Accident, Assemblage, Automatism, Biopolitics, Dispositif (device, apparatus), Discontinuity, Economy, Environment, Form, Function, Force, Fiction, leisure, Individualisation (review of), Industry, Management, Machine, Materials, Network, Space, State of things, Structure, Synergy, System, Tectonics, Vitalism.